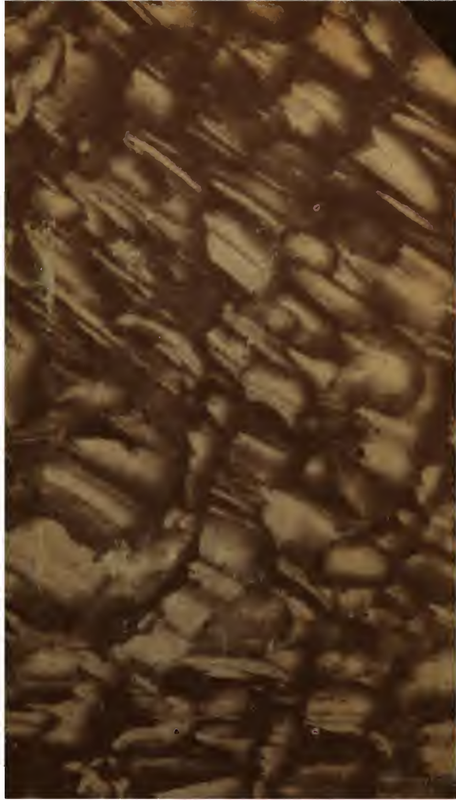


TRAGÉDIES
D'EURIPIDE

TRADUITES DU GREC

PAR M. ARTAUD
Inspecteur général des Études.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME SECOND

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
19, RUE DE LILLE, FAUBOURG ST-GERMAIN.

1850

TRAGÉDIES

D'EURIPIDE.

TOME II.

Poitiers. — Typ. de A. Dupré.

TRAGÉDIES

D'EURIPIDE

TRADUITES DU GREC

PAR M. ARTAUD

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES ÉTUDES.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME DEUXIÈME.

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, RUE DE LILLE.

1850.



IPHIGÉNIE EN AULIDE,

TRAGEDIE.

NOTICE SUR IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Le scholiaste d'Aristophane sur les *Grenouilles*, vers 67, dit : « Les Didascalies rapportent qu'après la mort d'Euripide, son fils, qui portait le même nom que lui, fit représenter, aux fêtes de Bacchus qui se célébraient dans la ville, *Iphigénie en Aulide*, *Alcméon*, et les *Bacchantes.* » On a conjecturé d'après cela qu'Euripide avait laissé cette pièce inachevée ; qu'il s'y trouvait des parties travaillées avec beaucoup de soin, d'autres destinées à être retouchées; peut-être même des passages traités de deux manières, entre lesquelles l'auteur s'était réservé de choisir dans sa révision. On ajoute qu'Euripide le jeune, trouvant ces précieux matériaux, les rassembla, et en fit une pièce en état d'être représentée; que cependant, comme on reconnaissait çà et là des traces de négligence ou de rédaction incomplète, ces lacunes ont pu être remplies par des mains diverses.

D'un autre côté, Élien (*de Animal*, 7, 29) cite comme appartenant à l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, deux vers et demi, dont voici le sens : « Je substituerai entre les mains des Grecs une biche qu'ils égorgeront, en croyant égorger ta fille. » Ce passage ne se retrouve pas dans la pièce que nous avons aujourd'hui. On en a conclu qu'il faisait partie d'une première rédaction qui s'est perdue, et qu'ainsi la pièce aurait eu deux éditions; ce qui expliquerait comment un mot cité par Hésychius (ἀθραυστα) comme venant d'*Iphigénie en Aulide*, ne s'y trouve plus; ce qui expliquerait encore l'absence d'un autre passage cité par le scholiaste d'Aristophane (*Grenouilles*, 1345), comme appartenant à la même pièce.

Les paroles citées par Élien ne pouvaient être prononcées que par Diane, et alors elles auraient fait partie d'un prologue aujourd'hui perdu. Une objection assez forte contre cette supposition, c'est que Diane s'adressant ici à Agamemnon et lui prédisant l'heureuse issue du drame, il n'y avait plus lieu à ces angoisses paternelles sur le sort d'Iphigénie, qui font tout l'intérêt de la pièce; le ressort dramatique serait complétement détruit. On insiste, en disant que Diane pouvait adresser ces mots à Agamemnon absent ou endormi. D'ailleurs toutes les pièces d'Euripide avaient des prologues : pourquoi l'*Iphigénie* seule en aurait-elle été privée? A cela on peut répondre qu'*Iphigénie en Aulide* est évidemment un des derniers ouvrages d'Euripide; et comme on s'était beaucoup moqué de ses prologues, il serait très-possible qu'en cette occasion il eût renoncé à son système, en substituant au prologue une exposition en action; et c'est évidemment ce que fait ici Agamemnon au début de la pièce, dans l'entretien qu'il a avec son vieux serviteur.

On a observé encore que la tragédie commence par des anapestes, ce qui est contre l'usage. Mais cet emploi des anapestes au début, quoique rare, n'est pas sans exemple : on le retrouve dans *Rhésus*; Eschyle les a employés aussi au début des *Perses* et des *Suppliantes;* et la vive émotion du roi peut justifier l'emploi de ce mètre, réservé en effet pour les situations où les personnages sont fortement émus.

Au reste, qu'il y ait eu deux éditions de l'*Iphigénie* ou une seule, que primitivement elle ait eu ou non un prologue, ce n'en est pas moins un des chefs-d'œuvre d'Euripide. Le sujet est trop connu pour qu'il soit besoin de l'expliquer : remarquons seulement à quel point le génie du poëte en a dissimulé l'atrocité; car au fond il repose sur le sacrifice d'une victime humaine. Malgré le brillant vernis dont l'imagination recouvre la barbarie des temps héroïques, ce n'est pas moins ici le sang d'une jeune fille que les dieux réclament pour leurs autels; comme c'est le sacrifice de Polyxène sur le tombeau d'Achille dans *Hécube*, comme c'est le sang des Grecs qui doit couler sur l'autel de Diane dans *Iphigénie en Tauride*. Dans cette dernière pièce du moins, l'action se passe chez les Scythes.

Nous ne signalerons pas toutes les différences qui distinguent la pièce d'Euripide de celle de Racine; ce travail a été parfaitement exécuté par M. Patin dans ses *Études sur les tragiques grecs.* Nous ne pouvons toutefois nous dispenser d'indiquer combien l'Achille grec ressemble peu à l'Achille de la tragédie française. C'est surtout la différence des mœurs antiques et des mœurs modernes que nous tenons à faire ressortir, et nulle part elle n'éclate d'une manière plus frappante que dans la condition des femmes, et dans les relations que la société établit entre les deux sexes. Or, voyez quel est l'étonnement d'Achille de rencontrer une femme dans le camp des Grecs, lorsque Clytemnestre paraît en sa présence. Il veut se retirer, dès qu'elle sort de sa tente : « Il » serait malséant à moi, dit-il (il serait *honteux*, αἰσχρὸν), » de m'entretenir avec des femmes. — Chose étrange ! pourquoi fuir? » Mets du moins ta main dans la mienne, en gage de l'heureux hymen » que nous allons célébrer. — Que dis-tu? moi, te donner la main? » Je redouterais Agamemnon, si je touchais ce qu'il ne m'est pas » permis de toucher. »

Et plus loin, lorsque Achille a promis à Clytemnestre de prendre la défense d'Iphigénie; lorsque la mère offre de faire paraître sa fille devant son défenseur, pour lui témoigner sa reconnaissance, il refuse absolument de la voir. « Veux-tu qu'elle vienne en suppliante embras- » ser tes genoux? cela n'est pas séant à une vierge : cependant, si tu » le désires, elle viendra, pleine de pudeur et avec une noble assu- » rance... — Qu'elle reste dans son appartement : ce respect de la » pudeur est lui-même respectable. — Cependant il est juste qu'elle te » rende grâces autant qu'il est en elle. — Non, femme; n'amène pas ta » fille en ma présence, et n'encourons pas un reproche inconvenant. » Une armée nombreuse, dans son désœuvrement, aime la médisance » et les propos des mauvaises langues. »

Assurément nous voilà bien loin de la galanterie moderne, et de l'Achille chevaleresque que Racine dut crayonner, pour plaire à la cour de Louis XIV.

On sait combien Euripide excelle dans la peinture des affections tendres et des sentiments les plus naturels du cœur humein Il suffirait de citer pour preuve le première entrevue d'Iphigénie avec son père. Avec quelle simplicité, avec quel accent vrai s'exprime sa tendresse filiale! tandis que dens Agamemnon les effusions de l'amour peternel sont comprimées, refoulées par le conscience douloureuse du sacrifice qui se prépare : de là cette préoccupation si cruelle qui donne un double sens à toutes les réponses qu'il fait à sa fille. Rien n'égale l'edmirable naïveté et le neturel de ce dielogue. Et plus tard, lorsqu'elle sait que son père e consenti à l'immoler, lorsqu'elle tente un dernier effort pour fléchir se résolution, quelle prière touchente, quel pathétique puisé à la source la plus intime de la vie de famille! chaque mot semble sorti des entrailles.

On retrouve bien encore dans cette pièce quelques-unes de ces sentences si fréquentes chez Euripide, et qui ne sont pas toujours parfeitement eppropriées au caractère et à la situation du personnage qui les prononce; mais ces taches légères dispareissent au milieu des beeutés sans nombre qui éclatent dans cette tregédie, et c'est le cas de repéter avec Horace :

> Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
> Offendar maculis.

Depuis que le première édition de cette traduction a paru, M Stiévenart, professeur de littérature grecque, et doyen de le facult des lettres de Dijon, a publié une excellente édition classique de l'*Iphigenie à Aulis* d'Euripide. J'ai été heureux de mettre à profit l'érudition et le seine critique qu'il e répandues dans ses notes.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.
UN VIEILLARD, serviteur d'Agamemnon.
LE CHOEUR, composé de femmes de Chalcis.
MÉNÉLAS.
UN MESSAGER.
CLYTEMNESTRE.
IPHIGÉNIE.
ORESTE, personnage muet.
ACHILLE.

La scène est à Aulis [1], ville et port de la Béotie.

AGAMEMNON.

Vieillard, viens hors de ce palais.

LE VIEILLARD.

Je viens : mais, ô roi Agamemnon, quel nouveau projet prépares-tu?

AGAMEMNON.

Tu le sauras.

LE VIEILLARD.

J'accours : ma vieillesse est vigilante et me laisse encore la vue perçante.

AGAMEMNON.

Quel est l'astre qui s'avance dans le ciel?

LE VIEILLARD.

C'est la brillante étoile [2] voisine des sept Pléiades; elle est encore au milieu de sa course.

[1] Aulis et Chalcis étaient deux villes séparées par l'Euripe, aujourd'hui détroit de Négrepont. La première est dans la Béotie, et la seconde dans l'Eubée.

[2] Il y a dans le texte Σείριος, que l'on traduit généralement par

AGAMEMNON.

On n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer; les vents se taisent sur l'Euripe[1].

LE VIEILLARD.

Mais pourquoi sors-tu si vite de ta tente, ô Agamemnon? Le calme règne ici dans Aulis, et les sentinelles n'ont pas été relevées sur les remparts. Rentrons.

AGAMEMNON.

Je te porte envie, ô vieillard! je porte envie au mortel qui traverse, exempt de péril, une vie ignorée et sans gloire; mais ceux qui vivent dans les honneurs, je ne puis les envier[2].

LE VIEILLARD.

Et pourtant là réside l'éclat de la vie.

AGAMEMNON.

Éclat trompeur! Les honneurs sont doux à poursuivre, et ils font le tourment de ceux qui les possèdent[3]. Tantôt une infraction légère au culte des dieux bouleverse notre vie; tantôt l'opinion des hommes, si difficile à satisfaire, la rend misérable.

LE VIEILLARD.

Je n'approuve point ce langage dans un prince, ô Agamemnon! Atrée ne t'a pas mis au monde pour jouir de tous les biens sans mélange. Tu es sujet à la joie et à la douleur, car tu es mortel; tu aurais beau t'y refuser[4], telle est la volonté des dieux. Cependant cette nuit, à la

Sirius ou la canicule. Mais Euripide aurait fait alors une erreur astronomique, car la constellation de Sirius n'est pas voisine des Pléiades. M. Boissonade pense que Σείριος est employé ici comme dénomination commune à toutes les étoiles très-brillantes. C'est le sens que j'ai adopté. Cette étoile serait alors l'*œil* de la constellation du Taureau.

[1] L'Euripe, détroit qui sépare l'île d'Eubée de la Béotie.

[2] Voyez Cicéron, *Tusculan.*, III, 24.

[3] Ce vers a été parodié par le poëte comique Machon. Voyez Athénée, VI, 10.

[4] Sénèque le tragique a dit :

Ducunt volentem fata,
Nolentem trahunt.

lueur d'une lampe, tu traçais cette lettre que tu tiens encore entre tes mains, puis tu effaçais ce que tu venais d'écrire; tu imprimais le cachet, et tu le rompais aussitôt; puis tu jetais tes tablettes à terre, en versant des larmes abondantes[1] : enfin il ne te manque rien des perplexités d'un homme en proie au délire. Quel malheur, dis-moi, quel malheur t'accable? que t'arrive-t-il de funeste, ô mon roi? Allons, confie-moi tes secrets; c'est à un bon, à un fidèle serviteur que tu les diras. Car Tyndare m'a donné à ton épouse, comme une partie de sa dot, et m'a attaché comme un homme sûr à son service.

AGAMEMNON.

Léda, fille de Thestias, avait trois filles, Phébé, Clytemnestre mon épouse, et Hélène; celle-ci eut pour prétendants à son hymen les jeunes gens les plus fortunés de la Grèce. De sanglantes discordes menaçaient d'éclater entre les amants qui n'obtiendraient pas la main de la jeune fille. Cette affaire mit dans un grand embarras Tyndare, son père; il hésitait à choisir, et cherchait le meilleur moyen d'arriver au meilleur dénoûment[2]. Il conçut l'idée d'obliger tous les rivaux à se lier par un serment mutuel[3], à se donner la main en gage de leur foi, et à s'engager par un pacte solennel, conclu sur les victimes brûlantes, et confirmé par des imprécations

[1] Ovide (*Métamorph.*, IX, 521) a imité ce passage, qu'il delaye selon sa coutume :

Dextra tenet ferrum, vacuam tenet altera ceram.
Incipit, et dubitat; scribit, damnatque tabellas :
Et notat, et delet, mutat, culpatque, probatque :
Inque vicem sumtas ponit, positasque resumit.
Quid velit ignorat : quidquid factura videtur
Displicet : in vultu est audacia mixta pudori.
Scripta Soror fuerat; visum est delere Sororem,
Verbaque correctis incidere talia ceris.

[2] Ce passage rappelle deux vers des *Suppliantes* d'Eschyle : 384, 385.

[3] Sur ce serment on peut voir Pausanias (*Laconie*) et Apollodore (*Biblioth.*, liv. III, chap. 9), qui donnent les noms de tous les prétendants à la main d'Hélène.

terribles, à secourir ensemble celui d'entre eux qui épouserait la fille de Tyndare, si quelque ravisseur venait la lui enlever et violer la couche nuptiale, à lui faire la guerre et à ruiner sa ville, fût-elle grecque ou barbare, les armes à la main. Après qu'ils eurent engagé leur foi, et que le vieux Tyndare les eut adroitement circonvenus par son esprit fécond en ressources, il permit à sa fille de choisir celui des prétendants vers lequel la porterait la douce inspiration de Vénus. Elle choisit Ménélas, et plût aux dieux qu'il ne l'eût jamais épousée! Cependant celui qui jugea entre les trois déesses, comme la tradition le rapporte, Pâris, étant venu de Phrygie à Lacédémone, paré d'habits magnifiques, et brillant d'or et de tout le luxe barbare, aima Hélène et s'en fit aimer; il l'enleva et la conduisit vers les fertiles campagnes de l'Ida[1], pendant l'absence de Ménélas. Celui-ci, dans sa fureur, parcourt la Grèce et atteste l'antique serment fait à Tyndare pour s'obliger à secourir l'offensé. Aussitôt les Grecs se disposent à la guerre et courent aux armes; ils se rassemblent ici, à Aulis, sur les bords du détroit, avec des vaisseaux et un belliqueux appareil de boucliers, de chevaux et de chars; et, par égard pour Ménélas, ils choisissent pour chef de l'expédition moi, son frère. Funeste dignité, que n'es-tu tombée en d'autres mains! L'armée est rassemblée, tous sont sous les armes, et nous restons en Aulide sans pouvoir mettre à la voile. Dans notre incertitude, le devin Calchas répond à nos questions, qu'Iphigénie, ma fille, doit être immolée à Diane, déesse tutélaire de ces lieux; que les vents favorables et la ruine des Phrygiens seront le prix de ce sacrifice : mais qu'autrement tout nous sera refusé. Quand j'entendis cet oracle, j'ordonnai à Talthybius de congédier l'armée par une proclamation solennelle, vu que je ne consentirais jamais à immoler ma fille. Mais enfin mon frère, allé-

[1] Ida, montagne de l'Asie Mineure, la plus haute de celles de l'Hellespont. Ses branches occupent une partie de la Troade.

guant mille raisons, me fit consentir à l'horrible sacrifice. J'écrivis une lettre, et j'enjoignis à Clytemnestre d'envoyer au plus tôt sa fille, pour la donner en mariage à Achille. J'exaltais le mérite de ce héros, ajoutant qu'il ne voulait partir avec les Grecs qu'à la condition d'avoir à Phthie une épouse de notre famille. Tel fut le moyen de persuasion que j'employai auprès de mon épouse, en supposant le faux prétexte d'un hymen pour sa fille. Seuls de tous les Grecs, Calchas, Ulysse, Ménélas et moi, nous savons ce fatal secret. Mais la cruelle résolution que j'ai prise alors, je la révoque justement dans cette lettre que tu m'as vu ouvrir et refermer, dans l'ombre de la nuit. Va donc, vieillard, prends cette lettre, et cours à Argos. Mais je veux te dire tout ce qui est écrit sur les feuilles de ces tablettes, car tu es un serviteur fidèle de mon épouse et de ma famille.

LE VIEILLARD.

Parle, instruis-moi, afin que mes paroles soient aussi d'accord avec ce que tu écris.

AGAMEMNON.

« Après ma lettre précédente, je t'envoie encore, fille » de Léda, la défense de faire venir ta fille à Aulis, dans » les parages sinueux de l'Eubée abritée des flots. Nous » célébrerons dans un autre temps l'hymen de notre » fille. »

LE VIEILLARD.

Et comment Achille, frustré de cet hymen, n'exhalera-t-il pas le feu de sa colère contre toi et ton épouse? L'entreprise est hasardeuse. Qu'en penses-tu?

AGAMEMNON.

Achille nous prête son nom, mais cet hymen n'a rien de réel; Achille l'ignore, il ignore notre projet, et la promesse que j'ai faite d'unir à lui ma fille par les liens du mariage.

LE VIEILLARD.

Ton entreprise est bien hardie, ô Agamemnon, toi

qui, sous prétexte d'unir ta fille au fils de Thétis, amenais aux Grecs une victime!

AGAMEMNON.

Malheureux! j'avais perdu l'esprit. Hélas! hélas! que veux-tu? Je suis tombé dans un abîme d'infortune. Mais va, hâte-toi, triomphe de la vieillesse.

LE VIEILLARD.

Je cours, ô mon roi!

AGAMEMNON.

Ne t'arrête pas au bord des fontaines ombragées, ne te laisse pas aller aux douceurs du sommeil.

LE VIEILLARD.

Point de mauvais présages!

AGAMEMNON.

Partout où deux chemins se croisent, observe; prends garde qu'un char emporté sur des roues rapides n'échappe à ta vue, et n'amène ici ma fille au camp des Grecs.

LE VIEILLARD.

Tu seras obéi.

AGAMEMNON.

Hâte-toi de franchir les portes, et, si tu rencontres le cortége d'Iphigénie, détourne toi-même les coursiers vers le chemin d'Argos[1].

LE VIEILLARD.

Mais par quel indice pourrai-je trouver créance dans l'esprit de ta fille et de ton épouse, dis-moi?

AGAMEMNON.

Conserve le sceau que portent ces tablettes. Pars. Déjà cette lumière pâlit devant la brillante aurore, et devant les feux que lance le char du Soleil. Va soulager mes peines.

[1] Euripe dit : « Vers la ville bâtie par les Cyclopes, » c'est-à-dire Argos ou Mycènes. (Voyez Pausanias sur Mycènes, et la note sur le vers 953 d'*Oreste*, p. 104. t. 1er, et *Hercule Furieux*.

LE VIEILLARD.

Nul mortel n'est heureux jusqu'à la fin; nul jusqu'ici n'a échappé à la douleur.

(Agamemnon sort, ainsi que le Vieillard.)

LE CHOEUR.

Je suis venue sur les rivages d'Aulis, voisine de la mer, en traversant le court détroit de l'Euripe, et quittant Chalcis, ma patrie, qu'arrosent les eaux de la célèbre Aréthuse[1], pour voir l'armée des Grecs, et les rames agiles qui font mouvoir les vaisseaux des demi-dieux de la Grèce: car nos époux nous ont raconté que le blond Ménélas et le noble Agamemnon les conduisent vers Troie, pour reprendre Hélène, enlevée sur les bords de l'Eurotas[2], couvert de roseaux, par le berger Pâris, qui la reçut en don de Vénus, lorsque, au bord d'une fraîche fontaine, cette déesse disputait à Junon et à Pallas le prix de la beauté.

J'ai traversé rapidement, en rougissant d'une pudeur juvénile, le bois consacré à Diane, où s'accomplissent de nombreux sacrifices, pour voir le camp fortifié des Grecs, leurs tentes guerrières et leur nombreuse cavalerie. J'ai vu les deux Ajax, héros inséparables, l'un fils d'Oïlée, et l'autre fils de Télamon, la gloire de Salamine[3], et Protésilas, assis ensemble, se distraire au jeu de dés; j'ai vu Palamède, qu'engendra le fils de Neptune[4], et Diomède[5], s'amusant à l'exercice du disque; et Mé-

[1] Les géographes font mention de quatre fleuves ou fontaines du nom d'Aréthuse : le premier, dont il s'agit ici, arrose l'Eubée, aujourd'hui Négrepont; deux autres coulent, l'un à Smyrne, et l'autre dans l'île d'Ithaque, patrie d'Ulysse; et le dernier, le plus connu de tous chez les poëtes, est l'Aréthuse de Sicile, qui passait à Syracuse.

[2] Fleuve de Lacédémone qui va se jeter dans le golfe de Laconie.

[3] Ce dernier fut celui qui disputa les armes d'Achille à Ulysse : c'est le héros d'une des tragédies de Sophocle.

[4] Palamède, fils de Nauplius, roi de l'Eubée.

[5] Diomède, fils de Tydée, roi d'Étolie, et le plus brave des Grecs, après Achille et Ajax.

rion, rejeton de Mars et l'admiration des mortels; et le fils de Laërte, parti de son île couverte de rochers; et Nirée, le plus beau des Grecs.

J'ai vu le fils de Thétis, l'élève de Chiron, Achille, dont la vitesse égale la rapidité des vents, je l'ai vu courir tout armé sur le sable du rivage, et disputer le prix de la course à un char attelé de quatre chevaux : le conducteur du char, Eumélus, petit-fils de Phérès [1], excitait de la voix et de l'aiguillon ses superbes coursiers, dont les freins et les harnais étaient d'or; ceux du milieu, attachés au joug, étaient marquetés de blanc, et ceux de volée, opposés l'un à l'autre à droite et à gauche, avaient les crins d'une couleur dorée, et leurs jambes, au-dessus du sabot, étaient tachetées de diverses couleurs; cependant le fils de Pélée, quoique chargé de ses armes, les suivait en courant près des roues.

Je suis venue ensuite contempler les vaisseaux innombrables, dont le spectacle a satisfait la curiosité naturelle à mon sexe. A l'aile droite était la flotte des Myrmidons, composée de cinquante vaisseaux impétueux; au haut de la poupe paraissent les statues d'or des Néréides, signe distinctif de l'armée d'Achille.

Près de là était la flotte des Argiens, composée d'un égal nombre de voiles, et commandée par le fils de Mécistée [2], qu'éleva son grand-père Talaüs, et par Sthénélus, fils de Capanée. A la suite stationnait le fils de Thésée [3], amenant d'Attique soixante navires, et portant pour emblème la déesse Pallas montée sur un char ailé, signe propice pour ses matelots.

J'ai vu ensuite l'armée des Béotiens, leurs cinquante vaisseaux, parés d'emblèmes favorables; l'image de Cadmus, tenant un serpent d'or, brille sur la partie la

[1] Eumélus était fils d'Admète et d'Alceste, et par conséquent petit-fils de Phérès.

[2] C'était Euryale, sur lequel on peut voir l'*Iliade*, II, 565.

[3] Dans Homère, c'est Ménesthée, et non le fils de Thésée, qui est chef des Athéniens.

plus élevée de leurs navires. Léitus, issu des enfants de la Terre[1], commandait cette armée navale : il y en avait aussi du pays des Phocéens; puis les Locriens, avec un égal nombre de vaisseaux, guidés par le fils d'Oïlée, parti de la célèbre ville de Thronie.

De Mycènes, bâtie par les Cyclopes[2], Agamemnon, fils d'Atrée, a amené cent navires avec leurs matelots. Avec lui commande Adraste, comme un ami uni à son ami, pour réclamer au nom de la Grèce la perfide Hélène, qui a quitté Ménélas pour un hymen étranger. Suivent les vaisseaux du vieux Nestor, roi de Pylos; on y voit pour emblème, sous la forme d'un taureau, l'image du fleuve Alphée[3], qui arrose ses États.

Les Éniens ont douze vaisseaux, sous la conduite du roi Gunée. Suivent les chefs de l'Élide, qu'on nomme Épéens; Eurytus les commande. La flotte des Taphiens[4], aux rames brillantes, a pour chef Mégès, fils de Philés[5], venu des îles Échinades, inaccessibles aux nautonniers. Ajax, l'enfant de Salamine, commandant l'aile gauche, allait rejoindre l'aile droite, et fermait la flotte entière par douze vaisseaux des plus agiles. Tel est le récit qu'on m'a fait sur cette troupe navale, telle je l'ai vue moi-

[1] C'est-à-dire issu de la race qui naquit des dents du dragon tué par Cadmus

[2] Voyez plus haut, vers 151, page 10.

[3] L'Alphée, fleuve du Péloponnèse, qui traverse les montagnes de l'Arcadie. Sur la tradition mythologique de ses amours avec Aréthuse, voyez Virgile, *Énéid.*, III, 694; Ovide, *Métamorph.*, v, 409; et Cicéron, *in Verrem*, IV, 52.

[4] Habitants de Taphie, île de la mer Ionienne, ainsi nommée de Taphus, issu de Neptune et d'Hippothoé, fille de Nestor. Cette île était une des Échinades, situées devant l'Étolie, à l'embouchure du fleuve Achéloüs.

[5] Le texte dit : « Eurytus était le roi de ces Épéens; il menait l'Arès Tapien, aux blanches rames; desquels Tapien Mégès était roi. » Ce texte est contraire à toutes les traditions historiques ou fabuleuses du siége de Troie. Du reste, en comparant ce chœur d'Euripide avec le dénombrement du deuxième chant de l'*Iliade*, on trouvera plus d'un désaccord, soit sur le nombre des navires, soit sur le nombre de ceux qui les commandaient.

même ; et celui qui osera lui opposer les pirogues des barbares [1], qu'il ne se flatte pas de revoir sa patrie. Voilà ce que j'ai entendu, voilà ce que j'ai vu en ces lieux sur l'expédition navale : renfermant chez moi ces souvenirs, je conserverai fidèlement l'image de ce rassemblement guerrier.

LE VIEILLARD.

Ah! Ménélas, ce que tu oses faire est une violence indigne de toi.

MÉNÉLAS.

Va-t'en, tu es trop fidèle à tes maîtres.

LE VIEILLARD

Le reproche que tu m'adresses m'est glorieux.

MÉNÉLAS.

Tu te repentiras si tu fais ce que tu ne dois pas faire.

LE VIEILLARD.

Tu ne devais pas ouvrir la lettre que je portais.

MÉNÉLAS.

Tu ne dois pas porter un message funeste à toute la Grèce.

LE VIEILLARD.

C'est vainement disputer ; rends-moi cette lettre.

MÉNÉLAS.

Je ne la lâcherai pas.

LE VIEILLARD.

Et moi je ne te quitterai point.

MÉNÉLAS.

Je vais te briser la tête avec mon sceptre.

LE VIEILLARD.

Il est glorieux de mourir pour ses maîtres.

MÉNÉLAS.

Laisse-moi ; c'est trop parler pour un esclave.

[1] Βάριδας. Voyez dans Hérodote, II, 96, la description de cette espèce de barques.

LE VIEILLARD.

O mon maître, on me fait violence; ô Agamemnon, Ménélas m'a arraché de force ta lettre des mains, et il ne veut pas écouter la justice.

AGAMEMNON [1].

Hé bien! quel bruit fait-on à la porte? que signifient ces paroles inconvenantes?

LE VIEILLARD.

C'est à moi, et non à lui, qu'il appartient de parler.

AGAMEMNON.

Pourquoi, Ménélas, te quereller avec cet homme, et lui faire violence?

MÉNÉLAS.

Tourne les yeux sur moi, pour que je prenne de là le sujet de mes paroles.

AGAMEMNON.

La crainte m'empêcherait-elle de lever les yeux, moi, fils d'Atrée?

MÉNÉLAS.

Vois-tu cette lettre, instrument d'une intrigue coupable?

AGAMEMNON.

Je la vois; mais commence par la rendre.

MÉNÉLAS.

Non, pas avant du moins d'avoir montré aux Grecs ce qu'elle contient.

AGAMEMNON.

Ainsi, tu as brisé le cachet, pour apprendre ce que tu devais ignorer!

MÉNÉLAS.

Oui, pour te désoler, et pour dévoiler tes machinations ténébreuses.

[1] Toute cette scène de la querelle des deux frères est en mètre trochaïque, qui était plus rapide que l'iambe.

AGAMEMNON.

Où as-tu pris cette lettre? ô dieux, quel excès d'impudence!

MÉNÉLAS.

J'attendais l'arrivée de ta fille d'Argos dans le camp.

AGAMEMNON.

Et de quel droit entres-tu dans mes secrets? N'est-ce pas là le propre d'un impudent?

MÉNÉLAS.

Parce que j'en ai eu la fantaisie : je ne suis pas ton esclave.

AGAMEMNON.

N'est-ce pas le comble de l'audace? il ne me sera plus permis de gouverner ma famille?

MÉNÉLAS.

Tu changes continuellement d'avis; tu veux tantôt une chose, tantôt une autre, puis ensuite une troisième.

AGAMEMNON.

Tu es devenu bien éloquent : une langue habile à médire est un fléau dangereux.

MÉNÉLAS.

Un esprit indécis est malfaisant, et trahit ses amis. Je veux te convaincre; que la colère ne te fasse point repousser la vérité, dussent mes paroles être pour toi trop mordantes. Rappelle-toi le temps où tu voulus être élu chef des Grecs pour la guerre de Troie, sans le désirer en apparence, mais au fond du cœur en brûlant d'envie. Combien tu étais humble alors! prenant la main à chacun, ta porte était ouverte à tous les citoyens, tu donnais un libre accès à quiconque le voulait ou non, cherchant par cette modestie à acheter du peuple l'objet de ton ambition [1]. Puis, une fois maître du pouvoir, tu

[1] Il est superflu de faire remarquer avec quelle vérité Euripide peint ici les mœurs politiques de la démocratie athénienne. Nous rapprocherons de ce tableau un passage de Cicéron, *De petitione consulatus :* Ratio popularis desiderat nomenclationem, blanditiam, assiduitatem, benignitatem, rumorem... Frons et vultus, et sermo ad eorum, quos-

changes tout à coup de conduite, tu n'es plus le même pour tes amis, tu deviens d'un abord difficile et rare dans ton palais Il ne convient pas à l'homme de bien, dans une position élevée, de changer de conduite; il doit au contraire se montrer le plus fidèle à ses amis, alors qu'il peut leur être le plus utile par sa haute fortune. Voilà mon premier grief, et le premier point où je te trouve coupable. Mais, lorsque tu fus arrivé en Aulide avec toute l'armée des Grecs, tu retombas dans le néant, accablé sous le coup dont te frappaient les dieux, en te refusant un vent favorable. Les Grecs te pressaient de renvoyer la flotte, et de ne pas perdre de vains efforts en Aulide. Quel était alors ton air malheureux, quelle était ta confusion de n'avoir plus mille vaisseaux à commander, de n'avoir plus à couvrir de guerriers les campagnes de Troie! « Que faire? me demandais-tu; quel » parti prendre? » Dépouillé de ton commandement, tu craignais de perdre toute ta gloire. Lorsque ensuite Calchas, dans un sacrifice, eut ordonné d'immoler ta fille à Diane, pour obtenir aux Grecs une heureuse navigation, la joie dans l'âme, tu promis d'immoler volontiers ta fille. De toi-même, et sans contrainte (n'allègue point la violence), tu mandes à ton épouse d'envoyer ici ta fille, sous le prétexte de la donner en mariage à Achille. Puis, changeant de pensée, tu envoies secrètement une autre lettre, où tu déclares que tu ne seras jamais le meurtrier de ta fille. Fort bien, assurément. Cet air est le même qui t'a entendu tenir ce discours. C'est ce qui arrive au plus grand nombre; ils se donnent bien des peines pour parvenir aux affaires, et bientôt ils reculent honteusement, soit rebutés par l'opinion d'un peuple ignorant, soit avec justice, et par l'incapa-

» cumque convenerit, sensum et voluntatem commutandus est... Cura » ut aditus diurni et nocturni pateant, neque foribus solum ædium tua- » rum, sed etiam vultu et fronte, quæ est animi janua. » — Il paraît qu'à toutes les époques et dans tous les pays, les mœurs électorales se ressemblent.

cité de défendre eux-mêmes l'État. C'est la Grèce surtout dont je plains le malheureux sort[1], elle qui, voulant tenter une glorieuse entreprise contre des barbares méprisables, les laisse échapper avec un rire insultant, à cause de ta fille et de toi. Je ne donnerais à personne, à cause de sa fortune, le gouvernement d'un pays ou le commandement d'une armée : le chef d'un État doit avoir du bon sens : tout homme est capable de gouverner, s'il a de la prudence.

LE CHOEUR.

C'est une chose cruelle, entre frères, d'en venir aux querelles et aux combats, quand ils sont en désaccord.

AGAMEMNON.

Je veux t'accuser à mon tour, en peu de mots, sans m'emporter jusqu'à l'impudence, mais avec modération, comme il convient envers un frère; car l'homme honnête observe la pudeur. Dis-moi, quelle fureur t'enflamme, et te donne ce regard sanglant? qui t'a offensé? que te faut-il? Tu désires retrouver une épouse vertueuse? il n'est pas en mon pouvoir de te la donner : tu as mal gouverné celle que tu avais; dois-je porter la peine de tes fautes, moi qui n'ai point failli? C'est, dis-tu, mon ambition qui te choque : mais ne brûles-tu pas du désir de retrouver les embrassements d'une belle épouse, au mépris de la raison et de l'honneur? le méchant n'a que des plaisirs coupables. Pour moi, si j'ai renoncé à une mauvaise pensée pour en suivre une plus sage, suis-je insensé pour cela? ne l'es-tu pas bien plus, toi qui, délivré d'une méchante par un dieu favorable, veux la reprendre? Des amants aveuglés par la passion prêtèrent le serment exigé par Tyndare; l'Espérance fut, je crois, la divinité qui le leur dicta, bien plutôt que toi ou ton influence : pars avec eux pour cette guerre; mais, je le crois, tu en porteras la peine par ta folie : car les

[1] Ce vers a été parodié par le poète comique Eubulus. (Voyez Athénée, XIII, 3.)

dieux ne sont pas insensés, ils savent ce que vaut un serment irrégulier et arraché par la violence. Pour moi, je n'immolerai point mes enfants; je n'irai pas, au prix de cette injustice, te satisfaire par le châtiment d'une épouse coupable; tandis que je me consumerais jour et nuit dans les larmes, pour avoir violé les lois divines et humaines envers mon propre sang. Voilà en peu de mots et bien clairement ce que j'avais à te dire. Si tu ne veux te rendre à la raison, je saurai soutenir mes droits.

LE CHOEUR [1].

Voilà un langage bien différent des promesses passées. Mais un père a raison de vouloir épargner son sang.

MÉNÉLAS.

Hélas! malheureux, je n'ai donc plus d'amis?

AGAMEMNON.

Tu en as encore, si tu n'exiges pas leur ruine.

MÉNÉLAS.

En quoi me prouveras-tu que tu es mon frère?

AGAMEMNON.

Je veux partager tes sentiments justes, et non pas tes fureurs.

MÉNÉLAS.

Un ami doit compatir aux peines de son ami.

AGAMEMNON.

Donne-moi des conseils quand tu me rends service, et non quand tu me plonges dans la douleur.

MÉNÉLAS.

N'es-tu donc plus disposé à partager la glorieuse entreprise de la Grèce?

AGAMEMNON.

La Grèce est, ainsi que toi, aveuglée par quelque divinité.

MÉNÉLAS.

Va, sois fier de ton sceptre, et trahis ton frère; mais je trouverai d'autres ressources et d'autres amis.

[1] Ici reprend le vers iambique.

UN MESSAGER.

O roi des Grecs, heureux Agamemnon, je t'amène ta fille, celle à qui tu donnas le nom d'Iphigénie; sa mère, ton épouse Clytemnestre, l'accompagne avec le petit Oreste : cette vue réjouira ton cœur après une si longue absence. Comme elles ont fait une longue route, elles rafraîchissent leurs pieds délicats[1] au bord d'une claire fontaine, ainsi que les coursiers; ceux-ci, nous les avons lâchés dans l'herbe de la prairie, pour les y laisser paître. Et moi j'accours devant, pour hâter les préparatifs; l'armée est déjà instruite, la nouvelle de leur arrivée s'est répandue avec promptitude. Toute la foule des guerriers accourt pour voir ta fille. Les grands brillent entre tous les mortels, et attirent sur eux les regards des hommes. On se dit : « Est-ce un hymen, ou quelque autre » pompe qui se prépare? est-ce pour satisfaire le désir » de revoir sa fille, qu'Agamemnon l'a fait venir? Sans » doute, disent d'autres, on veut la présenter à Diane[2], » déesse tutélaire de l'Aulide. Qui la conduira à l'au» tel? » Mais allons, préparez le sacrifice[3], couronnez vos têtes; et toi, Ménélas, dispose tout pour la fête de l'hymen. Que le son de la flûte et le bruit des danses retentissent dans le palais! voici un jour fortuné pour la jeune vierge.

AGAMEMNON.

C'est assez; mais rentre dans le palais : le reste, avec l'aide de la fortune, ira bien.

(Le messager quitte la scène.)

AGAMEMNON.

Hélas! malheureux, que dire? c'est par toi-même

[1] Les précédents traducteurs avaient omis ce détail naïf des mœurs antiques.

[2] Προτελίζουσι. Jules Pollux, III, 38, nous apprend qu'on appelait προτέλεια le jour où les parents d'une jeune fille, avant de la marier, la présentaient à l'autel de Diane ou de Junon en offrant un sacrifice à la déesse (Voir aussi Hésychius. Voyez plus bas au vers 708.)

[3] Littéralement les *corbeilles* qui servaient aux cérémonies religieuses. Plus bas, au vers 1471, on retrouvera la même expression.

qu'il faut commencer[1]. Dans quel piége fatal suis-je tombé! la fortune, plus rusée que toutes mes ruses, s'est jouée de moi. Ah! combien une naissance obscure a d'avantages! du moins il est permis de pleurer et de se plaindre. Mais à une noble naissance ce droit est refusé. Esclaves de la multitude, nous avons le peuple pour tyran de notre vie. En effet, je rougis de verser des pleurs, et je rougis aussi de ne pas pleurer, dans le malheur affreux qui m'accable[2]. Mais que dirai-je à mon épouse? Comment l'aborder? comment lever les yeux sur elle? Elle a mis le comble à mes maux, en venant sans être mandée : il était naturel cependant qu'elle accompagnât sa fille au moment de la marier et de se séparer de ce qu'elle a de plus cher, et ce sera pour avoir les preuves de ma perfidie! Et cette vierge infortunée (que dis-je, vierge, puisque Pluton va la prendre pour épouse?), quelle pitié je sens pour elle! Je crois l'entendre me dire : « O mon père, tu vas donc me tuer? » puisse un semblable hymen t'échoir en partage, ainsi » qu'à ceux qui te sont chers! » A ses côtés Oreste poussera des cris assez clairs, quoique inarticulés, car c'est encore un petit enfant. Hélas! hélas! c'est pour ma ruine que Pâris, fils de Priam, a enlevé Hélène; c'est lui qui cause tous ces maux!

LE CHOEUR.

Moi aussi je suis touchée de pitié, et je m'attendris sur le malheur des rois, autant qu'il appartient à une étrangère[3].

MÉNÉLAS.

Mon frère, laisse-moi toucher ta main[4].

[1] Ici Agamemnon se parle à lui-même. (*Note de M. Boissonade.*)

[2] Ennius, qui avait fait une imitation de l'Iphigénie en Aulide d'Euripide, a rendu ainsi ce passage :

Plebes in hoc regi antestat loco : licet
Lacrumare plebi, regi honeste non licet.

[3] Comme étrangères, les femmes du chœur doivent être plus touchées du malheur d'Agamemnon que de l'intérêt général de la Grèce.

[4] En signe de réconciliation. Dans *Roméo et Juliette* de Shakspeare,

AGAMEMNON.

La voici ; tu l'emportes, je suis bien malheureux !

MÉNÉLAS.

J'en jure par Pélops, ton aïeul et le mien, et par Atrée, notre père, je te dirai du fond du cœur, franchement et sans artifice, ce que je pense. Quand j'ai vu des larmes couler de tes yeux, j'ai été saisi de pitié, et j'en ai versé à mon tour sur toi-même. Je rétracte mes anciens sentiments, je ne veux pas t'affliger ; ta pensée est à présent la mienne, et je t'engage à ne pas immoler ta fille, et à ne pas la sacrifier à mes intérêts. Il n'est pas juste que tu souffres, et que je sois heureux ; que ta famille périsse, et que la mienne voie la lumière. Quel est en effet mon désir ? ne puis-je trouver ailleurs un hymen honorable, si j'ai la passion de l'hymen ? Mais en perdant un frère, de toutes les pertes la plus irréparable, je retrouve Hélène, le mal pour le bien. J'étais aveuglé comme un jeune homme : j'ai ouvert les yeux, et j'ai vu combien il est atroce pour un père d'immoler ses enfants. D'ailleurs, en pensant au sang qui nous unit, la pitié m'a saisi pour cette jeune fille infortunée, qui doit être égorgée sur les autels pour ma querelle. Qu'est-ce que ta fille a de commun avec Hélène ? Congédions l'armée, qu'elle parte d'Aulis. Cesse donc, mon frère, de verser des larmes, et de m'en faire verser à mon tour. Si un oracle menace ta fille, je n'y suis plus pour rien, je te cède tous mes droits. Je renonce à ma cruelle pensée, et c'est bien naturel ; ma tendresse pour un frère a produit ce changement. C'est le caractère de l'homme honnête, de se rendre toujours au meilleur avis.

LE CHOEUR.

Généreux sentiments, et dignes de la race de Tan-

au dénoûment, Capulet et Montaigu, ces deux mortels ennemis, se rencontrent, et se réconcilient sur le corps de leurs enfants, que leur haine a perdus ; et Capulet s'écrie comme Ménélas : « Donne-moi la main, Montaigu ; donne-moi la main, mon frère. »

tale, fils de Jupiter! tu ne dégénères point de tes ancêtres.

AGAMEMNON.

Je te rends grâces, ô Ménélas, d'avoir, contre mon attente, fait paraître ces sentiments raisonnables et dignes de toi.

MÉNÉLAS.

La discorde entre les frères naît de l'amour, ou de l'avarice des familles; j'abhorre un lien que déchirent des dissensions mutuelles.

AGAMEMNON.

Et pourtant j'en suis venu à tremper mes mains dans le sang de ma fille!

MÉNÉLAS.

Comment? qui te forcera à la faire périr?

AGAMEMNON.

Toute l'armée des Grecs.

MÉNÉLAS.

Nullement, si tu renvoies Iphigénie à Argos.

AGAMEMNON.

En supposant que je cache son départ, le reste ne demeurera pas caché.

MÉNÉLAS.

Quoi! il ne faut pas trop craindre la multitude.

AGAMEMNON.

Calchas révélera l'oracle à l'armée des Grecs.

MÉNÉLAS.

Non, s'il meurt d'abord. Quoi de plus aisé?

AGAMEMNON.

Toute la race des devins est ambitieuse et méchante.

MÉNÉLAS.

Elle n'est rien; elle est inutile, et sa présence n'est bonne à rien.

AGAMEMNON.

Mais ne crains-tu pas ce qui me vient à l'esprit?

MÉNÉLAS.

Si tu ne le dis pas, comment puis-je le deviner?

AGAMEMNON.

Le fils de Sisyphe sait tout.

MÉNÉLAS.

Il n'est pas au pouvoir d'Ulysse de nous nuire.

AGAMEMNON.

Il est toujours souple et rusé, et du parti populaire.

MÉNÉLAS.

Il est livré à l'ambition, fléau dangereux.

AGAMEMNON.

Figure-toi donc Ulysse, debout au milieu des Grecs, leur révélant l'oracle annoncé par Calchas, la promesse que j'ai faite de sacrifier ma fille à Diane, et mon refus actuel. Il entraînera l'armée, et forcera les Grecs de me tuer ainsi que toi, et d'égorger ma fille. Si je fuis à Argos, ils m'y suivront, ils ravageront mes États, et détruiront jusqu'aux murs bâtis par les Cyclopes [1]. Voilà tous mes malheurs. Infortuné, à quelle extrémité suis-je réduit par les dieux ! Ménélas, rends-toi au camp, et prends garde seulement que Clytemnestre ne soit informée de rien jusqu'à ce que j'aie livré ma fille à Pluton, afin de m'épargner du moins quelques larmes dans ma misère. Et vous, étrangères, gardez sur tout ceci un profond silence.

(Il sort.)

LE CHOEUR.

Heureux ceux qu'unit un chaste hymen, et qui usent avec modération des plaisirs de Vénus, conservant le calme au milieu des fureurs de la passion, lorsque l'Amour, à la chevelure dorée, dirige contre nous les traits de son double carquois, dont les uns dispensent le bonheur, et les autres bouleversent la vie [2] ! Belle Vénus,

[1] Voyez plus haut, vers 152.

[2] Ovide a emprunté à Euripide la double flèche dont il arme l'Amour (*Métamorph.*, I, 468) :

Eque sagittifera promisit duo tela pharetra
Diversorum operum : fugat hoc, facit illud amorem.

écarte de nous ces traits funestes; accorde-moi quelque beauté et de chastes amours; laisse-moi goûter tes douceurs, sans m'abandonner à ta folle ivresse.

Les mœurs et les caractères des hommes diffèrent entre eux; mais les bonnes mœurs sont en tout temps un trésor précieux. L'éducation bien dirigée contribue à la vertu : en effet, la sagesse a pour compagne la pudeur, et elle enseigne aussi à reconnaître le devoir, et répand sur la vie une gloire qui ne vieillit point. La vertu, pour les femmes, consiste à cacher leur vie et leur amour; pour les hommes, elle est dans l'éclat et la publicité qui rendent les villes florissantes.

O Pâris; tu vins aux lieux où tu fus élevé en simple berger, au milieu des blancs troupeaux de l'Ida, faisant retentir des sons étrangers sur la flûte phrygienne, à l'imitation des chalumeaux d'Olympus[1]. Tu faisais paître tes grasses génisses, lorsque, choisi pour juge de la beauté entre les trois déesses, tu vins en Grèce, dans le palais décoré d'ivoire, où tes regards inspirèrent à Hélène l'amour que tu puisais toi-même dans les siens. De là la discorde éclate, et entraîne la Grèce, avec ses lances et ses navires, à la ruine de Pergame.

Ah! combien grandes sont les prospérités des grands! Voyez la fille du roi, Iphigénie ma souveraine, et la fille de Tyndare, Clytemnestre, issues d'illustres familles; elles sont élevées à la plus haute fortune. Les puissants et les riches sont des dieux pour les mortels moins heureux. Arrêtons-nous, filles de Chalcis; recevons la reine à la descente de son char, déposons-la doucement à terre entre nos bras, avec un accueil bienveillant, pour ne pas effrayer la fille d'Agamemnon à son arrivée; n'inspirons

Quod facit, auratum est, et cuspide fulget acuta.
Hoc deus in nympha Peneide fixit · at illo
Læsit Apollineas trajecta per ossa medullas.

Voltaire, au commencement de sa *Nanine*, a imité ce passage :

Je vous l'ai dit, l'Amour a deux carquois, etc.

[1] Olympus, excellent joueur de flûte, et disciple de Marsyas.

ni trouble ni effroi aux Argiennes, étrangères comme nous sur cette terre.

CLYTEMNESTRE, *sur son char.*

Je tire un favorable augûre de votre gracieux accueil et de vos paroles bienveillantes; et j'en conçois un heureux espoir pour l'hymen auquel je conduis ma fille... (*Aux femmes de sa suite.*) Sortez du char les présents que je lui destine, et faites-les transporter avec soin dans le palais. Toi, ma fille, descends du char, et affermis ton pied délicat; vous, jeunes filles, recevez-la dans vos bras, et guidez ses pas. Qu'une de vous me donne la main, pour m'aider à descendre; que d'autres se tiennent au-devant des chevaux au regard terrible, car ils sont faciles à effaroucher, et indociles à la voix : prenez aussi cet enfant, Oreste, le fils d'Agamemnon, car il ne parle point encore. Cher enfant, tu t'es donc endormi au mouvement de la voiture? réveille-toi, pour être témoin de l'heureux hymen de ta sœur. Déjà grand par ta naissance, tu vas contracter encore l'alliance illustre du fils de Thétis, égal aux dieux. Iphigénie, ma fille, tiens-toi près de moi; et que ces étrangères, en te voyant à mes côtés, m'appellent une heureuse mère. Mais salue ton père chéri.

IPHIGÉNIE.

O ma mère, ne t'irrite point contre moi! je cours presser le cœur de mon père contre le mien.

CLYTEMNESTRE.

Ó toi que je révère entre tous, Agamemnon, ô mon roi, nous voici rendues à tes ordres.

IPHIGÉNIE.

Et moi, j'accours, ô mon père! je veux te presser contre mon cœur, après une si longue absence; car je brûle du désir de te voir. Ne t'en fâche pas.

AGAMEMNON.

Eh bien, ma fille, satisfais ton désir; tu as toujours aimé ton père plus que tous les autres enfants auxquels j'ai donné le jour.

IPHIGÉNIE.

O mon père, quelle est ma joie de te revoir après un si long temps!

AGAMEMNON.

Il en est de même de ton père; les sentiments que tu exprimes sont aussi les miens.

IPHIGÉNIE.

Que tu as bien fait, mon père, de m'appeler auprès de toi!

AGAMEMNON.

Je ne sais, ma fille, si je dois m'en féliciter, ou non.

IPHIGÉNIE.

Hélas! quels regards inquiets tu jettes sur moi, après avoir paru si joyeux de me voir!

AGAMEMNON.

Un roi, un général, a bien des soucis.

IPHIGÉNIE.

Sois à moi en ce moment, et laisse là tes soucis.

AGAMEMNON.

Mais je suis à toi tout entier, je ne songe pas à autre chose.

IPHIGÉNIE.

Éclaircis donc ce front sourcilleux, et prends un air serein.

AGAMEMNON.

Eh bien, je me réjouis, ma fille, je me livre au plaisir de te voir.

IPHIGÉNIE.

Et cependant des larmes s'échappent de tes yeux.

AGAMEMNON.

Une longue absence va nous séparer encore.

IPHIGÉNIE.

Je ne comprends pas tes paroles, ô père chéri! je ne les comprends pas.

AGAMEMNON.

Plus tes paroles sont sensées, plus tu m'attendris.

IPHIGÉNIE.

Eh bien, j'en dirai d'insensées, si je puis t'égayer ainsi.

AGAMEMNON.

Ah dieux! je ne puis me taire... C'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE.

Reste dans ta patrie, mon père, avec tes enfants.

AGAMEMNON.

Je le voudrais; mais je ne puis ce que je veux, et j'en gémis.

IPHIGÉNIE.

Périssent les combats, et les maux dont Ménélas est l'auteur!

AGAMEMNON.

Ils en feront périr d'autres, en me faisant périr moi-même.

IPHIGÉNIE.

Que de temps tu es resté dans les retraites de l'Aulide!

AGAMEMNON.

Encore à présent un obstacle m'arrête, et m'empêche de faire partir l'armée.

IPHIGÉNIE.

Où dit-on, mon père, qu'habitent les Phrygiens?

AGAMEMNON.

Aux lieux où plût au ciel que Pâris n'eût jamais paru.

IPHIGÉNIE.

Tu vas donc traverser les mers et m'abandonner?

AGAMEMNON.

Tu viendras aussi, ma fille, aux mêmes lieux que ton père.

IPHIGÉNIE.

Ah! plût au ciel que la bienséance me permît de faire avec toi le trajet!

AGAMEMNON.

Que demandes-tu? toi aussi tu auras un trajet à faire, et tu te souviendras alors de ton père.

IPHIGÉNIE.

M'embarquerai-je avec ma mère, ou partirai-je seule?

AGAMEMNON.

Seule, sans ton père, ni ta mère.

IPHIGÉNIE.

Est-ce que tu m'envoies dans une autre famille?

AGAMEMNON.

Laissons cela; ce sont des choses que les jeunes filles ne doivent pas savoir.

IPHIGÉNIE.

Hâte-toi, mon père, de revenir victorieux de la Phrygie.

AGAMEMNON.

Il est un sacrifice que je dois d'abord accomplir ici.

IPHIGÉNIE.

C'est avec les prêtres que tu dois régler cette cérémonie sacrée.

AGAMEMNON.

Tu le sauras, tu y assisteras, près du vase qui contient l'eau lustrale.

IPHIGÉNIE.

Formerons-nous des chœurs de danse autour de l'autel?

AGAMEMNON.

Heureuse ignorance, que je te porte envie! Rentre dans le palais, ma fille, montre-toi à tes compagnes. Donne-moi ta main, donne-moi un baiser, bien amer, puisque tu dois rester si longtemps éloignée de ton père. Quoi! ce sein, ces joues, ces cheveux blonds... Ah! ville des Phrygiens, ah! Hélène, combien vous nous êtes

funestes ! Mais cessons ces discours, je sens couler mes larmes en t'embrassant. Rentre dans le palais[1].

(Iphigénie quitte la scène.)

AGAMEMNON, *à Clytemnestre.*

Excuse-moi, fille de Léda, si j'ai cédé à l'attendrissement, au moment de donner ma fille en mariage à Achille. Cette séparation est heureuse, il est vrai; mais il en coûte toujours à un père de voir passer dans une autre famille des enfants qu'il a pris tant de peine à élever.

CLYTEMNESTRE.

Je ne suis pas si insensible; crois bien que je souffrirai également moi-même, sans avoir besoin de tes avis, quand je conduirai ma fille à la cérémonie nuptiale. Mais l'usage et le temps affaibliront ces regrets. Je sais donc le nom de l'époux auquel tu as promis ta fille; je désire connaître sa naissance et son pays.

AGAMEMNON.

Ægine eut pour père Asopus.

CLYTEMNESTRE.

Quel mortel ou quel dieu l'épousa?

AGAMEMNON.

Jupiter; il en eut pour fils Éaque, roi de l'île Œnone[2].

CLYTEMNESTRE.

A quel fils Éaque laissa-t-il son trône?

AGAMEMNON.

A Pélée; et Pélée épousa la fille de Nérée.

---

[1] Il serait à propos de comparer cette admirable scène avec celle de Racine. Mais ici, comme dans tout le reste de la pièce, nous nous sommes abstenu de citations qui auraient dû être trop multipliees, et auxquelles d'ailleurs la mémoire du lecteur suppléera.

[2] Œnone ou Œnopie, île du golfe Saronique. Elle reçut successivement ces deux noms. Éaque la nomma Égine, du nom de sa mère :

Æacus Æginam genitricis nomine dixit.
OVIDE, *Métamorph.*, l. VII.

CLYTEMNESTRE.

Fut-ce de l'aveu des dieux, ou contre leur gré?

AGAMEMNON.

Jupiter la promit, et Nérée l'accorda.

CLYTEMNESTRE.

Où l'hymen fut-il célébré? dans les profondeurs de la mer?

AGAMEMNON.

Ce fut sur le mont Pélion, habité par Chiron.

CLYTEMNESTRE.

Dans le pays qu'on dit être habité par la race des Centaures?

AGAMEMNON.

Ce fut là que les dieux célébrèrent les noces de Pélée.

CLYTEMNESTRE.

Achille fut-il élevé par Thétis, ou par son père?

AGAMEMNON.

Il fut élevé par Chiron, pour empêcher les vices des mortels de le corrompre.

CLYTEMNESTRE.

Sage maître, et plus sage encore celui qui le choisit!

AGAMEMNON.

Tel sera l'époux de ta fille.

CLYTEMNESTRE.

Il n'est point à dédaigner. Mais quelle ville de la Grèce habite-t-il?

AGAMEMNON.

Sur les bords du fleuve Apidanus, dans les confins de Phthie[1].

CLYTEMNESTRE.

Est-ce là qu'il emmènera notre fille?

AGAMEMNON.

C'est lui que cela regardera, lorsqu'il l'aura épousée.

[1] Phthie, capitale de la Phthiotide en Thessalie, entre le golfe Pélasgique et le golfe Maliaque.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, qu'ils soient heureux! Mais quand cet hymen se célébrera-t-il?

AGAMEMNON.

Quand le cercle propice de la lune sera rempli[1].

CLYTEMNESTRE.

As-tu déjà offert à la déesse le sacrifice préparatoire pour les noces de ta fille[2]?

AGAMEMNON.

Je le prépare; c'est ce soin qui m'occupe.

CLYTEMNESTRE.

Et ensuite tu feras le banquet nuptial?

AGAMEMNON.

Quand j'aurai immolé les victimes que je dois aux dieux.

CLYTEMNESTRE.

Mais où ferons-nous le festin réservé aux femmes?

AGAMEMNON.

Ici, près des vaisseaux.

CLYTEMNESTRE.

C'est peu convenable: si pourtant c'est nécessaire, que l'issue en soit heureuse.

AGAMEMNON.

Sais-tu ce que tu dois faire? O femme, suis mes avis.

CLYTEMNESTRE.

Que faut-il faire? je suis accoutumée à t'obéir.

AGAMEMNON.

C'est à moi de paraître aux lieux où se trouve l'époux...

CLYTEMNESTRE.

Ferez-vous sans moi ce qu'il m'appartient de faire comme mère?

AGAMEMNON.

Nous ferons la cérémonie au milieu de l'armée.

CLYTEMNESTRE.

Mais moi, où dois-je donc être alors?

[1] C'est-à-dire à la pleine lune.
[2] Voyez plus haut la note sur le vers 425, page 20.

AGAMEMNON.

Retourne à Argos, et veille sur tes filles.

CLYTEMNESTRE.

Que je quitte ma fille? qui donc portera la torche nuptiale[1]?

AGAMEMNON.

C'est moi qui porterai la torche, comme il convient aux époux.

CLYTEMNESTRE.

Ce n'est pas l'usage; le juges-tu peu important[2]?

AGAMEMNON.

Il n'est pas convenable que tu aies pour cortége une troupe de soldats.

CLYTEMNESTRE.

Il est convenable qu'une mère présente sa fille à son époux.

AGAMEMNON.

Et que les filles qui sont à Argos ne restent pas plus longtemps seules.

CLYTEMNESTRE.

Elles sont sous une garde sûre, dans l'appartement réservé aux vierges.

AGAMEMNON.

Obéis.

CLYTEMNESTRE.

Non certes, je ne partirai pas; j'en jure par la déesse d'Argos[3]. Mêle-toi des affaires du dehors; mais moi, les soins intérieurs pour le mariage de ma fille me regardent.

(Elle sort.)

---

[1] Voyez les *Phéniciennes*, vers 354, t. I, p. 203.

[2] On voit, par cet exemple et par d'autres, que c'était, chez les Grecs, la mère de l'épouse qui portait la torche nuptiale. Chez les Romains, c'était un jeune garçon, et il fallait que son père et sa mère fussent encore vivants. « Patrimi et matrimi pueri prætextati tres nubentem deducunt, unus qui facem profert ex spina alba, quia noctu nubebant. » (Festus.)

[3] Junon.

AGAMEMNON.

Hélas! mon espoir est déçu, j'ai fait de vains efforts pour écarter mon épouse de ce spectacle. J'use d'artifices, j'invente des ruses pour tromper ce que j'ai de plus cher au monde, et sans pouvoir y réussir! Cependant, allons consulter le devin Calchas sur la volonté de la déesse, si pénible pour moi, dans cet état critique pour la Grèce. L'homme sensé doit avoir une épouse docile, ou n'en point avoir.

LE CHOEUR.

L'innombrable armée des Grecs verra donc le Simoïs et ses tourbillons argentés; avec ses armes et ses mille vaisseaux, elle visitera les plaines de Troie et les murs d'Ilion bâtis par Apollon, où l'on dit que Cassandre paraît, les cheveux épars et couronnée de vert laurier, lorsque l'inspiration prophétique du dieu s'empare d'elle.

Sur la citadelle de Pergame et sur ses remparts se tiendront les Troyens, lorsque Mars, couvert d'airain, viendra à travers les mers, porté sur des vaisseaux rapides, et abordera à force de rames sur les bords du Simoïs, pour enlever à Priam et ramener en Grèce la sœur des célestes Dioscures, Hélène, reconquise par l'effort des lances et des boucliers grecs.

Puis, après avoir environné de carnage Pergame et ses tours de pierre, après avoir fait tomber bien des têtes séparées du tronc, après avoir renversé de fond en comble la ville de Troie, il causera bien des sujets de larmes aux filles et à l'épouse de Priam. Alors la fille de Jupiter, Hélène, pleurera amèrement d'avoir trahi son époux. Dieux, éloignez de moi et des enfants de mes enfants de pareils malheurs, destinés à servir longtemps d'entretien aux riches Lydiennes et aux femmes des Phrygiens, qui se diront, en travaillant à leurs ouvrages de toile : « Hélas! qui ne » s'arrachera les cheveux de douleur, en apprenant la » ruine déplorable de notre triste patrie? Elle périt, et

» pour qui? pour toi, Hélène, fille d'un cygne au long » cou, s'il est vrai, comme la tradition le rapporte, que » tu es le fruit des amours de Léda avec Jupiter trans- » formé en oiseau, et si ces récits des Piérides, répandus » parmi les hommes, ne sont pas fabuleux. »

ACHILLE.

Où est le général des Grecs? qui de vous ira l'avertir que le fils de Pélée, Achille, l'attend à la porte de sa tente? Nous sommes retenus sur les bords de l'Euripe, et dans des positions inégales: nous avons quitté notre patrie, et restons oisifs sur ce rivage, les uns non encore liés par l'hymen, les autres déjà unis à des épouses, mais privés d'enfants: tant est vive la passion que les dieux ont inspirée à la Grèce pour cette guerre! Ce qui est juste à mon égard, il m'appartient de le dire: que chacun à son gré parle pour soi. J'ai quitté la terre de Pharsale[1] et mon père Pélée, pour être arrêté par les vents trop faibles de l'Euripe; j'ai peine à contenir mes Thessaliens, qui me pressent sans relâche, et me disent: « Achille, qu'attendons-nous? quel terme faut-il mettre » encore à notre départ pour Ilion? Fais promptement, » si tu as quelque chose à faire; fais-le, ou ramène-nous » dans notre patrie, sans attendre davantage les délais » des Atrides. »

CLYTEMNESTRE.

Fils de la divine Thétis, ta voix est arrivée jusqu'à moi dans ce palais, et je suis venue à ta rencontre.

ACHILLE.

O sainte pudeur, quelle est cette femme d'une si rare beauté, que je vois en ces lieux?

[1] Ville de Thessalie, peu éloignée de Larisse. Elle devint plus célèbre par la défaite de Pompée.

CLYTEMNESTRE.

Je m'étonne peu de n'être pas connue de toi, qui ne m'as point encore vue; mais je te loue de ton respect pour la pudeur.

ACHILLE.

Mais qui es-tu, femme? pourquoi viens-tu dans le camp des Grecs, au milieu d'hommes armés?

CLYTEMNESTRE.

Je suis fille de Léda; Clytemnestre est mon nom, le roi Agamemnon est mon époux.

ACHILLE.

Tu as fort bien dit en peu de mots ce qui était nécessaire; mais il serait malséant à moi de m'entretenir avec des femmes.

CLYTEMNESTRE.

Chose étrange! Pourquoi fuir? Mets du moins ta main dans la mienne, en gage heureux de l'hymen que nous allons célébrer.

ACHILLE.

Que dis-tu? moi, te donner la main? Je redouterais Agamemnon, si je touchais ce qu'il ne m'est pas permis de toucher.

CLYTEMNESTRE.

Cela t'est permis, puisque tu dois épouser ma fille, ô fils de la divine Néréide, habitante de la mer!

ACHILLE.

Que parles-tu d'épouser? la surprise m'empêche de parler, ô femme, à moins qu'une méprise ne te fasse tenir ce langage étrange.

CLYTEMNESTRE.

Il est naturel à tous les hommes de se tenir dans la réserve en voyant des amis nouveaux, surtout quand il est question de mariage.

ACHILLE.

Jamais je n'ai recherché la main de ta fille, ô femme, et il ne m'est venu de la part des Atrides aucune parole de mariage.

CLYTEMNESTRE.

Quel est donc ce mystère? tu peux t'étonner encore de mes discours, car les tiens ne m'étonnent pas moins.

ACHILLE.

Cherche ce que cela signifie; nous sommes intéressés tous deux à le chercher; peut-être avons-nous été l'un et l'autre abusés par des mensonges.

CLYTEMNESTRE.

On m'a fait un indigne outrage : je m'entremets pour un hymen qui n'a rien de réel, selon toute apparence. Ah! j'en rougis.

ACHILLE.

Quelqu'un, peut-être, s'est joué de toi et de moi. Mais ne t'en inquiète pas, et dédaigne tout cela.

CLYTEMNESTRE.

Adieu; car je ne puis plus te regarder en face, après le mensonge auquel j'ai pris part, et l'indignité que j'ai subie.

ACHILLE.

Et moi je t'en dis autant : je vais trouver ton époux dans ce palais.

LE VIEILLARD [1].

Arrête, petit-fils d'Éaque; restez tous deux, fils d'une déesse, et toi, fille de Léda.

ACHILLE.

Qui m'appelle ainsi, en entr'ouvrant la porte? Combien sa voix est émue!

LE VIEILLARD.

C'est un esclave : ce n'est point fierté de ma part, ma fortune ne me le permet pas.

ACHILLE.

A qui es-tu? ce n'est pas à moi. Agamemnon et moi n'avons rien de commun.

[1] Ce vieillard est le même qui a paru déjà dans la première scène et qu'Agamemnon avait chargé de sa lettre pour Clytemnestre.

LE VIEILLARD.

J'appartiens à cette personne qui se tient au-devant du palais ; Tyndare, son père, m'a donné à elle.

ACHILLE.

Nous voici : dis-nous, si tu veux, ce qui te porte à m'arrêter ainsi.

LE VIEILLARD.

Êtes-vous seuls devant cette porte?

ACHILLE.

Nous sommes seuls, parle hardiment ; mais sors de ce palais.

LE VIEILLARD.

O Fortune, et toi, ma prévoyance, sauve ceux que je veux sauver !

ACHILLE.

Ce début annonce quelque crise, et ne présage rien de bon.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! je t'en conjure [1], ne tarde pas, si tu as quelque chose à me dire.

LE VIEILLARD.

Tu sais sans doute quel a toujours été mon zèle pour toi et pour tes enfants.

CLYTEMNESTRE.

Je sais que tu es un vieux serviteur de ma famille.

LE VIEILLARD.

Et qu'Agamemnon m'a reçu comme une partie de ta dot.

[1] Δεξιᾶς ἕκατι. Les interprètes ne s'accordent pas sur la question de savoir si ces mots signifient ici *per dextram* ou *propter dextram*, c'est-à-dire si Clytemnestre prend elle-même la main du vieillard, ou si elle parle de sa propre main que le vieillard veut prendre. Ceux qui adoptent le dernier sens citent le vers 194 d'*Alceste*, et le vers 779 d'*Œdipe roi*, où l'on voit l'usage des grands qui tendent la main à leurs inférieurs. Cependant je suis peu porté à croire avec eux que Clytemnestre dédaignerait de prendre elle-même la main de son vieux et fidèle serviteur.

CLYTEMNESTRE.

Tu es venu avec moi à Argos, et tu as toujours été à moi.

LE VIEILLARD.

Il en est ainsi, et je te suis dévoué, mais moins à ton époux.

CLYTEMNESTRE.

Découvre donc enfin le mystère que tu viens m'annoncer.

LE VIEILLARD.

Ta fille..., son père, l'auteur de ses jours, va la tuer de ses propres mains...

CLYTEMNESTRE.

Comment, vieillard? j'ai horreur de tes discours, ta raison s'égare.

LE VIEILLARD.

En frappant d'un fer meurtrier le sein délicat de cette infortunée.

CLYTEMNESTRE.

Ah! malheureuse! mon époux est-il donc en délire?

LE VIEILLARD.

Il a toute sa raison, si ce n'est pour toi et pour ta fille : en ce point il a perdu le sens.

CLYTEMNESTRE.

Par quelle cause? quel mauvais génie le pousse?

LE VIEILLARD.

L'oracle, comme le prétend Calchas, pour que l'armée puisse arriver...

CLYTEMNESTRE.

Où?... Ah! malheureuse! malheureuse aussi celle que son père veut égorger!

LE VIEILLARD.

A la ville de Dardanus, pour que Ménélas puisse retrouver Hélène.

CLYTEMNESTRE.

C'est donc le sang d'Iphigénie que le destin exige pour le retour d'Hélène?

LE VIEILLARD.

Tu sais tout; Agamemnon doit immoler ta fille à Diane.

CLYTEMNESTRE.

Mais pourquoi cet hymen prétexté, qui m'a fait venir d'Argos?

LE VIEILLARD.

Pour t'engager à amener ta fille, dans l'espoir de la donner en mariage à Achille.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, tu es donc venue pour mourir, et ta mère aussi du même coup!

LE VIEILLARD.

Votre sort à toutes deux est digne de pitié; mais l'attentat d'Agamemnon est horrible.

CLYTEMNESTRE.

Je suis perdue, malheureuse! je ne puis retenir mes larmes.

LE VIEILLARD.

Si toutefois, pour une mère qui perd ses enfants, c'est une douleur de verser des larmes.

CLYTEMNESTRE.

Mais, vieillard, d'où sais-tu ce secret? où l'as-tu appris?

LE VIEILLARD.

J'allais porter une seconde lettre.

CLYTEMNESTRE.

Pour me défendre ou pour me recommander d'amener ma fille à la mort?

LE VIEILLARD.

Pour t'en détourner: ton époux avait alors retrouvé sa raison.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi donc, si tu étais chargé d'une lettre, ne me l'as-tu pas remise?

LE VIEILLARD.

Ménélas me l'a enlevée; il est l'auteur de tous vos maux.

CLYTEMNESTRE.

Fils de Thétis, fils de Pélée, tu entends?

ACHILLE.

J'entends combien tu es malheureuse : mais ce qui me regarde ne me laisse pas insensible.

CLYTEMNESTRE.

Ils égorgeront ma fille, sous le prétexte trompeur de ton hymen.

ACHILLE.

Je suis indigné contre ton époux, et je ne supporterai pas patiemment sa conduite.

CLYTEMNESTRE.

Je ne rougirai point d'embrasser tes genoux; mortelle, je puis implorer le fils d'une déesse. De quoi maintenant pourrais-je être fière? Pour qui mes efforts seraient-ils mieux employés que pour ma fille? Fils d'une déesse, viens en aide à mon infortune et à celle qui fut appelée ton épouse, quoique en vain : c'est pour toi que je l'ai amenée en épouse, c'est pour toi que je l'ai couronnée de fleurs; et maintenant je conduis la victime à la mort. Ce serait un opprobre pour toi, si tu lui refusais ton secours: car, si tu ne lui fus point uni par le mariage, tu as du moins été appelé l'époux de cette vierge infortunée. Je t'implore, par cette main que je touche [1], par le nom de ta mère; ton nom a fait ma perte, qu'il soit mon sauveur. Je n'ai d'autre autel où me refugier que tes genoux; je n'ai point d'ami qui me sourie. Tu sais le projet cruel et audacieux d'Agamemnon, et je viens, tu le vois, faible femme, contre une armée de matelots intraitables, hardis dans le mal, et pourtant capables du bien lorsqu'ils le veulent [2]. Mais si tu oses me tendre une

[1] Elle dit aussi : « par ton menton. » Les suppliants touchaient les genoux, la main ou le visage de ceux qu'ils imploraient. Les exemples en reviennent à chaque pas dans les tragiques. (Voyez *Hécube*, vers 245, 342, 345, etc.)

[2] Schiller, qui a traduit aussi l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, a fait

main secourable, nous sommes sauvées; autrement, c'est fait de nous.

LE CHOEUR.

Chose étrange que la maternité et l'extrême tendresse qu'elle inspire! C'est un instinct commun à toutes les mères, de tout oser pour leurs enfants.

ACHILLE.

Mon cœur altier s'élance à ton aide; mais je sais compatir au malheur, et jouir avec modération de la prospérité. Tel est le caractère des sages, la prudence et la raison dirigent leur vie. Il est des cas où il ne faut pas trop donner à la prévoyance; il en est d'autres où il est bon d'être prudent. Élevé par les soins du plus pieux des hommes, de Chiron, j'ai appris à avoir des mœurs simples. Prêt à obéir aux Atrides quand leurs ordres seront justes, quand ils seront injustes je leur refuserai l'obéissance. Ici, comme à Troie, portant un cœur indépendant, je montrerai, autant qu'il est en moi, ma valeur guerrière dans les combats. Mais toi, si indignement traitée par ceux qui te sont le plus chers, je saurai, autant qu'on peut l'attendre d'un jeune homme, t'entourer de sympathie et te rendre le calme; et jamais ta fille ne sera immolée par son père, après qu'elle a été appelée ma fiancée : je ne prêterai pas ma personne aux intrigues de ton époux; car mon nom, même sans lever le fer, serait le meurtrier de ta fille. Non, l'auteur du meurtre est ton époux. Mais je ne croirais pas mes mains innocentes, si le prétexte de mon hymen faisait périr une jeune vierge opprimée, et victime du plus indigne traitement. Je serais le plus lâche des Grecs et le dernier des hommes, sans en excepter Ménélas; enfin je ne serais plus le fils de Pélée, mais d'un génie malfaisant, si je

sur ce passage une note excellente, que sa longueur seule m'empêche de reproduire ici. Il montre que ces mots, « capables de bien s'ils le veulent, » sont à l'adresse d'Achille, et tendent à l'intéresser au sort de sa fille.

prêtais mon nom à ton époux, pour accomplir son crime. Non, par Nérée qui vit au sein des flots humides, par ce dieu père de Thétis qui m'a donné le jour, jamais Agamemnon ne portera les mains sur ta fille [1], jamais il n'effleurera même ses vêtements; ou Sipyle [2], petit bourg barbare, berceau de la race de nos généraux, sera une cité puissante, tandis que Phthie et moi nous n'aurons aucun renom. Le devin Calchas consacrera l'orge sacrée et les vases d'eau lustrale [3]. Qu'est-ce qu'un devin? un homme qui dit beaucoup de mensonges, et quelques vérités lorsqu'il rencontre juste; et lorsqu'il se trompe, on n'y songe plus. Est-ce dans l'intérêt de mon hymen que je parle ainsi? Cent jeunes filles recherchent mon alliance. Mais le roi Agamemnon m'a fait un cruel outrage. Il aurait dû me demander mon nom à moi-même, pour obtenir sa fille; Clytemnestre m'aurait facilement accordé Iphigénie en mariage. Je l'aurais accordée aux Grecs, s'il l'eût fallu pour arriver jusqu'à Troie; je n'aurais pas refusé de servir ainsi la cause de mes compagnons d'armes. Mais je compte pour rien dans l'esprit des Atrides : peu leur importe de me traiter avec égard ou avec mépris. Ce fer, qui avant d'attaquer les Phrygiens pourrait bien se teindre de sang, me répondra bientôt de quiconque oserait m'enlever ta fille. Sois tranquille : tu m'as imploré comme un dieu; je ne le suis pas, mais je le deviendrai pour toi.

LE CHOEUR.

Fils de Pélée, ces sentiments sont bien dignes de toi, et de la déesse auguste qui t'a donné le jour.

[1] Grec : « Il ne la touchera pas même du bout des doigts. »

[2] Le mont Sipyle avait donné son nom à une petite ville de Lydie, où demeurait Tantale, père de Niobé, de qui Agamemnon et Ménélas tiraient leur origine.

[3] Dans les sacrifices, la consécration se composait de trois choses : l'eau lustrale, l'orge sacrée ou la farine salée, *salsæ fruges*, qu'on jetait sur la victime, et enfin les poils que l'on coupait sur le front de la victime pour les jeter dans le feu. (Voyez *Alceste*, 74; *Électre*, 810 *Phéniciennes*, 576; les mêmes détails se reproduisent plus bas vers 1100 et 1453.)

CLYTEMNESTRE.

Ah! comment faire pour ne te louer ni à l'excès ni trop peu, et manquer à la reconnaissance? En effet, les grands cœurs haïssent ceux qui les louent, quand leurs louanges sont excessives. Je rougis cependant de n'avoir à t'offrir que des larmes et des souffrances toutes personnelles; mes maux ne t'atteignent point. Mais un cœur généreux, même en ce qui ne le touche pas, se plaît à secourir les malheureux. Prends pitié de moi, car mon sort est bien digne de pitié : d'abord je m'étais flattée de t'avoir pour gendre, et mon espérance a été déçue; ensuite ce serait peut-être un funeste présage pour ton hymen à venir, que la mort de ma fille; c'est à toi de le prévenir. Mais tes premières comme tes dernières paroles ont été consolantes; si tu le veux, ma fille sera sauvée. Veux-tu qu'elle vienne en suppliante embrasser tes genoux? Cela n'est pas séant à une vierge; cependant, si tu le désires, elle viendra, pleine de pudeur, et avec une noble assurance. Ou bien, en son absence, obtiendrai-je de toi le même dévoûment?

ACHILLE.

Qu'elle reste dans son appartement; ce respect de la pudeur est lui-même respectable.

CLYTEMNESTRE.

Cependant il faut respecter la bienséance, seulement dans la mesure du possible.

ACHILLE.

Non, femme; n'amène pas ta fille en ma présence, et n'encourons pas un reproche inconvenant. Une armée nombreuse, dans son désœuvrement, aime la médisance et les propos des mauvaises langues. Suppliez-moi, ne me suppliez point, je serai toujours le même pour vous : en effet, j'ai entrepris la tâche difficile de mettre fin à vos maux; sache seulement que ma parole n'est point trompeuse. Si je te trompe, si je t'abuse par de fausses espérances, que je meure! Mais je ne mourrai point si je sauve ta fille.

CLYTEMNESTRE.

Prospère, et continue de soulager les malheureux.

ACHILLE.

Écoute maintenant, afin d'assurer le succès de l'entreprise.

CLYTEMNESTRE.

Quelle est cette chose que je dois écouter?

ACHILLE.

Tâchons encore une fois de ramener Agamemnon à de meilleurs sentiments.

CLYTEMNESTRE.

Il est lâche, il craint trop l'armée.

ACHILLE.

Mais on combat les raisons par des raisons.

CLYTEMNESTRE.

Faible espoir! Dis-moi cependant ce que je dois faire.

ACHILLE.

Conjure-le d'abord de ne pas immoler sa fille : s'il résiste, reviens à moi; s'il se rend à tes vœux, il n'est pas besoin de mon secours : ta fille ainsi sera sauvée, j'en serai plus disposé à aimer Agamemnon, et moins blâmé des Grecs, pour avoir usé de douceur plutôt que de violence. Alors tout ira bien, et ce sera une joie pour ton époux et pour toi d'avoir réussi sans mon intervention.

CLYTEMNESTRE.

Que tu parles avec sagesse! il faut faire ce que tu veux. Mais, si je n'obtiens pas l'objet de mes désirs, où te reverrai-je? où faudra-t-il que j'aille, malheureuse, pour retrouver ton bras secourable?

ACHILLE.

Je veillerai fidèlement sur toi, pour qu'on ne te voie pas courir désolée à travers l'armée des Grecs, ni dégrader la famille de ton père; car Tyndare ne mérite pas cet affront; son nom est grand parmi les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Tu dis vrai. Commande, c'est à moi d'obéir. S'il y a

des dieux, juste comme tu l'es, tu prospéreras : sinon, à quoi bon tant de peines?

LE CHOEUR.

Quel chant d'hyménée retentit, accompagné par la flûte libyenne, par la cithare amie des danses, et par les pipeaux [1] formés de roseaux légers, lorsque, sur le mont Pélion, les Piérides à la belle chevelure, admises au banquet des dieux, et faisant résonner la terre sous leurs sandales d'or, vinrent aux noces de Pélée, et célébrèrent par leurs chants harmonieux Thétis et le fils d'Éaque, sur les montagnes des Centaures, dans les bois du Pélion? Le rejeton de Dardanus, le Phrygien Ganymède, délices de la couche de Jupiter, puisait le nectar dans de larges cratères d'or; et sur le sable brillant les cinquante filles de Nérée dansaient en rond pour célébrer cet hymen.

Armée de javelots de sapin et couronnée de verdure, la troupe équestre des Centaures accourut au banquet des dieux, qu'égayait la liqueur de Bacchus. « O fille » de Nérée, » s'écriaient les jeunes Thessaliennes, — « Tu mettras au monde un astre brillant, » ajoutait Apollon, le dieu prophète, ami des Muses. — Chiron disait : « Il viendra, à la tête de ses Myrmidons armés de » lances, dévaster par la flamme la célèbre contrée de » Priam, le corps revêtu d'armes d'or fabriquées par » Vulcain, don de sa mère Thétis, qui l'a enfanté pour » la gloire. » Ainsi les dieux célébrèrent l'hymen de la noble Thétis, la première des Néréides, avec Pélée.

Pour toi, Iphigénie, les Grecs couronneront ta belle chevelure comme on couronne une génisse tachetée,

[1] Sur la différence de la *flûte* et des *pipeaux*, désignés ici par les mots λωτοῦ et συρίγγων καλαμοέσσαν, voyez une note sur le vers 144 d'*Oreste*, p. 69 du t. I. La flûte est appelée ici *lotus libyen*, parce que l'on faisait des flûtes avec le bois de cet arbuste, qui, selon Théophraste (*De plantis*, liv. IV), est très-répandu et très-beau en Libye.

sortie pure des grottes de la montagne : ils plongeront le glaive dans ton sein, ô toi qui ne fus point nourrie au son de la flûte pastorale et des chants des bergers, mais élevée auprès d'une mère et destinée à l'hymen des fils d'Inachus[1]. Comment le charme de la pudeur ou de la vertu aurait-il le pouvoir de te défendre, alors que l'impiété est dominante, que la vertu, dédaignée, est foulée aux pieds par les mortels, que l'injustice triomphe des lois, et que les mortels ne réunissent pas leurs efforts pour prévenir la colère vengeresse des dieux ?

CLYTEMNESTRE, *seule.*

Je sors de cette demeure, pour voir si mon époux revient; voilà longtemps qu'il est absent et qu'il a quitté le palais. Cependant ma malheureuse fille est dans les larmes et s'abandonne aux gémissements, depuis qu'elle a appris la mort que lui prépare son père. Mais, pendant que je parle de lui, le voici qui s'avance, cet Agamemnon qui médite contre ses propres enfants des projets si dénaturés.

AGAMEMNON.

Fille de Léda, je te rencontre à propos hors du palais, pour te dire, hors de la présence de notre fille, des choses qu'une jeune fiancée ne doit pas entendre.

CLYTEMNESTRE.

Quelle est cette chose qui vient si à propos?

AGAMEMNON.

Fais sortir ta fille des appartements, et envoie-la à son père; tout est prêt pour le sacrifice, l'eau lustrale, les gâteaux sacrés qu'on doit jeter dans le feu purifica-

[1] Inachus, fils de l'Océan, et auteur de la race des plus anciens roi de l'Argolide.

teur [1], et les victimes dont le sang noir doit couler en l'honneur de Diane, avant la célébration de l'hymen.

CLYTEMNESTRE.

Tes paroles sont vraies; mais tes actions, je ne sais de quels noms les appeler. Viens, ma fille, tu connais les desseins de ton père; apporte sous ton péplus Oreste, ton jeune frère. La voici, prête à t'obéir. Je parlerai ensuite et pour elle et pour moi.

AGAMEMNON.

Pourquoi pleures-tu, ma fille? tu ne me regardes plus avec joie? Pourquoi, les yeux baissés vers la terre, voiles-tu ton visage de ton péplus?

IPHIGÉNIE.

Hélas! par où commencer? toutes mes souffrances peuvent indifféremment se dire les premières ou les dernières [2]!

AGAMEMNON.

Qu'y a-t-il? quel est ce commun effroi que vous me montrez l'une et l'autre? D'où vous vient ce trouble et cet air éperdu?

CLYTEMNESTRE.

Réponds franchement à mes questions.

AGAMEMNON.

Il n'est pas besoin d'exhortations; interroge-moi seulement.

CLYTEMNESTRE.

Ne vas-tu pas faire périr ta fille et la mienne?

AGAMEMNON.

Ah! quelle atrocité dis-tu là! quel horrible soupçon!

[1] Voyez plus haut la note sur le vers 645, p. 43.

[2] Le texte ajoute : « ou au milieu et partout. » Il est étrange de voir comment, dans Euripide, le mauvais goût de la rhétorique revient parfois à côté du pathétique et du naturel le plus admirable.

CLYTEMNESTRE.

Reste calme, et réponds d'abord à ma question.

AGAMEMNON.

Si tu me fais des questions convenables, je te répondrai de même.

CLYTEMNESTRE.

Mes questions ne s'écartent pas du fond des choses : ne t'en écarte pas davantage.

AGAMEMNON.

O redoutable destinée, ô Fortune, ô Génie, auteur de mes maux !

CLYTEMNESTRE.

C'est le même mauvais Génie acharné sur moi, sur ma fille et sur nous trois.

AGAMEMNON.

De quoi te plains-tu?

CLYTEMNESTRE.

Tu me le demandes? Voilà un artifice bien dépourvu d'art.

AGAMEMNON.

Je suis perdu, mes secrets sont trahis!

CLYTEMNESTRE.

Je sais tout, on m'a révélé tes projets. Ce silence même et ces gémissements sont un aveu; ne te tourmente pas à nier.

AGAMEMNON.

Je me tais; car, pour mentir, il faudrait ajouter l'impudence à mon malheur.

CLYTEMNESTRE.

Écoute-moi, je vais parler à mon tour, et non plus par allusions énigmatiques. D'abord, pour premier reproche, tu m'as épousée malgré moi, et tu m'as ravie de force après avoir tué Tantale [1], mon premier époux,

[1] D'après Homère, Clytemnestre avait été mariée en premières noces à Agamemnon. Euripide suit une autre tradition, puisqu'il lui donne Tantale pour premier époux. Ce Tantale n'était autre que le père de Pélops et l'aïeul d'Atrée; il était fils de Thyeste.

après avoir écrasé contre terre mon enfant, arraché de mon sein à mes yeux. Mes frères Castor et Pollux, aux coursiers rapides, te déclarent la guerre; mais mon père, le vieux Tyndare, fléchi par tes supplications, te dérobe à leur vengeance, et je redeviens ton épouse. Depuis lors, réconciliée avec toi, tu me seras témoin que j'ai été pour toi et pour ta famille une femme irréprochable, chaste et modeste, accroissant ton patrimoine; trouvant ainsi la joie dans ta maison, tu avais au dehors le renom d'un mortel heureux. C'est une rare trouvaille[1] pour un mari qu'une telle épouse; une méchante femme est moins rare. Enfin, je te donne trois filles avec ce jeune enfant; et tu veux, cruel, m'en ravir une! Et si l'on te demande pourquoi tu la fais périr, dis-moi, que pourras-tu répondre? Faut-il que je réponde pour toi? C'est afin de rendre Hélène à Ménélas. Il est beau en effet de payer du sang de nos enfants le retour d'une méchante femme, et de racheter ce que nous avons de plus odieux par ce que nous avons de plus cher[2]! Mais si tu pars pour cette guerre et que tu m'abandonnes, si ton absence se prolonge, quels seront les sentiments de mon triste cœur dans ma solitude, quand je verrai déserte la place qu'elle occupait, quand je verrai déserte sa chambre virginale? Seule, dans les larmes, et passant mes jours à pleurer, « O ma fille! m'écrierai-je, » c'est ton père qui t'a fait périr, ce n'est pas une autre » main que la sienne qui t'égorge; tel est le prix qu'il » laisse à sa famille. » Dès lors il ne faut qu'un léger prétexte pour que moi, et celles de mes filles qui survivront, nous te préparions l'accueil que tu mérites. Au nom des dieux, ne me force pas d'être une ennemie pour toi, et n'en sois pas un non plus pour moi! Eh bien! tu

[1] Grec : Θήρευμα, gibier.

[2] Il est curieux de rapprocher de ces paroles de Clytemnestre un passage de l'*Électre* de Sophocle (vers 530 et suiv., p. 88 de ma traduction de Sophocle, 3e édition), où Clytemnestre justifie le meurtre d'Agamemnon, à titre de représailles du sacrifice d'Iphigénie.

immoleras ta fille : quelles prières feras-tu entendre alors? Quel bien demanderas-tu pour toi-même, toi qui égorges ton enfant? Sans doute un retour funeste, après avoir laissé à ta famille des adieux si honteux? Et moi, quel bien pourrais-je demander pour toi? Ne serait-ce pas croire les dieux insensés, que de les implorer en faveur d'un parricide? et, de retour dans Argos, iras-tu embrasser tes enfants? Mais tu ne le pourras pas. Lequel d'entre eux voudra te regarder, après que tu auras ouvertement fait périr l'un d'eux? As-tu déjà fait toutes ces réflexions? ne dois-tu envisager que tes devoirs de général et de roi? Tu pouvais avec justice dire aux Grecs : « Vous voulez aborder sur la terre des Phrygiens? Que » le sort décide qui de nous doit immoler sa fille. » Les chances auraient été égales. Mais ce n'était pas à toi de donner ta fille pour victime à la Grèce; ou bien Ménélas devait sacrifier Hermione pour retrouver sa mère, car c'était son affaire. Quoi donc! moi, fidèle à tous les devoirs d'une épouse, on me ravira mon enfant; et celle qui les a violés vivra heureuse, en élevant sa fille à Sparte sous le toit paternel? Réponds-moi, s'il y a dans mes paroles quelque chose à reprendre; si au contraire j'ai raison, ne sacrifie pas ta fille et la mienne, et tu feras sagement.

LE CHOEUR.

Laisse-toi fléchir, Agamemnon; il est beau de conserver ses enfants : nul mortel ne saurait le nier.

IPHIGÉNIE.

O mon père, si j'avais l'éloquence d'Orphée et le don de forcer par mes enchantements les rochers à me suivre, et d'attendrir les cœurs par mes paroles, j'y aurais recours. Mais je ferai parler ma seule éloquence, mes larmes; c'est tout ce que je puis. En gage de suppliante, je mets à tes pieds ma personne, que celle-ci t'a enfantée; ne me fais pas mourir avant le temps, car il est doux de voir la lumière; ne me force pas à visiter la région souterraine des morts. La première je t'appelai du

nom de père, et tu m'appelas ta fille; la première, assise sur tes genoux, je te donnai et je reçus de toi de tendres caresses. Tu me disais alors : « Te verrai-je, ma fille, » dans la maison d'un époux, vivre heureuse et floris- » sante, comme il est digne de moi? » et je répondais, suspendue à ton cou et pressant ton menton, que ma main touche encore : « Et moi, mon père, te recevrai-je » à mon tour dans la douce hospitalité de ma maison, » et rendrai-je à ta vieillesse les tendres soins qui ont » nourri mon enfance? » Je conserve la mémoire de ces paroles; mais toi, tu les as oubliées, et tu veux me donner la mort. Ah! n'en fais rien, au nom de Pélops et d'Atrée, ton père; au nom de ma mère, qui, après m'avoir enfantée dans la douleur, souffre une seconde fois pour moi les douleurs de l'enfantement. Qu'ai-je de commun avec l'hymen de Pâris et d'Hélène? d'où est-il venu pour ma perte? Mon père, tourne les yeux sur moi, accorde-moi un regard et un baiser, pour qu'en mourant j'emporte du moins ce gage de toi, si tu restes inflexible à mes prières. O mon frère, tu es un faible défenseur pour tes amis; cependant mêle tes larmes aux miennes, et supplie ton père que ta sœur ne meure pas. Dans les enfants même il y a un sentiment du malheur. Vois, mon père[1], il t'adresse une muette prière; ah! compatis à mon sort et prends pitié de ma vie. Oui, nous t'implorons nous deux que tu chéris : lui faible enfant, et moi déjà plus grande. Je résume en un mot toutes mes paroles, et je gagnerai ma cause : rien n'est plus doux pour les mortels que de voir la lumière, mais sous terre tout est néant; insensé qui souhaite de mourir! Vivre misérablement vaut mieux que mourir avec gloire.

LE CHOEUR.

Misérable Hélène, c'est toi, c'est ton hymen qui suscite ces discordes entre les Atrides et leurs enfants!

[1] Sans doute en ce moment l'enfant tendait les bras vers son père.

AGAMEMNON.

Je sais jusqu'où doit aller la pitié, et où elle doit s'arrêter, quoique je chérisse mes enfants; car autrement je serais insensé. Mais il est cruel de consentir à un tel sacrifice, ô femme, et il est cruel de m'y refuser : tel est mon malheur, il le faut. Voyez cette flotte innombrable, voyez tous ces chefs de la Grèce à la tête de leurs soldats en armes; jamais ils n'arriveront sous les murs d'Ilion si je ne t'immole, ô ma fille, comme le veut l'oracle de Calchas; jamais ils ne vaincront la célèbre ville de Troie. Une passion furieuse pousse l'armée grecque à faire voile au plus tôt vers la terre des barbares, pour exterminer les ravisseurs de nos femmes. Les Grecs viendront dans Argos égorger mes filles, et vous et moi-même, si je désobéis aux oracles de la déesse. Ce n'est point Ménélas qui m'asservit à ses projets, ma fille; ce n'est pas à sa volonté que j'obéis, mais à la Grèce : que je le veuille ou non, c'est à elle que je dois t'immoler. Il faut céder à cette nécessité. Il faut que la Grèce te doive sa liberté, ma fille, ainsi qu'à moi; Grecs, nous ne devons pas nous laisser impunément ravir nos épouses par les barbares.

(Il sort.)

CLYTEMNESTRE.

O ma fille! ô étrangères! Hélas! ta mort m'accable. Ton père t'abandonne, et te livre à Pluton.

IPHIGÉNIE.

O ma mère, le même chant de douleur convient à notre fortune : le jour ne luira plus pour moi, je ne verrai plus la lumière du soleil. Hélas! hélas! forêts de Phrygie couvertes de neige, montagnes de l'Ida où Priam exposa Pâris, faible enfant arraché du sein de sa mère et destiné à la mort, vous dont il emprunta son nom [1], pourquoi faut-il que, devenu berger, il ait fait

[1] Grec : le nom d'*Idæen*, Ἰδαῖος.

paître ses troupeaux auprès des eaux limpides, aux lieux où coulent les fontaines consacrées aux nymphes, où une verdoyante prairie se pare de fleurs toujours fraîches, et où naissent la rose et l'hyacinthe, pour être cueillies par la main des déesses? Là vinrent jadis Pallas, l'artificieuse Vénus, et Junon, accompagnées de Mercure, messager de Jupiter; Vénus fière de sa beauté, Pallas de sa lance, et Junon de la couche royale de Jupiter, pour disputer entre elles le prix de la beauté; jugement odieux qui fait la gloire des Grecs, et qui cause ma mort.

LE CHOEUR.

C'est toi que Diane a choisie pour première victime du sacrifice qui doit ouvrir le chemin d'Ilion.

IPHIGÉNIE.

O ma mère, ma mère, celui qui m'a donné le jour m'abandonne et me trahit. Ah! malheureuse que je suis d'avoir connu la funeste Hélène, si fatale aux siens! Pour elle je meurs, je péris par les mains cruelles d'un père dénaturé. Plût aux dieux que jamais Aulis n'eût reçu dans son port nos navires aux prones armées d'airain, notre flotte destinée pour Troie! Pourquoi Jupiter a-t-il envoyé dans l'Euripe un vent contraire, lui qui dispose à son gré de leur souffle à l'égard des mortels, favorable aux uns, terrible aux autres, donnant à ceux-ci une course heureuse, arrêtant ceux-là dans le port? La race des mortels était déjà sujette à bien des souffrances : il faut encore que les hommes aggravent leur malheureuse destinée!

LE CHOEUR.

Hélas, hélas! que de grands désastres, que de grandes douleurs causera aux Grecs la fille de Tyndare! Mais j'ai pitié surtout des maux qui t'affligent, et que le sort aurait dû t'épargner.

IPHIGÉNIE.

O ma mère, je vois une troupe d'hommes qui s'approchent.

CLYTEMNESTRE.

Mon enfant, c'est le fils de la déesse, celui que tu venais épouser ici.

IPHIGÉNIE.

Esclaves, ouvrez-moi les portes du palais, pour me cacher à ses yeux.

CLYTEMNESTRE.

Qui fuis-tu, ma fille?

IPHIGÉNIE.

Achille, que je rougis de voir.

CLYTEMNESTRE.

Comment cela?

IPHIGÉNIE.

La triste issue de cet hymen me rend honteuse.

CLYTEMNESTRE.

La délicatesse n'est pas de mise dans la situation où tu te trouves. Reste; ce n'est pas le moment d'une réserve austère, lorsque nous sommes dans la douleur.

ACHILLE.

O malheureuse fille de Léda!

CLYTEMNESTRE.

Tu dis vrai.

ACHILLE.

Des cris terribles se font entendre parmi les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Quels cris, dis-moi?

ACHILLE.

Au sujet de ta fille.

CLYTEMNESTRE.

C'est là un triste présage.

ACHILLE.

Ils crient qu'il faut l'immoler.

CLYTEMNESTRE.

Et personne ne s'oppose à ces clameurs?

ACHILLE.

J'ai moi-même été en danger.

CLYTEMNESTRE.

Quel danger?

ACHILLE.

D'être accablé de pierres.

CLYTEMNESTRE.

Pour avoir voulu sauver ma fille?

ACHILLE.

Pour cela même.

CLYTEMNESTRE.

Qui aurait osé porter les mains sur toi?

ACHILLE.

Tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Et la troupe des Myrmidons n'était pas là pour te défendre?

ACHILLE.

Ils étaient les premiers à m'attaquer.

CLYTEMNESTRE.

Ah! ma fille, nous sommes perdues!

ACHILLE.

Ils me disaient vaincus par l'hymen.

CLYTEMNESTRE.

Et que leur as-tu répondu?

ACHILLE.

De ne pas faire périr celle qui devait être mon épouse.

CLYTEMNESTRE.

C'était juste.

ACHILLE.

Celle que son père m'a promise.

CLYTEMNESTRE.

Et qu'il a fait venir d'Argos.

ACHILLE.

Mais leurs clameurs étaient les plus fortes.

CLYTEMNESTRE.

La multitude est un fléau redoutable.

ACHILLE.

Cependant je saurai te défendre.

CLYTEMNESTRE.

Tu combattras seul contre tous?

ACHILLE, *montrant ses soldats.*

Tu vois ces hommes armés?

CLYTEMNESTRE.

Puisse le succès seconder ton courage!

ACHILLE.

Il le secondera.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ne sera donc pas égorgée?

ACHILLE.

Non : du moins je ne le souffrirai pas.

CLYTEMNESTRE.

Viendrait-on pour m'enlever ma fille?

ACHILLE.

Ils viendront en foule : Ulysse les conduira.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! le rejeton de Sisyphe?

ACHILLE.

Lui-même.

CLYTEMNESTRE.

Est-ce de son propre mouvement, ou par ordre de l'armée?

ACHILLE.

Par mission de l'armée, et volontairement.

CLYTEMNESTRE.

Triste mission, de se souiller du sang d'une jeune vierge?

ACHILLE.

Mais je l'en empêcherai.

CLYTEMNESTRE.

Il l'entraînerait violemment et malgré elle?

ACHILLE.

En l'entraînant par sa blonde chevelure.

CLYTEMNESTRE.

Et moi, que dois-je faire alors?

ACHILLE.

Attache-toi à ta fille.

CLYTEMNESTRE.

L'empêcherai-je ainsi d'être immolée?

ACHILLE, *en mettant la main sur son épée.*

Voici qui en décidera.

IPHIGÉNIE.

Écoutez mes paroles : Je vois, ma mère, que tu t'irrites en vain contre ton époux. Nous obstiner à l'impossible est chose malaisée. Il est juste de louer la générosité d'Achille; mais il faut penser aussi à ne pas soulever l'animosité de l'armée contre toi sans aucun résultat, et à ne pas jeter notre défenseur dans la peine. Mais écoute, ma mère, ce que j'ai conçu après une réflexion sérieuse : j'ai résolu de mourir; mais je veux rendre ma mort glorieuse, rejetant loin de moi les sentiments ignobles. Considère avec moi, ma mère, combien ce parti est convenable : la Grèce tout entière a maintenant les yeux sur moi; de moi seule dépend le départ de la flotte et la ruine de Troie; de moi il dépend d'empêcher à l'avenir les barbares de ravir les nobles femmes de la Grèce, en vengeant sur eux le déshonneur d'Hélène, enlevée par Pâris. Je les sauverai toutes en mourant; libératrice de la Grèce, ma gloire sera digne d'envie. Dois-je, après tout, tenir tant à la vie? Tu me l'as donnée dans l'intérêt des Grecs, et non pour toi seule. Une foule de guerriers armés, une foule de rameurs, pour venger les injures de la patrie, oseront combattre et mourir pour elle, et ma vie seule serait un obstacle à tant de biens? Y a-t-il justice? aurions-nous un mot à répondre? Enfin, pour dernière raison, faut-il que ce héros en vienne aux mains avec tous les Grecs, et affronte la mort pour une femme? la vie d'un seul homme est plus précieuse que celle de mille femmes. Et si Diane veut prendre mon sang, moi, faible mortelle,

pourrai-je résister à la déesse? Ce serait impossible. Je me dévoue donc à la Grèce. Immolez-moi, et allez renverser Ilion. Ses ruines seront les monuments éternels de mon sacrifice, ce seront mes enfants, mon hymen et ma gloire. Il est dans l'ordre que les Grecs commandent aux barbares, et non les barbares aux Grecs [1] : ceux-là sont nés pour l'esclavage, ceux-ci pour la liberté.

LE CHOEUR.

Ta résolution, jeune fille, est bien généreuse; mais la Fortune et la déesse se montrent bien cruelles.

ACHILLE.

Fille d'Agamemnon, les dieux auraient fait mon bonheur s'ils t'avaient unie à moi. Le sort de la Grèce et le tien sont également dignes d'envie : ton langage a été digne de la patrie. Sans vouloir résister aux dieux, plus puissants que toi, tu as considéré ce qui était utile et nécessaire. J'ai conçu un désir plus vif de devenir ton époux, quand j'ai connu ton caractère; car tu as le cœur généreux. Vois donc; je veux te servir, et t'emmener dans ma maison : je suis au désespoir (que Thétis m'en soit témoin), si je ne te délivre en combattant contre les Grecs. Songes-y, la mort est un grand mal.

IPHIGÉNIE.

J'ai parlé sans avoir égard à personne. La fille de Tyndare, par sa beauté, a causé assez de combats et de meurtres : toi donc, ne meurs pas à cause de moi, et ne donne la mort à personne : mais laisse-moi sauver la Grèce, si je le puis.

ACHILLE.

O cœur admirable! il ne m'est plus possible de rien dire, si telle est ta résolution. Tes sentiments sont généreux; car pourquoi ne pas dire la vérité? Cependant peut-être aussi te repentiras-tu. Sache donc que, pour

[1] Passage cité par Aristote, *Politiq.*, liv. I; Démosthène, *Olynth.*, II, 9 : « Le roi de cette contrée leur obéit, comme il convient à un barbare d'obéir aux Grecs. »

justifier ma parole, je vais placer ces soldats près de l'autel, non pour autoriser ta mort, mais pour l'empêcher. Peut-être auras-tu recours à mes promesses, quand tu verras le fer suspendu sur ton sein. Je ne te laisserai pas succomber à ta résolution téméraire. Je vais avec ces guerriers au temple de la déesse, et j'y attendrai ton arrivée.

(Achille sort, suivi de ses soldats.)

IPHIGÉNIE.

Ma mère, pourquoi ce silence et ces yeux baignés de larmes?

CLYTEMNESTRE.

Malheureuse! j'ai bien assez sujet de pleurer.

IPHIGÉNIE.

Cesse, ne m'attendris pas, mais accorde-moi une grâce.

CLYTEMNESTRE.

Parle; de moi tu n'auras pas d'injuste refus, ma fille.

IPHIGÉNIE.

Ne coupe pas les tresses de tes cheveux, et ne te couvre pas de noirs vêtements.

CLYTEMNESTRE.

Que dis-tu, ma fille? Quand je t'aurai perdue?

IPHIGÉNIE.

Tu ne me perds point; je vis toujours, et ma gloire rejaillira sur toi.

CLYTEMNESTRE.

Comment dis-tu? je ne dois pas pleurer ta mort?

IPHIGÉNIE.

Non, car on ne m'élèvera pas de tombeau.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi! mourir, n'est-ce pas une sépulture?

IPHIGÉNIE.

L'autel de la déesse fille de Jupiter me servira de monument [1].

CLYTEMNESTRE.

Eh bien! ma fille, je ferai ce que tu désires.

IPHIGÉNIE.

C'est un bonheur d'être la libératrice de la Grèce.

CLYTEMNESTRE.

Que dirai-je de ta part à tes sœurs?

IPHIGÉNIE.

Ne les couvre pas non plus de noirs vêtements.

CLYTEMNESTRE.

Mais quelle parole amie leur rapporterai-je de toi?

IPHIGÉNIE.

Fais-leur mes adieux. Quant au jeune Oreste, formes-en un homme.

CLYTEMNESTRE.

Embrasse-le pour la dernière fois.

IPHIGÉNIE.

Cher enfant, tu m'as servie autant qu'il a été en ton pouvoir.

CLYTEMNESTRE.

Est-il quelque chose que je puisse faire pour toi, de retour à Argos?

IPHIGÉNIE.

N'aie point de haine pour mon père et ton époux.

CLYTEMNESTRE.

Il aura de rudes combats à soutenir, à cause de toi [2].

IPHIGÉNIE.

C'est malgré lui, et dans l'intérêt de la Grèce, qu'il m'a sacrifiée.

[1] Elle dit prophétiquement cette énigme, dont le sens est qu'elle sera enlevée par Diane, pour être prêtresse de son temple en Tauride.

[2] Ici le poëte fait pressentir la fin tragique d'Agamemnon.

CLYTEMNESTRE.

C'est par ruse, lâchement, et d'une manière indigne d'Atrée.

IPHIGÉNIE.

Qui me conduira à l'autel, avant qu'on ne m'y traîne de force [1]?

CLYTEMNESTRE.

J'irai avec toi.

IPHIGÉNIE.

Non, ma mère; ce soin n'est pas fait pour toi.

CLYTEMNESTRE.

Je m'attache à tes vêtements.

IPHIGÉNIE.

Crois-moi, ma mère, reste; cela est plus convenable et pour moi et pour toi. Qu'un des serviteurs de mon père m'accompagne à la prairie de Diane, où je dois être immolée.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, tu pars?

IPHIGÉNIE.

Et sans retour.

CLYTEMNESTRE.

Tu abandonnes ta mère?

IPHIGÉNIE.

Tu le vois.

CLYTEMNESTRE.

Quel indignité [2]! Arrête, ne m'abandonne pas.

IPHIGÉNIE.

Je ne veux pas laisser couler tes larmes [3].

---

[1] Grec : « par les cheveux. »

[2] Je suis ici le texte de M. Boissonade, qui donne à Clytemnestre les mots οὐκ ἀξίως, donnés à Iphigénie dans les anciennes éditions.

[3] En ce moment on emmène Clytemnestre dans le palais, et Iphigénie reste avec le chœur, qu'elle exhorte à chanter des hymnes en l'honneur de Diane.

IPHIGÉNIE.

Pour vous, jeunes étrangères, célébrez mon sacrifice, en chantant un hymne en l'honneur de Diane, fille de Jupiter; appelez d'heureux présages en faveur des Grecs. Qu'on apporte les corbeilles, qu'on allume le feu sacré qui doit recevoir les offrandes propitiatoires [1], et que mon père étende sa main sur l'autel; car je vais donner aux Grecs le salut et la victoire.

Conduisez-moi comme une victime victorieuse d'Ilion, et fatale aux Phrygiens; préparez des couronnes, déjà ma chevelure est prête à les recevoir; apportez l'eau lustrale, formez des danses autour du temple, autour de l'autel, en invoquant Diane souveraine, Diane bienheureuse; car je vais, puisqu'il le faut, accomplir l'oracle par mon sacrifice et par mon sang répandu.

LE CHOEUR.

O mère vénérable, ô Clytemnestre, bientôt nous donnerons des larmes à ton malheur; mais pendant le sacrifice ce n'est pas permis [2].

IPHIGÉNIE.

Jeunes filles, chantez avec moi Diane protectrice des bords opposés à Chalcis [3], de ces rivages où la flotte guerrière s'arrêta dans le port étroit d'Aulis, à qui je devrai tant de renommée. O terre d'Argos, où j'ai reçu le jour! ô Mycènes, ma patrie!

LE CHOEUR.

Tu invoques la ville de Persée, bâtie par les mains des Cyclopes!

[1] Voyez plus haut la note sur le vers 1045 et le vers 1100, pages 43 et 48.

[2] Non-seulement les larmes, mais tout signe de tristesse devait être écarté pendant les sacrifices, et surtout dans les cérémonies en l'honneur de Cérès. (Tite-Live, XXXIV, 6; XXII, 56.) Ainsi, dans les *Suppliantes* d'Euripide, vers 299, Thésée dit à sa mère : « Cesse de répandre des larmes devant le foyer sacré de Cérès. » (Voyez t. I, p. 426.)

[3] On a déjà dit qu'Aulis est un petit port de la Béotie, qui n'est séparé de l'île d'Eubée que par le détroit de l'Euripe.

IPHIGÉNIE.

O Mycènes, tu m'as vue naître pour être l'astre libérateur de la Grèce; et je ne refuse pas de mourir.

LE CHOEUR.

Ta gloire sera immortelle.

IPHIGÉNIE.

O jour brillant! ô lumière du Jupiter! je vais passer à une autre vie, à une autre destinée. Adieu, douce lumière.

(Iphigénie quitte la scène.)

LE CHOEUR.

Voyez la vierge triomphatrice d'Ilion et des Phrygiens s'avancer, le front couronné et purifié par l'eau lustrale, vers l'autel de la déesse, pour y mourir et le teindre de son sang, quand le couteau fatal aura percé son beau sein. Là t'attendent ton père avec la purifiante rosée de l'eau lustrale, et l'armée des Grecs, empressée de s'élancer vers la ville de Troie. Invoquons la fille de Jupiter, Diane, reine des dieux, pour qu'elle nous accorde un heureux succès. Vénérable déesse, qui te plais aux sacrifices humains, conduis l'armée des Grecs sur la terre des Phrygiens, et à Troie, séjour de la perfidie; et accorde à Agamemnon de conquérir par ses armes une brillante couronne pour la Grèce, et pour lui-même une gloire immortelle.

LE MESSAGER.

Fille de Tyndare, Clytemnestre, sors de ce palais pour entendre ce que j'ai à te dire.

CLYTEMNESTRE.

Au son de ta voix, je viens ici tremblante et frappée de terreur, craignant que tu ne viennes m'annoncer de nouveaux malheurs, outre celui qui m'accable.

LE MESSAGER.

Je veux, au contraire, t'apprendre sur le sort de ta fille des prodiges étonnants.

CLYTEMNESTRE.

Ne tarde donc pas, parle au plus vite.

LE MESSAGER.

Oui, maîtresse chérie, tu sauras tout. Je reprendrai les faits dès l'origine, à moins que mon esprit troublé ne mette le désordre dans mon récit.

Quand nous fûmes arrivés, en conduisant ta fille, au bois sacré de Diane et au pré fleuri où l'armée était rassemblée, aussitôt la foule des Grecs accourût. Lorsque le roi Agamemnon vit la jeune fille s'avancer dans le bois pour le sacrifice, il gémit, et, détournant la tête, il versa des larmes en se voilant le visage[1]; mais elle s'approche et lui dit: « Me voici prête, ô mon père; je donne volontiers ma vie pour ma patrie et pour toute la Grèce: » conduisez-moi à l'autel, immolez-moi, puisque l'oracle le veut ainsi. En ce qui dépend de moi, soyez » heureux; prenez ce gage de la victoire, et revenez » triomphants dans votre patrie. Au reste, que personne » ne porte ses mains sur moi; je présenterai mon sein » en silence et avec courage[2]. » Elle dit, et tous sont frappés d'étonnement en voyant le grand cœur et le courage de la jeune vierge. Debout au milieu de l'Assemblée,

[1] Voilà la première idée du tableau si vanté de Timanthe. On verra volontiers ici l'éloge qu'en fait Cicéron, dans son *Traité de l'Orateur :* « Si denique pictor ille vidit quum immolanda Iphigenia, tristis Calchas » esset, tristior Ulysses, mœreret Menelaus, obvolvendum caput Aga- » memnonis esse, quoniam summum illum luctum penicillo non posset » imitari... » Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXV, chap. 10 : « Nam Timanthi » vel plurimum adfuit ingenii. Ejus enim est Iphigenia oratorum lau- » dibus celebrata : qua stante ad aras pictura, cum mœstos pinxisset » omnes, præcipue patruum, cum tristitiæ omnem imaginem consum- » sisset, patris ipsius vultum velârit, quem digne non poterat osten- » dere. » Voyez aussi Quintilien, liv. II, chap 13, et Valère-Maxime, liv. VIII, chap. 12.

[2] Dans *Hécube*, vers 547, Polyxène prononce des paroles à peu près semblables. (Voyez t. I, p. 52.)

Talthybius, chargé de ce soin, commande un religieux silence et d'heureux présages. Le devin Calchas, replace dans un coffret garni en or le glaive tranchant, qu'il en avait tiré tout enfermé dans son fourreau, et il couronne la jeune fille. Le fils de Pélée, prenant à la fois le coffret et l'eau lustrale, court autour de l'autel, et dit : « O Diane, » toi qui te plais à tuer les bêtes sauvages et qui promènes » dans la nuit ta brillante lumière, reçois cette victime » que te présente l'armée des Grecs et le roi Agamemnon ; » c'est le sang pur d'une beauté virginale : accorde à nos » vœux une heureuse navigation, et la prise de Troie par » nos armes. » Les Atrides et toute l'armée se tenaient les yeux fixés vers la terre. Le prêtre prend le glaive, invoque les dieux, et regarde la gorge pour marquer l'endroit où il doit frapper. Une angoisse cruelle serrait mon cœur, et je restais les yeux baissés. Mais un prodige soudain se manifeste : Calchas frappe, tous entendent le coup; mais la jeune vierge disparaît, sans qu'on voie aucune trace de sa retraite. Le prêtre pousse un cri, toute l'armée y répond par ses acclamations, à la vue de ce prodige, envoyé sans doute par quelque divinité ; on le voyait, et l'on n'en croyait pas ses yeux. Une biche d'une taille extraordinaire et d'une rare beauté gisait palpitante sur la terre; l'autel de la déesse était arrosé de son sang. Alors avec quelle joie Calchas s'écrie : « Chefs de l'armée » des Grecs, voyez-vous cette victime que la déesse a substituée sur l'autel? voyez-vous cette biche des montagnes? Diane la préfère à la jeune vierge ; elle ne veut » pas qu'un sang si précieux souille son autel. La déesse » exauce nos vœux, elle nous accorde une heureuse » navigation, et la prise de Troie. Que chaque matelot » prenne donc courage et coure à ses vaisseaux; ce jour » même il faut quitter les étroites retraites de l'Aulide, » et traverser la mer Égée. » Après que la victime fut consumée tout entière dans les flammes de Vulcain, Calchas fit une prière pour l'heureux retour de l'armée.

Cependant Agamemnon m'envoie vers toi pour te faire

ce récit, et te dire à quelles hautes destinées les dieux l'élèvent, et quelle gloire immortelle il a dans la Grèce. Moi qui assistais au sacrifice, et qui ai tout vu, je te le dis, ta fille, on n'en peut douter, s'est envolée au séjour des dieux. Calme ta douleur, et pardonne à ton époux. Les volontés des dieux surprennent les mortels, ils sauvent ceux qu'ils aiment : le même jour a vu mourir et revivre ta fille.

LE CHOEUR.

Combien je me réjouis pour toi des nouvelles qu'il annonce! il assure que ta fille vit, et réside parmi les dieux.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, quel dieu t'a dérobée? de quel nom dois-je t'appeler? Mais quoi! ne seraient-ce point là de vaines consolations pour mettre fin à mes tristes regrets?

LE MESSAGER.

Voici Agamemnon qui s'avance; il pourra lui-même confirmer mon récit.

AGAMEMNON.

O femme, nous pouvons nous féliciter du sort de ta fille; elle jouit véritablement du commerce des dieux. Prends ce jeune enfant[1], et retourne à Argos; car la flotte se dispose à mettre à la voile. Adieu; un long temps s'écoulera avant de nouveaux entretiens à mon retour de Troie; sois heureuse.

LE CHŒUR.

Fils d'Atrée, que la joie t'accompagne sur la terre phrygienne, et qu'elle t'accompagne à ton retour, chargé des riches dépouilles de Troie!

[1] Oreste. Le grec dit : « ce veau nouveau-né. »

FIN D'IPHIGÉNIE EN AULIDE.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

Le sujet d'*Iphigénie en Tauride* paraît être la suite de l'*Iphigénie en Aulide*. Cependant il ne faudrait pas regarder les deux pièces d'Euripide comme faisant partie d'un même tout, par exemple, d'une de ces trilogies dont le théâtre grec offre plus d'un exemple. Tout concourt au contraire à prouver que l'*Iphigenie en Tauride* a été composée avant l'*Iphigénie en Aulide*. Ici, en effet, la fille d'Agamemnon dira, vers 171 : « Je vis loin de ma patrie, où l'on me croit couchée parmi les morts, comme une triste victime. » Ceci suppose que les Grecs ignoraient qu'une biche avait été substituée à Iphigénie, ce qui est contredit par le dénoûment de la pièce précédente.

Nous avons vu d'ailleurs qu'*Iphigénie en Tauride* était le dernier, ou du moins un des derniers ouvrages d'Euripide; il paraît certain qu'elle ne fut représentée qu'après sa mort, tandis qu'*Iphigenie en Tauride* est citée dans *les Grenouilles* d'Aristophane (vers 1223), représentées l'année même de la mort d'Euripide. Il n'est donc pas étonnant que la donnée soit différente.

La sœur d'Oreste a été transportée en Tauride, où elle est prêtresse de Diane. Ici encore nous retrouvons les sacrifices humains. La loi du pays veut que tous les Grecs qui y abordent soient immolés sur l'autel de la déesse. Oreste, accompagné de Pylade, y est conduit par l'oracle d'Apollon, qui lui a ordonné de s'y rendre pour enlever la statue de Diane et la rapporter dans Athènes, seul moyen qu'il ait de se délivrer des poursuites des Furies auxquelles il est en proie. Surpris par les habitants, peu après son arrivée, il est conduit au temple, où Iphigénie, en qualité de prêtresse, doit le préparer à la mort. Les scènes où le frère et la sœur, inconnus l'un à l'autre, s'entretiennent de ce qu'ils ont de plus cher, sans laisser pourtant échapper leur secret, et surtout celle qui amène la reconnaissance, sont au nombre des plus belles scènes du théâtre grec.

On sait qu'Aristote, dans sa *Poétique*, a fait l'éloge de cette scène. Il dit, au chapitre XVII : « La plus belle de toutes les reconnaissances est celle qui naît des incidents mêmes, et qui produit une très-grande surprise par des moyens vraisemblables, comme dans l'*OEdipe* de Sophocle et dans l'*Iphigenie* d'Euripide. Car il est très-vraisemblable qu'OEdipe soit curieux, et qu'Iphigénie écrive une lettre à Oreste. » Au chapitre XV, où fait aussi ressortir le mérite de la pièce d'Euripide, il cite la manière dont Polyidès, autre poëte tragique, qui avait traité le même sujet, amenait la reconnaissance. Au moment de recevoir le coup mortel, Oreste s'écriait : « Ce n'est donc pas assez que

ma sœur ait été sacrifiée en Aulide, il faut que je le sois à mon tour. » Et là-dessus Iphigénie reconnaissait son frère. C'est cette espèce de coup de théâtre qui a été emprunté à Polyidès par Guimond de La Touche.

Cette pièce est une de celles où Euripide a le plus flatté le goût des Athéniens pour les souvenirs de leurs antiquités nationales. Çà et là il y rappelle l'origine de plusieurs institutions religieuses. Au culte inhumain de Diane dans la Chersonèse scythique, il oppose la naissance du culte de Diane Taurique à Brauron, bourg de l'Attique, qui se glorifiait de conserver la statue antique et révérée de la déesse. Il se plaît à montrer l'oracle d'Apollon s'établissant à Delphes sur les ruines du culte de Thémis, et détrônant la divination par les songes. Il fait revivre les traditions fabuleuses sur une fête populaire appelée la *fête des Coupes*. Enfin il saisit avec empressement l'occasion de célébrer l'Aréopage et ses formes judiciaires. Mais à côté de ces beautés locales et passagères brillent aussi des beautés de tous les temps.

On a imprimé dans les œuvres de Racine un plan du premier acte d'*Iphigénie en Tauride*. S'il eût traité ce sujet, nous aurions sans doute un chef-d'œuvre de plus à joindre à ceux que l'imitation du même poëte lui a inspirés : *Andromaque*, *Phèdre*, *Iphigénie en Aulide*, auraient un digne pendant.

En revenant sur ces sujets des temps héroïques, dont l'action reposait en partie sur l'usage des sacrifices humains, Euripide, le poëte philosophe, ne pouvait sans doute partager l'indifférence du vulgaire, et regarder ces pratiques barbares comme légitimes, par cela seul qu'elles avaient été sanctionnées autrefois par la religion. Le progrès des idées morales, qui se révèle dans la plupart de ses tragédies, ne reste pas ici en arrière. On peut croire que le sentiment personnel de l'auteur se révélait dans ce passage où il fait dire à Iphigénie (vers 372-383) : « J'ai lieu de me plaindre des lois imposées par la déesse : » les mortels souillés d'un meurtre ou d'un enfantement récent, ou » par l'attouchement d'un cadavre, elle les écarte de ses autels comme » impurs, et elle prend plaisir à se faire immoler des victimes » humaines! Non, il n'est pas possible que l'épouse de Jupiter, Latone, » ait enfanté une *divinité si cruellement stupide*. Le festin servi aux » dieux par Tantale me paraît incroyable, ils n'ont pu se repaître du » corps d'un enfant. Les habitants de ce pays, habitués à verser le » sang des hommes, *ont rejeté sur les dieux leurs mœurs inhumaines,* » *car je ne saurais croire qu'une divinité puisse faire le mal.* »

On voit dans ces belles paroles le bon sens qui, en présence des vieilles traditions mythologiques, les trouve en contradiction avec les notions les plus simples de la sociabilité, telles que l'expérience de la vie les enseigne. Les hommes se montrent ici beaucoup plus moraux que les dieux, et la philosophie épure peu à peu l'idée de la divinité, obscurcie par les antiques superstitions.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

PERSONNAGES.

IPHIGÉNIE.
ORESTE.
PYLADE.
LE CHOEUR, composé de femmes grecques.
UN BERGER.
THOAS.
UN MESSAGER.
MINERVE.

La scène est en Tauride, dans le vestibule du temple de Diane, élevé sur le rivage de la mer.

IPHIGÉNIE, *seule*.

Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise avec ses coursiers rapides [1], épousa la fille d'Œnomaüs [2], de laquelle naquit Atrée. Atrée eut pour fils Ménélas et Agamemnon, et moi, Iphigénie, je naquis d'Agamemnon et de la fille de Tyndare, près des flots agités de l'Euripe, que bouleverse sans cesse le souffle orageux des vents [3]. Mon père, pour la cause d'Hélène, crut m'immoler à Diane dans le port célèbre d'Aulis. Là, en effet, le roi Agamemnon avait rassemblé une flotte de mille vaisseaux, afin d'assurer aux Grecs la glorieuse conquête d'Ilion, de venger l'outrage du rapt d'Hélène, et de satisfaire

[1] Ce début est cité dans *les Grenouilles* d'Aristophane, vers 1232.

[2] Hippodamie.

[3] Le passage suivant de Tite-Live, XXVIII, 6, sera un commentaire suffisant : « Fretum ipsum Euripi non septies die, sicut fama fert, temporibus certis reciprocat, sed temere, in modum, venti nunc huc, nunc illuc, verso mari, velut monte præcipiti devolutus torrens, rapitur. Ita nec nocte, nec die, quies navibus datur. »

Ménélas. Mais, en présence d'une mer impraticable et des vents contraires, il a recours aux sacrifices, et Calchas répond : « O toi qui commandes l'armée des Grecs, Agamemnon, tes vaisseaux ne sortiront point du port avant » que Diane n'ait reçu pour victime ta fille Iphigénie. » Tu fis vœu d'immoler à la déesse qui éclaire les cieux [1] » ce que l'année produirait de plus beau. Ton épouse » Clytemnestre a enfanté dans ton palais une fille (il » m'attribuait ainsi l'avantage de la beauté), c'est elle » que tu dois immoler. » Par les artifices d'Ulysse, on m'arrache des bras de ma mère comme pour me conduire à l'hymen d'Achille. A peine arrivée en Aulide, on m'élève sur le bûcher, et déjà l'on me frappait du fer homicide; mais Diane me déroba aux Grecs en substituant une biche à ma place; et, m'enlevant dans les airs, elle me transporta ici, en Tauride [2], où règne sur un peuple barbare le barbare Thoas [3], ainsi nommé pour l'agilité de ses pieds, comparable au vol rapide des oiseaux. La déesse m'établit prêtresse de ce temple, où, parmi les rites auxquels elle se complaît, il en est un qui n'a de beau que le nom. Je garde le silence sur le reste, par crainte de Diane. En vertu d'une coutume antique de ce pays, j'immole tout Grec qui aborde sur cette terre. C'est à moi d'initier les victimes; à d'autres est remis le soin abominable de les égorger dans le sanctuaire de la déesse [4].

[1] Φωσφόρῳ. On a expliqué cette épithète appliquée à Diane, en rappelant qu'on prenait cette déesse tantôt pour Hécate, qui porte un flambeau, tantôt pour Lucine, qui préside aux enfantements. Il me paraît beaucoup plus simple de l'expliquer par le vers 1550 de l'*Iphigénie en Aulide :* « Toi qui promènes dans la nuit ta brillante lumière »

[2] La Tauride, aujourd'hui la Crimée, grande péninsule dans la mer Noire, sur le golfe appele anciennement Palus-Méotide. Ses habitants, autrefois Tauro-Scythes, sont de nos jours les Tartares de Crimée.

[3] De θοός, agile à la course, qualité très-estimée chez les anciens, comme toutes les qualités physiques.

[4] On lit dans Hérodote, IV, 103 : « Les habitants de la Tauride sacrifient à une vierge ceux que la tempête jette sur leurs rivages, ainsi que tous les Grecs qui tombent entre leurs mains. Après les premières

Mais je raconterai à l'air[1] les nouvelles visions que la nuit m'a envoyées; j'essayerai ce remède aux maux dont je suis menacée. Il m'a semblé, pendant mon sommeil, qu'ayant quitté ce pays, j'habitais à Argos, et je dormais parmi les femmes qui me servaient : tout à coup la terre s'ébranle, je fuis, et à peine dehors, je vois le faîte du palais s'écrouler, et toute la toiture s'affaisser jusqu'à terre. De la maison de mon père une seule colonne restait debout, et de son chapiteau descendait une blonde chevelure et sortait une voix humaine; et moi, fidèle à mon culte homicide, je l'arrosai d'eau en pleurant, comme une victime destinée à la mort. Or, voici l'interprétation de mon songe : Oreste est mort, c'est son sacrifice que j'ai inauguré. En effet, les enfants mâles sont les colonnes des familles, et la mort frappe ceux que mes ablutions ont atteints. Je ne puis appliquer ce songe à d'autres amis; Strophius[2] n'avait pas de fils quand je fus sacrifiée. Maintenant donc je veux rendre les honneurs funèbres à mon père, qui n'est plus (c'est là ce qui dépend de moi), aidée des femmes grecques que le roi m'a données pour me servir; mais elles ne paraissent point encore, je ne sais pour quelle cause, dans ce temple de la déesse où j'habite.

(Elle rentre dans le temple.)

---

cérémonies, ils frappent la tête de la victime d'un coup de massue. Ensuite, selon les uns, ils séparent la tête pour l'attacher à une croix, et précipitent le corps du haut du rocher sur lequel le temple est bâti. D'autres sont bien d'accord sur ce que l'on fait de la tête de la victime, mais prétendent qu'ils ne précipitent point le corps, et qu'ils l'enterrent. Les Taures disent que la divinité à laquelle ils offrent ces sacrifices est Iphigénie, fille d'Agamemnon. »

[1] Sur la coutume de raconter ses songes à l'air ou au soleil, voyez l'*Électre* de Sophocle, vers 426-427, p. 85 de ma 3e édition, l'*Hécube* d'Euripide, etc.

[2] Strophius, roi de la Phocide, père de Pylade. Ceci prépare l'arrivée de Pylade.

ORESTE.

Regarde, observe s'il n'est personne sur la voie publique.

PYLADE.

Je regarde, j'examine, en tournant mes yeux de tous les côtés.

ORESTE.

Cher Pylade, ne te semble-t-il pas que c'est là le temple de la déesse, vers lequel nous avons dirigé notre vaisseau en partant d'Argos?

PYLADE.

Cela me semble, Oreste; tu dois le reconnaître aussi.

ORESTE.

Voici donc l'autel sur lequel coule le sang des Grecs?

PYLADE.

Ses flancs sont tout rougis de sang.

ORESTE.

Vois-tu des dépouilles suspendues à la corniche?

PYLADE.

Ce sont les tristes restes des étrangers immolés.

ORESTE.

Il faut donc bien observer de tous les côtés. O Phébus, en quel nouveau piége m'as-tu fait tomber par ton oracle, depuis que j'ai vengé le sang de mon père par le meurtre de ma mère? Je suis poursuivi sans relâche par les Furies; fugitif, banni de ma patrie, j'ai porté en bien des lieux mes pas errants. Je suis allé te demander où je trouverais le terme des fureurs qui m'agitent et des épreuves que j'ai subies dans mes courses à travers la Grèce; tu m'as répondu d'aller dans la Tauride, où Diane, ta sœur, a des autels, et d'y enlever la statue de la déesse, qu'on dit être descendue du ciel dans ce temple; et après l'avoir enlevée, soit par adresse ou par quelque heureux coup du sort, le péril une fois passé, de la porter sur la terre d'Athènes (tu ne m'as point donné d'autres ordres), et qu'après avoir accompli cette tâche je trouverais enfin le repos. Pour obéir à ton ora-

cle, je viens ici, sur une terre inconnue, inhospitalière. Mais, dis-moi, Pylade, puisque tu veux bien t'associer à mes périls, que ferons-nous? Tu vois l'enceinte et la hauteur de ces murs : escaladerons-nous ce temple? et alors comment faire pour n'être pas vus? ou bien ouvrirons-nous les verrous de ces portes d'airain, dont le mécanisme nous est inconnu? et si l'on nous surprend à ouvrir les portes et à vouloir nous introduire, nous mourrons. Mais plutôt que de mourir, fuyons sur le vaisseau qui nous a portés sur ces bords.

PYLADE.

La fuite ne peut se proposer, et ce n'est pas notre habitude; il ne faut pas non plus mépriser l'oracle du dieu. Mais écartons-nous du temple et cachons-nous dans les cavernes que la mer baigne de ses eaux sombres, loin de notre vaisseau, de peur que si on le découvre, on n'en prévienne les chefs de ce pays et on ne nous prenne de force. Mais, lorsque l'œil de la nuit obscure se montrera, nous tenterons d'enlever du temple la précieuse statue, et nous ferons jouer toutes nos ressources. Vois si dans l'espace de ces triglyphes il y a quelque vide pour y glisser ton corps. Les braves affrontent les dangers, les lâches ne sont bons à rien. Non certes, nous n'aurons pas entrepris une si longue navigation, pour ne penser qu'à notre retour, à peine arrivés au but.

ORESTE.

Tu as raison, faisons ce que tu dis; retirons-nous dans quelque endroit où nous puissions nous cacher : le dieu ne sera pas cause lui-même de l'impuissance de son oracle. Il faut oser : la jeunesse n'a point d'excuse pour reculer devant le danger.

IPHIGÉNIE.

Faites un religieux silence, habitants du Pont-Euxin

et des deux îles [1] qui trompent les yeux des voyageurs. O fille de Latone, Diane chasseresse, déesse des montagnes, je porte dans ton temple aux lambris dorés et aux colonnes magnifiques [2] mon pied virginal ; sainte prêtresse d'une divinité sainte, j'ai quitté pour toi les murs de la Grèce, ma belliqueuse patrie, pour toi j'ai quitté les bois et les champs fertiles de l'Europe, et le séjour de la maison paternelle.

LE CHOEUR.

Me voici; qu'y a-t-il de nouveau? quel sujet t'inquiète? Pourquoi m'as-tu fait venir au temple, ô fille de ce roi qui marcha contre les murs de Troie avec mille vaisseaux et l'armée innombrable des illustres Atrides?

IPHIGÉNIE.

Chères compagnes, je m'abandonne à mes tristes lamentations, aux chants funèbres d'une voix brisée par la douleur, et que n'accompagne point la lyre. Hélas! hélas! dans le deuil de ma famille, tels sont les maux qui m'accablent : je pleure la mort d'un frère. Quel songe funeste m'a envoyé cette nuit, dont les ténèbres viennent de disparaître! Je suis perdue! je suis perdue! toute ma race a péri, la maison paternelle n'est plus. O infortune d'Argos! ô destin, tu me prives encore d'un frère, reste unique de ma famille éteinte; tu l'as envoyé aux Enfers; c'est pour lui que je prépare ces offrandes funèbres, et que je vais répandre sur la terre ces libations, le lait que donnent les troupeaux des montagnes, la liqueur de Bacchus et le doux labeur des abeilles, présents par lesquels on apaise les mânes. Donnez-moi ce

[1] Ces deux îles, nommées Cyanées, sont deux rochers qui de loin paraissent se réunir; d'où les Grecs leur ont donné le nom de *Symplégades*. Ils sont sur le Pont-Euxin, l'un du côté de l'Europe, l'autre du côté de l'Asie. Voyez le début de *Médée*.

[2] Ovide, qui avait pu voir ce temple, en parle ainsi, *de Ponto*, liv. III. ep. 2, vers 49 :

Templa manent hodie vastis innixa columnis,
Perque quater denos itur ad illa gradus

vase d'or et les libations funèbres. O toi qui es sous la terre, rejeton d'Agamemnon, j'envoie ces offrandes à tes mânes! reçois-les; je ne pourrai déposer sur ta tombe ni ma blonde chevelure, ni mes larmes; car je suis loin de ta patrie et de la mienne, où l'on me croit couchée parmi les morts, comme une triste victime.

LE CHOEUR.

J'entonnerai des chants pour répondre aux tiens, ô ma maîtresse, un hymne asiatique avec les accents d'un pays barbare, muse plaintive, agréable aux morts, inspirée par Pluton, et qui ignore les chants d'allégresse. La lumière de la maison des Atrides n'est plus, leur sceptre est brisé! O race de mon père! à qui appartient donc à présent l'empire des illustres rois d'Argos [1]? La douleur naît de la douleur. Le Soleil, dirigeant ses coursiers rapides, a détourné leur marche, et nous a dérobé sa brillante lumière. Des calamités diverses fondent sur la maison royale, toutes amenées par le rapt de la Toison d'or [2]. Le meurtre suit le meurtre, la douleur suit la douleur. Depuis ce trépas funeste des fils de Tantale, une furie vengeresse s'est attachée à sa race, et un génie ennemi le poursuit.

IPHIGÉNIE.

Dès le commencement, l'hymen de ma mère m'a été funeste, et dès cette première nuit nuptiale les Parques me destinèrent une naissance et des jours livrés à la souffrance; premier fruit de cet hymen, enfantée et élevée par la malheureuse fille de Léda, dont les Grecs avaient brigué la main, je fus élevée victime dévouée; misérablement sacrifiée par la démence d'un père, je fus conduite sur un char, aux rivages d'Aulis, en qualité d'épouse; hélas! déplorable épouse, destinée au fils de

[1] De nombreuses altérations du texte ajoutent à l'obscurité du style lyrique dans toute la fin de ce morceau.

[2] Allusion au festin d'Atrée et de Thyeste. Thyeste avait enlevé à son frère Atrée un agneau à toison d'or, d'où dépendait la destinée de son royaume. Atrée s'en vengea en faisant manger à Thyeste son propre fils.

Thétis. Et maintenant, étrangère sur ces bords inhospitaliers[1], j'habite un séjour odieux, sans époux, sans enfants, sans patrie, sans amis. Mon temps ne se passe plus à chanter Junon, déesse d'Argos, ni à représenter sur la toile, avec la navette retentissante, l'image de Minerve et des Titans[2]; mais j'arrose les autels du sang des étrangers qui poussent des gémissements lamentables, et dont les larmes excitent ma pitié. Mais maintenant j'oublie tous ces maux, et je pleure mon frère mort à Argos, lui que je laissai encore à la mamelle, tendre fleur, faible enfant encore suspendu au sein de sa mère, Oreste, destiné à porter le sceptre d'Argos.

LE CHOEUR.

Voici un berger qui vient des bords de la mer; sans doute il t'apporte quelque nouvelle.

LE BERGER.

Fille d'Agamemnon, fille de Clytemnestre, écoute la nouvelle que je viens t'apprendre.

IPHIGÉNIE.

Qu'y a-t-il, pour me distraire du sujet qui m'occupe?

LE BERGER.

Deux jeunes hommes sortis secrètement de leur vaisseau ont abordé sur la terre des Cyanées[3], victimes préparées pour la déesse, sacrifice agréable à Diane! Prépare donc au plus tôt l'eau lustrale et les initiations.

[1] Les épithètes *Axin* et *Euxin*, qui ont en grec deux sens opposés, s'appliquent tour à tour à la même mer. *Euxin* signifie *hospitalier*, et il y a ici une allusion à ce mot :

Quem tenet Euxini mendax cognomine pontus.

OVIDE.

[2] Allusion au péplus de Minerve, que l'on portait solennellement dans les fêtes des grandes Panathénées, à Athènes. Sur ce peplus était représentée la défaite des Géants.

[3] Elles étaient aussi appelées Symplégades. (Voyez plus haut, vers 124, page 78.)

IPHIGÉNIE.

D'où sont ces étrangers? quel est le nom de leur pays?

LE BERGER.

Ils sont Grecs: c'est tout ce que je sais.

IPHIGÉNIE.

N'as-tu pas entendu leurs noms? Ne peux-tu me les dire?

LE BERGER.

Pylade est le nom que l'un d'eux donnait à l'autre.

IPHIGÉNIE.

Et quel était celui de son compagnon?

LE BERGER.

Personne ne le sait; nous ne l'avons pas entendu.

IPHIGÉNIE.

Comment les avez-vous vus, et comment les avez-vous pris?

LE BERGER.

Sur les bords de cette mer inhospitalière.

IPHIGÉNIE.

Et qu'est-ce que des bergers ont à faire avec la mer?

LE BERGER.

Nous allions baigner nos bœufs dans ses eaux.

IPHIGÉNIE.

Reviens à ma question: Comment les avez-vous pris, et par quel moyen? C'est ce que je veux savoir. Ils sont venus de bonne heure, et l'autel de la déesse n'a pas encore été arrosé de sang grec.

LE BERGER.

Nous avions conduit nos bœufs habitués à paître dans les bois, au bras de mer qui sépare les Symplégades: là est une roche escarpée, et creusée par l'agitation des vagues, retraite pour ceux qui pêchent le coquillage dont on tire la pourpre. Là, un des bergers vit deux jeunes gens, et il se retira sur la pointe des pieds, en disant: « Ne voyez-vous pas? il y a là des divinités. » Un de nous, homme pieux, leva les mains et les adora

avec respect. « O fils de Leucothée déesse des mers, pro- » tecteur des navires, divin Palémon, sois-nous pro- » pice. Ou peut-être êtes-vous les deux Dioscures, ou les » fils de Nérée, qui engendra la noble troupe des cin- » quante Néréides. » Mais un autre, plus léger, et d'une impiété hardie, se moqua de ces prières, et dit que c'étaient des matelots naufragés, qui s'étaient cachés dans la caverne, par crainte de l'usage établi parmi nous d'immoler les étrangers. Son avis parut sensé à la plupart de nous, et l'on convint de donner la chasse à ces victimes destinées à la déesse. Cependant l'un des deux étrangers sortit de la grotte, et debout, agitant la tête d'un air égaré, il poussait de profonds soupirs : ses bras étaient saisis d'un affreux tremblement, et, dans les transports de sa fureur, il poussait des cris comme un chasseur : « Pylade, vois-tu celle-ci? ne vois-tu pas » cette furie infernale? elle veut me tuer, en tournant » contre moi les horribles serpents dont elle est armée. » Elle respire la flamme et le sang, et sous les voiles » qui l'enveloppent elle agite ses ailes, tenant ma mère » entre ses bras, pour m'écraser sous cet énorme ro- » cher[1]... Ah! elle va me tuer. Où fuir? » On ne voyait pas ces formes elles-mêmes, mais il poussait tantôt des mugissements comme un taureau, tantôt des aboiements comme les chiens, dont les Furies imitent, dit-on, les cris. Pour nous, frappés d'effroi et comme de stupeur, nous restions en silence. Mais lui, tirant son épée, se précipite au milieu de nos troupeaux comme un lion ; il frappe, il perce leurs entrailles, croyant se défendre ainsi contre les Furies; une écume sanglante couvre la mer. Cependant chacun de nous, voyant ses troupeaux tomber égorgés, prend les armes, et sonne de la trompe[2]

[1] Markland observe avec raison que le défaut qu'on peut remarquer ici dans la liaison des idées n'est pas sans intention de la part du poëte, puisque c'est le caractère du délire.

[2] Le grec dit : « de leurs conques. » Elles étaient en usage avant l'invention de la trompette. (Voyez *Phéniciennes*, 1392.)

pour appeler les habitants; car, contre ces étrangers jeunes et pleins de vigueur, nous pensions que des bergers seraient trop faibles. Une troupe nombreuse se rassemble en un moment : cependant l'étranger tombe, l'accès de sa fureur se calme, l'écume coule de ses lèvres. En le voyant tomber si à propos, chacun de nous se met à l'œuvre, à frapper, à lancer des pierres; mais l'autre étranger essuyait l'écume qui sortait de la bouche de son ami; il veillait sur lui, le couvrait de ses vêtements, observait et parait les coups, et lui rendait tous les soins d'un ami dévoué. L'étranger, revenu à lui, se relève, et, à l'aspect de cette nuée d'ennemis et de l'orage qui les menace, il gémit; nous ne cessions de lancer des pierres, en les pressant de toutes parts. Alors nous entendîmes ces paroles terribles : « Pylade, nous mourrons, mais » mourons avec gloire; prends ton épée et suis-moi. » Quand nous vîmes les deux épées nues, toute notre troupe en fuite couvrait les bois d'alentour; mais tandis que les uns fuyaient, les autres recommençaient l'attaque; et lorsque ces derniers étaient repoussés, les fuyards revenaient sur leurs pas, et faisaient à leur tour voler les pierres. Mais, chose incroyable! de tant de bras réunis, nul ne pouvait atteindre les victimes destinées à la déesse. C'est avec peine, et non à force ouverte, que nous sommes venus à bout de les prendre; nous les avons enveloppés, et nous leur avons fait tomber les épées des mains à coups de pierres. Épuisés de fatigue, leurs genoux fléchissent jusqu'à terre. Nous les conduisons au roi de ce pays; après un regard jeté sur eux, il te les envoie aussitôt, pour les soumettre aux ablutions, et les immoler. Souhaite, jeune fille, d'avoir souvent de pareilles victimes à immoler; en versant leur sang, tu puniras la cruauté des Grecs, et tu vengeras ton sacrifice accompli en Aulide.

LE CHOEUR.

Tu as dit des choses surprenantes de cet étranger,

quel qu'il soit, qui est apparu de la Grèce sur cette mer inhospitalière.

IPHIGÉNIE.

C'est bien. Va, et amène les étrangers. J'aurai soin du reste.

(Il sort.)

IPHIGÉNIE.

O mon triste cœur, jadis tu étais doux et compatissant pour les étrangers, accordant des larmes à tes compatriotes, lorsque des Grecs tombaient entre tes mains [1]. Mais aujourd'hui le songe qui a aigri mon cœur, en me persuadant qu'Oreste ne voit plus le jour, me laisse malveillante pour vous, qui que vous soyez; et c'est avec justice. Mon cœur est ulcéré, chères amies : le bonheur d'autrui blesse les malheureux, quand ils ont eux-mêmes connu la prospérité. Mais jamais les vents et les vaisseaux conduits par Jupiter n'amèneront-ils en ces lieux Hélène, auteur de mes maux, ni Ménélas, pour les livrer à ma vengeance, et leur trouver ici une autre Aulide où les Grecs m'ont immolée comme une faible génisse? Et mon père était le sacrificateur. Hélas! (je ne puis oublier ces horreurs) combien de fois ai-je porté les mains au visage de mon père [2], attachée à ses genoux, que je tenais embrassés! « O mon père, lui disais-je, à » quel triste hymen tu me condamnes! Ma mère, à » l'instant même où tu m'immoles, et les femmes » d'Argos, célèbrent cet hymen par leurs chants; tout le » palais retentit du son des flûtes, et cependant je péris » par tes mains! Cet Achille que tu m'avais promis » pour époux, c'était donc Pluton, et non le fils de » Pélée? Et c'est par artifice que tu m'as conduite sur

[1] M. Boissonade relève la négligence de cette figure, qui donne des *mains* au *cœur*. Il cite en même temps cette phrase du *Télémaque* : « La gloire n'est due qu'à un *cœur* qui sait souffrir la peine et fouler aux *pieds* les plaisirs. »

[2] Manière de supplier, dont il a déjà été souvent parlé dans d'autres pièces.

» un char de triomphe à ce sanglant hymen! » Contente de mes regards à travers mes voiles légers, je pris entre mes bras ce frère qui aujourd'hui n'est plus. Malgré le titre de sœur, je n'approchai point mes lèvres des siennes par pudeur[1], parce que j'allais dans la maison de Pélée; et je différai mes tendres caresses jusqu'à mon retour à Argos. O malheureux Oreste, si tu as péri, quel coup funeste, quelle ambition d'un père a causé ta perte[2]? Mais j'ai lieu de me plaindre des lois imposées par la déesse; les mortels souillés d'un meurtre ou d'un enfantement récent, ou par l'attouchement d'un cadavre, elle les écarte de ses autels comme impurs, et elle prend plaisir à se faire immoler des victimes humaines? Non, il n'est pas possible que l'épouse de Jupiter, Latone, ait enfanté une divinité si cruellement stupide. Le festin servi aux dieux par Tantale me paraît incroyable; ils n'ont pu se repaître du corps d'un enfant[3]. Les habitants de ce pays, habitués à verser le sang des hommes, ont rejeté sur les dieux leurs mœurs inhumaines; car je ne saurais croire qu'une divinité puisse faire le mal.

LE CHOEUR.

Mer d'azur qui baignes les îles Cyanées, que traversa la frénétique Io[4] lorsque d'Argos elle vint sur le Pont-

[1] Pour embrasser Oreste, il lui aurait fallu écarter les voiles dont se couvrait la jeune fille qui allait célébrer son hymen.

[2] J'adopte le sens proposé par Bothe, qui conserve κακῶν, au lieu de καλῶν, substitué par quelques éditeurs, et qui le fait rapporter à ζηλωμάτων.

[3] Tantale, roi de Phrygie, recevait très-souvent les dieux chez lui. Un jour, faute d'autres mets, il s'avisa de leur présenter son fils même dans un festin. Cérès seule mangea l'épaule de l'enfant : on lui en substitua une d'ivoire en le ressuscitant; d'où vient que Virgile, *Georg.*, liv. III, vol. 7, l'appelle : « humeroque Pelops insignis eburno. »

[4] Io, fille d'Inachus, fut aimée de Jupiter, qui la changea en génisse, pour la dérober à la colère de Junon. Mais la déesse rendit sa rivale furieuse, en la faisant piquer par un taon. Io, dans ses courses errantes, passa en Asie. (Voyez le *Prométhée* d'Eschyle.)

Euxin, et qu'elle passa d'Europe en Asie, quels sont ces étrangers qui ont quitté les belles eaux de l'Eurotas aux verts roseaux[1], ou les rives de Dircé, pour aborder sur cette terre inhospitalière, où une prêtresse teint de sang humain l'autel et les colonnes du temple?

Portés par l'effort impétueux de leur double rang de rames, ont-ils lancé sur les flots leur navire, à l'aide des vents qui enflent les voiles, pour satisfaire la passion de l'or qui enrichit leurs maisons? La douce espérance se change en passion insatiable, pour la perte des mortels, qui reviennent accablés sous le poids des richesses après avoir erré sur les mers et traversé les villes barbares, pour obéir à une vaine ambition : mais si les uns ne gardent point de mesure dans leur cupidité, les autres y conservent la modération.

Comment ont-ils franchi cette barrière de rochers[2] et les écueils de Phinée[3], qui jamais ne sommeille, traversant ces bords dangereux au milieu des vagues retentissantes d'Amphitrite[4], où les chœurs des cinquante

[1] Euripide parle souvent des roseaux de l'Eurotas : dans l'*Iphigénie en Aulide*, vers 177, il l'appelle δονακοτρόφος, *qui nourrit des roseaux;* dans *Hélène*, vers 208, δονακόεις, *plein de roseaux;* vers 348, δόνακι χλωρός, *vert de roseaux;* vers 492, καλλιδόναξ, *aux beaux roseaux.* — M. de Châteaubriand dit dans son *Itinéraire*, t Ier, p. 100 : « L'Eurotas mérite certainement l'épithète de καλλιδόναξ, *aux beaux roseaux*, que lui a donnée Euripide. » Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. V, p. 129 : « Je suivis à pied la rive droite du fleuve, encore ornée de ses grands roseaux et de ses lauriers-roses. »

[2] Les Symplégades (Voyez plus haut, page 78, ce qui en a été dit.)

[3] Phinée, oncle et amant d'Andromède, laissa à Persée le soin de la délivrer du monstre marin. Il voulut ensuite l'enlever, et Persée le changea en rocher. Phinée régnait à Salamidesse en Thrace.

[4] Les eaux de l'Archipel ayant leur niveau plus bas que les eaux du Pont-Euxin, celles-ci sont entraînées par un courant rapide au détroit du Bosphore. Les anciens se faisaient une idée effrayante des dangers de ce passage. (Voyez Procope, *Guerre des Goths*, liv. IV.) Sur l'agitation des eaux du Bosphore, Horace a dit, liv. II, od. 20, vers 14 :

Visam gementis littora Bosphori.

Et ailleurs :

Insanientem navita Bosphorum
Tentabo.

Néréides font entendre leurs chants même avec le souffle des vents favorables, et le solide gouvernail qui fend les flots gémissants poussés par l'haleine du Notus ou du Zéphyr? Comment ont-ils pu pénétrer sur cette terre qui sert de retraite aux oiseaux, cette île aux rives blanchissantes[1], illustrée par les courses d'Achille dans le Pont-Euxin?

Plût aux dieux que, secondant les vœux de ma maîtresse, le hasard amenât en ces lieux Hélène, la fille chérie de Léda, à son départ de Troie, afin que, saisie par les cheveux et purifiée par l'eau lustrale qui désigne à la mort, elle expire sous la main d'Iphigénie, payant ainsi les maux qu'elle lui a causés! Avec quelle joie je recevrais la nouvelle que de la Grèce il est arrivé un navigateur pour mettre un terme aux maux de ma triste servitude! Puissé-je, même en songe, jouir, au sein de ma patrie et de la maison paternelle, des chants d'allégresse qui sont le partage des heureux!

LE CHOEUR.

Mais voici les deux victimes qui s'avancent, les mains chargées de chaîne. Faites silence, chères amies. Les deux Grecs destinés au sacrifice s'approchent du temple, et le berger ne nous a point fait un faux rapport. Vénérable déesse, si le culte que ce peuple te rend t'est agréable, reçois ce sacrifice que la loi du pays te présente, mais que les mœurs des Grecs déclarent impie.

IPHIGÉNIE.

C'est bien. Mes premiers soins doivent être pour le culte de la déesse. Déliez d'abord la main de ces étrangers; dès qu'ils sont consacrés, ils ne doivent plus porter de chaînes. Entrez dans le temple[2], préparez tout ce

[1] L'île *Leucé*, ou l'île *Blanche*, située dans le Pont-Euxin, vers l'embouchure du Borysthène. Atticus, dans le *Périple du Pont-Euxin*, dit que les oiseaux s'y retirent en grand nombre. (Voyez *Andromaque*, vers 1238; t. Ier, p. 408.)

[2] Elle s'adresse à ceux même qui ont amené Oreste. Le Chœur reste sur la scène.

qu'il faut pour la cérémonie, et tout ce que la loi exige. Hélas! quelle est la mère qui vous a donné le jour? quel est votre père, quelle est votre sœur, si vous en avez? de quels frères elle va être privée! Car qui connaît les événements et qui sait à qui ils sont réservés? Les volontés des dieux sont enveloppées de ténèbres, et nul ne prévoit les malheurs qui le menacent : c'est par de secrets détours que la fortune nous conduit dans l'adversité. D'où venez-vous, malheureux étrangers? quel long chemin vous avez parcouru pour aborder en cette contrée! Mais que votre absence de votre patrie sera longue, une fois descendus aux enfers!

ORESTE.

Pourquoi gémir ainsi? pourquoi nous attrister par les malheurs qui nous attendent, ô femme, qui que tu sois? Je n'appelle pas sage celui qui au moment de mourir veut vaincre la crainte de la mort par l'attendrissement, ni celui qui, en présence du moment fatal, se livre aux lamentations sans espoir de salut. Il redouble en effet son malheur; il encourt le reproche de démence, et il n'en meurt pas moins. Il faut laisser aller la fortune. Cessez de plaindre notre sort : nous connaissons trop les sacrifices en usage dans ce pays.

IPHIGÉNIE.

Lequel de vous se nomme Pylade? voilà ce que je veux savoir d'abord.

ORESTE.

C'est lui, s'il peut t'être agréable de l'apprendre.

IPHIGÉNIE.

De quelle ville grecque est-il citoyen?

ORESTE.

Quand tu le sauras, que t'en reviendra-t-il, ô femme?

IPHIGÉNIE.

Êtes-vous frères nés de la même mère?

ORESTE.

Nous sommes frères par l'amitié, non par la naissance.

IPHIGÉNIE.

Mais toi, quel nom as-tu reçu de l'auteur de tes jours?

ORESTE.

Je suis malheureux; voilà le nom qui me convient.

IPHIGÉNIE.

Ce n'est pas ce que je demande; c'est là un tort de la fortune.

ORESTE.

En mourant inconnus, on ne rira point de nous.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi ce refus, ou pourquoi cette fierté?

ORESTE.

Tu immoleras mon corps, et non pas mon nom.

IPHIGÉNIE.

Ne diras-tu pas même la ville où tu es né?

ORESTE.

Tu demandes là une chose inutile à un homme qui va mourir.

IPHIGÉNIE.

Et qui t'empêche de m'accorder cette grâce?

ORESTE.

La célèbre Argos est ma glorieuse patrie [1].

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux, étranger, es-tu vraiment de ce pays?

ORESTE.

Je suis de Mycènes, ville jadis fortunée.

IPHIGÉNIE.

Est-ce l'exil qui te chasse de ta patrie, ou quelque autre événement?

ORESTE.

Un exil involontaire en quelque sorte, et toutefois volontaire.

[1] Oreste dit dans ce vers qu'Argos est sa patrie, et un moment après qu'il est de Mycènes. Les poëtes confondent souvent ces deux villes, qui d'ailleurs étaient très-rapprochées. (Voyez une note à ce sujet dans les *Héraclides*.)

IPHIGÉNIE.

Voudrais-tu me dire quelqu'une des choses que je désire savoir ?

ORESTE.

Ce sera comme un surcroît à mon infortune.

IPHIGÉNIE.

Ton arrivée d'Argos remplit mes vœux.

ORESTE.

Non les miens : mais, s'il te plaît ainsi, interroge-moi.

IPHIGÉNIE.

Troie, cette ville dont on parle partout, t'est sans doute connue.

ORESTE.

Plût aux dieux que je ne l'eusse jamais connue, pas même en songe !

IPHIGÉNIE.

On dit qu'elle n'est plus, et que la guerre l'a détruite.

ORESTE.

Il en est ainsi, on ne t'a point abusée.

IPHIGÉNIE.

Hélène est-elle revenue dans la maison de Ménélas?

ORESTE.

Elle est revenue, et son retour a été funeste à quelqu'un des miens !

IPHIGÉNIE.

Où est-elle? moi aussi, il est des maux dont j'ai à lui demander compte.

ORESTE.

Elle habite Sparte avec son ancien époux.

IPHIGÉNIE.

O Hélène, ô nom odieux pour la Grèce entière, et non pour moi seule !

ORESTE.

Moi aussi, j'ai connu les fruits de son hymen.

IPHIGÉNIE.

Le retour des Grecs s'est-il accompli, comme la renommée le publie?

ORESTE.

Comme dans une seule de tes questions se pressent à la fois toutes les autres!

IPHIGÉNIE.

Avant que tu ne meures, je veux m'instruire de ces faits.

ORESTE.

Questionne-moi, puisque tu le désires; je répondrai.

IPHIGÉNIE.

Un devin nommé Calchas est-il revenu de Troie?

ORESTE.

Il est mort, à ce qu'on disait à Mycènes.

IPHIGÉNIE.

O vénérable déesse, quelle justice! Et le fils de Laërte?

ORESTE.

Il n'est pas encore de retour à Ithaque; cependant il existe, on le croit.

IPHIGÉNIE.

Puisse-t-il périr, et ne jamais revoir sa patrie!

ORESTE.

Ne fais point d'imprécation; son sort est assez triste.

IPHIGÉNIE.

Et le fils de Thétis vit-il encore?

ORESTE.

Il n'est plus : vainement son hymen fut préparé en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Ce ne fut qu'une feinte, à ce que prétendent ceux qui l'apprirent à leurs dépens.

ORESTE.

Qui es-tu donc? avec quel intérêt tu t'informes des affaires de la Grèce!

IPHIGÉNIE.

Je suis de ce pays. J'ai péri encore enfant.

ORESTE.

Ce n'est donc pas sans sujet que tu désires savoir ce qui s'y passe.

IPHIGÉNIE.

Et ce général qu'on disait si heureux?

ORESTE.

Lequel? car, hélas! celui qui m'est connu ne saurait être appelé heureux.

IPHIGÉNIE.

On l'appelait le roi Agamemnon, fils d'Atrée.

ORESTE.

Je ne sais rien : femme, laisse là toutes ces questions.

IPHIGÉNIE.

Ah! plutôt, au nom des dieux, parle, étranger, pour me rendre quelque joie.

ORESTE.

Il est mort, l'infortuné, et sa mort a été funeste à quelqu'un.

IPHIGÉNIE.

Il est mort? Par quel événement? Ah! malheureuse que je suis!

ORESTE.

Pourquoi ces gémissements qui t'échappent? qu'avait-il de commun avec toi?

IPHIGÉNIE.

Je gémis sur son antique fortune.

ORESTE.

Mort déplorable, en effet, de périr par la main de son épouse.

IPHIGÉNIE.

O que de larmes à verser, et sur la coupable, et sur sa victime!

ORESTE.

Cesse tes questions, ne m'interroge pas davantage.

IPHIGÉNIE.

Encore un mot : l'épouse de cet infortuné vit-elle encore?

ORESTE.

Elle n'est plus; le fils qu'elle avait enfanté lui a ôté la vie.

IPHIGÉNIE.

O maison en proie au trouble et au désordre! Et est-ce volontairement qu'il l'a tuée?

ORESTE.

Ce fut pour venger la mort de son père.

IPHIGÉNIE.

Hélas! qu'il a bien fait d'en tirer ce juste châtiment!

ORESTE.

Cependant il a les dieux contre lui, quelque juste que soit sa cause.

IPHIGÉNIE.

Agamemnon a-t-il laissé quelque autre rejeton?

ORESTE.

Il a laissé une seule fille, Électre.

IPHIGÉNIE.

Mais quoi? ne dit-on rien de son autre fille immolée en Aulide?

ORESTE.

Rien, si ce n'est qu'elle est morte et qu'elle ne voit plus le jour.

IPHIGÉNIE.

Elle est bien à plaindre, elle et le père qui l'a immolée.

ORESTE.

Elle a péri pour une femme perfide, bien peu digne d'un tel sacrifice [1].

IPHIGÉNIE.

Mais le fils du roi mort est-il dans Argos?

ORESTE.

Il vit, et il est malheureux, forcé d'errer par toute la terre.

IPHIGÉNIE.

Adieu, songes trompeurs; vous n'êtes qu'illusion.

ORESTE.

Les dieux, qu'on appelle sages, ne sont pas moins

[1] Hélène.

trompeurs que les songes légers. Une grande confusion règne dans les choses divines et dans les choses humaines. Une seule chose subsiste : c'est que, sans être dans le délire, il a cru aux oracles des devins, et il a péri de la mort que connaissent ceux qui en ont le secret.

LE CHOEUR.

Hélas! qui nous apprendra aussi la destinée de nos parents? vivent-ils? sont-ils privés de la vie?

IPHIGÉNIE.

Écoutez, étrangers; je médite un projet qui peut vous être utile, ainsi qu'à moi. Un plan n'a jamais plus de chances de succès que lorsqu'il rencontre l'approbation générale. Veux-tu, si je te donne la vie, retourner à Argos avec un message de ma part pour mes amis, et y porter une lettre qu'un captif touché de compassion a écrite en mon nom, convaincu que ma main était innocente du sang qu'elle versait, et qu'il mourait victime de la loi, et de la volonté de la déesse qui justifiait ce barbare usage? Je n'ai trouvé personne jusqu'à ce jour qui pût retourner à Argos chargé de mon message, et rendre cette lettre à un de mes amis. Pour toi, qui parais être de naissance distinguée, et qui connais Mycènes et ceux que j'ai en vue, sois libre, et toi aussi tu auras une récompense qui n'est pas à dédaigner, la vie, en échange du service que tu m'auras rendu. Pour ton compagnon, puisque nos lois l'exigent, qu'il soit, seul et sans toi, la victime offerte à la déesse.

ORESTE.

J'approuve tout ce que tu as dit, hors un seul point, ô étrangère! laisser égorger cet ami serait pour moi une peine trop cruelle. Je suis le pilote qui l'embarquai sur cette mer de calamités, et il partage ma malheureuse navigation. Il n'est pas juste que je le perde pour te servir, et pour me soustraire au péril. Mais voici ce qu'il faut faire : remets-lui la lettre; il la portera à Argos, et remplira tes désirs; et moi, j'abandonne ma vie à qui la voudra. Quoi de plus lâche que se sauver soi-

même, après avoir plongé son ami dans la détresse? Mais celui-ci est mon ami, et ses jours me sont plus précieux que les miens.

IPHIGÉNIE.

O généreux caractère! combien doit être noble la source où tu as puisé ce dévoûment pour tes amis! puisse te ressembler celui des miens qui survit! Car, étrangers, moi aussi j'ai un frère; mon seul malheur est de ne pas le voir. Mais, puisque tu le veux ainsi, nous enverrons ton ami porter mon message; et toi, tu mourras. Une grande passion pour cet ami te possède.

ORESTE.

Mais qui me sacrifiera? qui remplira ce cruel office?

IPHIGÉNIE.

Moi : je suis prêtresse de la déesse.

ORESTE.

Office indigne de toi, ô jeune fille, et bien horrible!

IPHIGÉNIE.

Mais la nécessité m'y oblige : il faut obéir.

ORESTE.

Quoi! une femme, plonger le glaive dans le sein des hommes!

IPHIGÉNIE.

Non; mais je répandrai l'eau lustrale sur ta chevelure.

ORESTE.

Et quel sera le sacrificateur, si cette question m'est permise?

IPHIGÉNIE.

Ceux qu'on charge de ce soin sont dans ce temple.

ORESTE.

Et quel tombeau me recevra après ma mort?

IPHIGÉNIE.

Le feu sacré, et une caverne ténébreuse[1].

[1] Diodore de Sicile, XX, 14, dit, en parlant des Carthaginois : « Il y avait chez eux une statue de Saturne, en airain, les mains étendues et

ORESTE.

Ah ! si la main de ma sœur me rendait les derniers devoirs !

IPHIGÉNIE.

Vains souhaits ! étranger, qui que tu sois, ta sœur est bien loin de cette terre barbare. Mais, puisque tu es d'Argos, je ne manquerai pas de te servir en tout ce qui sera possible : je déposerai sur ton tombeau de nombreuses offrandes, je répandrai une huile pure sur ton corps, et je ferai couler sur ton bûcher la liqueur que l'abeille dorée exprime du suc des fleurs [1]. Mais j'entre dans le temple de la déesse, et j'en rapporterai ma lettre ; ne prends point de malveillance contre moi. Gardes, veillez sur eux, mais sans les charger de chaînes. Je vais envoyer à Argos des nouvelles inespérées peut-être pour un ami, celui de tous que je chéris le plus ; et ma lettre, en lui apprenant que ceux qu'il croit morts sont vivants, le comblera de joie.

LE CHOEUR, *en se retirant*, *à Oreste*.

Je pleure en te voyant destiné aux sanglantes aspersions.

ORESTE.

Non, mon sort n'est point à plaindre ; réjouissez-vous plutôt, étrangères.

LE CHOEUR, *à Pylade*.

Pour toi, jeune homme, nous te félicitons de l'heureuse fortune qui te permet de retourner dans ta patrie.

inclinées vers la terre, en sorte que les enfants qu'on y plaçait roulaient aussitôt et tombaient dans une caverne remplies de feu. Il est probable qu'Euripide a pris de là ses traditions fabuleuses sur les sacrifices humains en Tauride, dans le passage où il montre Iphigénie répondant aux questions d'Oreste. » Puis il cite ces vers d'Euripide.

[1] Voyez des exemples dans l'*Iliade*, XXIV, 587, et dans l'*Odyssée*, XXIV, 44.

PYLADE.

Il n'est point de bonheur pour un ami, quand il voit mourir son ami.

LE CHOEUR.

O funeste départ! Hélas! hélas! tu péris. Lequel des deux est la victime? Mon esprit indécis doute encore si c'est sur toi, ou sur lui, que je dois pleurer.

ORESTE.

Pylade, au nom des dieux, éprouves-tu les mêmes sentiments que moi?

PYLADE.

Je ne sais : tu me fais une question à laquelle je ne puis répondre.

ORESTE.

Quelle est cette jeune fille? Ne dirait-on pas une Grecque, à la manière dont elle nous interrogeait sur les travaux de la guerre de Troie, sur le retour des Grecs, sur le devin Calchas et sur Achille? Et comme elle a gémi sur les malheurs d'Agamemnon! elle s'est informée aussi de son épouse et de ses enfants. Cette étrangère est née à Argos; autrement, quelle raison aurait-elle d'écrire en ce pays, et de s'intéresser aux affaires d'Argos comme aux siennes propres?

PYLADE.

Tu m'as prévenu; tes paroles expriment mes pensées, si ce n'est peut-être que la destinée des rois est connue de tous ceux qui ont l'expérience de la vie. Mais elle a dit une autre parole[1]...

[1] Cette parole est l'arrêt de mort d'Oreste, qui l'a exigé. Ici commence cet admirable combat d'amitié dont parle Ovide (*de Ponto*, liv. III, élég. 2) :

Ire jubet Pylades carum moriturus Orestem ;
 Hic negat, inque vicem pugnat uterque mori.
Extitit hoc unum quod non convenerit illis ;
 Cætera pars concors et sine lite fuit

ORESTE.

Laquelle? En me la communiquant, peut-être l'entendras-tu mieux.

PYLADE.

C'est une honte pour moi, quand tu meurs, de voir la lumière. Avec toi j'ai traversé les mers, avec toi je dois mourir : on m'accusera de peur et de lâcheté à Argos et dans les vallées de la Phocide [1] ! Je passerai aux yeux de la multitude (la multitude est malveillante) pour t'avoir trahi, et m'être sauvé seul, ou même pour t'avoir tué, pour avoir machiné ta mort après la ruine de ta maison, dans l'espoir de ravir ton sceptre en épousant ta sœur, héritière de tous tes biens. Voilà ma crainte, voilà ce qui me fait rougir. Non, rien ne pourra m'empêcher de mourir avec toi, d'offrir avec toi ma tête au glaive et mon corps au bûcher, moi, ton ami, qui redoute le blâme public.

ORESTE.

Sois raisonnable : je dois supporter mes maux; assez fort pour une seule épreuve, je n'en pourrais supporter deux. Car ce que tu appelles un chagrin, tu l'appelles aussi un déshonneur. Tout cela m'est réservé, si, quand tu partages mes périls, je te donne encore la mort. Car pour ce qui me touche, ce n'est pas un malheur, persécuté par les dieux comme je le suis, de perdre la vie. Mais toi, tu es heureux, ta maison est pure, innocente, tandis que la mienne est coupable et malheureuse. Sauve tes jours, aie des enfants de ma sœur, que je t'ai donnée pour épouse, et la race de mon père ne périra pas sans postérité. Pars donc, vis et habite la maison paternelle. Et lorsque tu seras de retour en Grèce, et dans Argos aux vaillants coursiers, je t'en conjure par cette main que je touche, élève-moi un tombeau qui perpétue ma mémoire, et que ma sœur l'arrose de ses larmes et y

[1] La Phocide était la patrie de Pylade, et Argos celle d'Oreste.

dépose sa chevelure[1]. Raconte-lui comment j'ai péri, immolé par une femme d'Argos sur l'autel de Diane. N'abandonne jamais ma sœur, en voyant la solitude de tes proches et de la maison de ton père. Adieu, compagnon de mes plaisirs[2], le plus fidèle de mes amis, élevé avec moi dès l'enfance, toi qui as porté si constamment le fardeau de mes douleurs. Apollon, ce dieu prophète, usant de ruse, nous avait abusés; il nous a rejetés le plus loin possible de la Grèce, rougissant de ses anciens oracles. Je m'abandonnai entièrement à sa conduite; pour obéir à ses ordres, j'ai tué ma mère, et je meurs à mon tour!

PYLADE.

Tu auras un tombeau, et je n'abandonnerai jamais la couche d'Électre, ô infortuné! car, mort, tu me seras plus cher que pendant ta vie. Mais l'oracle du dieu ne t'a point encore perdu, quoique tu sois bien près du trépas. Mais souvent, souvent l'excès du malheur amène d'étonnantes révolutions.

ORESTE.

Garde le silence : les oracles d'Apollon ne me servent de rien; car voici la prêtresse qui sort du temple.

IPHIGÉNIE[3].

— Retirez-vous, chères compagnes; allez dans le temple préparer les choses nécessaires aux sacrificateurs. — Voici, ô étrangers, les tablettes qui contiennent ma lettre : mais écoutez ce que je désire en outre. Une fois le danger passé, nul homme ne reste le même, quand la

[1] TIBULLE, I, 3, 7 :

> Non soror Assyrios cineri quæ dedat odores,
> Et fleat effusis ante sepulcra comis.

[2] Grec : « de ma chasse. »

[3] Elle s'adresse d'abord aux gardes qu'elle avait chargés plus haut de veiller sur les étrangers.

peur a fait place à l'assurance. Mais je crains qu'à peine échappé de cette contrée, celui de vous qui se chargera de porter mon message à Argos ne l'oublie complétement.

ORESTE.

Que veux-tu donc? qu'est-ce qui t'inquiète?

IPHIGÉNIE.

Qu'il me fasse le serment de rendre cette lettre dans Argos à ceux à qui je l'adresse.

ORESTE.

T'engageras-tu aussi par un serment réciproque?

IPHIGÉNIE.

A quoi faut-il que je m'engage? parle.

ORESTE.

A renvoyer celui-ci sain et sauf de cette terre barbare.

IPHIGÉNIE.

C'est juste; comment pourrait-il porter mon message?

ORESTE.

Mais le tyran accordera-t-il cette faveur?

IPHIGÉNIE.

Je l'y déciderai, et je ferai moi-même embarquer ton ami.

ORESTE.

Jure donc, Pylade; et toi, indique-lui les termes saints du serment qu'il doit prêter.

IPHIGÉNIE.

Qu'il dise : « Je rendrai cette lettre à tes amis. »

PYLADE.

Oui, je rendrai cet écrit à tes amis.

IPHIGÉNIE.

Et moi je te renverrai sain et sauf des îles Cyanées.

ORESTE.

Quel dieu prends-tu à témoin de ton serment?

IPHIGÉNIE.

Diane, dont je suis la prêtresse.

PYLADE.

Et moi, le roi du ciel, le grand Jupiter.

IPHIGÉNIE.

Et si tu me trahis, au mépris de ton serment?

PYLADE.

Puissé-je ne revoir jamais ma patrie! Et toi, si tu ne sauves mes jours?

IPHIGÉNIE.

Puissé-je ne jamais porter vivante mes pas dans Argos!

PYLADE.

Écoute maintenant une chose que nous avons omise.

IPHIGÉNIE.

Il sera toujours temps, si elle est convenable.

PYLADE.

Accorde-moi cette exception : si le vaisseau fait naufrage, si ta lettre périt avec mes biens dans la tempête, si je ne sauve que ma vie, que le serment ne soit plus obligatoire pour moi.

IPHIGÉNIE.

Sais-tu ce que je ferai? plus on prend de soins, plus on a de chances de succès. Je te dirai le contenu de ma lettre, pour que tu puisses la rendre à mes amis : ainsi tout sera en sûreté. Si en effet tu conserves ma lettre, ses muets caractères diront ce qu'elle contient; si au contraire elle disparaît dans la mer, tu en conserveras le sens en sauvant ta vie.

PYLADE.

C'est bien dit, dans l'intérêt des dieux et dans le mien. Mais fais-moi connaître à qui dans Argos je dois porter ta lettre, et ce que je dois dire, comme le tenant de ta bouche.

IPHIGÉNIE.

Dis à Oreste, fils d'Agamemnon : « Celle qui t'écrit » est celle qui fut immolée en Aulide, Iphigénie, qui » vit encore, quoiqu'elle ne vive plus pour vous... »

ORESTE.

Où est-elle? après sa mort, comment a-t-elle pu revivre?

IPHIGÉNIE.

C'est elle-même que tu vois : ne m'interromps point. « Ramène-moi dans Argos, ô mon frère; délivre-moi, » avant que je meure, de cette terre barbare et du culte » cruel de la déesse, à qui mon ministère m'oblige d'im- » moler les étrangers. »

ORESTE.

Ah! Pylade, que dire? où sommes-nous?

IPHIGÉNIE.

« Ou mes imprécations s'attacheront à ta famille, » Oreste... » (*A Pylade.*) C'est son nom que je répète une seconde fois, pour que tu le saches bien.

PYLADE.

O dieux!

IPHIGÉNIE.

Pourquoi invoques-tu les dieux dans une affaire qui me touche?

PYLADE.

Rien. Poursuis : mon esprit était distrait. Peut-être, sans t'interroger, arriverai-je à la certitude.

IPHIGÉNIE.

Dis-lui que Diane me sauva en mettant à ma place une biche, que mon père immola, croyant plonger le glaive dans mon sein, et que la déesse me transporta dans cette contrée. Tel est mon message; voilà ce qui est contenu dans ma lettre.

PYLADE.

O serment facile à accomplir, que tu as exigé de moi; ô heureux serment que tu as prêté toi-même! je ne tarderai pas longtemps à m'acquitter du mien. Tiens, Oreste, voilà la lettre que je t'apporte et que je te remets de la part de ta sœur.

ORESTE.

Je la reçois: mais laissons là ce que contiennent ces

tablettes, et livrons-nous d'abord à un plaisir plus réel. O sœur chérie! dans ma surprise, je doute encore de mon bonheur en te serrant dans mes bras, et je m'abandonne à la joie en apprenant ces faits incroyables.

LE CHOEUR.

Étranger, tu souilles témérairement la prêtresse de Diane, en portant une main profane sur les voiles sacrés qui la couvrent.

ORESTE.

O ma sœur, fille de mon père Agamemnon, ne me repousse pas, en retrouvant un frère que tu croyais ne revoir jamais.

IPHIGÈNIE.

Toi, mon frère? Ah! cesse de le prétendre. Il est à Argos ou à Nauplie[1].

ORESTE.

Infortunée, ton frère n'est pas aux lieux que tu nommes.

IPHIGÉNIE.

La fille de Tyndare t'aurait-elle donné le jour?

ORESTE.

Oui, et j'ai pour père le petit-fils de Pélops.

IPHIGÉNIE.

Que dis-tu?.... Peux-tu m'en donner quelque preuve?

ORESTE.

Je le puis: interroge-moi sur notre famille.

IPHIGÉNIE.

C'est à toi de parler, et à moi de t'écouter.

ORESTE.

Je te dirai d'abord ce que j'ai appris de la bouche d'Électre. Tu connais la querelle qui divisa Atrée et Thyeste?

IPHIGÉNIE.

On me l'a racontée; c'était au sujet de la toison d'or.

[1] Nauplie, port de l'Argolide.

ORESTE.

Tu sais donc aussi que tu l'as représentée sur un tissu brodé de tes mains?

IPHIGÉNIE.

O toi que j'aime déjà, tu es sur le chemin de mon cœur.

ORESTE.

Et cette image que tu traças sur la toile, le Soleil reculant d'horreur?

IPHIGÉNIE.

Oui, j'ai tracé aussi cette image en tissu délicat.

ORESTE.

Et le bain que te fit préparer ta mère en Aulide[1]?

IPHIGÉNIE.

Il est vrai; un noble hymen ne dut pas m'en priver.

ORESTE.

Et encore, ta chevelure que tu envoyas à ta mère?

IPHIGÉNIE.

Comme souvenir à déposer sur mon tombeau

ORESTE.

Ce que j'ai vu moi-même me fournira aussi des indices certains. La lance antique dont s'arma la main de Pélops pour tuer dans Pise Œnomaüs et conquérir Hippodamie, je l'ai vu cachée dans ton appartement.

IPHIGÉNIE.

O frère chéri, quel autre nom te donner? car tu es ce que j'ai de plus cher au monde. Je te revois donc, Oreste, loin de ta patrie, loin d'Argos! Ah! mon frère!

ORESTE.

Et moi, je te revois après avoir cru si longtemps à ta mort. La joie se mêle à nos soupirs, et de douces larmes mouillent tes paupières et les miennes.

IPHIGÉNIE.

Je le laissai jeune enfant dans la maison paternelle, et encore entre les bras de sa nourrice. O mon âme, plus

[1] Le bain était une des cérémonies usitées avant le mariage.

heureuse que je ne puis l'exprimer! que dirai-je? Cet événement est au-dessus du prodige, au-dessus de toute expression.

ORESTE.

Puissions-nous à l'avenir être heureux l'un avec l'autre!

IPHIGÉNIE *au chœur.*

J'ai reçu une joie inespérée, ô mes amies; mais je crains que l'auteur de ma joie ne m'échappe et ne s'envole comme un fantôme léger. O cité bâtie par la main des Cyclopes, ô Mycènes, ma chère patrie, que de grâces ne te dois-je pas, pour avoir donné la vie, pour avoir donné l'éducation à ce frère, la gloire de notre famille!

ORESTE.

Heureux par notre naissance, ô ma sœur, si nous envisageons les événements, nous avons une vie bien malheureuse.

IPHIGÉNIE.

Infortunée, je l'ai bien appris, quand mon père, accablé de douleur, plongea le couteau sacré dans mon sein.

ORESTE.

Hélas! même loin de ce spectacle, je crois te voir sous le coup mortel.

IPHIGÉNIE.

Et lorsque, privée de l'hymen d'Achille, on me conduisait abusée dans la prétendue chambre nuptiale, autour de l'autel régnaient le deuil et les larmes. Hélas! hélas! quelle ablution m'y attendait!

ORESTE.

Moi aussi j'ai déploré l'attentat auquel osa se porter mon père.

IPHIGÉNIE.

Père dénaturé, il ne m'a point traitée comme son enfant. Mais les calamités s'enchaînent.

ORESTE.

Infortunée, et si tu avais immolé ton frère?

IPHIGÉNIE.

Par l'influence de quelque divinité? Ah! malheureuse, quel attentat! Mon attentat est horrible! oui, il est horrible, ô mon frère! Tu l'as à peine évité, ce coup impie que mes mains allaient frapper. Mais quelle sera la fin de tant de maux? quelle sera ma destinée? quel moyen trouver pour t'arracher à ce pays, à la mort, pour te renvoyer à Argos, ta patrie, sans plonger le glaive sacré dans ton sang! C'est à toi, malheureux Oreste, à trouver cet expédient. Sera-ce par terre et à pied, plutôt que par mer? Mais tu affronteras la mort, en traversant des tribus barbares et des chemins impraticables; et par le détroit des roches Cyanées la route est longue et la navigation difficile. Ah! malheureuse, malheureuse! quel dieu, ou quel mortel, ou quel hasard inespéré, aplanissant tant d'obstacles, montrera aux deux Atrides dans l'abandon le terme de leurs souffrances?

LE CHOEUR.

Au nombre des choses merveilleuses et qu'on ne saurait exprimer, en voilà dont je puis parler moi-même, en témoin qui a tout vu et tout entendu.

PYLADE.

Oui, Oreste, il est naturel que des amis qui retrouvent leurs amis se livrent à de doux embrassements; mais il faut aussi mettre fin aux lamentations, et en venir à chercher les moyens de sauver nos jours et de quitter ces rivages barbares. Le propre des sages est de ne pas manquer à la fortune et de saisir l'occasion, sans chercher des plaisirs intempestifs.

ORESTE.

Tu as raison; mais je crois que la fortune seconde nos efforts. Pour ceux qui ont du cœur, il est naturel que le secours divin soit plus efficace.

IPHIGÉNIE.

Rien ne saurait m'empêcher de m'informer de la destinée d'Électre : tout ce que j'en apprendrai sera intéressant pour moi.

ORESTE.

Elle est l'épouse de Pylade, et jouit d'une vie heureuse.

IPHIGÉNIE.

Mais quel est son pays, et de qui est-il fils?

ORESTE.

Strophius le Phocéen est son père.

IPHIGÉNIE.

La fille d'Atrée est donc sa mère [1], et le sang nous unit?

ORESTE.

C'est ton cousin, et pour moi le seul ami fidèle.

IPHIGÉNIE.

Il n'était pas encore né, lorsque mon père me sacrifia?

ORESTE.

Non; Strophius resta quelque temps sans avoir d'enfants.

IPHIGÉNIE.

Salut donc, époux de ma sœur.

ORESTE.

Il est aussi mon sauveur, et non pas seulement mon parent.

IPHIGÉNIE.

Mais comment as-tu osé commettre un terrible attentat sur ta mère?

ORESTE.

Gardons le silence là-dessus : j'avais à venger mon père.

IPHIGÉNIE.

Mais quelle cause la porta à faire périr son époux?

ORESTE.

Laisse là les crimes de ta mère; il ne te sied pas d'en entendre le récit.

IPHIGÉNIE.

Je me tais. Maintenant donc le destin d'Argos repose sur toi?

[1] Le scholiaste d'Euripide sur *Oreste* nommé Anaxibie cette sœur d'Agamemnon. (Voyez aussi Pausanias, *Corinthiaques*, chap. 29.)

ORESTE.

Ménélas règne, et je suis exilé de ma patrie.

IPHIGÉNIE.

Quoi donc? a-t-il accablé notre maison dans la détresse?

ORESTE.

Non; mais la crainte des Furies qui me poursuivent me chasse de mon pays.

IPHIGÉNIE.

Voilà donc la cause du délire qui t'a saisi, dit-on, sur le rivage et en ces lieux?

ORESTE.

Ce n'est pas la première fois qu'on m'a vu malheureux.

IPHIGÉNIE.

J'entends : c'est à cause de ta mère que les déesses te poursuivent.

ORESTE.

Oui, et elles me maîtrisent avec un frein sanglant.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi donc as-tu abordé en cette contrée?

ORESTE.

Je suis venu, conduit par l'oracle d'Apollon.

IPHIGÉNIE.

Quel était ton dessein? est-ce un mystère que tu ne puisses dire?

ORESTE.

Je vais te l'apprendre : cet oracle est pour moi l'origine de bien des peines. Après que le crime de ma mère, que je tais, eut été puni par mon bras, les persécutions des Euménides me forcèrent de m'exiler. Puis Apollon m'envoya à Athènes, pour subir le jugement des déesses qu'on craint de nommer [1]. Là se tient ce tribunal révéré [2]

[1] Voyez *Oreste*, vers 57, et *Œdipe à Colone*, vers 128. Les Grecs, qui évitaient de nommer les Furies, leur donnaient aussi par euphémisme le nom d'*Euménides*, c'est-à-dire bienveillantes.

[2] C'est l'Aréopage, ainsi nommé parce que Mars fut le premier qui y fut mis en jugement pour le meurtre d'Halirrhotius, fils de Neptune. (Voyez Pausanias, *Attic.*)

auquel Jupiter soumit le dieu Mars, pour avoir souillé ses mains dans le sang. Arrivé dans cette ville, nul hôte ne voulut d'abord m'y recevoir, comme en horreur aux dieux : ceux qui respectaient encore les droits de l'hospitalité me reçurent à une table solitaire, quoique habitant sous le même toit, et par leur silence ils me réduisaient aussi à me taire; pour m'empêcher de partager leur boire et leur manger, ils avaient chacun leur coupe, toutes pareilles, dans lesquelles ils versaient le vin pour se livrer au plaisir de la table. Et moi, je n'osais me plaindre à mes hôtes; mais, dans ma douleur silencieuse, j'avais l'air de n'y pas prendre garde; tout en gémissant au fond de l'âme, parce que j'étais le meurtrier de ma mère. J'ai appris qu'à Athènes mon malheur avait donné lieu à une fête [1], et que l'usage se conserve encore chez le peuple de Minerve de la célébrer en l'honneur des coupes. Quand je fus arrivé sur la colline de Mars et que je comparus en jugement, je me plaçai sur un des siéges, et la plus vieille des Furies prit l'autre. Apollon, écoutant et répondant à l'accusation de parricide, me sauva par son témoignage [2]. Pallas compta les suffrages recueillis de ses propres mains : ils se trouvèrent égaux de part et d'autre, et je sortis absous de cette accusation capitale. Celles des Euménides qui acquiescèrent à ma sentence résolurent d'avoir un temple près du lieu où l'on avait

[1] Le scholiaste d'Aristophane, sur le vers 95 des *Chevaliers*, raconte ainsi l'origine de cette fête : « Oreste, à cause du meurtre de sa mère, vint à Athènes, chez Pandion, qui régnait alors sur les Athéniens, et le trouva présidant à un banquet public. Pandion donc, n'osant renvoyer Oreste, et regardant pourtant comme une impiété de l'admettre à sa table et à boire en commun avant qu'il ne se fût purifié de son meurtre, pour éviter de boire tous à la même coupe, fit servir une coupe à chacun des invités. » — Il faut remarquer ici l'anachronisme du scholiaste, qui fait Pandion contemporain d'Oreste. La liste des rois d'Athènes donne Pandion, Érechthée, Égée, Thésée, Démophon, contemporain d'Oreste. Voyez aussi le scholiaste sur les vers 1001 et 1075 des *Acharniens*; Plutarque, *Symposiac.*, liv. II, 10; Suidas, v° χόες.

[2] Voyez les *Euménides* d'Eschyle.

recueilli les suffrages [1]; celles qui furent mécontentes de ce jugement me poursuivirent sans relâche, jusqu'à ce que, revenant sur la terre sacrée d'Apollon, étendu à la porte de son temple sans prendre de nourriture, je jurai de me donner la mort, si le dieu auteur de ma perte ne devenait l'auteur de mon salut. Aussitôt, faisant entendre sa voix par le trépied d'or, Apollon m'ordonne de venir en cette contrée, pour enlever la statue descendue du ciel et la déposer sur le sol d'Athènes. Telle est la voie de salut que le dieu m'a ouverte : aide-moi à y marcher. Si, en effet, je puis m'emparer de la statue de la déesse, délivré alors de mes fureurs, je t'embarquerai sur mon navire aux rames agiles, et je te ramènerai à Mycènes. Ainsi, ô ma sœur, ô tête chérie, sauve la maison paternelle, sauve ton frère; car je suis perdu sans ressource, et avec moi la race de Pélops, si nous n'enlevons la statue céleste de la déesse.

LE CHOEUR.

La colère terrible des dieux est déchaînée sur la race de Tantale, et l'accable d'infortunes.

IPHIGÉNIE.

J'ai conçu le désir, même avant ton arrivée, de retourner à Argos et de te revoir, ô mon frère. Je veux ce que tu veux toi-même, te délivrer de tes souffrances et relever de ses ruines la maison paternelle; car je n'ai plus de ressentiment contre celui qui m'a immolée. Ma main se dispensera de t'égorger, et je sauverai notre maison. Mais comment échapper aux yeux de la déesse et à la colère du roi, lorsqu'il trouvera le socle de pierre vide de sa statue? comment me soustraire à la mort? quelle excuse alléguer? Ah! si tout pouvait s'accomplir du même coup, si tu pouvais à la fois enlever la statue de la déesse et m'emmener sur ton vaisseau, ce serait une glorieuse entreprise. Mais, séparée de ce gage précieux, je périrai, et toi, après avoir pourvu à ton salut, tu reverras ta

[1] Voyez les *Euménides* d'Eschyle.

patrie. Cependant je ne fuis aucun péril, pas même la mort s'il le faut, pour te sauver. En effet la mort d'un homme laisse des regrets dans une famille, mais une femme est impuissante.

ORESTE.

Non, je ne serai point ton meurtrier, comme je fus celui de ma mère. C'est assez de son sang. Je veux tout partager avec toi, et dans la vie et dans la mort. Je te ramènerai dans notre patrie, si je m'échappe moi-même de ces lieux, ou j'y resterai pour mourir avec toi. Mais écoute ce que je pense : si cet enlèvement déplaisait à Diane, Apollon aurait-il ordonné de transporter la statue de la déesse dans la ville de Minerve? m'aurait-il promis la joie de te revoir? En rapprochant toutes ces idées, je conçois l'espoir d'un heureux retour.

IPHIGÉNIE.

Mais comment faire pour échapper à la mort et nous assurer l'objet de nos vœux? La volonté du moins ne manque pas.

ORESTE.

Ne pourrions-nous pas tuer le tyran?

IPHIGÉNIE.

Périlleuse entreprise pour des étrangers, de tuer les gens du pays où ils arrivent!

ORESTE.

Mais si ton salut et le mien en dépendent, il faut tenter l'entreprise.

IPHIGÉNIE.

Je ne saurais, mais je loue ton courage.

ORESTE.

Mais, quoi! si tu me cachais secrètement dans le temple?

IPHIGÉNIE.

Pour nous sauver à la faveur des ténèbres?

ORESTE.

La nuit est favorable à ceux qui dérobent[1], comme la lumière à la vérité.

IPHIGÉNIE.

Il y a dans le temple des gardiens sacrés, auxquels nous n'échapperons pas.

ORESTE.

Ah dieux! nous sommes perdus! Quel moyen de salut?

IPHIGÉNIE.

Je crois avoir trouvé un nouvel expédient.

ORESTE.

Lequel? fais-moi part de ton idée.

IPHIGÉNIE.

Je me servirai de vos fureurs mêmes pour tromper nos gardiens.

ORESTE.

Que les femmes ont l'esprit fécond en ressources!

IPHIGÉNIE.

Je dirai que tu viens d'Argos et que tu es le meurtrier de ta mère.

ORESTE.

Use de mes malheurs, si tu peux les mettre à profit.

IPHIGÉNIE.

Je dirai qu'il n'est pas permis de sacrifier à la déesse.

ORESTE.

Sous quel prétexte? je soupçonne quelque chose.

IPHIGÉNIE.

Une victime impure, et que je l'immolerai quand elle sera purifiée.

ORESTE.

Comment nous sera-t-il plus aisé ainsi d'enlever la statue?

IPHIGÉNIE.

J'annoncerai l'intention de te purifier dans les eaux de la mer.

[1] Grec : « aux voleurs. » Oreste rappelle ici qu'Apollon lui a commandé de dérober la statue de Diane.

ORESTE.

La statue, but de notre voyage, est encore dans l'intérieur du temple.

IPHIGÉNIE.

Je dirai qu'il faut purifier aussi la statue, souillée par tes attouchements.

ORESTE.

Vers quelle partie du rivage?

IPHIGÉNIE.

A l'endroit même où ton vaisseau est attaché par les câbles.

ORESTE.

Quelque autre portera-t-il la statue avec toi?

IPHIGÉNIE.

Moi-même : seule j'ai le droit d'y porter les mains.

ORESTE.

Et Pylade, quel rôle jouera-t-il dans notre entreprise?

IPHIGÉNIE.

On dira qu'il est souillé du même crime.

ORESTE.

Est-ce à l'insu du roi, ou à sa connaissance, que tu feras cette tentative?

IPHIGÉNIE.

J'emploierai la persuasion; car ce ne peut être à son insu.

ORESTE.

Et puis, nous avons de bons rameurs sur notre vaisseau.

IPHIGÉNIE.

Le reste te regarde, c'est à toi d'y pourvoir.

ORESTE.

Une seule chose encore est nécessaire, c'est que ces femmes gardent le secret. Conjure-les de se taire, trouve des paroles persuasives; une femme est toujours habile à exciter la compassion. Tout le reste aura, j'espère, une heureuse issue.

IPHIGÉNIE, *au chœur.*

Chères compagnes, j'ai recours à vous ; de vous dépend mon bonheur ou ma ruine, en me privant à jamais de ma patrie, d'un frère chéri et d'une sœur bien-aimée. Voici ce que je vous demande d'abord : nous sommes femmes, notre sexe se distingue par une bienveillance réciproque, et par la fidélité à nos intérêts communs. Gardez-nous le secret, et secondez notre fuite. C'est une chose précieuse qu'une langue dont la discrétion est sûre. Vous le voyez, une seule et même fortune, le retour dans la patrie, ou la mort, attend trois têtes bien chères. En assurant mon salut, j'assure le tien ; et pour que tu partages aussi notre fortune, je te ramènerai dans la Grèce. Oui, je t'en conjure par cette main que je presse[1]; et toi, et toi aussi, reçois ma prière ; et toi, par ce visage que je touche, par ces genoux que j'embrasse, par tout ce qui t'est cher dans ta maison, au nom d'un père, d'une mère, au nom de tes enfants, s'il est des mères parmi vous. Chères compagnes, parlez. Qui de vous me donne ou me refuse son aveu ? Faites-moi connaître vos sentiments. Si vous n'approuvez pas mes projets, c'est fait de moi et de mon frère.

LE CHOEUR.

Rassure-toi, chère maîtresse, et songe seulement à ta délivrance. Pour ce qui est de moi, je conserverai fidèlement, j'en prends à témoin le grand Jupiter, tous les secrets que tu m'as confiés.

IPHIGÉNIE.

Je vous rends grâces pour ces paroles, et fais des vœux pour votre bonheur. Pour vous deux, Oreste et Pylade, il est temps d'entrer dans le temple. Le roi de cette contrée va venir, pour s'informer si le sacrifice est accompli.

(Oreste et Pylade quitte la scène.)

---

[1] Ici Iphigénie s'adresse successivement aux diverses personnes du chœur.

IPHIGÉNIE.

Vénérable déesse, qui jadis en Aulide me délivras des mains meurtrières d'un père, délivre-moi encore aujourd'hui, avec ces deux infortunés. Si tu ne nous prêtes ton secours, quel mortel désormais ajoutera foi aux oracles d'Apollon? Seconde nos projets, et quitte cette terre barbare pour le séjour d'Athènes. Il ne te convient pas de rester en ces lieux, quand tu peux habiter une ville fortunée.

LE CHOEUR.

Oiseau qui, sur les rochers de la mer, chantes ta destinée lamentable; Alcyon[1], dont les doux accents, compris des sages mortels, pleurent sans cesse un époux chéri; je mêle mes gémissements aux tiens; oiseau plaintif comme toi, mais privée d'ailes pour revoir ma patrie[2], je regrette les doux entretiens des Grecs; je regrette Diane Lucine, qui habite sur le mont Cynthius[3], à l'ombre des palmiers à l'élégant feuillage, des lauriers aux rameaux touffus, et du pâle olivier consacré par les couches de Latone[4], non loin du lac peuplé de cygnes[5], dont les chants mélodieux célèbrent les Muses.

Que de larmes coulèrent de mes yeux et baignèrent mon visage, lorsque, après la ruine de ma patrie, je montai sur des navires couverts de rames et de lances ennemies! Vendue à prix d'or, je vins dans ce pays barbare, où je

[1] Alcyone, fille d'Éole, ayant perdu son mari Ceyx, qu'elle pleurait jour et nuit, fut changée en alcyon. (Ovide, *Métamorph.*, liv. XI, 270.)

[2] Ce petit commentaire m'a paru nécessaire pour rendre l'intention de ces deux mots, ἄπτερος ὄρνις, *oiseau sans ailes*.

[3] Le Cynthe, montagne située au milieu de Délos, île de la mer Égée, célèbre par la naissance d'Apollon et de Diane.

[4] Latone était appuyée contre un olivier lorsqu'elle accoucha de Diane.

[5] Sur ce lac, voyez Callimaque, *Hymn. in Delum*, v. 249. Hérodote, II, 170, l'appelle *Trochoïde*, c'est-à-dire qu'il avait une forme circulaire.

sers la fille d'Agamemnon, prêtresse de Diane chasseresse [1]. Vouée au service des autels qu'arrose le sang des victimes, je porte envie à ceux dont le sort fut toujours misérable ; car le malheur est moins pesant à celui qui y fut élevé ; mais les revers qui surviennent après la prospérité rendent la vie insupportable aux mortels.

Pour toi, ô ma maîtresse, un navire argien porté par cinquante rames te conduira dans ta patrie : les sons aigus de la flûte de Pan [2], dieu des montagnes, encourageront les rameurs, et Apollon le prophète, faisant résonner les sept cordes de sa lyre, accompagnera de ses chants ton voyage vers la splendide Athènes. Tu me laisses en ces lieux, et tu te livres à l'agilité des rames, et les cordages tendront au vent les voiles du vaisseau rapide gonflées vers la proue.

Que ne puis-je, portée sur des ailes, parcourir l'immensité des cieux [3], où le soleil promène ses ardents rayons ! J'arrêterais mon vol au-dessus de la maison paternelle : je me mêlerais aux chœurs de danse où, vierge destinée à un noble hyménée, j'animais sous les yeux de ma mère la troupe des jeunes filles de mon âge, et je disputais à mes compagnes le prix de la beauté, laissant ondoyer les tissus précieux et les boucles flottantes qui voilaient mon visage.

———

THOAS.

Où est la femme grecque, gardienne de ce temple ? A-

[1] Grec : « de la déesse qui tue les cerfs. »

[2] Ὁ κηροδέτας κάλαμος, « les roseaux assemblés avec de la cire. » C'est l'instrument dont Virgile a dit, IIe églog., 36 :

Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula.

Voyez la note sur le vers 144 d'*Oreste*, t. I, p. 69.

[3] Grec : « le resplendissant hippodrome. » Ce vœu de s'envoler dans les airs se retrouve dans d'autres pièces d'Euripide. Voyez *Hécube*, t. I, p. 51.

t-elle commencé le sacrifice des deux étrangers? leurs corps brûlent-ils dans le feu du sanctuaire?

LE CHOEUR.

La voici, ô roi; elle répondra elle-même à tes questions.

THOAS.

Eh quoi! d'où vient, fille d'Agamemnon, que tu as enlevé de sa place la statue de la déesse, et que tu la transportes dans tes bras?

IPHIGÉNIE.

O roi, arrête ici tes pas, à l'entrée du temple.

THOAS.

Qu'est-il donc arrivé d'extraordinaire, Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

Une abomination : c'est le respect religieux qui m'arrache ce mot.

THOAS.

Quel étrange début! parle clairement.

IPHIGÉNIE.

Les victimes dont vous vous êtes emparés sont impures.

THOAS.

Qui te l'a appris? ou n'est-ce qu'une supposition?

IPHIGÉNIE.

La statue de la déesse a reculé de sa place et s'est détournée.

THOAS.

D'elle-même, ou par l'effet d'un tremblement de terre?

IPHIGÉNIE.

D'elle-même, et ses yeux se sont fermés.

THOAS.

Quelle en est la cause? est-ce la scélératesse des étrangers?

IPHIGÉNIE.

Voilà la véritable cause : ils ont commis un crime atroce.

THOAS.

Ont-ils égorgé quelque étranger [1] sur le rivage?

IPHIGÉNIE.

Ils sont venus chargés d'un meurtre domestique.

THOAS.

Lequel? je brûle de l'apprendre.

IPHIGÉNIE.

Ils ont assassiné leur mère, de complicité.

THOAS.

O Apollon! un barbare même n'eût pas osé un tel attentat.

IPHIGÉNIE.

Ils ont été chassés de la Grèce par la réprobation générale.

THOAS.

Est-ce donc pour cela que tu enlèves la statue de la déesse?

IPHIGÉNIE.

Je l'expose à l'air pur, pour écarter la souillure.

THOAS.

Et comment as-tu découvert le crime des deux étrangers?

IPHIGÉNIE.

J'en ai eu la preuve quand la statue de la déesse s'est retournée.

THOAS.

Tu as puisé dans la Grèce une sagesse profonde. Avec quel tact tu as deviné!

IPHIGÉNIE.

Et cependant ils ont charmé mon cœur de la joie la plus douce.

[1] En grec : « quelqu'un des barbares. » Il entend sans doute un de ceux que les Grecs nomment barbares, quelque Scythe sujet de Thoas.

THOAS.

En t'apportant quelque heureuse nouvelle d'Argos?

IPHIGÉNIE.

Oreste, mon unique frère, est vivant.

THOAS.

Sans doute pour obtenir la vie, en reconnaissance de leur bonne nouvelle?

IPHIGÉNIE.

Et mon père vit et prospère.

THOAS.

Et toi, tu n'as songé qu'au culte de la déesse.

IPHIGÉNIE.

Oui, je hais la Grèce, qui m'a sacrifiée.

THOAS.

Que ferons-nous donc des deux étrangers, dis-moi?

IPHIGÉNIE.

Il faut observer la loi qui nous est imposée.

THOAS.

Où est donc l'eau lustrale et le couteau sacré?

IPHIGÉNIE.

Je veux d'abord purifier les victimes par de saintes ablutions.

THOAS.

Est-ce dans une eau de source, ou dans les flots de la mer?

IPHIGÉNIE.

La mer enlève tous les maux des mortels.

THOAS.

Leur sacrifice serait alors plus agréable à Diane.

IPHIGÉNIE.

Et mon ministère s'exercera plus saintement.

THOAS.

Eh bien, les flots de la mer viennent se briser au pied du temple.

IPHIGÉNIE.

Cette cérémonie veut de la solitude; nous avons d'autres choses à faire.

THOAS.

Va donc où tu veux : je ne demande point à voir les mystères secrets.

IPHIGÉNIE.

Je dois purifier aussi la statue de la déesse.

THOAS.

En effet, la tache du parricide l'a souillée.

IPHIGÉNIE.

Sans cela, je ne l'aurais jamais tirée de son sanctuaire.

THOAS.

Je loue ta piété et ta prévoyance. Qu'avec raison toute la ville t'admire!

IPHIGÉNIE.

Sais-tu ce qu'il faut faire à présent [1]?

THOAS.

C'est à toi de me le dire.

IPHIGÉNIE.

Il faut charger de chaînes les deux étrangers.

THOAS.

Où pourraient-ils fuir?

IPHIGÉNIE.

La Grèce ne connaît pas la bonne foi.

THOAS.

Eh bien! gardes, qu'on les enchaîne.

IPHIGÉNIE.

Qu'ils amènent aussi les étrangers en ces lieux.

THOAS.

J'y consens.

IPHIGÉNIE.

Qu'on leur voile le visage.

THOAS.

Contre les rayons du soleil [2]?

[1] Ici l'action devient plus vive tout à coup. Le mètre change; le trochée prend la place de l'iambe.

[2] Comme parricides, ils étaient indignes de voir la lumière du soleil, et ils auraient pu souiller ses rayons.

IPHIGÉNIE.

Donne-moi aussi des gardes pour escorte.

THOAS.

Ceux-ci t'accompagneront.

IPHIGÉNIE.

Envoie aussi l'ordre aux habitants.

THOAS.

De quoi?

IPHIGÉNIE.

De se renfermer dans leurs maisons.

THOAS.

Pour ne pas rencontrer les parricides?

IPHIGÉNIE.

Car c'est là une souillure abominable.

THOAS, *à un garde.*

Va, et publie la défense.

IPHIGÉNIE.

Que personne ne s'offre à leur vue.

THOAS.

Tu as une louable sollicitude pour la cité.

IPHIGÉNIE.

Surtout qu'aucun de nos amis ne paraisse.

THOAS.

Ceci s'adresse à moi.

IPHIGÉNIE.

Toi, reste ici devant le temple.

THOAS.

Pour quoi faire?

IPHIGÉNIE.

Tu le sanctifieras par le feu.

THOAS.

Pour qu'à ton retour il soit purifié?

IPHIGÉNIE.

Et quand les étrangers sortiront,

THOAS.

Que dois-je faire?

IPHIGÉNIE.

Couvrir tes yeux de ton péplus.

THOAS.

De peur de contracter quelque souillure?

IPHIGÉNIE.

Et si je tarde trop longtemps,

THOAS.

Quel terme me prescris-tu?

IPHIGÉNIE.

Ne t'étonne point.

THOAS.

Accomplis à loisir le culte de la déesse.

IPHIGÉNIE.

Puisse cette expiation réussir selon mes souhaits!

THOAS.

Je joins mes vœux aux tiens.

IPHIGÉNIE.

Déjà je vois sortir du temple les deux étrangers, le pompeux appareil de la déesse, les jeunes agneaux dont le sang doit laver la tache du parricide, les torches brillantes, et tout ce que j'ai prescrit pour purifier les coupables et satisfaire la déesse. J'interdis aux citoyens ce spectacle impur. Gardiens des temples, qui devez conserver vos mains pures pour le culte des dieux, et vous que l'hymen va unir, et vous, femmes, qui portez dans votre sein les germes de la fécondité, fuyez, retirez-vous, pour ne point contracter de souillure. Vierge auguste, fille de Jupiter et de Latone, si j'expie le meurtre de ces hommes, et si je sacrifie aux lieux où je dois sacrifier [1], tu habiteras un séjour pur, et nous serons heureux. Bien que je n'en dise pas davantage, cependant je laisse entendre le reste aux dieux, qui savent tout, et à toi, Diane.

---

[1] Elle veut dire en Grèce.

LE CHOEUR.

Le noble fils que Latone enfanta jadis dans les fertiles vallées de Délos, le blond Phébus, habile à jouer de la lyre, et Diane adroite à lancer le javelot, quand leur mère quitta les bords tranquilles du lac illustré par son enfantement, furent transportés des rochers de son île battue par les vagues sur la cime du Parnasse, théâtre des mystères de Bacchus, où un dragon à la peau tachetée, aux yeux sanglants, comme un gardien couvert d'une armure d'airain, monstre enfanté par la Terre, veillait, à l'ombre d'un laurier touffu, sur l'oracle souterrain. Encore enfant, encore dans les bras de ta mère, tu le tuas, ô Apollon, et tu t'emparas des oracles divins : tu siéges sur le trépied d'or, trône d'où jamais ne sort le mensonge, et tu dévoiles aux mortels tes oracles qui partent des entrailles du sol ; ton sanctuaire, voisin de la fontaine Castalie, est situé au centre de la terre[1].

Mais après qu'il eut attaqué Thémis, fille de la Terre, et qu'il l'eut dépossédée des oracles divins, la Terre ténébreuse enfanta les fantômes des songes, qui annonçaient aux mortels, pendant leur sommeil, le passé, le présent et l'avenir, du sein des cavernes souterraines; et, partageant le ressentiment de sa fille, elle ravit à Apollon le don de prédire l'avenir. Aussitôt Apollon s'élance vers l'Olympe, et, du trône de Jupiter, il agite sa main enfantine, comme pour chasser du temple Pythien la colère de la Terre et les oracles nocturnes. Jupiter sourit de l'empressement de son fils jaloux de s'assurer le culte de l'opulent sanctuaire de Delphes. Il secoua sa chevelure redoutable et dissipa les songes nocturnes, il délivra les mortels des prédictions parties du sein des ténèbres, et rendit à Phébus ses honneurs, et aux hommes la confiance dans ses oracles chantés dans ce temple célèbre et révéré.

---

[1] Sur l'oracle de Delphes, situé au centre de la terre, voyez *Oreste*, 325, 584 ; *Médée*, 666 ; *Ion*, 223.

LE MESSAGER.

Gardiens du temple, vous qui veillez sur ces autels, où est allé Thoas, roi de cette contrée? Ouvrez ces portes solidement fermées, et appelez hors du temple le maître de ce pays.

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il donc? s'il me convient de parler sans être interrogée.

LE MESSAGER.

Les deux Grecs ont disparu; aidés de la fille d'Agamemnon, ils s'échappent de ce pays, emportant sur leur vaisseau la vénérable statue.

LE CHOEUR.

Tu dis là une chose incroyable; mais le roi, que tu cherches, est sorti du temple.

LE MESSAGER.

Où est-il allé? Il faut qu'il soit instruit de ce qui se passe.

LE CHOEUR.

Nous l'ignorons; mais va, cherche-le, et, quand tu l'auras trouvé, annonce-lui cette nouvelle.

LE MESSAGER.

Vous voyez combien les femmes méritent peu notre confiance! Vous aviez connaissance du projet qui vient de s'accomplir.

LE CHOEUR.

Tu es fou; qu'a de commun avec nous la fuite de ces étrangers? Que ne vas-tu au plus tôt à la porte du palais?

LE MESSAGER.

Non, je veux savoir d'abord si le roi est, ou non, dans le temple. Holà! ouvrez, vous qui êtes là dedans, et annoncez au roi que j'attends à la porte, et que j'ai à lui apprendre une nouvelle accablante.

THOAS.

Qui pousse ces clameurs autour du temple? qui frappe à la porte et répand ici l'épouvante?

LE MESSAGER.

Ces femmes m'ont fait un mensonge; elles voulaient m'éloigner, sous prétexte que tu étais absent; et cependant tu étais dans le temple.

THOAS.

Quel profit en espéraient-elles? dans quel but?

LE MESSAGER.

Je reviendrai plus tard sur ce qui les regarde; mais écoute le plus pressé. La jeune fille qui veillait ici à la garde des autels, Iphigénie, s'enfuit de ces lieux avec les étrangers, emportant la vénérable statue de la déesse: ses expiations n'étaient qu'un artifice.

THOAS.

Que dis-tu? quel vent l'a poussée?

LE MESSAGER.

Le désir de sauver Oreste; c'est là ce qui va te surprendre.

THOAS.

Quel Oreste? le fils de Clytemnestre?

LE MESSAGER.

Celui qu'elle avait consacré à la déesse sur cet autel même.

THOAS.

O prodige! quel nom plus fort trouver pour cet événement?

LE MESSAGER.

Ce n'est pas là ce qui doit occuper ton esprit; mais écoute-moi, et, après avoir attentivement examiné l'affaire, songe aux moyens de reprendre les fugitifs.

THOAS.

Parle, ton avis est bon; dans leur fuite, ils n'ont pas pris sans doute le chemin de la mer pour échapper à mes armes.

LE MESSAGER.

Après que nous fûmes arrivés sur le rivage de la mer où le vaisseau d'Oreste était caché, nous que tu avais chargés de veiller sur les étrangers enchaînés, la fille d'Agamemnon nous fait signe de nous éloigner, comme si elle se disposait à allumer le feu du sacrifice, auquel il n'est pas permis d'assister, et à commencer l'expiation. Elle marchait derrière, tenant dans ses mains les chaînes des deux étrangers. Cela nous semblait suspect; cependant tes serviteurs ne réclamèrent point. Enfin, pour avoir l'air de faire quelque chose d'important, elle pousse des cris plaintifs, et fait entendre des chants barbares, accompagnés de cérémonies magiques, comme pour l'expiation. Après avoir longtemps attendu, la crainte nous vint que les étrangers, en brisant leurs fers, ne massacrassent la prêtresse et ne prissent la fuite. Mais, pour ne pas risquer de voir des mystères dont la vue nous est interdite, nous restâmes assis en silence. Enfin nous tombâmes tous d'accord d'aller où ils étaient, nonobstant la défense. Là nous voyons un vaisseau grec avec un équipage complet prêt à voler sur les ondes, et cinquante rameurs, les rames levées, et les deux jeunes gens, libres de leurs fers, s'approchant de la poupe[1]. Sur le navire, les uns maintenaient la proue avec de longues perches, les autres suspendaient les ancres[2], d'autres s'empressaient de disposer les échelles, et tiraient les câbles qu'ils jetaient dans la mer aux deux étrangers. Pour nous, à la vue de cette machination trompeuse, déposant toute crainte, nous nous emparons de la prêtresse et des câbles, et nous nous efforçons d'arracher le gouvernail. On entre en explication : « Pourquoi, disons-

[1] Le navire, en s'approchant du rivage pour recevoir ceux qui allaient y monter, devait présenter la poupe. Ce qui suit montre qu'Oreste et Pylade avaient les pieds dans la mer pour s'approcher du vaisseau, pendant qu'Iphigénie attendait sur le rivage.

[2] Grec : « aux épotides, » c'est-à-dire à la pièce de bois qui traverse la proue de part en part en forme d'oreilles.

» nous, vous embarquer en dérobant nos statues et nos » prêtresses? Qui es-tu, quel est ton père, toi qui » enlèves cette femme? » L'un d'eux répond : « Je suis » Oreste, son frère, fils d'Agamemnon, si tu veux le » savoir. Je retrouve ma sœur que j'avais perdue, et je » la ramène dans sa patrie. » Nous n'en retenions pas moins l'étrangère, et nous tâchions de la forcer tous à nous suivre auprès de toi. Alors on en vint aux coups à la figure; car ainsi qu'eux nous étions sans armes : les coups de poing retentissaient, et les bras des deux jeunes gens à la fois tombaient sur nos flancs et sur notre poitrine; aussi, bientôt épuisés, nos membres se refusent à continuer le combat. Portant les marques cruelles de la mêlée, nous fuyons sur les hauteurs, avec de sanglantes blessures, les uns à la tête, les autres aux yeux. Postés sur la colline, nous combattions avec plus de sûreté, et nous lancions des pierres; mais des archers, placés sur la poupe du vaisseau, nous écartent à coups de flèches, et nous forcent de reculer. En ce moment (une vague énorme avait rapproché le vaisseau de la terre, et l'on craignait de le voir submergé), Oreste enlève sa sœur sur son épaule gauche, s'avance dans la mer, et, montant à l'échelle, dépose sur le vaisseau Iphigénie, avec la statue de la fille de Jupiter tombée du ciel. Alors du milieu du navire une voix s'élève : « Matelots de la Grèce, mettez à la voile, et faites » blanchir les flots sous la rame; nous possédons l'objet » pour lequel nous avons traversé le Pont-Euxin et » affronté les Symplégades. » A cette voix, les nautonniers répondent par un doux frémissement, et frappent la mer de leurs rames[1]. Le vaisseau, tant qu'il fut dans le port, marchait bien; mais, au moment de franchir l'entrée, il rencontrait le choc impétueux des vagues qui le repoussait, et un vent violent, s'élevant tout à coup, le rejetait en arrière. Les rameurs avaient beau lutter

[1] Vers imité d'Eschyle, *Perses*, 397.

avec effort contre le courant, le reflux des flots les ramenait vers le rivage. La fille d'Agamemnon, debout, se mit à prier : « O fille de Latone, sauve ta prêtresse, » favorise mon retour d'un pays barbare dans la Grèce, » et pardonne-moi mon larcin. Tu aimes aussi ton » frère, ô déesse; pense que j'aime aussi le mien. » Les nautonniers répondent à la prière de la jeune vierge par de joyeuses acclamations, et de leurs bras nerveux[1] ils font voler les rames, en s'animant par leurs chants cadencés. Le vaisseau s'avançait de plus en plus vers le détroit : un des matelots sauta dans la mer, un autre attacha des câbles aux flancs du navire[2]. Et moi je suis accouru aussitôt ici, pour t'annoncer ce qui se passe. Va donc, et fais porter des chaînes pour les fugitifs; car, si la violence de la mer ne se calme, il n'y a point de salut à espérer pour eux. Le dieu de la mer, le puissant Neptune, est fidèle à la cause de Troie, et, ennemi de la race de Pélops, il fera tomber entre tes mains le fils d'Agamemnon, et te livrera sa sœur, qui oublie le sacrifice accompli en Aulide, et trahit la déesse sa libératrice.

LE CHOEUR.

O malheureuse Iphigénie, tu vas périr avec ton frère, après être retombée dans les mains de tes maîtres.

THOAS.

Vous tous, citoyens de cette terre barbare, saisissez les rênes de vos coursiers et volez sur le rivage. N'empêcherez-vous pas le départ d'un vaisseau grec? Avec l'aide de la déesse, hâtez-vous, et saisissez ces hommes impies : lancez sur les flots des navires rapides, afin que, poursuivis sur mer comme sur la terre, ils ne puissent échap-

[1] Grec : « de leurs bras nus depuis les épaules. ».

[2] Aux courroies qui retiennent les rames. Ces câbles, attachés aux flancs du navire, étaient sans doute pour le tirer en pleine mer. M. Boissonade paraît entendre que ceux qui se jettent dans la mer et qui attachent les câbles sont des barbares qui poursuivent les Grecs; ce serait alors pour retenir le vaisseau.

per, et qu'ils soient précipités du haut d'un rocher escarpé, ou empalés sur des pieux aigus. Pour vous, femmes perfides, complices de leurs desseins, plus tard, quand j'en aurai le loisir, je vous punirai. Pour le moment, occupé de soins plus pressants, je ne dois pas rester tranquille en ces lieux.

MINERVE.

O roi Thoas, où conduis-tu cette troupe à la poursuite des Grecs? Écoute Minerve qui te parle. Cesse de les poursuivre et de lancer contre eux ces flots de combattants. C'est par obéissance aux oracles d'Apollon, interprètes des destins, qu'Oreste est venu en ces lieux pour échapper à la colère des Furies, pour ramener sa sœur à Argos, et rapporter sur la terre que je protége la statue sacrée qui doit mettre fin aux malheurs présents. Voilà ce que j'avais à te dire. Quant à Oreste, à qui tu veux donner la mort en le surprenant sur les flots, déjà Neptune, en ma faveur, a calmé la surface de la mer; il a guidé lui-même la marche de son navire. Toi donc, Oreste, écoute mes ordres (car, malgré ton éloignement, tu entends la voix d'une déesse) : poursuis ta route, accompagné de la statue et de ta sœur Iphigénie. Lorsque tu seras arrivé dans Athènes, bâtie par une main divine, il est sur les confins de l'Attique un lieu sacré, voisin du rivage de Caryste [1]; mon peuple le désigne sous le nom de Hales : tu y placeras la statue de la déesse, dont le nom rappellera la Tauride, et les épreuves subies par toi dans tes courses à travers la Grèce, quand la colère des Furies te poursuivait. Diane, à l'avenir, sera chantée par

[1] Caryste, ville de l'Eubée, vers l'extrémité méridionale de l'île. Le lieu sacré dont parle Minerve, quoique voisin de Caryste, en était donc séparé par la mer. Il est désigné par Strabon, X, 1, sous le nom de *Hales Araphénides*. Voyez Callimaque, *Hymne à Diane*, v. 173 : « Lorsque rejetant le sanguinaire hommage du Taurien, et quittant la Scythie, tu viendras visiter les Araphéniens. »

les mortels sous le nom de déesse Taurique. Dans les fêtes que le peuple célébrera en mémoire du pardon accordé à ton meurtre, tu établiras pour loi qu'on approche le glaive nu du sein d'une victime humaine, et qu'on en tire quelques gouttes de sang, pour que la déesse reçoive les honneurs qui lui sont dus. Pour toi, Iphigénie, tu dois, sur les hauteurs sacrées de Brauron[1], devenir prêtresse de la déesse : tu y seras ensevelie après ta mort, et l'on déposera sur ton tombeau les tissus précieux laissés par les femmes qui auront expiré dans les douleurs de l'enfantement. Je te recommande, Oreste, de ramener de ce pays ces femmes grecques[2], en reconnaissance du bon vouloir qu'elles vous ont témoigné. C'est moi qui t'ai sauvé et qui déjà, sur la colline de Mars, te donnai l'égalité des suffrages; qu'à l'avenir cette loi soit toujours observée, d'absoudre celui qui obtient l'égalité des suffrages. Emmène donc ta sœur hors de ce pays, fils d'Agamemnon; et toi, Thoas, calme ta colère.

THOAS.

Puissante Minerve, celui qui entend les ordres des dieux et refuse d'obéir est un insensé. Quoique Oreste emporte la statue de la déesse, je n'ai point de colère contre lui ni contre sa sœur. Qu'y a-t-il de beau à lutter contre la puissance des dieux? Qu'ils aillent dans la contrée où tu règnes, et qu'ils y déposent sous d'heureux auspices la statue de Diane. Je renverrai aussi ces femmes dans la Grèce fortunée, comme ta voix me le commande.

[1] Brauron, bourg de l'Attique où Diane avait un temple. Pausanias, l. 23, 8 : « Il y a aussi un temple de Diane Brauronienne; la statue est l'ouvrage de Praxitèle; ce nom de la déesse lui vient du bourg de Brauron; la statue antique est celle de Diane appelée Taurique. » Et plus loin, l. XXXIII, 1 : « Brauron est à quelque distance de Marathon; » c'est là qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, fuyant la Tauride avec la » statue de Diane, arriva, dit-on. Elle y déposa la statue, et se rendit à » Athènes, puis à Argos. Il y a aussi là un temple antique de Diane. » Voyez Aristophane, *Paix*, 874; Lysistrate, 645; Strabon, IX, 1.

[2] Celles qui composent le chœur.

J'arrêterai l'armée et les vaisseaux destinés à poursuivre les fugitifs, puisqu'il te plaît ainsi, ô déesse.

MINERVE.

Je loue ton obéissance, car le Destin règne sur toi, et même sur les dieux. Soufflez, vents favorables, portez à Athènes le fils d'Agamemnon : j'accompagnerai son navire et je veillerai sur la statue auguste de ma sœur.

LE CHOEUR.

Allez et prospérez, bénissez l'heureux destin qui vous sauve. O déesse vénérable parmi les immortels comme parmi les mortels, nous ferons ce que tu nous ordonnes. Elle est bien douce à mon cœur, la promesse inespérée que je reçois. O glorieuse Victoire, sois la compagne de ma vie, et ne cesse pas de me couronner [1].

[1] Cette conclusion se trouve déjà dans *Oreste* et *les Phéniciennes*. C'est un vœu du poëte pour l'emporter sur ses rivaux.

FIN D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR LES TROYENNES.

Après la prise de Troie, les vainqueurs se partagent les captives. Trois seulement ne sont pas soumises aux chances du sort : Agamemnon s'est réservé Cassandre, la prêtresse d'Apollon, pour laquelle il a conçu un violent amour ; Polyxène est destinée à un sacrifice offert aux mânes d'Achille ; et Andromaque est donnée à Néoptolème, avec son fils Astyanax ; mais bientôt les Grecs réclament le fils d'Hector, et exigent, pour satisfaire leur vengeance, qu'il soit précipité du haut des murs de Troie. Hécube est échue par le sort à Ulysse. Hélène elle-même, que Ménélas a retrouvée, est confondue parmi les captives, et son époux veut la punir par le dernier supplice de son infidélité, et des maux qu'elle a faits aux Grecs.

La destinée de chacun de ces personnages forme le sujet de la pièce, terminée par l'embrasement d'Ilion, que les Grecs livrent aux flammes, avant de monter sur leurs vaisseaux pour retourner dans leur patrie.

L'action des *Troyennes* est antérieure à l'action d'*Hécube* ; cependant on ne peut pas dire que la seconde pièce soit une suite de la première ; car, dans les *Troyennes*, Polyxène est déjà immolée sur le tombeau d'Achille, et l'on sait que le sacrifice de Polyxène fait le sujet de la première moitié d'*Hécube*.

La conduite de la pièce ne serait pas à l'abri de la critique, en la considérant du point de vue de la tragédie française, qui recommande comme une loi inviolable l'unité d'action, et qui défend de disperser l'intérêt sur plusieurs personnages. Ici, en effet, il n'y a pas, à proprement parler, une action dramatique, avec un nœud et un dénoûment ; c'est plutôt une succession de tableaux divers, une suite de scènes pathétiques, relevées par un spectacle noble et touchant. On ne saurait dire toutefois qu'il y manque absolument cette unité indispensable à tout ouvrage de l'art : Hécube est le point central sur lequel tout se réunit ; toutes les misères de Troie sont en quelque sorte personnifiées en elle ; les douleurs s'accumulent sur sa tête à mesure qu'un nouveau désastre vient affliger sa patrie, et, comme elle le dit elle-même, l'incendie de Troie semble allumé pour lui servir de bûcher.

On reconnaît surtout l'art du poëte dans la manière dont il a gradué les calamités qui fondent tour à tour sur les malheureuses Troyennes. Au délire prophétique de Cassandre succède la nouvelle de la mort de Polyxène, habilement suspendue pour ménager un effet de plus ; puis le sacrifice d'Astyanax, et les funèbres honneurs que l'aïeule rend à son petit-fils ; et toujours les situations pathétiques sont soutenues par l'expression touchante, et par un style riche de poésie. Partout où il y a un sentiment de la nature à exprimer, un cri du cœur à faire entendre, là triomphe Euripide.

Les *Troyennes* sont remarquables par les traces de progrès qu'on y découvre, en fait d'idées morales et religieuses. Jamais encore la poésie grecque n'avait parlé aussi dignement de la divinité que dans le passage suivant (v. 884-888) : « O toi qui donnes le mouvement à la » terre, et qui en même temps résides en elle, qui que tu sois, » Jupiter, impenétrable à la vue des mortels, soit nécessité de la na- » ture, soit intelligence des hommes, je t'adresse mes prières : car » c'est toi qui, par des voies secrètes, gouvernes toutes les choses » humaines selon la justice. »

Qu'on n'oublie pas, en lisant ces belles paroles, que Socrate était de dix ans plus jeune qu'Euripide, et Platon de cinquante ans. Euripide les met dans la bouche d'Hécube, qui, en voyant le châtiment se préparer pour Hélène, reconnait enfin la réalisation de la justice divine sur la terre. Et ce qui prouve evidemment que les idées exprimées ici sont bien celles de l'auteur lui-même, c'est le contraste frappant qu'elles présentent avec un autre passage où il reproduit les idées populaires, celles qui étaient reçues de son temps, sur les rapports de la puissance divine avec la liberté humaine. C'est Hélène qui, de très-bonne foi, s'excuse de ses fautes en les attribuant à l'empire qu'une déesse toute-puissante, Vénus, exerce sur nos passions et sur notre volonté (v. 946-950) : « Quel sentiment put me porter à abandonner » ainsi ma patrie et ma famille, pour suivre un étranger? Prends-t'en » à la déesse, et sois plus puissant que Jupiter; il est le maître des » autres divinités, mais il est l'esclave de Venus : j'ai donc droit à l'in- » dulgence. » — On voit ici la morale, telle que l'avait faite le polythéisme grec, c'est-à-dire une religion qui déifiait les passions humaines. La passion se produit en nous; mais la passion, ce n'est plus l'homme lui-même, c'est la divinité qui agit en lui : donc l'homme n'est plus responsable de ses actes, car ils ne dépendent pas de sa volonté. C'est là le fatalisme moral, auquel aboutissait nécessairement le paganisme.

Et s'il était besoin d'une nouvelle preuve pour montrer que ces notions plus épurées sur Dieu et sur l'homme, par lesquelles Euripide corrige les opinions morales et religieuses de son siècle, lui appartiennent bien en propre, je la trouverais dans la réponse qu'il prête encore à Hecube : « N'accuse pas les déesses de folie pour parer tes vices » (dit-elle à Hélène); mon fils était d'une rare beauté, et, à sa vue, » ton cœur s'est personnifié en Vénus. Les passions impudiques des » mortels sont en effet la Vénus qu'ils adorent[1]. »

Voilà en quelques mots l'explication véritable et la réfutation la plus nette du polytheisme anthropomorphique; voilà ce qui faisait d'Euripide le digne disciple d'Anaxagore : ce sont les aperçus de cette raison supérieure qui lui ont mérité le nom de poëte philosophe.

[1] C'est ainsi que Virgile a dit, *Æneid.* IX, 185 :

An sua cuique deus fit dira cupido?

LES TROYENNES.

PERSONNAGES.

NEPTUNE.
MINERVE.
HÉCUBE.
CHOEUR de Troyennes captives.
TALTHYBIUS.
CASSANDRE.
ANDROMAQUE.
MÉNÉLAS.
HÉLÈNE.
ASTYANAX, personnage muet.

La scène est près des murs de Troie, dans le camp des Grecs, devant la tente d'Agamemnon, où sont renfermées les captives.

NEPTUNE.

Je suis Neptune; je sors des abîmes profonds de la mer Égée, où le chœur des Néréides déploie avec grâce ses danses brillantes. En effet, depuis le jour où, dans les champs de Troie, Apollon et moi élevâmes de hautes murailles construites avec un art savant, jamais mon cœur n'a cessé de s'intéresser à la ville de mes chers Phrygiens, qui n'est plus qu'un amas de ruines fumantes[1], renversées par la lance des Argiens. Le Phocéen Épéus, habitant du Parnasse, dirigé par Pallas elle-même, a fabriqué un cheval aux flancs garnis de soldats armés, et il a introduit dans les murs ce fléau destructeur[2] : de

[1] Omnis humo fumat Neptunia Troja.

VIRGILE, *Æneid.*, III, 3.

[2] Ici nous rencontrons à chaque pas des hémistiches traduits par Virgile : *Ipse doli fabricator Epeus..... divina Palladis arte....... fœta armis.*

là restera dans la postérité le nom de cheval de bois [1], à cause des lances cachées qu'il contient. Les bois sacrés sont déserts, les temples ruissellent de sang; Priam est tombé mort au pied de l'autel de Jupiter Hercéen [2]; les trésors et les dépouilles de la Phrygie s'entassent sur les vaisseaux des Grecs. Vainqueurs de cette ville, ils attendent un vent favorable pour avoir, après dix ans, la joie de revoir leurs enfants et leurs épouses. Pour moi, cédant au pouvoir de Junon, déesse d'Argos, et de Minerve, qui ont réuni leurs efforts contre les Phrygiens, j'abandonne la célèbre Ilion et mes autels; car, lorsque la triste solitude s'empare d'une ville, le culte des dieux languit, et leurs honneurs sont perdus. Le Scamandre retentit des lamentations des captives à qui le sort vient d'assigner un maître. Les unes sont échues aux Arcadiens, les autres aux Thessaliens, d'autres aux fils de Thésée [3], rois d'Athènes. Celles des Troyennes qui n'ont pas été tirées au sort sont dans cette tente, réservées aux chefs de l'armée; la fille de Tyndare, Hélène, est avec elles, et c'est avec justice qu'on la compte parmi les captives. Là, s'offre à tous les regards l'infortunée Hécube; prosternée à l'entrée de la tente, elle verse des larmes abondantes sur la perte de tout ce qui lui fut cher. Sa fille Polyxène vient d'être immolée sur le tombeau d'Achille, à l'insu de sa mère; Priam n'est plus, ses enfants ne sont plus; et celle dont Apollon respecta la virginité, Cassandre, qu'inspire l'esprit prophétique, Agamemnon, au mépris du dieu et par une violence impie, la contraint

[1] Il y a là un mot intraduisible en français, δούρειος : il faudrait pouvoir dire, pour être exact, « *lancéen*, à cause des *lances* qu'il contient. » Dans la citadelle d'Athènes, consacrée à Minerve, on conservait une image de ce cheval.

[2] Sénèque, dans *Agamemnon* : « Sparsum cruore regis Herceum Jovem. » *Hercéen* vient du mot ἕρκος, enceinte, clôture, enclos; le dieu *hercéen* est donc celui qu'on adorait dans l'enceinte des foyers domestiques. (Voyez *Hécube*, v. 23.)

[3] Acamas et Démophon.

de s'unir à lui par une alliance clandestine. Adieu, ville jadis florissante; adieu, superbes remparts; si Minerve, fille de Jupiter, n'eût voulu votre ruine, vous seriez encore debout.

MINERVE.

Dieu puissant, honoré dans l'Olympe et uni à mon père par une étroite parenté, puis-je t'adresser la parole, en faisant taire notre ancienne inimitié?

NEPTUNE.

Tu le peux, auguste Minerve : les entretiens entre parents sont un lien puissant pour unir les âmes.

MINERVE.

J'applaudis à la modération de ton ressentiment : le sujet dont je dois t'entretenir nous intéresse également l'un et l'autre.

NEPTUNE.

Viens-tu m'annoncer quelque nouvelle résolution, de la part de Jupiter ou de quelque autre dieu?

MINERVE.

Non; c'est de Troie qu'il s'agit; je viens à toi pour m'unir à ton pouvoir.

NEPTUNE.

Est-ce qu'enfin déposant ta haine, tu cèdes à la pitié, en voyant les flammes qui la consument?

MINERVE.

Réponds d'abord à ceci : Veux-tu associer tes projets aux miens, et m'aider dans l'œuvre que je veux accomplir?

NEPTUNE.

J'y consens; mais je veux savoir d'abord si c'est dans l'intérêt des Grecs ou des Phrygiens que tu viens ici.

MINERVE.

Je veux consoler les Troyens, mes anciens ennemis, et préparer aux Grecs un retour hérissé de périls.

NEPTUNE.

Quoi! ton cœur peut-il passer si promptement de l'excès de l'amour à l'excès de la haine?

MINERVE.

Ignores-tu qu'ils m'ont outragée, qu'ils ont profané mon temple?

NEPTUNE.

Je sais qu'Ajax arracha Cassandre de ton sanctuaire [1].

MINERVE.

Les Grecs n'ont point vengé ce sacrilége.

NEPTUNE.

Cependant ils ont renversé Ilion par ton secours.

MINERVE.

Et c'est pour cela que je veux m'unir à toi pour les accabler.

NEPTUNE.

Pour ce qui dépend de moi, je suis prêt à faire tout ce que tu voudras; mais quel est ton dessein?

MINERVE.

Je veux leur préparer un retour funeste.

NEPTUNE.

Est-ce pendant qu'ils sont encore sur terre, ou lorsqu'ils seront sur les flots?

MINERVE.

Lorsqu'ils feront voile d'Ilion vers leur patrie. Jupiter fera tomber sur eux des torrents de grêle et de pluie, accompagnés de tourbillons ténébreux; et il a promis de me prêter sa foudre pour frapper les Grecs [2] et embraser leurs

[1] Ecce trahebatur passis Priameïa virgo
Crinibus a templo Cassandra, adytisque Minervæ.
Æneid. II, 403.
Pallasne exurere classem
Argivum, atque ipsos potuit submergere ponto,
Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei?
Æneid. I, 43.

[2] Ipsa Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem.
Æneid. I, 46.

vaisseaux; toi, fais mugir la tempête sur la mer Égée, soulève ses vagues avec furie, et remplis de cadavres le détroit de l'Eubée, pour qu'à l'avenir les Grecs apprennent à respecter mes temples et à révérer les autres dieux.

NEPTUNE.

Tes vœux seront remplis (la reconnaissance n'a pas besoin de longs discours): je troublerai la mer Égée jusqu'en ses abîmes. Les rivages de Mycone, les rochers de Délos, et Scyros, et Lemnos, et le promontoire de Capharée [1] seront couverts de morts. Remonte dans l'Olympe, reçois de la main de ton père les traits de sa foudre, et attends, pour les lancer, que la flotte ait coupé les câbles... Malheur au mortel insensé qui ravage les cités, les temples et les tombeaux, asiles sacrés des morts, et les change en déserts; il périra à son tour.

HÉCUBE.

Infortunée, relève la tête du sol où elle est prosternée. Nous ne sommes plus à Troie, nous ne sommes plus reines de Troie; la fortune a changé, il faut te soumettre. Livre-toi au courant, livre-toi au souffle de la fortune; que le vaisseau de la vie ne lutte pas contre l'orage, quand il navigue au gré du sort. Hélas! hélas! qui a droit de gémir, si ce n'est une infortunée qui voit périr sa patrie, ses enfants, son époux? O gloire de mes ancêtres, aujourd'hui anéantie, que tu étais peu de chose! Que faut-il taire? que faut-il dire? que faut-il déplorer? Infortunée, à quel état de souffrance réduit mon corps la couche douloureuse sur laquelle reposent mes membres! Ma tête froissée, mes flancs meurtris s'agitent et se retournent en vain, pour trouver quelque situation plus supportable, renouvelant sans cesse mes tristes lamentations. Il y a aussi un charme pour les malheureux à faire retentir leurs plaintes.

[1] A la pointe méridionale de l'Eubée.

O vaisseaux rapides, qui, sortis des beaux ports de la Grèce, aux accents d'une joie funeste, accompagnés des sons perçants de la flûte et du chalumeau, avez traversé les flots pourprés de la mer pour attacher aux rivages troyens les cordages, invention de l'Égypte[1], et réclamer l'odieuse épouse de Ménélas, opprobre de Castor, déshonneur de l'Eurotas[2]! c'est elle qui a fait périr Priam, le père de cinquante enfants; c'est elle qui m'a précipitée, moi, la malheureuse Hécube, dans cet abîme d'infortune.

O cruel séjour que j'habite! je me tiens à l'entrée de la tente d'Agamemnon; esclave chargée d'années, on m'entraîne loin de mon antique demeure, la chevelure rasée en signe de deuil, la tête impitoyablement ravagée. Épouses infortunées des guerriers troyens, et vous, jeunes vierges, contraintes à d'odieux hymens, pleurons, Troie est en cendres. Ma voix, semblable à celle d'un oiseau plaintif, que ses petits répètent en gémissant, guidera vos chants lugubres, non plus telle qu'autrefois, appuyée sur le sceptre de Priam, aux sons cadencés du mode phrygien, je donnais le signal des danses en l'honneur des dieux[3].

DEMI-CHOEUR.

Hécube, pourquoi ces pleurs? pourquoi ces cris? que signifient ces paroles? Nous avons entendu les gémissements lamentables que tu pousses; la frayeur s'empare du cœur des Troyennes renfermées dans cette tente, où elles déplorent leur captivité.

HÉCUBE.

O mes enfants! déjà les vaisseaux des Grecs sont mis en mouvement par les rames agiles.

DEMI-CHOEUR.

Malheureuse que je suis! que veulent-ils? est-ce donc

[1] Le lin et le papyrus étaient très-abondants en Égypte.
[2] L'Eurotas, fleuve de Laconie, patrie d'Hélène.
[3] Sénèque, *Troad.*, 781 :

Non barbarica prisco templa saltatu coles.

le moment où ils vont m'entraîner loin de la terre de ma patrie ?

HÉCUBE.

Je l'ignore; je conjecture seulement notre malheur.

DEMI-CHOEUR.

Hélas! hélas! ô Troyennes infortunées, venez apprendre votre triste sort; accourez hors de ces tentes, les Grecs se disposent à partir.

HÉCUBE.

Ah! ne faites pas sortir avec vous Cassandre[1], dans les transports dont un dieu l'agite, elle à qui les Grecs réservent le déshonneur : ce serait ajouter à mes douleurs.

O Troie! ô Troie, ville infortunée, tu n'es plus! Malheureux ceux qui t'abandonnent, soit qu'ils vivent, soit qu'ils meurent.

SECOND DEMI-CHOEUR[2].

Hélas! je sors tremblante de la tente d'Agamemnon, pour apprendre de toi, ô reine, si les Grecs ont résolu notre mort, ou si déjà leurs matelots s'empressent de mouvoir leurs rames.

HÉCUBE.

O mes enfants, dans la douleur qui chasse le sommeil de mon âme, je suis venue en ces lieux saisie d'effroi.

DEMI-CHOEUR.

Est-ce qu'un héraut des Grecs est venu? De quel maître dois-je être l'esclave?

HÉCUBE.

Le sort en va décider.

[1] Cassandre était dans la tente avec les captives; Hécube les prie de l'empêcher d'en sortir avec elles.

[2] Ce second demi-chœur sort de la tente des captives.

DEMI-CHOEUR.

Qui des Argiens ou des Phthiotes[1], ou quel habitant des parties insulaires m'entraînera loin d'Ilion?

HÉCUBE.

Hélas! hélas! et moi, malheureuse, qui sera mon maître? en quels lieux ma vieillesse languira-t-elle dans la servitude? Inutile fardeau de la terre[2], cadavre animé, vain fantôme, serai-je réduite à garder une porte[3] ou à soigner les enfants d'une autre, moi qui eus la gloire de régner sur Troie?

DEMI-CHOEUR.

Hélas! hélas! par quelles lamentations déplores-tu ton infortune?

HÉCUBE.

Je ne manierai plus la navette pour broder les tissus de l'Ida ; j'aurai le soin de laver le corps des jeunes enfants[4].

DEMI-CHOEUR.

Réservée à un sort plus pénible, je partagerai la couche d'un Grec (ah! périssent cette nuit funeste et cette odieuse destinée), ou je puiserai l'eau de la fontaine Pirène[5], humblement vouée au service des cérémonies sacrées.

DEMI-CHOEUR.

Oh! puisse au moins la célèbre et bienheureuse patrie

[1] Sénèque, *Troad.*, 814 :

Quæ vocal sedes habitanda captas?
Thessali monles el opaca Tempe,
An viros dare militares
    Aptior Pthie?

[2] Littéralement : « comme un frelon. »

[3] C'étaient ordinairement de vieilles femmes qui faisaient l'office de portières chez les Grecs. On en voit un exemple dans la tragédie d'*Hélène*. Voyez aussi Plaute, *Curcul.*, l. I, 76.

[4] Correction de Reiske, adoptée par M. Boissonade.

[5] Pirène, fontaine de Corinthe. Voyez *Médée*, vers 68, et Strabon, VIII, 6. Dans l'*Iliade*, VI, 457, Hector dit à Andromaque : « Lorsque » dans Argos tu ourdiras la trame sous les ordres d'une femme étran- » gère, et que tu porteras l'eau des fontaines de Messéide ou » d'Hypérée. »

de Thésée être le lieu de notre exil, et non les bords de l'Eurotas, odieux séjour d'Hélène, où je serai esclave de Ménélas, le destructeur de Troie[1] !

DEMI-CHOEUR.

Les campagnes sacrées qu'arrose le Pénée, au pied de l'Olympe, sont renommées pour leur richesse et leur fécondité.

DEMI-CHOEUR.

Tels sont, après la divine patrie de Thésée, les lieux où je voudrais vivre.

DEMI-CHOEUR.

La contrée de l'Etna, consacrée à Vulcain, mère des montagnes de la Sicile, située en face de la Phénicie, est célébrée aussi pour les vertus de ses habitants. On vante également la contrée voisine, que baigne la mer Ionienne[2] et qu'arrose le beau Crathis, dont les eaux ont la vertu de dorer les cheveux[3], et qui de ses sources bienfaisantes fertilise cette terre riche et peuplée.

LE CHOEUR.

Mais voici le héraut de l'armée des Grecs, interprète de leurs ordres, qui s'avance à grands pas; qu'a-t-il à nous annoncer? Sans doute nous sommes dès ce moment esclaves de la terre des Doriens[4].

---

[1] Sénèque, *Troad.*, 851 :

> Quolibet tristis miseras procella
> Mittat, et donet cuicumque terræ,
> Dum luem tantam Trojæ atque Achivis,
> Quæ tulit, Sparte procul absit.

[2] La grande Grèce, où était Thurium, colonie athénienne, sur le golfe de Tarente, entre les fleuves Crathis et Sybaris.

[3] Le Crathis passait dans l'antiquité pour avoir la propriété de dorer les cheveux. Théophraste et Pline le disent, ainsi qu'Ovide :

> Crathis et hinc Sybaris vestris conterminus oris,
> Electro similes faciunt auroque capillos.
> *Métamorph.* XV, 18.

[4] La terre des Doriens désigne ici Sparte et la Laconie.

TALTHYBIUS.

Hécube, toi qui m'as vu souvent venir à Troie en qualité de héraut de l'armée grecque, je te suis bien connu, et je viens, moi Talthybius, t'apporter les ordres des généraux.

HÉCUBE.

Voilà, voilà, compagnes chéries, ce que je craignais depuis longtemps.

TALTHYBIUS.

Le sort a décidé de vous, si c'était là le sujet de vos craintes.

HÉCUBE.

Hélas! hélas! quelle ville de la Thessalie, ou de la Phthiodite, ou de la terre de Cadmus, devons-nous habiter?

TALTHYBIUS.

Chacune a un maître particulier; vous n'êtes pas toutes échues au même.

HÉCUBE.

Quel est donc le maître de chacune? laquelle des captives troyennes aura la chance heureuse?

TALTHYBIUS.

Je puis te satisfaire; mais interroge-moi sur chacune à son tour, et non sur toutes à la fois.

HÉCUBE.

Dis-moi à qui ma fille, la malheureuse Cassandre, est échue en partage.

TALTHYBIUS.

Agamemnon l'a reçue à part, elle n'a pas été tirée au sort.

HÉCUBE.

Esclave de l'épouse lacédémonienne! O dieux!

TALTHYBIUS.

Non, mais elle partagera secrètement la couche de son maître.

HÉCUBE.

Quoi! la vierge d'Apollon, à qui le dieu aux cheveux

d'or donna le privilége de vivre affranchie des lois de l'hymen?

TALTHYBIUS.

L'amour a blessé le cœur de ce guerrier pour la jeune prophétesse.

HÉCUBE.

Rejette, ô ma fille, ces clefs sacrées et la sainte parure de tes couronnes.

TALTHYBIUS.

N'est-il pas glorieux pour elle d'entrer dans une couche royale?

HÉCUBE.

Mais la fille chérie que vous m'avez enlevée naguère, qu'est-elle devenue?

TALTHYBIUS.

Polyxène, dis-tu? ou bien est-ce d'une autre que tu parles?

HÉCUBE.

Elle-même. A qui le sort l'a-t-il attachée?

TALTHYBIUS.

C'est au service[1] du tombeau d'Achille qu'elle est réservée.

HÉCUBE.

Eh quoi! je l'ai mise au monde pour servir un tombeau? Quel est donc, ami, cet usage ou cette loi des Grecs?

TALTHYBIUS.

Félicite ta fille, son sort est glorieux.

HÉCUBE.

Que veux-tu dire? voit-elle la lumière du jour?

TALTHYBIUS.

Le Destin l'a en son pouvoir; elle est à l'abri de tous maux.

[1] Euripide emploie ici une expression équivoque, προσπολεῖν, *servir*, pour motiver la méprise d'Hécube, qui ne sait pas encore que sa fille a été immolée sur le tombeau d'Achille.

HÉCUBE.

Et l'épouse d'Hector à la cuirasse d'airain, la malheureuse Andromaque, quelle est sa destinée ?

TALTHYBIUS.

Le fils d'Achille l'a reçue aussi sans la tirer au sort.

HÉCUBE.

Et moi, de qui suis-je l'esclave, moi qui, avec ma tête blanchie, ai besoin de l'appui d'un bâton?

TALTHYBIUS.

C'est à Ulysse, roi d'Ithaque, que le sort t'a donnée pour esclave.

HÉCUBE.

Hélas! hélas! frappe ta tête dépouillée, que tes ongles ensanglantés déchirent ton visage! Ah! malheur à moi! que le sort me fasse esclave d'un homme abominable, le plus fourbe des mortels, ennemi de la justice, violateur des lois; vipère dont la langue perfide se plaît à affirmer tour à tour le pour et le contre, et à semer le trouble et la discorde! Troyennes, pleurez sur moi; je suis perdue, c'est fait de moi, je suis tombée sur la plus malheureuse de toutes les chances.

LE CHOEUR.

Tu sais ton sort, reine auguste; mais qui est celui des Achéens ou des Hellènes qui doit décider de ma destinée?

TALTHYBIUS (*aux serviteurs qui gardent la tente des captives.*)

Allez, gardes; faites venir au plus tôt Cassandre en ces lieux, pour que je la remette aux mains d'Agamemnon, et qu'ensuite je conduise vers les autres les captives qui leur sont échues... Mais que vois-je? que signifie l'éclat de ces torches qui brillent dans la tente? Les Troyennes désespérées, prêtes à partir pour Argos, voudraient-elles incendier leur asile, et se dérober à la servitude en livrant leurs corps aux flammes? Les âmes nées pour la liberté plient difficilement sous le joug de l'esclavage. Ouvrez, ouvrez; ce qui pourrait être bon pour vous

serait très-mauvais pour les Grecs, et l'on en rejetterait la faute sur moi.

HÉCUBE.

Non, Talthybius, elles ne mettent pas le feu; mais c'est ma fille Cassandre qui, dans le transport de son délire, s'avance vers nous à pas précipités.

CASSANDRE [1].

Faites place, attention! je porte la torche sacrée, je l'agite; voyez, j'éclaire ce temple de sa lumière. O hymen! ô roi Hyménée!

Heureux l'époux! heureuse aussi l'épouse, moi qui dans Argos vais former une noble union. O hymen! ô roi Hyménée!

Ma mère, puisque, vouée au deuil et aux larmes, tu déplores sans cesse la mort de mon père et la ruine de notre patrie, c'est à moi d'allumer pour mes noces le flambeau sacré et d'en faire briller l'éclat. O hymen! ô hyménée!

Répands la lumière, ô Hécate, comme c'est l'usage, dans les noces d'une vierge, et que tes pieds frappent la terre en cadence. Conduis le chœur (Évan! Évoé [2]!) comme au temps des prospérités de mon père. Notre chœur est sacré; conduis-le, ô Phébus! célèbre-le en l'honneur de ta prêtresse dans ton temple entouré de lauriers [3]. Hymen! ô hymen! hymen!

Ma mère, préside aux danses solennelles, frappe la terre en cadence, et règle sur mon exemple tes pas et tes mouvements. Que vos voix réunies s'élèvent en l'hon-

[1] Cassandre, dans son délire, se croit encore dans le temple d'Apollon, et elle exprime le désir de voir le dieu lui-même célébrer son hymen avec Agamemnon.

[2] Cri des bacchantes.

[3] C'est dans ces bosquets de lauriers qu'Oreste se met en embuscade dans la tragédie d'*Andromaque*, v. 296. Il en est aussi fait mention dans la tragédie d'*Ion*.

neur d'Hyménée, que vos chants et vos cris joyeux célèbrent le bonheur de l'épouse! Venez, ô jeunes Phrygiennes, parées de vos voiles élégants; venez chanter mes noces glorieuses et l'époux que les destins m'ont choisi.

LE CHOEUR.

O reine, que n'arrêtes-tu l'égarement de ta fille, de peur qu'elle ne se livre à ses danses légères à la vue de l'armée des Grecs?

HÉCUBE.

O Vulcain, tu éclaires de tes flambeaux les noces des mortels; mais elle est bien funeste, la torche que tu agites ici au sein du désespoir! Ah! ma fille, ce n'était pas dans ce fracas des armes, ni sous le joug de la lance argienne, que j'avais espéré te voir célébrer ton hymen. Rends-moi cette torche; car, dans tes transports, tu ne tiens pas le flambeau droit. Ton délire, ma fille, ne s'est point calmé, et tu es toujours dans le même égarement. Troyennes, emportez ces torches, et répondez par vos larmes à ses chants d'hyménée.

CASSANDRE.

Ma mère, orne ma tête victorieuse, et réjouis-toi de mon royal hyménée. Conduis-moi toi-même à mon époux; et, si je n'obéis avec assez d'empressement, emploie la contrainte; car, s'il est vrai qu'Apollon soit un dieu, plus funeste encore que l'hymen d'Hélène sera l'hymen que contracte avec moi l'illustre roi des Grecs, Agamemnon : je lui donnerai la mort à mon tour, je ravagerai son palais, et je vengerai mes frères et mon père. Mais n'achevons pas de dévoiler l'avenir. Je ne dirai pas la hache suspendue sur ma tête [1] et sur une tête auguste, les luttes parricides qui naîtront de mon hymen, et la ruine de la maison d'Atrée; mais je montrerai le sort de Troie plus digne d'envie que celui des Grecs (car le dieu

[1] Cassandre fut tuée dans le même festin où Agamemnon périt de la main de Clytemnestre.

qui m'obsède suspend un instant ses fureurs), eux qui, pour la possession d'une seule femme, pour reprendre Hélène, ont fait périr des milliers de guerriers. Un général prétendu sage sacrifie à ses ennemis ce qu'il a de plus cher, les jouissances de la tendresse, ses enfants, qu'il livre à son frère pour une infidèle qui n'a point été ravie par force, mais s'est donnée elle-même à son amant. Arrivés aux bords du Scamandre, ils y trouvent la mort sans avoir perdu leur terre natale, sans être bannis des murs de leur patrie. Ceux que Mars a moissonnés n'ont pas revu leurs enfants; les mains de leurs épouses ne les ont pas enveloppés des voiles funèbres, et ils sont restés couchés sur la terre étrangère. Mêmes désastres dans leurs foyers domestiques : les femmes y mouraient veuves des pères privés de leurs enfants, qu'ils ont élevés pour autrui. Il n'est personne qui fasse couler sur leur tombeau le sang des victimes. Certes voilà une expédition bien glorieuse! Que ma muse reste sans voix, plutôt que de célébrer des crimes. Les Troyens, au contraire, sont morts pour leur patrie (ce qui est la plus belle des gloires); ceux que le fer a fait périr ont été rapportés dans leurs maisons par leurs amis; ils ont reçu la sépulture sur la terre de leurs pères, des mains de ceux à qui appartenait ce saint devoir. Ceux des Phrygiens qui ne sont pas morts dans les combats ont passé leurs jours au milieu de leurs enfants et de leurs épouses, bonheur refusé aux Grecs. Quant au destin d'Hector, si cruel à tes yeux, écoute ce qu'il en est : il est mort en laissant le renom d'un héros [1], et c'est à la venue des Grecs qu'il en doit l'honneur. S'ils n'eussent assiégé Troie, sa valeur fût restée inconnue. Pâris a épousé la fille de Jupiter, et sans cet hymen il eût trouvé quelque alliance obscure dans sa patrie. Fuir la guerre est un

[1] Hectora quis nosset, felix si Troja fuisset?
Publica virtutis per mala facta via est.
Ovide, *Trist.* IV, *eleg.* 3.

devoir pour le sage; mais, lorsqu'il faut la faire, la plus glorieuse couronne pour un État est de mourir avec courage; mourir lâchement est une honte. Cesse donc, ô ma mère, de déplorer le sort de ta patrie et l'hymen de ta fille; car cet hymen nous vengera de ceux que nous détestons.

LE CHOEUR.

Tu te ris des malheurs de ta famille, et tu annonces des oracles dont l'avenir montrera peut-être la fausseté[1].

TALTHYBIUS.

Si Apollon n'égarait ton esprit, tu n'aurais pas lancé impunément ces imprécations sinistres contre mes maîtres, au moment de quitter cette terre. Mais, je le vois, les mortels qu'on vénère et qu'on croit sages ne valent pas mieux que ceux qu'on dédaigne. Le chef suprême de l'armée des Grecs, le fils d'Atrée, est épris d'un amour sans égal pour une Ménade insensée, dont moi, pauvre comme je suis, je ne voudrais pas partager la couche. Pour toi, dont la raison est troublée, tes outrages contre les Grecs et tes éloges des Phrygiens, je les abandonne aux vents. Mais suis-moi vers nos vaisseaux, belle épouse de notre général; toi, Hécube, quand le fils de Laërte voudra t'emmener, sois prête à le suivre. Tu seras la servante d'une femme vertueuse, comme le disent tous ceux qui sont venus à Troie.

CASSANDRE.

Voilà un étrange serviteur! Pourquoi donne-t-on le nom de hérauts à ces messagers des rois et des cités, également odieux à tous les mortels? Tu prétends que ma mère doit aller dans le palais d'Ulysse? Que devient donc l'oracle par lequel Apollon m'a révélé qu'elle doit mourir en ces lieux? Pour ce qu'il me reste à dire, ce ne sont point des outrages. Le malheureux Ulysse ne prévoit pas

[1] On sait que Cassandre avait reçu le don de prédire l'avenir, mais que ses oracles n'étaient jamais crus.

tous les maux qui l'attendent. Les miens et ceux des Phrygiens lui sembleront doux en comparaison. Après dix ans de travaux ajoutés à ceux qu'il a passés devant Troie, il reviendra seul dans sa patrie, s'il échappe au dangereux détroit qu'habite la terrible Charybde, au sauvage Cyclope qui se repaît de chairs crues, à l'enchanteresse Circé qui change les hommes en pourceaux, aux naufrages de la mer orageuse, au fruit séduisant du lotos et aux bœufs sacrés du Soleil, dont la chair mugissante le remplira d'effroi; enfin il descendra vivant dans l'empire des morts, et n'échappera aux dangers de la mer que pour voir sa maison en proie à mille calamités [1].

Mais [2] à quoi bon raconter les aventures d'Ulysse? Pars, pour que je m'unisse au plus tôt à mon époux. Tu auras une triste sépulture digne de toi, enveloppée des ombres de la nuit et dérobée à la lumière du jour, général des Grecs, qui te crois dans une si haute fortune. Et moi, mon corps sans vie, jeté dans les vallées qu'arrosent les torrents, sera couché près du tombeau nuptial, et la prêtresse d'Apollon servira de pâture aux animaux sauvages. Adieu, ô couronnes du dieu que j'ai chéri entre tous; ornements prophétiques, adieu! J'abandonne les fêtes qui faisaient mes plaisirs. Loin de mon corps pur et sans tache ces ornements inutiles; arrachés par mes mains, j'en livre les lambeaux aux vents rapides, pour qu'ils te les portent, ô dieu prophète. Où est le vaisseau des Atrides? Sur lequel dois-je monter? Empressé d'ouvrir tes voiles aux vents favorables, emporte-moi au plus tôt loin de cette terre commune des trois Furies. Adieu, ma mère, arrête tes larmes. O chère patrie, et vous, mes frères, habitants des enfers, et toi, mon père, je vous rejoindrai bientôt. Je viendrai victorieuse parmi

[1] Le poëte resserre ici en quelques vers toutes les aventures qui font le sujet de l'*Odyssée*.

[2] Ici commence le mètre trochaïque, qui dure jusqu'à la fin de la scène.

les morts, après avoir détruit la maison des Atrides, auteurs de notre ruine.

(Elle part avec Talthybius.)

LE CHOEUR.

Gardiennes de la vieille Hécube, ne voyez-vous pas votre maîtresse sans voix étendue sur la terre? Allez donc à son secours. Ah! malheureuses, l'abandonnez-vous dans sa détresse? Relevez son corps abattu.

HÉCUBE.

Laissez-moi, jeunes Troyennes, vos soins me sont à charge; laissez-moi prosternée sur la terre; c'est l'état qui convient aux maux que j'éprouve, à ceux que j'ai soufferts et que je dois souffrir encore. O dieux! C'est en vain que j'invoque ces dieux lents à nous secourir; cependant il sied aux mortels de les appeler, lorsque l'on tombe dans l'infortune. D'abord il m'est doux de retracer le souvenir de mes prospérités; j'inspirerai ainsi plus de pitié pour mes souffrances. J'étais reine, je devins l'épouse d'un roi, et je donnai le jour à de nobles enfants, non pas seulement d'un mérite vulgaire, mais les premiers des Phrygiens, et tels qu'aucune femme troyenne, grecque ou barbare, ne peut se glorifier d'en posséder de pareils. Je les ai vus périr sous la lance des Grecs, et j'ai coupé ma chevelure sur leur tombeau. Et Priam, leur père, ce n'est pas sur un récit étranger que je l'ai pleuré; je l'ai vu de mes yeux égorgé au pied de l'autel de Jupiter Hercéen[1], et avec lui j'ai vu tomber son empire; et mes filles, que j'élevai pour d'illustres hyménées, c'est à d'autres qu'elles sont échues en partage: on les arrache d'entre mes bras, et il ne me reste plus d'espoir d'être jamais revue par elles, et moi-même je ne les reverrai jamais. Enfin, pour mettre le comble à mon malheur, je deviens, dans ma vieillesse,

[1] Voyez la note sur le vers 17, page 138.

esclave des Grecs, ils m'imposeront les services les plus humiliants pour mon grand âge; moi, la mère d'Hector, on me chargera de veiller aux portes et de garder les clefs, ou de faire le pain; réduite à coucher sur la terre mon corps épuisé, qui fut habitué à la couche royale, et à revêtir mes membres déchirés des lambeaux déchirés de la misère. Ah! malheureuse! que de calamités l'amour d'une seule femme a-t-il attirées sur ma tête!

O ma fille, ô Cassandre, qui partages les transports des dieux, quel revers a flétri ton innocence!... Et toi, infortunée Polyxène, où es-tu? Dans ma postérité si nombreuse, ni un fils ni une fille ne peut soulager mon infortune. Pourquoi me relever? Dans quelle espérance? Conduisez mes pieds, jadis délicats au temps de Troie, et esclaves aujourd'hui, conduisez-les sur la terre qui doit me servir de couche, vers la pierre où je dois reposer ma tête, pour que j'y tombe et que j'y meure consumée par mes larmes. Et apprenez, par mon exemple, qu'avant la mort, nul ne mérite le nom d'heureux.

LE CHOEUR [1].

Muse, chante-moi, au milieu des larmes, un nouvel hymne funèbre sur les malheurs d'Ilion. Je vais faire entendre un chant en l'honneur de Troie; je dirai comment ce colosse porté sur quatre pieds a causé la ruine de ma patrie, et m'a soumise au pouvoir des Grecs, lorsqu'ils laissèrent aux portes de la ville le cheval harnaché d'or, garni de guerriers, et poussant dans les airs un long frémissement : du haut des remparts troyens le peuple s'écrie : « Allez, au terme de vos longues épreu- » ves, introduisez dans nos murs l'offrande sacrée faite » à la fille de Jupiter. » Parmi nos jeunes guerriers, parmi nos vieillards, en est-il un seul qui ne se mette à l'œuvre? Tous s'encouragent, par leurs chants d'allégresse, à

[1] Peut-être Hécube reste-t-elle couchée à terre, ou entre les bras des captives qui forment sa suite.

s'emparer de la fatale machine destinée à nous perdre.

Tout le peuple phrygien se précipite aux portes, armé de torches ravies aux pins de l'Ida, pour offrir à la déesse ce monument de l'art perfide des Grecs, fléau de la Dardanie, qui devait nous mériter la protection de la vierge immortelle. Aussitôt des cordages l'entourent comme un vaisseau qu'on veut mettre en mer ; on le traîne dans nos murs, jusqu'au temple de Pallas, si fatal à ma patrie. A la suite de ces joyeux travaux, la nuit nous avait enveloppés de ses ombres; les sons de la flûte libyenne des Phrygiens se mêlaient aux voix, et les jeunes vierges, frappant la terre en cadence, faisaient entendre leurs chants d'allégresse. Dans les maisons, les flambeaux répandaient leur sombre lueur pendant ces réjouissances.

Et moi, au sein du foyer paternel, je célébrais par mes danses la fille de Jupiter, Diane, habitante des montagnes. Tout à coup une clameur homicide répandue à travers la ville remplit les demeures des Troyens; l'enfant timide s'attache de ses mains tremblantes à la robe de sa mère. Mars [1] s'élance de la machine insidieuse, guidé par la divine Pallas ; les Phrygiens tombent égorgés au pied des autels; dans l'intérieur des maisons, les jeunes guerriers, immolés isolément, voilà les exploits dont la Grèce triomphe, et qui plongent notre patrie dans le deuil.

LE CHOEUR.

Hécube, vois-tu Andromaque qui s'avance sur un char étranger? Près d'elle, son cher Astyanax, le fils d'Hector, suit le sein maternel.

HÉCUBE.

En quels lieux te conduit ce char, femme infortunée, entourée des armes d'Hector et des dépouilles de la

[1] C'est-à-dire les guerriers armés.

Phrygie, conquises par la guerre, dont le fils d'Achille couronnera les temples de la Phthiotide?

ANDROMAQUE.

Les Grecs, nos maîtres, m'entraînent à leur suite.

HÉCUBE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Pourquoi gémis-tu sur les maux qui ne sont qu'à moi?

HÉCUBE.

Ah!

ANDROMAQUE.

O douleurs!

HÉCUBE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

O calamités!

HÉCUBE.

Mes enfants!

ANDROMAQUE.

Nous sommes perdus.

HÉCUBE.

C'en est fait de notre bonheur, c'en est fait de Troie,

ANDROMAQUE.

Infortunée!

HÉCUBE.

Et de ma noble postérité.

ANDROMAQUE.

Hélas!

HÉCUBE.

Funeste hymen!

ANDROMAQUE.

Ah! bien funeste!

HÉCUBE.

Sort déplorable

ANDROMAQUE.

De ma patrie,

HÉCUBE.

Réduite en cendres.

ANDROMAQUE.

Accours, ô mon époux!

HÉCUBE.

Jusqu'au fond des enfers, tu invoques mon fils.

ANDROMAQUE.

Viens protéger ton épouse.

HÉCUBE.

Et toi, fléau des Grecs, père de mes enfants, antique Priam, appelle-moi à toi dans les enfers.

LE CHOEUR.

Tels sont nos regrets, telles sont les douleurs que nous éprouvons, dans la ruine de notre patrie; la douleur s'ajoute à la douleur par l'effet du courroux des dieux, depuis que la mort a épargné ton fils Pâris, qui, pour un odieux hymen, a renversé l'empire des Troyens : pour satisfaire la haine de Pallas, les corps sanglants de nos guerriers sont devenus la pâture des vautours, et Troie a subi le joug de l'esclavage. O ma patrie! ô infortunée! je te pleure en te quittant.

LE CHOEUR.

Tu vois maintenant ta fin déplorable.

ANDROMAQUE.

Et la demeure où je devins mère. O mes enfants abandonnés, votre mère, en perdant sa patrie, vous perd aussi! Quel deuil, quelles lamentations! Les larmes naissent des larmes dans notre maison. Ceux qui sont morts perdent du moins le sentiment de leurs maux!

LE CHOEUR.

Combien sont doux aux malheureux les pleurs, les accents plaintifs et les chants de douleur!

ANDROMAQUE.

O mère du vaillant Hector, dont la lance fut fatale à tant de Grecs, vois-tu ce spectacle?

HÉCUBE.

Je vois l'ouvrage des dieux, qui élèvent ce qui est humble, et renversent ce qu'on croit élevé.

ANDROMAQUE.

On m'emmène avec mon fils, comme un butin : ce qui est né sur le trône tombe dans l'esclavage par les vicissitudes du sort.

HÉCUBE.

Dure loi de la nécessité! c'est ainsi qu'on vient d'arracher Cassandre de mes bras.

ANDROMAQUE.

Hélas! hélas! un autre Ajax s'est donc rencontré pour ta fille? Mais un autre coup encore t'a frappée.

HÉCUBE.

Mes maux sont sans nombre et sans mesure; ils se disputent la possession de mon cœur.

ANDROMAQUE.

Ta fille Polyxène a été immolée sur le tombeau d'Achille, offerte en don à un cadavre sans vie.

HÉCUBE.

Ah! malheureuse!... c'est donc là cette énigme que Talthybius m'annonçait en termes obscurs?

ANDROMAQUE.

Dès que je l'ai vue, je suis descendue de ce char, je l'ai enveloppée de voiles, et j'ai fait entendre mes lamentations sur son corps.

HÉCUBE.

Hélas! hélas! ma fille! O sacrifice abominable! Ah! quelle mort funeste!

ANDROMAQUE.

Sa mort est ce qu'on l'a faite; mais, telle qu'elle est, cette mort est préférable à la vie qu'on me laisse.

HÉCUBE.

Ah! ma fille, être vivant ou être mort, ce n'est pas la même chose; l'un n'est plus rien, l'autre a encore l'espérance.

ANDROMAQUE.

O ma mère, écoute de belles paroles que j'ai entendues, et qui pourront soulager ta douleur. Ne pas naître équivaut à mourir; mais mourir vaut mieux que vivre misérable; car on ne souffre plus, n'ayant pas le sentiment de ses maux. Mais celui qui fut heureux et qui tombe dans la malheur, a le cœur en proie au regret de son bonheur passé. Polyxène est morte, c'est comme si elle n'eût pas vu le jour; elle oublie tous ses maux. Mais moi, après avoir touché le but et atteint le faîte de la prospérité, je suis retombée dans l'abîme de l'infortune. Car toutes les vertus qu'on peut souhaiter dans une femme, je les ai pratiquées dans la maison d'Hector. D'abord une femme, qu'elle soit innocente ou coupable, s'expose à la médisance par cela seul qu'elle ne reste pas à la maison : je m'interdis même le désir d'en sortir, et me renfermai dans ma demeure, sans admettre au sein de mes foyers les entretiens flatteurs des femmes. Je n'avais d'autre maître que les sentiments honnêtes de mon cœur, et ils me suffisaient : je présentais toujours à mon époux un visage serein et une bouche silencieuse, et je savais à propos quand il fallait lui céder la victoire ou l'emporter sur lui. Le renom de cette conduite, répandu dans l'armée grecque, a causé ma perte : car, dès que je fus captive, le fils d'Achille voulut m'avoir pour épouse, et je serai esclave dans la maison des meurtriers de mon époux! Si, oubliant le souvenir chéri d'Hector, j'ouvre mon cœur à la tendresse de mon nouveau mari, je paraîtrai infidèle aux mânes du premier; et si je lui témoigne de la haine, je me rendrai odieuse à mes maîtres. On dit cependant qu'une seule nuit calme l'aversion d'une femme pour la couche d'un homme; je déteste celle qui, perdant un premier époux, peut en aimer un autre. Un cheval même, lorsqu'on le sépare de la compagne avec laquelle il fut élevé, ne porte plus si facilement le joug; et cependant, privés de la parole et de l'intelligence, ces animaux sont inférieurs à notre

nature. En toi, cher Hector, je trouvai réunis la prudence, l'illustration, l'opulence et l'éclat du courage; tu me reçus innocente et pure au sortir de la maison paternelle, et le premier tu entras dans mon lit virginal. Tu meurs, et l'on m'entraîne captive au delà des mers, pour subir en Grèce le joug de l'esclavage. Ah! la mort de Polyxène, sur laquelle tu gémis, n'est-elle pas un malheur bien moindre que les miens? J'ai perdu même ce qui reste à tous les mortels, l'espérance; mon esprit ne s'abuse même plus par l'idée d'un sort meilleur : et pourtant c'est déjà un bien que d'y croire.

LE CHOEUR.

Tes malheurs sont les nôtres, et, en les déplorant, tu nous enseignes toute l'étendue de notre misère.

HÉCUBE.

Je ne suis jamais montée sur un vaisseau; mais ceux que j'ai vus en peinture [1], et ce que j'en ai ouï dire, me les ont fait connaître. Lorsque la tempête gronde sans déployer toute sa violence, les nautonniers se mettent à l'œuvre avec ardeur pour échapper au danger; l'un court au gouvernail, l'autre aux voiles, un autre épuise l'eau de la sentine; mais, si leurs efforts sont trop impuissants contre la furie de la mer bouleversée, ils cèdent à la fortune et s'abandonnent à la merci des flots. Ainsi moi, dans les maux qui m'accablent, je reste sans voix et la plainte expire sur mes lèvres; je cède à la tempête de l'adversité soulevée par les dieux. Mais, ma chère fille, laisse là les malheurs d'Hector, tes larmes ne sauraient le sauver. Honore ton nouveau maître, charme son cœur par le doux attrait de tes vertus. En agissant ainsi, tu feras la joie de tes amis, et tu pourras élever le fils de mon fils, pour être l'espoir de Troie et pour que ta postérité relève un jour les murs d'Ilion. Je vois s'avancer le héraut des Grecs; quels nouveaux ordres apporte-t-il?

---

[1] Voyez *Hippolyte*, vers 1005, t. I, p. 297.

TALTHYBIUS.

Épouse d'Hector, le plus vaillant des Phrygiens, ne me prends pas en haine; c'est contre mon gré que je viens t'annoncer les résolutions des Grecs et des Pélopides.

ANDROMAQUE.

Qu'est-ce donc que me prépare ce début sinistre?

TALTHYBIUS.

Il a été résolu que ton fils... Comment pourrai-je m'expliquer?

ANDROMAQUE.

Est-ce qu'il ne nous sera pas permis d'avoir le même maître?

TALTHYBIUS.

Aucun Grec ne sera jamais son maître.

ANDROMAQUE.

Veulent-ils donc abandonner ici le dernier débris des Phrygiens?

TALTHYBIUS.

Je ne sais comment t'annoncer une chose si funeste.

ANDROMAQUE.

J'approuve ta retenue : mais dis-moi cette chose si funeste.

TALTHYBIUS.

On veut faire périr ton fils, pour te dire le fait dans toute son horreur.

ANDROMAQUE.

Ah! grands dieux! voilà quelque chose de plus horrible qu'un détestable hymen!

TALTHYBIUS.

L'éloquence d'Ulysse l'a emporté dans l'assemblée des Grecs.

ANDROMAQUE.

Hélas! hélas! il n'est point de terme aux maux que je souffre.

TALTHYBIUS.

Il a montré le danger de laisser croître le fils d'un héros.

ANDROMAQUE.

Puisse-t-il obtenir un pareil arrêt pour ses propres fils!

TALTHYBIUS.

Il faut qu'Astyanax soit précipité du haut des tours d'Ilion. Cela doit s'accomplir; montre ta sagesse en te résignant et en te soumettant sans résistance. Ne te flatte pas de pouvoir t'opposer aux volontés des Grecs; songe à ta faiblesse; sans époux, sans patrie, tu es au pouvoir d'un maître, et nous sommes plus forts qu'il ne faut pour réduire une femme. Évite donc un combat inégal; ne tente rien d'indigne de toi, et n'éveille point la haine; garde-toi même de lancer des imprécations contre les Grecs; car si tu irrites l'armée par tes menaces, on refusera à ton fils la sépulture et les lamentations funèbres; si, au contraire, tu supportes tes maux en silence et avec courage, tu ne priveras pas son corps des derniers honneurs, et toi-même tu obtiendras des Grecs un traitement plus doux.

ANDROMAQUE.

O mon fils, ô doux objet de ma tendresse, tu vas périr par une main ennemie, tu vas abandonner ta mère désolée! C'est la valeur de ton père qui te tue[1], elle qui fut le salut de tant d'autres. La vertu de ton père t'a mal servi. O hymen infortuné, couche nuptiale, lorsque j'entrai dans le palais d'Hector, devais-je croire, en lui donnant un fils, que j'offrais aux Grecs une victime, et non un maître à l'opulente Asie? Tu pleures, ô mon fils! as-tu le sentiment de tes maux? Pourquoi tes mains m'embrassent-elles? pourquoi t'attacher à ma robe comme un jeune oiseau s'abrite sous l'aile de sa mère[2]?

[1] Sénèque, *Troad.*, 491 :

Grave pondus illum, magna nobilitas, premit.

[2] Sénèque, *Troad.*, 492 :

... Quid meos retines sinus
Manusque matris? cassa præsidia occupas.
Fremitu leonis qualis audito tener
Timidum juvencus applicat matri latus.

Hector ne sortira point de la terre, armé de sa lance redoutable, pour être ton libérateur; ni sa famille ni la puissance phrygienne ne peuvent te secourir. Impitoyablement précipité la tête la première du haut d'une roche, tu vas rendre le dernier soupir. O fils chéri que je presse entre mes bras, douce haleine que je respire, c'est donc en vain que ce sein t'a nourri, en vain je me suis épuisée de peines et de tourments! Pour la dernière fois embrasse ta mère, presse-toi contre son cœur, de tes bras entoure mon corps, et que ta bouche s'unisse à la mienne. O Grecs, qui inventez des supplices dignes des Barbares, pourquoi faites-vous périr cet enfant innocent? O race de Tyndare, non, tu n'es pas la fille de Jupiter; les auteurs de tes jours furent une Furie, et l'Envie, et le Meurtre, et la Mort, tous les monstres qu'enfante la terre. Non, jamais Jupiter n'a pu produire ce fléau des Grecs et des Barbares. Sois maudite, toi dont la beauté funeste a indignement ravagé les champs de la Phrygie!

Prenez, emportez, précipitez mon fils, si tel est votre plaisir; faites de ses chairs un horrible festin, puisque les dieux sont les auteurs de notre désastre, et que je ne pourrais arracher mon fils à la mort. Cachez mon corps misérable, plongez-le au fond de votre vaisseau. Heureux auspices pour un hymen, de le souiller du sang de mon fils!

(Elle sort.)

LE CHOEUR.

Malheureuse Troie, quelle foule de guerriers tu as perdus, à cause d'une seule femme et d'une odieuse union!

TALTHYBIUS.

Va, jeune enfant, arrache-toi aux embrassements d'une mère désespérée; monte au sommet de ces remparts qui furent l'héritage de tes pères, c'est là que

l'arrêt des Grecs te condamne à perdre la vie. (*Aux gardes qui l'accompagnent.*) Qu'on l'emporte. — Ah! pour transmettre des ordres si cruels, il faudrait un cœur sans pitié et plus insensible à la honte que le mien.

(Il sort avec Astyanax.)

HÉCUBE.

Mon fils! enfant chéri d'un père infortuné, la violence t'arrache à ta mère et à moi. Que faire? que puis-je pour toi? Je t'offre ces coups dont je meurtris ma tête et ma poitrine; voilà tout ce qui est en mon pouvoir. O ma patrie! ô mon fils! est-il une calamité qui me soit épargnée? Que me manque-t-il pour achever ma ruine de fond en comble?

LE CHOEUR.

O Télamon, roi de Salamine, chérie des abeilles, toi qui habites cette île voisine des collines sacrées où Minerve fit paraître les premiers rameaux du pâle olivier, céleste couronne et parure de la splendide Athènes, jadis, avec le fils d'Alcmène, armé de son arc redoutable, tu sortis de la Grèce pour signaler ta valeur en renversant Ilion, ma patrie;

Alors qu'irrité du refus des coursiers promis par Laomédon[1], ce héros entraîna la fleur des guerriers de

[1] Laomédon, roi de Troie, avait promis à Hercule ses superbes coursiers, s'il délivrait Hésione et tuait le monstre marin qui devait la dévorer; mais il paya son bienfaiteur d'ingratitude, et lui refusa le prix de ses services. Celui-ci vint avec Telamon mettre le siége devant Troie, qu'il prit et rasa:

...... Regis quoque filia monstro
Poscitur æquoreo; quam dura ad saxa revinctam
Vindicat Alcides, promissaque munera, dictos
Poscit equos; tantique operis mercede negata
Bis peritura capit perjuræ mœnia Trojæ.
Ovid., *Métamorph.* II, 5.

Voyez aussi *Iliade*, V, 638.

la Grèce, et arrêta son navire agile à l'embouchure du large Simoïs, où il assujettit sa poupe avec des câbles : il tire du vaisseau les flèches dont sa main habile doit percer Laomédon ; il livre aux flammes dévorantes ces murs dont Apollon fut le divin architecte, et il ravage les champs troyens : deux fois les lances meurtrières ont renversé de fond en comble les murs dardaniens[1].

C'est donc en vain, fils de Laomédon, que ta main verse le nectar dans la coupe du maître des dieux, glorieux emploi dont tu t'acquittes avec une grâce voluptueuse ; la terre qui t'a vu naître est en cendres. Les rivages de la mer retentissent de gémissements; semblables à l'oiseau plaintif qui déplore la perte de ses petits, les unes pleurent leurs époux, les autres leurs fils, les autres leurs mères accablées de vieillesse. Ces bains si frais, ces jeux de la course qui t'étaient si chers ne sont plus ; ton visage conserve les grâces de la jeunesse et la sérénité devant le trône de Jupiter, et cependant l'empire de Priam tombe sous le fer des Grecs.

Amour, Amour, qui vins jadis te reposer sur les palais de la Dardanie, sans épargner les immortels eux-mêmes, à quel comble de gloire élevas-tu cet empire par d'augustes alliances avec les dieux ! Je ne veux plus reprocher à Jupiter un honteux oubli ; mais l'Aurore aux ailes brillantes voit et éclaire de sa lumière, chérie des mortels, la ruine de Pergame, la désolation de cette terre où elle choisit l'époux qui la rendit mère : lorsque son char doré enleva cet époux[2] dans les cieux, sa patrie conçut de hautes espérances ; mais les amours des dieux s'évanouissent avec Troie.

MÉNÉLAS.

O jour brillant auquel je redeviens maître d'une

[1] La première fois Hercule, et la seconde Agamemnon.
[2] Tithon.

infidèle épouse! Je suis Ménélas, qui ai supporté de nombreux travaux, et qui ai conduit l'armée grecque devant Troie, avec mille vaisseaux. Mais si j'ai marché contre Troie, ce n'est pas, comme on le suppose, pour l'amour d'une femme, mais pour punir l'hôte perfide qui m'avait ravi mon épouse. Les dieux ont secondé ma vengeance, il a succombé avec sa patrie sous la lance des Grecs. Je viens chercher cette Lacédémonienne coupable, à qui je ne veux plus donner le nom d'épouse, pour l'emmener avec moi; car elle est dans cette tente, enfermée avec les Troyennes captives. Ceux dont les fatigues guerrières l'ont reconquise me l'ont cédée, pour la faire mourir, ou, à ma volonté, pour la ramener dans la terre d'Argos; mais j'ai résolu, au lieu de faire périr Hélène dans Troie, de la ramener en Grèce sur nos vaisseaux, et, là, de la livrer au supplice, pour venger ceux de nos amis qui sont morts devant Ilion. Allez, serviteurs fidèles, entrez dans cette tente, amenez Hélène en ces lieux; traînez par les cheveux la perfide qui a tant fait verser de sang. Dès que les vents favorables s'élèveront, elle nous suivra dans la Grèce.

HÉCUBE.

O toi qui donnes le mouvement à la terre, et qui en même temps résides en elle, qui que tu sois, Jupiter, impénétrable à la vue des mortels, nécessité de la nature, ou intelligence des hommes, je te rends hommage; car, par des voies secrètes, tu gouvernes toutes les choses humaines selon la justice.

MÉNÉLAS.

D'où vient donc que subitement tu te mets à invoquer les dieux?

HÉCUBE.

Je t'approuve, Ménélas, si tu fais périr ton épouse; mais fuis à sa vue, de peur qu'elle ne te subjugue par

[1] Il y a dans le texte une lacune, que M. Boissonade, d'après Porson, remplit en empruntant le vers 594 de l'*Hélène*.

l'amour : elle séduit les yeux des hommes, elle ruine les cités, elle embrase les maisons, tant ses charmes sont puissants! J'ai appris à la connaître; toi-même, et tous ceux qui furent ses victimes, vous devez la connaître aussi.

HÉLÈNE.

Ménélas, voilà un début bien fait pour m'effrayer : je me vois traînée avec violence hors de cette tente, par les mains de tes serviteurs. Quoique je sente que je te suis odieuse, cependant je désire savoir quel arrêt les Grecs et toi vous avez porté sur ma vie.

MÉNÉLAS.

On n'a point délibéré régulièrement sur ton sort; mais l'armée entière, qui a souffert à cause de toi, t'a livrée à moi pour te faire périr.

HÉLÈNE.

Ne puis-je au moins parler pour ma défense, et prouver que si je meurs, c'est injustement?

MÉNÉLAS.

Je ne suis pas venu pour discuter, mais pour te faire mourir.

HÉCUBE.

Écoute-la, Ménélas, avant qu'elle meure; ne lui refuse pas cette grâce, et laisse-moi le soin de lui répondre; car tu ne sais rien de sa conduite coupable à Troie. Le résultat de cet entretien sera son arrêt de mort, elle ne pourra pas y échapper.

MÉNÉLAS.

Cette faveur est une perte de temps; cependant, si elle veut parler, elle le peut; mais qu'elle le sache bien, c'est à ta demande que je la lui accorde, et non pour elle-même.

HÉLÈNE.

Peut-être es-tu résolu, que mes raisons soient bonnes ou mauvaises, à ne pas me répondre, et à me traiter en

ennemie; mais les reproches que tu vas sans doute faire entendre contre moi, je les réfuterai, en opposant nos griefs mutuels. Celle-ci d'abord a enfanté la cause de tous ces malheurs, en enfantant Pâris; en second lieu, le vieux Priam a causé la perte de Troie et la mienne, en laissant vivre cet enfant, ce Pâris, qu'un songe prophétique avait montré à sa mère comme un flambeau fatal qui devait embraser sa patrie. Or, vois la suite des événements: Pâris est établi juge entre les trois déesses. Pallas lui offrit la conquête de la Grèce, à la tête de l'armée phrygienne; Junon lui promit l'empire de l'Asie et de l'Europe, s'il jugeait en sa faveur; Vénus exalte mes charmes, et promet de me donner à lui, si elle obtient le prix de la beauté. Considère maintenant les suites: Vénus l'emporte sur ses rivales, et voici quelle fut l'influence de mon hymen sur le bonheur de la Grèce: par là, vous échappez à la domination des Barbares, et au joug de la tyrannie. Mais ce qui fit le bonheur de la Grèce a fait ma ruine; vendue pour ma beauté, je me vois outrageusement accusée pour les faits qui auraient dû me valoir des couronnes. Mais, diras-tu, je ne me suis pas encore expliquée sur la question de mon départ clandestin de ton palais. Une déesse trop puissante accompagnait celui qui fut mon mauvais génie, cet Alexandre, ce Pâris, de quelque nom que tu l'appelles, ô lâche époux, ce Troyen à qui tu livras ton palais en quittant Sparte, pour aller dans l'île de Crète[1]. Mais ce n'est pas toi, c'est moi-même que j'interrogerai sur ce qui en résulta: quel sentiment put me porter à abandonner ainsi ma patrie et ma famille, pour suivre un étranger? Prends-t'en à la déesse, et sois plus puissant que Jupiter; il est le maître des autres divinités, mais il est l'esclave de

[1] Ménélas était allé dans l'île de Crète pour y régler la succession d'Atrée. Pâris, dans Ovide, rappelle cette circonstance:

> Non habuit tempus quo Cressia regna videret
> Aptius° O mira calliditate virum.
> Ovid. *Heroid. ad Helen.*

Vénus. J'ai donc droit à l'indulgence. C'est de là que tu pouvais tirer un grief spécieux contre moi. Lorsque Pâris fut enseveli dans le sein de la terre, et que sa mort eut dissous l'hymen formé par une déesse, je devais quitter sa maison et me réfugier dans le camp des Grecs: je me suis empressée de le faire. J'en prends à témoin les gardiens des portes, et les sentinelles placées sur les remparts, qui souvent m'ont surprise à suspendre une corde du haut des murs, pour laisser glisser mon corps jusqu'à terre. Mais un nouveau mari, Déiphobe, me ravit de force, et m'épousa malgré les Phrygiens[1]. Ma mort pourrait-elle encore être juste? pourrais-tu, ô mon époux, me condamner justement? Celui-ci m'épouse malgré moi; et quant à ma fuite de Sparte, au lieu d'obtenir le prix de la beauté, j'ai été livré à un triste esclavage. Si tu prétends vaincre les dieux, ton désir est insensé.

LE CHOEUR.

Reine, défends tes fils et ta patrie, confonds sa perfide éloquence; car elle parle bien tout en faisant le mal, et c'est un art funeste.

HÉCUBE.

C'est la cause des déesses mêmes que j'entreprends de défendre, en prouvant la fausseté de ses paroles. Non, je ne crois point que Junon, que la chaste Pallas aient poussé la démence, l'une jusqu'à vouloir vendre Argos aux Barbares, l'autre jusqu'à soumettre Athènes au joug des Phrygiens, en venant parmi les jeux et les plaisirs disputer sur l'Ida le prix de la beauté. Car, qui pouvait inspirer à Junon cette ardeur de paraître belle? ambitionnait-elle un époux plus grand que Jupiter? Minerve recherchait-elle pour époux quelqu'un des dieux, elle qui, fuyant l'hymen, n'a demandé à son père qu'une

[1] Un scholiaste d'Homère rapporte qu'après la mort de Pâris, tué par Philoctète, Priam proposa Hélène pour prix d'un combat: Déiphobe, un des fils de Priam, fut vainqueur, et épousa la veuve de son frère.

éternelle virginité? N'accuse pas les déesses de folie pour parer tes vices, tu ne persuaderas pas les sages. Tu as dit que Vénus (assertion bien ridicule) accompagna mon fils dans la maison de Ménélas : n'aurait-elle pas pu, en restant tranquille dans le ciel, te transporter avec Amyclé[1] elle-même dans Ilion? Mon fils était d'une rare beauté, et à sa vue ton cœur s'est personnifié en Vénus. Les passions impudiques des mortels sont en effet la Vénus qu'ils adorent, et ce n'est pas sans raison que le nom de la déesse ressemble au nom de l'ardeur amoureuse[2]. Dès que Pâris s'offrit à ta vue, brillant de l'éclat de l'or et de tout le luxe des Barbares, le délire s'empara de ton âme; dans Argos, ta vie était bornée à de modiques ressources, et tu te flattais, en renonçant à Sparte, que la capitale de la Phrygie, où l'or coulait à grands flots, fournirait avec profusion à toutes tes dépenses; le palais de Ménélas ne suffisait pas à ton luxe et à ton goût effréné des plaisirs. Mais non, dis-tu, c'est mon fils qui t'enleva de force. Quel Spartiate a été témoin de ta résistance? Tes cris invoquèrent-ils le secours de Castor ou de Pollux, tes frères, qui n'habitaient pas alors le séjour des dieux? Arrivée à Troie, où les Grecs suivirent bientôt tes pas, quand la guerre fut engagée, si l'on t'annonçait quelque succès de Ménélas, tu le vantais aussitôt, et mon fils s'affligeait de cette rivalité redoutable pour son amour; si les Troyens étaient heureux, cet époux n'était plus rien pour toi. Tes vœux suivaient la fortune, ton cœur était pour elle, et non pour la vertu. Et maintenant tu parles de tes efforts pour te dérober avec des cordes, en te laissant glisser du haut de ces murs, où tu restais malgré toi! Mais quand te surprit-on à aiguiser le poi-

[1] Amyclé, ville de Laconie, où résidait Tyndare, père d'Hélène, et où ses frères, Castor et Pollux, étaient nés.

[2] Le poëte joue ici sur la ressemblance de ces deux mots : *Aphrodite*, Vénus; *aphrosyne*, folie, et ici ardeur amoureuse. Ce mot a déjà été employé dans le même sens, au vers 163 d'*Hippolyte*. Voyez aussi *Bacchantes*, vers 310.

gnard, où à suspendre le lacet fatal? C'est ce qu'aurait fait une femme généreuse qui eût regretté son époux. Combien de fois ne t'ai-je pas adressé ces conseils: « Pars, » ma fille, laisse mon fils contracter d'autres alliances; » je t'aiderai à gagner furtivement les vaisseaux des » Grecs; fais cesser la guerre entre eux et nous. » Mais ces avis te semblaient amers; tu régnais avec hauteur dans le palais de Pâris, et tu voulais être adorée par les Barbares. Voilà ce qui était grand à tes yeux. Et, après cela, tu oses encore te parer, et tu respires le même air que ton époux! O femme abominable, qui devrais bien plutôt paraître humble et tremblante, couverte de vêtements déchirés, la tête scalpée à la manière des Scythes [1], et racheter tes fautes à force de modestie, au lieu de les aggraver par ton impudence! Ménélas, pour en venir à la conclusion de mon discours, honore les Grecs en la faisant périr comme il est digne de toi, et établis une loi commune à toutes les femmes, la mort pour celle qui trahit son époux.

LE CHOEUR.

Ménélas, montre-toi digne de tes ancêtres et de ta maison, en punissant une épouse coupable, et justifie-toi de la mollesse efféminée que la Grèce te reproche, en te montrant homme de cœur à tes ennemis.

MÉNÉLAS.

Ta pensée est aussi la mienne; oui, c'est volontairement qu'elle a quitté mon palais pour le lit d'un étranger, et le nom de Vénus ne vient dans sa bouche que pour pallier sa faute. Va trouver les bourreaux qui doivent te lapider; que ta mort expie les longues souffrances des Grecs, et apprends à ne plus m'outrager.

HÉLÈNE.

Ménélas, j'embrasse tes genoux; ne m'impute point

[1] Les Scythes, comme les sauvages de l'Amérique dont Cooper nous a peint les mœurs, enlevaient à leurs prisonniers la peau du crâne avec les cheveux.

des maux qui sont l'ouvrage des dieux, ne me tue pas, pardonne-moi.

HÉCUBE.

Ne trahis pas les amis qui furent ses victimes; c'est pour eux, c'est pour mes fils que je t'implore.

MÉNÉLAS.

Cesse, Hécube; je ne t'écoute plus. J'ordonne à mes serviteurs de la porter sur le vaisseau qui doit la conduire en Grèce.

HÉCUBE.

Maintenant, qu'elle ne monte pas sur le même vaisseau que toi.

MÉNÉLAS.

Quoi donc! est-ce qu'elle est plus pesante qu'auparavant[1]?

HÉCUBE.

Il n'est point d'amant qui n'aime toujours.

MÉNÉLAS.

L'amour dépend du caractère de ceux qu'on aime : mais je suivrai tes conseils, elle ne montera pas sur le même vaisseau que moi; ton avis est bon. Arrivée à Argos, elle périra d'une mort misérable, telle qu'elle le mérite, et son exemple instruira les autres femmes à respecter la vertu. La chose n'est pas facile; cependant la mort de celle-ci frappera de terreur leur impudicité, lors même qu'elles seraient pires.

LE CHOEUR.

Ainsi donc, ô Jupiter, tu livres aux Grecs le temple où les Troyens t'adoraient, l'autel où ils faisaient brûler l'en-

[1] Prevost, justement choqué de ce que cette idée a de trivial, a donné un sens moral au mot βρῖθος, *poids*, et il a traduit : « Pensez-vous qu'elle ait jamais quelque ascendant sur moi? » Malheureusement je ne pense pas que le texte autorise ce passage du sens propre au sens figuré.

cens, où brillait la flamme des sacrifices, où s'élevait la fumée de la myrrhe odoriférante! Tu abandonnes la sainte Pergame, les bocages de l'Ida, ces bois couronnés de lierre qu'arrosent des sources glacées, et ce sommet brillant que le soleil éclaire de ses premiers rayons et qui répand une clarté divine [1].

Tes sacrifices ne sont plus, ni les chants propices des chœurs sacrés qu'on entendait pendant la nuit [2], ni les fêtes nocturnes des dieux, ni les traits révérés des simulacres d'or, ni les douze révolutions de la lune, célébrées par les Phrygiens [3]. Je me demande, ô roi des dieux, assis sur le trône céleste, dans les vastes plaines de l'éther, je me demande si tu dédaignes d'abaisser tes regards sur ma patrie en ruines, que la flamme dévorante a consumée.

Cher et malheureux époux, ton corps, privé de sépulture et des ablutions funèbres, erre sans asile [4]; et moi, un vaisseau traversant les mers sur ses ailes rapides va me porter dans Argos aux nobles coursiers, dont les murs, bâtis par les Cyclopes, s'élèvent jusqu'aux cieux. Aux portes, la multitude de nos enfants, baignés de

[1] Le mont Ida, dit Pomponius Mela, fait voir le lever du soleil sous un aspect différent de celui qu'il offre en d'autres lieux : lorsqu'on l'observé de son sommet, on voit presque dès le milieu de la nuit des feux se répandre et briller çà et là; et à mesure que la lumière approche, ces feux semblent s'unir et se joindre (liv. II, chap 18). On conjecture avec vraisemblance que c'est à cette espèce de merveille que le Chœur fait allusion. Le mont Olympe offrait un phénomène semblable, et on a cru que ces apparitions lumineuses avaient donné lieu aux Grecs d'imaginer que les dieux habitaient cette montagne. Le même météore se fait voir à l'extrémité de la Calabre, et peut servir à expliquer d'autres visions : il porte le nom de fée Morgane. Il parait que ce n'est autre chose que l'extrémité des aurores boréales. Voyez *Diodore de Sicile*, 17, 7; *Lucrèce*, vers 662. (*Note de Musgrave et de Prévost*.)

[2] Allusion au culte de Cybèle, qui se célébrait sur le Bérécynthe, montagne de Phrygie.

[3] Les Phrygiens célébraient chaque pleine lune par une fête.

[4] On sait que les âmes de ceux dont les corps étaient privés de sépulture erraient sur les bords du fleuve infernal. Virgile, *Æneid.*, IV, 620; VI, 370, 881.

larmes, gémissent et s'écrient dans leur faiblesse : O ma mère! les Grecs me séparent de toi, et m'emportent loin de tes yeux, sur leurs noirs vaisseaux aux rames agiles, vers l'île sacrée de Salamine [1], ou sur l'isthme qui domine les deux mers, et qui garde les portes de la terre de Pélops [2].

Quand le navire de Ménélas sera au milieu des flots, puisse la foudre sacrée de Jupiter, sillonnant de ses éclats la mer Égée, tomber sur ce fatal vaisseau qui m'arrache désolée à Ilion, ma patrie, pour me porter en Grèce où je dois être esclave : il porte aussi les miroirs d'or, délices des jeunes filles, vain attirail qui suit la fille de Jupiter. Puisse-t-il ne jamais revoir la terre de Lacédémone, ni ses foyers domestiques, ni la ville de Pitane [3], ni les portes d'airain du temple de Minerve, celui dont le funeste hymen a répandu le déshonneur sur la Grèce, et la ruine sur les bords du Simoïs!

Hélas! hélas! à nos désastres succèdent toujours de nouveaux désastres. Épouses infortunées des Troyens, voyez le corps d'Astyanax que les Grecs viennent de précipiter du haut des murs.

(On apporte le corps d'Astyanax.)

TALTHYBIUS.

Hécube, un vaisseau laissé par le fils d'Achille va transporter le reste des dépouilles qui lui sont échues sur les bords de la Phthiotide. Pour Néoptolème lui-même, il est parti à la nouvelle d'un désastre arrivé à Pélée, chassé de ses États par Acaste [4], fils de Pélias. C'est pourquoi il

[1] Presque toutes les îles ont passé pour sacrées dans l'antiquité. D'ailleurs il y avait à Salamine un temple de Diane.

[2] On appelait Corinthe la porte du Péloponnèse. Plutarque, *Apophth. Lacon*, a conservé ce mot : « Corinthiens, vous êtes pour le Péloponnèse de mauvais portiers. »

[3] Il y avait plusieurs villes de ce nom. Il s'agit ici de celle qui était située en Laconie, sur les bords de l'Eurotas.

[4] Suivant Apollodore (*Bibl.* III, 12), Acaste et sa femme furent, au contraire, mis à mort par Pélée.

a hâté son départ, et emmené Andromaque avec lui. Celle-ci a fait couler mes larmes, lorsqu'elle a quitté cette terre en pleurant sa patrie, et en disant adieu au tombeau d'Hector. Elle a obtenu de Pyrrhus que le fils de ce héros, qui vient de mourir précipité du haut des murs, fût enseveli avec ce bouclier d'airain, la terreur des Grecs, dont Hector armait son bras. La mère de cet enfant, Andromaque, ne veut point emporter son corps, cruel sujet de douleur pour elle, dans la demeure de Pélée, et aux lieux où elle va former un nouvel hymen; au lieu de cercueil de cèdre et de sépulcre de pierre, elle veut qu'il soit enseveli dans ce bouclier; elle m'a chargé de remettre son corps entre tes mains, pour que tu le couvres de voiles et de couronnes, autant que tu en as le pouvoir dans ta présente fortune, car elle s'en va, et le départ précipité de son maître la prive de donner elle-même la sépulture à son fils. Pour nous, dès que tu lui auras rendu les derniers honneurs, nous jetterons de la terre sur son corps, et nous mettrons à la voile. Hâte-toi d'exécuter ses ordres. Il est un soin sur lequel je t'ai déjà prévenue : en traversant les eaux du Scamandre, j'ai baigné le cadavre, et j'ai lavé ses plaies. Mais je vais lui creuser un tombeau, afin que, par le concours de tes soins et des miens, nous soyons bientôt prêts à faire voile pour notre patrie.

(Talthybius quitte la scène.)

HÉCUBE.

Posez à terre le bouclier d'Hector [1]; triste spectacle, bien cruel pour une mère. O vous, dont les armes ont plus de vigueur que l'âme, Grecs, pourquoi la peur d'un enfant vous a-t-elle fait commettre ce nouveau meurtre? Avez-vous craint qu'un jour il ne relevât Troie de ses ruines? Vous étiez donc bien peu de chose, si, après que nous

[1] Grec : « arrondi autour. »

avons succombé, malgré la vaillance d'Hector et les nombreux guerriers qui l'entouraient, maintenant que Troie est prise et l'empire phrygien détruit, vous craigniez un si faible enfant! Je ne puis approuver celui qui ne soumet pas ses craintes à l'épreuve de la raison. Cher Astyanax, que ta mort est malheureuse! Si du moins tu étais mort pour ta patrie, après avoir connu la jeunesse, l'hymen, et un pouvoir égal à celui des dieux; tu aurais été heureux, s'il y a quelque chose d'heureux dans de tels biens : tu les as vus sans les connaître, mon enfant, et tu n'as pas joui de ceux que tu avais à ta portée. Infortuné! combien les murs de notre ville, ouvrage d'Apollon, ont défiguré ta tête charmante, et cette chevelure qui reçut tant de fois les soins et les baisers d'une mère! de ses os fracassés découle le sang, pour ne pas nommer un objet repoussant[1]. O mains, dont les mouvements me retraçaient la douce image de son père, je vous vois brisées dans toutes les articulations! Bouche chérie, qui me charmais par tes doux propos, qu'es-tu devenue? Tu m'abusais, lorsque attaché à ma robe tu t'écriais : « Ah! ma mère, je couperai sur ta tombe

[1] Athénée (liv. II) cite ce passage et un autre de Sophocle (*Trachin.*, 778), pour montrer la délicatesse des anciens, qui les empêchait de nommer le cerveau, de peur d'offrir un tableau dégoûtant à l'imagination : on a cru même que ce mot leur paraissait obscène. Sans parler d'Aristophane et des comiques, bien d'autres passages des auteurs grecs nous autorisent à douter de cette prétendue délicatesse. Quant aux auteurs latins, ils ne font nulle difficulté de nommer la cervelle : témoin Virgile, *Æneid.*, VIII, 753 :

Collapsos artus atque arma cruenta cerebro
Sternit humi moriens...

et Sénèque, *Troad.*, 1110 :

Quos enim præceps locus
Reliquit artus? Ossa disjecta et gravi
Elisa casu, signa clari corporis,
Et ora, et illas nobiles patris notas
Confudit imam pondus ad terram datum.
Soluta cervix; silicis impulsu caput
Ruptum, cerebro penitus expresso, jacet
Deforme corpus.

» toutes les boucles de ma chevelure, et j'y conduirai » les jeunes gens de mon âge, pour t'adresser de tendres » adieux. » Hélas! c'est moi qui te pleure dans un âge si tendre; courbée sous le poids des ans, sans enfants, sans patrie, c'est moi qui dois te rendre ces tristes et derniers devoirs. Hélas! tant de caresses, tant de soins, tant de nuits inquiètes sont perdus! Quelles paroles les poëtes graveront-ils sur ton tombeau? « L'enfant qui re- » pose ici a péri par la main des Grecs, qui le crai- » gnaient [1]. » Inscription déshonorante pour la Grèce! Jeune enfant, tu perds l'héritage de tes pères, mais du moins le bouclier d'Hector sera ta sépulture. Bouclier qui, dans les combats, couvrais le corps de ce héros, tu as perdu ton brave défenseur. Je vois autour de cet anneau l'empreinte de son bras chéri; je vois les traces de la sueur qui ruisselait de son front généreux, lorsque dans ses glorieux travaux il t'approchait de son visage. Apportez, apportez ce qui nous reste des débris de notre fortune, pour honorer ses funérailles; le sort ne me permet pas de parer magnifiquement ta tombe, reçois du moins ce qui me reste. Insensé le mortel qui compte sur une prospérité durable, et se livre à la joie; telle qu'un homme en délire, la fortune inconstante se plaît aux révolutions; nul ne conserve jamais un bonheur sans mélange.

LE CHOEUR.

Les Phrygiennes captives t'apportent ces débris des dépouilles phrygiennes pour parer le corps d'Astyanax.

HÉCUBE.

O mon fils, tu n'as pu vaincre tes rivaux par ton adresse à manier un coursier, ou à lancer des flèches,

[1] Flos Asiæ, tantaque unus de gente superstes
Parvulus Argivis sed jam de parte timendus,
Hic jaceo, Astyanax, Scæis dejectus ab altis.
Proh dolor! Iliaci, Neptunia mœnia, muri
Viderunt aliquid crudelius Hectore rapto.
AUSONE.

exercices honorés des Phrygiens ; ni aux fatigues de la chasse[1] ; ta mère ne peut décorer ta tombe des ornements paternels, qui jadis t'appartenaient ; l'odieuse Hélène te les as ravis : c'est elle aussi qui t'arrache la vie, et qui a ruiné toute ta maison.

LE CHOEUR.

Ah ! tes plaintes me déchirent le cœur. O héros qui régnas jadis sur ma patrie !

HÉCUBE.

Ces ornements, dont tu devais te parer en épousant la plus illustre des filles de l'Asie, j'en couvre ton corps privé de vie. Et toi, arme invincible, mère d'innombrables trophées, bouclier chéri d'Hector, reçois cette couronne : inaccessible à la mort, tu partageras celle du fils d'Hector ; tu mérites mieux d'être honoré que les armes du perfide Ulysse.

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! cher enfant, de quelles larmes amères la terre arrose ton corps ! Pleure, mère infortunée !

HÉCUBE.

Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

Fais entendre des lamentations funèbres.

HÉCUBE.

Ah, dieux !

LE CHOEUR.

Ah ! je ressens tes douleurs intolérables.

HÉCUBE.

Je vais bander ces plaies, hélas ! que je ne puis guérir ; pauvre médecin, j'en ai le nom sans l'habileté ; mais ton père veillera sur toi chez les morts.

[1] Sénèque, *Troad.*, 775 :

Non arma tenera parva tractabis manu,
Sparsasque passim saltibus latis feras
Audax sequeris ; nec stato lustri die
Solemne referens Troici lusus sacrum,
Puer citatas [illegible] turmas ages.

LE CHOEUR.

Que tes mains meurtrisent ta tête à grands coups : hélas !

HÉCUBE.

O compagnes chéries !

LE CHOEUR.

Hécube, explique-toi : quels sont ces cris que tu fais entendre ?

HÉCUBE.

Il n'est donc d'autre souci parmi les dieux que mes souffrances, et la haine qu'ils ont conçue pour Troie entre toutes les villes ? En vain nous leur avons offert des sacrifices ! Mais si les dieux ne l'eussent renversée, ne l'eussent précipitée dans la poussière, nous serions tombés dans l'oubli, et les Muses n'auraient pas transmis à la postérité les chants qui célébreront notre infortune. Allez, enfermez ce corps dans la tombe ; les honneurs funèbres lui ont été rendus selon les rits ordinaires. Mais je crois qu'il importe peu aux morts d'obtenir de somptueuses funérailles ; ce n'est qu'une vaine pompe qui flatte l'orgueil des vivants.

LE CHOEUR.

O mère infortunée, qui fondais sur cet enfant de brillantes espérances d'avenir ! O jeune enfant, réputé heureux pour ton illustre naissance, tu es tombé victime d'une mort cruelle !

HÉCUBE.

Eh mais ! quels sont ces hommes que je vois sur les hauteurs d'Ilion, agitant dans leurs mains des torches ardentes ? Un nouveau malheur va-t-il fondre sur Troie ?

TALTHYBIUS.

Chefs des cohortes, rassemblés pour embraser la ville de Priam, ne conservez plus dans vos mains la flamme inactive ; lancez les torches ardentes, afin qu'après avoir renversé Ilion de fond en comble, nous retournions

pleins de joie dans notre patrie. Et vous, filles des Troyens, pour dire la même chose d'une double manière, dès que les chefs de l'armée feront entendre le son éclatant de la trompette, rendez-vous aux vaisseaux qui doivent vous transporter en Grèce. Et toi, Hécube infortunée, suis ces soldats envoyés par Ulysse, à qui le sort t'a donnée pour esclave.

HÉCUBE.

Ah! malheureuse! me voilà donc enfin au dernier terme de mes douleurs! En quittant ma patrie, je la vois réduite en cendres. Cependant, ô mes pieds infirmes et chancelants, faites effort pour vous hâter, que je dise un dernier adieu à ma déplorable patrie. O Troie, dont la puissance brilla jadis chez les nations barbares, bientôt ton nom célèbre ne sera plus. La flamme dévore tes murs, et l'on nous emmène en esclavage. O dieux!... Mais pourquoi invoquer les dieux? depuis longtemps ils n'entendent plus nos invocations... Courage, élançons-nous dans le bûcher enflammé; ce sera un glorieux destin pour moi de mêler ma cendre aux cendres de ma patrie.

TALTHYBIUS.

Malheureuse, ta douleur t'égare! Emmenez-la, ne l'épargnez pas : il faut qu'elle soit remise entre les mains d'Ulysse, comme le lot qui lui revient.

HÉCUBE.

Ah! ah! hélas!... fils de Saturne, père des Phrygiens, auteur de ma famille, vois-tu ces cruels traitements, indignes du sang de Dardanus?

LE CHOEUR.

Il les voit, et cette grande cité, qui n'est plus une cité, est détruite : Troie n'existe plus.

HÉCUBE.

Ah! ah! hélas! Ilion est en flammes, le feu embrase la citadelle de Pergame, et la ville, et ses hautes murailles.

LE CHOEUR.

Comme la fumée emportée sur l'aile des vents, ainsi disparaît cette ville tombée de son faîte, et dévastée par le fer.

HÉCUBE.

O terre qui as nourri mes enfants!

LE CHOEUR.

Hélas! hélas!

HÉCUBE.

Chers enfants, entendez, reconnaissez la voix de votre mère!

LE CHOEUR.

Tu appelles les morts par des accents funèbres?

HÉCUBE.

Je roule sur la terre mon corps accablé de vieillesse, et de mes deux mains je frappe le sol.

LE CHOEUR.

Ainsi que toi, je tombe moi-même à genoux, et nous invoquons nos époux qui reposent au sein de la terre.

HÉCUBE.

On m'emmène, on m'entraîne,

LE CHOEUR.

O quels cris de douleur!

HÉCUBE.

Au séjour de la servitude,

LE CHOEUR.

Loin de ma patrie.

HÉCUBE.

O Priam, Priam! tu es mort sans sépulture, loin de tes amis! tu ignores mes infortunes; la mort ténébreuse couvre tes yeux, pieuse victime d'un meurtre impie! O temples des dieux! ô ville chérie!

LE CHOEUR.

En proie à la flamme et au fer destructeur, bientôt vous tomberez sans nom, et vous couvrirez la terre de vos ruines: la poussière, s'élevant dans les airs comme un tourbillon de fumée sur l'aile des vents, m'empêche

de reconnaître la maison que j'habitais; le nom même de cet empire disparaîtra : chacune de nous perd tour à tour ce qui lui fut cher, et déjà l'infortunée Troie n'est plus.

HÉCUBE.

Entendez, reconnaissez le fracas de ces murs qui tombent. La terre s'ébranle sous le poids d'une ville entière qui s'écroule. O tout mon corps frissonne! guidez mes pas tremblants.

TALTHYBIUS.

Allez commencer une vie d'esclavage. O malheureuse cité! Cependant dirige tes pas vers les vaisseaux des Grecs[1].

[1] La tragédie de Sénèque se termine aussi par ces paroles de Talthybius :

Repetite celeri maria, captivæ, gradu.
Jam vela puppis laxat, et classis movet.

FIN DES TROYENNES.

LES BACCHANTES,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR LES BACCHANTES.

Le sujet des *Bacchantes* est la mort terrible de Penthée, mis en pièces par les Ménades, pour s'être opposé à l'établissement du culte de Bacchus. Cette tragédie a un caractère tout particulier; c'est l'histoire poétique de l'introduction d'un culte nouveau en Grèce. Car, au rapport d'Hérodote, Bacchus était regardé par les Grecs comme un des dieux les plus modernes, et l'historien ne fait remonter qu'à 1600 ans avant l'époque où il vivait l'apparition de ce dieu. On a supposé, non sans vraisemblance, qu'Euripide avait composé cette tragédie pour se défendre du reproche d'impiété, qui lui était commun avec Socrate et d'autres hommes supérieurs dont il était l'ami. Cependant, malgré la bonne volonté d'être croyant que montre le poëte, l'esprit incrédule du siècle s'y fait jour. Dès le début, dans le prologue même, où Bacchus annonce l'intention de faire prévaloir son culte à Thèbes, et de venger sa mère Sémélé des calomnies dont elle est l'objet, il articule une de ces calomnies, par laquelle on prétendait que « Sémélé, séduite par quel- » que mortel, avait, sur le conseil de Cadmus, rejeté sa faute sur Ju- » piter, qui lui avait donné la mort, pour la punir d'avoir supposé » cette union (28-30). »

Le seul fait qu'un tel grief ait pu être articulé publiquement sur la scène, bien qu'il soit qualifié de calomnie, le seul fait d'une interprétation toute mondaine des amours de Jupiter, l'appréciation qui réduit aux proportions d'une intrigue vulgaire un de ces faits mythologiques auxquels la race des héros devait sa naissance, est l'indice d'un siècle sceptique, d'une époque où les vieilles croyances sont déjà profondément ébranlées.

« Ne discutons pas subtilement sur les dieux. Les traditions de nos » pères, contemporaines du temps, que nous conservons avec fidélité, » ne peuvent être ébranlées par aucun raisonnement, pas même par » les inventions des plus grands génies (198-201). » — Qui parle ainsi? C'est le vieux Tirésias. Évidemment, le poëte a beaucoup plus en vue son siècle que celui de Tirésias, et il s'agit moins ici du culte de Bacchus en particulier que de toute la religion athénienne. C'était l'époque où Critias, Alcibiade et Socrate lui-même commençaient à critiquer le culte public. On serait tenté de croire qu'il y a là des allusions à quelque procès de sacrilége, comme celui d'Alcibiade pour la mutilation des Hermès. La date de celui-ci remonte à l'an 415 avant J.-C., 2e année de la 91e olympiade : c'est aussi l'époque de la proscription de Diagoras, comme athée. Ces faits sont antérieurs de plusieurs années à la représentation des *Bacchantes*,

Cependant Penthée, celui qui dans la pièce est présenté comme l'impie, attaque avec beaucoup de force et de vérité les infamies de ces mystères nocturnes, où les femmes, livrées à elles-mêmes, s'abandonnaient à tous les excès. Il faut lire toute sa véhémente philippique, du vers 213 au vers 260.

Pour qu'il ne manque ici aucun des caractères propres aux époques de critique en matière de religion, on y trouve jusqu'aux interprétations allégoriques des cultes de Cérès et de Bacchus : Cérès est la terre; on a personnifié dans ces divinités les aliments dont les hommes se nourrissent, le pain et le vin.

A côté de ces efforts du poëte pour réhabiliter l'orthodoxie du polythéisme, les idées philosophiques ne poursuivent pas moins leur progrès : la conception d'un être suprême se dégage peu à peu de nuages qui l'enveloppaient; elle dépouille les voiles de l'anthropomorphisme, et apparaît sous des formes pures qui avaient jusqu'alors échappé à l'antiquité grecque. Jamais encore la poésie païenne n'avait parlé de Dieu et de sa justice en termes semblables à ceux-ci :

« La puissance divine se meut avec lenteur, mais elle est inévitable : » elle châtie les mortels qui honorent l'impiété, et qui, dans leur délire, » se refusent au culte des dieux : par de sages délais, elle dérobe la » marche du temps, et guette l'impie : car on ne peut jamais concevoir » ni méditer rien de meilleur que les lois divines. Il en coûte peu, en » effet, de reconnaître la puissance de la Divinité, *quelle qu'elle soit*, » et des lois sanctionnées par la longue suite des temps et par la » nature. » (V. 873-888.)

Ces mots, *quelle qu'elle soit*, sont remarquables en ce qu'ils semblent indiquer une préoccupation habituelle dans l'esprit d'Euripide; ils se retrouvent en effet dans un passage des *Troyennes* déjà cité (v. 885).

Pour la date de la représentation des *Bacchantes*, le scholiaste d'Aristophane, sur le vers 67 des *Grenouilles*, nous donne l'indication suivante : « Les Didascalies portent qu'après la mort d'Euripide, son » fils fit jouer sous son nom, dans la ville (ἐν ἄστει, c'est-à-dire aux » grandes Dionysiaques qui se célébraient dans la ville), *Iphigénie en* » *Aulide*, *Alcméon* et les *Bacchantes*. » Euripide étant mort la 3e année de la 93e olympiade, 405 avant J.-C., ces pièces n'ont pu être jouées avant cette même année au plus tôt, ou l'année suivante. On conclut encore de cette indication qu'Euripide composa les *Bacchantes* dans les dernières années de sa vie, probablement dans la Macédoine, dont l'éloge se reproduit en plusieurs endroits (vers 350, 473...). Cette conjecture est fortifiée par des indices tirés de la métrique : dans les *Bacchantes*, on compte 50 vers ïambiques, dont le premier pied est un anapeste, licence qu'Euripide n'a prise que dans ses derniers ouvrages : dans la *Médée*, on n'en compte que six. Toutes ces données autorisent à admettre l'assertion du scholiaste.

LES BACCHANTES.

PERSONNAGES.

BACCHUS.
CHOEUR DE BACCHANTES.
TIRÉSIAS.
CADMUS.
PENTHÉE.
UN SERVITEUR.
UN MESSAGER.
AUTRE MESSAGER.
AGAVÉ, fille de Cadmus.

La scène est à Thèbes.

BACCHUS.

Je viens sur cette terre des Thébains, moi, Bacchus, qu'enfanta jadis la fille de Cadmus, Sémélé [1], accouchée par les feux du tonnerre [2]. J'ai quitté la forme divine pour une forme mortelle; je viens visiter la fontaine de Dircé et les eaux de l'Ismène. Je vois près du palais le tombeau de ma mère frappée de la foudre, et les ruines fumantes de sa demeure, et la flamme du feu céleste encore vivante, éternelle vengeance de Junon contre Sémélé. J'approuve la piété de Cadmus, qui, rendant ce lieu inaccessible aux pieds des profanes, l'a consacré à sa

[1] Sémélé, fille de Cadmus et d'Harmonie, eut trois sœurs, Ino, Autonoé et Agavé.

[2] Dans la *Medée* de Senèque, vers 84, Bacchus est appelé :

Proles fulminis improbi,
Aptat qui jura tigribus.

On lit dans un fragment d'Alcée : καὶ Σέμελας ὠδῖνα κεραύνιον, « l'enfantement de Sémélé, ouvrage de la foudre. »

fille; et je l'ai environné de toutes parts des pampres verdoyants de la vigne. J'ai quitté les vallons de la Lydie, où l'or abonde, et les champs phrygiens; j'ai traversé les plaines brûlantes de la Perse et les murs de la Bactriane, les frimas de la Médie, et l'heureuse Arabie, et l'Asie entière [1], dont la mer salée baigne les rivages couverts de cités florissantes, que peuple à la fois un mélange de Grecs et de Barbares. C'est ici la première ville grecque où je suis entré. J'y ai conduit les danses sacrées, et j'y ai célébré mes mystères, pour manifester ma divinité aux mortels. Thèbes est la première ville de la Grèce où j'ai fait entendre les hurlements des Bacchantes, et où je les ai montrées couvertes de la nébride et armées du thyrse entouré de lierre; car les sœurs de ma mère, chose indigne, niaient que Bacchus fût fils de Jupiter. Dans leurs calomnies, Sémélé, séduite par quelque mortel, avait, par le conseil de Cadmus, rejeté sa faute sur Jupiter, qui lui avait donné la mort, pour la punir d'avoir supposé cette union. Aussi le délire furieux que je leur ai inspiré les a fait sortir de leur demeure. Dans leur égarement, elles habitent les montagnes, et je les ai forcées à revêtir les insignes de mon culte. Toutes les femmes thébaines, livrées par moi aux mêmes transports, ont quitté leurs demeures; mêlées aux filles de Cadmus, l'ombre des forêts [2] et les rochers nus leur servent d'asile. Il faut que cette ville, malgré sa résistance, s'initie à mes mystères, qu'elle ignore encore; il faut que je justifie ma mère Sémélé, en me montrant aux mortels comme un dieu, fils de Jupiter. Cadmus a cédé le trône à Penthée, dont il est l'aïeul et qui combat ma divinité. Il m'exclut des sacrifices, et ne mêle point mon nom au nom des dieux qu'il invoque. Mais je prouverai, à lui et à tous les Thébains, que je suis dieu. Dès

[1] Il ne s'agit ici que de l'Asie Mineure. Strabon, qui dans son premier livre cite ces quatre vers, remarque avec vérité que le poëte n'observe dans cette énumération aucun ordre géographique.

[2] Grec : « les verts sapins. »

que j'aurai rétabli l'ordre en ces lieux, j'irai en d'autres contrées pour me faire connaître. Mais, si la ville de Thèbes prend les armes pour chasser les Bacchantes de leur montagne, je me mettrai moi-même à la tête des Ménades [1]. Voilà pourquoi j'ai revêtu la forme et les traits d'un mortel. — Mais vous qui avez quitté le Tmolus [2], rempart de la Lydie, femmes qui composez mon cortége, et que j'ai amenées des contrées barbares comme mes compagnes fidèles, prenez vos tambours, instrument populaire dans les villes de Phrygie, inventé pour les mystères de Cybèle et pour les miens, et allez les faire retentir autour du palais de Penthée, afin que la ville de Cadmus les connaisse; et moi, j'irai avec les Bacchantes dans les vallées du Cithéron, prendre part à leurs danses.

LE CHOEUR.

J'ai quitté les régions asiatiques et les sacrés vallons du Tmolus pour suivre Bromius [3] et me consacrer à la douce et facile occupation de célébrer le dieu des Bacchantes. Qui est sur le chemin? qui est sur le chemin? qui est dans les appartements [4]? Loin d'ici, profanes! faites un religieux silence : je vais chanter les hymnes solennels en l'honneur de Bacchus.

Heureux celui qui, connaissant les mystères des dieux, leur consacre son cœur et sanctifie sa vie par les purifications sacrées, en se mêlant sur les montagnes aux

[1] Ici les Bacchantes sont les femmes thébaines qui se sont retirées sur le Cithéron, comme on l'a vu plus haut; et les Ménades sont les compagnes que Bacchus a amenées d'Asie, et qui composent le Chœur.

[2] Montagne de Lydie.

[3] Nom de Bacchus, qui signifie *retentissant*. Ce nom venait sans doute du bruit avec lequel on célébrait le culte de ce dieu, ou du tonnerre qui avait accompagné sa naissance. Voyez la *Symbolique* de Creuzer, traduite par Guigniaut, liv. VII, t. 3.

[4] Formules du genre de celles qui étaient usitées dans les mystères, pour écarter les profanes.

transports des Bacchantes, et qui, célébrant les orgies de Cybèle, mère des dieux, la main armée du thyrse et le front couronné de lierre, se livre au culte des Bacchantes! — Allez, Bacchantes, allez, Bacchantes; suivez le dieu Bromius, fils du maître des dieux, et des montagnes de la Phrygie portez son culte dans les florissantes cités de la Grèce.

C'est lui que sa mère, dans les douleurs de l'enfantement, à l'approche du tonnerre de Jupiter, mit au monde en perdant la vie, frappée elle-même par la foudre. Jupiter le recueillit aussitôt, et, le cachant dans sa cuisse, il l'y enferma avec des agrafes d'or, pour le dérober aux yeux de Junon. Au temps prescrit par la destinée, il mit au jour le dieu portant des cornes de taureau, et le couronna de serpents. Dès lors les Ménades, armées du thyrse, en entrelacèrent leur chevelure.

Thèbes, patrie de Sémélé, couronne-toi de lierre, pare-toi de vert smilax aux grappes fleuries, et livre-toi aux transports de la fureur bachique au milieu des rameaux de chêne ou de sapin; revêts-toi de la nébride tachetée et de la toison des blanches brebis; sanctifie-toi avec la férule, symbole de l'initiation [1]; bientôt toute la terre se livrera aux danses sacrées. C'est Bromius qui conduit les troupes joyeuses sur la montagne, où restent les femmes thébaines, loin de leurs toiles et de leurs fuseaux, en proie à la fureur divine de Bacchus.

Asile sacré des Curètes, grottes divines de Crète, qui protégeâtes l'enfance de Jupiter, c'est dans vos retraites

[1] La férule, νάρθηξ, est une espèce de roseau creux qui croît abondamment dans les îles de l'Archipel. La moelle qu'elle renferme se consume peu à peu, et conserve longtemps le feu qu'on y allume, sans brûler le bois qui l'entoure. Prométhée, selon Hésiode, se servit de cet instrument pour dérober le feu du ciel. Ici c'est un attribut de Bacchus. Fréquemment aussi ce mot se prend comme synonyme du thyrse, par exemple dans ce vers orphique passé en proverbe : « Beaucoup portent la *narthex* (ou le thyrse), mais bien peu sont inspirés de Bacchus. »

sauvages que les Corybantes guerriers [1] inventèrent le tambour [2], et, pendant les cérémonies bachiques, mêlèrent ses sons bruyants au doux son des flûtes phrygiennes, déposant dans les mains de Rhéa cet instrument, fait pour accompagner les chants des Bacchantes. Mais les Satyres, dans leur délire, l'obtinrent de la déesse, l'appliquèrent aux danses des triétérides [3], auxquelles se plaît notre dieu.

Quelle joie pour lui de s'égarer dans les montagnes, de quitter les danses rapides pour se précipiter sur la terre, de revêtir la nébride sacrée, de poursuivre le bouc et de manger sa chair palpitante, de parcourir les monts de la Phrygie et de la Lydie, et le chef est Bromius! *Evoé* [4]! des ruisseaux de lait, des ruisseaux de vin, des ruisseaux de miel, nectar des abeilles, arrosent la terre; l'air est embaumé des doux parfums de la Syrie. Bacchus, tenant une férule allumée en guise de torche, l'agite en courant, excite les danses agiles et les anime par ses cris; laissant sa blonde chevelure flotter au gré des vents, en même temps il s'écrie en chantant : « Courage, courage, Bacchantes, délices du Tmolus, dont » l'or enrichit le Pactole [5]! Chantez Bacchus au bruit » des tambours retentissants! *Evoé!* célébrez votre dieu » Évius par des cris de joie, par des chants phrygiens, » lorsque les doux sons de la flûte sacrée annoncent les » jeux sacrés à votre ardeur infatigable. A la montagne! » à la montagne! » Alors la Bacchante joyeuse, sem-

[1] Armés d'un triple casque, c'est-à-dire d'un casque très-haut, suivant la remarque du scholiaste sur *Oreste*, vers 1488.

[2] Littéralement, ce cercle, ou cet instrument rond, tendu de cuir.

[3] Fêtes de Bacchus en mémoire de ses victoires dans l'Inde, auxquelles il employa trois ans. Virgile, *Énéid.*, IV, 301 :

> Bacchatur, qualis commotis excita sacris
> Thyias, ubi audito stimulant Trieterica Baccho
> Orgia, nocturnusque vocat clamore Cithæron.

[4] Cri des Bacchantes.

[5] Le Pactole descendait du mont Tmolus.

blable au jeune poulain qui suit sa mère égarée, bondit et s'agite en cadence.

TIRÉSIAS.

Qui de vous, à la porte, appellera hors du palais Cadmus, fils d'Agénor, qui, après avoir quitté la ville de Sidon, fonda ici la cité de Thèbes? Qu'une de vous aille lui annoncer que le devin Tirésias veut le voir. Il sait le motif qui m'amène, et la convention que moi, vieillard, j'ai faite avec lui, qui est plus vieux que moi, de prendre en mains le thyrse, de revêtir la peau de faon et de couronner nos têtes de lierre.

CADMUS.

Cher Tirésias, combien je me suis réjoui en entendant ta voix pénétrer dans le palais! car c'est la voix de la sagesse. Je suis prêt, je viens avec les insignes du dieu; car Bacchus, qui est fils de ma fille, a manifesté sa divinité aux hommes, et nous devons, autant qu'il est en nous, étendre son culte et ses honneurs. Quand faut-il commencer les danses? quand faut-il tenir les pieds en repos et mouvoir en cadence notre tête blanchie! Vieillard, guide un vieillard; car, Tirésias, tu es expérimenté. Je ne me lasserai ni la nuit ni le jour de frapper la terre avec le thyrse; je me plais à oublier ma vieillesse.

TIRÉSIAS.

Tu éprouves donc la même chose que moi; moi aussi, je rajeunis et je brûle de me mêler aux danses.

CADMUS.

Que n'allons-nous en char à la montagne?

TIRÉSIAS.

Ce ne serait pas également honorer le dieu.

CADMUS.

Ma vieillesse guidera la tienne.

TIRÉSIAS.

Le dieu nous y conduira sans peine.

CADMUS.

Serons-nous les seuls dans Thèbes à célébrer ses fêtes?

TIRÉSIAS.

Oui, nous sommes les seuls raisonnables, les autres sont insensés.

CADMUS.

La route est longue, prends ma main.

TIRÉSIAS.

Voici; joignons ensemble nos mains amies [1].

CADMUS.

Mortel, je ne méprise pas les dieux.

TIRÉSIAS.

Ne discutons pas subtilement sur les dieux. Les traditions de nos pères, contemporaines du temps, que nous conservons, ne peuvent être ébranlées par aucun raisonnement, pas même par les inventions des plus grands génies. On dira peut-être que je ne respecte pas ma vieillesse, en allant me mêler aux danses, la tête couronnée de lierre; mais le dieu ne distingue pas entre les jeunes et les vieux, pour prendre part à ses danses. Il veut que tous les âges l'honorent également, et ne fait point de catégories dans ses adorateurs.

CADMUS.

Tirésias, puisque tu ne jouis plus de la clarté du jour, je t'annoncerai ce qui se passe. Je vois s'avancer en hâte vers le palais Penthée, fils d'Échion, à qui j'ai remis le pouvoir sur cette contrée. Comme il est troublé! Que va-t-il nous apprendre?

PENTHÉE.

Je m'étais absenté de ces lieux, et j'apprends qu'un mal nouveau circule dans cette ville. Nos femmes, dit-on, ont quitté leurs maisons pour se livrer au prétendu délire des Bacchantes. Elles s'attroupent dans l'ombre

[1] Grec : « mettons nos mains ensemble. »

des montagnes, pour célébrer par des danses je ne sais quel nouveau dieu, sous le nom de Bacchus. Des coupes remplies sont placées au milieu de leurs assemblées; puis elles s'enfoncent, chacune de leur côté, dans la solitude, pour se livrer aux embrassements des hommes, sous prétexte d'accomplir le culte des Ménades; mais, au fond, elles préfèrent Vénus à Bacchus. Toutes celles que j'ai surprises sont gardées enchaînées dans la prison publique, et je poursuivrai sur la montagne celles qui m'ont échappé : Ino, Agavé ma mère [1], et Autonoé, mère d'Actéon. Je les chargerai de chaînes, et je mettrai bientôt fin à ces scandaleux transports. On parle aussi d'un étranger nouvellement arrivé dans ces lieux, d'un charlatan, d'un enchanteur venu de Lydie, parant avec soin les tresses de ses cheveux blonds, et portant sur son visage fleuri les grâces de Vénus. Le jour et la nuit il se mêle aux jeunes filles, pour les initier aux mystères bachiques; et si je le surprends lui-même dans cette demeure, je l'empêcherai bien de frapper la terre de son thyrse et de secouer sa belle chevelure, en lui tranchant la tête. Il se donne pour le dieu Bacchus : il a été, dit-il, cousu dans la cuisse de Jupiter, après avoir été consumé par les feux de la foudre avec sa mère, qui s'était vantée faussement de son union avec Jupiter. Ne mérite-t-il pas le dernier supplice [2] pour son insolence, cet étranger, quel qu'il soit? Mais voici bien un autre prodige : le devin Tirésias, que je vois revêtu de la nébride tachetée, et, pour comble de ridicule, le père de ma mère armé du thyrse des Bacchantes! J'ai honte, mon père, de voir ta vieillesse en délire. Jette ce lierre loin de toi; que ta main laisse tomber ce thyrse qui la déshonore. C'est donc toi, Tirésias, qui lui as inspiré cette idée? En introduisant parmi les hommes ce nouveau dieu, tu veux tirer un salaire de tes augures et de ton

[1] Grec : « qui m'a enfanté à Échion. »
[2] Grec : « d'être pendu. »

art d'observer le vol des oiseaux. Ah! si tes cheveux blancs n'étaient ta sauvegarde, je t'enverrais chargé de chaînes au milieu des Bacchantes, toi le propagateur de ces infâmes mystères! Quand je vois dans un festin le jus de la vigne couler pour les femmes, je dis qu'il n'y a rien de bon dans de pareilles orgies.

LE CHOEUR.

O impiété! Étranger, n'as-tu pas de respect pour les dieux, pour Cadmus, qui a semé la moisson des fils de la terre? Fils d'Échion, veux-tu déshonorer ta famille?

TIRÉSIAS.

Quand un sage trouve une bonne cause à défendre, il n'est pas difficile de bien parler; mais toi, tu as, il est vrai, la langue agile comme un homme de sens; mais il y a bien peu de sens dans tes paroles. L'homme puissant qui joint l'audace à l'éloquence devient un citoyen dangereux, quand il manque de bon sens. Ce dieu nouveau dont tu te moques, je ne saurais dire avec quelle grandeur il doit régner sur la Grèce. En effet, jeune homme, il est deux divinités qui tiennent le premier rang dans la vénération des mortels. L'une est Cérés ou la Terre; donne-lui indifféremment l'un de ces deux noms : c'est elle qui leur fournit les aliments dont ils se nourrissent. L'autre est le fils de Sémélé; il leur a enseigné l'art de tirer de la vigne une liqueur délicieuse, qui délivre les malheureux mortels de leurs chagrins, et qui leur dispense le sommeil, l'oubli des maux de chaque jour : c'est le remède souverain de toutes leurs peines. Cette liqueur divine[1] coule sur les autels des dieux, afin d'obtenir par elle le bonheur des hommes. Et cependant tu plaisantes de ce qu'il a été cousu dans la cuisse de Jupiter : je vais t'enseigner ce qu'il y a de vrai sous ces mots. Lorsque Jupiter eut dérobé l'enfant nouveau-né au feu de la foudre, et l'emporta dans l'Olympe, Junon voulut le précipiter du ciel; mais Jupiter lui opposa un

[1] Littéralement : « ce dieu. »

artifice digne d'un dieu. Ayant détaché une portion de l'éther qui environne la terre, il en forma un fantôme semblable au jeune Bacchus[1]; et par la suite les hommes, trompés par un mot équivoque, ont dit qu'il avait été nourri dans la cuisse de Jupiter, inventant cette fable, parce qu'il avait été l'otage de Junon[2]. Ce dieu est aussi prophète, car la fureur bachique a, comme la démence, une vertu prophétique[3]; car, lorsque le dieu s'empare de nous et nous fait délirer, il nous donne le pouvoir d'annoncer l'avenir. Il prend aussi parfois le rôle de Mars. Une armée rangée en bataille a été plus d'une fois saisie d'épouvante, avant même d'avoir touché la lance : elle était en proie à un délire envoyé par Bacchus. Tu le verras aussi, sur les rochers de Delphes, s'élancer tenant dans chaque main une torche dont il éclaire la double cime[4], et frappant la terre du thyrse; enfin, grand dans toute la Grèce. Crois-moi, Penthée, ne te flatte pas que la force gouverne les hommes; ou du moins, si tu as cette opinion, et elle est bien erronée, ne te confie pas en ta vaine sagesse. Reçois le dieu dans tes États, offre-lui des libations, prends part à ses

[1] Dans la tragédie d'*Hélène*, on verra un fantôme de la même espèce formé par Junon; vers 34, 584.

[2] Toute cette interprétation allégorique roule sur la ressemblance des mots grecs μηρός, *cuisse*, et ὅμηρος, *otage*. Eustathe (f. 310, l. 7) rapporte l'origine de cette fable au nom du *Mérou*, montagne de l'Indus, dans laquelle Bacchus aurait été élevé.

[3] Par un rapprochement du même genre que le précédent entre μανία et μαντικὴ, Platon trouve dans la folie l'origine de la divination. Voyez le *Phèdre*, 48 : « Parmi les anciens, ceux qui ont fait les mots n'ont point regardé le délire, μανία, comme honteux et déshonorant. En effet, ils ne l'auraient point confondu sous une même dénomination avec le plus beau des arts, celui de prévoir l'avenir, qui dans l'origine fut appelé μαντική. »

[4] Les poëtes font souvent mention d'une flamme qui brillait la nuit sur la cime du Parnasse : c'était, disait-on, Bacchus qui dansait avec ses compagnes, en tenant une torche dans chaque main. Voyez Sophocle, *Antigone*, 1126; Euripide, *Phéniciennes*, 233; *Ion*, 711 et 1125; Aristophane, *Grenouilles*, 1242

fêtes, et couronne la tête de lierre. Ce n'est pas Bacchus qui cause les désordres impudiques des femmes : la modestie est dans la nature de chacune. N'oublie pas ceci : celle qui a des mœurs chastes ne se laissera par corrompre, même dans les orgies bachiques. Tu te plais à voir ton palais entouré d'un peuple immense qui glorifie le nom de Penthée; le dieu aussi se plaît de même aux hommages qu'on lui rend. Moi et Cadmus, dont tu te moques, nous nous couronnerons de lierre et nous danserons, malgré nos têtes blanches[1]. Tes discours ne m'engageront pas à combattre un dieu, car tu es en proie à la folie la plus funeste, que les remèdes ne sauraient guérir; et pourtant ton mal n'est pas sans remède.

LE CHOEUR.

O vieillard, tes paroles ne sont pas indignes d'Apollon, et tu montres ta sagesse en honorant la puissante divinité de Bromius.

CADMUS.

Mon fils, Tirésias t'a donné de sages avis. Habite avec nous, ne te mets pas en dehors des usages établis. Maintenant tu te sépares de nous, et ta raison n'est que folie. Et lors même qu'il ne serait pas dieu, comme tu le prétends, tu devrais encore affirmer qu'il l'est, et, par un honnête mensonge, assurer à Sémélé la gloire d'avoir enfanté un dieu, et sauver l'honneur de notre maison. Songe à la mort malheureuse d'Actéon, déchiré par les chiens qu'il avait nourris, pour s'être imprudemment vanté d'être plus habile chasseur que Diane. Redoute un sort pareil; approche, que je te couronne de lierre, et rends au dieu l'honneur qui lui est dû.

PENTHÉE.

Ta main ne touchera point ma tête; va, livre-toi à ces fêtes insensées, mais tu ne me feras pas partager ta folie. Je saurai punir celui qui t'enseigne ces égarements.

[1] Πολιὰ ξυνωρίς, attelage de deux têtes blanches.

Qu'on aille au plus vite à l'observatoire où Tirésias consulte le vol des oiseaux [1]; qu'on le renverse et qu'on le détruise; qu'on bouleverse tout, et qu'on livre aux vents les bandelettes sacrées : cette vengeance est celle qui lui sera la plus cruelle. Pour vous, allez dans la ville et cherchez cet étranger efféminé, qui inspire à nos femmes cette passion nouvelle, et qui vient les corrompre; et, lorsque vous l'aurez saisi, amenez-le chargé de fers, afin qu'il meure lapidé, après avoir vu dans Thèbes de funestes Bacchanales.

TIRÉSIAS.

Malheureux, tu ne sais pas où t'entraîne ce langage! Te voilà furieux; tout à l'heure, tu n'étais qu'insensé. Allons, Cadmus, et prions le dieu pour lui, malgré sa fureur, et que Bacchus n'effraye pas la ville par un châtiment rigoureux. Prends le thyrse entouré de lierre, suis-moi, soutiens mes pas, je soutiendrai les tiens : il serait honteux de voir deux vieillards tomber ensemble; cependant que ce qui doit arriver arrive. Il faut servir Bacchus, fils de Jupiter. Mais prends garde, Cadmus, que l'aveuglement de Penthée [2] ne plonge ta maison dans le deuil; ce n'est point mon art qui l'annonce, mais sa conduite; ses paroles sont d'un insensé.

(Ils sortent.)

LE CHOEUR.

O Sainteté, révérée parmi les dieux, Sainteté qui sur la terre portes des ailes d'or, entends-tu les blasphèmes de Penthée? Entends-tu ces outrages impies contre Bromius, fils de Sémélé, qui, dans les banquets joyeux, est le premier des immortels? A lui il appartient d'animer les danses, de rire au son de la flûte, de chasser

[1] Sur cet observatoire de Tirésias, voyez *les Phéniciennes*, v. 854, t. I, p. 224, et l'*Antigone* de Sophocle, v. 1011.

[2] Il joue ici sur le nom de Penthée, et le mot πένθος, *deuil* : jeu de mots intraduisible en français. Voyez plus bas au vers 502.

les soucis, lorsque le jus de la vigne coule sur la table des dieux, ou que, dans les festins ornés de lierre, sa coupe verse le sommeil aux hommes.

La langue sans frein, et la démence qui ne connaît point de lois, ont une fin malheureuse. Mais une vie tranquille et dirigée par la sagesse demeure inébranlable, et conserve les familles. Car, du haut des cieux qu'ils habitent, les dieux veillent, quoique de loin, sur les actions des hommes. Ce qu'on prend pour la sagesse n'est point sagesse : aspirer à ce qui surpasse l'humanité, c'est une ambition qui n'a point d'avenir; celui qui poursuit ainsi un but trop élevé perd les biens qui sont à sa portée. Tel est, à mon sens, le caractère des insensés et des esprits faux.

Que ne suis-je dans l'île de Vénus, dans les bosquets de Chypre, où habitent les amours qui charment le cœur des mortels, et à Paphos, que fertilise un fleuve aux cent embouchures, qui ne reçoit jamais les eaux du ciel; ou dans les vallons sacrés de l'Olympe, délicieuse retraite des Muses Piérides! O conduis-moi en ces lieux, Bromius, Bromius, dieu des Bacchantes! C'est là qu'habitent les Grâces et l'Amour; c'est là que les Bacchantes peuvent en liberté célébrer tes saintes orgies.

Le dieu, fils de Jupiter, aime la joie des festins; il est ami de la Paix, divinité bienfaisante qui dispense la richesse et peuple la terre; il fait part également au riche et au pauvre de cette liqueur délicieuse qui chasse la tristesse. Mais il hait ceux qui méprisent ses bienfaits, et qui ne se plaisent point à passer le jour et la nuit dans la joie. Éloigne ton esprit et ton cœur des hommes qui outrent la sagesse; ce que l'humble vulgaire admet et approuve, voilà ce que j'approuve et admets moi-même.

UN SERVITEUR.

Penthée, nous voici, avec la proie que tu nous as ordonné de poursuivre; nos efforts n'ont pas été vains. Cet être farouche, pour nous plein de douceur, loin de vouloir se dérober par la fuite, nous a lui-même tendu les mains sans pâlir, sans que l'incarnat de ses joues en fût altéré; il nous a commandé en riant de l'enchaîner et de l'emmener, se prêtant lui-même à me faciliter cette tâche. Et moi, saisi de respect, je lui ai dit: « Étranger, ce n'est » pas volontairement que je t'emmène, mais par l'ordre » de Penthée, qui m'a envoyé. » En même temps les Bacchantes, que tu as fait saisir et enfermer dans la prison publique, brisent leurs chaînes, et s'échappent, et courent dans les forêts en invoquant Bromius. Leurs liens sont tombés sans efforts, les portes de la prison se sont ouvertes sans le secours d'une main mortelle. Cet homme est venu à Thèbes opérer des prodiges. C'est à toi de pourvoir au reste.

PENTHÉE.

Détachez ses mains; car, une fois dans les filets, il n'est pas assez agile pour m'échapper. Mais en effet, ô étranger, tes traits sont faits pour plaire aux femmes que tu viens séduire. Ta chevelure longue et flottante respire la mollesse et l'amour; cette peau blanche et délicate, tu ne l'exposes point aux rayons du soleil, mais tu la conserves à l'ombre, pour conquérir les faveurs de Vénus par ta beauté. Dis-moi d'abord quelle est ton origine.

BACCHUS.

Je ne me vanterai point; ma réponse sera facile. As-tu entendu parler du Tmolus fleuri?

PENTHÉE.

Je le connais: c'est la montagne qui entoure la ville de Sardes, comme un amphithéâtre.

BACCHUS.

C'est de là que je suis; la Lydie est ma patrie.

PENTHÉE.

Pourquoi apportes-tu dans la Grèce des mystères nouveaux?

BACCHUS.

C'est Bacchus, fils de Jupiter, qui a guidé mes pas.

PENTHÉE.

Est-ce qu'il y a là un Jupiter qui enfante de nouveaux dieux ?

BACCHUS.

Non, mais c'est l'amant de Sémélé.

PENTHÉE.

Est-ce en songe ou éveillé, que tu as reçu de lui l'ordre de venir ?

BACCHUS.

Il m'a parlé face à face, et m'a confié les orgies sacrées.

PENTHÉE.

Et ces orgies, que sont-elles dans ton opinion ?

BACCHUS.

Il n'est pas permis de les révéler aux mortels non initiés aux mystères de Bacchus.

PENTHÉE.

Quel avantage en retirent ceux qui y participent?

BACCHUS.

Tu ne peux le savoir; mais ils méritent d'être connus.

PENTHÉE.

Tu as bien disposé tes artifices, pour m'inspirer le désir de les connaître.

BACCHUS.

Les mystères du dieu sont voilés aux yeux des impies.

PENTHÉE.

Puisque tu prétends avoir vu ce dieu à découvert, quelle figure avait-il ?

BACCHUS.

Celle qu'il a voulu : je n'avais rien à lui prescrire.

PENTHÉE.

Tu as encore une fois pris un habile détour pour ne rien dire.

BACCHUS.

En disant des choses sensées à un ignorant, on s'expose à paraître insensé.

PENTHÉE.

Es-tu le premier qui apportes en ces lieux le culte de cette divinité?

BACCHUS.

Tous les Barbares célèbrent ses mystères.

PENTHÉE.

C'est qu'ils sont beaucoup moins sensés que les Grecs.

BACCHUS.

En ceci du moins ils le sont beaucoup plus; mais les mœurs sont différentes.

PENTHÉE.

Est-ce la nuit ou le jour que l'on célèbre ces mystères?

BACCHUS.

Le plus souvent la nuit: l'obscurité a quelque chose d'auguste[1].

PENTHÉE.

Elle est dangereuse pour la vertu des femmes.

BACCHUS.

Le vice se montre également dans le jour.

PENTHÉE.

Tu mérites châtiment pour tes mensonges coupables.

BACCHUS.

Et toi, pour ta folie et ton impiété envers le dieu.

PENTHÉE.

Ce disciple de Bacchus est bien audacieux, et n'a pas la langue peu exercée.

BACCHUS.

Dis-moi à quels maux je dois m'attendre; quels supplices me prépares-tu?

[1] Sur l'origine des Bacchanales, sur leur introduction à Rome, et sur le décret du sénat qui les supprima dans toute l'Italie, v. Tite-Live, l. 39.

PENTHÉE.

D'abord, je commencerai par raser cette chevelure si élégante.

BACCHUS.

Ma chevelure est sacrée; je l'ai vouée à Bacchus[1].

PENTHÉE.

Ensuite, livre-moi ce thyrse dont ta main est armée.

BACCHUS.

Ose me l'arracher; c'est le thyrse de Bacchus.

PENTHÉE.

Je te tiendrai captif et étroitement enchaîné.

BACCHUS.

Le dieu me délivrera lui-même, quand je le voudrai.

PENTHÉE.

Quand tu l'invoqueras au milieu des Bacchantes.

BACCHUS.

Maintenant même il est ici, il est témoin des maux que je souffre.

PENTHÉE.

Où est-il? Mes yeux du moins ne l'aperçoivent pas.

BACCHUS.

Il est avec moi; mais toi, impie, tu ne le vois point.

PENTHÉE.

Qu'on le saisisse; il ose m'outrager, ainsi que Thèbes.

BACCHUS.

Et moi qui suis dans mon bon sens, je vous défends, insensés, de m'enchaîner.

PENTHÉE.

Et moi, je leur ordonne de l'enchaîner : je suis le maître.

BACCHUS.

Tu ne sais ni ce que tu fais, ni qui tu es.

[1] Grec : « je la nourris pour le dieu. » Virgile, *Énéid.*, VII, 394.

.... sacrum tibi pascere crinem.

PENTHÉE.

Je sais que je suis Penthée, fils d'Agavé et d'Échion.

BACCHUS.

Nom sinistre et de mauvais augure [1] !

PENTHÉE.

Va-t'en : qu'on l'enchaîne près des écuries [2], afin qu'il soit dans une obscurité profonde. Danse dans ta prison. Quant à ces femmes, tes complices, que tu traînes à ta suite, ou je les vendrai comme esclaves, ou je ferai cesser le bruit de leurs tambours et de leurs cris, pour leur apprendre à filer à mon service.

BACCHUS.

Je m'en vais : ce qui ne doit pas être, il n'est pas nécessaire de le subir. Mais certes ce Bacchus, dont tu nies l'existence, saura te punir de tes outrages ; car, en me maltraitant, c'est lui que tu jettes dans les fers.

LE CHOEUR.

Fille d'Achéloüs, Dircé, vierge auguste et fortunée, tu reçus dans ton onde pure le fils du grand Jupiter, lorsque le roi des dieux, pour dérober son enfant aux flammes immortelles, le cacha dans sa cuisse, en lui adressant ces paroles : « Que le corps de ton père soit » pour toi le sein maternel, ô Dithyrambe [3] ! Je veux » qu'un jour ce nom te soit donné par Thèbes, ô Bac- » chus ! » Et toi, heureuse Dircé, tu me repousses avec mes chœurs sacrés. Pourquoi me dédaigner ? pourquoi me fuir ? Ah ! j'en jure par le fruit délicieux que Bacchus fait naître, un jour tu seras plus zélée pour Bromius.

Quelle fureur agite Penthée, ce fils de la Terre, issu

[1] Voyez plus haut la note sur le vers 365, p. 200.

[2] Voyez *Oreste*, vers 1437, t. I, p. 122.

[3] Euripide paraît faire dériver ici le nom *dithyrambe* du mot δίθυρος, *qui a deux portes*, par allusion à la double naissance de Bacchus.

des dents du dragon, par Échion son père[1] ! Monstre sauvage, qui dépouille la nature humaine, comme un géant sanguinaire, il ose combattre les dieux; il veut me livrer au supplice [2], moi, suivante de Bacchus; et déjà dans ce palais le compagnon de mes danses est par lui retenu captif au fond d'une prison ténébreuse. Tu le vois, fils de Jupiter, ô Bacchus, ton prophète est en danger de mort. Viens, toi qui agites dans l'Olympe ton thyrse brillant, et réprime les outrages d'un tyran cruel.

Est-ce dans les forêts de Nysa, peuplées de bêtes sauvages, que tu rassembles tes chœurs sacrés, ô Bacchus? ou sur les sommets des monts de Coryce[3]? ou dans les fertiles vallons de l'Olympe, où jadis Orphée, au son de sa lyre, attirait les arbres et les bêtes farouches? Heureuse Piérie, Évius te chérit [4] : il viendra présider aux danses et aux joyeux transports, et, à la tête des Ménades agiles, il franchira le rapide Axius [5] et le Lydias, qui dispense l'abondance aux mortels, et qui engraissa de ses eaux limpides une contrée riche en coursiers.

BACCHUS, *invisible.*

Entendez, entendez ma voix, Bacchantes, ô Bacchantes!

LE CHOEUR.

Quelle est cette voix? quelle est-elle? d'où vient la voix de Bacchus qui m'appelle?

[1] Échion, né des dents du dragon semées par Cadmus, était père de Penthée.

[2] Grec : « me fait pendre. »

[3] Le Coryce est une grotte du Parnasse.

[4] Évius, surnom de Bacchus, dérive de εὐοῖ, *évoé*, exclamation des Bacchantes.

[5] L'Axius, aujourd'hui Vardar, fleuve de Macédoine, qui se jette dans le golfe de Salonique. Le Lydias, autre fleuve voisin de l'Axias, formait un lac, non loin duquel était la ville de Pella, située sur le delta compris entre les deux fleuves. Voyez Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. II, p. 450, 451.

BACCHUS, *invisible.*

Je vous appelle, encore une fois, moi fils de Jupiter et de Sémélé.

LE CHOEUR.

O mon maître, ô mon maître, viens au milieu de notre troupe joyeuse, ô Bromius, Bromius! La terre tremble! ébranlement divin! Ah! bientôt le palais de Penthée va tomber en ruines.

DEMI-CHOEUR.

Bacchus est dans le palais, adorez-le.

DEMI-CHOEUR.

Nous l'adorons.

LE CHOEUR.

Voyez les architraves qui se détachent de ces colonnes; c'est la voix de Bromius qui retentit dans le palais.

BACCHUS, *invisible.*

Que la torche ardente s'allume au feu céleste[1]. Embrase, embrase le palais de Penthée!

LE CHOEUR.

Ah! ne vois-tu pas briller la flamme? ne vois-tu pas sur le tombeau sacré de Sémélé le feu qu'y laissa jadis la foudre de Jupiter? Prosternez à terre vos corps tremblants, prosternez-vous, Ménades; le dieu fils de Jupiter envahit le palais et le bouleverse de fond en comble.

———

BACCHUS, *paraissant sous la forme humaine.*

Étrangères, la terreur vous a-t-elle frappées à ce point de vous faire prosterner à terre? Vous avez reconnu, je le vois, le bras de Bacchus qui ébranlait le palais de Penthée. Mais relevez-vous, reprenez courage, et calmez le tremblement qui vous agite.

LE CHOEUR.

O toi qui brilles comme un astre au milieu de nos

[1] Il parle ici du feu de la foudre qui brûle toujours sur le tombeau de sa mère, comme il l'a dit au début de la pièce, vers 8. C'est ce que la réponse du Chœur rend manifeste.

transports bachiques, qu'avec plaisir je te revois, après la solitude où m'avait laissée ton absence !

BACCHUS.

Vous étiez au desespoir, lorsqu'on m'emmenait pour me jeter dans la ténébreuse prison de Penthée.

LE CHOEUR.

Pouvais-je m'en défendre? Qui veillerait sur moi s'il t'arrivait malheur? Mais comment t'es-tu dérobé au pouvoir d'un homme impie?

BACCHUS.

Je me suis délivré moi-même facilement et sans effort.

LE CHOEUR.

Il n'avait donc point chargé tes bras de chaînes?

BACCHUS.

En cela même je l'ai profondément humilié; car, quand il croyait m'enchaîner, il ne m'a ni saisi ni touché, et son espérance a été vaine. Ayant trouvé un taureau dans les écuries où il nous avait fait enfermer[1], il a jeté un nœud coulant pour le saisir et entraver ses jarrets nerveux, respirant la colère, trempé de sueur, et mordant ses lèvres; et moi, tranquille spectateur, j'étais assis à ses côtés. Dans le même temps survint Bacchus, qui ébranla les murs et alluma la flamme au tombeau de sa mère. A cette vue, Penthée, croyant son palais en feu, bondissait de côté et d'autre, ordonnant à ses serviteurs d'apporter de l'eau[2]; mais tous ses esclaves se consumaient en vains efforts. Tout à coup il abandonne ce soin (car il a cru me voir fuir), et s'élance, le glaive en main, dans l'intérieur du palais. Ensuite Bacchus, à ce qu'il me parut, je dis ce que j'en pense, fit dans la cour un fantôme lumineux; et Penthée, s'élançant à sa poursuite, frappait le vide de l'air en croyant m'immoler.

En outre, Bacchus l'afflige d'un autre désastre : son

[1] Voyez plus haut, vers 503, p. 206.

[2] Grec : « l'Achéloüs, » métaphore que ne comporterait pas notre langue. Voyez *Andromaque*, v. 167, t. I, p. 372.

palais est renversé; il en contemple les ruines aux lieux mêmes où il se plaisait à voir les liens qu'il m'avait destinés, et la fatigue fait tomber l'épée de sa main languissante; car, faible mortel, il a osé attaquer un dieu. Pour moi, je sors tranquillement du palais pour venir vers vous, sans m'inquiéter de Penthée. Mais il me semble entendre marcher dans l'intérieur; j'entends la porte qui s'ouvre; il va paraître dans le vestibule. Que dira-t-il après ce qui s'est passé? Je le supporterai sans peine, malgré la fureur qui l'anime, car il est d'un sage de savoir maîtriser sa colère.

PENTHÉE.

Quel coup affreux! j'ai laissé échapper l'étranger que tout à l'heure je retenais dans les chaînes. Mais quoi! le voici lui-même. Qu'est-ce que cela signifie? Comment reparais-tu aux portes de ce palais, après en être sorti?

BACCHUS.

Arrête, et modère ta colère.

PENTHÉE.

Comment as-tu pu briser tes chaînes et t'échapper?

BACCHUS.

Ne t'avais-je pas annoncé que j'aurais un libérateur?

PENTHÉE.

Quel est-il? tu as toujours quelque chose de nouveau à dire.

BACCHUS.

Celui qui a donné aux mortels le doux fruit de la vigne.

PENTHÉE.

Ainsi, tu attribues ta délivrance à Bacchus. Je ferai fermer toutes les portes et toutes les clôtures à l'entour.

BACCHUS.

A quoi bon? les dieux ne franchissent-ils pas même les murailles?

PENTHÉE.

Tu es un subtil raisonneur, excepté là où tu devrais être raisonnable.

BACCHUS.

Je suis raisonnable là où il faut l'être. Mais écoute d'abord les nouvelles que t'apporte ce messager qui vient de la montagne : je resterai près de toi, et je ne fuirai pas.

LE MESSAGER.

Penthée, roi du pays de Thèbes, je descends des sommets du Cithéron, couverts de neiges éternelles.

PENTHÉE.

Quel est le sujet si pressant qui t'amène ici?

LE MESSAGER.

J'ai vu les Bacchantes furieuses qui, dans leur délire, ont porté leurs pieds délicats[1] hors de la ville, et je viens t'annoncer, à toi et aux citoyens, qu'elles font des choses étranges et des prodiges étonnants. Mais je veux savoir si je dois te dire franchement ce qui se passe, ou si je dois abréger mon récit ; car je crains, ô roi, la vivacité de tes passions, ton cœur irascible et ton caractère tyrannique.

PENTHÉE.

Parle ; tu n'as rien à craindre de ma part ; on ne doit pas s'irriter contre les innocents. Mais plus les faits que tu as à me révéler sur les Bacchantes seront graves, et plus j'aggraverai le châtiment de celui qui leur a enseigné ces pratiques coupables.

LE MESSAGER.

Déjà je conduisais mes troupeaux mugissants sur le sommet de la montagne, au moment où le soleil commence à échauffer la terre de ses rayons, quand je vois une troupe de femmes, partagées en trois chœurs, conduits, l'un par Autonoé, le second par Agavé, ta mère;

[1] Grec : « leurs pieds blancs. »

et le troisième par Ino. Elles dormaient toutes étendues à terre, les unes appuyées à l'ombre d'un sapin, les autres la tête inclinée sur le feuillage d'un chêne, au hasard et dans une posture décente, et non telles que tu les peins, enivrées par le vin et par les sons de la flûte, et cherchant la solitude des bois pour s'y livrer aux plaisirs de Vénus. Ta mère, lorsqu'elle entendit les mugissements des troupeaux, se plaça au milieu des Bacchantes, et les appela à grands cris pour les éveiller. Celles-ci, chassant le doux sommeil de leurs paupières, furent bientôt debout, offrant le spectacle d'une merveilleuse modestie, jeunes, vieilles et vierges encore étrangères à l'hymen[1]. D'abord elles laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules et attachent leurs nébrides, dont les liens étaient dénoués, et elles assujettissent ces peaux tachetées avec des serpents qui leur caressent le visage. D'autres, tenant dans les bras un chevreau ou de jeunes louveteaux, leur présentaient leur sein; c'étaient celles qui, ayant récemment enfanté, avaient encore les mamelles pleines de lait, sans avoir leurs enfants auprès d'elles : toutes se couronnent de lierre, de feuilles de chêne et de smilax fleuri. Une d'elles prend son thyrse et en frappe un rocher, d'où jaillit une source d'eau pure. Une autre laisse tomber sa férule sur le sol, et le dieu en fait sortir une fontaine de vin; celles qui désiraient un breuvage blanc n'avaient qu'à entr'ouvrir la terre du bout de leurs doigts, et il en coulait des ruisseaux de lait; et leurs thyrses, entourés de lierre, distillaient un miel abondant. Que n'étais-tu témoin de ces prodiges? tu aurais adoré comme nous le dieu que tu outrages. Maintenant, nous tous, bouviers et pâtres de brebis, nous nous rassemblons pour discuter entre nous sur ces nouveaux prodiges et sur les miracles étonnants qu'elles faisaient. Un d'entre nous, qui avait visité la ville et qui était habile parleur, nous dit : « O vous, qui habitez les sommets

[1] Grec : « encore exemptes du joug. »

» sacrés des montagnes, voulez-vous que nous donnions » la chasse à Agavé, mère de Penthée, pour la ramener » de ses orgies bachiques? Nous ferons une chose agréa- » ble au roi. » Nous croyons ses conseils, et nous nous cachons en embuscade dans un taillis touffu. A l'heure fixée, les Bacchantes agitaient leurs thyrses pour leurs rits sacrés, invoquant à grands cris Bacchus ou Bromius, fils de Jupiter; toute la montagne et les bêtes sauvages partagent la fureur des Bacchantes, tout se met en mouvement, tout fuit. Agavé accourt près de moi; je m'élance pour la saisir, abandonnant le taillis où j'étais caché. Mais elle s'écrie : « O mes fidèles compagnes[1], » voilà des hommes qui nous poursuivent. Mais sui- » vez-moi, suivez-moi les mains armées de vos thyr- » ses. » Aussitôt nous fuyons, pour éviter d'être déchirés par les Bacchantes; mais elles, avec leurs mains désarmées, fondent sur les troupeaux qui paissaient l'herbe : l'une tient dans ses mains une grasse génisse partagée en deux, et encore mugissante; d'autres déchirent des vaches en lambeaux; les os, les membres palpitants volent de toutes parts, et restent suspendus aux arbres voisins, dont les rameaux dégouttent de sang. Les farouches taureaux, aiguisant leurs cornes menaçantes[2], tombent frappés par les mille mains de jeunes filles, et leurs corps étaient dépecés en un clin d'œil. Comme des oiseaux emportés dans les airs d'un vol rapide, elles s'é-

[1] Le texte dit : « O mes chiens agiles. »

[2] L'expression εἰς κέρας θυμούμενοι a été rendue littéralement par Virgile., *Georg.*, III, 232 :

> Et tentat sese, atque *irasci in cornua* discit,
> Arboris obnixus trunco.

Et *Æneid.*, XII, 102 :

> Mugitus veluti cum prima in prælia taurus
> Terrificos ciet, atque *irasci in cornua* tentat,
> Arboris obnixus trunco.

La meilleure traduction possible de ces mots a été donnée par Brascassat dans un admirable tableau qu'il a exposé il y a quelques années.

lancent dans la plaine arrosée par l'Asope [1] et qui se couvre de riches moissons pour Thèbes; et fondant en ennemies sur les villes d'Hysia et d'Érythra, qui s'étendent au pied du Cithéron, elles y portent la dévastation. Elles enlèvent les enfants dans les maisons; tout ce qu'elles chargeaient sur leurs épaules, même le fer ou l'airain, y restait suspendu sans aucun lien, et sans tomber à terre : la flamme même brillait sur leur chevelure sans la brûler. Les habitants, irrités de ce pillage, courent aux armes contre les Bacchantes; mais alors on vit un spectacle étrange, ô roi! leurs javelots armés de fer ne blessaient point, tandis que le thyrse des Bacchantes portait une atteinte inévitable : faibles femmes, elles mettent des hommes en fuite, grâce à la protection d'un dieu. Puis elles revinrent aux lieux d'où elles étaient parties, aux sources mêmes qu'un dieu avait fait jaillir pour elles; elles y lavent le sang qui les couvre, et les serpents avec leur langue essuient celui qui souille leurs visages. Quel que soit, ô mon maître, le dieu qui produit ces miracles, reçois-le donc dans cette cité; car, entre autres preuves de sa puissance, c'est lui, dit-on, qui a donné aux mortels la vigne qui chasse leurs chagrins. Mais, sans le vin, l'amour n'est plus, et il ne reste aucun plaisir aux hommes [2].

LE CHOEUR.

Je tremble de parler librement devant un roi absolu; cependant, je dois le dire, Bacchus ne le cède à aucun des dieux.

PENTHÉE.

Ainsi ce délire des Bacchantes nous envahit déjà comme un incendie, à la grande honte des Grecs. Ne perdons

[1] Sur l'Asope, voyez *les Phéniciennes*, t. I, p. 225; *les Suppliantes*, p. 430 et 437.

[2] Térence, *Eunuch.*, 4, 5 :

Sine Cerere et Libero friget Venus.

point de temps : vole à la porte Électre[1]; cavaliers, fantassins, archers, troupes légères, que tous se rendent ici, pour marcher contre les Bacchantes. C'est vraiment trop, de souffrir de ces femmes ce que nous en souffrons.

BACCHUS.

Tu ne te rends à aucune de mes paroles, Penthée : cependant, malgré tes torts à mon égard, je t'avertis de ne pas t'armer contre un dieu : reste tranquille. Bromius ne souffrira pas que tu chasses les Bacchantes des monts où elles célèbrent ses mystères.

PENTHÉE.

Tu ne cesseras pas de me donner des avis? mais puisque tu t'es échappé des fers, que cela te suffise, ou je saurai encore te punir.

BACCHUS.

J'aimerais mieux lui sacrifier, que de regimber avec fureur contre l'aiguillon d'un dieu, moi simple mortel.

PENTHÉE.

Oui, je lui sacrifierai sur le sommet du Cithéron ; je lui immolerai des femmes, victimes bien dignes de lui.

BACCHUS.

Vous fuirez tous ; ce sera une honte de voir les boucliers d'airain céder aux thyrses des Bacchantes.

PENTHÉE.

Nous avons affaire à un étranger bien incommode ; qu'on le maltraite ou non, il ne veut pas se taire.

BACCHUS.

Mon cher, on peut encore arranger cette affaire.

PENTHÉE.

Par quel moyen ? En me faisant le serviteur de mes servantes?

[1] Il est question de la porte Électre dans *les Phéniciennes*, vers 1136 et 1563, t. I, p. 234 et 248; dans *les Suppliantes*, vers 651, p. 438. C'était la porte par laquelle on entrait en venant de l'Attique; il est donc peu étonnant que les auteurs athéniens en parlent plus souvent que des autres portes de Thèbes.

BACCHUS.

J'amènerai ici ces femmes désarmées.

PENTHÉE.

Oh! oh! voilà une tromperie que tu trames contre moi.

BACCHUS.

Quelle tromperie, si je veux te sauver par mon habileté?

PENTHÉE.

Vous avez conspiré ensemble pour perpétuer les mystères bachiques.

BACCHUS.

Oui, j'ai conspiré, sache-le bien, et c'est avec le dieu.

PENTHÉE.

Apportez-moi mes armes. — Et toi, il faut te taire.

BACCHUS.

Hé bien, veux-tu voir les Bacchantes réunies sur les montagnes?

PENTHÉE.

Sans doute, même au prix d'une grande somme d'or.

BACCHUS.

En as-tu donc un grand désir?

PENTHÉE.

J'aurais un grand plaisir à être témoin de leur ivresse.

BACCHUS.

Peux-tu donc voir avec plaisir un spectacle qui t'offense?

PENTHÉE.

Assurément; et je me tiendrai en silence sous les sapins.

BACCHUS.

Mais, tu auras beau te cacher, elles te découvriront.

PENTHÉE.

Eh bien! je les verrai à découvert; tu as bien dit.

BACCHUS.

Je te conduirai donc; et tu entreprendras ce voyage.

PENTHÉE.

Conduis-moi au plus tôt; je ne regretterai pas mon temps.

BACCHUS.

Il faut auparavant revêtir la robe de lin.

PENTHÉE.

Comment donc! Est-ce que d'homme je deviendrais femme?

BACCHUS.

C'est pour qu'elles ne te tuent pas, en reconnaissant un homme parmi elles.

PENTHÉE.

C'est bien dit; tu es vraiment un habile homme.

BACCHUS.

C'est Bacchus qui m'a formé.

PENTHÉE.

Comment donc faire pour que tout se passe bien?

BACCHUS.

Entrons dans le palais, je te parerai moi-même.

PENTHÉE.

Quoi, une parure de femme! Ah! j'en rougirais.

BACCHUS.

Renonce donc à voir les Ménades.

PENTHÉE.

Quelle est donc cette parure dont tu veux revêtir mon corps?

BACCHUS.

D'abord je laisserai flotter ta longue chevelure sur tes épaules.

PENTHÉE.

Et ensuite, quel autre genre d'ornement me faut-il?

BACCHUS.

La robe longue et traînante jusqu'aux pieds, et la mitre sur ton front.

PENTHÉE.

Y a-t-il encore quelque chose à ajouter?

BACCHUS.

Le thyrse en main, et la peau tachetée du faon.

PENTHÉE.

Jamais je ne consentirai à revêtir des habits de femme.

BACCHUS.

Tu feras verser du sang, en venant aux prises avec les Bacchantes.

PENTHÉE.

C'est vrai; il faut aller d'abord à la découverte.

BACCHUS.

Ce parti est plus sage que de s'exposer aux violences par des violences.

PENTHÉE.

Mais comment traverserai-je la ville sans être aperçu?

BACCHUS.

Nous irons par des chemins détournés; je serai ton guide.

PENTHÉE.

Tout vaut mieux que d'être le jouet des Bacchantes.

BACCHUS.

Entrons dans le palais, nous délibérerons sur ce qu'il convient de faire.

PENTHÉE.

Soit. De mon côté tout est prêt. Allons. Ou j'emmènerai avec moi des hommes armés, ou je suivrai tes conseils.

BACCHUS.

Il ira vers les Bacchantes, et il y trouvera la mort, ô femmes! il est tombé dans le piége. Maintenant, Bacchus, achève ton ouvrage; tu n'es pas loin. Punissons l'impie. D'abord, trouble sa raison par un léger délire : car, dans son bon sens, il ne voudra pas revêtir des habits de femme; mais, une fois frappé de démence, il les revêtira. Je veux en faire un objet de risée pour les Thébains, en

le conduisant sous une robe de femme à travers la ville, après les premières menaces qui le rendaient si terrible. Mais je vais revêtir Penthée de la parure qu'il emportera dans le séjour de Pluton, immolé des mains de sa mère. J'apprendrai à connaître le fils de Jupiter, Bacchus, dieu naturellement redoutable, et cependant plein de bonté pour les hommes.

(Il sort.)

LE CHOEUR.

O! quand pourrai-je célébrer d'un pied léger les danses nocturnes des Bacchantes, et m'élancer dans l'air pur? Telle qu'une biche folâtre qui se joue dans la verte prairie, après avoir échappé à une poursuite ardente et aux filets tendus sous ses pas, lorsque le chasseur par ses cris hâte la course de ses chiens agiles; dans sa course rapide comme la tempête, elle s'élance à travers la plaine au bord des eaux, et cherche les lieux solitaires et l'ombre épaisse des forêts. La sagesse et la gloire accordée aux mortels par les dieux, qu'est-ce autre chose que de tenir sa main victorieuse sur la tête de ses ennemis? Ce qui est beau plaît toujours [1].

La puissance divine se meut avec lenteur, mais elle est inévitable. Elle châtie les mortels qui honorent l'impiété, et qui dans leur délire se refusent au culte des dieux; par de sages délais, elle dérobe la marche du temps [2], et guette l'impie; car on ne peut jamais concevoir ni méditer rien de meilleur que les lois divines. Il en coûte peu, en effet, de reconnaître la puissance de la divinité, quelle qu'elle soit, et des lois sanctionnées par la longue suite des temps et par la nature. — La sagesse et

[1] Maxime citée dans le *Lysis* de Platon Voyez aussi *Théognis*, v. 17.

[2] Grec : « elle cache le pied du Temps » Aristophane se moque de cette expression dans *les Grenouilles*, v. 100 (p. 416 de ma 2e édition). Cependant elle a été adoptée par les poëtes; Horace a dit : « Cito pede labitur annus; » et : « Tacito pede labitur ætas. » Il a également donné des pieds à la Mort, et à la Vengeance divine.

la gloire accordée aux mortels par les dieux, qu'est-ce autre chose que de tenir sa main victorieuse sur la tête de ses ennemis? Ce qui est beau plaît toujours.

Heureux celui qui s'est dérobé à la fureur des flots, et qui a touché le port! Heureux encore celui qui a triomphé de toutes les épreuves! Les mortels se surpassent les uns les autres tantôt par la richesse, tantôt par la puissance. Ils se bercent encore de mille flatteuses espérances; les unes aboutissent à la fortune, les autres s'évanouissent comme un songe : j'appelle heureux celui dont la vie est douce et tranquille.

BACCHUS.

Toi qui brûles de voir un spectacle que tu ne dois pas voir, et qui tentes une entreprise interdite à ton audace, Penthée, sors du palais, viens te montrer sous les vêtements féminins d'une Ménade, et prêt à épier ta mère et la troupe des Bacchantes. Tu ressembles tout à fait à une fille de Cadmus.

PENTHÉE.

Vraiment, il me semble voir deux soleils et deux Thèbes[1]. Tu m'as l'air d'un taureau qui marche devant moi, et je crois voir deux cornes pousser sur ta tête. Es-tu donc un animal sauvage? Tu as, en effet, la forme d'un taureau.

BACCHUS.

Le dieu nous accompagne; naguère malveillant, il est réconcilié avec nous; tu vois à présent ce que tu dois voir.

PENTHÉE.

A qui ressemblé-je ainsi? est-ce à Ino, ou bien à Agavé ma mère?

BACCHUS.

Je crois les voir elles-mêmes en te voyant. Mais j'aper-

[1] Le grec ajoute : « et la ville aux sept portes (également double). »

çois une boucle de tes cheveux déplacée; elle n'est plus comme je l'avais arrangée sous la mitre qui ceint ton front.

PENTHÉE.

C'est dans les mouvements de la danse et des transports bachiques que je l'aurai déplacée.

BACCHUS.

Mais moi, à qui il appartient de te servir, je vais réparer ce désordre. Tiens la tête droite.

PENTHÉE.

Allons, arrange ma chevelure; c'est sur toi que je me repose.

BACCHUS.

Ta ceinture est trop lâche, et les plis de ta robe ne descendent pas comme il faut jusqu'aux talons.

PENTHÉE.

Cela me semble aussi du côté droit; mais, de l'autre côté, la robe va très-bien jusqu'à la cheville.

BACCHUS.

Ne me regarderas-tu pas comme le premier de tes amis, lorsque contre ton attente tu seras témoin de la modestie des Bacchantes?

PENTHÉE.

Est-ce de la main droite que je dois tenir le thyrse, ou de l'autre, pour mieux ressembler à une Bacchante?

BACCHUS.

De la droite, en le soulevant du pied droit. Je te félicite de ton changement de dispositions.

PENTHÉE.

Ne pourrais-je pas porter sur mes épaules le mont Cithéron avec les Bacchantes elles-mêmes?

BACCHUS.

Tu le peux si tu veux. Auparavant tu n'avais pas l'esprit sain; mais à présent tu l'as tel que tu dois l'avoir.

PENTHÉE.

Emporterons-nous des leviers, ou déracinerai-je la

montagne de mes mains; et l'emporterai-je sur mes épaules ou sous mon bras?

BACCHUS.

Ah! respecte l'asile des nymphes, et les retraites où le dieu Pan fait résonner sa flûte champêtre.

PENTHÉE.

Tu as raison; ce n'est pas par la force qu'il faut triompher des femmes. Je me cacherai sous les sapins.

BACCHUS.

Oui, tu seras caché dans la cachette destinée au mortel qui vient furtivement épier les Ménades.

PENTHÉE.

Il me semble déjà les voir tomber comme des oiseaux dans mes filets.

BACCHUS.

Ainsi, tu pars pour ton expédition si bien combinée. Tu pourras bien les prendre, si d'abord tu n'es pris toi-même.

PENTHÉE.

Conduis-moi à travers le pays des Thébains. Je suis le seul parmi eux qui ose affronter une telle entreprise.

BACCHUS.

Seul tu t'exposes pour cette ville. Aussi des combats dignes de toi te sont réservés. Suis-moi, je suis ton guide. Un autre t'en ramènera,

PENTHÉE.

Ce sera ma mère.

BACCHUS.

Visible à tous les yeux.

PENTHÉE.

J'y vais.

BACCHUS.

Tu reviendras porté

PENTHÉE.

Tu accuses ma mollesse,

BACCHUS.

Dans les bras de ta mère.

PENTHÉE.

Et tu veux faire de moi un voluptueux.

BACCHUS.

Telles sont les voluptés que je te réserve.

PENTHÉE.

J'aborde une entreprise digne de moi.

BACCHUS.

Terrible guerrier, tu marches à des désastres terribles, et ta gloire montera jusqu'au ciel. Préparez-vous, Agavé, et vous, autres filles de Cadmus; je conduis ce jeune héros à un grand combat. Le vainqueur, ce sera moi et Bromius : l'événement fera connaître le reste.

(Ils sortent.)

LE CHOEUR.

Courez, chiens rapides de la Rage[1], courez à la montagne où les filles de Cadmus tiennent leur assemblée joyeuse. Animez leur fureur contre l'insensé qui vient sous des vêtements de femme prendre les Ménades. Sa mère le verra d'abord en observation du haut d'un rocher ou sur la cime d'un arbre, et elle criera aux Ménades : « O Bacchantes, quel est cet habitant de la ville de Cadmus, qui accourt sur la montagne pour épier nos mystères? Quelle est celle qui l'a enfanté? Il ne peut être issu du sang d'une femme; il est né de quelque lionne ou des Gorgones de la Libye. » Que la Justice apparaisse! qu'elle vienne armée du glaive vengeur! qu'elle frappe l'ennemi des dieux, le violateur des lois, l'indigne fils d'Échion, enfant de la Terre!

O Bacchus, dans sa fureur injuste, il ose insulter à tes mystères; dans le transport insensé qui l'agite, il veut

[1] Λύσσα, déesse de la rage ou de la fureur, est un des personnages de l'*Hercule furieux*. Ses chiens sont les Furies, désignées ainsi dans l'*Électre* d'Euripide, v. 1349, et dans l'*Électre* de Sophocle, v 1403 p. 127 de ma 3e édit.).

armer son bras contre ton bras invincible [1]. Un esprit modéré dans les choses divines, comme dans les choses humaines, rend à la fois la mort moins terrible et la vie plus agréable. J'aime une sagesse qui n'attaque point les choses sacrées; j'aime à chercher ce qui est honnête, à diriger jour et nuit ma vie vers la piété et la vertu, et à honorer les dieux en bannissant l'injustice de mon cœur. Que la Justice apparaisse! qu'elle vienne armée du glaive vengeur! qu'elle frappe l'ennemi des dieux, le violateur des lois, l'indigne fils d'Échion, enfant de la Terre!

Parais, Bacchus, soit sous la forme d'un fier taureau, ou celle d'un dragon à plusieurs têtes, ou d'un lion qui respire la flamme; avance d'un air riant; enchaîne dans tes rets le mortel téméraire qui ose poursuivre la troupe des Bacchantes.

LE MESSAGER.

O maison jadis si florissante dans la Grèce, famille du vieillard de Sidon [2], qui sema dans la terre les dents du serpent, combien je gémis sur toi, moi simple esclave! Mais les serviteurs fidèles partagent les malheurs de leurs maîtres [3].

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il? que viens-tu nous annoncer de nouveau sur les Bacchantes?

LE MESSAGER.

Penthée, fils d'Échion, n'est plus.

LE CHOEUR.

Ô grand Bacchus, tu as manifesté ta puissance!

LE MESSAGER.

Que dis-tu? pourquoi parler ainsi? Femme, peux-tu te réjouir du malheur de mon maître?

[1] Ici vient une suite de neuf vers tellement mutilés, que les plus habiles critiques ont désespéré d'en tirer un sens complet. Je me bornerai à suivre les indications de M. Boissonade.

[2] Cadmus, qui était venu de Phénicie.

[3] Ce vers se trouve déjà dans la *Médée*, vers 53.

LE CHOEUR.

Étrangères, célébrons Bacchus sur un mode étranger. Je ne crains plus qu'on charge mes mains de fer.

LE MESSAGER.

Crois-tu Thèbes si lâche?...

LE CHOEUR.

C'est Bacchus, c'est Bacchus, ce n'est pas Thèbes qui règne sur moi.

LE MESSAGER.

Il faut te pardonner; mais, femmes, il n'est pas beau de se réjouir du mal accompli.

LE CHOEUR.

Dis-moi : de quelle mort a péri cet homme impie, cet artisan d'impiétés?

LE MESSAGER.

Après avoir atteint les confins du territoire de Thèbes, et franchi le cours de l'Asope, nous gravissions les hauteurs du Cithéron, Penthée et moi; car je suivais mon maître et l'étranger qui guidait notre course religieuse. D'abord nous nous arrêtons dans un bois touffu, évitant de faire aucun bruit avec nos pieds, et gardant un profond silence, afin de voir sans être vus. C'était une vallée entourée de rochers escarpés, arrosée de ruisseaux nombreux, et ombragée par des sapins, où se tenaient les Ménades, livrées à des occupations agréables. Les unes paraient de nouveau de branches de lierre leurs thyrses dépouillés; les autres, semblables à de jeunes coursiers délivrés du joug, chantaient en se répondant des hymnes en l'honneur de Bacchus. Le malheureux Penthée, ne pouvant voir la troupe des femmes, dit alors : « O » étranger, de l'endroit où nous sommes je ne puis » apercevoir les danses lascives des Ménades; mais en » montant sur quelque hauteur, ou sur un sapin élevé, » je verrai très-bien leurs jeux indécents. » Alors, ô prodige! je vois le jeune étranger saisir la cime d'un sapin qui touchait au ciel, et l'abaisser, le plier insensiblement jusqu'à terre; l'arbre s'arrondissait comme un

arc, ou comme la courbe d'une roue taillée au tour[1] : c'est ainsi que la main de l'étranger courbait l'arbre jusqu'à terre, avec une puissance plus qu'humaine. Il place Penthée au milieu des branches du sapin, puis il les laisse se redresser peu à peu, pour éviter qu'un mouvement trop brusque ne l'en précipite. L'arbre, rendu à sa direction naturelle, s'élevait droit dans les airs, portant mon maître assis sur ses branches[2]. Mais il fut vu des Ménades plutôt qu'il ne les vit lui-même. A peine se fut-il montré dans les airs, que l'étranger disparut : une voix, sans doute celle de Bacchus, se fit entendre du haut du ciel : « Chères compagnes, je vous livre le traître » qui se rit de nos orgies; vengez-moi, vengez-vous. » En même temps, un feu sacré brille et s'élève de la terre aux cieux. L'air se tait, le bois épais impose silence au bruissement de son feuillage, et les animaux retiennent leur voix. Les Bacchantes, qui n'ont pas entendu distinctement ces paroles, se lèvent et portent les yeux de tous côtés. Alors il renouvela son ordre, et les filles de Cadmus, lorsqu'elles reconnurent clairement la voix de Bacchus, s'empressèrent, aussi rapides que la colombe; Agavé et ses sœurs, suivies de toutes les Bacchantes, se mettent à courir, elles s'élancent à travers les torrents de la vallée et à travers les rochers, pleines de la fureur du dieu qui les inspire. Mais lorsqu'elles virent mon maître élevé sur son sapin, elles lancèrent d'abord contre lui des pierres de toutes leurs forces, en montant sur la roche opposée; les branches d'arbres se transformaient en javelots; d'autres jetaient en l'air leurs thyrses contre le malheureux Penthée, pris pour but de leur adresse;

[1] Il est évident qu'il s'agit ici d'une roue pleine, telle qu'on en voit encore à des chariots grossiers, et non d'une roue formée de rayons et de jantes.

[2] Le grec dit : « sur son dos, » comme on dirait d'un cheval. Deux vers plus haut, le poëte applique au sapin le mot ἀνεχαιτίσεις, exprimant le mouvement d'un cheval qui se cabre pour renverser son cavalier.

mais sans succès, car, à cette hauteur inaccessible à leurs efforts, l'infortuné restait immobile, ne sachant que faire. Enfin elles se mirent à briser des branches de chêne, et à déraciner l'arbre avec ces pieux aiguisés en guise de leviers; mais comme elles n'en venaient pas à bout, Agavé leur dit : « Allons, Ménades, entourez » l'arbre en rond, et saisissez-le de vos mains, afin de » forcer notre proie dans son asile, et de l'empêcher de » révéler les mystères du dieu. » Aussitôt mille mains s'attachent à l'arbre, et l'arrachent du sol. Du haut des airs où il se tenait, Penthée précipité tombe à terre, en poussant des cris plaintifs. Il connut alors le danger qui le menaçait. Sa mère la première, comme une prêtresse prête à immoler la victime, se jette sur lui; l'infortuné veut se faire connaître à elle; il arrache de sa tête la mitre qui la couvre, pour se faire reconnaître d'Agavé, et dans une attitude suppliante [1] : « O ma mère! s'écrie- » t-il, je suis ton fils Penthée, que tu as mis au monde » dans le palais d'Échion; aie pitié de moi, ma mère, et » ne punis pas mes fautes par la mort de ton fils. » Mais elle, la bouche couverte d'écume et les yeux égarés, sourde aux sentiments de la nature, et tout entière au dieu qui la possède [2], ne se laisse pas fléchir. Elle saisit sa main gauche, et, s'appuyant contre les flancs du malheureux, elle arrache le bras sans effort; Bacchus lui-même lui communiquait sa puissance. Ino s'empare de l'autre côté et déchire ses chairs palpitantes; Autonoé, et toute la troupe des Bacchantes, suivent cet exemple; on n'entend que des cris confus de tous côtés. Les gémissements de Penthée expirant se mêlent aux hurlements des femmes. L'une portait un bras en trophée, l'autre

[1] Grec : « en touchant la joue d'Agavé, » geste de supplication. Voyez *Hécube*, *Iphigénie en Aulide*, etc.

[2] Virgile, *Æneid*. VI, 77 :

> At, Phœbi nondum patiens, immanis in antro
> Bacchatur vates, magnum si pectore possit
> Excussisse deum : tanto magis ille fatigat
> Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

un pied encore couvert de sa chaussure. Son corps dépouillé n'offrait plus que de tristes ossements; toutes, les mains ensanglantées, se lançaient [1] les lambeaux des chairs de Penthée. Ses membres épars restent attachés par morceaux aux pointes des rochers, aux branches des arbres; en vain voudrait-on les recueillir. Sa malheureuse tête est tombée entre les mains de sa mère, qui l'élève sur la pointe de son thyrse, comme la tête d'un lion sauvage, qu'elle promène sur le Cithéron, laissant ses sœurs au milieu des Ménades. Fière de sa chasse funeste, elle s'avance vers ces murs en invoquant Bacchus, son auxiliaire, le compagnon de ses exploits, et le remerciant de cette victoire qui va lui coûter tant de larmes. Je me retire, pour échapper à ce triste spectacle, avant qu'Agavé ne soit arrivée en ces lieux. Rien de plus beau que la modestie et le respect envers les dieux; rien aussi de plus sage pour les mortels que de s'y conformer.

(Il sort.)

LE CHOEUR.

Célébrons Bacchus. Chantons le désastre de Penthée, issu des dents du serpent. Sous des vêtements de femme et armé du thyrse, cause inévitable de sa mort, il suivit le dieu [2] qui le conduisait à sa perte. Bacchantes thébaines, il a changé son chant de victoire en larmes et en gémissements : glorieux combat, où la main d'une mère se plonge dans le sang de son fils.

Mais je vois accourir vers le palais la mère de Penthée, Agavé, les yeux hagards. Recevez la troupe joyeuse du dieu Évius.

AGAVÉ.

Bacchantes de l'Asie,

[1] Le texte dit : « se lançaient comme une balle. »
[2] Grec : « le taureau. »

LE CHOEUR.

Pourquoi m'appelles-tu ?

AGAVÉ.

J'apporte de la montagne un nouvel ornement pour mon thyrse, un brillant trophée de ma chasse.

LE CHOEUR.

Je le vois, et je partage tes transports.

AGAVÉ.

J'ai pris sans filets ce jeune lion, comme tu peux le voir.

LE CHOEUR.

Dans quel désert?

AGAVÉ.

Le Cithéron

LE CHOEUR.

Hé bien, le Cithéron?

AGAVÉ.

L'a vu périr.

LE CHOEUR.

Qui lui a porté les premiers coups?

AGAVÉ.

C'est à moi qu'en est l'honneur.

LE CHOEUR.

Heureuse Agavé !

AGAVÉ.

Mon nom sera célébré dans les fêtes de Bacchus.

LE CHOEUR.

Quelle autre ?

AGAVÉ.

Les filles de Cadmus,

LE CHOEUR.

Eh bien?

AGAVÉ.

Après moi, après moi, ont frappé le terrible animal.

LE CHOEUR.

C'est une belle proie.

AGAVÉ.

Viens prendre part au festin.

LE CHOEUR.

A quel festin, grands dieux !

AGAVÉ.

Ce jeune lionceau a récemment couvert du casque sa tête, qu'ombrage une chevelure naissante.

LE CHOEUR.

Elle ressemble en effet à la crinière d'une bête sauvage.

AGAVÉ.

Bacchus, adroit chasseur, a dirigé adroitement les Ménades contre cette proie.

LE CHOEUR.

Notre dieu est en effet un habile chasseur.

AGAVÉ.

Tu me vantes?

LE CHOEUR.

Quoi ! je te vante?

AGAVÉ.

Mais bientôt les Thébains me vanteront, et mon fils Penthée glorifiera sa mère de s'être noblement emparée de cette noble proie, de ce jeune lionceau.

LE CHOEUR.

Tu te livres à la joie?

AGAVÉ.

Je me réjouis grandement d'avoir conquis ce prix glorieux de ma valeur.

LE CHOEUR.

O infortunée! découvre aux yeux des citoyens ce trophée dont tu es si fière.

AGAVÉ.

O vous qui habitez la ville de Thèbes aux hautes murailles, venez voir cette proie sauvage que nous, filles de Cadmus, avons terrassée, sans recourir aux javelots acérés des Thessaliens, ni aux filets, mais seulement avec nos mains délicates. Vantez-nous maintenant votre

force, et faites-vous fabriquer des armes inutiles! Nos mains nous ont suffi pour le prendre et pour le déchirer en pièces. Où est mon vieux père? qu'il vienne. Où est mon fils Penthée? qu'il applique des échelles au-devant du palais, pour clouer au fronton la tête de ce lion, dont je me suis emparée.

CADMUS.

Suivez-moi, fidèles serviteurs, qui portez le corps du malheureux Penthée. Après bien des recherches pénibles, je ramène ici ces tristes restes, que j'ai trouvés épars, dispersés en lambeaux sur les rochers de Cithéron, où j'ai eu tant de peine à les recueillir. J'ai appris les attentats de mes filles, au moment où je rentrais dans la ville avec le vieux Tirésias; aussitôt je suis retourné sur la montagne, et je rapporte mon fils massacré par les Ménades. J'ai vu Ino et Autonoé, qui jadis rendit Aristée père d'Actéon, errer encore dans la forêt, en proie aux fureurs du dieu; et l'on m'a dit qu'Agavé, dans son délire, se dirigeait vers ces lieux; et l'on ne m'a pas trompé, c'est elle-même que je vois, ô spectacle de douleur!

AGAVÉ.

Mon père, tu as sujet de te glorifier d'avoir mis au monde les plus vaillantes de toutes les filles; toutes mes sœurs ont droit à cet éloge, et moi surtout, qui ai quitté la toile et les fuseaux pour des travaux plus nobles, pour prendre de mes mains des bêtes sauvages. Tu le vois, j'apporte dans mes bras ce trophée de mon courage, pour le suspendre dans ton palais. Reçois-le de mes mains, ô mon père! et, fier du succès de ma chasse, convoque tes amis à un joyeux festin. Heureux père! heureux de voir tes filles s'illustrer par de tels exploits!

CADMUS.

O douleur sans mesure! ô déplorable spectacle du sang versé par de telles mains! Après avoir sacrifié aux dieux

une si noble victime, à quel festin m'invites-tu moi-même avec les Thébains ! Malheureuses filles, et trop malheureux père ! O Bacchus, que ta vengeance est juste, mais qu'elle est terrible ! Tu n'as pas épargné ton propre sang.

AGAVÉ.

Combien la vieillesse est chagrine, et que son aspect est farouche ! Puisse mon fils ressembler à sa mère, et être un heureux chasseur, lorsqu'il ira avec les jeunes Thébains poursuivre les bêtes sauvages. Mais il ne sait que braver les dieux. C'est à toi, mon père, c'est à moi de l'avertir de ne pas se plaire à une fausse sagesse. Mais, où est-il ? que ne l'appelle-t-on en ces lieux, pour qu'il prenne part à mon bonheur ?

CADMUS.

Hélas ! hélas ! quand vous saurez ce que vous avez fait, combien votre douleur sera terrible ! Mais si vous continuez à rester dans votre erreur, sans être heureuses, vous n'aurez pas du moins le sentiment de votre malheur.

AGAVÉ.

Qu'y a-t-il donc dans tout cela qui ne soit pas heureux ? qu'y a-t-il de triste ?

CADMUS.

D'abord, lève tes yeux vers le ciel.

AGAVÉ.

Hé bien ! pourquoi me dis-tu de regarder le ciel ?

CADMUS.

Te paraît-il toujours le même, ou y vois-tu quelque changement ?

AGAVÉ.

Il me paraît plus brillant et plus pur qu'auparavant.

CADMUS.

Le même trouble agite-t-il encore ton âme ?

AGAVÉ.

Je ne comprends pas ces paroles ; mais je reprends peu

à peu mes sens, un changement se fait dans tout mon esprit.

CADMUS.

Veux-tu m'écouter, et répondre clairement?

AGAVÉ.

O mon père, tout ce que j'ai dit s'est effacé de ma mémoire.

CADMUS.

Dans quelle famille l'hymen t'a-t-il fait entrer?

AGAVÉ.

Tu m'as donnée pour épouse à Échion, issu, dit-on, du sein de la Terre.

CADMUS.

Quel enfant as-tu donné à ton époux?

AGAVÉ.

Penthée est le fruit de l'hymen qui nous unit.

CADMUS.

Quelle est cette tête que tu portes dans tes bras?

AGAVÉ.

Celle d'un lion, à ce que disent les chasseresses mes compagnes.

CADMUS.

Regarde maintenant; un coup d'œil coûte peu de peine.

AGAVÉ.

Ah! que vois-je? qu'est-ce que je porte dans mes mains?

CADMUS.

Contemple de plus près, et tu sauras ce qu'il en est.

AGAVÉ.

Ah! malheureuse! je vois un grand sujet de douleur!

CADMUS.

Trouves-tu qu'il ressemble à un lion?

AGAVÉ.

Non! C'est Penthée, dont, hélas! je tiens la tête!

CADMUS.

Triste objet de regrets, avant que tu ne l'aies reconnu toi-même.

AGAVÉ.

Qui l'a tué? comment ces tristes restes se trouvent-ils dans mes mains?

CADMUS.

Cruelle vérité, que tu viens mal à propos!

AGAVÉ.

Parle, tout retard fait battre mon cœur d'effroi.

CADMUS.

C'est toi qui l'as tué, et tes sœurs avec toi.

AGAVÉ.

Où est-il mort? est-ce dans le palais? en quels lieux?

CADMUS.

Aux lieux mêmes où Actéon fut déchiré par ses chiens.

AGAVÉ.

Quel dessein a pu conduire l'infortuné sur le Cithéron?

CADMUS.

Le désir de railler Bacchus et vos mystères.

AGAVÉ.

Et nous-mêmes, comment nous y sommes-nous transportées?

CADMUS.

Vous étiez en délire, et toute la ville partageait les transports des Bacchantes.

AGAVÉ.

C'est Bacchus qui nous a perdus: je comprends enfin.

CADMUS.

Vous l'aviez offensé; vous refusiez de le reconnaître pour un dieu.

AGAVÉ.

Mon père, où est le corps chéri de mon fils?

CADMUS.

Voici ce que j'en ai recueilli à grand'peine.

AGAVÉ.

Toutes les parties en sont-elles rapprochées comme il faut? Qu'est-ce que Penthée avait de commun avec ma folie?

CADMUS.

Il vous imita en refusant d'honorer le dieu : celui-ci nous a enveloppés dans la même réprobation, vous et Penthée, en anéantissant cette famille, et moi-même qui, privé d'enfants mâles, ai vu ce fruit de tes entrailles périr de la mort la plus misérable, lui sur qui reposait l'espoir de notre maison ; car, ô mon fils, enfant de ma fille, tu étais notre appui, et un objet de respect pour cette cité. Nul n'aurait osé insulter à ma vieillesse, en voyant ta jeune audace, car il eût été justement puni. Maintenant je serai honteusement chassé de mon palais, moi ce grand Cadmus, qui ai semé la race des Thébains, moisson florissante sortie du sein de la terre. O le plus chéri des mortels, car, quoique tu ne sois plus, tu compteras toujours parmi mes enfants chéris, je ne te verrai plus caresser mon visage, et embrasser le père de ta mère en disant : « Qui ose t'insulter, vieillard, qui ose » t'outrager ? qui porte le trouble et le chagrin dans » ton cœur ? nomme-le-moi, mon père ; que je châtie » le coupable. » Tu meurs et tu me laisses en proie à ma douleur, ta mère dans le désespoir, et ses sœurs dans l'infortune. S'il est quelque mortel qui ose braver les dieux, qu'il contemple cette mort funeste, et qu'il avoue leur puissance.

LE CHOEUR.

Cadmus, je plains ton sort : le châtiment qu'a mérité Penthée n'en est pas moins un sujet de douleur pour toi.

AGAVÉ.

O mon père, tu vois combien mon sort est changé.
. . . . (*Lacune dans le texte*[1].)

---

[1] Toute la réponse d'Agavé, à part ce premier vers, est perdue. Le rhéteur Apsines en fait mention en deux endroits, et le scholiaste d'Aristophane, sur le vers 908 du *Plutus*, cite un vers qui paraît appartenir au même discours. Selon Brunck, cette lacune tient à la perte d'un feuillet déchiré dans le plus ancien manuscrit des *Bacchantes*, sur lequel tous les autres manuscrits ont été copiés. Le commencement du discours de Bacchus est également perdu.

BACCHUS [1].

. . . .
. . . . (*Autre lacune dans le texte.*) Tu seras transformé en dragon, et ton épouse, Harmonie, fille de Mars, prendra elle-même la forme d'un serpent. Porté avec elle sur un char traîné par des taureaux, comme l'a annoncé l'oracle de Jupiter, tu régneras sur des peuples barbares. A la tête d'une armée innombrable, tu ruineras bien des cités; mais, lorsque ces peuples ravageront le temple où Apollon rend ses oracles, un retour funeste les attend. Enfin, Mars te délivrera, ainsi qu'Harmonie, et vous transportera dans le séjour des bienheureux. C'est moi, Bacchus, fils de Jupiter et non d'un père mortel, qui vous annonce cet avenir. Si vous aviez voulu être sages, vous seriez heureux sous la protection de Bacchus.

CADMUS.

Bacchus, nous t'implorons; nous avons été coupables.

BACCHUS.

Vous m'avez connu trop tard; vous ne m'avez pas connu quand il le fallait.

CADMUS.

Je l'avoue; mais ta vengeance est trop terrible.

BACCHUS.

Tout dieu que j'étais, vous m'avez outragé.

CADMUS.

Les dieux ne doivent pas se montrer semblables aux mortels par le ressentiment.

BACCHUS.

Jupiter mon père a depuis longtemps prononcé cet arrêt.

AGAVÉ.

Hélas! vieillard, c'en est donc fait? l'exil nous attend

[1] Il paraît ici sous sa forme divine.

BACCHUS.

Qu'attendez-vous pour vous résigner à une loi nécessaire ?

(Il sort.)

CADMUS.

O ma fille, en quel affreux malheur nous sommes tombés, toi et tes sœurs chéries ! Et moi, infortuné, j'irai traîner ma vieillesse chez des Barbares ; et il est encore dans les décrets divins que je conduirai une armée de Barbares contre la Grèce. Changé en serpent, ainsi que la fille de Mars, Harmonie, mon épouse, je l'amènerai contre les autels et les tombeaux des Grecs, guidant moi-même les lances ennemies. Il n'est donc point de terme à mes peines, et je ne pourrai, même en passant l'infernal Achéron, y trouver le repos.

AGAVÉ.

O mon père! je serai donc aussi privée de ta vue dans mon exil ?

CADMUS.

Pourquoi me presser dans tes bras, ô fille infortunée! comme un cygne au blanc plumage auprès d'un frelon [1]?

AGAVÉ.

Bannie de ma patrie, où chercher un asile?

CADMUS.

Je ne sais, ma fille ; ton père te sera d'un faible secours.

AGAVÉ.

Adieu, palais paternel ; adieu, patrie chère à mon cœur : je te quitte dans la douleur, je fuis la couche nuptiale.

CADMUS.

Va, ma fille, va dans la terre d'Aristée.

AGAVÉ.

Je pleure sur toi, mon père.

[1] Le mot grec signifie aussi un vieillard décrépit.

CADMUS.

Et moi sur toi, ma fille; je pleure aussi sur tes sœurs.

AGAVÉ.

Terrible, terrible est la vengeance que Bacchus a fait tomber sur ta maison.

CADMUS.

Il fut terrible aussi, le traitement que vous avez fait au dieu, qui traîna à Thèbes un nom sans honneur.

AGAVÉ.

Adieu, mon père !

CADMUS.

Adieu, malheureuse fille : la joie te sera difficile à trouver [1].

AGAVÉ.

O mes guides, conduisez-moi auprès de mes sœurs, pour que je me joigne aux tristes compagnes de mon exil. Allons en des lieux où l'impur Cithéron ne puisse me voir, où mes yeux ne puissent voir le Cithéron, et où le souvenir du thyrse ne me poursuive pas. Je l'abandonne à d'autres Bacchantes.

LE CHOEUR.

Les destinées se manifestent sous bien des formes différentes; les dieux accomplissent beaucoup de choses contre notre attente, et celles que nous attendions n'arrivent pas; mais Dieu fraye la voie aux événements imprévus : ce qui vient de se passer en est une preuve éclatante [2].

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible en français. Le mot adieu, en grec, signifie aussi réjouis-toi. Ainsi Cadmus dit à sa fille : « Réjouis-toi, quoique tu puisses difficilement y parvenir » On en a déjà vu des exemples dans *Hécube*, v. 325; *Oreste*, v. 1076; *les Phéniciennes*, v. 618. Voyez t. I, p. 28, 197, etc.

[2] Cette conclusion est aussi celle de *Médée*, d'*Alceste*, d'*Andromaque* et d'*Hélène*. Hermann, cherchant à expliquer cette uniformité, pense que le bruit des spectateurs qui se retiraient empêchait d'entendre les vers par lesquels le Chœur terminait la pièce, c'est pourquoi le poëte donnait peu de soin à ces paroles finales.

FIN DES BACCHANTES.

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR LES HÉRACLIDES.

Le sujet des Héraclides est la persécution exercée par Eurysthée contre les enfants d'Hercule après la mort de leur père, et l'asile qu'ils trouvent à Athènes auprès du roi Démophon, fils de Thésée. Les Héraclides, conduits par le vieil Iolas, l'ancien compagnon d'Hercule, se sont réfugiés au pied de l'autel de Jupiter à Marathon. Un héraut d'Eurysthée vient pour les en arracher, et Démophon prend leur défense. Le héraut se retire en menaçant les Athéniens de la guerre, au nom d'Argos et de son roi.

Voici un passage de Pausanias, dans sa description de l'Attique, qui explique plusieurs faits traités dans la pièce d'Euripide : « Il y a à Marathon une fontaine appelée Macarie, sur laquelle j'ai recueilli la tradition suivante : Hercule, lorsqu'il s'éloigna de Tirynthe pour fuir Eurysthée, se retira auprès de Céyx, roi de Trachine. Mais, après la mort d'Hercule, Eurysthée réclama ses enfants; le roi de Trachine les envoya à Athènes, alléguant sa propre faiblesse, tandis que Thésée était assez fort pour les défendre. Les enfants d'Hercule s'étant rendus auprès de ce dernier, les Péloponnésiens déclarèrent la guerre aux Athéniens, sur le refus de Thésée de livrer les enfants à Eurysthée. En même temps, dit-on, un oracle annonça aux Athéniens qu'il fallait qu'un des enfants d'Hercule mourût volontairement, sans quoi ils ne pourraient remporter la victoire. Alors Macarie, fille d'Hercule et de Déjanire, se donna la mort, et assura ainsi la victoire aux Athéniens; et c'est d'elle que la fontaine a reçu son nom. » Le seul point sur lequel Euripide s'écarte de ce récit, c'est qu'au lieu de mettre l'action sous le règne de Thésée, il la place sous le règne de ses fils, Démophon et Acamas.

Le poëte ne pouvait omettre ce noble dévoûment de Macarie, et c'est en effet l'épisode le plus touchant de la pièce. Seulement on peut reprocher à Euripide d'avoir trop écourté cette partie du drame. Une fois que la jeune victime a pris sa résolution, et qu'elle a quitté la scène pour marcher à la mort, il n'est plus question d'elle. On regrette de n'être pas informé de son sort avec plus de détails, comme l'auteur l'a fait pour d'autres victimes humaines, telles qu'Iphigénie, ou Polyxène dans Hécube.

C'est le châtiment d'Eurysthée qui termine la tragédie; et Euripide, toujours attentif à rattacher ses ouvrages soit aux traditions locales, soit à l'intérêt politique du moment, n'y a pas manqué en cette occasion. Il n'a garde d'oublier la sépulture d'Eurysthée, que d'antiques souvenirs plaçaient dans le voisinage d'Athènes, et en même temps il fait une allusion bien claire aux invasions des Lacédé-

moniens dans l'Attique pendant la guerre du Péloponnèse. « Mes mânes » vous seront propices, dit le roi d'Argos avant de mourir, et, dans le » sein de la terre, je serai pour cette ville un hôte protecteur, et lors- » que les descendants d'Hercule, oubliant vos bienfaits, vous attaque- » ront avec de nombreux bataillons, ma haine irréconciliable poursuivra » leur ingratitude. »

Lorsque Iolas dit aux Héraclides (310-314) : « Ne tournez jamais » contre les Athéniens une lance hostile, en mémoire de leurs bien- » faits, et que leur ville soit votre plus chère alliée, » ces paroles ont évidemment trait aux affaires publiques.

De même, quand le Chœur s'écrie (328-331) : « Toujours notre pa- » trie est prête à secourir les malheureux, lorsque leur cause est juste : » que de périls n'a-t-elle pas déjà bravés pour la défense de ses » amis! Et maintenant je vois une lutte nouvelle qui se prépare. »

Les traits nombreux lancés contre Argos dans cette tragédie indiquent qu'elle fut jouée lorsque les Argiens se préparaient à la guerre contre les Athéniens ; par exemple, v. 285 : « Malédiction sur toi! Je ne » crains pas la ville d'Argos! » et presque tout le chant lyrique du Chœur (352-379).

On peut donc supposer, avec M. Bœckh, qu'elle fut représentée la 3e année de la 90e olympiade, ou 418 avant J.C., lorsque les Argiens, après la rupture de l'ancienne alliance, faisaient la paix avec les Lacédémoniens, et déclaraient la guerre à Athènes. Voyez Thucydide, V, 76. C'était la 13e année de la guerre du Péloponnèse.

Dans le récit de la victoire remportée par les Athéniens, il est question d'un combat singulier proposé par Hyllus au roi d'Argos. Hérodote, IX, 26, fait aussi mention de ce duel : nouvelle preuve que les histoires d'Hérodote et de Thucydide sont le commentaire indispensable des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, ainsi que des comédies d'Aristophane.

LES HÉRACLIDES.

PERSONNAGES.

IOLAS.
COPRÉE.
LE CHOEUR, composé de vieillards athéniens.
DÉMOPHON.
ACAMAS, personnage muet.
MACARIE, fille d'Hercule.
UN SERVITEUR.
ALCMÈNE.
UN MESSAGER.
EURYSTHÉE.

La scène est à l'entrée d'un temple, à Marathon, près d'Athènes.

IOLAS, *avec lui sont les fils d'Hercule qui embrassent l'autel*[1].

C'est depuis longtemps une opinion arrêtée dans mon esprit, que l'homme juste est né pour le bien de ses semblables; l'homme passionné pour son intérêt personnel, inutile à l'État, et à charge dans le commerce de la vie, n'est bon que pour lui seul. Et ce n'est pas là pour moi une simple maxime sans réalité : fidèle à l'honneur et aux devoirs de la parenté, quand je pouvais vivre tranquille à Argos, j'ai partagé seul la plupart des travaux d'Hercule, tant qu'il fut parmi nous. Et à présent qu'il habite les cieux, j'ai pris ses enfants sous mes ailes pour

[1] Apollodore, *Bibl.*, II, 8, dit que les fils d'Hercule se refugièrent à Athènes au pied de l'autel de la Pitie. Cependant, un peu plus bas, vers 70, 79, Iolas nomme l'autel de Jupiter.

les protéger, tout en ayant besoin moi-même de protection[1] : car aussitôt que leur père a eu quitté la terre, Eurysthée a voulu nous donner la mort. Mais nous nous sommes échappés, et nous avons perdu notre patrie en sauvant notre vie. Errants et proscrits, sans cesse nous passons d'une ville dans une autre; à tous nos autres maux la haine d'Eurysthée ajoute sa persécution; partout où il apprend que nous avons trouvé une retraite, il envoie des hérauts nous réclamer, et nous proscrire de nouveau, faisant valoir avec hauteur la puissance d'Argos, le danger de sa haine, l'éclat de ses prospérités. Et quand on voit l'impuissance de mon secours et la faiblesse de ces orphelins, on cède à la force, et l'on nous chasse de notre asile. Pour moi, je partage l'exil de ces enfants, je partage leur infortune; jamais je ne les trahirai, et je ne souffrirai pas qu'on dise : « Voyez, » depuis que ces enfants n'ont plus de père, Iolas n'a » pas osé les défendre, quoiqu'il soit du même sang » qu'eux. »

Repoussés de toute la Grèce, nous sommes venus à Marathon, et dans la contrée de sa dépendance, nous asseoir en suppliants aux autels des dieux[2], pour implorer leur secours : car ce pays est, dit-on, habité par les deux fils de Thésée, qui ont tiré l'empire au sort; issus de la race de Pandion, ils sont les proches des fils d'Hercule[3]. C'est pour ces raisons que nous avons dirigé nos pas vers l'illustre Athènes. Deux vieillards guident cette troupe d'exilés; moi, je veille ici sur les fils, et dans l'intérieur de ce temple Alcmène garde les filles, et leur prodigue ses tendres soins : car il serait contre la bienséance de voir de jeunes vierges se mêler à la foule, et

[1] Ce vers est parodié par Aristophane, vers 412 de l'*Assemblée des femmes*.

[2] Hérodote, VI, 108 et 116, fait mention du temple d'Hercule à Marathon.

[3] Plus bas, au vers 208, il explique cette parenté entre les Héraclides et les fils de Thésée.

paraître en suppliantes au pied des autels. Hyllus [1], et ceux de ses frères plus avancés en âge, cherchent un asile où nous puissions nous réfugier, si nous sommes expulsés de cette terre. O mes enfants, mes enfants! approchez, attachez-vous à mes vêtements; je vois venir à nous le héraut d'Eurysthée, qui nous poursuit en tous lieux, et nous condamne à cette vie errante. Misérable, puisses-tu périr avec celui qui t'envoie, toi dont la bouche a déjà annoncé tant d'ordres odieux à leur généreux père!

COPRÉE.

Tu crois sans doute avoir trouvé un noble asile, et être arrivé dans une ville qui te protégera; mais tu t'abuses : car il n'est personne qui préfère ta faiblesse à la puissance d'Eurysthée. Pars; pourquoi ces vains efforts? il te faut aller à Argos, où t'attendent ceux qui doivent te lapider.

IOLAS.

Non certes; l'autel du dieu me protégera, ainsi que la terre libre où nous avons porté nos pas.

COPRÉE.

Tu veux forcer mon bras à employer la violence?

IOLAS.

Non, tu n'arracheras de l'autel ni moi ni ces enfants.

COPRÉE.

Tu reconnaîtras qu'en cela tu n'as pas été bon devin.

IOLAS.

Non, cela ne sera pas, tant que je vivrai.

COPRÉE.

Ote-toi de là [2] ; je saurai malgré toi ramener ces enfants à Eurysthée, à qui ils appartiennent.

[1] Hyllus, fils d'Hercule et de Déjanire. Voyez *les Trachiniennes* de Sophocle.

[2] En disant ces mots, il arrache Iolas de l'autel et le fait tomber à erre.

IOLAS.

Antiques habitants d'Athènes, accourez nous défendre, nous sommes les suppliants de Jupiter Agoréen [1]; on nous fait violence, on profane nos rameaux sacrés, on outrage votre cité, on déshonore vos dieux.

LE CHOEUR.

Eh bien! quels cris s'élèvent auprès de l'autel? quel événement funeste annoncent-ils?

IOLAS.

Voyez un vieillard débile couché dans la poussière: ah! malheureux que je suis!

LE CHOEUR.

Qui t'a ainsi renversé dans cette posture déplorable?

IOLAS.

Voici, étrangers, celui qui, au mépris de vos dieux, m'arrache violemment de l'autel de Jupiter.

LE CHOEUR.

Lui? Mais toi, vieillard, de quel pays viens-tu dans cet État, formé de quatre cités [2]? est-ce par mer que vous avez abordé? Venez-vous des rivages de l'Eubée?

IOLAS.

Étrangers, je ne suis point habitant des îles; c'est de Mycènes que je suis venu en ces lieux.

LE CHOEUR.

Quel est le nom que te donne le peuple de Mycènes?

IOLAS.

Vous connaissez peut-être le compagnon d'Hercule, Iolas; ce nom n'est point sans gloire.

LE CHOEUR.

Je le connais, et depuis longtemps. Mais, dis-nous, à qui sont ces jeunes enfants que tu portes dans tes bras?

[1] Partout où il y avait une *agora*, ou place publique, il y avait aussi des autels de Jupiter et de Mercure *Agoréens*.

[2] Strabon, liv. VIII: « Xuthus, ayant épousé la fille d'Érechthée, fonda la tétrapole de l'Attique, composée d'OEnoé, de Marathon, de Probalinthe, et de Tricorythe. » Voyez la *Lysistrata* d'Aristophane, vers 285.

IOLAS.

Ce sont les fils d'Hercule, ô étrangers, ce sont des suppliants qui implorent votre secours et celui de votre patrie.

LE CHOEUR.

De quoi s'agit-il? Veulent-ils, dis-moi, obtenir un entretien des magistrats?

IOLAS.

Ils demandent de n'être pas livrés au roi d'Argos, de n'être pas arrachés de force à la protection de vos dieux.

COPRÉE.

Mais cela ne plaira pas aux maîtres à qui tu appartiens, lorsqu'ils te retrouveront ici.

LE CHOEUR.

Étranger, il convient de respecter les suppliants des dieux, et toi, Iolas, une main violente ne doit pas t'arracher de leur sanctuaire. L'auguste Justice ne le souffrira pas.

COPRÉE.

Expulse de ces lieux les sujets d'Eurysthée, et mon bras n'usera pas de violence.

LE CHOEUR.

C'est une impiété pour une ville de rejeter les humbles supplications des étrangers.

COPRÉE.

Il est bien de se préserver des embarras, en déférant à de sages avis.

LE CHOEUR.

C'était au roi de ce pays que tu devais recourir pour réclamer ces étrangers, au lieu de les enlever de force aux autels des dieux; il fallait respecter une terre libre.

COPRÉE.

Quel est donc le roi de ce pays et de cette cité?

LE CHOEUR.

C'est Démophon, fils du vaillant Thésée.

COPRÉE.

Eh bien! c'est devant lui que je vais porter ce différend; tout autre débat est superflu.

LE CHOEUR.

Le voici lui-même qui s'avance en hâte, avec Acamas son frère; ils sont prêts à t'entendre.

DÉMOPHON, *au Chœur.*

Puisque, malgré ton âge, tu as devancé notre jeunesse, en accourant ici devant l'autel de Jupiter, dis-nous quel événement rassemble cette foule?

LE CHOEUR.

O roi, ces suppliants sont les fils d'Hercule qui, tu le vois, ont couronné l'autel de leurs rameaux; et celui-ci est Iolas, le fidèle compagnon de leur père.

DÉMOPHON.

En quoi donc leur malheur appelait-il ces clameurs?

LE CHOEUR.

Celui-là, voulant les arracher de force de l'autel, a excité ces cris; il a renversé ce vieillard, et j'en ai versé des larmes de pitié.

DÉMOPHON.

Son extérieur et ses vêtements sont ceux d'un Grec, mais son action est d'un Barbare. Réponds-moi sans tarder, d'où viens-tu? quelle est ta patrie?

COPRÉE.

Je suis d'Argos, puisque tu veux le savoir; quant au motif qui m'amène, et à celui qui m'envoie, c'est moi qui veux te le dire. Je viens ici par l'ordre d'Eurysthée, roi de Mycènes, pour emmener ces enfants et ce vieillard. Ma démarche, étranger, a pour elle la justice qui guide mes actions et mes paroles: Argien moi-même, je ramène des Argiens fugitifs, condamnés à mort par les lois de leur patrie. Nous avons droit, dans le gouvernement de notre cité, d'exercer entre nous une justice souveraine. Ils se sont présentés aux foyers de bien d'autres

peuples, mais nous avons persisté dans les mêmes réclamations, et nul n'a osé s'attirer des malheurs. Mais s'ils ont reconnu en toi quelque faiblesse d'esprit, ils sont venus ici, pour tenter, dans leur situation désespérée, s'ils avaient ou non quelque secours à attendre de toi; car ils n'ont pu se flatter que, maître de ton bon sens, seul dans toute la Grèce qu'ils ont parcourue, tu te laisserais toucher par leurs malheurs sans remède. Compare en effet les avantages que tu te procures en leur donnant asile dans tes États, ou en nous les laissant emmener. Ceux que tu peux attendre de notre part, c'est d'avoir les armées d'Argos et toute la puissance d'Eurysthée pour alliées de ta patrie : mais, si tu te laisses toucher à leurs larmes et à leurs prières, l'affaire devra se vider les armes à la main; car ne pense pas que nous renoncions à nos prétentions sans combat[1]. Quels motifs allégueras-tu? Où sont les terres qu'on t'a ravies, pour justifier ta guerre contre les Argiens? Où sont les alliés que tu as à secourir? Dans quel intérêt livreras-tu des troupes de guerriers à la mort? Oui, tu attireras sur toi les malédictions des citoyens, si pour un vieillard qui touche à la tombe[2], et qui, pour ainsi dire, n'existe plus, si pour ces enfants tu te plonges dans l'abîme[3]. Tu allégueras, et c'est la meilleure raison, les espérances que tu conçois pour l'avenir; mais elles sont fort au-dessous des biens dont tu peux jouir à présent; car ces enfants seront de faibles adversaires pour les Argiens, lorsqu'ils seront en âge de combattre, si c'est là ce qui t'enfle le cœur, et d'ici là il se passera bien du temps, pendant lequel vous pouvez

1 Ἄτερ Χαλυβδικοῦ, *sans Chalybdien*, c'est-à-dire sans recourir au fer que forgent les Chalybes (peuplade scythique). C'est ainsi qu'on trouve dans les poëtes comiques anglais, *a Toledo*, une lame de Tolède; c'est ainsi qu'Euripide, dans son *Électre*, vers 816, emploie δωρίδα, une *dorienne*, pour un glaive dorien.

2 Le grec dit : « pour un vieux tombeau. »

3 Le grec dit : « tu mets le pied dans la sentine; » ce qui équivaut à nos locutions familières, *s'enfoncer dans le bourbier*, *dans la nasse*.

être anéantis. Mais, crois-moi, sans m'accorder de faveur, laisse-moi reprendre ce qui m'appartient, et à ce prix gagne l'amitié de Mycènes. Ne fais pas ce que vous avez coutume de faire : quand tu peux choisir des alliés puissants, ne va pas prendre les plus faibles [1].

DÉMOPHON.

Qui pourrait juger une cause, ou décider un différend, avant d'avoir entendu les deux parties?

IOLAS.

O roi, j'ai du moins un avantage dans ta patrie : il m'est permis d'entendre mon accusateur et de répondre à mon tour, et l'on ne commencera pas par me chasser, comme on l'a fait ailleurs. Mais nous n'avons rien de commun avec cet homme; car, puisque nous n'avons plus rien à démêler avec Argos, en vertu de l'arrêt prononcé, et que nous sommes bannis de notre patrie, comment aurait-on droit de nous réclamer comme Argiens [2], après nous en avoir expulsés? Nous sommes étrangers. Regardez-vous comme exilé du territoire entier de la Grèce, quiconque est banni de la ville d'Argos? Pour Athènes, du moins, il n'en sera pas ainsi; la crainte des Argiens ne lui fera pas chasser les enfants d'Hercule. Tu n'es pas ici à Trachine, ni dans ces villes de l'Achaïe, d'où tes éloges emphatiques d'Argos, tels que tu en profères encore à présent, ont fait, bien plus que la justice, rejeter des suppliants prosternés au pied des autels. S'il devait en être ainsi, et que tes prétentions

[1] Xénophon, *Sur le gouvernement des Athéniens*, III, 10 : « Les » Athéniens me paraissent aussi manquer de politique, parce que, » dans les cités divisées par les factions, ils choisissent le plus mauvais » parti... »

[2] Le texte dit : « comme Mycéniens. » Les poëtes tragiques confondent perpétuellement Argos et Mycènes. La cause en est d'abord dans la proximité des deux villes; puis dans la destruction de Mycènes, ruinée de fond en comble par les Argiens et les Tégéates, treize ans après la bataille de Salamine. Euripide était alors dans sa treizième année. Eschyle lui-même, qui avait vu cette ville florissante, nomme partout Argos au lieu de Mycènes. Ici il s'agit de Mycènes, car Eurysthée était roi de cette ville.

fussent réalisées, les Athéniens n'auraient plus à se glorifier d'être libres. Mais je connais leur âme et leur caractère : ils braveraient plutôt la mort, car la honte est un poids qui rend la vie à charge aux cœurs généreux. En voilà assez sur Athènes ; les éloges immodérés déplaisent ; je l'ai souvent éprouvé moi-même, par l'importunité que m'ont causée des louanges excessives. Mais je veux que tu saches quel devoir c'est pour toi de sauver ces enfants, puisque tu as le gouvernement de ce pays. Pitthée eut pour père Pélops ; de Pitthée naquit Éthra[1], et de celle-ci naquit ton père Thésée. Je reprends maintenant l'origine de ces enfants : Hercule était fils de Jupiter et d'Alcmène, et celle-ci est née de la fille de Pélops : ton père et le père de ces enfants étaient donc cousins. Ainsi, Démophon, vous vous rejoignez par votre origine[2]. Je te dirai maintenant ce que tu dois à ces enfants, à part les liens de la parenté. Je portais le bouclier de leur père, et j'accompagnais Thésée, dans la navigation entreprise pour la conquête du baudrier qui fut fatal à tant de guerriers[3]. Ce fut Hercule qui ramena ton père du ténébreux abîme de Pluton : la Grèce entière en porte témoignage. Pour prix des bienfaits de leur père, ces enfants te demandent de n'être pas livrés à leur ennemi, de n'être pas violemment arrachés aux autels de tes dieux, et repoussés de cette terre. Ce serait une honte pour toi en particulier, ce serait une tache pour ta patrie, de laisser des suppliants, des bannis, des proches (hélas ! jette les yeux sur ces innocentes victimes), devenir la proie de la violence. Mais je te conjure, je t'implore par ces rameaux sacrés, par tes mains, par ton visage que je touche, ne dédaigne pas de recevoir dans tes bras les fils d'Hercule : sois pour eux un parent, un ami, un père, un frère, un maître ; tout cela vaut mieux que de tomber au pouvoir des Argiens.

[1] Voyez *les Suppliantes*.

[2] Il montre à Démophon qu'il a une origine commune avec les Héraclides, puisque leur père et le sien descendent l'un et l'autre de Pélops.

[3] C'était le baudrier d'Hippolyte, reine des Amazones.

LE CHOEUR.

O roi, la pitié m'a saisi au récit de leurs souffrances. La noblesse est vaincue par la fortune; c'est à présent surtout que je le vois : nés d'un si glorieux père, ils subissent des malheurs qu'ils n'ont pas mérités.

DÉMOPHON.

Trois motifs me font un devoir, Iolas, de recevoir les hôtes pour qui tu m'implores : le plus puissant, Jupiter, à l'autel duquel tu rassembles sous tes ailes ces enfants timides; puis les liens du sang et le bonheur que je dois rendre à ces enfants, par reconnaissance pour leur père; enfin, la honte dont il faut surtout nous garder; car si je souffre qu'un étranger viole impunément nos temples, au lieu de régner sur un État libre, je passerai pour avoir livré des suppliants aux Argiens, et le supplice n'est pas pire que cette infamie. Que n'es-tu venu en ces lieux sous de plus heureux auspices! Cependant, ne crains pas à présent qu'on vous arrache à cet asile. Pour toi, retourne à Argos, rapporte à Eurysthée ce que tu as entendu, et ajoute que, s'il a quelque grief contre ces étrangers, il obtiendra justice. Mais renonce à les emmener avec toi.

COPRÉE.

Si ma cause est juste, mes raisons ne peuvent-elles te convaincre?

DÉMOPHON.

Et comment peut-il être juste d'employer la violence contre des suppliants?

COPRÉE.

La honte est donc pour moi, sans nul dommage pour toi.

DÉMOPHON.

Elle serait pour moi, si je te permettais de les enlever.

COPRÉE.

Fais-les seulement sortir de tes frontières, et là je les prendrai au passage.

DÉMOPHON.

Tu es bien fou, en te croyant plus sage que la divinité.

COPRÉE.

C'est donc ici le refuge des méchants?

DÉMOPHON.

Les autels des dieux sont un asile ouvert à tous les mortels.

COPRÉE.

A Mycènes, peut-être, on n'approuvera pas ces maximes.

DÉMOPHON.

Ne suis-je donc pas maître en ces lieux?

COPRÉE.

Ne la blesse pas, si tu es sage.

DÉMOPHON.

Qu'elle se blesse, peu m'importe, pourvu que je n'offense pas les dieux.

COPRÉE.

Je désire éviter la guerre entre toi et les Argiens.

DÉMOPHON.

Tels sont aussi mes vœux; mais je n'abandonnerai pas ces infortunés.

COPRÉE.

Eh bien, je reprendrai ce qui m'appartient.

DÉMOPHON.

Alors il ne te sera pas facile de retourner à Argos.

COPRÉE.

J'en ferai l'épreuve pour le savoir sur-le-champ.

DÉMOPHON.

Tu te repentiras de porter la main sur eux, et cela sans délai.

LE CHOEUR.

Au nom des dieux, ne frappe pas un héraut.

DÉMOPHON.

Que du moins le héraut apprenne à tenir une conduite plus modeste.

LE CHOEUR.

(*Au héraut.*) Va-t'en. (*A Démophon.*) O roi, ne porte pas la main sur lui.

COPRÉE.

Je pars; pour un seul, le combat serait trop inégal. Mais je reviendrai suivi des nombreux bataillons d'Argos, tout hérissés de fer; des milliers de guerriers m'attendent, couverts de leurs armes, ayant à leur tête le roi Eurysthée. Il reste sur les frontières d'Alcathos [1], attendant la réponse que je dois rapporter; à la nouvelle de tes outrages, il apparaîtra terrible à cette cité et à ses habitants, et viendra dévaster la campagne. En vain Argos se vanterait de posséder une jeunesse nombreuse et vaillante, si elle ne punissait ton insolence.

DÉMOPHON.

Malédiction sur toi! je ne crains pas ta ville d'Argos. Mais jamais tu ne me feras l'affront d'arracher d'ici ces infortunés : je suis roi d'une ville libre, et non point sujette d'Argos.

LE CHOEUR.

Voici le moment de pourvoir à notre défense, avant que l'armée d'Argos ne s'approche. Ses guerriers sont redoutables, et, en cette occasion, ils seront plus ardents que jamais; car c'est un usage général parmi les hérauts de grossir les faits et de les exagérer. Quels rapports va-t-il faire à ses maîtres? Il se plaindra d'avoir souffert d'indignes traitements, et d'avoir été en danger de perdre la vie.

IOLAS.

Il n'est point de trésor plus précieux pour les enfants que d'être nés de parents nobles et vertueux, et de s'allier à de nobles familles. Malheur à l'imprudent qui,

[1] Alcathos, nom de la ville de Mégare, ainsi appelée d'Alcathos, fils de Pélops, qui y avait régné. Mégare était située entre Athènes et Corinthe.

vaincu par la passion, s'unit à des méchants, et laisse à ses enfants le déshonneur en échange des plaisirs coupables qu'il a goûtés. Une illustre origine est un asile contre les coups du sort; nous en effet, tombés au dernier degré du malheur, nous avons trouvé ces amis et ces proches, qui, dans toute l'étendue de la Grèce, nous ont seuls accordé leur appui.

Chers enfants, donnez-leur la main, et vous-mêmes tendez-la à ces enfants, rapprochez-vous, unissez-vous. O mes enfants, nous venons de mettre leur amitié à l'épreuve : si jamais vous rentrez dans votre patrie, si vous retrouvez la maison et les honneurs de votre père, souvenez-vous toujours de ces amis à qui vous devez la vie; ne tournez jamais contre cette terre une lance hostile, en mémoire de leurs bienfaits, et que leur ville soit votre plus chère alliée. Ils sont bien dignes de votre respect, ceux qui ont affronté pour vous l'inimitié d'un pays si puissant et du peuple pélasgique, et qui, nous voyant misérables et proscrits, ne nous ont cependant point livrés, ni repoussés de leur sein. Pour moi, et pendant ma vie, et après ma mort, ô roi, je te comblerai de mes louanges en approchant de Thésée, et je réjouirai son cœur en lui racontant que tu nous as accueillis avec bonté, que tu as prêté ton appui aux enfants d'Hercule, et que tu soutiens dignement la gloire paternelle dans la Grèce. Fidèle à ta noble origine, tu ne dégénères en rien de ton père; exemple bien rare, car sur un grand nombre d'hommes, à peine en trouve-t-on un seul qui ne soit inférieur à son père [1].

LE CHOEUR.

Toujours notre patrie est prête à secourir les malheureux, lorsque leur cause est juste : que de périls n'a-t-elle pas déjà bravés pour la défense de ses amis! et maintenant je vois une lutte nouvelle qui se prépare.

[1] Imitation des vers 277-8 du 2e chant de l'Odyssée : « Aujourd'hui » peu d'enfants ressemblent à leur père; la plupart dégénèrent; il y en » a très-peu qui ressemblent à leurs ancêtres. »

DÉMOPHON.

Tu as bien parlé, vieillard, et j'espère également bien du sort de ces enfants : ils conserveront la mémoire de nos bienfaits. Pour moi, je vais convoquer l'assemblée des citoyens, et tout disposer pour recevoir les Argiens avec des forces imposantes. D'abord j'enverrai des éclaireurs vers eux, pour n'être pas surpris par leur invasion, car tout guerrier argien est agile coureur; je réunirai les devins, et je ferai des sacrifices. Pour toi, entre dans le palais avec les enfants, quitte l'autel de Jupiter : il y aura même pendant mon absence des amis qui veilleront sur toi. Vieillard, entre donc dans le palais.

IOLAS.

Je ne quitterai point cet autel; nous restons ici en suppliants, attendant l'heureux succès de vos armes. Lorsque tu seras sorti de ce combat avec gloire, alors nous entrerons dans le palais. Les dieux qui combattront pour nous ne le cèdent pas aux dieux des Argiens; si Junon, épouse de Jupiter, les protége, nous avons pour nous Minerve. Or je prétends qu'il y a aussi une cause de prospérité dans la protection de divinités meilleures; et Minerve ne se laissera pas ravir la victoire.

LE CHOEUR.

Tu as beau te vanter, on n'en conçoit pas une idée plus haute de ton pouvoir, étranger qu'Argos a envoyé vers nous. Tes jactances du moins n'effrayeront pas mon cœur. Que jamais la glorieuse Athènes, aux brillants chœurs de danse, ne conçoive de pareilles craintes. Mais c'est toi que l'orgueil égare, ainsi que le fils de Sthénélus [1], tyran d'Argos.

Toi qui entres dans une ville étrangère, égale à Ar-

[1] Eurysthée, « fils de Sthénélus et petit-fils de Persée. » *Iliade*, XIX, 113.

gos en puissance, pour enlever des suppliants sous la protection des dieux, des proscrits qui embrassent étroitement notre terre; toi qui oses employer la violence, et refuses d'obéir à nos rois sans aucune ombre de justice, où est l'homme sensé qui justifie une pareille audace?

La paix est chère à mon cœur : mais, ô roi insensé, je te le dis, si tu viens dans ma patrie, tu ne trouveras pas ce que tu penses. Tu n'es pas seul à manier la lance et le bouclier d'airain. Ne viens donc pas, fier amant des combats, troubler par le bruit des armes une ville où règnent les Grâces, mais contiens tes fureurs.

IOLAS.

O mon fils, pourquoi cette tristesse répandue sur ton visage? As-tu quelque fâcheuse nouvelle des ennemis? tardent-ils? paraissent-ils? que sais-tu de leurs desseins? Sans doute les paroles de leur héraut ne seront pas démenties : leur chef doit sa prospérité à la faveur divine, je le sais[1]; et n'a pas d'animosité contre Athènes; mais Jupiter châtie l'orgueil excessif des mortels.

DÉMOPHON.

L'armée argienne approche avec son chef Eurysthée. Je l'ai vu de mes yeux : l'homme qui a la prétention d'être un bon général ne doit pas voir ses ennemis par des messagers. Cependant il n'a pas encore déployé son armée dans la plaine[2], mais il s'est arrêté sur l'escarpement d'une colline, d'où il cherche à reconnaître, autant que je puis le conjecturer, le côté le plus favorable pour faire avancer ses troupes, et pour les établir dans un poste sûr. De mon côté, toutes mes dispositions sont prises : la ville est sous les armes; les victimes qu'on

[1] Eurysthée, soutenu par la faveur de Junon, dont les persécutions contre Hercule étaient bien connues d'Iolas.

[2] C'est ici la plaine de Marathon, qu'Hérodote (VI, 102) appelle un « terrain très-favorable aux mouvements de la cavalerie. »

doit immoler aux dieux[1] sont toutes prêtes, et les devins font dans la ville des sacrifices destinés à mettre les ennemis en fuite et à appeler sur nous la faveur des dieux. Puis, réunissant tous les interprètes d'oracles, j'ai examiné toutes les antiques prédictions, ou publiques ou secrètes, qui intéressent le salut de la patrie. Plusieurs de ces oracles diffèrent entre eux à plusieurs égards, mais ils s'accordent tous sur un point; ils m'ordonnent d'immoler à la fille de Cérès une vierge née d'un illustre père. Tu vois quel est mon zèle pour votre cause : mais je ne sacrifierai point ma fille, ni celle d'aucun citoyen malgré lui. Et quel est le père assez dénaturé pour livrer de ses mains à la mort ce qu'il a de plus cher au monde? Et maintenant on peut voir des rassemblements divisés d'opinions; les uns soutiennent qu'il est juste de venir au secours des suppliants, les autres m'accusent de folie. Si je persiste dans mon dessein[2], déjà une guerre intestine se prépare. Vois donc, imagine les moyens de vous sauver vous-mêmes ainsi que ce pays, sans me rendre odieux à mes concitoyens; car je n'ai pas sur eux le pouvoir absolu des rois sur les Barbares, mais si je suis juste envers eux, ils sont justes envers moi.

LE CHOEUR.

Ainsi Dieu ne permet pas à cette ville, malgré tout son zèle et son désir, de porter secours aux étrangers?

IOLAS.

O mes enfants, nous ressemblons à des nautonniers qui, après avoir échappé à la fureur de la tempête, touchent déjà la terre, quand les vents les rejettent du rivage en pleine mer : ainsi, nous, cette terre nous repousse, lorsque déjà nous tenions le rivage et nous étions sauvés. Hélas! trompeuse espérance, pourquoi es-tu venue réjouir mon cœur, puisque tes promesses ne

[1] Au moment d'en venir aux mains avec l'ennemi.
[2] De faire la guerre pour les suppliants.

devaient pas s'accomplir? Celui-ci est bien pardonnable de ne pas vouloir faire périr les filles des citoyens. Je n'en rends pas moins grâce à ses bienfaits; et s'il plaît aux dieux que tel soit mon sort, ma reconnaissance pour vous n'en sera pas détruite.

Enfants, je n'ai plus aucun moyen de vous être utile. Où tourner nos pas? A quel dieu n'avons-nous pas offert nos rameaux suppliants? Quelle ville n'avons-nous pas visitée? C'en est fait de nous, mes enfants, nous serons livrés à nos ennemis. Pour moi, s'il me faut mourir, je m'en inquiète peu, si ce n'est du plaisir que ma mort causera à mes ennemis. Mais c'est sur vous que je pleure et que je gémis; c'est sur Alcmène, la vieille mère de votre père. O mère infortunée! triste vieillesse! et moi malheureux, que de travaux perdus en vain! Il fallait donc, il nous fallait tomber dans les mains d'un ennemi, pour aboutir à une fin honteuse et misérable. Mais, ô roi! sais-tu ce qu'il faut faire? car je n'ai pas perdu tout espoir de sauver ce précieux dépôt : livre-moi à leur place aux Argiens, dérobe-toi ainsi au péril, et assure le salut de nos enfants. Je ne dois pas tenir à la vie. C'est moi surtout qu'Eurysthée voudrait avoir en sa puissance, afin d'humilier le compagnon d'Hercule; car c'est un homme sans cœur. Le sage doit souhaiter de trouver de la sagesse dans son ennemi, et non des sentiments grossiers; c'est ainsi seulement qu'il en peut attendre modération et justice [1].

LE CHOEUR.

O vieillard, n'accuse pas maintenant ma patrie; c'est peut-être un profit pour elle, mais c'est aussi une tache honteuse d'avoir abandonné des hôtes suppliants.

DÉMOPHON.

C'est là un généreux dévoûment, mais il est inutile. Ce n'est pas toi qu'Eurysthée vient réclamer à la tête de son armée; car que gagnerait-il à la mort d'un vieillard?

[1] Une pensée semblable se retrouve dans *Hercule Furieux*, vers 299.

mais ce sont les fils d'Hercule qu'il veut faire périr. C'est chose menaçante pour des ennemis, que de nobles et jeunes rejetons qui gardent le souvenir de l'injure de leur père. Voilà ce qu'il doit prévoir. Mais, si tu as un autre plan plus opportun, songe à l'exécuter, car je suis incapable de prendre un parti, et les oracles que j'ai entendus m'ont rempli d'effroi.

MACARIE.

Étrangers, n'attribuez point à la hardiesse ma sortie de ce temple; c'est la première grâce que je vous demande. En effet, le plus bel ornement d'une femme est le silence, la modestie et la retraite au sein de sa maison. Mais, Iolas, le bruit de tes gémissements m'a fait sortir : non que je sois députée vers vous au nom de ma famille; mais ce rôle me convient sans doute par le tendre intérêt que je porte à mes frères, et, pour moi-même, je désire apprendre si quelque nouvelle infortune est venue déchirer ton cœur.

IOLAS.

Ma fille, dès longtemps parmi les enfants d'Hercule il n'en est point qui plus que toi mérite mes éloges. Au moment où cet asile semblait promettre un sort plus heureux à notre famille, elle est retombée dans un abîme sans issue. Les oracles ordonnent, au rapport de Démophon, d'immoler, non un taureau ni une génisse, mais une vierge issue d'une noble origine. A ce prix seulement nous obtiendrons notre délivrance et le salut de cet État. Voilà ce qui nous plonge dans la détresse; car le roi ne veut immoler ni ses propres enfants ni les enfants de ses sujets. Et c'est assez nous dire, quoiqu'il évite de s'expliquer, qu'à moins de trouver quelque moyen de sortir d'embarras, il nous faut chercher un autre asile; car il veut d'abord le salut de sa patrie.

MACARIE.

Notre salut dépend-il de cette seule condition ?

IOLAS.

C'est la seule, car du reste tout nous est favorable.

MACARIE.

Ne redoute plus la lance hostile des Argiens. De moi-même et sans commandement, vieillard, je m'offre pour victime, et je suis prête à mourir. Eh quoi! cet État ne craint pas d'affronter pour nous un grand péril, et nous, qui exposons les autres quand le salut est dans nos mains, nous reculerions devant la mort! Non certes. Il serait trop ridicule de gémir en suppliants devant les autels des dieux, et, enfants d'un père tel que le nôtre, de nous déshonorer par la lâcheté. Où une telle conduite serait-elle honorée? Il serait plus beau peut-être de voir (ce qu'aux dieux ne plaise!) la ruine de cette ville, de tomber entre les mains de nos ennemis et de subir d'indignes outrages, toute fille d'Hercule que je suis, sans éviter pour cela le trépas? Ou bien, chassée d'Athènes, irai-je ailleurs mendier un asile? Quelle ne serait pas ma honte si j'entendais dire : « Que venez-vous » faire ici avec vos rameaux suppliants, vous qui tenez » tant à la vie? Sortez de ce pays, nos secours ne sont pas » pour les lâches. » Mais, lors même que, aux dépens des jours de mes frères, je sauverais les miens, je n'espérerais pas pour cela un sort heureux. Assez d'autres ont déjà trahi de même leurs amis. Qui voudra prendre pour épouse une fille abandonnée, ou avoir des enfants de moi? Il vaut donc mieux mourir que subir un sort si indigne; peut-être convient-il mieux à d'autres qui ne sont pas, comme moi, d'une illustre origine. Conduisez-moi là où mon corps doit mourir, parez-moi de bandelettes comme une victime, et préparez le sacrifice : vous serez vainqueurs; mon âme est prête. Libre et sans contrainte, je le déclare, je meurs pour le salut de mes frères et pour moi-même. Cette vie, à laquelle je tiens peu, j'ai trouvé la voie la plus belle de la perdre avec gloire.

LE CHOEUR.

Ah ! que dire, à l'ouï des nobles paroles de cette vierge qui veut mourir pour ses frères? Qui pourrait trouver un plus généreux langage ? Quel homme serait capable d'actions plus généreuses?

IOLAS.

O ma fille, ton sang ne dément pas ton origine. Oui, l'étincelle divine que tu portes en toi révèle bien l'enfant du grand Hercule. Je suis fier de ton langage, mais je gémis de ta fortune. Il est du moins un moyen de rendre ce sacrifice plus juste : appelons ici toutes tes sœurs, et que le sort désigne celle qui doit mourir pour sa race. Il n'est pas juste que tu meures sans que le sort ait prononcé.

MACARIE.

Je ne veux point d'une mort soumise aux chances du hasard ; il en bannit le dévoûment. N'en parle plus, vieillard. Si vous voulez de moi, si vous acceptez mon sacrifice, je donne volontiers ma vie pour mes frères; mais je ne la donnerai pas à la contrainte.

IOLAS.

Ah! ces nouvelles paroles sont plus nobles encore que les premières, et pourtant elles étaient bien généreuses; et tu surpasses ton courage par un courage plus sublime. Cependant, ma fille, je ne veux ni t'ordonner ni t'empêcher de mourir; mais ta mort fait le salut de tes frères.

MACARIE.

Ton avis est sage : ne crains pas que mon sang retombe sur ta tête. Mourons librement, en digne fille du père dont je suis glorieuse. Suis-moi, vieillard, je veux mourir dans tes bras, puisque je vais au-devant du coup fatal; sois là pour envelopper mon corps des voiles funèbres [1].

IOLAS.

Non, je ne saurais être témoin de ta mort.

[1] J'ai suivi les transpositions faites par M. Boissonade dans ces quatre derniers vers. La liaison des idées est ainsi beaucoup plus naturelle.

MACARIE.

Du moins demande au roi que j'expire entre les bras des femmes, et non des hommes.

DÉMOPHON.

Il en sera ainsi, vierge infortunée : ce serait une honte à moi de ne pas honorer tes cendres, surtout pour rendre hommage à ta grandeur d'âme et à la justice. En toi j'ai vu la plus courageuse de toutes les femmes. Mais, si tu le veux, avant de partir, adresse à tes frères et à ce vieillard tes derniers adieux.

MACARIE.

Adieu, vieillard, adieu : forme ces enfants à la vertu, qu'ils soient sages comme toi, je ne demande rien de plus. Veille sur leurs jours, ne cherche point la mort : nous sommes tes enfants; tes mains nous ont élevés. Tu me vois aussi sacrifier pour eux l'âge de l'hymen et ma vie. Et vous, mes frères ici présents, puissiez-vous être heureux; puisse ma mort vous assurer les biens pour lesquels je me sacrifie! Honorez ce vieillard et la mère de mon père, la vieille Alcmène, qui est restée au sein de nos foyers, et ces hôtes généreux. Et si les dieux mettent fin à vos peines, s'ils vous donnent de revoir un jour votre patrie, souvenez-vous de rendre les honneurs funèbres à votre libératrice. La magnificence sera une justice, car je ne me suis pas épargnée pour vous, je suis morte pour ma race. Les monuments que vous m'élèverez me tiendront lieu d'enfants et d'hymen, s'il est encore quelque sentiment sous la terre; et puisse-t-il ne rien exister! car, si là aussi les chagrins nous attendent après la mort, je ne sais plus où l'on pourra trouver un asile; car la mort passe pour le remède souverain à tous les maux.

IOLAS.

O toi, dont rien n'égale la grandeur d'âme, sache-le, tu seras parmi nous la plus honorée de toutes les femmes, et pendant ta vie et après ta mort. Adieu, car je crains de blesser par des paroles de mauvais augure la

déesse à qui ton corps est consacré, la fille de Cérès. O mes enfants, je me meurs, tout mon corps succombe à la douleur. Soutenez-moi, placez-moi là sur ce siége, couvrez-moi de ces vêtements. Je ne puis penser sans douleur à ce cruel sacrifice : et pourtant, si l'oracle ne s'accomplit, nulle vie n'est assurée, des désastres plus terribles nous menacent; mais cela est déjà un grand malheur.

LE CHOEUR [1].

Non, sans la volonté des dieux, nul mortel n'est heureux, nul n'est misérable [2]. On ne voit pas la même maison jouir d'une constante prospérité; la destinée changeante va de l'un à l'autre; elle précipite l'un du faîte de la grandeur au rang le plus bas; elle porte l'autre de la misère au sein de l'opulence [3]. Nul mortel ne peut échapper aux arrêts du destin, nulle sagesse ne peut s'y soustraire; celui qui l'entreprend se consumera toujours en vains efforts.

Toi donc ne succombe pas à tes maux, supporte le sort envoyé par les dieux, et ne livre pas ton cœur à l'excès du désespoir. La gloire illustre la mort de l'infortunée qui s'est dévouée pour ses frères et pour ce pays. Son nom, honoré des hommes, ne périra pas dans l'obscurité. La vertu marche à travers les souffrances [4]. Cet héroïsme est digne de son père, digne de sa noble naissance. Si tu honores la vertu des morts, je m'unis à l'hommage que tu lui rends.

---

[1] Pendant ce chœur, Iolas reste étendu à terre sur le théâtre.

[2] *Théognis*, 165 : « Nul mortel n'est fortuné ni pauvre, nul n'est méchant ni bon, sans la volonté d'un dieu. »

[3] Dans l'hymne de Marie (*Évangile de saint Luc*, I, 52) : « Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. »

[4] Silius Italic., II, 578 :

Ardua virtutem profert via.

UN SERVITEUR.

Salut, jeunes enfants. Mais où est le vieil Iolas? La mère d'Hercule est-elle donc absente?

IOLAS.

Me voici, mais ce n'est que l'ombre de moi-même.

LE SERVITEUR.

Pourquoi es-tu gisant et as-tu l'air si triste?

IOLAS.

Il m'est survenu des soucis domestiques qui m'ont tourmenté.

LE SERVITEUR.

Relève-toi, dresse la tête.

IOLAS.

Je suis vieux, je n'ai plus de forces.

LE SERVITEUR.

Je viens t'apporter une grande joie.

IOLAS.

Qui es-tu? où t'ai-je rencontré autrefois?

LE SERVITEUR.

Je suis le serviteur d'Hyllus. Ne me reconnais-tu pas?

IOLAS.

O cher ami, viens-tu nous délivrer de nos souffrances?

LE SERVITEUR.

Oui; et maintenant la fortune te sourit.

IOLAS.

O mère d'un héros, Alcmène, sors, viens entendre ces heureuses nouvelles! car, hélas! depuis longtemps en proie à la douleur, ton cœur se consumait dans l'attente du retour de tes enfants.

ALCMÈNE.

Qu'y a-t-il? les voûtes de ce temple retentissent de cris. Iolas, est-ce que le héraut d'Argos vient encore te faire violence? Les forces manquent à ma vieillesse; mais, sache-le bien, étranger, jamais, tant que je vivrai, tu ne me raviras mes enfants, ou que je ne sois plus

désormais appelée la mère d'Hercule. Si tu portes la main sur eux, il te faudra soutenir contre deux vieillards une lutte déshonorante.

IOLAS.

Rassure-toi, Alcmène, ne crains rien; ce n'est point un héraut d'Argos chargé d'ordres funestes.

ALCMÈNE.

Pourquoi donc as-tu poussé des cris messagers de terreur?

IOLAS.

C'était pour t'engager à sortir du temple et à venir près de moi.

ALCMÈNE.

J'ignorais ce que tu dis là. Mais quel est cet homme?

IOLAS.

Il vient t'annoncer l'arrivée de ton petit-fils [1].

ALCMÈNE.

Salut, toi aussi, pour la nouvelle que tu apportes. Mais, s'il vient en ces lieux, pourquoi est-il absent? où est-il? quel accident l'a empêché de venir avec toi répandre la joie dans mon cœur?

LE SERVITEUR.

Il fait camper et range en ordre l'armée qu'il amène.

ALCMÈNE.

Ce sujet d'entretien n'a plus rien désormais qui me touche.

IOLAS.

Il te touche; mais c'est un devoir pour moi de m'informer de ses desseins.

LE SERVITEUR.

Que veux-tu donc connaître de ce qui s'est passé?

IOLAS.

Quelles sont les forces des combattants qu'il amène avec lui?

[1] D'Hyllus.

LE SERVITEUR.

Elles sont considérables, mais je n'en pourrais dire le nombre.

IOLAS.

Les chefs des Athéniens savent sans doute son arrivée.

LE SERVITEUR.

Ils la savent, et même il a le commandement de l'aile gauche.

IOLAS.

L'armée est donc déjà en ordre, comme pour le combat?

LE SERVITEUR.

Déjà même on a emmené les victimes hors des rangs.

IOLAS.

A quelle distance sont les troupes argiennes?

LE SERVITEUR.

Assez près pour qu'on puisse distinguer clairement le général.

IOLAS.

Que fait-il? range-t-il son armée en bataille?

LE SERVITEUR.

On le suppose sans l'avoir entendu. Mais j'y vais : je ne voudrais pas que mon maître en vînt aux mains avec l'ennemi sans moi.

IOLAS.

Je vais avec toi; un même désir m'anime de servir mes amis autant qu'il est en moi.

LE SERVITEUR.

Il ne te sied pas de proférer des paroles inconsidérées.

IOLAS.

Ni de ne point partager les glorieux périls de mes amis.

LE SERVITEUR.

Les regards ne suffisent pas pour blesser, quand la main n'agit pas.

IOLAS.

Eh quoi ! ne puis-je frapper du bouclier?

LE SERVITEUR.

Tu pourrais bien frapper; mais d'abord tu recevras le coup mortel.

IOLAS.

Nul ennemi n'osera soutenir mes regards.

LE SERVITEUR.

Tu n'as plus, mon cher, ta vigueur d'autrefois.

IOLAS.

Je suis prêt à affronter des combattants tout aussi nombreux.

LE SERVITEUR.

C'est un faible secours que tu apportes à tes amis.

IOLAS.

Ne me détourne pas d'un acte auquel je suis résolu.

LE SERVITEUR.

Pour cet acte, la force te manque, quoique tu en aies la volonté.

IOLAS.

Tu ne m'arrêteras pas, tu peux dire tout ce que tu voudras.

LE SERVITEUR.

Comment paraîtras-tu sans armes au milieu des guerriers armés?

IOLAS.

Il y a dans l'intérieur de ce temple des armes enlevées dans les combats; je m'en servirai, et je les rapporterai si j'échappe à la mort; si je meurs, le dieu ne les réclamera pas. Entre donc, et parmi celles qui sont suspendues, rapporte-moi au plus tôt une armure complète. C'est une honteuse défense pour nos foyers, de rester lâchement enfermés pendant que d'autres combattent.

(Le serviteur entre dans le temple.)

LE CHOEUR.

Le temps n'a pas abattu ton courage, il est encore plein de vigueur; mais les forces te manquent. Pourquoi

ces vains efforts, qui n'apportent qu'un faible secours à ma patrie? Il faut reconnaître la faiblesse de ton âge, et ne pas tenter l'impossible. Il n'est pas en ton pouvoir de retrouver ta jeunesse.

ALCMÈNE.

Quoi donc! dans le transport qui t'égare, tu penses à m'abandonner avec mes enfants orphelins?

IOLAS.

C'est aux hommes de combattre, et à toi de veiller sur ces enfants.

ALCMÈNE.

Mais quoi! si tu meurs, quel moyen de salut me reste-t-il?

IOLAS.

Les enfants de ton fils qui survivront prendront soin de toi.

ALCMÈNE.

Et si, ce qu'aux dieux ne plaise! la fortune leur est contraire?

IOLAS.

Ne crains rien, ces hôtes généreux ne te trahiront pas.

ALCMÈNE.

En eux est toute mon espérance; je n'en ai point d'autre.

IOLAS.

Jupiter aussi, je le sais, est touché de tes peines.

ALCMÈNE.

Hélas! je ne veux pas médire de Jupiter; mais il sait lui-même s'il est juste envers moi.

LE SERVITEUR.

Voici une armure complète que je t'apporte; mais tu ne peux trop te hâter de la revêtir, car le combat approche, et Mars craint par-dessus tout les retards. Si tu redoutes le poids de ces armes, ne t'en couvre pas

encore, tu les revêtiras sur le champ de bataille, et je les porterai jusque-là.

IOLAS.

Tu as raison, porte-moi mes armes; cependant donne-moi la lance, et mets-toi à ma gauche pour soutenir mon bras et guider mes pas.

LE SERVITEUR.

Faut-il donc conduire un guerrier par la main, comme un enfant?

IOLAS.

Pour avoir un favorable augure, il faut marcher droit [1].

LE SERVITEUR.

Que n'as-tu autant de vigueur que tu as de courage!

IOLAS.

Hâte-toi; je suis perdu si je n'arrive pas à temps pour le combat.

LE SERVITEUR.

C'est toi qui tardes, et non moi, malgré tout ton empressement.

IOLAS.

Ne vois-tu pas comme mes jambes se hâtent?

LE SERVITEUR.

Je vois que tu as l'air de courir bien plus que tu ne cours réellement.

IOLAS.

Tu ne parleras plus ainsi, quand tu me verras là-bas,

LE SERVITEUR.

Quoi faire? je souhaite du moins de voir tes succès.

IOLAS.

Blesser les ennemis avec mon bouclier.

LE SERVITEUR.

Si toutefois nous y arrivons; car voilà le sujet de nos craintes.

[1] Un faux pas était, chez les anciens, un sinistre présage. Tibulle, I, 4, 19:

O quoties, ingressus iter, mihi tristia dixi
Offensum in porta signa dedisse pedem!

IOLAS.

O mon bras, que n'as-tu l'antique vigueur qui t'animait, je m'en souviens, au temps où, avec Hercule, tu dévastais Lacédémone! Aide-moi à mettre en fuite Eurysthée; car il est trop lâche pour tenir contre l'aspect des lances. Dans une haute fortune on suppose toujours, et c'est une erreur trop fréquente, la présence d'un grand cœur : nous croyons que celui qui prospère a tous les dons en partage.

LE CHOEUR.

O terre, ô lune qui brilles dans les nuits, et toi, lumière éclatante du dieu qui éclaire les mortels, portez au ciel cette action glorieuse; qu'elle retentisse jusqu'au trône de Jupiter, jusqu'au palais de la blonde Minerve! Pour avoir donné asile à des suppliants, je dois repousser, le fer à la main, le péril qui menace ma patrie et mes foyers.

Il est déplorable sans doute que Mycènes, cité puissante et célèbre par sa vaillance guerrière, nourrisse d'amers ressentiments contre mon pays. Mais, ô ma patrie! ce serait un crime de livrer des hôtes suppliants sur les ordres d'Argos. Jupiter combat pour nous, je n'ai pas de crainte. Jupiter se montre avec justice reconnaissant de nos hommages. Jamais les dieux ne seront vaincus par les mortels[1].

O vénérable Minerve, toi à qui appartiennent cette terre et cette ville dont tu es la mère, la souveraine, et la déesse tutélaire, éloigne celui qui, au mépris de la justice, fait marcher contre nous l'armée d'Argos et ses lances hostiles. Il n'est pas juste que notre vertu nous fasse chasser de nos demeures.

Nous t'honorons toujours par de nombreux sacrifices[2];

[1] Le texte de ce passage est très-altéré.
[2] On suppose que le poëte désigne ici la fête des Panathénées.

le jour du mois où la lune se renouvelle est célébré avec éclat; tes temples retentissent d'hymnes sacrés, et les chœurs font entendre leurs chants harmonieux ; et sur la colline exposée aux vents impétueux [1], retentissent les cris joyeux qui accompagnent pendant la nuit les danses des jeunes vierges.

LE SERVITEUR.

O ma maîtresse, j'apporte des nouvelles que tu entendras en quelques mots, et que je suis heureux d'annoncer : nous sommes vainqueurs, et l'on dresse des trophées formés des armes de tes ennemis.

ALCMÈNE.

Fidèle serviteur, ta liberté sera aujourd'hui le prix de ces heureuses nouvelles. Mais il est un souci dont tu ne m'as pas encore délivrée : je suis inquiète de savoir si ceux que j'aime [2] sont vivants.

LE SERVITEUR.

Ils vivent, et ils jouissent, au milieu de l'armée, de la gloire dont ils se sont couverts.

ALCMÈNE.

Et le vieil Iolas n'est-il pas du nombre?

LE SERVITEUR.

Assurément, et, par la faveur des dieux, il est sorti du combat avec honneur.

ALCMÈNE.

Quoi donc! s'est-il signalé par quelque action d'éclat?

LE SERVITEUR.

Son vieux corps a retrouvé la vigueur de la jeunesse.

[1] Cette colline, où s'élevait le temple de Minerve, est l'Acropole.

[2] Il s'agit d'Hyllus et des autres fils d'Hercule à qui leur âge avait permis de le suivre au combat.

ALCMÈNE.

Tu dis là des choses merveilleuses. Mais raconte-moi d'abord l'heureux combat de nos amis.

LE SERVITEUR.

Un seul et même récit te fera tout connaître.

Après que les deux armées en bataille se furent développées en face l'une de l'autre, Hyllus descendit de son char, et avança dans l'intervalle qui les séparait ; puis il parla ainsi[1] : « Toi qui d'Argos as conduit ton armée en » ces lieux, puisque nous n'avons pas quitté cette terre, » et que la perte d'un homme ne peut faire aucun mal » à Mycènes, combattons seul à seul : si tu me tues, em- » mène avec toi les fils d'Hercule ; si tu meurs, je repren- » drai les biens et les honneurs de mon père. » L'armée applaudit, elle approuve cette proposition courageuse, qui promet de terminer tous les maux. Mais Eurysthée, sans avoir égard aux sentiments de ses soldats, et sans rougir de sa propre lâcheté, tout général qu'il est, n'ose affronter la lance de son adversaire. Mais il se montra comme un lâche; et c'est un tel homme qui était venu pour réduire en servitude les fils d'Hercule! Hyllus rentre donc dans les rangs de son armée : les devins, apprenant qu'il n'y avait ni combat singulier ni suspension d'armes, immolent la victime sans retard, et de ces flancs humains ils font sortir un heureux présage. Les uns montent sur les chars, les autres couvrent leurs poitrines de leurs boucliers. Le roi d'Athènes encourage son armée en homme de cœur : « O mes concitoyens, dit-il, maintenant il faut » défendre la terre qui vous a nourris et qui vous a » donné le jour. » Eurysthée, de son côté, suppliait ses compagnons de soutenir l'honneur d'Argos et de Mycènes. Lorsque le son éclatant de la trompette tyrrhénienne eut donné le signal, et que le combat fut engagé, quel fut alors le bruit retentissant des boucliers, quels furent les

[1] Le texte du vers suivant est très-altéré. Entre bien des conjectures proposées pour le corriger, nous avons adopté celle qui présentait un sens plus suivi que la plupart des autres.

gémissements et les cris de guerre! Le premier choc de l'armée argienne nous ébranla ; puis ils reculèrent à leur tour. Ensuite, pied contre pied, guerrier contre guerrier[1], la mêlée devint terrible. Les morts tombaient en foule ; on n'entendait qu'un cri répété : « Habitants » d'Athènes, habitants d'Argos, préservez votre patrie » du déshonneur! » Enfin, après bien des efforts, après bien des peines, nous mettons l'armée argienne en fuite. Alors le vieil Iolas voit Hyllus s'élancer hors des rangs; il lui tend les bras, et le conjure de le recevoir sur son char : il prend en main les rênes, et poursuit les coursiers d'Eurysthée. Ce qui arriva ensuite, je le répète par ouï-dire; mais jusque-là j'ai été témoin oculaire. En traversant le bourg de Pallène, consacré à Minerve, Iolas aperçoit le char d'Eurysthée. Il implore aussitôt d'Hébé et de Jupiter la grâce de rajeunir un seul jour, et de tirer vengeance de ses ennemis. Ici on rapporte un fait merveilleux : deux astres s'arrêtent sur l'attelage et enveloppent le char d'un nuage obscur. C'étaient, disent les sages, ton fils Hercule et son épouse Hébé. De cet obscur nuage on voit sortir Iolas sous les traits d'un jeune homme plein de vigueur. Il atteint le char d'Eurysthée vers les rochers de Sciron[2]; il le saisit lui-même, et ramène chargé de chaînes ce roi jusque-là si fortuné. Son sort présent enseigne à tous les mortels, d'une manière éclatante, à ne pas appeler heureux celui qui jouit d'une apparente prospérité, avant qu'il ne soit mort; car la fortune est bien changeante.

LE CHOEUR.

O Jupiter, si terrible à nos ennemis, c'est à présent qu'il m'est permis de passer des jours exempts d'effroi.

ALCMÈNE.

O Jupiter, enfin tu as jeté un regard de pitié sur mes

[1] Concurrunt, hæret pede pes, densusque viro vir.
Virgile, *Æneid.*, X, 361.
Voyez aussi l'*Iliade*, XIII, 130.

[2] Montagne de l'Attique, entre Mégare et Corinthe.

maux, et je n'en suis pas moins reconnaissante de ta protection tardive. Je doutais jusqu'alors que mon fils fût admis dans le commerce des dieux; maintenant j'en ai la preuve. Chers enfants, c'est à présent que, libres de pénibles épreuves, c'est à présent que, libres du joug du cruel Eurysthée, vous pourrez revoir la ville de votre père, rentrer en possession de son héritage, et sacrifier aux dieux de votre patrie. Privés de tous ces biens et proscrits, vous meniez une vie errante et misérable. Mais, dis-moi, dans quelle vue secrète Iolas a-t-il épargné Eurysthée et ne lui a-t-il pas donné la mort? A mon sens, il n'est pas sage, lorsqu'on tient son ennemi en son pouvoir, de ne pas en tirer vengeance.

LE SERVITEUR.

C'est par égard pour toi qu'il a différé la vengeance, et pour que tu visses ton ennemi vaincu et soumis à tes lois. Ce n'est pas de plein gré que le captif se rend à ses ordres, mais il a dû plier sous le joug de la nécessité. Il ne voulait pas paraître vivant devant toi, pour subir sa sentence. Ainsi, Alcmène, réjouis-toi, et souviens-toi de la promesse que tu m'as faite, lorsque je commençais ce récit; rends-moi la liberté. En pareilles occasions, les âmes généreuses ne doivent pas promettre en vain.

LE CHOEUR.

Les danses me plaisent, quand le doux son de la flûte les accompagne; j'aime à voir un festin égayé par le charme de Vénus; mais c'est une grande joie de voir la prospérité de ses amis jusqu'alors maltraités par la fortune. Que de choses enfante la Destinée, qui mène à fin les événements, et le Temps [1], fils de Saturne!

[1] Αἰών, *Æon* (le Temps), divinité dont parle Suidas, mais qui paraît peu connue à l'époque brillante du polythéisme. Elmsley croit que ce nom désigne ici Jupiter, qui nulle part n'est appelé ainsi.

O ma patrie, tu marches dans la voie de la justice : ne t'en écarte jamais, continue à honorer les dieux. Celui qui a des sentiments contraires est voisin de la folie, lorsque tant de preuves frappantes le réfutent : Dieu fait parler d'éclatants exemples, en confondant sans cesse l'orgueil des hommes injustes.

Ton fils vit dans le ciel, ô Alcmène! Il dément le récit qui le fait descendre dans le séjour de Pluton, après avoir vu son corps consumé par la flamme terrible. Il partage la couche de l'aimable Hébé dans la cour céleste. O Hyménée! tu as glorieusement uni deux enfants de Jupiter.

Bien des liens nous attachent à cette race illustre. Minerve, dit-on, fut souvent l'auxiliaire d'Hercule[1], et la ville de cette déesse, le peuple qu'elle choisit, ont sauvé les enfants d'Hercule; elle a réprimé l'insolence d'un mortel qui mettait ses fureurs et sa violence à la place de la justice. Loin de moi un tel orgueil, loin de moi une passion insatiable!

LE MESSAGER.

O ma maîtresse (tu le vois, cependant je ne le dirai pas moins), voici Eurysthée que nous t'amenons; spectacle inespéré pour nous, et qui trompe également son attente. Il était loin de prévoir qu'il tomberait dans tes mains lorsque, sorti de la funeste Mycènes avec ses guerriers, il s'avançait enflé de l'ambition, plus haute que sa fortune, de renverser Athènes. Mais les dieux ont donné une issue contraire à ses projets, et ont changé son sort. Hyllus et le brave Iolas se sont mis à élever une statue triomphale à Jupiter, auteur de notre victoire, et ils m'ont chargé de t'amener ce captif, dans l'intention de réjouir ton cœur; car rien n'est plus doux que de voir son ennemi tomber de la prospérité dans l'infortune.

[1] Voyez *Hercule furieux*, vers 998; et *Iliade*, VIII, 362.

ALCMÈNE.

O monstre! te voilà donc! enfin la Justice t'a atteint. Tourne d'abord tes yeux vers moi, et ose regarder tes ennemis en face : tu es maintenant en notre pouvoir, et nous ne sommes plus au tien. Est-ce toi, cruel, je veux le savoir, qui as accablé de tant d'outrages, pendant sa vie, mon fils, admis maintenant parmi les dieux? De quels outrages, en effet, n'as-tu pas osé l'accabler, toi qui l'as forcé de descendre vivant dans le séjour de Pluton, et lui as commandé d'exterminer des hydres et des lions! Quant aux autres périls que tu as imaginés, je les passe sous silence, le récit en serait trop long. Ce n'était pas assez pour toi, que lui seul affrontât ces dangers; tu nous as bannis de la Grèce entière, moi et ses enfants, forcés de chercher asile à l'autel des dieux, les uns dans la vieillesse, les autres encore au berceau. Mais enfin tu as trouvé des hommes et un peuple libre qui n'ont pas eu peur de toi. Il faut que tu meures misérablement : et encore tu y gagneras; car tu mérites mille morts, après tous les crimes que tu as commis.

LE MESSAGER.

Il n'est pas en ton pouvoir de le faire périr.

ALCMÈNE.

C'est donc en vain qu'il est notre captif? Mais quelle loi empêche de lui donner la mort?

LE MESSAGER.

Les chefs de ce pays ne le veulent pas.

ALCMÈNE.

Quoi donc? n'est-il pas beau, à leurs yeux, d'immoler un ennemi?

LE MESSAGER.

Non pas celui qu'ils ont pris vivant dans le combat.

ALCMÈNE.

Et Hyllus a-t-il déféré à une pareille loi?

LE MESSAGER.

Il fallait peut-être qu'il violât les lois de ce pays?

ALCMÈNE.

Il fallait ne pas laisser la vie ni la lumière à ce coupable.

LE MESSAGER.

Le premier de tous les torts, c'est qu'il n'ait pas péri.

ALCMÈNE.

Ainsi, il n'est plus à propos qu'il soit puni?

LE MESSAGER.

Il n'y aura personne pour le tuer.

ALCMÈNE.

Eh bien, ce sera moi, et je crois compter pour quelqu'un.

LE MESSAGER.

Tu t'exposeras à de graves reproches en faisant cette action.

ALCMÈNE.

Je chéris cette cité, on ne saurait dire le contraire. Mais puisque cet homme est tombé entre mes mains, il n'est aucun mortel qui puisse me l'arracher. Qu'on me reproche, si l'on veut, mon audace, qu'on m'accuse d'avoir des sentiments plus fiers qu'il ne sied à une femme; je n'en réaliserai pas moins mon projet.

LE CHOEUR.

Il est triste, et cependant il est bien pardonnable, ô femme, que la haine t'anime contre cet homme, je le sais fort bien.

EURYSTHÉE.

Femme, sache bien que je ne te flatterai pas, et que l'amour de la vie ne me fera pas encourir le reproche de lâcheté. J'ai embrassé malgré moi cette querelle; je savais bien que j'étais proche parent et de toi et de ton fils Hercule[1]: mais, que je le voulusse ou non, Junon (car

[1] Alcmène et Eurysthée avaient l'un et l'autre pour aïeul paternel Persée, et pour aïeul maternel Pélops. Persée eut pour fils Sthénélus, père d'Eurysthée, et Électryon, père d'Alcmène. On a vu, vers 211, que la mère d'Alcmène était fille de Pélops; et Thucydide (I, 9,) designe Atrée, fils de Pélops, comme frère de la mère d'Eurysthée.

elle était déesse) me força d'épouser son ressentiment. Dès que je me fus déclaré l'ennemi d'Hercule, et que j'eus résolu de soutenir cette lutte, j'imaginai chaque jour de nouveaux travaux; je passai les nuits à inventer de nouveaux périls, afin de faire périr mon ennemi, et de me délivrer de la crainte qu'il m'inspirait; car je savais que ton fils n'était pas un homme vulgaire, mais vraiment un héros, et, quoique ennemi, je ne crains pas de rendre hommage à ses vertus héroïques. Après sa mort, me sachant haï de ses enfants, héritiers de la haine paternelle, ne devais-je pas tout remuer, tout mettre en œuvre pour les faire périr et pour les proscrire? C'est ainsi seulement que j'assurais ma tranquillité. Toi-même, à ma place, n'aurais-tu pas persécuté les odieux nourrissons d'un lion terrible? les aurais-tu laissés vivre tranquilles dans Argos? C'est ce que tu ne feras croire à personne. Mais puisqu'ils ne m'ont pas tué quand j'affrontais le coup mortel, d'après les lois de la Grèce, ma mort sera une souillure pour celui qui me la donnera. Athènes m'a fait éprouver sa clémence, et a mis le respect des dieux au-dessus de son ressentiment. Tu m'as accusé, et je t'ai répondu : désormais on peut voir en moi ou un suppliant ou un homme de cœur. Telle est donc ma position : je ne désire pas la mort, mais je perdrai la vie sans regret.

LE CHOEUR.

Je veux t'engager, Alcmène, à épargner ton ennemi, puisque tel est le vœu de la ville.

ALCMÈNE.

Mais si je le fais mourir tout en me conformant au vœu de la ville?

LE CHOEUR.

Tout irait pour le mieux. Mais comment en sera-t-il ainsi?

ALCMÈNE.

C'est facile à expliquer : j'immolerai mon ennemi, mais je rendrai son cadavre aux amis qui le réclameront.

Ainsi, pour son corps, je n'enfreindrai pas les lois du pays, et sa mort suffira à ma vengeance.

EURYSTHÉE.

Donne-moi la mort, je ne demande point grâce. Mais, puisque Athènes m'a pardonné et s'est fait scrupule de m'ôter la vie, je lui révélerai un antique oracle d'Apollon, qui un jour lui sera plus utile qu'on ne suppose. Après ma mort, vous m'ensevelirez au lieu arrêté par le destin, à Pallène, devant le temple de Minerve[1]. Mes mânes vous seront propices, et dans le sein de la terre je serai pour cette ville un hôte protecteur; et lorsque les descendants d'Hercule, oubliant vos bienfaits, vous attaqueront avec de nombreux bataillons[2], ma haine irréconciliable poursuivra leur ingratitude. Tels sont les hôtes que vous avez défendus.

Comment donc ai-je pu venir en ces lieux, et ne pas redouter cet oracle? J'ai cru que Junon, supérieure à tous les oracles, ne m'abandonnerait jamais. Mais ne répandez ni libations ni sang sur mon tombeau; car je prépare un retour funeste à vos ennemis, lorsqu'ils vous attaqueront[3]. Vous gagnerez doublement; après ma mort, je serai pour vous un défenseur, et un fléau pour vos ennemis.

ALCMÈNE.

Que tardez-vous à sacrifier cet homme, si vous devez assurer ainsi le salut de votre patrie et de vos descendants? Lui-même vous indique la voie la plus sûre. Vi-

[1] Le grec dit : « devant la divine vierge Pallénide. » Pallène était un bourg d'Athènes. Voici un passage de Strabon (liv. VIII) sur la sépulture d'Eurysthée : « Eurysthée ayant attaqué à Marathon les enfants » d'Hercule et Iolas, secourus par les Athéniens, succomba, dit-on, » dans le combat. Son corps fut enseveli à Gargette, et sa tête, séparément, au bourg de Tricorythe. Iolas l'avait coupée près de la fon- » taine de Macarie, non loin de la grande route. Cet endroit s'appelle la » Tête d'Eurysthée. »

[2] Ceci est une allusion bien claire aux invasions des Lacédémoniens dans l'Attique, pendant la guerre du Péloponnèse.

[3] Il donne à entendre que leur sang lui tiendra lieu d'offrande.

vant, il est votre ennemi; mort, il devient votre appui. Esclaves, qu'on l'emmène, et que son corps soit livré aux chiens dévorants[1]. N'espère plus désormais me proscrire de ma terre natale.

LE CHOEUR.

J'approuve ces ordres, qu'on y obéisse. Ce consentement de notre part n'exigera pas d'expiation publique.

[1] Ceci paraît contredire les promesses faites plus haut sur la sépulture d'Eurysthée. Ce serait là une grave inadvertance de la part du poëte. Peut-être y a-t-il quelque lacune dans la fin de la tragédie.

FIN DES HÉRACLIDES.

RHÉSUS,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR RHÉSUS.

L'authenticité du *Rhésus* a été contestée : on a soutenu qu'il n'était pas d'Euripide. Hermann prétend même qu'il n'a pas été composé à Athènes, et il suppose que cet ouvrage appartient à l'école d'Alexandrie. L'origine de ces doutes se trouve dans l'argument grec placé en tête de la pièce. On y lit : « Quelques-uns ont soupçonné que cet ouvrage était supposé, et qu'il n'appartenait pas à Euripide ; » et, un peu après : « Cependant les Didascalies le citent comme authentique. » Mais les auteurs des Didascalies étaient les écrivains les plus savants et les plus graves, Aristote, Ératosthène, Callimaque, Aristophane de Byzance, Aristarque, Cratès, etc. Comment serait-il croyable qu'ils eussent attribué à Euripide un ouvrage écrit de leur temps? Il faut donc, si l'auteur de l'argument n'a pas menti, que l'auteur de la pièce soit très-antérieur aux Alexandrins. Pour que les rédacteurs des Didascalies aient attribué le *Rhésus* à Euripide, il fallait que ce fût l'opinion reçue de leur temps.

Le sujet de la pièce est emprunté au dixième chant le l'Iliade : c'est la mort de Dolon, espion troyen, qui pénètre dans le camp des Grecs, et de Rhésus, roi des Thraces, allié des Troyens, dont Ulysse et Diomède viennent enlever les chevaux.

Dans cet ouvrage, Euripide est, il faut l'avouer, inférieur à lui-même. Mais cette inégalité arrive à tous les grands poëtes. Beaucoup de ses pièces sont perdues : si nous les possédions, sans doute elles nous donneraient du génie d'Euripide une tout autre idée que celle que nous en avons aujourd'hui. Si l'on voulait juger de Racine par son *Alexandre*, y devinerait-on l'auteur d'*Athalie?* D'ailleurs tout trahit ici la jeunesse et l'inexpérience : on y sent une certaine fougue, une absence de maturité qui donneraient à penser que le *Rhésus* dut être un des premiers essais d'Euripide. Ici s'applique naturellement la critique qu'Aristote a faite de ses plans en général, lorsqu'il dit dans sa *Poétique*, c. 13, que l'ordonnance de ses tragédies n'est pas à l'abri de tout reproche. La ruse de Dolon, qui veut se déguiser en loup, peut aisément paraître ridicule. Le rôle qu'Hector joue ici ressemble assez peu au noble caractère que ce héros a dans Homère, qui le montre à la fois brave, modeste et religieux : ici, c'est un fanfaron plein de bravades.

Le pathétique, qui d'ordinaire est le trait essentiel et distinctif d'Euripide, se montre à peine dans cette tragédie, si ce n'est peut-être dans les derniers accents de douleur maternelle que la Muse fait en-

tendre sur la mort de son fils : « O tourments de la paternité, supplice » des mortels, quiconque vous voit tels que vous êtes vivra sans en- » fants, et n'aura pas la douleur d'ensevelir ceux auxquels il donna la » vie ! » — Certes, dans ces paroles si simples, si touchantes, il est aisé de reconnaître la touche d'Euripide.

Le *Rhésus* n'a point de prologue. Il est probable que le poëte, lorsqu'il le composa, n'avait pas encore adopté le système dramatique auquel il se conforma par la suite. Si l'auteur de l'argument dit que, de son temps, on en citait deux prologues, cela pourrait être une preuve que ni l'un ni l'autre n'était d'Euripide. La versification de cette pièce est plus sévère que celle de ses autres ouvrages; et, selon l'observation même de la préface grecque, les détails astronomiques qu'on y trouve sont dans la manière de notre poëte. Tout porte donc à croire que cette tragédie appartient à sa jeunesse, et que c'était probablement un de ses premiers ouvrages.

On peut consulter une dissertation de Bardion sur le *Rhésus* dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, t. IX et X.

RHÉSUS.

PERSONNAGES.

LE CHŒUR, composé des gardiens du camp des Troyens.
HECTOR.
ÉNÉE.
DOLON.
UN MESSAGER.
RHÉSUS.
ULYSSE.
DIOMÈDE.
MINERVE.
PARIS.
LE COCHER DE RHÉSUS.
UNE MUSE.

La scène est dans le camp des Troyens, devant Troie, à l'entrée de la tente d'Hector.

LE CHOEUR [1].

Gardes qui veillez près de la tente d'Hector, que l'un de vous aille savoir si le général voudrait écouter une nouvelle apportée par les soldats qui, pendant la quatrième veille [2], protégent le repos de l'armée. Hector, soulève la

[1] Le Chœur, composé de l'avant-poste des soldats chargés de faire la quatrième veille, arrive devant la tente d'Hector. Il a quitté le lieu où il était de garde, pour venir avertir son général d'un danger qu'il croit menaçant. Le coryphée s'adresse à ses compagnons.

[2] « Pendant la quatrième veille. » Chaque veille était de trois heures. Cet usage passa aux Romains. Végèce, liv. III : « Et quia impossibile » videbatur in speculis per totam noctem vigilantes singulos perma- » nere, ideo in quatuor partes ad clepsydram sunt divisæ vigiliæ, ut » non amplius quam tribus horis necesse sit vigilare. A tubicino omnes » vigiliæ committuntur. »

Properce, liv. IV, *Élég.* 4 :

Et jam quarta canit venturam buccina lucem.

Lucain, II :

Ne littora clamor
Nauticus exagitet, neu buccina dividat horas.

tête appesantie par le sommeil[1]; ouvre tes yeux, dont les regards sont terribles comme ceux de la Gorgone, et quitte ton lit de feuillage; il est à propos que tu m'écoutes.

HECTOR.

Qui va là? est-ce une voix amie? Qui est-ce? le mot d'ordre? parle. Qui sont ceux qui profitent de la nuit pour s'approcher de ma couche? qu'on s'explique.

LE CHOEUR.

Nous sommes la garde de l'armée.

HECTOR.

Pourquoi ce tumulte?

LE CHOEUR.

Sois tranquille.

HECTOR.

Je le suis. Est-ce qu'il y a quelque attaque nocturne?

LE CHOEUR.

Pas encore.

HECTOR.

Pourquoi donc abandonner ton poste et troubler le repos de l'armée, si tu n'as rien à me dire à cette heure de la nuit? Ne sais-tu pas que, si près de l'ennemi, nos guerriers dorment tous sous les armes?

LE CHOEUR.

Arme-toi, Hector; cours aux tentes des alliés; éveille-les, hâte-les de saisir leurs lances; envoie des amis leur porter l'ordre de venir se joindre à ta cohorte; bridez les chevaux. Qu'on avertisse le fils de Panthoüs[2], ou le fils d'Europe, chef des Lyciens[3]. Où sont les devins pour

[1] Grec : « en l'appuyant sur ton coude. »

[2] Euphorbe, Troyen en qui l'âme de Pythagore se souvenait d'avoir vécu :

> Ipse ego (nam memini) Trojani tempore belli
> Panthoïdes Euphorbus eram.
>
> OVIDE, *Métamorph.* XV, 23.

[3] Sarpédon, fils d'Europe et de Jupiter.

examiner les entrailles des victimes[1]? où sont les chefs de nos troupes légères et les archers phrygiens? qu'ils tendent leurs arcs formidables.

HECTOR.

Tu annonces des nouvelles effrayantes, en même temps tu nous rassures, et rien de tout cela n'est clair. Est-ce que Pan, fils de Saturne[2], t'aurait frappé de son fouet redoutable, pour que tu aies quitté ton poste et que tu troubles ainsi l'armée? Que viens-tu me dire? quelle nouvelle m'apportes-tu? car dans toutes tes paroles il n'y a rien que je comprenne.

LE CHOEUR.

Hector, toute la nuit des feux ont brillé dans le camp des Grecs, et leurs postes sont éclairés par la lueur des torches: toute l'armée, pendant la nuit, s'est rendue en tumulte à la tente d'Agamemnon, s'empressant de recevoir quelque nouvel ordre: jamais encore la flotte ne fut en proie à une pareille terreur[3]. Inquiet de leurs projets, je suis venu t'annoncer ce qui se passe, pour ne point encourir tes reproches.

HECTOR.

Tu es le bienvenu, quoique messager de malheur. Les ennemis se préparent à quitter cette terre en trompant ma vigilance, et en confiant à la nuit leurs rames fugitives: ces signaux de nuit me réjouissent. O fortune, qui, au milieu de ma victoire, m'as ravi ma proie, comme à un lion, avant que ma lance n'eût anéanti l'armée entière des Grecs! Car, si les brillants rayons du soleil ne se fussent éteints, je n'aurais point arrêté le cours de mes succès guerriers avant d'avoir embrasé leurs vaisseaux et parcouru leurs tentes, en immolant les Grecs sous mon

[1] C'était un usage consacré chez les anciens de consulter les entrailles des victimes sur l'issue du combat, avant de l'engager.

[2] Pan, fils de Saturne, est emprunté à une mythologie peu usuelle : les mythographes le font ordinairement fils de Mercure et de Pénélope.

[3] Le jour précédent, l'armée grecque avait été outrageusement battue par Hector. V. le 8e chant de l'*Iliade*.

bras homicide. J'étais tout prêt à les poursuivre même au sein des ténèbres, et à profiter des faveurs de la fortune; mais les devins, habiles dans la science des choses divines, me persuadèrent d'attendre la lumière du jour, pour ne laisser ensuite aucun Grec sur le sol troyen. Mais ils n'attendent pas le moment fixé par les devins; la nuit est favorable aux fuyards. Allons, que sur-le-champ on porte aux soldats l'ordre de s'armer et de s'arracher au sommeil, pour que ceux des ennemis qui seraient déjà prêts à s'élancer sur leurs vaisseaux soient blessés par derrière et que leur sang arrose les échelles, et que les autres, prisonniers, chargés de chaînes, apprennent à labourer les campagnes de la Phrygie.

LE CHOEUR.

Hector, tu te hâtes, avant de savoir ce qui se passe: car nous ne savons pas précisément si les Grecs prennent la fuite.

HECTOR.

Et quelle autre raison pourrait les engager à allumer ces feux?

LE CHOEUR.

Je l'ignore; mais leur dessein m'est très-suspect.

HECTOR.

Si tu le redoutes, c'est qu'il n'est rien qui ne te fasse peur.

LE CHOEUR.

Jamais encore les ennemis n'avaient allumé tant de feux.

HECTOR.

Jamais aussi leur défaite ne fut si honteuse.

LE CHOEUR.

C'est l'œuvre de ton courage; songe maintenant à l'achever.

HECTOR.

Devant l'ennemi, il n'y a qu'un mot qui convienne: aux armes!

LE CHOEUR.

Voici Énée qui s'avance à grands pas, il paraît avoir quelque chose d'important à dire à ses amis.

ÉNÉE.

Hector, pourquoi les gardes de nuit, courant à travers le camp vers ta tente, ont-ils semé l'effroi par leurs cris nocturnes, et répandu l'alarme dans toute l'armée?

HECTOR.

Énée, revêts-toi de tes armes.

ÉNÉE.

Qu'y a-t-il? annonce-t-on quelque embûche secrète dressée par les ennemis pendant la nuit?

HECTOR.

Ils fuient et remontent sur leurs vaisseaux.

ÉNÉE.

Quelle preuve certaine en peux-tu donner?

HECTOR.

Toute la nuit ils ont allumé des feux, et je suppose qu'ils n'attendront pas jusqu'à demain; mais, puisqu'ils ont allumé ces torches, ils monteront sur leurs vaisseaux bien équipés, pour fuir ces rivages et retourner dans leur patrie.

ÉNÉE.

Et toi, dans quel dessein armes-tu ton bras?

HECTOR.

J'arrêterai leur fuite au moment où ils s'embarqueront sur leurs vaisseaux, et je fondrai sur eux avec un choc terrible. Ce serait une honte pour nous, et avec la honte ce serait un malheur, quand la fortune nous les livre, de laisser nos ennemis s'échapper sans combat, après avoir porté le ravage dans notre patrie.

ÉNÉE.

Plût au ciel que ta prudence fût égale à ton courage! Mais le même mortel ne peut tout savoir; à chacun ses talents divers : tu brilles dans les combats, d'autres dans

les conseils. Sur la seule nouvelle de ces feux allumés, ton imagination s'exalte et voit déjà les Grecs en fuite; tu veux conduire l'armée contre eux et franchir les retranchements au milieu de la nuit. Cependant, si, après avoir franchi la profondeur de ces fossés, au lieu de trouver l'ennemi fuyant en désordre, tu le vois te regarder fièrement en face, vaincu, tu ne pourras plus, je le crains bien, rentrer dans nos murs : car comment franchiras-tu de nouveau les retranchements dans une déroute? comment les conducteurs de chars traverseront-ils les ponts sans briser les moyeux de leurs roues? Vainqueur, tu trouveras le fils de Pélée prêt à combattre [1], qui ne te laissera pas embraser ses vaisseaux, ni porter à ton gré le ravage parmi les Grecs. C'est un guerrier ardent et d'une audace démesurée [2]. Laissons donc nos troupes reposer à côté de leurs armes, et réparer par le sommeil les fatigues du combat; envoyons un homme de bonne volonté explorer le camp ennemi. Si en effet ils se disposent à la fuite, fondons sur l'armée des Grecs; si ces feux allumés couvrent quelque stratagème, instruits de la ruse par notre espion, nous verrons ce qu'il faudra faire. Prince, tel est mon avis.

LE CHOEUR.

Tel est aussi le mien; reviens toi-même à ce sentiment. Je n'aime pas dans un général une témérité hasardeuse. Qu'y a-t-il de mieux, en effet, que d'envoyer vers la flotte ennemie un espion diligent, pour reconnaître la cause de ces feux qui brillent sur le rivage?

HECTOR.

Vous l'emportez; je cède à votre avis unanime. Va faire prendre les armes à nos alliés; peut-être que l'ar-

[1] Ἔφεδρον. Ce mot désignait dans les jeux publics l'athlète qui restait assis à regarder les deux autres, prêt à prendre la place du vaincu, et à lutter contre le vainqueur. Voyez l'*Ajax* de Sophocle, vers 609.

[2] Grec : « haute comme une tour. »

mée s'ébranlerait à la nouvelle de ces assemblées nocturnes. J'enverrai un espion au camp des Grecs; si nous apprenons que l'ennemi médite quelque ruse, tu sauras tout, et tu assisteras aux délibérations; s'ils veulent nous échapper par la fuite, tu entendras bientôt le son de la trompette, je ne me ferai pas attendre, et cette nuit même je porterai le ravage sur les vaisseaux des Grecs, pendant qu'ils travaillent à les remettre en mer.

ÉNÉE.

Envoie au plus tôt. Tu écoutes maintenant la prudence; et, quand il le faudra, tu me verras imiter ta bravoure.

HECTOR.

Lequel des Troyens ici présents veut aller explorer la flotte des Grecs? qui veut devenir le bienfaiteur de son pays? qui accepte? Pour moi, je ne puis rendre à la fois tous les services à ma patrie et à nos alliés.

DOLON.

C'est moi qui, pour mon pays, veux affronter ce péril, et aller en espion vers les vaisseaux des Grecs; et quand j'aurai pénétré leurs desseins, je reviendrai. Voilà à quoi je m'engage.

HECTOR.

Tu es vraiment digne de ton nom et dévoué à ta patrie, Dolon[1]. La maison de ton père était déjà glorieuse, et tu viens de doubler sa gloire.

DOLON.

Donc il me faut entreprendre une œuvre pénible, mais la récompense doit être proportionnée à la peine: le salaire attaché au labeur en double le plaisir.

HECTOR.

Oui, ta demande est juste, j'en conviens; fixe la récompense, je n'excepte que ma royauté.

[1] Il joue sur le nom de Dolon comme s'il venait de δόλος, ruse.

DOLON.

Je n'ambitionne pas ta royauté.

HECTOR.

Eh bien, choisis une épouse dans la famille de Priam.

DOLON.

Je ne veux point prendre une épouse dans un rang supérieur au mien.

HECTOR.

Tu auras de l'or, si c'est la récompense que tu désires.

DOLON.

J'en ai dans ma maison; je ne manque pas des biens de la vie.

HECTOR.

Que désires-tu donc de tout ce que renferme Ilion?

DOLON.

Quand tu auras vaincu les Grecs, promets de me donner...

HECTOR.

Je te promets... demande ce que tu veux, excepté les chefs de la flotte.

DOLON.

Fais-les périr; je ne retiendrai pas ta main levée sur Ménélas.

HECTOR.

Ce n'est pas le fils d'Oïlée que tu veux obtenir de moi?

DOLON.

Des mains si délicates sont inhabiles à cultiver la terre.

HECTOR.

Quel est donc celui des Grecs dont tu veux obtenir la rançon?

DOLON.

Je te l'ai déjà dit, j'ai de l'or dans ma maison.

HECTOR.

Eh bien, tu choisiras ce que tu voudras parmi les dépouilles.

DOLON.

Offre les dépouilles aux dieux, et suspends-les dans leurs temples.

HECTOR.

Quel est donc ce prix plus élevé que tu réclames de moi ?

DOLON.

Les chevaux d'Achille : il faut un noble prix quand on joue sa vie aux dés de la fortune.

HECTOR.

Tu es mon rival; ces chevaux que tu aimes, je les aime aussi. Issus d'un sang immortel [1], ils sont immortels eux-mêmes, et portent dans les combats le vaillant fils de Pélée. Le dieu des mers, Neptune, dompta leur jeunesse, et les donna, dit-on, à Pélée. Mais mes promesses t'ont encouragé, et je n'y manquerai pas : je te donnerai le char et les chevaux d'Achille, noble conquête pour ta maison.

DOLON.

C'est fort bien ; en les recevant, j'aurai été de tous les Phrygiens le mieux récompensé de sa valeur. Toi, ne me porte point envie; assez d'autres biens seront ton partage, toi qui l'emportes ici sur tous par ta bravoure.

LE CHOEUR.

Le péril est grand, et grand est le prix auquel tu aspires : si tu l'obtiens, combien tu seras heureux ! et l'entreprise est glorieuse. C'est aussi un grand honneur de s'allier à la famille des rois. Puisse la céleste Justice avoir les yeux ouverts sur toi ! Quant aux hommes, tu en as obtenu tout ce que tu pouvais en obtenir.

DOLON.

J'irai; mais je vais d'abord dans mes foyers couvrir

[1] D'après Homère, *Iliade*, XVI, 150, ils étaient nés de Zéphyre et de la harpie Podarge.

mon corps de vêtements favorables à mes desseins, et de là je cours au camp des Grecs.

LE CHOEUR.

Dis-nous quels autres vêtements tu veux prendre à la place de ceux-ci?

DOLON.

J'en veux prendre un assorti à mon but et à ma marche furtive.

LE CHOEUR.

D'un homme adroit comme toi on ne peut apprendre qu'une adroite invention : parle; quel sera ton déguisement?

DOLON.

Je couvrirai mes épaules de la peau d'un loup, et ma tête de sa gueule béante, et, adaptant à mes bras et à mes jambes les membres de cet animal, j'imiterai la marche d'un quadrupède : sans être reconnu des ennemis, je m'approcherai ainsi de leurs retranchements et de leurs vaisseaux; et, dès que je rentrerai dans un lieu désert, je marcherai sur mes deux pieds. Tel est mon stratagème.

LE CHOEUR.

Puisse le fils de Maïa, Mercure, roi des voleurs, te conduire et te ramener! Tu sais ce que tu as à faire; il ne faut qu'un peu de bonheur.

DOLON.

Je suis sûr du succès : je tuerai Ulysse, et je t'apporterai sa tête (en voyant cette preuve manifeste, tu reconnaîtras que Dolon a visité le camp des Grecs); ou celle de Diomède : mes mains teintes de leur sang, je reviendrai dans ma demeure avant que le soleil n'ait éclairé la terre.

(Il sort.)

LE CHOEUR.

Dieu de Thymbra[1] et de Délos, qui honores de ta présence le temple de Lycie[2], viens à nous, divin archer, dirige ce héros dans l'ombre de la nuit, sois son guide et son sauveur, et viens en aide aux descendants de Dardanus[3]; dieu tout-puissant, qui as bâti les antiques remparts de Troie!

Puisse-t-il pénétrer jusqu'à la flotte, observer d'un œil vigilant l'armée des Grecs, et rentrer dans ses foyers, au sein d'Ilion sa patrie! Et quand notre maître aura mis les armes grecques en déroute, qu'il monte sur le char traîné par les cavales thessaliennes que le dieu des mers donna jadis à Pélée, fils d'Éaque.

Car, se dévouant pour nos foyers et pour sa patrie, seul il a osé aller explorer la flotte ennemie. J'admire son courage. Il y a disette de braves, quand les ténèbres règnent sur la mer, et que l'État est battu par la tempête. Il est des Phrygiens, oui, il en est de vaillants, et l'audace anime parfois les lances des Mysiens; je le dis à quiconque méprise mes alliés[4].

Quel est celui d'entre les Grecs que ce guerrier, imitant la démarche d'un quadrupède, va massacrer dans sa tente? Ah! s'il pouvait égorger Ménélas, frapper Agamemnon, et rapporter à Hélène, comme trophée d'éternelles douleurs, la tête de celui qui a conduit contre Troie une flotte de mille vaisseaux!

---

[1] Thymbra, ville de la Troade, où Apollon avait un temple célèbre. Voyez plus bas, vers 504; *Iliade*, X, 430; Virgile, *Énéide*, III, 85:

Da propriam, Thymbræe, domum.

[2] Sur l'oracle d'Apollon en Lycie, voyez *Alceste*, v. 114, et la note, t. I, p. 322.

[3] La Troade s'appelait Dardanie, du nom de Dardanus, fils de Jupiter, jusqu'au temps de Tros, qui lui donna son nom, et dont le fils Ilus donna celui d'Ilion à sa capitale.

[4] Les Mysiens étaient, parmi les alliés des Troyens, renommés pour leur lâcheté.

LE MESSAGER.

Prince, puissé-je avoir toujours à annoncer à mes maîtres des nouvelles semblables à celles que je t'apporte!

HECTOR.

Ah! vraiment, ces gens de la campagne ont souvent d'étranges idées! Tu viens sans doute parler à tes maîtres de la portée de tes brebis; mais l'instant est mal choisi. Ne sais-tu pas où est ma demeure, ou la résidence de mon père? C'est là qu'il te faut aller, pour proclamer l'état prospère de tes troupeaux.

LE MESSAGER.

Nous autres pâtres, nous avons l'esprit grossier, je ne dis pas le contraire: mais je ne t'en apporte pas moins de brillantes nouvelles.

HECTOR.

Cesse de m'entretenir des événements de ta bergerie; nous avons les armes à la main pour le combat.

LE MESSAGER.

C'est aussi le sujet dont je viens te parler: un guerrier à la tête d'une troupe nombreuse vient en ami offrir son secours à ce pays.

HECTOR.

D'où vient-il? quelle est sa patrie?

LE MESSAGER.

La Thrace; on le nomme fils du Strymon[1].

HECTOR.

Rhésus, dis-tu, est entré sur le sol troyen?

LE MESSAGER.

Tu l'as dis; tu m'épargnes la peine de répéter son nom.

HECTOR.

Comment fait-il route à travers les défilés de l'Ida, et s'écarte-t-il de la route battue de la plaine?

LE MESSAGER.

Je ne sais pas précisément, mais on peut le conjec-

[1] Strymon, fleuve de la Thrace, fils de Mars et d'Héliee.

turer. Ce n'est pas chose facile de conduire la nuit une armée à travers un pays qu'elle sait rempli d'ennemis. Il a répandu la terreur parmi les pâtres qui habitent ainsi que moi le mont Ida, racine et foyer de la terre troyenne, en traversant de nuit ces forêts peuplées de bêtes sauvages. Les flots de l'armée thrace s'avançaient à grand bruit: saisis d'effroi, nous poussons nos troupeaux vers les hauteurs, de peur de voir quelques pillards argiens accourir pour dévaster tes bergeries; mais bientôt nous reconnaissons les accents d'une voix étrangère à la Grèce, et nous nous rassurons. Aussitôt je m'avance au-devant des éclaireurs de l'armée, et je leur demande en langage thrace quel est leur chef, quel est le nom de son père, et s'il vient pour secourir la ville de Priam? Après avoir appris ce que je désirais savoir, je m'arrêtai. Je vis alors Rhésus, semblable à un dieu, debout sur un char traîné par des coursiers de Thrace: un joug d'or pressait l'encolure de ses coursiers plus blancs que la neige; sur ses épaules brillait son bouclier chargé de reliefs d'or; une Gorgone d'airain, semblable à celle qui couvre l'égide de Minerve, attachée au front des chevaux, sonnait l'épouvante avec les nombreuses clochettes qu'elle agitait [1]. Quant à la force de son armée, on ne pourrait pas même la calculer, tant à la vue elle semblait innombrable! Une foule de cavaliers, une foule de fantassins, d'archers et de troupes légères, suivaient pêle-mêle, vêtus à la manière des Thraces. Tel est l'allié qui vient au secours de Troie; ni la fuite, ni la force de sa lance ne pourront soustraire le fils de Pélée à ses coups.

LE CHOEUR.

Quand les dieux protégent un empire, aussitôt les événements prennent un cours favorable.

HECTOR.

Maintenant que mes armes sont heureuses, et que Jupiter est pour nous, je ne manquerai pas d'amis. Mais

[1] Voyez plus bas, vers 380, et les *Sept Chefs* d'Eschyle, vers 391.

qu'ai-je affaire de l'assistance de ceux qui m'ont refusé leur secours dans le temps où le souffle impétueux de Mars déchirait les voiles de ma patrie désolée ? Rhésus a bien fait voir quelle est son amitié pour Troie : il vient prendre part à la curée, sans avoir partagé les fatigues des chasseurs qui ont pris la proie, et sans les avoir aidés de son javelot.

LE CHOEUR.

Tes dédains sont mérités, et les reproches que tu adresses à tes amis sont justes ; cependant accueille ceux qui offrent leur secours à cet État.

HECTOR.

Nous suffisons, nous qui si longtemps avons défendu Ilion.

LE CHOEUR.

Te flattes-tu d'avoir déjà anéanti les ennemis ?

HECTOR.

Je m'en flatte : le soleil de demain le fera voir.

LE CHOEUR.

Considère l'avenir ; un tour du soleil amène d'étranges bouleversements [1].

HECTOR.

Je hais ces secours tardifs portés à des amis.

LE MESSAGER.

Prince, il est dangereux d'éloigner des alliés. Sa vue seule sera un sujet d'effroi pour les ennemis.

LE CHOEUR.

Puisqu'il est en ces lieux, qu'il soit reçu, sinon comme allié, du moins comme hôte, à la table de l'hospitalité ; car il a perdu tout droit à la reconnaissance des fils de Priam.

[1] La répétition du mot θεός dans ces deux vers me paraît avoir une intention qui m'a fait préférer ce nouveau sens à celui que j'avais adopté dans la première édition, d'accord avec les commentateurs, qui dans le premier vers entendent *le soleil*, et dans le second *la fortune*.

HECTOR, *au messager.*

Ton conseil est bon. (*Au Chœur.*) Et toi, tes avis ne manquent pas d'à-propos. Rhésus, dont l'armure d'or brille dans les discours du messager, sera reçu comme allié de Troie.

LE CHOEUR.

Adrastée [1], fille de Jupiter, écarte de mes paroles l'orgueil qui excite l'envie; car j'exhalerai toutes les espérances qui remplissent mon cœur. Tu arrives, fils d'un fleuve, tu arrives dans une tente amie; sois le bienvenu, toi qu'amènent enfin ta mère, une des Piérides, et le fleuve Strymon, fier de ses ponts magnifiques,

Lui qui, jadis, se glissant caché parmi ses ondes dans le sein virginal de la Muse au chant mélodieux, te donna la vie, jeune héros. Tel que Jupiter, père de la lumière [2], tu m'apparais sur ton char attelé de cavales rapides. Maintenant, ô ma patrie, ô terre phrygienne, avec la faveur divine, tu peux chanter Jupiter libérateur [3].

Enfin l'antique Troie va donc revoir ces journées consacrées tout entières aux bachiques orgies, aux mélodies amoureuses, et aux luttes joyeuses des coupes qui circulent, égarant la raison : quand les Atrides, abandonnant les rivages d'Ilion, traverseront les mers pour retourner à Sparte. Guerrier chéri, puisses-tu, après de tels exploits dus à ton bras et à ta lance, revoir ta patrie!

[1] Adrastée, souvent confondue avec Némésis. V. le *Prométhée* d'Eschyle, et la *République* de Platon.

[2] Φαναῖος, épithète qu'on donnait aussi à Apollon, selon Hésychius, qui cite un exemple de l'*Omphale* d'Achæus.

[3] Le culte de Jupiter libérateur fut établi en Grèce après la défaite des Perses à Platée. Voyez Pausanias, sur l'autel, la statue, la fête et le portique de Jupiter libérateur.

Viens, parais; de l'éclat de ton bouclier d'or[1] levé obliquement devant ton char éblouis les yeux du fils de Pélée; viens, animant de la voix tes coursiers, et lançant tes traits à double dard. Incapable de te résister, nul de ces guerriers n'ira se mêler aux danses sacrées dans le temple de la Junon d'Argos; mais ils mourront tous, frappés de la main d'un Thrace, sur cette terre heureuse de porter leurs dépouilles.

(On voit s'avancer Rhésus.)

O grand roi! ô Thrace, qu'il est beau à voir, ce jeune lionceau que tu as élevé pour régner sur toi! Sous cette armure d'or, voyez ses membres robustes; entendez le bruit des grelots d'airain qui retentissent à la courroie de son bouclier[2]. C'est un dieu, ô Troie, c'est un dieu, c'est Mars lui-même, ce fils du Strymon et de la Muse au chant mélodieux, qui vient inspirer ta valeur.

RHÉSUS.

Salut, Hector, noble fils d'un noble père, roi de cette contrée; après si longtemps je puis enfin t'adresser la parole. Je me réjouis de tes succès et de te voir assiéger les ennemis dans leurs retranchements. Je viens me joindre à toi pour renverser leurs murs et embraser leurs vaisseaux.

HECTOR.

Fils de la Muse au chant mélodieux et du Strymon, fleuve de la Thrace, j'ai l'habitude de dire la vérité, et la duplicité n'est pas dans mon caractère. Il y a longtemps, oui, il y a longtemps que tu aurais dû venir partager nos fatigues, et ne pas laisser, autant qu'il était en toi, succomber Ilion sous les armes des Grecs. Tu ne peux dire que c'est pour n'avoir pas été appelé par tes

1 Πέλταν, petit bouclier thrace, échancré : *lunatis Amazonidum peltis*.

2 Voyez plus haut la note sur le vers 304, p. 299. V. aussi *les Sept contre Thèbes*, d'Eschyle, vers 383.

amis, que tu t'es abstenu de venir, de les secourir et de t'occuper d'eux ; par combien de hérauts, par combien de députations la Phrygie n'a-t-elle pas imploré ton assistance? que de riches présents ne t'avons-nous pas envoyés? Uni à nous par les liens du sang, Barbare comme nous, tu nous as livrés aux Grecs autant qu'il a été en toi. Cependant c'est moi qui, de petit prince que tu étais, t'ai fait roi de la Thrace entière, lorsque, aux abords du mont Pangée [1] et de la terre de Péonie [2], attaquant de front les Thraces les plus vaillants, je brisai leurs boucliers et soumis ce peuple à ton pouvoir. Et toi, foulant aux pieds la reconnaissance, tu viens le dernier de tous au secours de tes amis dans la détresse. Mais ceux que les liens du sang ne nous unissent pas sont venus à nous depuis longtemps. Les uns ont succombé et reposent dans la tombe, gage éclatant de fidélité pour Troie; les autres, couverts de leurs armes et veillant auprès de leurs chars, supportent patiemment les ardeurs du soleil et l'intempérie des saisons, et ils ne restent pas à table, se provoquant à boire, comme toi, sans prendre haleine [3]. Tels sont, pour que tu saches qu'Hector est franc, les reproches que j'ai à te faire, et je te les dis en face.

RHÉSUS.

Tel est aussi mon caractère : je vais droit au but, et je ne connais pas la duplicité. Plus que toi, dans mon éloignement de ce pays, je sentais mon cœur déchiré

[1] Le Pangée, montagne de la Thrace, sur les confins de la Macédoine; il domine la ville de Philippes. Virgile, *Georg.*, IV, 463 :

Altaque Pangæa et Rhesi mavortia tellus.

Voyez plus bas, vers 919.

[2] La Péonie, partie septentrionale de la Macédoine.

[3] Ἄμυστιν. Manière de boire à longs traits sans reprendre haleine. Voyez Aristophane, *les Acharniens*, vers 1429; Horace, *Odes*, I, 36, 14 :

Bacchum Threïcia vincat Amystide.

V. aussi le *Cyclope* d'Euripide, v. 561, t. Ier.

d'une douleur insupportable. Mais les peuples de la Scythie, dont les terres confinent à mes États, m'ont déclaré la guerre, quand je voulais partir pour Ilion. J'étais venu sur les bords de l'Euxin pour y embarquer mon armée. C'est là que le sang des Scythes a abreuvé la terre, et s'est mêlé à celui des Thraces. Voilà l'obstacle qui a retardé mon départ pour Troie et m'a empêché de venir à ton secours. Enfin je les ai mis en déroute; et, après avoir pris leurs fils en otage, après leur avoir imposé un tribut annuel, j'arrive. J'ai franchi le détroit du Bosphore, et j'ai fait à pied le reste de la route, non en buvant à longs traits, comme tu le prétends, ni mollement couché dans un palais somptueux, mais exposé au souffle glacé des vents de la mer de Thrace et de la Péonie, sans dormir et avec ce léger vêtement. Je viens tard, il est vrai; mais il est encore temps. Voici la dixième année que tu combats sans rien avancer, perdant un jour après l'autre et jouant au hasard le succès de la guerre. Moi, un seul jour me suffira pour détruire les retranchements des Grecs, pour fondre sur leur flotte et tailler en pièces leur armée. Le jour suivant je quitte Ilion, et je repars pour mon pays, après avoir mis fin à vos peines. Que nul de vous désormais n'arme son bras du bouclier; je saurai contenir l'orgueil de ces Grecs redoutables et les anéantir, quelque tardive que soit mon arrivée.

LE CHOEUR.

O douce promesse! C'est Jupiter qui t'envoie à notre aide. Seulement, que ce dieu puissant veuille nous préserver de la jalousie indomptable qui s'attache aux paroles superbes! Jamais les vaisseaux d'Argos n'ont porté jusqu'ici un guerrier plus vaillant que toi. Comment Achille, comment Ajax supporteront-ils le choc de ta lance? Puissé-je voir le jour où ta main meurtrière triomphera d'eux!

RHÉSUS.

Voilà comment je prétends te dédommager de ma lon-

gue absence; mais, qu'Adrastée me pardonne, quand j'aurai délivré cette ville de ses ennemis, et que tu auras offert aux dieux les prémices des dépouilles, je veux conduire avec toi une armée aux champs d'Argos, ravager la Grèce entière, et rendre à ses habitants tous les maux qu'ils vous ont fait éprouver.

HECTOR.

Ah! si je voyais cesser les maux qui nous affligent, si je pouvais comme autrefois gouverner en paix cette cité florissante, que de grâces j'aurais à rendre aux dieux! Mais aller sous les murs d'Argos, au sein des États de la Grèce, porter la guerre et le ravage, crois-moi, ce n'est pas aussi facile que tu le penses.

RHÉSUS.

Ne dit-on pas que les plus vaillants des Grecs sont venus sur ces bords?

HECTOR.

Nous ne les déprisons pas; mais nous travaillons à les repousser.

RHÉSUS.

Quand donc nous les aurons tués, tout sera fini.

HECTOR.

Ne pense pas aux périls éloignés, en oubliant celui qui est proche.

RHÉSUS.

Il te suffit donc de subir le mal, et non de le rendre?

HECTOR.

Je règne sur un empire assez étendu, même en restant ici. Pour toi, tu peux te mettre en bataille, et ranger ton armée soit à l'aile gauche, soit à l'aile droite, soit au centre.

RHÉSUS.

Hector, je veux combattre seul; mais, si tu trouves honteux de ne pas venir avec moi embraser la flotte des Grecs, après avoir si longtemps souffert de leurs attaques, poste-moi en face d'Achille et au front de l'armée.

HECTOR.

Tu ne peux lever contre lui ta lance formidable.

RHÉSUS.

Cependant on disait qu'il était descendu sur le rivage d'Ilion.

HECTOR.

Il est en effet descendu sur ces bords; mais, irrité contre les chefs, il ne prend point part aux combats.

RHÉSUS.

Quel autre après lui est renommé dans l'armée?

HECTOR.

Ajax, selon moi, ne lui cède point en vaillance, non plus que le fils de Tydée. Il y a encore un autre Grec fameux par son éloquence et ses artifices; Ulysse est son nom; son cœur ne manque point d'audace, et il a fait plus d'un outrage à ce pays : c'est lui qui, se glissant de nuit dans le temple de Minerve, déroba le palladium, et le porta sur les vaisseaux des Grecs. Un jour il s'introduisit dans nos murs, en vagabond, sous les habits d'un mendiant, il prononçait mille imprécations contre les Grecs; mais il espionnait nos desseins, et, après avoir égorgé les sentinelles et les gardiens des portes, il s'échappa. On le trouve toujours dressant quelque piége; il se tient près de l'autel d'Apollon, non loin de la ville : c'est le fléau des Troyens.

RHÉSUS.

Un homme de cœur ne fait point périr son ennemi furtivement, mais il l'attaque de front. Ce fourbe qui se tient, dis-tu, à son poste d'observation, d'où il tend ses piéges, je le prendrai vivant, je lui percerai l'épine du dos [1], et je l'exposerai aux portes de la ville en pâture aux vautours et aux oiseaux de proie. C'est un voleur, un sacrilége, qui pille les temples des dieux; telle est la mort dont il doit périr.

[1] Il s'agit ici du supplice du pal, dont il a été question dans *Iphigénie en Tauride*, p. 129.

HECTOR.

Prenez vos gîtes dans le camp, car il est nuit. Je vais te marquer une place où tu feras passer la nuit à ton armée, en dehors des postes Le mot d'ordre est PHÉBUS; souviens-t'en au besoin, et donne-le à l'armée des Thraces. Pour vous[1], avancez-vous au-devant des postes, afin de faire la garde et de recevoir Dolon à son retour de la flotte; car, s'il a échappé au péril, il doit être déjà près des tentes troyennes.

(Il sort avec Rhésus.)

LE CHOEUR.

Qui doit faire la garde à cette heure? quel est celui qui doit me remplacer? déjà les premières constellations sont couchées, les sept Pléiades commencent à briller sur l'horizon, et l'aigle plane au milieu du ciel. Réveillez-vous; que tardez-vous? sortez de vos lits pour monter la garde. Ne voyez-vous pas la lumière de la lune? L'aurore est proche, l'aurore paraît; voici l'étoile qui l'annonce[2].

DEMI-CHOEUR.

Qui a été chargé de la première garde?

DEMI-CHOEUR.

C'est Corèbe, fils de Mygdon.

DEMI-CHOEUR.

Et après lui?

DEMI-CHOEUR.

Les Ciliciens, qui ont remplacé la troupe péonienne.

DEMI-CHOEUR.

Puis les Mysiens, que nous avons remplacés.

[1] Il s'adresse aux gardes de nuit.
[2] Properce, *Élég.* IV, 1, 61 :

Et jam quarta canit venturam buccina lucem;
Ipsaque in oceanum sidera lassa cadunt.

DEMI-CHOEUR.

Il est donc temps d'éveiller les Lyciens, à qui le sort a assigné la cinquième garde [1].

LE CHOEUR.

Écoutez : sur les bords sanglants du Simoïs, l'oiseau à la voix mélodieuse, le rossignol, meurtrier de ses enfants, chante ses douleurs sur mille tons variés. Déjà les troupeaux vont paître dans les vallons de l'Ida ; j'entends les sons du chalumeau rustique qui retentit pendant la nuit. Le doux sommeil ferme mes paupières; jamais il n'assoupit plus délicieusement les sens qu'au lever de l'aurore.

DEMI-CHOEUR.

Mais pourquoi ne voyons-nous pas revenir l'espion qu'Hector a envoyé explorer la flotte ?

DEMI-CHOEUR.

Je tremble; voilà longtemps en effet qu'il est parti.

DEMI-CHOEUR.

Aurait-il péri en tombant dans un piége caché? ce serait affreux.

DEMI-CHOEUR.

Allons réveiller les Lyciens, pour monter la cinquième garde au tour que le sort leur a assigné [2].

---

[1] Si la nuit était divisée en quatre veilles, la cinquième garde devait être la première du jour. Cependant ce passage et le scholiaste de Stésichore autorisent à penser que la nuit se partageait en cinq veilles. Dans Homère, la nuit n'est divisée qu'en trois parties. Musgrave et Bothe ne s'accordent pas sur les tours de garde : les mots du texte suffisent cependant pour les établir ainsi qu'il suit : 1° Corèbe, avec les Péoniens; 2° les Ciliciens; 3° les Mysiens; 4° les Troyens; 5° les Lyciens.

[2] Il faut ici ou que le Chœur se retire, puisque Ulysse et Diomède arrivent sur la scène l'épée à la main, s'entretenant de leur expédition nocturne, ce qu'ils n'auraient pu faire en présence des ennemis; ou, comme il est très-rare que le Chœur quitte la scène, peut-être restait-il endormi sur le devant du théâtre.

ULYSSE.

Diomède, n'as-tu pas entendu un bruit d'armes [1]? ou est-ce un vain son qui frappe mon oreille?

DIOMÈDE.

Non, ce sont les chaînes suspendues aux chars qui font entendre un bruit de fer. Moi aussi, avant d'avoir reconnu le bruissement des traits des chevaux, la crainte m'avait saisi.

ULYSSE.

Prends garde dans l'obscurité de rencontrer les sentinelles.

DIOMÈDE.

Je prendrai garde en cachant mes pas dans les ténèbres.

ULYSSE.

Et, si tu éveilles quelqu'un, as-tu le mot d'ordre?

DIOMÈDE.

C'est PHÉBUS; je le tiens de Dolon.

ULYSSE.

Ah! voici une tente ennemie qui paraît abandonnée.

DIOMÈDE.

Dolon m'a dit que c'était celle d'Hector, contre qui j'ai déjà tiré cette épée.

ULYSSE.

Que sera-t-il arrivé? son bataillon est-il allé quelque part?

DIOMÈDE.

Peut-être pour nous tendre quelque embûche.

ULYSSE.

Hector est hardi maintenant, le succès doit le rendre hardi.

DIOMÈDE.

Que ferons-nous donc, Ulysse? Nous n'avons pas trouvé ce guerrier dans sa tente; notre espoir est déçu.

[1] Ce pourrait être le bruit du Chœur qui s'en va.

ULYSSE.

Regagnons au plus tôt notre camp : le dieu auquel il doit son dernier succès veille sur ses jours; ne faisons point violence à la fortune.

DIOMÈDE.

Allons à la tente d'Énée, ou à celle de Pâris, le plus odieux des Phrygiens; il faut leur trancher la tête.

ULYSSE.

Comment dans la nuit pourras-tu les chercher au milieu de l'armée ennemie, et les tuer sans péril?

DIOMÈDE.

Il est honteux pourtant de revenir vers la flotte grecque sans avoir fait quelque coup hardi contre l'ennemi.

ULYSSE.

Comment, sans avoir rien fait! n'avons-nous pas tué l'espion qui venait explorer notre camp, Dolon, dont nous portons ici les dépouilles? espères-tu détruire l'armée entière? Crois-moi, retournons sur nos pas; heureux si nous réussissons!

MINERVE.

Pourquoi abandonner le camp des Troyens, et vous retirer, le cœur dévoré de chagrin, parce que la fortune ne vous permet pas de tuer Hector ou Pâris? Ne savez-vous pas qu'il est arrivé à Troie un nouvel allié, Rhésus, avec une suite respectable? Si le jour qui suivra cette nuit le trouve encore vivant, ni la lance d'Achille, ni celle d'Ajax, ne peuvent l'empêcher de porter le ravage dans le camp des Grecs, après avoir détruit leurs retranchements et s'être frayé une large route les armes à la main. Tuez-le, et vous êtes maîtres de tout. Laissez là la tente d'Hector, et le projet de trancher sa tête : sa mort est réservée à un autre bras.

ULYSSE.

O Minerve, ma souveraine (j'ai reconnu le son de ta voix, car, dans mes dangers, tu viens toujours à mon

aide), apprends-nous où repose ce guerrier ; quelle place occupe-t-il dans le camp des Barbares ?

MINERVE.

Il repose près d'ici, il n'est pas confondu avec le reste de l'armée ; Hector a marqué sa place hors du camp, jusqu'à ce que la nuit ait fait place au jour. Près de lui, à son char thrace sont attachés ses blancs coursiers, remarquables même au sein de la nuit ; ils brillent comme l'aile d'un cygne habitant des eaux. Emmenez ces coursiers, après avoir égorgé leur maître ; riche proie pour votre patrie, car, en aucun lieu de la terre, on ne peut voir un si bel attelage.

ULYSSE.

Diomède, choisis de massacrer le roi des Thraces, ou de me charger de ce soin et de t'emparer des chevaux.

DIOMÈDE.

J'égorgerai le roi et tu dompteras ses coursiers ; tu es expert dans les choses délicates, et tu as l'esprit inventif. Il faut placer chacun au poste où il est le plus utile.

MINERVE.

Je vois venir vers nous Pâris, qui a appris de quelque garde les bruits vagues répandus sur l'approche des ennemis.

DIOMÈDE.

Vient-il seul, ou avec une escorte ?

MINERVE.

Il est seul, et paraît se diriger vers la tente d'Hector, pour l'informer de la présence de quelque espion dans le camp.

DIOMÈDE.

Faut-il commencer par le tuer ?

MINERVE.

Tu ne seras pas plus fort que le destin. Celui-ci ne doit pas mourir de ta main. Mais celui à qui tu viens porter le coup fatal, hâte-toi d'en finir avec lui. Pour moi, sous les traits de Vénus sa protectrice, j'abuserai cet odieux Troyen par des paroles trompeuses. Voilà ce que j'avais

à vous dire. Mais celui qui doit être votre victime ignore tout, et n'entend pas notre entretien, quoiqu'il soit près d'ici.

(Ulysse et Diomède sortent pour se rendre à la tente de Rhésus.)

PARIS.

Général des Troyens, Hector, mon frère, tu dors? Éveille-toi donc : des voleurs ou des espions, venant de l'armée ennemie, ont pénétré dans le camp.

MINERVE.

Rassure-toi; Vénus veille sur toi et te protége. La guerre que tu fais est l'objet de ma sollicitude; je n'oublie pas l'hommage que tu m'as rendu, et ma faveur est le prix de ta glorieuse préférence. Maintenant j'amène aux heureux Troyens un guerrier qui t'aime, le roi des Thraces, le fils du fleuve Strymon et de la Muse divine, auteur de nobles chants.

PARIS.

Tu donnes sans cesse à cette ville et à moi de nouvelles marques de ta protection; j'ai acquis à ma patrie un trésor inestimable, quand j'ai prononcé en faveur de ta beauté. Je viens sur une nouvelle assez confuse, c'est un bruit qui s'est répandu parmi les gardes, que des espions des Grecs ont pénétré parmi nous. Ceux qui en parlent n'ont point vu, et ceux qui ont vu ne peuvent affirmer le fait; c'est pourquoi je suis venu à la tente d'Hector.

MINERVE.

Ne crains rien; il ne se passe rien de fâcheux dans le camp : Hector est sorti pour assigner à l'armée des Thraces le lieu qu'elle doit occuper.

PARIS.

Tes paroles me rassurent, et, libre de crainte, je retourne à mon poste.

MINERVE.

Va ; crois bien que je m'intéresse à tout ce qui te regarde, et que je tiens à voir mes amis prospérer.

(Pâris sort.)

MINERVE *seule*.

Pour vous que votre ardeur emporte, fils de Laërte, cachez vos glaives acérés : le roi des Thraces a succombé sous vos coups, ses coursiers sont en votre pouvoir, et les ennemis, à cette nouvelle, vous poursuivent. Fuyez au plus tôt vers votre flotte. Que tardez-vous, quand ce tourbillon d'ennemis va fondre sur vous, à sauver votre vie ?

DEMI-CHOEUR [1].

Holà !... frappe, frappe, frappe [2] !

DEMI-CHOEUR.

Tue, tue ! Quel est cet homme ?

DEMI-CHOEUR.

Voyez : c'est celui-là !

DEMI-CHOEUR.

Ce sont des voleurs qui, pendant la nuit, troublent le repos de l'armée.

DEMI-CHOEUR.

Par ici ! par ici ! venez tous ! je les tiens ; je les ai pris.

DEMI-CHOEUR.

Quel est ton bataillon ? d'où viens-tu ? de quel pays es-tu ?

[1] Le Chœur revient en poursuivant Ulysse et Diomède, qui cherchent à fuir après avoir tué Rhésus. J'ai adopté dans cette scène la manière dont M. Boissonade a coupé le dialogue.

[2] Aristophane semble avoir parodié ce passage au vers 28 des *Acharniens*.

ULYSSE [1].

Ne dois-tu pas le savoir? Malheur à toi si tu me fais le moindre mal [2].

DEMI-CHOEUR.

Avant que tu n'aies dit le mot d'ordre, ma lance te percera la poitrine.

DEMI-CHOEUR.

Toi (*au soldat*), reste tranquille. — Courage, vous autres. — Toi (*à Ulysse*), approche.

DEMI-CHOEUR.

Frappez, frappez tous!

DEMI-CHOEUR (*reconnaissant les chevaux de Rhésus*).

Est-ce que tu as tué Rhésus?

DEMI-CHOEUR.

Non, mais quelqu'un qui t'aurait tué.

DEMI-CHOEUR.

Arrêtez tous.

DEMI-CHOEUR.

Je n'arrête pas.

DEMI-CHOEUR.

Ah! prends garde de tuer un ami.

LE CHOEUR, *à Ulysse*.

Eh bien! quel est le mot d'ordre?

ULYSSE.

Phébus.

DEMI-CHOEUR.

C'est bien. — Vous, abaissez vos lances.

DEMI-CHOEUR.

Sais-tu où sont allés ces hommes?

DEMI-CHOEUR.

Nous les avons vus de ce côté [3].

[1] Le reste de la scène est en vers trochaïques.

[2] Dans ce second hémistiche, Ulysse s'adresse à un soldat qui le menaçait de sa lance.

[3] Il est des éditeurs qui donnent cette réponse à Ulysse. En même temps il s'échappe avec Diomède.

DEMI-CHOEUR.

Courez tous sur leurs traces, ou poussez des cris.

DEMI-CHOEUR.

Ce serait mal de jeter le trouble et l'épouvante dans l'armée pendant la nuit.

LE CHOEUR.

Quel est donc l'homme qui a pénétré dans le camp? Qui est-il, celui dont l'audace se vantera d'avoir échappé à mon bras? où l'atteindre? A qui le comparerai-je, celui qui d'un pied intrépide a pénétré la nuit, à travers les gardes, au milieu de nos bataillons? Est-ce un Thessalien? est-ce un habitant de la ville maritime des Locriens? est-ce quelque insulaire à la vie errante? Qui est-il? d'où vient-il, et quelle est sa patrie? quel est le dieu suprême qu'il adore?

DEMI-CHOEUR.

Ulysse serait-il l'auteur de cette entreprise?

DEMI-CHOEUR.

A en juger par le passé, qu'y aurait-il d'étonnant?

DEMI-CHOEUR.

Le crois-tu?

DEMI-CHOEUR.

Pourquoi non?

DEMI-CHOEUR.

Il est bien hardi contre nous.

DEMI-CHOEUR.

Quel est celui dont tu vantes le courage?

DEMI-CHOEUR.

Ulysse.

DEMI-CHOEUR.

Ne vante pas un brigand dont la ruse est la seule valeur.

LE CHOEUR.

C'est ainsi qu'autrefois il se glissa dans Troie, le visage défiguré; sous ses habits déchirés il cachait un poignard;

il mendiait sa vie comme un vagabond, et avait le visage souillé d'ordures; il maudissait la race des Atrides, et se disait leur éternel ennemi. Que n'est-il mort, que n'a-t-il subi un juste supplice, avant d'avoir porté ses pas sur la terre des Phrygiens!

DEMI-CHOEUR.

Qu'Ulysse soit l'auteur de cette entreprise, ou que ce soit un autre, je n'en suis pas moins saisi de crainte.

DEMI-CHOEUR.

Hector accusera notre négligence.

DEMI-CHOEUR.

Quel reproche peut-il nous faire?

DEMI-CHOEUR.

Il nous accusera

DEMI-CHOEUR.

Que fais-tu donc? pourquoi trembles-tu?

DEMI-CHOEUR.

D'avoir laissé passer

DEMI-CHOEUR.

Qui donc?

DEMI-CHOEUR.

Ceux qui ont pénétré cette nuit dans le camp phrygien.

LE COCHER DE RHÉSUS.

Funeste coup du sort! Hélas! hélas!

DEMI-CHOEUR.

Paix! que chacun fasse silence.

DEMI-CHOEUR.

Attention! C'est peut-être quelqu'un qui tombe dans nos filets.

LE COCHER.

Cruelle destinée des Thraces alliés de Troie!

DEMI-CHOEUR.

Quel est cet homme qui gémit?

LE COCHER.

Hélas! malheureux que je suis! Et toi, infortuné roi

des Thraces, pourquoi as-tu visité cette Troie qui t'a été si funeste? Quelle triste fin a terminé ta vie!

LE CHOEUR.

Qui es-tu parmi nos alliés? Dans l'obscurité de la nuit, mes yeux ne peuvent te reconnaître.

LE COCHER.

Où trouverai-je un des chefs troyens? En quel lieu Hector se livre-t-il tout armé aux douceurs du sommeil? A qui raconterai-je le malheur qui nous arrive, le mal que nous a fait furtivement un ennemi inconnu, et qui se dévoilera trop tôt, pour frapper les Thraces d'une juste douleur?

LE CHOEUR.

Quelque malheur vient d'affliger l'armée des Thraces, à en juger d'après ces paroles.

LE COCHER.

L'armée n'est plus, son chef a succombé sous une main perfide. Ah! cette blessure mortelle m'a percé jusqu'au fond du cœur. Qui me délivrera de la vie? Je devais, ainsi que Rhésus, trouver une mort sans gloire, après avoir abordé à Troie pour la secourir.

LE CHOEUR.

Le malheur qu'il annonce n'a rien d'obscur; il dit assez clairement que nos alliés ont péri.

LE COCHER.

Le sort les a maltraités, et de plus, au mal il a joint le déshonneur; ce qui est un double malheur. En effet, mourir glorieusement, puisqu'il faut mourir, est toujours triste pour celui qui meurt, et en peut-il être autrement? Mais pour ceux qui survivent, c'est l'honneur et la gloire d'une famille. Nous, au contraire, nous périssons honteusement, et par notre imprudence.

Après qu'Hector nous eut placés de sa main, et qu'il nous eût donné le mot d'ordre, succombant à la fatigue, nous dormions étendus sur la terre; les gardes nocturnes ne veillaient point autour de l'armée, les armes n'étaient

point dans les rangs, et la barre qui sert à accoupler les chevaux n'était pas attachée au joug; car notre roi avait appris que vous étiez vainqueurs, et que vous menaciez les poupes ennemies : ainsi nous nous livrions au sommeil sans précaution. Moi, cependant, arraché au repos par un soin vigilant, je mesure à mes chevaux une abondante nourriture, m'attendant à les atteler pour le combat au lever de l'aurore. J'aperçois à travers les ombres épaisses deux hommes qui circulaient autour de notre armée. A mon premier mouvement ils s'effrayent, et se retirent avec précipitation. Je leur criai de ne pas s'approcher de notre troupe, les prenant pour des voleurs sortis du camp des alliés. Ils ne répondent rien; et moi non plus je n'en dis pas davantage, car je rentrai dans mon lit et m'endormis. Pendant mon sommeil, une étrange vision me poursuit : ces coursiers que j'ai nourris et que je dirigeais aux côtés de Rhésus, je les vois en songe assaillis par des loups, qui grimpent sur leur croupe, et de leurs queues frappent les flancs des chevaux pour les animer. Ceux-ci hennissaient, frémissaient de colère, et se cabraient de frayeur. Le désir de les délivrer de ces animaux féroces me réveille; car la terreur de la nuit m'avait agité. En soulevant ma tête, j'entends les gémissements des mourants. Des flots du sang qui sortait fumant de la blessure de mon maître impitoyablement égorgé jaillissent sur ma tête. Je me lève aussitôt, j'étais sans armes, et je cherchais des yeux et de la main un glaive, quand je suis frappé au défaut des côtes d'un coup d'épée, porté par un bras vigoureux; j'en puis juger au sillon profond qu'a laissé la plaie. Je tombe la tête la première : les meurtriers emmènent l'attelage et prennent la fuite... Hélas! hélas! quelles douleurs aiguës!... je ne puis plus me soutenir... Quant à notre malheur, je l'ai vu de mes yeux; mais de quelle manière ont péri les infortunés, c'est ce que je ne puis dire, ni quelle main les a frappés. Je puis soupçonner cependant que nous devons à des amis un sort si funeste.

LE CHOEUR.

Cocher de l'infortuné roi des Thraces, garde-toi d'accuser de ce forfait d'autres que nos ennemis. Hector lui-même, informé de ce désastre, vient en ces lieux ; il paraît partager la douleur qui t'accable.

HECTOR.

Auteurs de nos calamités, comment ces espions ennemis qui pénètrent au milieu du camp échappent-ils à vos regards? Comment laissez-vous honteusement égorger l'armée, sans songer à repousser l'ennemi à son approche; ou à le poursuivre dans sa retraite? Qui doit porter la peine d'un tel attentat, si ce n'est toi? C'est à toi qu'est confiée la garde de l'armée. Mais nos agresseurs se retirent impunis, ils rient de la lâcheté des Phrygiens et de l'imprudence de leur chef. Mais sachez-le bien, j'en jure par Jupiter, le supplice du fouet ou la mort punira cette négligence, ou qu'on dise qu'Hector est un lâche.

LE CHOEUR.

O ciel! quel danger menace ma tête! O souverain de cette cité, sans doute ils sont entrés lorsque je suis venu t'annoncer que la flotte des Grecs brillait de feux allumés; car mon œil vigilant ne s'est point fermé de toute la nuit, et je n'ai point cédé au sommeil, j'en jure par les sources sacrées du Simoïs. O prince, ne te courrouce point contre moi; je suis innocent du crime qui s'est commis. Si jamais par la suite il m'échappe une action ou une parole condamnable, ensevelis-moi vivant sous la terre; je ne demande point de grâce.

LE COCHER.

Pourquoi menacer ces gardes? Barbare, pourquoi cherches-tu à tromper un Barbare par des discours pleins d'artifices? C'est toi qui es l'auteur du crime; témoins ou blessés n'en accusent point d'autre que toi. Il te faudra bien de l'éloquence pour me prouver que tu n'a pas

tué tes amis, dans le désir de posséder ces superbes coursiers, pour lesquels tu portes une main meurtrière sur des amis que tu as conjurés de venir à Troie; il sont venus, et ils sont morts. Quand Pâris viola les droits sacrés de l'hospitalité, il fut moins coupable que toi, qui égorges tes alliés. Et ne dis pas qu'un Grec a pénétré en ces lieux et est l'auteur de notre perte. Comment aurait-il pu franchir les bataillons troyens, et arriver jusqu'à nous, sans être aperçu? Ta tente et la troupe des Phrygiens étaient avant la nôtre[1]. Où sont vos blessés, où sont vos morts, si, comme tu le prétends, les ennemis ont pénétré dans le camp? C'est nous qui sommes blessés, et d'autres plus maltraités ne voient plus la lumière. Non, ce ne sont pas les Grecs que nous accusons. Quel ennemi aurait pû trouver dans les ténèbres la tente de Rhésus, à moins qu'un dieu ne l'eût montrée aux meurtriers? Ils ignoraient jusqu'à son arrivée. Non, c'est une ruse grossière.

HECTOR.

Nous avons des alliés depuis aussi longtemps que l'armée grecque a envahi cette contrée, et jamais jusqu'à ce jour je n'en reçus aucun reproche; tu es le premier qui m'accuses. Non, l'envie de posséder ces superbes coursiers ne saurait me faire égorger des amis. Ulysse a commis l'attentat : quel autre parmi les Grecs aurait pu l'accomplir, ou le concevoir? Je redoute ses artifices; et mon cœur se trouble à la pensée qu'il a pu rencontrer Dolon, et l'immoler : voilà longtemps qu'il est parti, et il ne reparaît pas.

LE COCHER.

Je ne sais qui sont ces Ulysses dont tu parles; mais ce n'est pas la main d'un ennemi qui nous a frappés.

HECTOR.

Eh bien! pense ce que tu voudras, si cela te plaît ainsi.

[1] En effet, on a vu qu'Ulysse et Diomède, en fuyant pour regagner leur camp et venant de la tente de Rhésus, ont passé devant celle d'Hector.

LE COCHER.

O terre de ma patrie, que ne puis-je mourir dans ton sein!

HECTOR.

Non, tu ne mourras pas; la foule des morts est assez grande.

LE COCHER.

Où chercher un asile, quand je n'ai plus de maître?

HECTOR.

Ma maison t'est ouverte, tu y trouveras la guérison.

LE COCHER.

La main des meurtriers peut-elle me guérir?

HECTOR.

Cet homme ne cessera de répéter la même accusation.

LE COCHER.

Périsse l'auteur du crime! Ce n'est pas toi que ma bouche maudit, comme tu le prétends; mais la Justice connaît le coupable.

HECTOR.

Prenez-le, emmenez-le dans mon palais, et que vos soins complaisants imposent silence à ses plaintes. Et vous, allez à ville annoncer ces faits à Priam et aux magistrats, pour qu'ils fassent ensevelir les morts le long des grands chemins.

LE CHOEUR.

Pourquoi, après la grande prospérité de Troie, un dieu contraire la replonge-t-il dans le deuil et la désolation?... Mais ciel! que vois-je? O roi! quelle est cette divinité qui dans les airs emporte dans ses bras un corps ensanglanté? Je frissonne à la vue de ce prodige.

LA MUSE.

Troyens, vous voyez en moi une Muse adorée des sages, une des neuf sœurs, qui vient déplorer la mort de son fils, si cruellement massacré par les ennemis: son meurtrier, le fourbe Ulysse, recevra un jour le juste

châtiment de son crime. Frappée dans ce que j'avais de plus cher, ô mon fils! objet de douleur pour ta mère, je pleure sur toi. O funeste voyage vers Troie, entrepris malgré mes supplications, malgré les défenses de ton père! O tête chérie, objet de mon désespoir! Ah! malheureuse que je suis!

LE CHOEUR.

Autant qu'il est possible, sans être uni par les liens du sang, je partage ta douleur sur la perte de ton fils.

LA MUSE.

Périsse le descendant d'Œnéus [1], périsse le fils de Laërte, qui m'a ravi le plus noble des fils! périsse Hélène, qui a quitté la maison de son époux pour suivre à Troie un amant phrygien! C'est elle, ô fils chéri, qui a causé ta mort, c'est elle qui a dépeuplé des villes innombrables de leurs braves guerriers.

O fils de Philammon [2], pendant ta vie, comme après être descendu aux enfers, tu as déchiré mon cœur; car l'arrogance qui t'a perdu, et la lutte à laquelle tu provoquas les Muses, furent cause que je devins mère de ce fils infortuné. En traversant les ondes du fleuve, je m'approchai de la couche féconde du Strymon, lorsque j'allais avec les Muses sur le mont Pangée [3], riche en mines d'or, accompagnée de mélodieux instruments, pour le grand combat musical que l'habile chantre de la Thrace, Thamyris, osait engager contre nous. Il fut puni par la

[1] Diomède, fils de Tydée, dont le père était Œnéus, roi de Calydon en Étolie.

[2] Thamyris. Voici ce que dit de lui Homère, *Iliade*, II, 596-600 : « C'est là que les Muses rencontrèrent le Thrace Thamyris, et le privèrent de la voix, alors qu'il revenait du palais d'Euryte, roi » d'OEchalie. Thamyris se vantait d'obtenir le prix, même sur les » Muses, filles du puissant Jupiter. Enflammées de colère, les déesses le » rendirent aveugle, lui ravirent la voix, et Thamyris oublia l'art divin » de la lyre. » Voyez aussi Burette, *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*, X, 203.

[3] Voyez plus haut, vers 402, p. 303. Sur les mines du mont Pangée, voyez Strabon et Diodore de Sicile, et plus bas, vers 967.

privation de la lumière des outrages lancés par lui contre notre talent. Et quand je te mis au monde, par respect pour mes sœurs et pour les lois de la pudeur, je t'envoyai dans les eaux du fleuve ton père. Le Strymon, pour ne pas te laisser élever par des mains mortelles, te confia aux soins des nymphes des fontaines. Là, formé à la vertu par ces vierges célestes, ô mon fils, tu régnas sur la Thrace, et tu fus le premier des mortels. Tant que tu armais sur la terre de ta patrie tes bataillons avides de carnage, je n'ai pas tremblé pour tes jours; mais je te détournais d'aborder jamais sur le sol de Troie, sachant le sort qui t'était réservé. Mais les ambassades d'Hector, et les nombreuses députations des magistrats de cette ville, t'ont décidé à t'y rendre et à secourir tes amis. Et toi, Minerve, cause de tout ce désastre (car ni Ulysse ni le fils de Tydée, instruments du crime, n'en sont les auteurs), ne pense pas que j'ignore la part que tu y as prise. Cependant les Muses mes sœurs ont, ainsi que moi, pour ta ville une prédilection particulière, et se plaisent dans la contrée que tu chéris. Orphée, uni par le sang à mon fils Rhésus, que tu immoles, y fit briller les flambeaux des ineffables mystères; et Musée[1], ce vénérable citoyen de ta ville, celui de tous les mortels qui s'est élevé à la plus haute sagesse, fut instruit par Apollon et par mes sœurs; et, en récompense, voici mon fils que je tiens dans mes bras, et sur lequel je pleure. Mais je ne confierai point à un autre le soin des lamentations funèbres.

LE CHOEUR.

C'est donc bien injustement, Hector, que le guerrier thrace, dans ses outrages, nous accusait d'avoir tramé ce meurtre.

HECTOR.

Je le savais : il n'était pas besoin de devin pour dire

[1] Musée était né en Thrace, d'après Strabon : d'autres, cités par Suidas, le disent d'Éleusis. Selon Pausanias, il avait du moins habité Athènes. On a cru voir dans les mots suivants une allusion obscure à Socrate.

que Rhésus avait péri par une machination d'Ulysse. Quant à moi, voyant l'armée grecque envahir ma patrie, pouvais-je me dispenser d'envoyer des messages à nos amis, pour invoquer leur secours? Je l'ai fait, et Rhésus est venu, comme il le devait, partager mes dangers. Certes, je ne me réjouis pas de sa mort; je suis prêt à lui ériger un tombeau, et à brûler sur son bûcher de magnifiques vêtements. Il est venu en ami, une mort funeste nous l'enlève.

LA MUSE.

Mon fils ne descendra point dans les sombres abîmes de la terre, tant je supplierai la déesse des enfers, la fille de Cérès, qui fait mûrir les fruits, de me rendre son âme. Elle doit vouloir honorer les amis d'Orphée [1]. Pour moi, il n'en sera pas moins désormais mort et privé de la lumière; car jamais il ne pourra s'approcher de moi et jouir de la vue d'une mère. Caché dans les grottes de la contrée que sillonnent de riches mines d'argent [2], homme déifié, il y vivra comme prêtre de Bacchus et du dieu révéré des initiés [3], qui habite les roches du mont Pangée. Je chanterai bientôt la douleur de la déesse des mers [4], car la mort de son fils est dans l'ordre des destins. Mes sœurs et moi nous commencerons par te célébrer dans nos chants funèbres; ensuite nous pleurerons sur Achille, fils de Thétis. Pallas, qui t'a fait périr, ne l'épargnera pas; le carquois d'Apollon garde une de ses flèches pour lui. O tourments de la paternité, supplice

[1] Orphée avait le premier célébré les mystères de Cérès et de Proserpine. L'auteur d'un article du *Wiener lahrbuche*, t. IV, p. 217, pense que le poëte fait ici allusion aux doctrines orphiques, et à l'opinion des Égyptiens sur l'existence de ceux dont les corps étaient embaumés.

[2] Les mines de la Thrace étaient renommées.

[3] Ces paroles indiquent que ce dieu n'était pas connu de la multitude. Musgrave pense que cela s'applique à Lycurgue, roi des Édoniens, qu'on dorait sur le mont Pangée, d'après Apollodore et Strabon.

[4] J'adopte les conjectures de M. Bothe, qui donne ᾄσω au lieu de οἴσω.

des mortels, quiconque vous juge tels que vous êtes vivra sans enfants, et n'aura pas la douleur d'ensevelir ceux auxquels il donna la vie!

LE CHOEUR.

La mère de ce guerrier prendra soin de sa sépulture. Mais toi, Hector, si tu veux agir, voici le moment, le jour commence à paraître.

HECTOR.

Allez; que nos guerriers revêtent promptement leurs armes, que les coursiers soumettent au joug leurs têtes obéissantes, et que nos soldats, armés de torches, attendent le signal de la trompette tyrrhénienne; car je passerai sur l'armée des Grecs et sur leurs retranchements; j'embraserai leurs vaisseaux, et, je l'espère, les rayons du soleil qui s'avance feront luire un jour libre pour les Troyens.

LE CHOEUR.

Obéissons à notre roi; allons, couverts de nos armes, porter ses ordres à nos guerriers : peut-être le dieu qui nous protége nous donnera la victoire.

FIN DE RHÉSUS.

HÉLÈNE,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR HÉLÈNE.

La tragédie d'*Hélène* est une de celles qui justifient le reproche qu'on a fait plus d'une fois à Euripide de se livrer trop volontiers au goût du romanesque. Ici, en effet, les récits homériques sur Hélène sont laissés de côté. Le poëte adopte une autre tradition, d'après laquelle Hélène ne serait pas allée à Troie, mais en Égypte, où elle était gardée par le roi Protée. Après la mort de ce roi, son fils, Théoclymène, se disposait à épouser Hélène, lorsque survint Ménélas, jeté en Égypte par la tempête. Le sujet de la pièce est donc la réunion de Ménélas avec son épouse, qu'il ramène en Grèce. Les obstacles qu'oppose à leur départ l'amour de Théoclymène forment le nœud.

Pour expliquer la guerre de Troie, et la croyance générale que le rapt d'Hélène par Pâris en avait été la cause, Euripide suppose que Junon, irritée contre le ravisseur, au lieu de lui livrer la personne même d'Hélène, n'avait mis entre ses bras qu'un vain fantôme, un être aérien formé à sa ressemblance, et que Grecs et Troyens avaient été, comme Pâris, déçus par cette apparence trompeuse. Le fantôme rencontré à Troie par Ménélas s'évanouit dans les airs, aussitôt que celui-ci retrouve dans l'île de Pharos sa véritable épouse.

Cette Hélène double, cette nature aérienne, créée par les dieux pour jouer le rôle de la fille de Léda, est assurément une des imaginations les plus bizarres sur lesquelles on ait pu construire un drame. Toutefois l'invention n'en appartient pas à Euripide. Le poëte Stésichore, cité par Platon au neuvième livre de sa *République*, avait avant lui montré le fantôme d'Hélène suivant Pâris à Troie. Stésichore était mort vers le milieu du sixième siècle avant J.-C., c'est-à-dire environ 150 ans avant la mort d'Euripide.

Hérodote lui-même, au second livre de son Histoire (c. 112-120), rapporte cette tradition du séjour d'Hélène en Égypte, et il prétend la tenir de la bouche même des prêtres égyptiens; d'après leur récit, Hélène n'était pas dans Troie lorsque cette ville fut assiégée.

Aristophane a parodié l'*Hélène* dans une scène des *Fêtes de Cérès*. Il fait paraître Euripide et son beau-père Mnésilochus sous les traits d'Hélène et de Ménélas. Parmi les vers assez nombreux qu'il emprunte à la tragédie, il en est plusieurs qui ne se trouvent plus dans la pièce, telle que nous l'avons aujourd'hui. On en conclut que l'*Hélène* a dû avoir deux éditions. Les vers qui ne se lisent pas dans celle qui nous est parvenue devaient appartenir à l'édition perdue.

La parodie d'Aristophane nous donne aussi une indication sur la date de la représentation de l'ouvrage d'Euripide. Les *Fêtes de Cérès* ont été jouées la 21e année de la guerre du Péloponnèse, ou l'an 412 avant J.-C. On est donc autorisé à supposer que l'*Hélène* a été composée au moins un an avant cette époque.

HÉLÈNE.

PERSONNAGES.

HÉLÈNE.
TEUCER.
LE CHOEUR, composé de captives grecques.
MÉNÉLAS.
UNE VIEILLE ESCLAVE.
UN MESSAGER.
THÉONOÉ, sœur de Théoclymène.
THÉOCLYMÈNE, roi de Pharos.
UN AUTRE MESSAGER.
LES DIOSCURES.

La scène est à Pharos, île d'Égypte, près du tombeau de Protée, devant le palais de Théoclymène.

HÉLÈNE.

Ces rives sont celles du Nil aux nymphes gracieuses, qui tient lieu des pluies du ciel à l'Égypte, dont il arrose les plaines avec les neiges fondues qui grossissent son cours[1]. Protée, tant qu'il vécut, fut roi de cette terre; et, maître de l'Égypte entière, il habita l'île de Pharos. Il épousa une des nymphes de la mer, Psamathé, lorsqu'elle eut abandonné la couche d'Éole. Il en eut deux enfants, un fils, qu'il nomma Théoclymène à cause de son respect pour les dieux, et une fille d'une rare beauté, qui pendant son enfance fit les délices de sa mère, et qui, lorsqu'elle fut en âge de former les nœuds de l'hymen, reçut le nom de Théonoé; car son habileté dans les

[1] Diodore de Sicile (I, 38) attribue cette opinion sur la cause des crues du Nil à Anaxagoras, dont Euripide fut le disciple. Voyez Valckenaër, *Diatribe*.

sciences divines lui fait connaître le présent et l'avenir, don glorieux qu'elle reçut de son aïeul Nérée.

Ma patrie n'est pas sans gloire : Sparte m'a vue naître, et Tyndare est mon père. La renommée publie que Jupiter vola dans les bras de ma mère Léda, sous la forme d'un cygne qui fuyait la poursuite d'un aigle cruel, et lui déroba ainsi les plus secrètes faveurs. Je reçus le nom d'Hélène. Voici l'origine des maux que j'ai soufferts. Junon, Vénus et la vierge fille de Jupiter se disputaient l'honneur d'être reconnue pour la plus belle. Ma beauté, s'il faut appeler beau ce qui est une cause de malheur, fut le prix que Vénus offrit à Pâris, et elle obtint la victoire. Le berger de l'Ida quitte son troupeau et vole à Sparte pour prendre possession de ma personne. Mais Junon, irritée de n'avoir pas vaincu, fit de mon hymen une vaine illusion pour Pâris, et, au lieu de me donner à lui, elle livre au fils de Priam un fantôme vivant et aérien, formé à ma ressemblance. Il crut me posséder, et fut déçu par une vaine apparence.

D'autres desseins formés par Jupiter ajoutent à mes infortunes. Il allume la guerre entre les Grecs et les malheureux Phrygiens, afin de soulager la terre, notre mère commune, du poids d'une population inutile, et de faire connaître le plus vaillant des Grecs. Je tombai au pouvoir des Phrygiens (non ma personne, mais mon nom seul), et je fus le prix disputé par les armes des Grecs. Mercure m'enleva dans les airs, et, m'enveloppant d'un nuage (car la protection de Jupiter ne m'abandonna pas), il me transporta ici dans le palais de Protée, le plus sage des mortels, afin d'y conserver sans souillure ma couche pour Ménélas. Je suis restée en ces lieux, tandis que mon malheureux époux, à la tête d'une puissante armée, a été me redemander à mon ravisseur, sous les remparts de Troie. Une foule de guerriers sont morts pour ma cause sur les bords du Scamandre; et moi, victime de tant de maux, je suis l'objet des malédictions, et je passe pour avoir, en trahissant mon époux, suscité cette

guerre terrible à la Grèce. Pourquoi suis-je encore en vie? J'ai appris de Mercure que je devais encore habiter la terre illustre de Sparte avec mon époux, lorsqu'il connaîtrait que je ne suis point allée à Ilion, pour ne pas recevoir les embrassements d'un autre. Tant que Protée a joui de la lumière, mon hymen a été respecté; mais, depuis qu'il habite le séjour des ombres, son fils me poursuit de ses vœux. Fidèle à mon premier époux, je viens en suppliante sur le tombeau de Protée, pour qu'il me conserve pure à Ménélas, afin que, si mon nom est flétri parmi les Grecs, mon corps du moins reste sans tache.

TEUCER.

A quel maître appartient ce superbe palais? C'est la demeure d'un homme puissant, à en juger par sa magnificence, par cette enceinte royale et bien fortifiée. —Mais, ô dieux! que vois-je? l'affreuse image de la femme la plus détestée, de celle qui a causé ma perte et celle de tous les Grecs! Que les dieux te maudissent pour ta ressemblance avec Hélène! Si je n'étais sur une terre étrangère, ce rocher, lancé par mon bras, anéantirait en toi cette odieuse image.

HÉLÈNE.

Pourquoi donc, malheureux, qui que tu sois, me vois-tu avec horreur? Pourquoi les malheurs d'Hélène enflamment-ils ta haine contre moi?

TEUCER.

J'ai eu tort, j'ai cédé à la colère plus que je ne devais. Telle est la haine que toute la Grèce porte à la fille de Jupiter. Femme, pardonne-moi les paroles que j'ai prononcées.

HÉLÈNE.

Mais qui es-tu? d'où viens-tu en ce pays?

TEUCER.

Je suis un de ces Grecs infortunés.

HÉLÈNE.

Je ne m'étonne plus de la haine que tu portes à Hélène ; mais qui es-tu ? quelle est ta patrie, ta famille?

TEUCER.

Teucer est mon nom, mon père est Télamon, Salamine est ma patrie.

HÉLÈNE.

Quel motif t'amène sur les bords du Nil?

TEUCER.

Je viens en fugitif, banni des lieux qui m'ont vu naître.

HÉLÈNE.

Tu dois être malheureux. Qui donc te bannit de ta patrie ?

TEUCER.

Mon père Télamon. Qui pourrais-je avoir de plus cher ?

HÉLÈNE.

Quelle cause l'anime contre toi ? C'est un événement malheureux.

TEUCER.

Mon frère Ajax, mort devant Troie, a causé ma perte.

HÉLÈNE.

Quoi ! ton frère aurait-il péri de ta main?

TEUCER.

Il s'est percé lui-même de son épée.

HÉLÈNE.

Il était donc en délire? car, de sang-froid, qui se porterait à un pareil excès?

TEUCER.

Connais-tu un certain Achille, fils de Pélée?

HÉLÈNE.

J'ai ouï dire qu'il fut un des prétendants d'Hélène.

TEUCER.

A sa mort, ses armes devinrent un sujet de querelle entre ses compagnons.

HÉLÈNE.

En quoi Ajax en fut-il la victime?

TEUCER.

Un autre obtint les armes du héros, Ajax ne put survivre à cet affront.

HÉLÈNE.

Son malheur retombe donc sur toi?

TEUCER.

On me reproche de n'être pas mort avec lui.

HÉLÈNE.

Étranger, tu es donc allé à la célèbre ville d'Ilion?

TEUCER.

J'ai aidé à la détruire, et moi-même j'ai succombé à mon tour.

HÉLÈNE.

Elle est donc devenue la proie des flammes?

TEUCER.

On ne peut même reconnaître les vestiges de ses murs.

HÉLÈNE.

Malheureuse Hélène, c'est pour toi que les Phrygiens périssent!

TEUCER.

Et les Grecs aussi. Elle est l'auteur de bien des maux!

HÉLÈNE.

Combien de temps s'est-il passé depuis la ruine de la ville?

TEUCER.

Près de sept fois la révolution de l'année a ramené les moissons.

HÉLÈNE.

Combien de temps, en outre, êtes-vous restés devant Troie?

TEUCER.

Il s'est passé bien des lunes, qui ont rempli le cours de dix années.

HÉLÈNE.

Avez-vous repris la femme de Sparte?

TEUCER.

Ménélas l'a saisie lui-même par les cheveux [1].

HÉLÈNE.

As-tu vu cette infortunée, ou n'en parles-tu que par ouï-dire?

TEUCER.

Je l'ai vue de mes yeux, comme je te vois.

HÉLÈNE.

Prenez garde que les dieux ne vous aient abusés par une vaine apparence.

TEUCER.

Parle-moi d'autre chose, et non plus de cette femme.

HÉLÈNE.

Et vous croyez votre opinion si infaillible?

TEUCER.

Je l'ai vue de mes yeux, et c'est l'esprit qui voit.

HÉLÈNE.

Ménélas est-il dans son palais avec son épouse?

TEUCER.

Il n'est point dans Argos, il n'a pas revu les bords de l'Eurotas.

HÉLÈNE.

Hélas! hélas! quel malheur!... pour ceux du moins que cela touche [2].

TEUCER.

On prétend qu'il est mort avec son épouse.

HÉLÈNE.

Est-ce que le trajet n'était pas le même pour tous les Grecs?

TEUCER.

Oui, mais la tempête les a dispersés.

[1] Voyez *les Troyennes*, vers 882; et *Andromaque*, vers 402.

[2] Hélène, après sa première exclamation, craint de se trahir, et ajoute les mots qui suivent.

HÉLÈNE.

Dans quels parages de la mer les a-t-elle assaillis?

TEUCER.

Ils étaient au milieu de la mer Égée.

HÉLÈNE.

Et personne n'a su, depuis, que Ménélas ait touché le rivage?

TEUCER.

Personne : le bruit de sa mort s'est répandu dans la Grèce.

HÉLÈNE.

(*A part.*) Je suis perdue! (*Haut.*) Et la fille de Thestias vit-elle encore?

TEUCER.

C'est Léda que tu veux dire? Elle n'est plus.

HÉLÈNE.

Est-ce le déshonneur d'Hélène qui l'a fait mourir?

TEUCER.

On le dit; elle s'est suspendue à un lacet fatal.

HÉLÈNE.

Les fils de Tyndare sont-ils encore au nombre des vivants?

TEUCER.

Oui et non; il y a sur eux un double récit.

HÉLÈNE.

Quel est le meilleur? Ah! malheureuse que je suis!

TEUCER.

On dit que, changés en astres, ils sont devenus dieux.

HÉLÈNE.

Voilà qui est bien. Et quel est l'autre?

TEUCER.

On prétend qu'ils se sont donné la mort à cause de leur sœur. Mais c'est assez de paroles; je ne veux pas renouveler mes douleurs. Le motif qui m'amène à cette demeure royale est le désir de voir la prophétesse Théonoé; aide-moi à la trouver, afin que ses oracles m'enseignent de quel côté je dois diriger ma course,

pour aborder heureusement dans l'ile de Chypre, où Apollon m'a promis un asile auquel je donnerais le nom de Salamine[1], en mémoire de ma première patrie.

HÉLÈNE.

Étranger, tu sauras bien trouver ta route; mais fuis cette terre avant que le fils de Protée, qui règne en ce pays, ne t'ait vu : il est à la chasse avec ses chiens ardents à poursuivre les animaux sauvages. Il fait périr tous les Grecs qui tombent en sa puissance. Quant au motif de cette barbarie, ne cherche pas à l'apprendre; je me tairai, car que te servirait de le savoir?

TEUCER.

Femme, je te rends grâce; puissent les dieux te récompenser de tes bienfaits! Tu as les traits d'Hélène, mais ton cœur est bien différent. Puisse-t-elle périr dans l'angoisse et ne jamais revoir les bords de l'Eurotas! Toi, femme, puisses-tu vivre toujours heureuse!

(Il sort.)

HÉLÈNE.

O quelles douleurs cruelles j'ai à déplorer! A quel genre de lamentations m'abandonner? quels accents ferai-je entendre? des sanglots, des chants funèbres, ou des cris de désespoir?

Vierges ailées, filles de la Terre, Sirènes mélodieuses[2], venez accompagner mes gémissements avec le son plaintif du chalumeau ou de la flûte libyenne; que vos larmes soient en accord avec mes maux déplorables, vos douleurs avec mes douleurs, vos chants avec mes chants; que Proserpine envoie des chœurs lugubres répondant à mes lamentations, afin que dans le séjour ténébreux l'époux

[1] Ambiguam tellure nova Salamina futuram.
HORACE, I, ode 7.

[2] On plaçait souvent des figures de sirènes sur les monuments funèbres; peut-être le tombeau de Protée en était-il orné.

que je pleure reçoive avec joie nos hymnes en l'honneur des morts.

LE CHOEUR.

J'étais au bord de la mer azurée à étendre sur le gazon frais et sur les tendres roseaux des robes de pourpre, pour les exposer aux rayons dorés du soleil[1]. Tout à coup des cris douloureux ont retenti; j'ai entendu un bruit plaintif, semblable aux tristes gémissements d'une Nymphe ou d'une Naïade solitaire, dont la voix lamentable rappelle son époux qui a fui dans les montagnes, et fait résonner sous les grottes champêtres les regrets de ses amours.

HÉLÈNE.

Hélas! hélas! jeunes Grecques, qui êtes devenues la proie d'un pirate barbare, un Grec, arrivé en ces lieux à travers les mers, m'a apporté d'éternels sujets de larmes, la ruine d'Ilion, livrée aux flammes à cause de moi, auteur de tant de massacres, à cause de mon nom fatal. Léda n'a pu supporter le déshonneur de sa fille, elle s'est pendue de désespoir. Mon époux est mort après avoir longtemps erré sur les mers; mes frères, Castor et Pollux, noble couple, ornement de leur patrie, ont disparu de la terre; ils ont quitté les champs où retentissaient les pas de leurs coursiers, et les bords de l'Eurotas couverts de roseaux, théâtre de leurs jeux brillants.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! ô Hélène, que ton sort est funeste, que ta destinée est cruelle! Une vie bien malheureuse t'échut en partage, lorsque Jupiter t'engendra en volant du haut du ciel dans les bras de ta mère, sur les ailes d'un cygne blanc comme la neige. Quel malheur te manque-t-il?

[1] Jules Pollux, I, 49 : « La teinture de pourpre aime le soleil; la » lumière ranime son éclat, et rend ses reflets plus vifs et plus » brillants. »

Ta mère n'est plus; les jumeaux chéris de Jupiter ont perdu leur bonheur; tu vis loin du sol de ta patrie, et la renommée publie que tu t'es livrée aux embrassements d'un Barbare. Ton époux a perdu la vie dans les flots; ta vue ne réjouira plus le palais de tes pères et le temple d'airain de Minerve.

HÉLÈNE.

Hélas! hélas! lequel des Phrygiens, lequel des Grecs a fait tomber ce pin funeste sur lequel le fils de Priam traversa les mers, pour venir dans mes foyers et posséder ma fatale beauté? La perfide Vénus répand la mort et le carnage; Grecs et Phrygiens sont les victimes de sa fureur. Ah! malheureuse que je suis! Sur son trône d'or, Junon, l'auguste épouse de Jupiter, envoie le rapide fils de Maïa, qui m'enlève à travers les airs, au moment où je cueillais des roses et les réunissais dans mon sein pour le temple d'airain de Minerve, et il me dépose sur cette triste terre; je deviens le sujet d'une querelle fatale entre la Grèce et les fils de Priam, et sur les bords du Simoïs un déshonneur non mérité poursuit mon nom.

LE CHOEUR.

Tu as bien des sujets de douleur, je le sais; mais il faut supporter avec patience les maux inévitables de la vie.

HÉLÈNE.

Chères compagnes, à quelle destinée suis-je attachée? Ma mère, en me mettant au monde, a-t-elle voulu montrer aux hommes un prodige? car nulle femme, ni Grecque, ni Barbare, n'a jamais enfanté une blanche enveloppe comme l'œuf dans lequel, dit-on, Léda me mit au monde. Ma vie est un prodige et un tissu de calamités: Junon et ma beauté en sont la double cause. Plût au ciel que ces traits, comme les couleurs d'une statue[1], pussent être effacés et devenir difformes! Plût

[1] Il est bien connu maintenant que l'on peignait aussi les statues. Voy. Platon, *Rép.*, l. IV; Pausanias, VII, 26; Virgile, *Æneid.*, I, 493; XII, 67; Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 10.

au ciel que les Grecs pussent perdre la mémoire de la mauvaise renommée qui me poursuit, et conserver le souvenir de ma vertu! Qu'un seul revers envoyé par les dieux vienne fondre sur nous, quoique cruel, il est cependant supportable; mais je suis en proie à mille calamités. D'abord je suis déshonorée sans être coupable; et des accusations injustes sont plus pénibles que des reproches mérités. Ensuite les dieux m'ont enlevée de ma terre natale pour me transporter parmi les Barbares; j'ai perdu tout ce qui m'était cher; née libre, je suis esclave; car chez les Barbares tous sont esclaves, hors un seul. Il me restait une ancre dans la tempête, l'espoir que mon époux viendrait me délivrer; il est mort, il n'est plus. Ma mère a péri, et je suis la cause de sa mort; accusation injuste, il est vrai, mais enfin cette accusation n'en pèse pas moins sur moi. Et ma fille, qui était l'ornement de ma maison, la gloire de sa mère, ma chère fille est condamnée à vieillir dans une éternelle virginité. Enfin les fils de Jupiter, les nobles Dioscures, ne sont plus parmi les vivants. Ainsi tout m'est contraire, et je puis me regarder comme morte, quoique je vive encore. Enfin, pour dernière infortune, si je retourne dans ma patrie, on me jettera dans les fers; car on ne doute point que je ne sois l'Hélène d'Ilion, venue avec Ménélas. Si mon époux vivait encore, il m'aurait reconnue aux signes mutuels dont nous étions convenus, et qui n'étaient connus que de nous seuls[1]. Mais ce n'est plus possible; je ne le verrai plus? Pourquoi vivre encore? quel sort puis-je espérer? Faut-il, pour un échange d'infortune, devenir l'épouse d'un Barbare, et m'asseoir à sa table opulente? Ah! lorsqu'un époux est odieux à sa femme, alors la vie aussi lui est odieuse; mieux vaut mourir. Choisissons donc une mort honorable. Se suspendre à un nœud fatal est une fin déshonorante, même pour les esclaves; le glaive

[1] On voit que le poëte prépare la reconnaissance.

a quelque chose de plus noble, et c'est une voie plus courte pour se délivrer de la vie. Tel est l'abîme de maux où je suis tombée. La beauté, qui fait le bonheur des autres femmes, a causé ma ruine.

LE CHOEUR.

Hélène, quel que soit cet étranger, n'ajoute pas une foi sans réserve à tout ce qu'il t'a dit.

HÉLÈNE.

Il a dit assez clairement que mon époux était mort.

LE CHOEUR.

Bien des choses que l'on dit sont des mensonges.

HÉLÈNE.

Ce qu'il y a de vrai dans ces paroles est trop évident.

LE CHOEUR.

Tu es plus portée à voir le mal que le bien.

HÉLÈNE.

C'est la frayeur qui s'empare ainsi de mon âme.

LE CHOEUR.

Quelles sont pour toi les dispositions de ceux qui habitent ce palais ?

HÉLÈNE.

Tous sont mes amis, excepté celui qui veut m'avoir pour épouse.

LE CHOEUR.

Sais-tu ce qu'il faut faire? Quitte ce tombeau..

HÉLÈNE.

A quel conseil veux-tu en venir?

LE CHOEUR.

Entre dans le palais, et demande à la fille de la Néréide, à Théonoé, qui sait tout, si ton époux voit encore le jour, ou s'il a perdu la vie; et une fois bien instruite, livre-toi, selon sa réponse, à la joie ou à la douleur. Mais, avant d'être certaine de rien, que te servira de t'affliger? Crois-moi, quitte ce tombeau, et va trouver la jeune vierge, qui t'apprendra ce que tu veux savoir. Pouvant trouver ici la vérité, pourquoi la chercher ailleurs? Je veux t'accompagner dans le palais,

et consulter avec toi l'oracle de la jeune vierge. Il convient à une femme de secourir une femme.

HÉLÈNE.

Chères amies, je suivrai vos conseils : entrez avec moi dans le palais, afin de connaître mes sujets de douleur.

LE CHOEUR.

Je t'obéis avec joie.

HÉLÈNE.

Jour malheureux! quel récit lamentable vais-je entendre?

LE CHOEUR.

Ne t'afflige pas d'avance par de sinistres présages.

HÉLÈNE.

Hélas! qu'est-il arrivé à mon époux infortuné? jouit-il encore de la clarté du soleil et des astres, ou bien habite-t-il les profondeurs de la terre avec les morts?

LE CHOEUR.

Augure mieux de l'avenir, quel qu'il soit.

HÉLÈNE.

C'est toi que j'invoque, c'est toi que j'adjure, Eurotas, aux bords couverts de roseaux verdoyants, apprends-moi si la renommée qui publie la mort de mon époux est véridique.

LE CHOEUR.

Que signifient ces exclamations insensées?

HÉLÈNE.

Je suspendrai mon cou à un lacet meurtrier, ou j'enfoncerai un glaive acéré dans mon sein, victime sanglante offerte aux trois déesses, et au berger qui sur le mont Ida les célébra au son de son chalumeau.

LE CHOEUR.

Que les dieux détournent sur d'autres ces malheurs et assurent ta prospérité!

HÉLÈNE.

O Troie, ô ville malheureuse, tu péris par un crime qui n'a point été accompli! Le sang et les larmes, voilà

les présents que Vénus t'a faits par mes mains; dans la misère, tu accumules douleurs sur douleurs : les mères ont vu périr leurs fils, les jeunes filles ont porté leurs cheveux en offrande sur le tombeau de leurs frères, près des rives du Scamandre. La Grèce a poussé des cris de douleur; dans son désespoir, elle s'est meurtri la tête à grands coups, elle a fait ruisseler le sang de ses joues. Heureuse vierge d'Arcadie, belle Calisto, qui montas jusqu'à la couche de Jupiter, sous la forme d'un quadrupède, combien tu fus plus heureuse que ma mère, toi qui avec tes membres hérissés, ton aspect farouche, et la figure d'une lionne[1], as trouvé le terme de tes souffrances! Heureuse encore la fille de Mérope, que Diane chassa du chœur des nymphes à cause de sa beauté, et transforma en biche aux cornes dorées! C'est ma beauté qui a causé la ruine de Pergame, c'est elle qui a causé la ruine des Grecs.

MÉNÉLAS, *seul.*

Pélops, toi qui, dans Pise, vainquis jadis Œnomaüs à la course des chars, ah! lorsque tes membres coupés en morceaux furent servis aux dieux dans un festin, que n'as-tu perdu la vie parmi eux, avant d'avoir donné le jour à mon père Atrée, qui, de son union avec Aérope, engendra une noble couple, Agamemnon, et moi, Ménélas! Il est glorieux, je pense, et je le dis sans orgueil, d'avoir transporté une nombreuse armée à travers les mers sous les murs de Troie, sans rien exiger par la contrainte, avec la seule autorité d'un roi sur les peuples libres de la Grèce. Plusieurs ont succombé dans cette périlleuse entreprise; mais d'autres, échappés aux dangers de la mer, ont rapporté dans leur patrie les noms de ceux qui sont morts avec gloire. Pour moi,

[1] Calisto fut changée en ourse, et non pas en lionne, selon les traditions mythologiques; sa métamorphose est racontée par Ovide, *Métamorph.*, II.

errant et battu des flots depuis que j'ai détruit les tours d'Ilion, je désire en vain revoir ma patrie; les dieux ne daignent pas m'accorder l'objet de mes vœux : jeté tour à tour sur les rivages déserts de la Libye et dans des ports inhospitaliers, à peine je m'approche de ma patrie, que les vents me repoussent, et jamais un souffle favorable n'enfle mes voiles jusqu'au port désiré : et maintenant, malheureux naufragé, après avoir vu périr mes amis, je suis jeté sur ces bords inconnus, où mon vaisseau s'est brisé contre les rochers; il ne m'est resté que la carène et quelques débris, sur lesquels je me suis sauvé à grand'peine et par un bonheur inespéré, avec Hélène, que j'ai arrachée des mains des Troyens. J'ignore le nom de cette contrée et le peuple qui l'habite : je rougis de me moutrer à la foule, et d'étaler mes haillons[1]; la honte me fait cacher ma misère. Celui qui d'un rang élevé tombe dans la détresse souffre bien plus cruellement de cet état nouveau pour lui, que celui qui fut toujours misérable. Cependant le besoin me presse, je manque de pain, je manque d'habits pour couvrir mon corps. C'est ce qu'il est facile de reconnaître; je suis revêtu de lambeaux échappés au naufrage; la mer a englouti les manteaux, les riches vêtements, et tout le luxe de la parure. J'ai laissé dans une grotte voisine l'épouse qui est la cause de tous mes malheurs; je l'ai confiée à la garde du petit nombre d'amis qui me restent, et j'erre seul en ces lieux, pour chercher de quoi subvenir aux besoins de mes compagnons. En voyant ce palais orné de créneaux, ces portes dont l'aspect annonce l'opulence, je me suis approché : j'espère trouver dans cette riche demeure des secours pour mes matelots. Quant à ceux qui n'ont pas de quoi vivre, le voulussent-ils, ils ne pourraient pas nous servir. Holà! n'y a-t-il pas un

[1] On se rappelle les plaisanteries d'Aristophane contre les héros couverts de haillons qu'Euripide met souvent en scène. Voyez *les Acharniens*, 411.

portier qui aille annoncer ma misère aux maîtres de ce palais?

UNE VIEILLE ESCLAVE.

Qui frappe à cette porte? Retire-toi; ta présence devant cette entrée est importune à mes maîtres, sinon tu cours risque de mourir; tu es Grec, et il n'y a point ici d'asile pour eux.

MÉNÉLAS.

O vieille, tout ce que tu dis là est fort bien; j'obéirai, mais parle avec plus de douceur.

LA VIEILLE.

Retire-toi, étranger; j'ai la mission expresse d'empêcher aucun Grec d'approcher de ce palais.

MÉNÉLAS.

Ah! ne me repousse pas, n'use pas de violence.

LA VIEILLE.

Tu ne veux pas m'écouter : la faute en est à toi.

MÉNÉLAS.

Va annoncer à tes maîtres...

LA VIEILLE.

Il m'en coûterait cher d'aller porter tes paroles.

MÉNÉLAS.

J'ai fait naufrage, je demande l'hospitalité; ce sont des droits inviolables.

LA VIEILLE.

Va t'adresser à quelque autre maison.

MÉNÉLAS.

Non, j'entrerai dans celle-ci; laisse-toi fléchir.

LA VIEILLE.

Tu te rends bien incommode; on te chassera de force.

MÉNÉLAS.

Hélas! où est ma vaillante armée?

LA VIEILLE.

Peut-être étais-tu ailleurs un personnage respectable; mais tu n'es rien ici.

MÉNÉLAS.

O fortune! comme on m'outrage indignement!

LA VIEILLE.

Pourquoi tes yeux se remplissent-ils de larmes? Qui cause ta douleur?

MÉNÉLAS.

Le souvenir de mes prospérités passées.

LA VIEILLE.

Eh bien, va-t'en gratifier tes amis de tes larmes.

MÉNÉLAS.

Quel est ce pays? A qui cette demeure royale?

LA VIEILLE.

Ce palais est celui de Protée; cette contrée est l'Égypte.

MÉNÉLAS.

L'Égypte! ah malheureux! où les vents m'ont-ils jeté!

LA VIEILLE.

Qu'as-tu donc à reprocher aux habitants des bords du Nil?

MÉNÉLAS.

Je n'ai rien à leur reprocher; je gémis de ma fortune.

LA VIEILLE.

Bien d'autres sont malheureux; tu n'es pas le seul.

MÉNÉLAS.

Le roi que tu m'as nommé est-il dans ce palais?

LA VIEILLE.

Ce monument est son tombeau; son fils règne en sa place.

MÉNÉLAS.

Où est-il? est-il dehors, ou dans le palais?

LA VIEILLE.

Il n'est pas dedans, mais c'est l'implacable ennemi des Grecs.

MÉNÉLAS.

Quel est le sujet de cette haine dont je suis la victime?

LA VIEILLE.

Hélène, la fille de Jupiter, habite ce palais.

MÉNÉLAS.

Qu'as-tu dit? quel nom est sorti de ta bouche? répète-le-moi.

LA VIEILLE.

La fille de Tyndare, qui vivait jadis à Sparte.

MÉNÉLAS.

D'où venait-elle? Comment expliquer ce prodige?

LA VIEILLE.

Elle est partie de Lacédémone pour venir en ces lieux.

MÉNÉLAS.

Quand? — (*A part.*) Aurait-on enlevé mon épouse dans la grotte?

LA VIEILLE.

Étranger, c'était avant que les Grecs n'allassent devant Troie. Mais éloigne-toi de ce palais; le trouble a envahi la demeure royale. Tu es venu mal à propos; et si mon maître te surprenait, la mort serait le don d'hospitalité qui t'attendrait. Pour moi, j'aime les Grecs; n'en juge pas par la dureté des paroles que m'a inspirées la crainte de mon maître.

(Elle rentre.)

MÉNÉLAS, *seul.*

Que dire? Que penser de cet étrange événement? N'est-ce pas un nouveau malheur ajouté à mes autres malheurs, si après avoir ramené de Troie mon épouse, que j'ai laissée dans une grotte, je retrouve dans ce palais une autre Hélène qui porte le même nom? Elle est fille de Jupiter, a-t-elle dit. Existerait-il sur les bords du Nil un mortel qui porte le nom de Jupiter? car celui qui habite le ciel est unique. Est-il une autre Sparte que celle qu'arrose l'Eurotas aux bords couverts de roseaux [1]? Le nom de Tyndare n'est connu qu'une seule fois. Est-il des pays qui portent les noms de Troie et de Lacédémone? Mon esprit incertain ne sait à quoi s'arrêter. Souvent,

[1] Voyez une note sur le vers 391 d'*Iphigénie en Tauride*, p. 86.

dans des régions différentes, des villes et des femmes portent des noms semblables. Il n'y a donc là rien d'étonnant. Je ne veux point me dérober par la fuite au danger que m'annonce cette esclave. Il n'est pas d'homme au cœur assez barbare pour me refuser la nourriture, lorsqu'il apprendra mon nom. L'embrasement de Troie est fameux dans tout l'univers, et moi qui l'ai allumé, je ne suis inconnu dans aucun pays. J'attendrai le maître de ce palais. J'ai d'ailleurs un double moyen d'échapper. Si je le trouve inexorable, je me cacherai, et je reviendrai aux débris de mon vaisseau; s'il se montre accessible à la pitié, je lui demanderai les secours que réclame ma situation présente. C'est le comble de la misère, pour un homme qui est roi lui-même, de mendier sa vie auprès des rois ses égaux! Ainsi le veut la nécessité : c'est un adage des sages, et non de moi, rien n'est plus fort que la nécessité.

LE CHOEUR.

Je viens d'entendre dans la demeure royale la vierge prophétesse, qui a déclaré que Ménélas n'est point descendu dans le noir Érèbe, et que la terre ne le couvre pas encore; mais qu'il erre de mers en mers sans pouvoir aborder dans sa patrie, qu'il a vu périr ses amis, et que depuis son départ de Troie il est à la merci des flots, qui le poussent de rivage en rivage.

HÉLÈNE.

Je reviens vers ce tombeau me livrer à la joie que m'inspire la réponse de Théonoé; la vérité parle par sa bouche. Mon époux, dit-elle, voit encore la lumière; mais, errant çà et là sur les mers, ce n'est qu'après de longues et pénibles épreuves qu'il trouvera le terme de

[1] On voit ici un de ces cas rares dans les tragédies grecques, où le Chœur a quitté la scène. Hélène, au vers 330, a dit au Chœur : « Entrez avec moi dans le palais, » et il répond : « Je t'obéis avec joie. » Il a donc quitté le théâtre avant l'arrivée de Ménélas.

ses souffrances. Mais il est une chose qu'elle n'a pas dite, c'est s'il aborderait sain et sauf; et moi, j'ai négligé de m'en informer, dans ma joie de le savoir vivant. Elle assure qu'il n'est pas loin de ces lieux, et qu'il a fait naufrage avec un petit nombre d'amis. O quand viendras-tu, cher époux? combien ta présence est désirée!... Mais quel est cet homme? suis-je entourée de piéges par le fils impie de Protée[1]? Courons vers le tombeau, avec l'agilité d'une Bacchante ou d'une cavale rapide. Qu'il a l'air farouche; il me poursuit comme un chasseur.

MÉNÉLAS.

Toi qui cours avec tant d'empressement vers ce tombeau où brûlent de saintes offrandes, arrête; pourquoi fuir? rien n'égale la surprise et le saisissement que j'éprouve à ta vue.

HÉLÈNE.

O femmes, il porte les mains sur moi; il veut m'arracher de ce tombeau, et me livrer au tyran dont je fuis l'hymen.

MÉNÉLAS.

Je ne suis point un ravisseur; et je ne sers point les méchants.

HÉLÈNE.

Ton corps est vêtu de lambeaux bien informes.

MÉNÉLAS.

Cesse de craindre, arrête tes pas fugitifs.

HÉLÈNE.

Je m'arrête, car je touche l'asile sacré.

MÉNÉLAS.

Qui es-tu, femme? quels traits ont frappé ma vue?

HÉLÈNE.

Toi-même, qui es-tu? j'ai la même chose que toi à dire.

MÉNÉLAS.

Non, jamais je n'ai vu de ressemblance plus parfaite.

[1] Sur le culte de Protée en Égypte, voyez Hérodote, II, 112.

HÉLÈNE.

O dieux! car c'est un bienfait des dieux [1], de reconnaître ses amis.

MÉNÉLAS.

Es-tu Grecque, ou née dans ce pays?

HÉLÈNE.

Je suis Grecque. A ton tour, apprends-moi qui tu es.

MÉNÉLAS.

Je te trouve la plus entière ressemblance avec Hélène.

HÉLÈNE.

Et moi, je te trouve tout semblable à Ménélas : je ne sais que dire.

MÉNÉLAS.

Tu vois en effet devant toi ce mortel infortuné.

HÉLÈNE.

O que tu as tardé à venir dans les bras de ton épouse!

MÉNÉLAS.

Quelle épouse?... Ne touche pas à mes vêtements.

HÉLÈNE.

Celle que t'a donnée Tyndare, mon père.

MÉNÉLAS.

O divine Hécate, que tes apparitions me soient propices!

HÉLÈNE.

Je ne suis pas un des ministres nocturnes d'Hécate.

MÉNÉLAS.

Je ne suis certes pas le mari de deux femmes.

HÉLÈNE.

Eh! quelle autre que moi l'hymen t'a-t-il soumise?

MÉNÉLAS.

Celle que je ramène de Troie, et qui est cachée dans une grotte voisine.

[1] Le grec dit : « c'est un dieu. » Expression semblable à celle de Pline, *Hist. nat.*, II, 7 : « Deus est mortali juvare mortalem. » Ovide, *Métamorphoses*, IV, 443 :

Mihi numinis instar
Germanam vidisse dabis.

HÉLÈNE.

Tu n'as pas d'autre épouse que moi.

MÉNÉLAS.

Suis-je dans mon bon sens, ou mes yeux m'abusent-ils?

HÉLÈNE.

En me voyant, ne reconnais-tu pas ton épouse?

MÉNÉLAS.

Oui, l'image est fidèle, elle ébranle ma certitude.

HÉLÈNE.

Regarde : qui mieux que toi peut me reconnaître?

MÉNÉLAS.

Tu lui ressembles en tout, je ne puis le nier.

HÉLÈNE.

A qui donc ajouteras-tu foi, si ce n'est à tes yeux?

MÉNÉLAS.

Ce qui m'ébranle, c'est que j'ai une autre épouse.

HÉLÈNE.

Je ne suis point allée à Troie, c'est un fantôme à ma place.

MÉNÉLAS.

Qui peut créer des corps vivants?

HÉLÈNE.

L'Éther, dont fut formée, par la puissance divine, l'épouse que tu as avec toi.

MÉNÉLAS.

Et quel dieu en est l'auteur? car tu dis là des choses bien imprévues.

HÉLÈNE.

Junon fit cette substitution pour empêcher Pâris de me posséder.

MÉNÉLAS.

Comment donc étais-tu à la fois en ces lieux et à Troie?

HÉLÈNE.

Mon nom pouvait être en plusieurs lieux à la fois, mais non mon corps.

MÉNÉLAS.

Laisse-moi; j'ai déjà bien assez d'infortunes.

HÉLÈNE.

Tu m'abandonnes donc, et tu emmèneras ce vain fantôme?

MÉNÉLAS.

Adieu, toi qui ressembles tant à Hélène!

HÉLÈNE.

Je me meurs: je n'ai retrouvé mon époux que pour le perdre.

MÉNÉLAS.

Les pénibles travaux que j'ai soufferts sont des preuves plus fortes que tes paroles.

HÉLÈNE.

Hélas! est-il une femme plus malheureuse que moi? Ce que j'ai de plus cher m'abandonne; jamais je ne reverrai les Grecs ni ma patrie.

UN MESSAGER.

O Ménélas, je te trouve enfin, après tant de recherches et de courses sur cette terre barbare, où tes compagnons m'ont envoyé.

MÉNÉLAS.

Qu'y a-t-il? avez-vous été dépouillés par les Barbares?

LE MESSAGER.

Un prodige, moins encore de nom que de fait.

MÉNÉLAS.

Parle; tu apportes quelque nouvelle importante, à en juger par ton empressement.

LE MESSAGER.

Je dis que tu as perdu le fruit de tant de travaux.

MÉNÉLAS.

Tu rappelles d'anciennes infortunes; mais quelle est la nouvelle?

LE MESSAGER.

Ton épouse s'est évanouie dans les airs, elle a disparu et s'est perdue dans le ciel, en quittant la grotte où nous la gardions ; seulement elle s'est écriée : « Malheureux » Phrygiens, et vous Grecs, vous êtes morts pour moi » sur les rives du Scamandre, par les artifices de Junon, » croyant Hélène dans les bras de Pâris, qui ne la pos- » séda jamais. Fidèle à l'arrêt du destin, j'ai accompli » le temps qui m'était prescrit, et je retourne au ciel, » mon père. L'infortunée fille de Tyndare a vu son nom » déshonoré par d'injustes imputations. » — Mais salut, fille de Léda ! tu étais donc ici ? et moi je venais annoncer ton essor vers la région des astres, ignorant que ton corps traversât les airs sur des ailes. Mais je ne te laisserai pas désormais tourner en ridicule les inutiles travaux que tu as causés à ton époux et à ses compagnons devant Troie.

MÉNÉLAS.

C'est cela même : ton récit s'accorde avec ce qu'elle vient de me dire. O jour désiré, qui me permet de te presser dans mes bras !

HÉLÈNE.

O Ménélas, le plus chéri des époux ! bien du temps s'est passé, mais le bonheur luit enfin pour moi. O mes amies, avec quelle joie je retrouve et j'embrasse mon époux, après un si long temps !

MÉNÉLAS.

Moi de même : entre tant de choses que j'aurais à te dire, je ne sais par laquelle commencer.

HÉLÈNE.

Tout mon corps frémit de joie, et en même temps je verse des larmes; je presse mon époux dans mes bras, et je retrouve mon bonheur perdu. O mon époux ! ô doux aspect !

MÉNÉLAS.

Je ne me plains plus de mon sort; je possède la fille de Jupiter et de Léda, celle dont les deux frères aux blancs

coursiers honorèrent jadis l'hymen en portant les torches nuptiales, celle que les dieux m'avaient ravie.

HÉLÈNE.

Les dieux nous envoient un sort meilleur. Ton voyage périlleux, mais enfin prospère, nous a réunis, ô mon époux, quoique bien tard ; cependant puisse la fortune me sourire !

MÉNÉLAS.

Oui, qu'elle te soit favorable ! Je fais les mêmes vœux. Dieux ! exaucez sa prière ; de nos deux cœurs l'un ne peut être malheureux sans que l'autre partage sa misère.

HÉLÈNE.

Chères amies, nos maux passés ne sont plus rien, nous n'en souffrons plus : je possède enfin mon époux, dont j'ai attendu le retour de Troie depuis tant d'années.

MÉNÉLAS.

Nous sommes enfin l'un à l'autre. Après tant de jours passés dans la peine, la fraude de Junon s'est dévoilée. Mais à présent mes larmes sont de la joie ; elles me donnent plus de plaisirs que de douleurs.

HÉLÈNE.

O dieux ! qui l'eût jamais espéré ? contre toute attente, je te sens sur mon cœur.

MÉNÉLAS.

Et moi qui t'avais crue partie vers la ville de l'Ida, vers les tours de la malheureuse Ilion ! Au nom des dieux, comment as-tu été enlevée de mon palais ?

HÉLÈNE.

Hélas ! hélas ! quel amer souvenir tu réveilles ! quel amer récit tu demandes !

MÉNÉLAS.

Parle ; il faut connaître toutes les faveurs des dieux.

HÉLÈNE.

J'ai en horreur ce récit douloureux.

MÉNÉLAS.

Fais-le-moi cependant ; le récit des maux passés n'est pas sans charme.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas vers la couche d'un jeune étranger qu'un navire ailé m'a conduite; l'amour ne m'a pas portée sur ses ailes vers un hymen coupable.

MÉNÉLAS.

Quel dieu ou quel destin t'a enlevée à ta patrie?

HÉLÈNE.

Le fils de Jupiter me porta sur les bords du Nil.

MÉNÉLAS.

O prodige! ô étrange récit!

HÉLÈNE.

Mes yeux se remplissent de larmes : l'épouse de Jupiter m'a perdue.

MÉNÉLAS.

Junon? à quels maux voulait-elle te livrer?

HÉLÈNE.

Sources sacrées de l'Ida, fraîches fontaines où les trois déesses parérent leur beauté, de là partit le jugement qui me fut si fatal.

MÉNÉLAS.

Est-ce à cause de ce jugement que Junon t'a envoyé ces maux?

HÉLÈNE.

Ce fut pour m'enlever

MÉNÉLAS.

Comment? parle.

HÉLÈNE.

A Pâris, auquel Vénus m'avait promise.

MÉNÉLAS.

Infortunée!

HÉLÈNE.

Oui, infortunée! elle me transporta ainsi en Égypte.

MÉNÉLAS.

Et ensuite elle mit un fantôme en ta place, comme tu me l'as raconté?

HÉLÈNE.

Quelles calamités dans notre maison! O ma mère! hélas!

MÉNÉLAS.

Que dis-tu?

HÉLÈNE.

Ma mère n'est plus: un lacet funeste a terminé ses jours flétris par mon déshonneur.

MÉNÉLAS.

Hélas! Et ma fille Hermione vit-elle encore?

HÉLÈNE.

Privée des doux noms d'épouse et de mère, elle gémit sur la honte de mon coupable hymen.

MÉNÉLAS.

O Pâris, qui as ruiné ma maison de fond en comble, tu t'es perdu toi-même en faisant périr des milliers de guerriers grecs.

HÉLÈNE.

Et moi, infortunée, objet de la haine générale, une déesse m'enlève à ma patrie, à mon époux, parce que j'ai quitté, sans l'avoir voulu, ma maison et ma famille pour un hymen honteux.

LE CHOEUR.

Si à l'avenir vous jouissez d'un sort prospère, il compensera vos souffrances passées.

LE MESSAGER.

O Ménélas! permets que je prenne aussi part à votre joie, quoique je n'en connaisse qu'imparfaitement le sujet.

MÉNÉLAS.

Oui, vieillard, tu peux aussi te mêler à notre entretien.

LE MESSAGER.

Celle-ci n'est-elle pas l'auteur des maux que nous avons eu à souffrir devant Troie?

MÉNÉLAS.

Ce n'est pas elle; les dieux nous trompaient; un fantôme aérien abusait nos sens.

LE MESSAGER.

Que dis-tu? nous avons subi tant de travaux pour un vain fantôme?

MÉNÉLAS.

Triste effet de la vengeance de Junon, et de la querelle des trois déesses.

LE MESSAGER.

Voilà donc ta véritable épouse?

MÉNÉLAS.

C'est elle-même, tu peux m'en croire.

LE MESSAGER.

O ma fille, combien la fortune est une déesse inconstante, variable et mobile! L'un souffre, l'autre, sans avoir souffert, meurt misérablement. Toi et ton époux, vous avez connu l'adversité: toi par la calomnie, lui par son ardeur belliqueuse. Tous ses efforts lui ont été inutiles, et maintenant il obtient le bonheur qu'il a longtemps cherché, lorsqu'il ne fait aucun effort pour l'atteindre. Tu n'as donc pas déshonoré ton vieux père ni les Dioscures! tu n'es pas coupable des crimes dont on t'accuse! Je renouvelle en ce moment ton hyménée, je crois voir les torches sacrées que je portais auprès du char traîné par quatre chevaux, qui vous conduisait tous deux au sortir de votre demeure fortunée. Celui-là est un méchant serviteur, qui ne se réjouit pas du bonheur de ses maîtres, qui ne s'afflige pas de leurs revers. Quoique né dans une condition servile, puissé-je être compté parmi les serviteurs fidèles et généreux; si je n'ai pas le nom d'homme libre, j'en ai du moins le cœur. Il vaut mieux être esclave d'autrui que de supporter à soi seul le double malheur et d'avoir de mauvais sentiments et d'en avoir la réputation.

MÉNÉLAS.

Vieillard, qui tant de fois à mes côtés partageas mes périls, maintenant aussi tu prends part à ma prospérité; va annoncer à mes compagnons ce qui se passe, et notre fortune présente; dis-leur qu'ils restent sur le rivage, et

qu'ils attendent l'issue des nouveaux combats auxquels je me prépare, et qu'ils gardent Hélène, tandis que je cherche les moyens de sortir de cette terre, et de nous mettre tous, par une commune destinée, à couvert de la poursuite des Barbares.

LE MESSAGER.

O roi, je vais exécuter tes ordres. Mais je vois combien les prophéties des devins sont ineptes et pleines de mensonges. On ne lit point la vérité dans la flamme du feu sacré ni dans les chants des oiseaux. Quel délire d'imaginer que les oiseaux puissent jamais éclairer les mortels! Calchas ni Hélénus n'ont jamais dit ni fait entendre à l'armée qu'elle combattait pour un fantôme, et Troie a été détruite sans nécessité. Dira-t-on que les dieux lui avaient imposé silence? A quoi bon interroger les prophètes? Offrons aux dieux nos sacrifices, adressons-leur nos prières, et laissons les devins, dont la science n'est qu'un appât trompeur offert à notre crédulité. Jamais homme ne s'est enrichi pour avoir cru aux prophéties, sans travailler. La sagesse et la prudence, voilà le meilleur des oracles.

(Il sort.)

LE CHOEUR.

Mes sentiments sur les devins sont conformes à ceux de ce vieillard. Celui qui sait s'attirer la faveur des dieux possède la meilleure des divinations.

HÉLÈNE.

Il est vrai. Jusqu'ici tout va bien. Mais comment, infortuné, es-tu venu sain et sauf de Troie? Sans doute, il me servira peu de le savoir; mais il est un désir naturel aux amis de connaître les malheurs de leurs amis.

MÉNÉLAS.

Certes, tu me demandes là bien des choses en une seule question. Te raconterai-je les flots de la mer Égée soulevés par la tempête, et les fanaux trompeurs allumés par Nauplius sur les rochers de l'Eubée, et les rivages de la

Crète, et ceux de la Libye, et les retraites de Persée[1], où je fus jeté par les vents? Mes paroles ne pourraient te satisfaire; et moi-même, le récit de mes maux renouvellerait mes souffrances, et ce serait doubler mes peines.

HÉLÈNE.

Ta réponse est meilleure que ma question. Dis-moi seulement une chose entre toutes : combien de temps, triste jouet des flots, tu as erré sur les mers.

MÉNÉLAS.

Outre les dix années employées sous les murs de Troie, j'en ai passé sept autres sur les flots.

HÉLÈNE.

Hélas! infortuné, c'est un temps bien long! échappé à ces périls, tu es venu en ces lieux chercher la mort.

MÉNÉLAS.

Quoi! que dis-tu? quel coup menace ma vie, ô femme?

HÉLÈNE.

Fuis au plus tôt de cette terre barbare, ou tu mourras par l'ordre du tyran dont tu vois ici le palais.

MÉNÉLAS.

Qu'ai-je donc fait pour mériter la mort?

HÉLÈNE.

Ton arrivée détruit l'espoir de celui qui recherche ma main.

MÉNÉLAS.

Est-il un mortel qui prétende à la main de mon épouse?

HÉLÈNE.

Il veut renouveler l'outrage dont j'ai déjà eu à souffrir.

MÉNÉLAS.

Est-ce quelque grand de ce pays, ou le roi lui-même?

HÉLÈNE.

C'est le roi du pays; c'est le fils de Protée.

[1] Ce sont les côtes occidentales du nord de l'Afrique, où Persée attaqua les Gorgones, et trancha la tête à Méduse, leur reine. Ovide, *Mét.*, l. IV; Diodore de Sicile, l. IV; Hérodote, II, 15.

MÉNÉLAS.

Voilà donc l'explication des paroles énigmatiques de la vieille esclave.

HÉLÈNE.

Quelle est donc dans cette contrée barbare la porte où tu t'es adressé?

MÉNÉLAS.

Celle de ce palais, et j'en ai été repoussé comme un mendiant.

HÉLÈNE.

Quoi! tu mendiais ta vie? Ah! malheureuse!

MÉNÉLAS.

C'était la réalité, mais je n'en prenais pas le nom.

HÉLÈNE.

Tu dois donc savoir tout ce qui concerne mon hymen?

MÉNÉLAS.

Je le sais; mais j'ignore si tu as échappé à cette poursuite.

HÉLÈNE.

Crois que j'ai conservé ta couche pure de souillure.

MÉNÉLAS.

Quelle preuve aurai-je de tes paroles? elles me comblent de joie, si elles n'admettent pas le doute.

HÉLÈNE.

Tu vois mon asile auprès de ce tombeau.

MÉNÉLAS.

Je vois un lit de feuilles sèches; malheureuse, qu'a-t-il de commun avec ton sort?

HÉLÈNE.

C'est là que je venais prier les dieux de m'épargner cet hymen.

MÉNÉLAS.

N'y a-t-il point d'autel ici, ou est-ce la coutume des Barbares?

HÉLÈNE.

Ce lieu est pour moi un réfuge aussi sûr que les temples des dieux.

MÉNÉLAS.

Dois-je donc désespérer de te ramener dans ma patrie?

HÉLÈNE.

C'est la mort qui t'attend bien plus que ma couche.

MÉNÉLAS.

Je serais ainsi le plus malheureux des mortels.

HÉLÈNE.

Ne rougis pas de chercher ton salut dans la fuite.

MÉNÉLAS.

Que je t'abandonne, toi pour qui j'ai renversé les murs d'Ilion!

HÉLÈNE.

Mieux vaut fuir que de perdre la vie pour mon hymen.

MÉNÉLAS.

Tes conseils sont dignes d'un lâche, et non du vainqueur d'Ilion.

HÉLÈNE.

N'espère pas tuer le tyran, quelque désir que tu en aies.

MÉNÉLAS.

Son corps est-il invulnérable?

HÉLÈNE.

L'expérience te l'apprendra : tenter l'impossible n'est pas d'un sage.

MÉNÉLAS.

Tendrai-je en silence mes mains aux chaînes?

HÉLÈNE.

Tu es dans une position critique : il faut user d'artifice.

MÉNÉLAS.

Il vaut mieux mourir en se défendant que sans défense.

HÉLÈNE.

Il me reste une seule espérance, un seul moyen de salut.

MÉNÉLAS.

Est-ce la corruption, l'audace, ou la persuasion?

HÉLÈNE.

Si le tyran ignore ton arrivée.

MÉNÉLAS.

Qui pourrait me trahir? Il ne saura du moins pas qui je suis.

HÉLÈNE.

Il y a dans ce palais une personne dont la science égale celle des dieux.

MÉNÉLAS.

Y a-t-il quelque oracle retiré dans les profondeurs de ce palais?

HÉLÈNE.

Non; c'est la sœur du roi : on l'appelle Théonoé.

MÉNÉLAS.

C'est un nom prophétique; mais dis-moi ce qu'elle fait.

HÉLÈNE.

Elle sait tout, et elle dira à son frère que tu es en ces lieux.

MÉNÉLAS.

Il ne me reste que la mort : je ne puis rester inconnu.

HÉLÈNE.

Si nous pouvions l'engager, par nos prières,

MÉNÉLAS.

A quoi faire? Quelle espérance me suggères-tu?

HÉLÈNE.

A ne pas révéler à son frère ta présence dans le pays.

MÉNÉLAS.

Pourrions-nous alors nous échapper de ces lieux?

HÉLÈNE.

Sans peine avec son secours; jamais à son insu.

MÉNÉLAS.

Cela te regarde; les femmes s'entendent avec les femmes[1].

HÉLÈNE.

Ah! avec quelle ardeur je vais embrasser ses genoux!

MÉNÉLAS.

Mais si elle se refuse à notre demande?

[1] Térence, *Phormio*, IV, 5, 14 :

Mulier mulieri magis congruum.

HÉLÈNE.

Tu mourras, et je serai contrainte à recevoir la main du tyran.

MÉNÉLAS.

Tu veux me trahir; cette contrainte est un prétexte.

HÉLÈNE.

Crois-en un serment sacré : j'atteste ta tête chérie.

MÉNÉLAS.

Jures-tu de mourir et de ne jamais prendre un autre époux?

HÉLÈNE.

Je jure de me frapper du même fer; mon corps tombera près du tien.

MÉNÉLAS.

Touche ma main pour garant de ta foi.

HÉLÈNE.

La voici : si tu meurs, je fais vœu de te suivre.

MÉNÉLAS.

Et moi, si je te perds, je mettrai fin à mes jours.

HÉLÈNE.

Comment mourrons-nous, pour mourir avec gloire?

MÉNÉLAS.

Après t'avoir donné la mort sur ce tombeau, je me la donnerai à moi-même. Mais d'abord je livrerai de terribles combats pour ta possession. Qu'ils approchent, s'ils veulent. Je ne démentirai pas la gloire que j'ai conquise devant Troie; je n'irai pas en Grèce recueillir des reproches de lâcheté; moi qui ai ravi Achille à Thétis, moi qui ai vu périr Ajax, fils de Télamon, et le fils de Thésée [1], je craindrais de mourir pour sauver mon épouse? Non certes. Si les dieux sont sages, ils rendent la terre légère au corps des héros qui meurent en combattant, et sur le corps des lâches ils font peser le fardeau d'une

[1] On a observé que les fils de Thésée ne moururent point au siége de Troie; de là plusieurs éditeurs ont proposé de substituer ici le fils de Nestor.

masse accablante. Grands dieux, rendez enfin le bonheur à la race de Tantale, et délivrez-la des maux qui la poursuivent.

HÉLÈNE.

Ah! malheureuse! car tel est toujours mon sort. Ménélas, nous sommes perdus! je vois sortir du palais la prophétesse Théonoé: les portes s'ouvrent en criant sur leurs gonds. Fuis... Mais que dis-je, fuir? Présente ou absente, elle sait ton arrivée. Infortunée, tout est perdu! Tu n'as donc échappé au fer des barbares Phrygiens que pour tomber ici sous le fer d'un peuple barbare!

THÉONOÉ, *à une des femmes qui l'accompagnent.*

Toi, porte devant moi les torches ardentes, et purifie l'air selon les rites sacrés, afin que nous respirions de pures émanations du ciel. Si quelque pied profane a souillé la terre où je marche, que la flamme lustrale en efface l'empreinte, et partout où je passe répandez la vapeur de la poix embrasée[1]. Après avoir rendu hommage aux dieux avec les cérémonies prescrites, reportez dans le palais la flamme du foyer sacré.

Eh bien! Hélène, reconnais-tu la vérité de mes prédictions? Voici ton époux, Ménélas, privé de ses vaisseaux, séparé du fantôme qu'il prit longtemps pour toi. Infortuné! échappé à tant de périls, tu ignores si tu dois revoir ta patrie, ou finir ta vie en ces lieux. La discorde règne parmi les dieux, et une assemblée est convoquée aujourd'hui dans le palais de Jupiter, pour délibérer sur toi. Junon, qui jusqu'ici fut ton ennemie, t'est devenue favorable, et veut te rendre à ta patrie avec Hélène, afin que la Grèce apprenne que l'épouse donnée en récompense à Pâris par Vénus n'était qu'un fantôme trompeur. Mais

[1] Les prêtres égyptiens, au rapport de Plutarque (*sur Isis et Osiris*), prenaient soin de purifier l'air qu'ils respiraient; le matin ils le faisaient parfumer avec de la poix-résine, et au milieu du jour avec de la myrrhe.

Vénus veut empêcher ton retour, pour qu'on ne puisse point lui reprocher d'avoir acheté le prix de la beauté par le fallacieux hymen d'Hélène. C'est de moi que ton sort dépend; je puis satisfaire Vénus, et te perdre en te découvrant à mon frère, ou me mettre du parti de Junon et sauver tes jours à l'insu de mon frère, qui m'a ordonné de l'instruire de ton arrivée en cette contrée. Qui va donc lui annoncer la présence de Ménélas, pour me mettre à l'abri de son ressentiment?

HÉLÈNE.

O vierge, je tombe à tes pieds en suppliante; je t'implore pour moi-même et pour mon époux, que je suis menacée de voir périr au moment où je le retrouve. Ne révèle point à ton frère que je l'ai reçu dans mes bras; sauve-le, je t'en conjure. Ne sacrifie pas à ton frère les devoirs de la piété, et n'achète pas à ce prix son injuste et perverse reconnaissance. Car Dieu hait la violence et nous défend de nous enrichir par la rapine. On doit mépriser celle qui est le fruit de l'injustice. Le ciel et la terre sont des biens communs à tous les hommes : chacun, en accroissant sa fortune, doit respecter celle d'autrui et ne pas la ravir de force. C'est par l'ordre des dieux, mais c'est pour mon malheur, que Mercure m'a confiée au roi ton père, afin qu'il me conservât à l'époux qui vient aujourd'hui me réclamer. S'il meurt, comment me reprendra-t-il, et comment celui à qui je fus confiée me rendra-t-il vivante à un mort? Respecte donc la volonté du dieu et l'honneur de ton père. L'un et l'autre convoiteraient-ils le bien d'autrui, ou n'auraient-ils pas plutôt la volonté de le rendre? C'est ce que je suppose. Il ne te convient donc pas d'obéir à un frère insensé plutôt qu'à un père équitable. Mais, si toi, qui vois l'avenir et qui pénètres les secrets des dieux, tu violes la justice respectée par ton père, pour donner raison à un frère injuste, il serait honteux pour toi de connaître les choses divines, de savoir ce qui est et ce qui n'est pas, et d'ignorer la justice. Délivre une infortunée, délivre-moi des maux

auxquels je suis en proie, accorde-moi cette bien faible faveur de la fortune. Le nom d'Hélène est odieux à tous les mortels ; j'ai dans toute la Grèce le renom d'avoir trahi mon époux pour habiter les palais opulents de la Phrygie. Si je retourne en Grèce et que je revienne à Sparte, on saura que ce sont les artifices d'une déesse qui ont causé tous les malheurs des Grecs; on connaîtra que je ne suis point une perfide : mon honneur sera rétabli ; je donnerai un époux à ma fille, dont on dédaigne la main ; je mettrai fin à cette vie errante, et je jouirai des biens que renferme mon palais. Si la mort m'avait enlevé mon époux, s'il eût été mis sur le bûcher, je pleurerais son éloignement et son absence; mais, lorsqu'il m'est rendu, le verrai-je arraché de mes bras ? O vierge, ne le souffre point, je t'en supplie. Accorde-moi cette faveur, et imite les vertus de ton père. La plus belle des gloires pour un enfant né d'un père vertueux est d'imiter les vertus de son père.

THÉONOÉ.

La pitié m'attendrit au récit de tes infortunes, et toi-même tu es digne de pitié. Mais je désire entendre Ménélas à son tour défendre sa vie.

MÉNÉLAS.

Tu ne me verras pas tomber à tes genoux ou répandre des larmes; par une lâcheté je souillerais la gloire que j'ai acquise devant Troie. On dit cependant qu'un homme de cœur peut verser des larmes dans le malheur ; mais cette faiblesse, quelque belle qu'on la dise, ne saurait prévaloir sur ma résolution courageuse. Mais, si tu crois devoir sauver la vie d'un étranger qui vient réclamer son épouse, rends-la-lui et sauve ses jours. Si tu rejettes ma prière, j'ai appris dès longtemps à supporter le malheur ; mais toi, on t'accusera de cruauté. Pour une prière digne de moi et propre à toucher ton cœur, je puis la faire entendre sur le tombeau de ton père : « O vieillard qui » reposes sous cette pierre, rends-moi, je t'en conjure, » l'épouse que Jupiter t'a confiée. La mort t'empêche de

» me satisfaire, mais ta fille ne souffrira pas que ta » gloire soit ternie; car ce que je demande est en son » pouvoir. » Dieu des enfers, j'implore aussi ton secours, moi dont le bras enrichit ton empire et t'offrit pour Hélène de nombreuses victimes : ou rends-les à la vie, ou fais que celle-ci, la digne héritière des vertus et de la piété de son père, rende une épouse à mon amour. Enfin, si vous me l'arrachez, je vous dirai ce qu'elle a passé sous silence : sache-le, vierge, nous nous sommes promis par serment de combattre d'abord ton frère : il faut que lui ou moi succombe. Voilà qui est bien simple. S'il refuse le combat, s'il veut nous forcer par la faim jusque dans cet asile, j'ai juré de tuer Hélène, et ensuite de me percer le cœur de ce glaive sur le tombeau de ton père, pour que notre sang arrose sa cendre, et nos deux corps reposeront auprès du sien, éternel monument de douleur pour toi et de reproche pour lui. Car jamais elle ne sera l'épouse de ton frère, ni d'aucun autre mortel que moi. Si je ne puis l'emmener dans la Grèce, je l'emmènerai dans la tombe. Mais pourquoi ces paroles? Si je donnais cours à des larmes efféminées, je pourrais te toucher, mais aux dépens de ma gloire. Tu peux m'arracher la vie, je ne mourrai point sans honneur; mais plutôt laisse-toi fléchir; sois juste, et rends-moi mon épouse.

LE CHOEUR.

C'est à toi, jeune fille, à prononcer : puisse ton jugement être agréable à tous !

THÉONOÉ.

Je suis naturellement amie de la piété, et je la respecte : je sais ce que je me dois à moi-même, et je ne souillerai point la gloire de mon père; je ne chercherai point à plaire à mon frère aux dépens de mon honneur. Mon cœur est le sanctuaire de la justice, et, grâce au don que je tiens de Nérée, je m'efforcerai de sauver Ménélas. Puisque Junon veut être ta bienfaitrice, je joindrai mon suffrage au sien. Puisse Vénus m'être toujours propice, quoique j'aie toujours été étrangère à son culte :

je veux toujours rester vierge. Les reproches que tu viens de faire entendre sur le tombeau de mon père ont tout mon assentiment, et je serais injuste si je ne cédais à tes vœux. S'il vivait encore, il vous eût rendus l'un à l'autre. Il est aussi une justice vengeresse parmi les morts, comme chez les vivants : l'âme de ceux qui ne sont plus demeure privée de vie ; mais, réunie à l'immortel éther, elle conserve un sentiment qui ne meurt point. Pour te rassurer en peu de mots, je garderai le silence sur l'objet de ta prière, et je ne serai pas complice des égarements de mon frère. Je le sers en paraissant le trahir, si je parviens à le rendre à la vertu. C'est à vous à trouver les moyens de fuir ; pour moi, je me retire, et je vous garderai le secret. Commencez par invoquer les dieux : toi, Hélène, demande à Vénus de favoriser ton retour dans ta patrie, et prie Junon de conserver à ton époux et à toi la protection qu'elle vous accorde. Et toi, mon père, qui maintenant es la proie de la mort, crois bien que je ferai tout pour que jamais un reproche d'impiété ne s'attache à ton nom.

(Elle rentre dans le palais.)

LE CHOEUR.

Nul homme injuste n'a jamais prosperé ; c'est dans la justice qu'est l'espoir du salut.

HÉLÈNE.

Ménélas, la jeune vierge nous sauve la vie ; maintenant il faut nous concerter et chercher ensemble les moyens d'échapper.

MÉNÉLAS.

Écoute ; tu vis depuis longtemps dans ce palais, les serviteurs du roi te sont bien connus.

HÉLÈNE.

Pourquoi dis-tu cela ? Tu fais naître mes espérances, comme si tu avais conçu quelque heureux dessein.

MÉNÉLAS.

Ne pourrais-tu pas engager ceux qui ont le soin des chars à nous en donner un?

HÉLÈNE.

Je le pourrais peut-être; mais comment diriger notre fuite, au milieu d'une terre barbare et qui nous est inconnue?

MÉNÉLAS.

En effet, c'est impossible. Voyons si je ne pourrais pas me cacher dans le palais, et tuer le roi avec ce glaive acéré?

HÉLÈNE.

Sa sœur ne le souffrirait pas; elle ne garderait pas le silence, si tu devais tuer son frère.

MÉNÉLAS.

Mais nous n'avons pas même de vaisseau pour seconder notre fuite; celui qui nous a portés est englouti dans la mer.

HÉLÈNE.

Écoute, si une femme peut ouvrir un sage avis : veux-tu passer pour mort, sans l'être en effet?

MÉNÉLAS.

C'est un fâcheux présage; mais, si cette feinte peut nous être profitable, je suis prêt à passer pour mort.

HÉLÈNE.

J'exciterai la pitié de ce roi impie par mes lamentations et par ma tête rasée.

MÉNÉLAS.

En quoi cela peut-il être pour nous un moyen de salut? Il y a là une simplicité par trop antique.

HÉLÈNE.

En te supposant mort dans les flots, je lui demanderai la faveur de t'ensevelir dans un cénotaphe.

MÉNÉLAS.

Je suppose qu'il t'accorde; comment fuirons-nous sans vaisseau, en mettant mon corps dans un cénotaphe?

HÉLÈNE.

Je lui demanderai un navire pour jeter dans le sein de la mer l'appareil destiné à ta sépulture.

MÉNÉLAS.

C'est fort bien dit ; mais, s'il t'ordonne de m'ensevelir dans la terre, ton intention n'aboutit à rien.

HÉLÈNE.

Je lui répondrai qu'il est contraire aux lois de la Grèce d'ensevelir dans la terre ceux qui sont morts dans les flots.

MÉNÉLAS.

Voilà qui est bien imaginé. Je monterai avec toi sur le vaisseau pour jeter à la mer les offrandes mortuaires.

HÉLÈNE.

Sans doute ; il faut que tu m'accompagnes avec tes compagnons échappés du naufrage.

MÉNÉLAS.

Si j'atteins le vaisseau encore à l'ancre, chacun de nous, armé de son épée, se tiendra près d'un des matelots.

HÉLÈNE.

C'est à toi à pourvoir à tout : puissions-nous seulement avoir un vent favorable et une heureuse navigation !

MÉNÉLAS.

Il en sera ainsi : les dieux mettront fin à mes souffrances. Mais de qui diras-tu que tu tiens la nouvelle de ma mort ?

HÉLÈNE.

De toi : tu diras que tu as seul échappé à la mort, en naviguant avec le fils d'Atrée, et que tu l'as vu mourir.

MÉNÉLAS.

Ces lambeaux dont mon corps est revêtu, tristes débris d'un naufrage, seront une preuve parlante.

HÉLÈNE.

Ils sont venus fort à propos, quoique la perte ait d'abord été fâcheuse. C'est à ta misère que nous devrons notre salut.

MÉNÉLAS.

Dois-je te suivre dans le palais, ou dois-je rester tranquille auprès de ce tombeau?

HÉLÈNE.

Demeure ici; car si le tyran voulait te maltraiter, tu serais protégé par cet asile et par ton épée. Pour moi, j'entre dans le palais; je vais couper les boucles de mes cheveux, revêtir des vêtements noirs et lugubres, et faire ruisseler le sang de mes joues. Cet instant critique va décider de mon sort : il faut que je meure si ma ruse est découverte; sinon, je rentre dans ma patrie et je sauve mon époux. Vénérable Junon, épouse de Jupiter, soulage les maux de deux mortels infortunés! Nous t'implorons, nous tendons des mains suppliantes vers le brillant séjour des astres, que tu habites. Et toi, Vénus, fille de Dioné, qui dus le prix de la beauté à l'amour que Pâris conçut pour moi, cesse de conjurer ma perte; contente-toi des maux que tu m'as fait souffrir en livrant mon nom, sinon ma personne, aux Barbares. Si tu veux me faire périr, que du moins je meure dans ma patrie. Es-tu donc insatiable de maux? pourquoi susciter les amours, les trahisons et les passions funestes qui ensanglantent les familles? Si tu exerçais ton empire avec plus de douceur, tu serais pour les mortels la plus aimable des déesses.

(Elle entre dans le palais.)

LE CHOEUR.

Chantre harmonieux, dont la voix mélodieuse fait résonner les bosquets touffus des vallons et les retraites sacrées des Muses, viens, rossignol plaintif, prête-moi tes douloureux accents pour déplorer les malheurs d'Hélène, chanter les infortunes dont les armes des Grecs accablèrent Ilion, et qu'un vaisseau barbare traversant les mers fit fondre sur les enfants de Priam, quand de Lacédémone un perfide séducteur, Pâris, conduit par Vénus, te ravit ton épouse.

Combien de Grecs, expirant sous les coups de la lance et sous une grêle de pierres, ont trouvé une mort misérable, réduisant leurs épouses à couper leur chevelure en signe de deuil dans leurs demeures abandonnées! Combien de braves guerriers ont été submergés dans les flots sur les rivages de l'Eubée, trompés par les fanaux allumés pour leur perte par Nauplius sur le promontoire de Capharée! C'était à la flotte barbare que ces bords inhospitaliers auraient dû être funestes[1], lorsque Pâris emmena sur ses vaisseaux, poussés par les vents orageux, cet être surnaturel cause de tant de querelles, le fantôme d'Hélène, ouvrage de Junon.

Quel mortel, après de profondes recherches, peut savoir ce qui est divin, ce qui ne l'est pas, ou ce qui est d'une nature intermédiaire, quand il voit les volontés attribuées aux dieux, si mobiles, changer au gré des événements les plus contraires? O Hélène, tu es la fille de Jupiter; ce dieu, sous la forme d'un cygne, t'engendra dans le sein de Léda; et cependant tu as par toute la Grèce le renom d'une femme coupable, infidèle, perfide, impie. Je ne vois rien de certain parmi les mortels : la parole des dieux est seule véritable.

Insensés, vous qui, poursuivant la gloire de la valeur guerrière, espérez follement terminer par les armes les pénibles travaux des mortels; si le sang répandu doit être l'arbitre de leurs querelles, jamais la discorde ne cessera de régner au sein des cités. C'est ainsi, ô Hélène, que les armes ont ravagé la terre de Priam, quand des paroles pouvaient pacifier la querelle excitée par ton nom. Maintenant de nombreux guerriers sont devenus la proie de Pluton, et la flamme dévorante, semblable à la foudre de Jupiter, a détruit les murs d'Ilion, en répandant au loin la désolation et la ruine.

[1] Le texte de ce passage parait très-altéré. J'a suivi les indications de M. Boissonade.

THÉOCLYMÈNE.

Salut, tombeau de mon père. O Protée, j'ai voulu qu'il fût placé à l'entrée du palais, afin de l'avoir à ma portée. Toujours, en entrant et en sortant, ton fils Théoclymène t'adresse ses vœux, ô mon père.

Vous, fidèles serviteurs, faites rentrer dans l'intérieur du palais les chiens et les filets, instruments de notre chasse. Pour moi, je me suis déjà fait bien des reproches; je n'inflige pas la mort aux méchants. Je viens d'apprendre qu'un Grec est entré ouvertement dans cet État, et qu'il a échappé aux gardes; c'est sans doute quelque espion, ou il vient pour ravir furtivement Hélène; mais il mourra s'il est pris. Mais quoi! ne semble-t-il pas qu'il a déjà exécuté son projet? La fille de Tyndare a quitté sa place près de ce tombeau, elle a fui loin de ce rivage... Holà! esclaves, ouvrez les portes, faites sortir les chevaux de l'écurie, faites avancer les chars! que du moins ma négligence ne laisse pas échapper l'épouse que je désire posséder. — Arrêtez, car je vois ici celle que je cherche; elle n'était pas encore partie. Hélène, pourquoi as-tu changé en vêtements de deuil tes blancs vêtements? pourquoi le fer a-t-il coupé ces cheveux qui ornaient ta noble tête? pourquoi ces larmes récentes qui inondent ton visage? Un songe nocturne a-t-il attristé ton âme, ou quelque fâcheuse nouvelle te plonge-t-elle dans la douleur?

HÉLÈNE.

O mon maître! (ce nom te convient désormais) j'ai tout perdu, je succombe à mon désespoir.

THÉOCLYMÈNE.

Quel malheur t'est survenu? quel accident t'arrive?

HÉLÈNE.

Ménélas... pourrai-je le dire?... Hélas! il n'est plus!

THÉOCLYMÈNE.

Je ne veux point me réjouir d'une nouvelle qui t'afflige, et qui cependant fait mon bonheur. Mais de qui le sais-tu? est-ce Théonoé qui te l'a dit?

HÉLÈNE.

Elle a confirmé le triste récit de cet homme, qui l'a vu périr.

THÉOCLYMÈNE.

Est-il donc venu quelqu'un qui t'annonce cette nouvelle?

HÉLÈNE.

Il est venu. — Qu'il s'avance, je désire le voir.

THÉOCLYMÈNE.

Qui est-il? où est-il? que je m'assure de la vérité.

HÉLÈNE.

Tu le vois tremblant auprès de ce tombeau.

THÉOCLYMÈNE.

O Apollon! de quels misérables vêtements il est couvert!

HÉLÈNE.

Hélas! il me semble voir mon époux en ce triste état.

THÉOCLYMÈNE.

Quelle est sa patrie? d'où vient-il en ces lieux?

HÉLÈNE.

Il est Grec; c'est un de ceux qui accompagnaient mon époux.

THÉOCLYMÈNE.

De quelle mort dit-il que Ménélas a péri?

HÉLÈNE.

De la plus misérable: il a péri dans les flots de la mer.

THÉOCLYMÈNE.

En quels lieux? naviguait-il sur une mer barbare?

HÉLÈNE.

Son vaisseau s'est brisé sur les rochers de la Libye.

THÉOCLYMÈNE.

Comment cet homme, qui partageait ses dangers, a-t-il échappé à la mort?

HÉLÈNE.

Les lâches sont souvent plus heureux que les braves.

THÉOCLYMÈNE.

Sur quels rivages a-t-il laissé les débris du navire?

HÉLÈNE.

Quelque part que ce soit, que n'y a-t-il péri au lieu de Ménélas!

THÉOCLYMÈNE.

Il est mort! Mais sur quel vaisseau cet homme est-il venu?

HÉLÈNE.

Des nautonniers qui l'ont rencontré l'ont recueilli, à ce qu'il rapporte.

THÉOCLYMÈNE.

Qu'est devenu ce fléau qui fut envoyé à Troie à ta place?

HÉLÈNE.

Tu veux parler du fantôme? Il s'est évanoui dans les airs.

THÉOCLYMÈNE.

O Priam! ô terre de Troie! que votre perte a été vaine!

HÉLÈNE.

Moi aussi, j'ai eu ma part dans l'infortune des Priamides.

THÉOCLYMÈNE.

Cet homme a-t-il laissé ton époux sans sépulture, ou l'a-t-il enseveli dans la terre?

HÉLÈNE.

Il est resté sans sépulture, et c'est ce qui redouble mon affliction.

THÉOCLYMÈNE.

C'est donc pour ce motif que tu as coupé les tresses de ta blonde chevelure?

HÉLÈNE.

Il n'en est pas moins mon époux chéri, même dans le séjour des ombres.

THÉOCLYMÈNE.

Est-ce des larmes sincères que t'arrache ce malheur?

HÉLÈNE.

Si ta sœur mourait, serais-tu donc insensible à sa perte?

THÉOCLYMÈNE.

Non certes; mais continueras-tu à habiter ce tombeau?

HÉLÈNE.

Pourquoi me harcèles-tu ainsi et ne laisses-tu pas le mort tranquille?

THÉOCLYMÈNE.

Sans doute tu restes fidèle à ton époux, et tu t'obstines à me fuir?

HÉLÈNE.

Non; désormais je me rends à tes vœux.

THÉOCLYMÈNE.

Consentement tardif, qui cependant me comble de joie.

HÉLÈNE.

Sais-tu ce que j'attends de toi? Oublions le passé.

THÉOCLYMÈNE.

A quelle condition? Car toute faveur exige une faveur.

HÉLÈNE.

Faisons la paix, et réconcilie-toi avec moi.

THÉOCLYMÈNE.

J'oublie tout mon ressentiment; qu'il se dissipe dans les airs.

HÉLÈNE.

Maintenant j'embrasse tes genoux, si je te suis chère.

THÉOCLYMÈNE.

Quel est l'objet de tes vœux pour lequel tu me supplies avec tant d'instance?

HÉLÈNE.

Je désire rendre les derniers devoirs à mon époux.

THÉOCLYMÈNE.

Quelle sépulture donner aux absents? Enseveliras-tu son ombre?

HÉLÈNE.

C'est l'usage parmi les Grecs, lorsqu'un homme a péri dans la mer,

THÉOCLYMÈNE.

De quoi faire? Sur cet objet la sagesse des Pélopides est connue.

HÉLÈNE.

De donner de précieux tissus pour sépulture à son ombre vaine.

THÉOCLYMÈNE.

Célèbre ses funérailles, érige-lui un tombeau aux lieux où tu voudras.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas ainsi que nous ensevelissons ceux qui ont péri dans un naufrage.

THÉOCLYMÈNE.

Comment faites-vous donc? J'ignore les usages de la Grèce.

HÉLÈNE.

C'est dans la mer que nous portons tout ce qui est nécessaire aux obsèques des morts.

THÉOCLYMÈNE.

Que dois-je donc faire à l'égard de ton époux, pour te complaire?

HÉLÈNE.

Je ne sais; j'ignore des cérémonies que le malheur ne m'avait pas encore enseignées.

THÉOCLYMÈNE.

Étranger, je reçois avec joie la nouvelle que tu nous apportes.

MÉNÉLAS.

Elle est bien triste pour moi et pour celui qui n'est plus.

THÉOCLYMÈNE.

Quels honneurs funèbres rendez-vous à ceux qui ont péri dans la mer?

MÉNÉLAS.

Ils dépendent de la fortune de chacun.

THÉOCLYMÈNE.

Pour la somptuosité, ne te gêne pas, puisqu'il s'agit de l'époux d'Hélène.

MÉNÉLAS.

On fait d'abord couler le sang en l'honneur des morts.

THÉOCLYMÈNE.

Quelle victime doit-on prendre? Parle, je suivrai tes indications.

MÉNÉLAS.

Choisis toi-même; quelle qu'elle soit, elle suffira.

THÉOCLYMÈNE.

Les Barbares immolent un cheval ou un taureau.

MÉNÉLAS.

Que du moins ton offrande soit digne d'un héros.

THÉOCLYMÈNE.

Je n'en manque pas dans mes riches troupeaux.

MÉNÉLAS.

On porte aussi un lit funèbre et sans corps.

THÉOCLYMÈNE.

On se conformera à cet usage : que faut-il ajouter encore?

MÉNÉLAS.

Des armes d'airain : il les aimait beaucoup pendant sa vie.

THÉOCLYMÈNE.

Tous mes présents seront dignes des Pélopides.

MÉNÉLAS.

Joins-y les plus belles productions de la terre.

THÉOCLYMÈNE.

Avec quelles cérémonies jetez-vous ces offrandes dans la mer?

MÉNÉLAS.

Il faut équiper un navire avec des rameurs.

THÉOCLYMÈNE.

A quelle distance du rivage le navire doit-il se tenir?

MÉNÉLAS.

Assez loin pour que du bord on le perde de vue.

THÉOCLYMÈNE.

Quelle est la raison de cet usage chez les Grecs?

MÉNÉLAS.

La crainte que les flots ne repoussent sur le rivage l'offrande expiatoire.

THÉOCLYMÈNE.

Une galère phénicienne des plus légères sera à votre disposition.

MÉNÉLAS.

Ta générosité sera agréable à Ménélas.

THÉOCLYMÈNE.

Ne peux-tu, sans Hélène, lui rendre ces derniers devoirs?

MÉNÉLAS.

C'est l'office d'une mère, d'une épouse ou d'un fils.

THÉOCLYMÈNE.

Ainsi c'est elle que regarde le soin d'ensevelir son époux.

MÉNÉLAS.

On ne peut sans impiété violer les lois envers les morts.

THÉOCLYMÈNE.

Soit: je veux que mon épouse soit fidèle aux devoirs de la piété. Je rentre dans le palais pour disposer la pompe funèbre; et toi, je te laisserai partir, non sans emporter des marques de ma reconnaissance pour les services que tu as rendus à Hélène. Et pour les heureuses nouvelles que tu m'as apportées, en échange de ces tristes lambeaux, tu recevras de riches vêtements et d'abondantes provisions pour retourner dans ta patrie, car ton état excite ma pitié. Toi, infortunée, ne te tourmente pas par d'inutiles regrets. Ménélas a cédé à la destinée; ton époux est mort, il ne saurait revivre.

MÉNÉLAS.

Voici maintenant ton devoir, jeune femme: tu dois aimer ton nouvel époux et oublier celui qui n'est plus; tels sont les sentiments qui conviennent à ta destinée ac-

tuelle. Si je retourne en Grèce et que j'échappe aux périls, j'y rétablirai ton honneur, si tu te montres telle pour ton époux qu'il a droit de l'exiger.

HÉLÈNE.

Il en sera ainsi; jamais mon époux n'aura de reproche à me faire: tu pourras en juger par tes propres yeux. Mais entre, ô Grec infortuné, mets-toi dans le bain, et change de vêtements: je veux à l'instant même te faire éprouver mes bienfaits; tu en seras plus zélé à rendre les derniers devoirs à mon cher Ménélas, si tu obtiens de moi ce que tu as droit d'en attendre.

LE CHOEUR, *seul.*

Jadis la mère des dieux, souveraine des montagnes, s'élança d'une course impétueuse à travers les forêts sauvages, les fleuves rapides et les flots mugissants de la mer, pressée du désir de retrouver sa fille perdue, dont on n'ose prononcer le nom. Pendant que la déesse attelait à son char de farouches animaux, les grelots de Bacchus, au son clair et retentissant, rappelaient la fille enlevée parmi les chœurs des jeunes vierges. A sa suite couraient d'un pas léger Diane, armée de son arc, et Minerve, de sa lance. Mais Jupiter, dont les regards embrassent l'univers, préparait un autre destin.

Enfin, lasse de tant de travaux et de courses errantes, fatiguée de poursuivre en vain un perfide ravisseur, la mère des dieux traverse les sommets chargés de neige, séjour des nymphes de l'Ida; dans sa douleur, elle se jette sur ces rocs sauvages, blanchis par les neiges; elle cesse de féconder par la culture les champs dépouillés de leur verdure, et laisse périr la race humaine: elle ne fait plus germer pour les troupeaux languissants le tendre feuillage des arbrisseaux; les cités sont la proie de la mort; plus de sacrifices en l'honneur des dieux, plus d'offrandes consumées sur les autels: la déesse défend aux fraîches fontaines de répandre leurs eaux limpides.

Mais, lorsqu'elle eut enlevé à la race humaine et aux dieux leurs festins, Jupiter résolut d'apaiser le terrible courroux de sa mère. « Allez, dit-il, Grâces augustes, cal- » mez par vos chants l'affliction de Cérès, irritée de la » perte de sa fille; et vous, Muses, entonnez vos hymnes » divins; prenez vos tambours recouverts de peaux, et » vos instruments d'airain, dont les sons ressemblent au » mugissement souterrain du tonnerre. » Alors la plus belle des déesses, Vénus, sourit la première, et prit dans ses mains la flûte aux sons graves, dont les joyeux accents la charmèrent.

Tu as embrasé le cœur de celui que tu ne pouvais sans crime recevoir dans ta couche; ma fille, tu as attiré sur toi la colère de la mère des dieux, en négligeant de lui offrir des sacrifices expiatoires. Grande est la vertu attachée aux nébrides tachetées, au lierre verdoyant qui entoure les thyrses sacrés, au bruit des grelots agités en rond dans les airs, à la chevelure éparse des Bacchantes, et aux fêtes nocturnes de la déesse[1]...

HÉLÈNE.

Chères amies, tout se passe dans le palais au gré de mes désirs: la fille de Protée a secondé notre ruse. Interrogée sur mon époux, elle n'a rien révélé à son frère; mais, par bonté pour moi, elle a dit qu'il n'était plus au nombre des vivants. Mon époux a saisi aussitôt les dons de la fortune: ces armes qu'il devait jeter dans la mer, il les porte lui-même; il a passé son bras robuste dans

[1] Ce chœur finit par trois vers dont le texte corrompu n'offre aucun sens plausible. Dans cette dernière antistrophe, le Chœur s'adresse à Hélène. Cybèle et Cérès sont ici confondues; ce qui n'est pas sans exemple dans la mythologie grecque. Voyez Phurnutus et Dulheil, ***Recherches sur les Thesmophories***. Musgrave conjecture que cette pièce fut représentée dans le temps où les fêtes de Cybèle furent transportées à Athènes. Phidias, contemporain d'Euripide, était l'auteur de la statue de Cybèle qui fut placée dans le Métroüm.

l'anneau du bouclier, et sa main droite a pris la lance, comme pour rendre avec moi les honneurs funèbres aux morts; il s'est armé comme il faut pour le combat, et son bras triompherait aisément de milliers de Barbares, quand nous monterons sur le vaisseau garni de ses rames. J'ai changé contre des habits les lambeaux de son naufrage; et je l'en ai revêtu moi-même; j'ai préparé le bain d'eau courante dans lequel il a enfin lavé et rafraîchi son corps. Mais je vois sortir du palais celui qui se croit maître de ma main, il faut me taire. Vous aussi, gardez le silence, et soyez-moi fidèles: notre salut est aussi le moyen de vous sauver.

THÉOCLYMÈNE.

Esclaves, avancez dans l'ordre prescrit par l'étranger, apportez les offrandes funèbres destinées à la mer. Toi, Hélène, si mon conseil ne te déplaît pas, crois-moi, reste ici: présente ou absente, tu rendras les mêmes devoirs à ton époux. Dans la douleur où je te vois plongée, je crains que les regrets ne te portent à te précipiter dans les flots; car les pleurs que tu donnes à un époux qui n'est plus sont excessifs.

HÉLÈNE.

O mon illustre époux[1], c'est un devoir pour moi d'honorer mon premier hymen et des liens si chers. L'amour que j'ai pour mon époux me ferait désirer de mourir avec lui; mais que lui servirait de me voir partager sa mort? Souffre que j'aille moi-même lui rendre les derniers devoirs, et puissent les dieux te récompenser comme je le souhaite, ainsi que cet étranger qui nous prête son secours. Bienfaiteur de Ménélas, tu auras en moi dans ta maison une épouse telle que tu la mérites; déjà tout présage un heureux succès. Ordonne qu'on nous fournisse un vaisseau pour accomplir la cérémonie funèbre, afin que le bienfait soit entier.

[1] Ceci s'adresse à Théoclymène.

THÉOCLYMÈNE, *à un de ses serviteurs.*

Toi, va, et fais préparer une galère sidonienne à cinquante rames, avec ceux qui doivent la conduire.

HÉLÈNE.

Le commandement du vaisseau ne sera-t-il pas à celui qui préside à la cérémonie funèbre?

THÉOCLYMÈNE.

Sans doute : mes matelots devront lui obéir.

HÉLÈNE.

Répète cet ordre, afin que tous l'entendent clairement.

THÉOCLYMÈNE.

Je l'ordonne une seconde fois, et même une troisième, si cela te plaît.

HÉLÈNE.

Que la fortune te seconde, ainsi que mes projets!

THÉOCLYMÈNE.

Ne flétris pas ta beauté dans les larmes.

HÉLÈNE.

Ce jour te fera connaître ma reconnaissance.

THÉOCLYMÈNE.

Les morts ne sont rien, que peine sans fruit.

HÉLÈNE.

Si j'honore les morts, il en est aussi, parmi les vivants, qui me sont chers.

THÉOCLYMÈNE.

Tu ne trouveras pas en moi un époux moins tendre que Ménélas.

HÉLÈNE.

Je n'ai rien à te reprocher; c'est de la fortune seule que je m'inquiète.

THÉOCLYMÈNE.

Elle dépend de toi, si tu m'accordes ta tendresse.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprends à aimer mes amis.

THÉOCLYMÈNE.

Veux-tu que je t'accompagne et que je monte avec toi sur le vaisseau?

HÉLÈNE.

Non; ce n'est pas à toi à servir tes sujets.

THÉOCLYMÈNE.

Eh bien, je laisse là les rites sacrés des Pélopides; mon palais n'a pas été souillé; ce n'est point ici que Ménélas a rendu l'âme. Qu'on avertisse les gouverneurs de mes provinces d'apporter dans mon palais les offrandes nuptiales; que toute la terre célèbre par des hymnes de joie l'hymen d'Hélène et le mien, qu'il soit envié de tous. Et toi, étranger, va promptement jeter dans le sein de la mer ces offrandes aux mânes de son premier époux, et hâte-toi de me ramener mon épouse; tu célébreras avec nous cette fête, et tu pourras ensuite retourner dans ta patrie, ou vivre heureux parmi nous.

MÉNÉLAS.

O Jupiter! on te donne les noms de père et de dieu sage : jette un regard sur nous, et termine nos infortunes; que ton secours nous aide à traîner notre pénible destinée. Si tu nous touches seulement de ta main puissante, nous atteindrons le but auquel nous tendons. C'est assez des épreuves que nous avons endurées jusqu'ici. O dieux! je vous ai souvent invoqués dans la bonne et dans la mauvaise fortune; mais je ne dois pas être toujours malheureux : à mon tour je prospérerai; une seule faveur que vous m'accorderez assurera mon bonheur pour l'avenir.

LE CHOEUR, *seul*.

O rame phénicienne, rame agile de Sidon, mère des ondes frémissantes, rame chérie, coryphée des dauphins dans leurs danses joyeuses, quand une brise légère souffle sur la mer, et que Galénée[1], fille de l'Océan, parle ainsi

[1] Galénée, divinité de l'invention d'Euripide : son nom signifie le

aux nautonniers : « Déployez les voiles, livrez-les à la » douce haleine des vents; saisissez vos rames faites de » sapin, matelots; matelots, hâtez-vous de rendre » Hélène aux rivages fortunés de Mycènes[1]. »

Peut-être trouveras-tu[2] sur les rives du fleuve[3] les prêtresses des Leucippides[4]; peut-être, devant le temple de Pallas, te mêleras-tu aux danses sacrées auxquelles tu es depuis longtemps étrangères, pour célébrer les fêtes nocturnes d'Hyacinthe[5], qui fut atteint d'un disque lancé par la main d'Apollon. Ce dieu, pénétré de douleur, voulut que la Laconie consacrât le jour de sa mort à des sacrifices solennels. Là, tu verras florissante, au sein de la maison paternelle, ta fille, pour qui les flambeaux de l'hymen n'ont point encore été allumés.

Plût au ciel que nous pussions nous élever dans les airs, comme on voit les oiseaux de Libye[6] fuir la saison des frimas, et, dociles à la voix de leur chef, s'assembler par nombreux bataillons, lorsqu'il prend son vol vers les champs où règnent la chaleur et la fertilité. Volez, oiseaux légers, au cou long et flexible; volez, émules des nuages, dirigez votre course rapide vers les Pléiades et le nocturne Orion; arrêtez-vous aux bords de l'Eurotas, et portez-y la nouvelle que Ménélas, vainqueur de la ville de Dardanus, retourne dans sa patrie.

Venez, illustres fils de Tyndare, fendez l'air sur un char traîné par des coursiers fougueux, traversez les

calme de la mer. Il est accompagné en grec de l'épithète que les poëtes donnent souvent aux dieux marins, *glauca*, *verdâtre* ou *azurée*.

[1] Grec : « de la demeure de Persée. » Mycènes avait été fondée par Persée.

[2] Ici le Chœur s'adresse à Hélène.

[3] L'Eurotas.

[4] Les Leucippides étaient Phœbé et Ilaïre, filles de Leucippe. Properce, I, 2 :

Non sic Leucippis succendit Castora Phœbe,
Pollucem cultu non Haïra soror.

Sur leurs prêtresses, voyez Pausanias, *Laconic.*

[5] Sur Hyacinthe, voyez Ovide, *Métam.*, X, 217 seqq.

[6] Les grues.

tourbillons des astres brillants; sauveurs d'Hélène, faites souffler du haut des cieux, sur les flots écumants de la mer orageuse, un vent doux et favorable, envoyé par Jupiter. Repoussez loin de votre sœur le soupçon déshonorant d'un hymen barbare; bruit injurieux suscité contre elle par les querelles de l'Ida, quoiqu'elle n'ait jamais vu les murs de Troie, bâtis par Apollon.

UN MESSAGER.

O roi! je te trouve à propos dans ton palais, car j'ai de nouveaux malheurs à t'annoncer.

THÉOCLYMÈNE.

Qu'y a-t-il donc?

LE MESSAGER.

Cherche une autre épouse; Hélène est partie de ce pays.

THÉOCLYMÈNE.

S'est-elle enlevée dans les airs, ou est-elle partie à pied?

LE MESSAGER.

Ménélas l'a enlevée par mer, lui qui était venu annoncer lui-même sa propre mort.

THÉOCLYMÈNE.

Étrange nouvelle! mais sur quel vaisseau a-t-il pu l'emmener? ce que tu dis là est incroyable.

LE MESSAGER.

Sur le vaisseau que tu as donné toi-même à l'étranger, et avec tes matelots, pour te dire la chose en quelques mots.

THÉOCLYMÈNE.

Comment? explique-toi; je ne puis comprendre qu'un seul homme ait pu se rendre maître d'un si nombreux équipage, dont tu faisais partie.

LE MESSAGER.

Lorsque, au sortir du palais, la fille de Jupiter s'est avancée vers la mer avec une démarche modeste, dans

une dissimulation profonde, elle pleurait la mort de son époux, qui était près d'elle et plein de vie. Arrivés dans le port, nous avons choisi la meilleure galère sidonienne à cinquante rames, pour la mettre en mer; chacun s'est aussitôt mis à l'œuvre: l'un dresse le mât, l'autre dispose les rames; on adapte les voiles, et le gouvernail tourne sur son pivot. Pendant que nous étions ainsi occupés, des Grecs, qui observaient nos mouvements, s'approchent du rivage; c'étaient les compagnons de Ménélas, couverts des lambeaux du naufrage, beaux de visage, mais d'un aspect repoussant. Aussitôt qu'il les aperçoit, le fils d'Atrée leur adresse la parole avec une feinte tristesse: « O Grecs » infortunés, comment et sur quel vaisseau avez-vous » fait naufrage? Ne voulez-vous pas vous joindre à nous, » pour faire les funérailles du fils d'Atrée, auquel la fille » de Tyndare vient rendre les derniers devoirs? » Les Grecs, versant des larmes simulées, entrent dans le vaisseau, apportent à Ménélas des offrandes destinées à être jetées dans la mer. Cela nous semblait suspect, et nous nous étonnions entre nous de ce grand nombre; cependant nous gardions le silence pour obéir à tes ordres. Car, en donnant à l'étranger le commandement du vaisseau, tu as tout perdu. Nous avions fait entrer tout le reste sans difficulté sur le navire; le taureau seul refusait de marcher; il mugissait, plein de fureur, roulant autour de lui ses yeux enflammés, et, recourbant son dos nerveux, il nous menaçait de ses cornes; personne n'osait l'approcher. L'époux d'Hélène appelle ses guerriers: « Compagnons, vous qui avez ruiné la ville de » Troie, saisissez par le corps cet animal furieux; por» tez-le sur vos épaules robustes, à la manière des Grecs, » et jetez-le à la proue; en même temps mon épée immo» lera cette victime en l'honneur du mort. » La troupe obéissante enlève le taureau, et le transporte sur le navire. En même temps Ménélas s'approche du cheval, le flatte, le caresse au poitrail, et le fait entrer sans effort. Le vaisseau étant donc chargé et prêt à partir, Hélène monte

à l'échelle de son pied délicat, et s'assied au milieu des bancs des rameurs. Ménélas, le prétendu mort, était à côté d'elle ; les autres Grecs se rangent à droite et à gauche ; chacun d'eux veille sur un de nous ; ils avaient des poignards cachés sous leurs vêtements. Le chef de nos rameurs entonne un chant nautique, et la mer retentit de nos voix réunies qui le répètent. Quand nous fûmes à une certaine distance du rivage, sans en être trop éloignés, le pilote s'adressant à Ménélas : « Étranger, lui » dit-il, faut-il avancer plus loin? car c'est moi que re» garde le soin de diriger le vaisseau. » — « C'est assez, » répond le Grec ; et saisissant son épée, il s'avance vers la proue, et se dispose à immoler le taureau ; mais, sans faire mention du mort, il adresse aux dieux cette prière : « Neptune, dieu des mers, et vous, chastes filles de Nérée, » veillez sur mes jours, et portez-moi sain et sauf au » port de Nauplie avec mon épouse. » Le sang jaillit dans l'onde, avec un présage heureux pour l'étranger. Un des nôtres dit alors : « Ceci est une trahison ; retournons au » port. Commande la manœuvre, et toi, tourne le gou» vernail. » Cependant le fils d'Atrée, après avoir immolé le taureau, crie à ses compagnons : « Héros, la fleur » des guerriers de la Grèce, que tardez-vous à égorger, » à massacrer les Barbares, et à les précipiter dans les » flots. » — Notre chef à son tour nous adresse ces paroles : « Armons-nous des débris du navire ; que l'un saisisse » les rames, un autre les bancs, et brisons la tête à ces » perfides étrangers. » Aussitôt tous sont sur pied ; les uns étaient armés de rames, les autres d'épées. Le vaisseau ruisselle de sang. Hélène, du haut de la poupe, les encourage. « Souvenez-vous de la gloire conquise à » Troie ; que ces Barbares apprennent à vous connaître. » Ceux qu'une ardeur impétueuse fait courir au-devant du fer portent aussitôt la peine de leur audace ; les autres ne tardent pas à les suivre, et le navire est jonché de morts. Ménélas, les armes à la main, observe où ses compagnons faiblissent, et accourt les raffermir ; il précipite les nôtres

dans les flots, il dégarnit le vaisseau de tes rameurs. Alors leur roi marche au gouvernail, et fait diriger vers la Grèce. Aussitôt on déploie les voiles; un vent favorable s'élève, et le vaisseau s'éloigne du rivage. Pour échapper à la mort, je me suis jeté dans les flots du côté de l'ancre; déjà mes forces épuisées commençaient à défaillir, lorsqu'une main secourable m'a tendu un câble et m'a ramené sur le rivage; pour t'apporter cette nouvelle. Rien n'est plus utile aux mortels qu'une sage défiance.

LE CHŒUR.

O roi, je n'aurais jamais pensé que Ménélas tromperait tes yeux et les nôtres, comme il les a trompés.

THÉOCLYMÈNE.

Ah! malheureux jouet des artifices d'une femme! Mon hymen est bien loin. Si du moins en poursuivant le vaisseau on pouvait le reprendre, j'aurais bientôt ces étrangers en mon pouvoir. Mais je me vengerai sur ma sœur qui m'a trahi, et qui, voyant Ménélas dans ce palais, ne me l'a pas fait connaître. Ses oracles imposteurs n'abuseront plus désormais aucun mortel.

LE CHOEUR.

Où cours-tu, ô mon maître? quel meurtre vas-tu commettre?

THÉOCLYMÈNE.

Je vais où la justice m'appelle: retirez-vous de mon passage.

LE CHOEUR.

Non, je m'attacherai à tes vêtements; tu cours à un grand crime.

THÉOCLYMÈNE.

Esclave, prétends-tu commander à ton maître?

LE CHOEUR.

C'est par dévoûment.

THÉOCLYMÈNE.

Non pour moi. Si tu ne me laisses

LE CHOEUR.

Je ne te lâcherai pas.

THÉOCLYMÈNE.

Tuer une sœur perfide,

LE CHOEUR.

Dis plutôt vertueuse.

THÉOCLYMÈNE.

Qui m'a trahi,

LE CHOEUR.

Noble trahison, qui reste fidèle à la justice.

THÉOCLYMÈNE.

Qui livre mon épouse à un autre.

LE CHOEUR.

Pour la rendre à celui qui a plus de droits sur elle.

THÉOCLYMÈNE.

Quel mortel a des droits sur ce qui m'appartient?

LE CHOEUR.

Celui qui la reçut des mains de son père.

THÉOCLYMÈNE.

La fortune me l'a donnée.

LE CHOEUR.

Et le destin te l'a ravie.

THÉOCLYMÈNE.

Il ne t'appartient pas de juger de mes droits.

LE CHOEUR.

Si, quand je fais parler la raison.

THÉOCLYMÈNE.

C'est donc à moi d'obéir, et non de commander?

LE CHOEUR.

Tu as le droit de faire le bien, mais non ce qui est injuste.

THÉOCLYMÈNE.

Tu as l'air de souhaiter la mort.

LE CHOEUR.

Tue-moi, mais tu ne tueras pas ta sœur, je n'y con-

sentirai pas. Il est glorieux à des esclaves généreux de mourir pour leurs maîtres[1].

LES DIOSCURES[2].

Théoclymène, roi de ce pays, calme la colère qui t'égare. Entends la voix des Dioscures, fils de Léda et frères d'Hélène qui a fui de ton palais. Tu te courrouces contre un hymen que le destin ne t'a pas réservé. La vierge fille d'une Néréide, ta sœur Théonoé, ne t'a fait aucun tort; elle a respecté les dieux et la justice, elle a obéi aux ordres de ton père. Il fallait que la fille de Tyndare habitât ton palais jusqu'à ce jour: maintenant que Troie est renversée, et que le nom d'Hélène a servi la colère des dieux, elle ne peut plus rester sous le joug de ton hymen, elle doit retourner dans sa patrie et vivre avec son époux. Garde-toi d'armer ton bras contre ta sœur vertueuse; sache que sa conduite a été dictée par la sagesse. Depuis longtemps nous aurions délivré notre sœur, puisque Jupiter nous a mis au rang des dieux; mais il nous a faits inférieurs au Destin et aux dieux, à qui il a plu que cela fût ainsi. Voilà, Théoclymène, ce que j'avais à te dire.

Et toi, ma sœur, traverse les mers avec ton époux: les vents vous seront favorables. Comme deux divinités tutélaires, du haut des cieux tes deux frères, sur leurs coursiers, t'accompagneront jusqu'au rivage de ta patrie. Et lorsque tu termineras ta vie, tu seras au nombre des divinités; on t'offrira des sacrifices ainsi qu'aux Dioscures, et tu partageras avec nous les offrandes des mortels: telle est la volonté de Jupiter. Le lieu où le fils de Maïa se reposa avec toi, en t'enlevant de Sparte, lorsqu'il descendit des demeures célestes pour dérober ton corps à l'amour de Pâris, cette île, qui s'étend comme un rem-

[1] On se rappelle que le Chœur est composé de Grecques captives.
[2] Castor et Pollux.

part le long des côtes de l'Attique, prendra désormais le nom d'HÉLÈNE[1]; parce que c'est dans cette retraite que le dieu te cacha, après t'avoir enlevée du palais de ton époux. Ménélas, qui erra tant d'années sur les mers, habitera les îles Fortunées; tel est l'arrêt du destin. Les dieux aiment les cœurs généreux : les peines sont réservées au vulgaire lâche et timide.

THÉOCLYMÈNE.

Fils de Jupiter et de Léda, je cède à votre voix, je renonce à ma vengeance contre ma sœur, je ne lui donnerai pas la mort. Qu'Hélène retourne dans sa patrie, puisque les dieux le veulent ainsi. Sachez-le, cette sœur, issue du même sang que vous, est un modèle de vertu et de pureté. Adieu; soyez fiers des nobles sentiments d'Hélène, ils ne se rencontrent pas chez beaucoup de femmes.

LE CHOEUR.

Les destinées se manifestent sous bien des formes différentes; les dieux accomplissent beaucoup de choses contre notre attente, et celles que nous attendions n'arrivent pas; mais Dieu fraye la voie aux événements imprévus. Ce qui vient de se passer en est une preuve éclatante[2].

[1] Sur l'île d'Hélène, située sur le cap Sunium, voyez Strabon, IX, 1, et Pausanias, *Attic.*

[2] Cette conclusion se retrouve dans *Médée*, *Alceste*, *Andromaque* et *les Bacchantes*.

FIN D'HÉLÈNE.



ION,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR ION.

Le sujet d'*Ion* prête aussi au romanesque. Il s'agit d'une mortelle rendue mère par un dieu. Créuse, fille d'Érechthée, roi d'Athènes, a été séduite par Apollon; elle en a un fils qu'elle a mis au monde secrètement, et elle l'expose dans la grotte même qui fut le théâtre de sa faute. Mercure, envoyé par Apollon, enlève l'enfant et le porte à Delphes, où la Pythie le trouve dans son berceau, et le fait élever. Ce fils, parvenu à l'adolescence, est devenu gardien du temple de Delphes. Cependant Créuse a par la suite épousé Xuthus, venu d'Achaïe au secours des Athéniens en guerre avec les Mégariens, et Xuthus est ainsi devenu roi d'Athènes. Mais une chose manque au bonheur des deux époux : ils n'ont pas d'enfants, et ils vont à Delphes consulter l'oracle d'Apollon sur les moyens d'en avoir. Là, ils rencontrent, sans le connaître, Ion, ce jeune gardien du temple, ce fils de Créuse, élevé par la Pythie. Il y a un art remarquable dans une longue scène que le poëte a ménagée entre Ion et Créuse, dans la première partie de la tragédie. Un vif intérêt s'attache à ce jeune homme si candide et si pur, qui laisse naïvement échapper les nobles sentiments de son âme. Créuse touche également par la triste mélancolie empreinte sur son caractère ; on pressent le fatal secret qu'elle cache au fond de son cœur; il ne se trahit que par de rares appels à Apollon, qui fut son complice, et qui semble l'avoir oubliée. C'est avec raison qu'on a remarqué une certaine analogie entre cette scène et celle d'Athalie avec le jeune Joas, tout en tenant compte des différences que comportent les situations et le caractère de Créuse. Mais le dialogue offre dans les deux pièces des traits de ressemblance qui justifient cette comparaison.

De son côté, Xuthus, qui a consulté l'oracle, est amené par la réponse du dieu à regarder Ion comme son propre fils; il l'adopte donc, et se dispose à l'emmener à Athènes pour lui assurer le trône après sa mort. Mais la jalousie de Créuse s'éveille contre Ion, qu'elle prend pour le fruit des amours de son époux avec une rivale. Irritée contre Xuthus, qui a retrouvé les joies de la paternité sans les lui faire partager, elle s'arme contre ce fils adoptif des sentiments d'une marâtre; elle conspire sa mort et se dispose à l'empoisonner. Prise sur le fait, elle est condamnée au dernier supplice. Mais les langes et le berceau conservés par la Pythie, qui avait sauvé l'enfant abandonné, amènent une reconnaissance entre la mère et son fils, et par suite un heureux dénoûment.

Cette tragédie a un caractère religieux et une marche solennelle qui la distinguent entre les autres ouvrages d'Euripide. Le lieu de la scène est à Delphes, et le poëte en décrit le temple tel qu'il était à son époque,

avec son cortége de prêtres, de devins et de sacrificateurs, avec la pompe et les mystères augustes du culte d'Apollon, l'antre de Trophonius, le trépied sacré, la Pythie, et par-dessus tout son oracle si révéré, dont le crédit était universel dans toute la Grèce.

Une description qu'Ion fait aux femmes du chœur des tableaux qui ornaient le portique du temple a donné lieu à une conjecture assez vraisemblable sur la date de cette tragédie. Au rapport de Pausanias et de Diodore de Sicile (XII, 48), la troisième année de la guerre du Péloponnèse, après la victoire de Phormion sur les Lacédémoniens, les Athéniens consacrèrent à Delphes un nouveau portique. Il est probable qu'Euripide, par un anachronisme très-pardonnable, et surtout très-agréable à ses compatriotes, aura voulu célébrer dans ses vers la consécration du nouveau monument. La représentation d'*Ion* serait donc postérieure, mais sans doute dans un intervalle assez peu éloigné, à la 4e année de la quatre-vingt-septième olympiade, c'est-à-dire à l'an 428 avant J.-C.

Le poëte n'a pas négligé non plus les antiques traditions qui s'offraient à lui sur les origines de la nation grecque. Ion est l'auteur de la race ionienne, comme Dorus, autre fils de Créuse et de Xuthus, est l'auteur de la race dorienne. Les quatre tribus entre lesquelles se partageait la population de l'Attique avant la création des dix tribus établies par Clisthène, sont rapportées au quatre fils d'Ion.

Ici encore, nous retrouvons une nouvelle preuve de la supériorité de la morale publique sur la religion officielle, au siècle de Socrate. Tandis que la mythologie s'y montre telle qu'elle était trop souvent, c'est-à-dire attribuant aux dieux toutes les passions, toutes les faiblesses des mortels, la raison publique, ou plutôt celle d'Euripide s'exprimant par la voix d'Ion, gourmande ces mêmes dieux sur leurs vices. « Puis-je » m'empêcher, dit-il, de blâmer Apollon? Abandonner une fille innocente après l'avoir séduite, et laisser mourir l'enfant dont il est le » père! Ah! cette conduite est indigne de toi! Et puisque tu règnes sur » les mortels, sois fidèle à la vertu. Les dieux punissent parmi les » hommes ceux dont le cœur est pervers : est-il donc juste que, vous » qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes » les violateurs des lois? S'il arrivait (chose impossible, je le sais, » mais je le suppose), s'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent » porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt » toi, Apollon, Neptune, et Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints » de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos fautes. En vous » livrant à vos passions, au mépris de la sagesse, vous êtes coupables. » Il n'est plus juste d'accuser les hommes s'ils imitent les vices des » dieux, qui leur donnent de si funestes exemples. »

Dans cette censure pleine de verve, dirigée contre la chronique scandaleuse de l'Olympe mythologique, Euripide est un digne précurseur de Platon, qui fera dans sa *République* une critique si sévère et si juste des dieux d'Homère.

ION.

PERSONNAGES.

MERCURE.
ION.
LE CHOEUR, composé de femmes esclaves de Créuse.
CRÉUSE.
XUTHUS.
UN VIEILLARD.
UN SERVITEUR DE CRÉUSE.
LA PYTHIE.
MINERVE.

La scène est à l'entrée du temple de Delphes.

MERCURE.

Atlas [1], qui sur ses épaules d'airain porte le ciel, antique demeure des dieux, engendra dans le sein d'une déesse [2] Maïa, qui me mit au monde, moi, Mercure, messager de Jupiter, le plus grand des immortels. J'arrive ici, à Delphes, dans ce temple placé au centre de la terre, où Apollon dévoile aux mortels ses oracles, qui révèlent le présent et l'avenir. Il est une ville célèbre de la Grèce à laquelle Pallas à la lance d'or a donné son nom [3]: là Phébus surprit Créuse, fille d'Érechthée, et la força de céder à sa passion, au pied de la citadelle de Pallas, dans cette partie du territoire athénien que les maîtres de l'Attique appellent l'antre de Macra [4]. A l'insu de son

[1] Selon Apollodore, Atlas était fils de Japet et d'Asia, fille de l'Océan. Voyez *Odyssée*, I, 53; Ovide, IV, 656; et le *Prométhée* d'Eschyle, v. 356.

[2] Elle s'appelait Pléioné; elle était fille de l'Océan et de Téthys.

[3] Athènes fut consacrée à Minerve par Amphictyon.

[4] Les rochers de Macra s'appelaient aussi la grotte de Pan. Voyez plus bas, vers 497 et 937.

père (telle était la volonté du dieu), elle porta dans son sein le fruit de leur amour; et, quand le temps fut venu, lorsque Créuse eut mis au monde un fils, elle le déposa dans la même grotte où le dieu l'avait rendue mère, et l'enferma pour mourir dans une corbeille arrondie. Elle resta fidèle à l'usage de ses ancêtres, à celui qui fut suivi pour Érichthon [1], fils de la Terre. En effet, Minerve avait mis près de lui deux serpents pour le défendre, en le confiant à la garde des filles d'Agraule [2]. De là l'usage constant parmi les Érechthides [3] d'élever leurs enfants parmi des serpents dorés. Créuse attacha donc au cou de son fils un ornement semblable, puis elle l'exposa à la mort.

Alors Apollon m'adresse cette prière: « O mon frère, » va vers le peuple autochthone de l'illustre Athènes (tu » connais la ville de Minerve). Sous une grotte creusée » dans le roc tu trouveras un enfant nouveau-né. Prends-» le avec le berceau et les langes qui l'enveloppent; ap-» porte-le à Delphes, où je rends mes oracles, et dépose-» le à l'entrée de mon sanctuaire. C'est mon fils, afin » que tu le saches. Je veillerai sur sa destinée. » Pour complaire à mon frère Apollon, je transporte le berceau de joncs, je dépose l'enfant sur les marches du temple, et j'entr'ouvre la corbeille afin de laisser paraître ce qu'elle contenait. Aussitôt que le Soleil pousse ses coursiers dans la céleste carrière, la prophétesse entre dans le temple. En jetant les yeux sur ce jeune enfant, elle s'étonne qu'une fille de Delphes ait osé profaner la demeure du dieu, en y portant le fruit d'un amour criminel. Elle était disposée à rejeter du sanctuaire cette

[1] Érichthon, fils de Minerve et de Vulcain. Il est appelé fils de la Terre, *in quam Vulcani Minervam appetentis semen deciderat*. Voyez Apollodore, III, 13.

[2] Femme de Cécrops. Ses trois filles se nommaient Aglauros, Hersé et Pandrosos. Voyez Ovide, *Métamorph.*, liv. II.

[3] Les Athéniens. Ces serpents dorés font allusion aux colliers en forme de serpent dont on avait l'habitude de parer les enfants. Voyez plus bas, vers 1426.

créature innocente ; mais la pitié attendrit son cœur, et le dieu protecteur de l'enfant le préserva d'un arrêt sévère. La prêtresse le prit et l'éleva. Elle ne sait ni qu'Apollon est son père, ni de quelle mère il est né ; l'enfant lui-même ignore quels sont ses parents. Pendant sa jeunesse, nourri des dons offerts sur les autels, il se livrait aux plaisirs de son âge ; mais, lorsqu'il eut atteint l'âge viril, les citoyens de Delphes l'ont fait gardien des trésors du dieu et intendant des choses sacrées, et il mène jusqu'ici dans le temple une vie irréprochable. Créuse, la mère du jeune homme, a épousé Xuthus. Voici par quel événement : Les orages de la guerre avaient éclaté entre les Athéniens et les Chalcodontides[1], qui habitent l'Eubée ; les armes de Xuthus ayant terminé heureusement cette guerre, on le récompensa par la main de Créuse, malgré son origine étrangère ; car il était Achéen, fils d'Æolus, né de Jupiter. Après plusieurs années d'un mariage stérile, ils viennent aujourd'hui consulter l'oracle dans le désir d'obtenir des enfants. Apollon dirige les événements avec prévoyance, on le suppose : il donnera son propre fils à Xuthus, qui vient consulter son oracle, et lui fera croire qu'il est né de lui, afin que ce fils, reçu dans la maison de sa mère, soit reconnu par Créuse, et que, sans trahir le secret de sa naissance, il jouisse d'une vie heureuse. Apollon veut que la Grèce l'appelle ION, et qu'il donne son nom aux colonies asiatiques[2].

Mais je me retire dans ces bosquets de lauriers, d'où j'apprendrai les arrêts du Destin sur cet enfant. Je vois le fils d'Apollon qui s'avance, pour orner les portes du

[1] On appelait ainsi les habitants de l'Eubée, du nom de leur roi, vaincu par Amphitryon.

[2] Strabon, VIII, 7, rapporte la tradition suivant laquelle les colonies de l'Asie Mineure furent appelées Ionie, du nom d'Ion, fils de Xuthus. Les douze villes fondées par lui étaient Éphèse, Milet, Myos, Lébédos, Colophon, Priène, Téos, Erythée, Phocée, Clazomène, Chios, Samos : on y ajouta par la suite Smyrne.

temple avec des branches de laurier [1]. Ion, je suis le premier des dieux à t'appeler de ce nom, que tu porteras dans l'avenir.

ION, *suivi des ministres du temple.*

Déjà le Soleil fait briller sur la terre son char éclatant; les astres, à l'aspect de ses feux, fuient dans le sein de la nuit sacrée; déjà les sommets inaccessibles du Parnasse annoncent le jour aux mortels. La fumée de la myrrhe odorante s'élève à la voûte du temple, et la prêtresse de Delphes, assise sur le trépied sacré, va faire entendre aux Grecs les oracles qu'Apollon lui inspire.

Allez, ministres de Phébus que Delphes adore, allez vers la source argentée de Castalie; et, après vous être lavés dans ses eaux pures, entrez dans le temple. Abstenez-vous de paroles de mauvais augure; que votre bouche annonce d'heureux événements aux mortels qui viennent consulter le dieu [2].

Pour moi, fidèle aux soins que je remplis depuis mon enfance, je vais purifier l'entrée du temple avec des branches de laurier et des couronnes sacrées, en répandant sur la terre une fraiche rosée, et j'écarterai à coups de flèches les oiseaux qui pourraient souiller les offrandes; car, sans mère et sans père, je me dois au service du temple d'Apollon qui m'a nourri.

Viens, rameau verdoyant du laurier touffu, destiné à purifier le sol que couvre la voûte du temple d'Apollon, toi qui crois dans les jardins des immortels, où de saintes rosées font jaillir une source intarissable pour arroser la chevelure sacrée du myrte, dont le feuillage me sert cha-

[1] Virgile, *Æneid.*, II, 492 :

> Nos delubra deûm, miseri, quibus ultimus esset
> Ille dies, festa velamus fronde per urbem.

[2] Il adresse ces mots aux prêtres chargés de recueillir les réponses de a Pythie, et d'expliquer ses paroles obscures.

que jour, dès que le Soleil prend son vol rapide, à balayer le temple du dieu auquel je rends un culte assidu. O Péan ! ô Péan ! béni, béni sois-tu, fils de Latone !

O Apollon, je remplis à l'entrée de ce temple un ministère honorable, en me vouant au service du sanctuaire où tu rends tes oracles. C'est en effet un glorieux ministère pour moi de servir les dieux, et non les mortels. Les fatigues de ces nobles travaux ne me lasseront jamais. Phébus est mon père : je bénis le dieu qui me nourrit. Oui, je donne le nom de père au bienfaisant Apollon, qu'on adore dans ce temple. O Péan ! Péan, béni, béni sois-tu, fils de Latone !

Mais laissons reposer ce rameau de laurier; de ces vases d'or je répandrai l'eau limpide des sources de Castalie, je la verserai d'une main pure de souillures. Puisse ma vie s'écouler ainsi au service d'Apollon, ou puissé-je du moins ne le quitter que sous d'heureux auspices ! — Ah ! que vois-je ! — Les oiseaux du Parnasse ont quitté leurs nids; n'approchez pas des voûtes du temple, n'entrez pas sous ces lambris dorés. Je te percerai de mes flèches, héraut de Jupiter, toi dont les serres recourbées triomphent des autres oiseaux. Voici maintenant un cygne qui vogue à travers les airs jusque dans le sanctuaire. Que ne portes-tu ailleurs tes pieds éclatants comme la pourpre? ta voix, dont les accents rivalisent avec la lyre d'Apollon, ne te dérobera pas à mes traits. Éloigne-toi à tire-d'aile, et va dans le lac de Délos faire entendre tes chants harmonieux ; ton sang, si tu n'obéis, me vengera de ton audace... Ah ! quel est ce nouvel oiseau qui arrive? Ose-t-il construire sous cette voûte sacrée son nid de chaume pour ses petits ? le frémissement de cet arc te fera fuir. Quoi ! tu restes encore? Va sur les bords de l'Alphée, ou dans les bosquets de Corinthe, donner le jour à ta jeune famille, et ne viens pas souiller les offrandes et le temple de Phébus.

Je ne voudrais pas vous donner la mort, oiseaux, qui annoncez aux mortels la volonté des dieux ; mais je ne

puis trahir les devoirs de mon ministère, et je resterai fidèle au service d'Apollon qui me nourrit.

LE CHOEUR.

Athènes, chère aux immortels, n'est donc pas le seul lieu où leur demeure soit ornée de colonnes et de portiques, et où l'on célèbre le culte des Agyatides [1] : mais chez Apollon brille aussi la double image des enfants de Latone.

DEMI-CHOEUR.

Voyez cette peinture : c'est l'hydre de Lerne que le fils de Jupiter moissonne de sa faux dorée. Regardez, chères amies.

DEMI-CHOEUR.

Je le vois : à ses côtés un guerrier tient une torche ardente [2].

DEMI-CHOEUR.

Quel est-il ? n'est-ce pas celui que notre navette a représenté sur la toile, Iolas, le fidèle compagnon des glorieux travaux du fils de Jupiter ?

DEMI-CHOEUR.

Voyez encore ce héros monté sur un coursier ailé, terrassant le monstre à trois corps qui vomit des flammes [3].

DEMI-CHOEUR.

Je porte de tous côtés mes regards attentifs.

DEMI-CHOEUR.

Contemplez sur ce mur le combat des Géants.

[1] On élevait aux portes des maisons des colonnes coniques ou des espèces d'obélisques consacrés à Apollon sous le nom d'*Agyeus*, du mot ἀγυιά, qui signifie une rue ou un chemin. Dans cette scène, le Chœur admire les sculptures et les peintures dont le temple de Delphes était orné.

[2] A mesure qu'Hercule abattait les têtes de l'hydre, Iolas y appliquait le feu pour les empêcher de renaître.

[3] Bellérophon tuant la Chimère, lion par devant, chèvre au milieu, dragon par le reste du corps.

DEMI-CHOEUR.

Chères amies, regardons ce tableau.

DEMI-CHOEUR.

Reconnaissez-vous la déesse qui tourne contre Encelade son égide à la tête de Gorgone ?

DEMI-CHOEUR.

Ah ! c'est Pallas, c'est notre divinité.

DEMI-CHOEUR.

Et ces carreaux étincelants que lance au loin la main redoutable de Jupiter ?

DEMI-CHOEUR.

Je le vois foudroyer le superbe Mimas.

DEMI-CHOEUR.

Ici, Bacchus, de son thyrse entouré de lierre pacifique, renverse un fils de la Terre[1].

LE CHOEUR.

O toi, qui te tiens à l'entrée du temple, dis nous si nous pouvons pénétrer dans ce sanctuaire.

ION.

Ce n'est pas permis, étrangères.

LE CHOEUR.

Ne peux-tu du moins répondre à mes questions ?

ION.

Que veux-tu savoir ?

LE CHOEUR.

Est-il vrai que ce temple enferme en son sein le point central de la terre?

[1] On lit dans Pausanias, et Diodore de Sicile, XII, 48, que, la quatrième année de la quatre-vingt-septième olympiade, ou la troisième de la guerre du Péloponnèse (428 ans avant J.-C.), les Athéniens, à l'occasion de la défaite des Lacédémoniens par Phormion, consacrèrent à Delphes un nouveau portique. Musgrave conjecture avec vraisemblance qu'Euripide a décrit dans cette scène les tableaux de cette galerie. Il paraît qu'elle était placée à l'entrée du temple. On va voir que l'entrée du temple était permise aux deux sexes, mais que les hommes seuls pouvaient pénétrer dans le sanctuaire, comme Plutarque l'atteste : aussi Xuthus est-il le seul qui reçoive l'oracle dans l'antre de Trophonius et dans le sanctuaire.

ION.

Il est vrai [1]; des couronnes l'entourent, et les Gorgones en défendent l'approche.

LE CHOEUR.

Voilà en effet ce que la renommée publie.

ION.

Immolez des victimes à la porte du temple avant de consulter le dieu, l'accès vous sera alors permis; mais si vous ne faites couler le sang des brebis, l'entrée vous est interdite.

LE CHOEUR.

Je comprends; je ne transgresserai point la loi du dieu; il me suffira de contempler au dehors les beautés de ce portique.

ION.

Vous pouvez, à votre gré, jouir de ce spectacle.

LE CHOEUR.

Nos maitres nous ont envoyées admirer le temple du dieu.

ION.

Quels sont les maitres que vous servez?

LE CHOEUR.

Le séjour de Pallas est celui qu'habitent les rois que je sers. Mais voici ma maitresse; tu peux l'interroger.

ION.

Ta noblesse et les généreux sentiments de ton âme se révèlent par la beauté de ton extérieur, ô femme, qui que tu sois. Le plus souvent on peut juger d'un homme à la vue de ses traits, et reconnaître s'il a l'âme noble... Mais que vois-je? des larmes remplissent tes yeux et baignent ton visage à l'aspect du temple d'Apollon. O femme, quelle est la cause d'une telle tristesse? Quand

[1] Il était marqué par une pierre blanche, selon Pausanias, *Phocic.*

tous les autres, en voyant le sanctuaire du dieu, se livrent à la joie, tes yeux versent des pleurs.

CRÉUSE.

Étranger, tu n'as pas tort d'être surpris de mes pleurs : mais, à l'aspect du temple d'Apollon, je n'ai pu me défendre d'un douloureux souvenir. Mon cœur était dans ma patrie, lorsque mon corps était en ces lieux. O femmes infortunées! ô attentats des dieux! Où donc trouverons-nous la justice, si nous sommes les victimes de l'injustice de ces dieux qui règnent sur nous?

ION.

Quelle est donc la cause mystérieuse de ce chagrin?

CRÉUSE.

Rien : j'ai soulagé mon cœur [1] : sur le reste je me tais, et toi, ne t'en inquiète plus.

ION.

Qui es-tu? d'où viens-tu? quelle est ta patrie? de quel nom dois-je t'appeler?

CRÉUSE.

Créuse est mon nom; je suis fille d'Érechthée; Athènes est ma patrie.

ION.

O habitante d'une ville illustre, fille de nobles parents, combien je te révère!

CRÉUSE.

Heureuse de ce côté, ô étranger, je ne le suis point d'ailleurs.

ION.

Au nom des dieux, ce que l'on raconte est-il vrai?

CRÉUSE.

A quel fait se rapporte ta question, étranger? je désire le savoir.

ION.

L'aïeul de ton père était, dit-on, fils de la Terre?

[1] Littéralement : « j'ai déposé l'arc. »

CRÉUSE.

C'est Érichthonius que tu veux dire : mais que me sert une illustre naissance?

ION.

Est-il vrai que Minerve l'enleva de la terre?

CRÉUSE.

Dans ses mains virginales, sans l'avoir enfanté [1].

ION.

Le donna-t-elle à d'autres, comme cela est représenté dans un tableau?

CRÉUSE.

Elle le confia aux filles de Cécrops, mais caché à leurs regards.

ION.

On raconte que les jeunes vierges ouvrirent la corbeille.

CRÉUSE.

Elles expièrent leur curiosité et teignirent les rochers de leur sang.

ION.

Bien. Et cet autre fait, est-il vrai, ou n'est-ce qu'un vain bruit?

CRÉUSE.

De quoi veux-tu parler? j'ai le loisir de te répondre.

ION.

Ton père, Érechthée, a-t-il fait périr tes sœurs?

CRÉUSE.

Il osa les immoler pour sauver son pays.

ION.

Et comment échappas-tu seule à la mort?

CRÉUSE.

Enfant nouveau-né, j'étais dans les bras de ma mère.

ION.

Est-il vrai que la terre ait englouti ton père?

[1] Voyez plus haut la note sur le vers 21, p. 398.

CRÉUSE.

Neptune l'a fait périr d'un coup de son trident [1].

ION.

N'est-ce pas cet endroit qui fut appelé Macra [2]?

CRÉUSE.

Que dis-tu là? quel souvenir tu me rappelles!

ION.

Apollon, à l'arc étincelant, honore ce lieu.

CRÉUSE.

L'honore! que dis-tu? Ah! puissé-je ne l'avoir jamais vu!

ION.

Eh quoi! hais-tu ce que le dieu chérit?

CRÉUSE.

Nullement, mais je sais un crime qui s'est commis dans cette grotte.

ION.

Quel est celui des Athéniens qui t'a prise pour épouse?

CRÉUSE.

Ce n'est pas un Athénien; mon époux est venu d'une terre étrangère.

ION.

Quel est-il? il doit être d'une illustre naissance.

CRÉUSE.

C'est Xuthus, fils d'Éole, issu de Jupiter.

ION.

Par quel événement un étranger est-il devenu ton époux?

CRÉUSE.

L'Eubée est un pays voisin d'Athènes.

ION.

Un bras de mer étroit est, dit-on, la limite qui l'en sépare.

[1] Neptune frappa le rocher, qui s'entr'ouvrit sous Érechthée. Il vengea ainsi son fils Eumolpe, qu'Érechthée avait tué.

[2] Voyez plus haut, vers 13, p. 397.

CRÉUSE.

Xuthus a aidé les descendants de Cécrops à la soumettre.

ION.

Et, après les avoir secourus, il t'a obtenue pour épouse?

CRÉUSE.

Je fus la dot de la guerre et le prix de sa valeur.

ION.

Viens-tu seule consulter l'oracle, ou avec ton époux?

CRÉUSE.

Avec mon époux : il s'est arrêté à l'antre de Trophonius.

ION.

Est-ce par curiosité, ou pour interroger l'oracle?

CRÉUSE.

Il veut interroger cet oracle et celui de Phébus sur une même question.

ION.

Est-ce sur les fruits de la terre ou sur vos enfants que vous venez le consulter?

CRÉUSE.

Nous n'avons point d'enfants, quoique depuis longtemps l'hymen nous ait unis.

ION.

Ainsi tu n'as jamais été mère?

CRÉUSE.

Apollon sait que je n'ai point d'enfants.

ION.

Infortunée! heureuse en tout le reste, combien ce bonheur te manque!

CRÉUSE.

Mais toi, qui es-tu? Combien ta mère me paraît heureuse!

ION.

Je suis le serviteur du dieu : tel est le nom qu'on me donne.

CRÉUSE.

Est-ce la ville qui t'a consacré à lui, ou bien as-tu été vendu comme esclave?

ION.

Je l'ignore; je sais seulement que j'appartiens à Phébus.

CRÉUSE.

A mon tour, étranger, je me sens touchée de pitié pour toi.

ION.

Sans doute parce que j'ignore celle qui m'a enfanté et celui qui m'a donné le jour.

CRÉUSE.

Habites-tu ce temple, ou quelque autre maison?

ION.

La maison du dieu est la mienne, partout où le sommeil me surprend.

CRÉUSE.

Est-ce enfant ou jeune homme que tu es venu dans ce temple?

ION.

C'est dès ma plus tendre enfance, à ce que disent ceux qui passent pour le savoir.

CRÉUSE.

Quel est la femme de Delphes qui t'a nourri de son lait?

ION.

Je n'ai jamais connu le sein d'une nourrice. Celle qui m'a nourri,

CRÉUSE.

Quelle est-elle, infortuné? Dans ma misère, je trouve d'autres misérables.

ION.

La prêtresse d'Apollon me tient lieu de mère.

CRÉUSE.

Parvenu à l'âge d'homme, quel moyen d'existence avais-tu?

ION.

Cet autel m'a nourri des dons des étrangers qui visitent ce temple.

CRÉUSE.

Que je plains celle qui t'a mis au monde, quelle qu'elle soit!

ION.

Peut-être suis-je le fruit d'une faute dont elle eut à rougir.

CRÉUSE.

As-tu de quoi subvenir à tes besoins? tes vêtements annoncent l'aisance.

ION.

Le dieu que je sers me pare de ses dons.

CRÉUSE.

N'as-tu fait aucune recherche pour découvrir les auteurs de tes jours?

ION.

Je n'ai aucun signe auquel je puisse les reconnaître.

CRÉUSE.

Hélas! il est une autre femme dont le sort est semblable à celui de ta mère.

ION.

Quelle est-elle? parle. Quelle joie si tu m'aidais à la découvrir!

CRÉUSE.

C'est pour elle que je suis venue ici avant l'arrivée de mon époux.

ION.

Que désire-t-elle? je la servirai avec zèle.

CRÉUSE.

Elle voudrait consulter secrètement l'oracle d'Apollon.

ION.

Explique-toi : je seconderai ton désir.

CRÉUSE.

Écoute donc... Mais la pudeur m'empêche de parler.

ION.

Alors tes vœux seront stériles : la Pudeur est une diviuité sans énergie.

CRÉUSE.

Cette amie dont je parle reçut Apollon dans ses bras.

ION.

Apollon dans les bras d'une femme! ne parle pas ainsi, étrangère!

CRÉUSE.

Elle donna un fils à ce dieu, à l'insu de son père.

ION.

Non; elle veut couvrir la faute d'un mortel.

CRÉUSE.

Ce qu'elle dit, l'infortunée l'a réellement éprouvé.

ION.

Que fit-elle, si elle fut aimée d'un dieu?

CRÉUSE.

Elle exposa l'enfant hors de la maison paternelle.

ION.

Et cet enfant exposé, où est-il? vit-il encore?

CRÉUSE.

On l'ignore, et c'est là-dessus que je veux consulter l'oracle.

ION.

S'il n'est plus, de quelle manière a-t-il péri?

CRÉUSE.

Elle craint qu'il ne soit devenu la proie des bêtes sauvages.

ION.

Sur quel indice a-t-elle conçu cette crainte?

CRÉUSE.

En revenant à la place où elle l'avait exposé, elle ne le trouva plus.

ION.

Y avait-il quelques traces de sang sur la route?

CRÉUSE.

Elle assure n'en avoir pas vu, malgré tous ses soins à explorer les lieux d'alentour.

ION.

Quel temps s'est écoulé depuis la mort de l'enfant?

CRÉUSE.

Il aurait, s'il vivait, à peu près le même âge que toi [1].

ION.

Le dieu est injuste envers elle; je plains cette malheureuse mère.

CRÉUSE.

Elle n'a eu depuis aucun autre enfant.

ION.

Mais si Phébus l'avait enlevé secrètement pour l'élever lui-même?

CRÉUSE.

En se réservant à lui seul un bonheur commun, il n'agit pas avec justice.

ION.

Hélas! que sa destinée a de rapports avec mon infortune!

CRÉUSE.

Toi aussi, étranger, tu causes sans doute les regrets d'une malheureuse mère.

ION.

Ah! ne réveille pas en mon cœur des douleurs assoupies.

CRÉUSE.

Je me tais; mais achève de répondre à mes questions.

ION.

Sais-tu quel est le point le plus fâcheux dans ton récit?

CRÉUSE.

Et en quoi cette infortunée n'a-t-elle pas à gémir!

[1] Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.
Æneid. III.

ION.

Comment le dieu révélera-t-il dans ses oracles ce qu'il veut tenir caché?

CRÉUSE.

Il le fera, si sur le trépied sacré il répond à toute la Grèce.

ION.

Cette action est une honte pour lui; ne le pousse pas à bout.

CRÉUSE.

Et c'est une souffrance pour la triste victime de sa passion.

ION.

Non, nul ministre du dieu n'osera répondre à tes questions. Apollon, accusé d'un crime dans son propre temple, punirait justement celui qui ferait parler l'oracle pour toi. Retire-toi donc, femme; on ne peut demander au dieu de se condamner lui-même. Ce serait le comble de la démence, quand les dieux ne veulent pas parler, de prétendre les y contraindre par des sacrifices de victimes ou par le vol des oiseaux. Les biens que nous poursuivons violemment malgré les dieux cessent d'être des biens quand nous les possédons; ceux qu'ils nous accordent de leur plein gré sont les seuls qui nous profitent.

LE CHOEUR.

Que de calamités diverses fondent sur la foule des mortels! les formes sont différentes. Il est bien difficile de trouver dans la vie humaine un bonheur continu.

CRÉUSE.

O Apollon, aujourd'hui, comme autrefois [1], tu te montres bien injuste envers la femme absente pour laquelle je parle ici. Tu as laissé périr ton fils, sur lequel tu aurais dû veiller; et quoique prophète, tu ne réponds pas

[1] Grec : « ici comme là-bas, » c'est-à-dire aux lieux où il l'a rendue mère.

à sa mère, pour que du moins, s'il n'est plus, elle lui érige un tombeau, et que, s'il vit encore, il paraisse enfin aux yeux de sa mère. Eh bien! il faut se résigner, si le dieu refuse de m'apprendre ce que je veux savoir. Mais, ô étranger, je vois Xuthus, mon noble époux, qui s'avance; il sort de l'antre de Trophonius; ne lui révèle pas nos entretiens, de peur de m'attirer quelque reproche pour ce secret divulgué, et que mes paroles ne soient mal interprétées; car la condition des femmes est bien malheureuse vis-à-vis des hommes : les bonnes sont confondues dans une haine commune avec les méchantes.

XUTHUS.

Que mes premières paroles s'adressent au dieu pour lui rendre hommage; et toi aussi, femme, salut. Mon retour tardif ne t'a-t-il point causé d'inquiétude?

CRÉUSE.

Non, mais tu es arrivé à temps pour la prévenir. Mais dis-moi quel oracle tu rapportes de l'antre de Trophonius, et quel espoir il nous reste d'avoir des enfants.

XUTHUS.

Il n'a pas voulu devancer la réponse du dieu; il m'a dit seulement que ni toi ni moi nous ne reviendrions de Delphes sans enfant.

CRÉUSE.

Vénérable mère d'Apollon, puisse notre voyage avoir un heureux succès! puisse notre démarche auprès de l'oracle mieux réussir auprès de ton fils!

XUTHUS.

Il en sera ainsi. Mais où est le prophète du dieu?

ION.

Mon ministère ne s'étend qu'au dehors : dans l'intérieur du temple siégent près du trépied sacré les premiers citoyens de Delphes désignés par le sort.

XUTHUS.

C'est bien, j'ai tout ce que je désirais. J'entre dans le

temple. Voici en effet, à ce que j'apprends, le jour marqué par le sort auquel l'oracle se fait entendre à tous les étrangers; je n'en puis choisir un plus propice pour interroger le dieu. Pour toi, femme, prends des rameaux de laurier, et prie les dieux que je rapporte du sanctuaire d'Apollon un oracle qui nous promette d'heureux enfants.

CRÉUSE.

Je le ferai, oui, je le ferai. Si Apollon veut à présent réparer ses anciens torts, sans doute il ne sera pas encore complétement notre ami; mais, puisqu'il est dieu, je recevrai toutes les faveurs qu'il voudra nous accorder.

ION.

Qui peut porter cette étrangère à faire au dieu de secrets reproches? Est-ce l'amante pour laquelle elle consulte l'oracle? est-ce quelque aventure secrète dont elle doit faire mystère?... Mais que m'importe la fille d'Érechthée? Aucun lien ne m'unit à elle. Je vais puiser de l'eau dans ces vases d'or pour arroser le temple. — Mais puis-je m'empêcher de blâmer Apollon? Abandonner une fille innocente après l'avoir séduite, et laisser mourir l'enfant dont il est le père! ah! cette conduite est indigne de toi; et puisque tu règnes sur les mortels, sois fidèle à la vertu. Les dieux punissent parmi les hommes ceux dont le cœur est pervers : est-il donc juste que, vous qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes les violateurs des lois? S'il arrivait (chose impossible, je le sais, mais je le suppose), s'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt toi, Apollon, et Neptune, et Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos fautes. En vous livrant à vos passions au mépris de la sagesse, vous êtes coupables. Il n'est plus juste d'accuser

les hommes, s'ils imitent les vices des dieux, qui leur donnent de si funestes exemples.

LE CHŒUR, *seul.*

Toi qui n'as jamais éprouvé les douleurs de l'enfantement, Minerve, ô ma déesse, je t'invoque, toi que Jupiter, aidé du Titan Prométhée, fit naître de son cerveau; auguste Victoire [1], descends des lambris dorés de l'Olympe, et vole vers le temple de Delphes placé au centre de la terre, où Phébus rend ses oracles du trépied sacré qu'entourent les danses religieuses. Viens avec la fille de Latone, toutes deux déesses, toutes deux vierges et sœurs d'Apollon, prier le dieu d'accorder à la fille d'Érechthée une fécondité si longtemps désirée.

C'est pour les mortels un gage de prospérité inébranlable, de voir au sein de la maison paternelle une jeune et florissante postérité, qui transmettra ses richesses héréditaires à d'autres enfants : c'est un soutien dans l'adversité, une joie dans la bonne fortune, et dans la guerre c'est un rempart pour la défense de la patrie. A la richesse et aux alliances royales, je préfère le bonheur d'élever des enfants vertueux. Privé d'enfants, la vie m'est odieuse; et celui à qui elle plaît ainsi, je le blâme. Puissé-je, dans une fortune médiocre, trouver le bonheur au milieu de mes enfants!

O retraite de Pan [2], grotte voisine des rochers de Macra, où les trois filles d'Agraulos, dans leurs danses légères, foulent les verts gazons qui fleurissent au pied du temple de Pallas, aux modulations variées de la flûte champêtre, lorsque Pan la fait résonner dans sa caverne, où une jeune fille, séduite par Apollon, déposa le faible enfant

[1] Ces mots désignent encore Minerve, qui avait un temple à Athènes sous ce nom.

[2] Il y avait à Athènes une chapelle consacrée au dieu Pan, au-dessous de la citadelle. Voyez Hérodote, VI, 105; Pausanias, *Attic.*; Aristophane, *Lysistrata*, 856.

qui faisait sa honte, et qu'elle abandonnait aux oiseaux de proie et aux bêtes sauvages. Ni dans les aventures que la navette reproduit sur la toile, ni dans les récits du passé, je n'ai jamais appris que les enfants nés du commerce d'un dieu avec les mortelles aient été heureux.

ION.

Femmes qui veillez autour de ce temple saint, attendant le retour de votre maître, Xuthus a-t-il déjà quitté le trépied sacré, ou est-il encore dans le sanctuaire à consulter le dieu?

LE CHOEUR.

Étranger, Xuthus est encore dans le temple, il n'est point sorti de ce lieu sacré. Mais j'entends le bruit des portes qui s'ouvrent, comme s'il allait sortir; et tu peux le voir lui-même qui s'avance.

XUTHUS.

Réjouis-toi, ô mon fils; car je puis t'appeler de ce nom.

ION.

Je me réjouis; toi-même, que la sagesse t'éclaire, et tous deux nous serons heureux.

XUTHUS.

Donne-moi ta main à baiser, que je te presse dans mes bras.

ION.

Étranger, es-tu dans ton bon sens? un dieu a-t-il égaré ta raison?

XUTHUS.

Ma raison n'est point égarée; en retrouvant l'objet le plus cher, je désire lui témoigner ma tendresse.

ION.

Arrête : prends garde, en me touchant, de briser les couronnes du dieu.

XUTHUS.

Je te presserai contre mon sein; je ne suis point un ravisseur. Je retrouve ce que j'ai de plus cher.

ION.

Si tu ne t'éloignes, ces flèches vont te percer le cœur.

XUTHUS.

Pourquoi me fuir quand tu reconnais celui que tu dois chérir?

ION.

Je n'aime pas ramener à la raison les étrangers malappris ou en délire.

XUTHUS.

Tue-moi et place-moi sur le bûcher; en me tuant, tu seras le meurtrier de ton père.

ION.

Comment es-tu mon père? N'ai-je pas lieu de rire d'une telle parole?

XUTHUS.

Non. Écoute-moi; la suite t'expliquera ce mystère.

ION.

Et que me diras-tu?

XUTHUS.

Je suis ton père, et tu es mon fils.

ION.

Qui dit cela?

XUTHUS.

Apollon, le dieu qui t'a élevé.

ION.

Tu n'as d'autre témoin que toi-même.

XUTHUS.

Je parle d'après l'oracle même du dieu.

ION.

Tu es abusé par ses paroles énigmatiques.

XUTHUS.

N'ai-je pas entendu clairement la voix du dieu?

ION.

Quelle est la réponse d'Apollon?

XUTHUS.

Que le premier qui s'offrirait à ma vue...

ION.

En quel lieu?

XUTHUS.

Au sortir du sanctuaire...

ION.

Que lui arrivera-t-il?

XUTHUS.

Est mon fils.

ION.

Par la naissance, ou par adoption?

XUTHUS.

Par adoption, quoiqu'il soit né de mon sang.

ION.

Et je me suis le premier trouvé sur tes pas?

XUTHUS.

Toi-même, mon cher fils.

ION.

D'où vient ce coup de la fortune?

XUTHUS.

J'en suis frappé comme toi.

ION.

Mais quelle est la mère qui m'a donné à toi?

XUTHUS.

Je ne saurais le dire.

ION.

Phébus ne l'a-t-il pas nommée?

XUTHUS.

Dans l'excès de ma joie, je ne l'ai pas demandé.

ION.

J'ai donc eu la terre pour mère?

XUTHUS.

La terre ne produit point d'enfants.

ION.

A quel titre puis-je donc t'appartenir?

XUTHUS.

Je ne sais; je m'en remets au dieu.

ION.

Abordons un autre sujet.

XUTHUS.

Cela vaut mieux, mon fils.

ION.

As-tu formé quelque union illégitime?

XUTHUS.

J'ai eu des folies de jeunesse.

ION.

Avant d'épouser la fille d'Érechthée?

XUTHUS.

Jamais depuis ce temps.

ION.

M'aurais-tu donné le jour avant cette époque?

XUTHUS.

Le temps s'accorde avec ton âge.

ION.

Et comment serais-je venu en ces lieux?

XUTHUS.

Là-dessus je ne sais que dire.

ION.

Le trajet était-il bien long?

XUTHUS.

Je ne suis pas moins incertain à cet égard.

ION.

Avais-tu déjà visité la roche Pythique?

XUTHUS.

J'y suis venu autrefois pour célébrer les fêtes de Bacchus.

ION.

Quel citoyen de Delphes [1] te donna l'hospitalité?

[1] Littéralement : « lequel des proxènes, » nom donné à ceux qui avaient la charge de recevoir les étrangers.

XUTHUS.

Celui qui m'associa au culte des jeunes filles de Delphes,

ION.

A leurs mystères sacrés?

XUTHUS.

Et aux fêtes des Ménades.

ION.

L'ivresse avait-elle troublé ta raison ?

XUTHUS.

Je m'étais livré aux plaisirs de Bacchus.

ION.

Voilà le moment où j'ai été engendré.

XUTHUS.

O mon fils, le Destin a révélé ta naissance.

ION.

Mais comment suis-je venu dans ce temple?

XUTHUS.

Sans doute tu fus exposé par celle qui te mit au monde.

ION.

J'ai échappé à l'esclavage.

XUTHUS.

Maintenant, mon fils, reconnais ton père.

ION.

Je dois ajouter foi à l'oracle du dieu.

XUTHUS.

Tu fais sagement.

ION.

Que pourrais-je vouloir de plus

XUTHUS.

Tu vois maintenant comme il faut voir.

ION.

Que d'être fils du fils de Jupiter[1]?

[1] Xuthus était fils d'Éole et petit-fils de Jupiter. Il y a un sens caché sous ces paroles, et une allusion au véritable père d'Ion.

XUTHUS.

Telle est ta destinée.

ION.

Je pourrai donc embrasser les auteurs de mes jours?

XUTHUS.

Tu n'as qu'à en croire le dieu.

ION.

Salut, ô mon père!

XUTHUS.

Parole bien douce pour mon cœur.

ION.

Salut, jour fortuné!

XUTHUS.

Il me rend le bonheur.

ION.

O mère chérie, me sera-t-il donné aussi de te voir un jour? Qui que tu sois, maintenant plus que jamais, j'en éprouve le désir. Mais peut-être tu n'es plus, et il ne me sera plus possible de te voir.

LE CHOEUR.

Je partage le bonheur de la famille. Cependant j'aurais souhaité de voir aussi ma maîtresse heureuse par ses enfants avec toute la maison d'Érechthée.

XUTHUS.

Mon fils, le dieu a conduit les événements avec sagesse, en te rendant à mes vœux et en te réunissant à moi; et, à ton tour, tu as retrouvé un père chéri que tu ne connaissais pas. L'objet de tes vives poursuites est aussi mon vœu le plus cher : c'est que tu puisses, mon fils, retrouver une mère, et moi revoir celle qui t'a donné le jour. Mais fions-nous au temps, peut-être il nous la rendra. Quitte le temple qui fut le lieu de ton exil; partage les sentiments de ton père, et viens à Athènes, où t'attendent son sceptre et son opulence; ne crains plus qu'on te reproche ta naissance ou ta pauvreté; aux yeux de tous, tu seras noble et fortuné. Mais tu gardes le silence. Pourquoi baisses-tu les yeux vers la

terre? Quelle inquiétude s'empare de toi? Un passage si prompt de la joie à la tristesse alarme la tendresse d'un père.

ION.

Les événements n'ont pas le même aspect lorsqu'ils sont éloignés et lorsqu'on les voit de près. Je rends grâces à ma destinée qui m'a fait retrouver un père tel que toi; mais écoute ce qui m'occupe. Le peuple de l'illustre Athènes est, dit-on, autochthone, et ne tire pas son origine d'un pays étranger; je me trouverai là marqué d'une double tache, fils d'un père étranger, et moi-même de naissance illégitime. Chargé de ce grief, si je reste sans pouvoir, on m'appellera un être nul, un homme de rien; mais si je monte au premier rang et si je veux jouer un rôle, je serai haï du peuple; car tout ce qui s'élève lui est à charge. D'un autre côté, les bons citoyens, les esprits sages, qui se taisent et s'abstiennent des affaires publiques, riront de moi et me traiteront d'insensé de ne pas rester tranquille dans un cité pleine de calomnies. Si je veux prétendre aux honneurs, les orateurs, ceux qui gouvernent l'État me prendront pour but de leurs attaques. Voilà en effet ce qui se passe d'ordinaire; ceux qui se mêlent des affaires et qui possèdent les charges publiques sont des ennemis implacables pour leurs rivaux. Enfin si je viens, étranger dans une maison étrangère, près d'une femme privée d'enfants, qui, après avoir partagé ta peine, se voyant déçue dans son espoir, sentira cruellement l'amertume de son malheur, comment ne lui serais-je pas odieux lorsqu'elle me trouvera à tes pieds, et que, sans enfants elle-même, elle verra avec un amer regret ton fils chéri? Et alors, ou tu m'abandonneras pour plaire à ton épouse, ou, si tu as des égards pour moi, tu jetteras le trouble dans ta maison. Que de meurtres, que d'empoisonnements les femmes n'ont-elles pas préparés contre leurs maris! D'ailleurs, mon père, je ne pourrais sans pitié voir ton épouse vieillir privée d'enfants. Issue d'un sang illustre,

elle ne mérite pas un pareil abandon. En vain tu me vantes les charmes de la royauté; le dehors en peut plaire, mais au fond du palais on trouve la tristesse. Et comment vivre heureux au sein de la défiance et dans de perpétuelles alarmes? J'aime mieux vivre au sein d'un bonheur obscur, que d'être roi pour m'entourer d'amis méprisables et pour haïr les gens de bien dans la crainte de mourir. Mais, diras-tu, l'or triomphe de ces ennuis; il est doux de vivre dans l'opulence. Non, je ne puis me résigner aux malédictions, ni conserver ma fortune au prix des soucis rongeurs. Je préfère une vie médiocre et exempte de peines. Et vois, mon père, quels sont les biens dont je jouis ici : d'abord le loisir, si cher à tous les hommes, et peu d'embarras; nul méchant ne vient me troubler. Je n'ai point ce déboire intolérable de céder le pas à des êtres pervers. En adressant des prières aux dieux, ou en m'entretenant avec les mortels, je sers les heureux et non ceux qui gémissent. Quand les uns se retirent, d'autres étrangers les remplacent; la nouveauté me rend toujours agréable à des hôtes nouveaux; et ce qui doit faire l'objet des vœux de tous les mortels, la loi, d'accord avec la nature, me conserve juste en présence du dieu. En faisant cette comparaison, ma destinée en ces lieux me paraît préférable à celle que tu m'offres à Athènes. Permets-moi, mon père, de vivre pour moi-même : le bonheur est égal, soit qu'on le trouve dans une haute fortune ou dans une humble condition.

LE CHOEUR.

J'approuve tes généreux sentiments, si toutefois ils s'accordent avec le bonheur de ceux que j'aime [1].

XUTHUS.

Ne parle pas ainsi, mon fils, et apprends à être heureux. Je veux, puisque je te retrouve, célébrer cet heureux jour par un festin public, et offrir les sacrifices que je n'ai point offerts pour ta naissance. Maintenant je t'in-

[1] C'est-à-dire de Créuse.

viterai à un joyeux banquet, comme un hôte que je conduis dans mes foyers; je t'emmènerai à Athènes comme pour la visiter, et non comme mon fils; car je ne veux pas attrister mon épouse encore stérile, quand je suis dans la joie. J'attendrai du temps l'occasion de décider Créuse à te voir sans jalousie hériter de mon sceptre. Je te donne le nom d'Ion, qui convient à ta fortune, puisque, au sortir du sanctuaire du dieu, tu es le premier que j'ai rencontré [1]. Va réunir tes amis, et invite-les au joyeux festin du sacrifice, avant de quitter la ville de Delphes. Vous, femmes, gardez le silence sur tous ces faits, ou la mort si vous les révélez à mon épouse.

ION.

J'y vais; mais une chose manque à mon bonheur : si je ne retrouve celle qui m'a donné le jour, ô mon père, la vie est pour moi sans charmes. Si j'ai quelque vœu à former, puisse ma mère être Athénienne, pour que je tienne d'elle le droit de parler librement. Car l'étranger qui arrive dans une ville d'où les étrangers sont exclus, fût-il citoyen de nom, reste toujours esclave dans son langage, car il n'a pas la liberté de parler.

LE CHOEUR, *seul*.

Je vois couler les larmes, j'entends les gémissements et la désolation de ma maîtresse, lorsqu'elle saura que son époux retrouve un fils, tandis qu'elle-même demeure stérile et sans enfants. Fils de Latone, dieu prophète, quel oracle as-tu prononcé? Quel est donc cet enfant élevé dans ton temple? à quelle mère doit-il la vie? Cet oracle porte la tristesse dans mon âme; j'y redoute quelque tromperie. Je crains l'issue d'un événement si étrange; il m'annonce des suites non moins étranges. La fortune de ce jeune homme, dira-t-on, est l'ouvrage

[1] *Ión* signifie allant; *exión*, sortant.

de ses artifices, l'origine qu'il s'attribue n'est pas la sienne. — Qui n'applaudira à ce langage?

O mes amies, révélerons-nous à notre maîtresse l'ingratitude d'un époux en qui elle avait mis toutes ses espérances? Pendant qu'il jouira de son bonheur, elle consumera ses jours dans l'affliction; son époux encourra le mépris de ses amis, lui qui, étranger, devenu maître d'une maison florissante, n'a pas rendu la destinée égale entre lui et son épouse[1]. Périsse le traître qui a trompé ma maîtresse! puissent les dieux rejeter l'offrande qu'il dépose sur leurs autels! Ma maîtresse reconnaîtra mon attachement pour la race royale[2].

Déjà Xuthus et son nouveau fils préparent un nouveau banquet, aux lieux où la roche du Parnasse élance son double sommet dans les cieux, et où Bacchus, armé de torches ardentes, conduit d'un pied léger les danses nocturnes des Bacchantes. Ah! puisse cet enfant ne voir jamais ma patrie! puisse la mort interrompre le cours de ses jeunes années! Cette invasion étrangère serait pour Athènes un sujet de douleur. C'est assez de la race de l'antique roi Érechthée.

CRÉUSE.

Vieillard, qui jadis veillas sur l'enfance de mon père Érechthée, monte jusqu'au lieu saint où Apollon rend ses oracles, pour partager ma joie, si la réponse d'Apollon me permet l'espoir d'être mère. Il est doux de faire part à ses amis de son heureuse fortune; ou si, ce qu'aux dieux ne plaise, il arrive quelque malheur, on aime à reposer ses yeux sur un mortel bienveillant. Quoique ta maîtresse, je t'honore ainsi qu'un père, comme autrefois tu honoras le mien.

[1] J'ai suivi la leçon adoptée par Bothe, ἴσωσεν τύχας, au lieu de ἔσωσεν.

[2] Passage dont le texte est très-corrompu.

LE VIEILLARD.

Ma fille, les sentiments sont dignes de tes illustres ancêtres; tu ne déshonores point l'antique race autochthone dont tu sors. Conduis, conduis mes pas vers le temple, soutiens-moi : le sanctuaire de l'oracle m'est rude à gravir; remédie à ma vieillesse, en aidant ma démarche chancelante.

CRÉUSE.

Suis-moi, observe bien où tu poses tes pas.

LE VIEILLARD.

Ainsi fais-je. Mon pied est lent, mais mon âme est prompte.

CRÉUSE.

Appuie-toi sur ton bâton dans ce sentier tortueux.

LE VIEILLARD.

Mon bâton aussi est aveugle, et ma vue est fort courte.

CRÉUSE.

Tu dis vrai; mais ne cède pas à la fatigue.

LE VIEILLARD.

C'est malgré moi, mais les forces manquent à ma volonté.

CRÉUSE.

Femmes, qui prêtez votre service fidèle à mes toiles et à ma navette, quelle réponse mon époux a-t-il reçue de l'oracle? quelle chance d'avoir un jour des enfants? Dites-le-moi; si vous m'annoncez une heureuse nouvelle, vous n'obligerez pas une maîtresse ingrate.

LE CHOEUR.

O destinée!

CRÉUSE.

Voilà un début de mauvais augure.

LE CHOEUR.

O malheureuse! je me tourmente moi-même des oracles annoncés à mes maîtres. Hélas! que faire? m'exposerai-je à la mort?

CRÉUSE.

Quel est donc ce langage? d'où peuvent naître ces craintes?

LE CHOEUR.

Dois-je parler, ou me taire? que faut-il faire?

CRÉUSE.

Parle : tu as quelque malheur à m'annoncer.

LE CHOEUR.

Je parlerai, dussé-je encourir deux fois la mort. N'espère plus, ô ma maîtresse, porter jamais des enfants chéris entre tes bras, ou les nourrir de ton lait.

CRÉUSE.

Hélas! puissé-je mourir!

LE VIEILLARD.

O ma fille!

CRÉUSE.

Ah! malheureuse! ma vie n'est qu'une suite de douleurs, de souffrances intolérables. O mes amies, je suis perdue!

LE VIEILLARD.

O mon enfant!

CRÉUSE.

Ah! hélas! la douleur pénètre jusque dans mes entrailles.

LE VIEILLARD.

Ne te livre pas encore à l'affliction,

CRÉUSE.

Mais le malheur est là.

LE VIEILLARD.

Avant que nous sachions

CRÉUSE.

Que puis-je apprendre?

LE VIEILLARD.

Si ton époux partage ton infortune, ou si tu es seule à plaindre.

LE CHOEUR.

O vieillard, Apollon lui a donné un fils, il est heureux, lui seul, et sans elle.

CRÉUSE.

Ah! ces mots mettent le comble à ma douleur et me préparent d'éternels gémissements.

LE VIEILLARD.

Ce fils dont tu parles, est-il encore à naître, ou est-il déjà né?

LE CHOEUR.

Il est déjà né, c'est un jeune homme déjà grand qu'Apollon lui a donné; je l'ai vu.

CRÉUSE.

Que dis-tu? C'est une chose incroyable, inouïe, que tu me racontes!

LE VIEILLARD.

J'en juge de même.

CRÉUSE.

Mais quelle est la fin de cet oracle? explique-le-moi plus clairement : quel est ce fils?

LE CHOEUR.

Le dieu a donné pour fils à ton époux celui qu'il rencontrerait le premier au sortir du temple.

CRÉUSE.

Hélas! hélas! et moi je serai privée à jamais du nom de mère, ma vie sera en proie à la malédiction. Je vivrai solitaire au sein d'une maison déserte. Mais quel est donc celui que l'oracle a désigné? quel est celui que mon époux a rencontré? Comment, en quel lieu s'est-il offert à sa vue?

LE CHOEUR.

O ma maîtresse, tu connais ce jeune homme qui balayait le temple? c'est cet enfant.

CRÉUSE.

Oh! puissé-je m'envoler à travers l'air humide, loin de la Grèce, et jusqu'aux astres du couchant, pour y cacher ma honte et ma douleur!

LE VIEILLARD.

Quel nom a-t-il reçu de son père? Le sais-tu? Est-ce une chose encore inconnue?

LE CHOEUR.

Il l'appelle Ion, parce qu'il s'est offert le premier aux regards de son père.

LE VIEILLARD.

Et quelle est sa mère?

LE CHOEUR.

Je ne puis te le dire, vieillard. Mais, pour que tu saches tout ce que je puis t'apprendre, Xuthus est sorti pour offrir un sacrifice destiné à célébrer la naissance de son fils, et l'hospitalité qu'il lui donne; il est allé dans les tentes sacrées[1] à l'insu de son épouse, pour y donner un festin avec son fils.

LE VIEILLARD.

O ma maîtresse, ton époux nous trahit (car tes maux sont les miens), il nous outrage avec intention, il nous bannit du palais d'Érechthée. Je n'ai point de haine pour ton époux, mais je t'aime mieux que lui, étranger à notre ville et à ta famille, lui qui, après t'avoir épousée, après avoir recueilli tout ton héritage, a des enfants d'un commerce clandestin avec une autre femme. Ce commerce clandestin, je vais l'expliquer : lorsque Xuthus te vit stérile, il ne put se résoudre à partager ton infortune; il s'unit à quelque esclave, dont il eut secrètement ce fils; il l'envoya au loin, à quelque citoyen de Delphes, pour l'élever; celui-ci, abandonné dans le temple pour y vivre caché, y reçut l'éducation. Son père, lorsqu'il le sut parvenu à l'âge de l'adolescence, t'engagea à venir consulter l'oracle sur ta stérilité. Le dieu n'a pas menti; c'est lui qui a menti en élevant un fils illégitime et en machinant ses tromperies : si la fraude eût été découverte, il aurait consacré son fils au dieu; si elle réussissait, il se réservait de le dédommager du passé, en lui transmettant sa puissance royale. Et il forge à loisir ce

[1] Dans les fêtes solennelles en l'honneur des dieux, lorsque l'affluence était trop grande, on dressait dans le voisinage des temples des tentes destinées à recevoir la foule, et on y célébrait des banquets. Telle était chez les Juifs la fête des Tabernacles.

nouveau nom d'Ion, sans doute parce qu'il l'a rencontré au sortir du temple. Oh! combien je hais les pervers qui font le mal, et qui ensuite le parent de leurs artifices! J'aime mieux pour ami un esprit simple, mais honnête, qu'un méchant à l'esprit délié. Et pour comble de maux, tu verras un homme qui n'a pas de mère, un être méprisable, le fils d'une esclave, faire le maître dans ta maison. Le mal serait moindre sans doute si, faisant valoir auprès de toi le prétexte de ta stérilité, il eût introduit dans ta famille l'enfant d'une femme de noble naissance; et si le sacrifice était trop pénible pour toi, il aurait dû chercher une nouvelle épouse dans la famille d'Éole [1]. Après un tel outrage, il te faut une vengeance digne de ton sexe; arme ta main du poignard, dresse quelque piége ou prépare le poison pour faire périr ton époux et son fils, avant qu'eux-mêmes ne te donnent la mort. Si tu faiblis en cette rencontre, tu perdras la vie: de deux ennemis réunis sous le même toit, l'un ou l'autre doit succomber. Pour moi, je veux être de moitié avec toi dans l'entreprise, et immoler le fils, en pénétrant dans la salle où il prépare le festin, et mourir en m'acquittant envers mes maîtres de leurs bienfaits, ou jouir avec eux d'une heureuse vie. Il n'y a de honteux chez les esclaves que le nom; dans tout le reste un esclave ne vaut pas moins que les hommes libres, quand son cœur est honnête.

LE CHOEUR.

Moi aussi, maîtresse chérie, je veux partager ton infortune: je veux mourir, ou vivre avec honneur.

CRÉUSE.

O mon âme, comment me taire? ou comment révéler de criminelles amours et secouer la pudeur? Mais quel obstacle m'en empêche encore? Contre qui ai-je à engager ce combat? N'est-ce pas l'époux qui m'a trahie? Maison, enfants, je perds tout, mes espérances sont évanouies;

[1] Père de Xuthus.

en vain j'ai voulu les réserver pour l'avenir, en gardant le silence sur une union fatale, sur un enfantement funeste. Non, j'en jure par le trône étoilé de Jupiter, par la déesse qui veille sur ma patrie, par le rivage sacré du marais de Triton [1], je ne cacherai plus ma faute, je soulagerai mon cœur d'un poids qui l'oppresse. Mes yeux fondent en larmes, mon âme attristée succombe sous les coups des hommes et des dieux; je dévoilerai leur trahison et leur ingratitude pour celles qu'ils ont aimées.

O toi qui sur ta lyre aux sept cordes chantes les hymnes harmonieux des Muses, fils de Latone, c'est à toi que s'adressent mes douloureux reproches. Tu vins auprès de moi, brillant de l'éclat de ta chevelure dorée, tandis que j'étais occupée à recueillir dans mon sein des fleurs éclatantes, parure qui rivalisait avec l'or de mes vêtements; tu me saisis dans tes bras, malgré les cris par lesquels j'invoquais ma mère; tu m'entraînas dans l'antre où tu me fis violence, emporté par ta passion amoureuse.

Infortunée! je mis au monde un fils que, par crainte de ma mère, je déposai dans la grotte qui nous servit de couche nuptiale. Hélas! mon fils et le tien est devenu la proie des bêtes sauvages. Et toi, cependant, tu chantes des péans qu'accompagne le son de ta lyre.

Fils de Latone, qui du centre de la terre, assis sur ton trépied d'or, fais entendre aux mortels ta voix prophétique, mes cris parviendront jusqu'à ton oreille. Amant perfide, tu donnes un fils à mon époux, qui n'a pas mérité de toi cette faveur; et celui dont tu m'as rendue mère n'est sorti des langes dont je l'enveloppais que pour devenir la proie des vautours. Délos te déteste, ainsi que le laurier dont les rameaux se mêlèrent à la gracieuse chevelure du palmier, pour couronner le fruit des amours de Latone.

[1] Hanc et Pallas amat, patrio quod vertice nata
Terrarum primam Libyen..... tetigit, stagnique quieta
Vultus vidit aqua, posuitque in margine plantas,
Et se dilecta Tritonida dixit ab unda.
Lucain, *Phars.* IV, 350.

LE CHOEUR.

O dieux ! quelle mer de maux se découvre à nos yeux ! à ces plaintes touchantes, qui pourrait retenir ses larmes?

LE VIEILLARD.

Ma fille, je ne puis me lasser de te voir, je me sens transporté hors de moi. A peine mon âme avait-elle échappé à un orage de malheurs, que ton récit, comme une vague nouvelle, venait me replonger dans l'abîme : aux maux présents tu fais succéder de nouvelles calamités. Que dis-tu? de quel crime accuses-tu Apollon? quel est cet enfant que tu dis avoir mis au monde? en quels lieux l'as-tu exposé, s'il est devenu la proie des bêtes sauvages? Reviens sur cette triste aventure.

CRÉUSE.

J'ai honte de m'expliquer devant toi, vieillard; cependant je parlerai.

LE VIEILLARD.

Je sais compatir aux maux de mes amis.

CRÉUSE.

Écoute donc; tu connais cet antre creusé dans le rocher de Cécrops, cet antre exposé au souffle de Borée, et que nous appelons Macra?

LE VIEILLARD.

Je connais cette grotte, où est le sanctuaire de Pan, non loin d'un autel.

CRÉUSE.

C'est là que j'ai soutenu une lutte déplorable.

LE VIEILLARD.

Laquelle? à tes paroles les pleurs coulent de mes yeux.

CRÉUSE.

J'y formai malgré moi avec Apollon une union funeste.

LE VIEILLARD.

O ma fille, c'était donc là ce que j'avais pressenti?

CRÉUSE.

Je ne sais : mais si tu dis vrai, je l'avouerai franchement.

LE VIEILLARD.

Ce mal secret dont tu gémissais en silence ?...

CRÉUSE.

C'était celui que je te dévoile à présent.

LE VIEILLARD.

Comment as-tu caché ton commerce avec Apollon ?

CRÉUSE.

Je devins mère. Ecoute-moi avec indulgeuce, vieillard.

LE VIEILLARD.

Où ? qui t'assista dans les douleurs de l'enfantement ? étais-tu seule à les supporter ?

CRÉUSE.

J'étais seule dans la grotte où le dieu m'avait possédée.

LE VIEILLARD.

Où est-il, cet enfant auquel tu devras le nom de mère ?

CRÉUSE.

Il n'est plus, ô vieillard ! il a été la proie des bêtes sauvages.

LE VIEILLARD.

Il n'est plus ! ce dieu ingrat ne l'a donc pas secouru ?

CRÉUSE.

Il ne l'a pas secouru : c'est dans le séjour de Pluton qu'il l'élève.

LE VIEILLARD.

Et qui donc l'exposa ? car ce n'est pas toi du moins ?

CRÉUSE.

C'est moi qui dans l'ombre de la nuit l'enveloppai de mes voiles.

LE VIEILLARD.

Tu n'avais pas de témoins, lorsque tu exposas ton fils ?

CRÉUSE.

Je n'en eus pas d'autres que le malheur et le mystère.

LE VIEILLARD.

Et comment eus-tu le courage d'abandonner ton fils dans un antre sauvage ?

CRÉUSE.

Comment? hélas!... en exhalant bien des lamentations.

LE VIEILLARD.

Qu'il dut t'en coûter d'oser une pareille action! Mais le dieu était bien plus misérable encore!

CRÉUSE.

Si tu avais vu cet enfant tendre les mains vers moi!

LE VIEILLARD.

Cherchait-il à saisir le sein, ou à venir dans les bras?

CRÉUSE.

Dans mes bras: et ne pas l'y recevoir était bien cruel de ma part.

LE VIEILLARD.

Mais quel espoir a pu t'engager à exposer ton fils?

CRÉUSE.

J'espérais que le dieu veillerait sur son propre enfant.

LE VIEILLARD.

Hélas! quels orages ont fondu sur la prospérité de ta maison!

CRÉUSE.

Pourquoi voiler ta tête, ô vieillard, en versant des larmes?

LE VIEILLARD.

C'est à la vue de tes malheurs et de ceux de ton père.

CRÉUSE.

C'est le sort des mortels d'être les jouets de la fortune.

LE VIEILLARD.

Oui, ma fille, ne nous livrons pas à ces lamentations.

CRÉUSE.

Et que dois-je faire? L'indécision est le partage de l'infortune.

LE VIEILLARD.

Avant tout il faut te venger du dieu qui t'a outragée.

CRÉUSE.

Mortelle, comment triompherais-je de la puissance d'un dieu ?

LE VIEILLARD.

Embrase le temple révéré d'Apollon.

CRÉUSE.

La crainte m'arrête, et j'ai déjà bien assez de malheurs.

LE VIEILLARD.

Ose du moins ce qui est possible, fais périr ton époux.

CRÉUSE.

Je respecte notre hymen, en mémoire du temps où il m'aima.

LE VIEILLARD.

Eh bien ! frappe ce fils né pour ton malheur.

CRÉUSE.

Comment? Ah ! si c'était possible ! Combien je le souhaiterais !

LE VIEILLARD.

Arme les hommes de ta suite.

CRÉUSE.

J'y vais; mais où s'accomplira le sacrifice?

LE VIEILLARD.

Dans la tente sacrée où il a convié ses amis.

CRÉUSE.

Un meurtre est un acte qui se commet au grand jour, et des esclaves sont des êtres sans énergie.

LE VIEILLARD.

Hélas! ton courage faiblit. Eh bien, décide toi-même.

CRÉUSE.

Oui, j'ai un moyen à la fois sûr et secret de me venger.

LE VIEILLARD.

Je suis prêt à te servir dans l'une et l'autre voie

CRÉUSE.

Écoute donc : tu connais le combat des fils de la Terre.

LE VIEILLARD.

Je connais celui que les Géants ont livré aux dieux dans les champs de Phlégra.

CRÉUSE.

C'est alors que la Terre enfanta la Gorgone, ce monstre terrible.

LE VIEILLARD.

Auxiliaire envoyé à ses fils pour combattre les dieux?

CRÉUSE.

Oui, et Pallas, la fille de Jupiter, lui donna la mort.

LE VIEILLARD.

Quel aspect avait ce monstre sauvage?

CRÉUSE.

Son corps était armé de vipères aux plis tortueux.

LE VIEILLARD.

N'est-ce pas l'antique récit que j'ai entendu faire?

CRÉUSE.

Minerve couvrit sa poitrine de sa terrible dépouille.

LE VIEILLARD.

C'est ce qu'on appelle l'égide, armure de Pallas?

CRÉUSE.

Ce nom lui fut donné dans le combat des dieux.

LE VIEILLARD.

Eh bien, ma fille, quel dommage en attends-tu contre tes ennemis?

CRÉUSE.

O vieillard! pourrais-tu ignorer qui fut Érichthonius?

LE VIEILLARD.

Le premier de tes ancêtres, sorti du sein de la Terre?

CRÉUSE.

A l'instant de sa naissance, il reçut de Pallas

LE VIEILLARD.

Quel don? tu me fais bien attendre ce mot.

CRÉUSE.

Deux gouttes de sang de la Gorgone.

LE VIEILLARD.

Quelle en est la vertu sur l'homme?

CRÉUSE.

L'une est un poison mortel, et l'autre un remède souverain.

LE VIEILLARD.

Par quel moyen le jeune Érichthonius put-il les conserver?

CRÉUSE.

Dans un cercle d'or que la déesse attacha à son corps, et mon aïeul les transmit à mon père.

LE VIEILLARD.

Et après sa mort elles te sont parvenues?

CRÉUSE.

Oui; et je les ai entre mes mains.

LE VIEILLARD.

Quelle est donc la nature de ce double présent de la déesse?

CRÉUSE.

Celle des deux gouttes qui a coulé de la veine cave

LE VIEILLARD.

Quel en est l'usage? quelle est sa vertu?

CRÉUSE.

Chasse les maladies et entretient la vie.

LE VIEILLARD.

Et l'autre, quel est son effet?

CRÉUSE.

Elle donne la mort; c'est le venin des serpents de la Gorgone.

LE VIEILLARD.

Les portes-tu ensemble, ou séparées?

CRÉUSE.

Séparées : le bon ne se mêle pas avec le mauvais.

LE VIEILLARD.

O fille chérie, tu as tout ce qui t'est nécessaire.

CRÉUSE.

Ce poison tuera le fils; c'est à toi de le verser.

LE VIEILLARD.

Où? que faut-il faire? Parle, j'agirai.

CRÉUSE.

A Athènes, lorsqu'il sera dans mon palais.

LE VIEILLARD.

Ton avis n'est pas prudent, toi qui tout à l'heure blâmais le mien.

CRÉUSE.

En quoi ? Tu soupçonnes ce qui me vient aussi à l'esprit.

LE VIEILLARD.

Tu passeras pour avoir fait périr le fils, même sans l'avoir frappé.

CRÉUSE.

Il est vrai : on soupçonne aisément la haine dans le cœur d'une marâtre.

LE VIEILLARD.

C'est ici qu'il faut le faire périr, afin de pouvoir nier le meurtre.

CRÉUSE.

Ah ! je goûte d'avance le plaisir de la vengeance.

LE VIEILLARD.

Et ton époux ignorera que tu sais ce qu'il veut te cacher.

CRÉUSE.

Sais-tu ce qu'il faut faire ? Reçois de ma main ce flacon en or, antique ouvrage de Minerve ; va dans le lieu où mon époux sacrifie en secret, et, sur la fin du festin, lorsqu'ils se disposeront à faire les libations aux dieux, verse ce poison dans la coupe du jeune homme, à lui seul, et non aux autres : réserve-le à celui qui prétend devenir maître de mon palais. S'il touche à ce breuvage, jamais il ne verra la célèbre Athènes ; mais il mourra ici.

LE VIEILLARD.

Rends-toi dans la maison des proxènes [1]. Pour moi, j'exécuterai ce que tu m'as prescrit. Et vous, membres débiles, reprenez votre ancienne vigueur [2]. Marchons

[1] Voyez plus haut la note sur le vers 554, p. 420.

[2] Littéralement : « Et toi, mon vieux pied, redeviens jeune de fait, quoique tu ne puisses l'être par le temps. »

contre l'ennemi de nos maîtres; aidons-les à le faire périr, et à délivrer leur maison. Il est beau, dans la prospérité, d'être fidèle à la vertu; mais, lorsqu'on veut frapper un ennemi, aucune loi ne doit arrêter notre bras.

LE CHOEUR, *seul.*

Fille de Cérès, divine Hécate qui règnes sur les spectres nocturnes et sur les fantômes du jour, verse toi-même la coupe empoisonnée, et dirige les pas du vieillard envoyé par mon auguste maîtresse; que le sang venimeux tiré des veines de la Gorgone punisse celui qui pénètre en intrus dans la famille des Érechthides; que jamais un usurpateur étranger ne règne sur Athènes, qu'elle reste à jamais soumise aux nobles enfants d'Érechthée.

Mais, s'il se dérobe à la mort, et que les efforts de ma maîtresse soient impuissants, si nous laissons échapper le moment d'agir et l'espérance qui s'offrait à nous, le glaive ou le lacet fatal terminera ses jours; mettant fin à ses douleurs par des douleurs, elle passera à une autre existence. Jamais, tant qu'elle verra la lumière, elle ne supportera de maîtres étrangers dans sa maison, elle issue d'une noble famille.

J'ai honte pour le dieu qu'Athènes honore par des hymnes saints [1], si, près des sources de Callichore, ce jeune inconnu se mêle pendant la nuit à ses mystères; s'il voit briller le flambeau des Icades [2], quand l'éther parsemé d'étoiles célèbre les danses sacrées, quand la lune se joint à ce chœur auguste, et que les cinquante filles de Nérée dansent au fond des eaux et dans les profondeurs des fleuves intarissables, pour honorer la déesse

[1] Bacchus.

[2] On appelait *icade* (du mot εἴκοσι, vingt) un des jours où se célébraient les mystères ou les grandes fêtes de Cérès et de Bacchus. Les étrangers et les enfants illégitimes ne pouvaient pas y assister.

qui porte une couronne d'or et sa mère, objet de la vénération des mortels [1]. C'est là qu'espère régner [2] et usurper le travail d'autrui un vagabond qu'Apollon protége!

O vous dont les outrages insultent à notre sexe en nous accusant d'infidélité et de passions coupables, voyez combien nous surpassons en piété l'injuste débauche des hommes. Sur eux seuls doivent retomber vos reproches d'incontinence et vos chants injurieux. Un prince issu du sang de Jupiter [3] se rend coupable d'ingratitude, en refusant de partager avec son épouse le bonheur de la paternité; il s'est livré à un autre amour, dont il montre aujourd'hui le fruit illégitime.

UN SERVITEUR DE CRÉUSE.

Femmes, où trouverai-je la noble fille d'Érechthée, ma maîtresse? Je l'ai cherchée par toute la ville sans pouvoir la rencontrer.

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il, compagnon de notre esclavage? Quelle est la cause de cet empressement? quelles sont les nouvelles que tu apportes?

LE SERVITEUR.

On est à sa poursuite; les magistrats de cette cité la cherchent pour la faire lapider.

LE CHOEUR.

O ciel! que dis-tu? On a surpris une trame secrète pour faire périr le jeune homme?

LE SERVITEUR.

Tout est découvert; le plus grand péril nous menace.

LE CHOEUR.

Et comment ce fatal secret a-t-il été révélé?

[1] Proserpine et Cérès.
[2] On nommait aussi *roi* celui qui présidait aux mystères.
[3] Xuthus.

LE SERVITEUR.

Les dieux n'ont pas souffert que l'injustice triomphât de l'innocence.

LE CHOEUR.

Comment? Je t'en conjure, explique-nous cet événement. Après t'avoir entendu, si l'on veut notre mort, elle nous semblera moins cruelle.

LE SERVITEUR.

L'époux de Créuse revenait de consulter l'oracle, et conduisait son nouveau fils au festin et aux sacrifices qu'il préparait aux dieux. Xuthus va sur le Parnasse, dans le lieu où brille le feu de Bacchus, pour arroser le double rocher du sang des victimes, en reconnaissance du fils qu'il a retrouvé. « Toi, mon fils, dit-il, reste en ces lieux » pour construire des tentes et diriger le travail des ou- » vriers; après avoir sacrifié aux dieux qui président à » la naissance, si je tarde trop longtemps, donne à tes » amis un joyeux festin. » Il part en emmenant les victimes. Le jeune homme fait dresser une tente soutenue par de simples colonnes, garantie à la fois des ardeurs du midi et des rayons du soleil couchant; il lui donne une forme carrée et la longueur d'un plèthre[1] en tout sens; en sorte que, suivant le calcul des sages, elle enfermait dix mille pieds dans son enceinte, comme s'il voulait inviter à son festin tout le peuple de Delphes. Ensuite il prend dans les trésors sacrés des tapis magnifiques et d'un travail admirable. Il attache d'abord au toit la dépouille des Amazones, offrande du vaillant Hercule. On voyait peint sur ce tissu précieux le ciel rassemblant dans les airs les étoiles dispersées; le Soleil, animant ses coursiers sur la fin de leur carrière, traînait après lui Hespérus, brillant d'une vive clarté; la Nuit, couverte d'un voile sombre,

[1] Le plèthre était de cent pieds. Le temple de Minerve dans la citadelle d'Athènes avait précisément les mêmes dimensions qu'Ion donne à la tente : il était carré, et le côté était de cent pieds. Ce temple s'appelait *Parthénon*. Il paraît que le poëte fait ici allusion a ce monument.

conduisait son char léger, et les étoiles suivaient la déesse. Les Pléiades occupaient le milieu de la région céleste, avec Orion ceint de son épée lumineuse. L'Ourse, plus élevée, tournait autour du pôle, auquel sa queue semblait attachée. Le disque de la lune, qui partage les mois, brillait dans son plein. Enfin paraissaient les Hyades, signe redouté des nautonniers, et l'Aurore, dont la lumière chasse les étoiles. Sur les murs, d'autres tapisseries représentaient des flottes barbares combattant les vaisseaux des Grecs, puis des Centaures; ailleurs, des coursiers agiles poursuivant les cerfs timides, ou des lions sauvages atteints par un chasseur intrépide. A la porte de la tente était peint Cécrops avec une queue de serpent aux replis tortueux, ayant ses fils à ses côtés; tableau dont un citoyen d'Athènes avait enrichi le temple.

Au milieu de la table du banquet, le fils de Xuthus place des coupes d'or; un héraut se lève aussitôt, et invite à haute voix tous les habitants qui le voudraient à venir au festin. Lorsque la tente est remplie, les convives se couronnent de fleurs, et se livrent au plaisir et à la bonne chère. Déjà leur faim était apaisée, et l'on enlevait les mets dont les tables étaient couvertes, lorsque le vieux gouverneur paraît au milieu de l'assemblée, et excite le rire des convives par son zèle officieux. Il versait aux convives de l'eau pour se laver, puis il brûlait la myrrhe odoriférante, et il revenait aux vases d'or qui contenaient le vin, s'attribuant lui-même le ministère de verser à boire. Lorsqu'on en vint aux joueurs de flûte et à la coupe commune, le vieillard dit qu'il fallait enlever les petites coupes et en servir de grandes, pour se livrer plus tôt à la joie. Aussitôt on apporte les coupes d'or et d'argent; il choisit la plus belle, comme pour faire honneur à son nouveau maître, et la lui donne pleine, après y avoir mêlé le poison subtil que sa maîtresse lui avait remis, dit-on, pour faire périr son nouveau fils : on l'ignorait alors. Mais, à l'instant où celui-ci allait, avant de boire, faire avec les autres convives la

libation accoutumée, un des serviteurs prononce une parole de mauvais augure. Le jeune homme, élevé dans le temple, et instruit des choses sacrées, redoute un tel présage, et demande une coupe nouvelle : il fait cependant avec la première une libation sur la terre, en invitant les convives à l'imiter. On fait un profond silence : nous remplissons de nouveau les coupes sacrées d'une rosée pure mêlée au nectar de Biblos[1]. Au milieu de cette occupation, une troupe de colombes se précipite dans la tente; car ces oiseaux habitent avec sécurité le temple de Loxias. Les colombes goûtent avidement le vin qu'on vient de répandre; elles s'y plongent, leurs becs reçoivent la douce liqueur dans leur gorge emplumée. Aucune n'en éprouve un effet funeste; mais celle qui s'était arrêtée près du fils de Xuthus à peine a trempé son bec dans la liqueur empoisonnée, qu'elle agite ses ailes tremblantes, son corps palpite, elle exhale des cris confus et plaintifs; enfin ses membres se roidissent, ses pieds de pourpre s'allongent, elle meurt en se débattant aux yeux des convives saisis de stupeur. Alors le fils désigné par l'oracle déchire ses vêtements, il se roule sur la table, et s'écrie : « Quel mortel attente à mes jours? » réponds, vieillard : c'est toi qui as fait la tentative; » j'ai reçu la coupe de ta main. » En même temps il saisit le bras du vieillard pour le prendre sur le fait. Le vieillard résiste longtemps, mais il finit par avouer le crime de Créuse et sa trame odieuse. Aussitôt le jeune homme marqué par l'oracle d'Apollon sort et entraîne avec lui le reste des convives; il court devant les magistrats de Delphes, et leur dit : « Citoyens de cette terre » sacrée, une étrangère, issue du sang d'Érechthée, a » voulu me faire périr par le poison. « Les magistrats de Delphes la condamnent, d'une voix unanime, à être précipitée du haut d'un rocher, pour expier un attentat commis dans un lieu saint, et contre une personne

[1] Sur le vin de Biblos, voyez Hésiode, *Œuvres et Jours*.

sacrée. Toute la ville la cherche. Funeste voyage qu'elle fit avec tant d'empressement! le désir d'obtenir des enfants la conduisit auprès d'Apollon, et avec l'espoir d'en avoir jamais elle perd aussi la vie.

LE CHOEUR, *seul.*

Il n'est point pour moi, non, il n'est point de refuge contre la mort. Ah! je le vois trop, cette funeste libation du sang de la Gorgone, mêlé à la liqueur de Bacchus, est le sacrifice funèbre qui doit précéder le supplice de notre lapidation. Où fuir, ô ma maîtresse? M'envolerai-je dans les airs? me cacherai-je dans les retraites ténébreuses de la terre, pour échapper aux pierres qui doivent me donner le mort? Monterai-je sur un char rapide, ou sur un vaisseau léger? Rien ne peut nous dérober au supplice, à moins qu'un dieu ne veuille nous y soustraire. Et toi, mon infortunée maîtresse, à quel châtiment es-tu réservée? Hélas! le mal que nous avons médité contre notre prochain, nous en souffrons nous-mêmes, et c'est bien juste.

CRÉUSE.

Fidèles esclaves, on me cherche pour me livrer à la mort; l'arrêt des citoyens m'a condamnée, le supplice m'attend.

LE CHOEUR.

Infortunée, nous savons tes malheurs, nous savons quelle est ta détresse.

CRÉUSE.

Où fuir? A grand'peine je me suis enfuie de la maison pour éviter la mort: je suis arrivée furtivement jusqu'ici, en échappant à mes ennemis.

LE CHOEUR.

Quel asile plus sûr que cet autel?

CRÉUSE.

Que me servira ce refuge?

LE CHOEUR.

Les suppliants sont toujours sacrés.

CRÉUSE.

Mais la loi m'a condamnée

LE CHOEUR.

Oui, si tu étais entre leurs mains.

CRÉUSE.

Voici les cruels exécuteurs de la sentence qui s'avancent l'épée nue.

LE CHOEUR.

Mets-toi à l'abri de cet autel : s'ils osent te frapper dans cet asile, ton sang criera vengeance contre les meurtriers: mais il faut supporter les coup du sort.

ION.

O Céphise à la tête de taureau [1], quelle vipère as-tu engendrée? quel serpent dont les yeux lancent une flamme homicide? monstre capable de tous les attentats, non moins funeste que le sang de la Gorgone préparé pour ma mort! Qu'on la saisisse, que les longues tresses de sa chevelure demeurent attachées aux rochers du Parnasse, d'où son corps doit être précipité. Je rends grâces à la fortune qui m'a dérobé à ses fureurs avant mon arrivée à Athènes, sous le joug d'une marâtre. Si au milieu de mes amis j'ai éprouvé les effets de ta haine et de ta fureur, une fois entré dans ta maison, tu m'aurais bientôt précipité au séjour de Pluton. Mais ni cet autel, ni le temple d'Apollon, ne sauveront tes jours. Ces lamentations que tu fais entendre me conviennent bien mieux à moi-même ainsi qu'à ma mère; car, bien que je sois privé de sa vue, je puis tou-

[1] Les peintres représentaient les fleuves sous la forme d'un taureau, ou du moins avec des cornes. Le Céphise, fleuve de l'Attique, était aïeu de Praxithéa, femme d'Érechthée, et par conséquent bisaïeul de Créuse.

jours invoquer son nom. Voyez sa scélératesse et par quel tissu d'artifices elle avait ourdi sa trame; elle n'a pas respecté l'autel du dieu, elle espérait échapper au châtiment de ses crimes.

CRÉUSE.

Je te défends d'attenter à mes jours, en mon propre nom, et en celui du dieu dont j'embrasse l'autel.

ION.

Qu'y a-t-il de commun entre Apollon et toi?

CRÉUSE.

Je mets ma personne sous la consécration de ce dieu.

ION.

Et pourtant tu as voulu tuer celui qui appartenait à ce dieu.

CRÉUSE.

Tu n'appartenais plus à Apollon, tu n'appartenais qu'à ton père.

ION.

J'étais bien fils d'Apollon, par la tendresse paternelle qu'il m'a témoignée.

CRÉUSE.

Tu l'étais alors; aujourd'hui c'est moi qu'il protége, et non plus toi.

ION.

Tu es impie; moi, au contraire, j'étais pieux.

CRÉUSE.

J'ai frappé en toi l'ennemi de ma maison.

ION.

Ai-je pris les armes contre ton pays?

CRÉUSE.

Oui, tu as porté la flamme dans le palais d'Érechthée.

ION.

Où est cette flamme? où sont ces torches incendiaires?

CRÉUSE.

Tu voulais habiter le palais de mes pères et t'en emparer malgré moi.

ION.

Un père me donnait les États qu'il a conquis.

CRÉUSE.

Quel droit les enfants d'Éole ont-ils sur la ville de Pallas?

ION.

C'est par ses armes, et non par des paroles, qu'il l'a délivrée.

CRÉUSE.

Pour avoir secouru l'État, il n'en est pas le maître.

ION.

Ainsi tu me tuais par crainte de l'avenir?

CRÉUSE.

De peur d'être ta victime, si ta mort ne prévenait la mienne.

ION.

Privée d'enfants, tu portes envie à mon père, qui a retrouvé un fils.

CRÉUSE.

Tu dépouilleras donc ceux qui n'ont pas d'enfants?

ION.

Et moi, n'aurai-je pas du moins part à l'héritage de mon père?

CRÉUSE.

Son épée et son bouclier, voilà tout ton héritage.

ION.

Quitte cet autel et un séjour plein du dieu.

CRÉUSE.

C'est à la mère qu'il faut donner de pareils avis.

ION.

Ne porteras-tu pas la peine d'un attentat homicide?

CRÉUSE.

Tu n'as qu'à me tuer dans l'intérieur même du temple.

ION.

Quel plaisir trouves-tu à mourir au milieu des couronnes qui couvrent l'autel?

CRÉUSE.

Je rendrai peine pour peine à ceux qui me persécutent.

ION.

Ah! c'est une chose déplorable que les lois données aux mortels par les dieux ne soient pas plus justes et plus sages! Les coupables n'auraient pas dû trouver asile au pied des autels, on devrait les en exclure. Il n'est pas bien qu'une main criminelle touche ce qui est consacré aux dieux; c'est aux justes, c'est à la vertu outragée qu'il appartenait de prendre place dans les lieux saints; il ne fallait pas qu'en ce même lieu l'innocent et le coupable eussent les mêmes droits devant les dieux[1].

LA PYTHIE.

Arrête, mon fils, je quitte le trépied prophétique, et je franchis cette enceinte, moi, prêtresse d'Apollon, élue entre toutes les femmes de Delphes pour maintenir les antiques lois du trépied sacré.

ION.

Salut, mère chérie, qui ne m'as cependant pas donné le jour.

LA PYTHIE.

Ne crains pas de m'appeler de ce nom, il m'est agréable.

ION.

Tu as appris par quelle trame cette femme voulait me faire périr?

LA PYTHIE.

Je l'ai appris; mais toi aussi, ta cruauté te rend coupable.

ION.

Ne dois-je pas perdre à mon tour ceux qui ont voulu ma mort?

[1] Au moment où Ion se dispose a porter les mains sur Créuse, la Pythie parait et le retient.

LA PYTHIE.

Les enfants nés d'une étrangère sont toujours odieux à une épouse.

ION.

Et moi je hais une marâtre qui a voulu faire de moi sa victime.

LA PYTHIE.

Non, mon fils, quitte ce temple, et va vers ta patrie,

ION.

Quel est ce conseil que tu me donnes, et que dois-je faire?

LA PYTHIE.

Vers Athènes; pars innocent, et sous d'heureux auspices.

ION.

C'est être innocent que de punir ses ennemis.

LA PYTHIE.

N'agis pas ainsi; écoute les avis que j'ai à te donner.

ION.

Parle; tout ce que tu diras sera toujours inspiré par la bienveillance.

LA PYTHIE.

Vois-tu ce coffret que je tiens sous mon bras?

ION.

Je vois une antique corbeille entourée de bandelettes.

LA PYTHIE.

C'est celle dans laquelle je te retrouvai enfermé peu après ta naissance.

ION.

Que dis-tu? voilà une chose toute nouvelle pour moi.

LA PYTHIE.

J'ai dû taire ce fait, et maintenant je te le révèle.

ION.

Pourquoi l'as-tu caché, depuis si longtemps que tu m'as trouvé?

LA PYTHIE.

Le dieu voulait que tu le servisses dans son temple.

ION.

Et maintenant, ne le veut-il plus? d'où puis-je le savoir?

LA PYTHIE.

En te faisant connaître à ton père, il te renvoie de ce pays.

ION.

Est-ce par son ordre que tu as conservé cette corbeille, ou pour quel motif?

LA PYTHIE.

C'est Apollon qui alors m'inspira la pensée...

ION.

De quoi faire? parle, achève.

LA PYTHIE.

De conserver ton berceau jusqu'à ce jour.

ION.

Quel bien ou quel dommage peut-il m'en arriver?

LA PYTHIE.

Là sont cachés les langes dans lesquels tu étais enveloppé.

ION.

Ce sont là des indices utiles pour découvrir ma mère.

LA PYTHIE.

Au moment où le dieu le veut, et non auparavant.

ION.

Oh! que d'heureuses révélations ce jour m'a envoyées!

LA PYTHIE.

Prends ces objets, et cherche avec soin celle qui t'a donné le jour. Parcours l'Europe et l'Asie, et ne t'en fie qu'à toi-même. Pour obéir au dieu, je t'élevai, ô mon fils; je te rends ce dépôt, qu'il voulut que je conservasse, par un mouvement libre de mon cœur; mais les motifs de sa volonté, je ne puis te les dire. Nul mortel ne savait que ces objets fussent en mon pouvoir, ni où ils étaient cachés. Adieu; je t'aime à l'égal d'une tendre mère. Par où dois-tu commencer à chercher ta mère? Examine d'abord si c'est quelque jeune fille de Delphes

qui t'a donné le jour et t'a exposé dans ce temple, et ensuite si c'est quelque Grecque. Voilà ce que je devais te prescrire et ce que te dit Apollon, qui a dirigé ces événements.

ION.

Hélas! hélas! que de larmes coulent de mes yeux, quand je songe que ma mère, victime d'une union clandestine, m'exposa furtivement, et ne m'a pas nourri de son lait; mais que, voué à l'obscurité, j'ai mené une vie servile dans le temple du dieu! Objet des faveurs du dieu et des rigueurs de la fortune, dans l'âge fait pour le bonheur, et qui sollicite les tendres soins d'une mère, je fus éloigné de son sein et privé de ses caresses. Hélas! sans doute elle fut aussi malheureuse, elle qui souffrit la même privation, et ne put connaître les joies de la maternité. Et maintenant que je retrouve ce berceau, je le consacrerai au dieu comme une offrande, pour ne point pénétrer ce secret que je redoute. Si c'est une esclave qui m'a donné le jour, il sera plus cruel pour moi de trouver ma mère que d'ensevelir mon malheur dans le silence. O Phébus, je dédie ce berceau à ton temple... Mais que fais-je? n'est-ce pas m'opposer à la volonté du dieu qui m'a conservé les indices propres à découvrir ma mère? Ouvrons; il faut oser; je ne saurais échapper au destin. Pourquoi vous a-t-on dérobées à ma vue, bandelettes sacrées, et vous, liens dans lesquels furent gardés les objets qui me sont chers? Voici l'enveloppe de la corbeille arrondie; qu'elle est fraîche et bien conservée, grâce à un miracle divin! Le tissu de jonc en est intact, et cependant il s'est passé bien du temps.

CRÉUSE.

Dieux! quel objet a frappé mes regards!

ION.

De tout temps tu as su garder le silence.

CRÉUSE.

Ah ! le silence n'est plus de saison. Cesse tes avis. Je vois le berceau dans lequel je t'exposai autrefois, ô mon fils, après ta naissance, dans la grotte de Cécrops, sous les roches de Macra. Oui, j'abandonne cet autel, dussé-je mourir !

ION.

Qu'on la saisisse ! Une fureur divine l'a poussée à quitter cet asile. Chargez ses mains de chaînes.

CRÉUSE.

La mort seule pourra mettre fin à vos violences, car je ne quitterai ni toi, ni ce berceau, ni ce qu'il contient.

ION.

Quelle indignité ! Elle croit s'emparer de moi par ses artifices.

CRÉUSE.

Non; mais je trouve en toi un être chéri.

ION.

Moi, chéri de toi ! Mais n'as-tu pas voulu m'empoisonner ?

CRÉUSE.

Oui, tu es mon fils; et c'est ce qu'il y a de plus cher pour une mère.

ION.

Cesse tes artifices; il me sera aisé de te confondre.

CRÉUSE.

Mets-moi à l'épreuve, mon fils, c'est tout ce que je désire.

ION.

Cette corbeille est-elle vide? ou bien que contient-elle?

CRÉUSE.

Les langes dans lesquels je t'ai exposé.

ION.

Peux-tu les faire connaître avant de les avoir vus?

CRÉUSE.

Si je ne le fais, je consens à mourir.

ION.

Parle; ton assurance a quelque chose d'étrange.

CRÉUSE.

Regarde d'abord cette couverture que j'ai tissue dans ma jeunesse.

ION.

De quel genre est-elle? Il y a bien des tissus que font les jeunes filles.

CRÉUSE.

Le travail en est imparfait et décèle une main novice [1]!

ION.

Ne crois pas m'abuser ainsi. Quelle figure représente-t-elle?

CRÉUSE.

On voit la Gorgone au milieu du tissu.

ION.

O Jupiter! quel destin me poursuit?

CRÉUSE.

Les franges figurent des serpents, à la manière de l'égide.

ION.

Voilà! c'est le tissu tel que je le trouve.

CRÉUSE.

O antique ouvrage de mes mains virginales!

ION.

Est-ce le seul objet sur lequel tu puisses si bien rencontrer?

CRÉUSE.

Il y a encore des serpents d'or d'un antique travail.

ION.

Présent de Minerve, qui veut que ces bijoux accompagnent l'enfance.

CRÉUSE.

A l'imitation de l'antique Érichthonius.

ION.

Dans quel but, à quel usage ces bijoux d'or, dis-moi?

[1] Grec : « l'apprentissage d'une navette. »

CRÉUSE.

Ils servent de collier, mon fils, à l'enfant nouveau-né.

ION.

Il y est. Et le troisième objet, quel est-il?

CRÉUSE.

Je posai près de toi un rameau d'olivier détaché de l'arbre qui le premier germa sur le rocher de Minerve. S'il y est encore, il n'a pas perdu son vert feuillage; car il fleurit sur une tige immortelle.

ION.

O ma mère, qu'avec plaisir je te revois, et j'embrasse avec joie ton visage chéri!

CRÉUSE.

O mon fils, ô toi qui m'es plus cher que la lumière du soleil (que le dieu me pardonne!), je te presse entre mes bras, bonheur inespéré! toi que j'ai cru englouti avec les morts dans le sombre séjour de Proserpine!

ION.

Oui, mère chérie, tu m'avais cru mort, et je revis dans tes bras.

LE CHOEUR.

O éther immense et brillant, retentis de mes cris d'allégresse. D'où me vient ce bonheur inespéré? quel dieu m'a envoyé cette joie?

ION.

J'aurais tout imaginé, ô ma mère, avant de me croire ton fils.

CRÉUSE.

Je suis encore toute tremblante.

ION.

Crains-tu d'avoir perdu ce fils que tu serres entre tes bras?

CRÉUSE.

J'avais depuis longtemps renoncé à cette espérance. Mais, ô prophétesse! de qui as-tu reçu mon fils dans tes bras? quelle main l'a apporté dans le temple d'Apollon?

ION.

C'est l'ouvrage du dieu. Désormais jouissons de notre bonheur, après avoir été si longtemps malheureux.

CRÉUSE.

Mon fils, tu m'as coûté bien des pleurs en venant au monde, et ce n'est pas sans de douloureux gémissements que je t'ai éloigné de ces mains maternelles. Mais aujourd'hui je respire le même air que toi, que pourrait-il manquer à ma félicité?

ION.

En exhalant les sentiments de ton cœur, tu exprimes aussi tout ce que j'éprouve.

CRÉUSE.

Non, je ne serai plus stérile et sans héritier; ma maison trouve un appui, et ma patrie un roi; en toi revit Érechthée : la race des fils de la Terre n'est plus ensevelie dans la nuit, elle revoit la lumière du soleil.

ION.

O ma mère, que mon père vienne aussi partager la joie que je t'ai donnée.

CRÉUSE.

O mon fils, que dis-tu! à quel pénible aveu suis-je condamnée!

ION.

Que signifient ces paroles?

CRÉUSE.

Un autre, un autre fut ton père.

ION.

Eh quoi! ma naissance est illégitime?

CRÉUSE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point éclairé l'union à laquelle tu dois la vie.

ION.

Hélas! hélas! la honte a marqué ma naissance! Mais du moins quel en est l'auteur?

CRÉUSE.

J'atteste ici Pallas,

ION.

A quoi bon ces paroles?

CRÉUSE.

La déesse qui règne sur la colline où croît l'olivier et dont je suis souveraine;

ION.

Ce que tu dis est obscur et manque de clarté.

CRÉUSE.

Dans une grotte visitée par les rossignols, Apollon

ION.

Pourquoi nommes-tu Apollon?

CRÉUSE.

Fut celui qui me rendit mère.

ION.

Parle; tu dis là des faits glorieux et heureux pour moi.

CRÉUSE.

Dans la dixième révolution de l'astre qui marque les mois, je t'enfantai avec mystère, toi, fils d'Apollon.

ION.

Ton récit est bien doux pour moi, s'il est sincère.

CRÉUSE.

Je t'enveloppai de ces langes, ouvrage de ma navette et de mes jeunes mains. Je ne t'ai pas approché de mon sein, le lait maternel ne t'a point nourri, mes mains n'ont pas lavé ton corps. Tu fus abandonné dans un antre désert, en proie aux oiseaux dévorants, pour y mourir.

ION.

O ma mère, qu'as-tu osé?

CRÉUSE.

La crainte me fit sacrifier ta vie, ô mon fils; malgré moi, je te livrai à la mort.

ION.

Et moi aussi, dans ma colère impie, j'ai voulu te faire périr.

CRÉUSE.

Ah! nos anciens malheurs et nos malheurs récents étaient également affreux. Nous sommes tour à tour les

jouets de la bonne et de la mauvaise fortune : car les vents sont changeants. Maintenant un souffle plus favorable s'élève : puisse-t-il être durable ! nos maux passés doivent suffire.

LE CHOEUR.

Que les mortels, à la vue de ce qui se passe ici, apprennent à ne jamais désespérer de leur sort.

ION.

Fortune, qui changes sans cesse le sort des mortels et leur dispenses tour à tour le bonheur et le malheur, à quelle terrible alternative m'avais-tu amené, ou de faire périr ma mère, ou de recevoir d'elle le coup fatal! Dans tous les lieux que le soleil éclaire de ses rayons, ne peut-on pas voir tous les jours de pareils spectacles? Mais enfin je retrouve une mère chérie, et ma naissance n'a rien que de glorieux. Cependant il est d'autres choses que je veux dire à toi seule. Approche; je veux te dire ces paroles à l'oreille, et envelopper ces faits de l'ombre du mystère. Garde-toi, ma mère, après avoir cédé à des amours furtifs, faiblesse fréquente parmi les jeunes filles, de rejeter ensuite la faute sur le dieu, et, pour échapper à mes reproches, de me prétendre fils d'Apollon, quand je serais fils d'un mortel.

CRÉUSE.

Non, par Minerve Victorieuse, qui vint jadis sur son char secourir Jupiter contre les Géants, ton père n'est point un mortel, ô mon fils, mais le dieu qui t'a élevé, le puissant Apollon.

ION.

Comment donc a-t-il donné son enfant à un autre père? Comment dit-il que je suis fils de Xuthus?

CRÉUSE.

Je ne dis pas que tu sois né de Xuthus; mais le dieu qui est ton père te donne à lui. En effet, un ami peut donner à un ami son propre fils pour héritier.

ION.

Le dieu est-il véridique, ou son oracle est-il trompeur? Voilà, ma mère, ce qui trouble mon âme.

CRÉUSE.

Écoute, mon fils, ce qui m'est venu à la pensée : Apollon, qui vient d'être ton bienfaiteur, te place dans une famille.: déclaré fils du dieu, jamais tu n'aurais pu recueillir tout l'héritage ni le nom d'un père mortel. Ne sais-tu pas que je tins notre union secrète, et t'exposai à la mort? C'est donc par tendresse pour toi que le dieu te donne un autre père.

ION.

Je ne puis m'en tenir à des preuves aussi légères; mais je vais dans le temple interroger Apollon, et savoir de lui si je suis son fils ou le fils d'un mortel... Mais que vois-je? quelle est cette divinité qui s'élève au-dessus du sanctuaire, et dont la face radieuse brille à l'égal du soleil? Fuyons, ma mère, de peur que nos yeux profanes ne voient ce que les dieux veulent dérober à nos regards.

MINERVE.

Arrêtez : je ne suis point une divinité ennemie; mais, soit à Athènes, soit en ces lieux, ma protection vous suit. Je suis Minerve; je viens de ta patrie, à laquelle j'ai donné mon nom; c'est Apollon qui m'envoie; il n'a pas voulu paraître lui-même en votre présence, pour éviter tout reproche sur le passé. Voici les faits qu'il veut vous révéler par ma bouche : tu es fils d'Apollon, et Créuse est ta mère; il t'a donné au roi d'Athènes non comme à ton père, mais pour te faire entrer dans une maison illustre. Mais, une fois que le mystère a été divulgué, craignant de te voir succomber sous les embûches de ta mère, ou elle sous tes coups, il a renoncé à son projet : car il avait résolu de le taire, et de ne vous faire connaître l'un à l'autre qu'à Athènes. Mais j'achève de

vous dévoiler les oracles que vous êtes venus chercher dans son temple. Créuse, pars avec ton fils pour la terre de Cécrops, et place-le sur le trône; il est du sang d'Érechthée, il est juste qu'il règne sur la terre que je chéris. Il sera célèbre dans toute la Grèce : quatre fils nés de lui donneront leurs noms aux tribus qui vivent sur mes rochers. Téléon sera le premier; les trois autres fonderont les tribus des Hoplètes, des Argades et des Égicores, dont le nom rappelle celui de mon Égide [1]. Au temps marqué par la destinée, leurs enfants peupleront les îles des Cyclades [2] et les côtes voisines, de villes riches et florissantes qui feront la puissance de mon peuple. Ils s'étendront au loin sur les deux continents opposés de l'Europe et de l'Asie; et celui-ci prendra le nom d'IONIE, en mémoire du fils d'Apollon. Cependant Xuthus te rendra mère d'une postérité nouvelle; Dorus, né de cette union, transmettra à la Doride et son nom et sa gloire : dans la terre de Pélops, Achéus, qui vous devra aussi la naissance, régnera sur les rivages voisins de Rhios [3], et son peuple s'enorgueillira de porter le même nom que lui. Apollon a tout conduit avec sagesse : d'abord, il t'a épargné les douleurs de l'enfantement, afin que ton secret restât ignoré; puis, lorsque après avoir donné le jour à ce fils tu l'eus enveloppé dans ses langes, il envoya Mercure pour le prendre entre ses bras et le porter dans son temple, et il a préservé sa vie. Maintenant donc ne fais pas connaître qu'Ion est ton fils, laisse à Xuthus la joie que lui cause son illusion. Et toi, femme, jouis du bien qui t'est rendu. Adieu; vos maux sont finis, je vous annonce une heureuse destinée.

[1] « Clisthène, dit Hérodote, VI, 66, partagea les quatre tribus en » dix, changea les noms qu'elles tenaient des fils d'Ion, Téléon, Égi- » cores, Argades et Hoples, et en imagina d'autres qu'il prit parmi des » héros du pays. »

[2] Sur les colonies envoyées dans les Cyclades, voyez R. Rochette, *Histoire des colonies grecques*, t. III, 78.

[3] Rhios est un promontoire de l'Achaïe, situé à l'entrée de l'isthme. Le rivage voisin et opposé s'appelait Antirrhios.

ION.

Fille du grand Jupiter, divine Pallas, ma foi en tes paroles est entière : oui, je me crois le fils d'Apollon et de Créuse; et, même avant de t'avoir entendue, j'étais déjà porté à le croire.

CRÉUSE.

Daigne aussi m'écouter : j'ai exhalé mes plaintes contre Apollon, je les rétracte, car ce fils qu'il avait négligé, il le rend à ma tendresse. Les portes de ce temple, ce sanctuaire qui m'étaient odieux, maintenant je les aborde avec respect, je les embrasse avec zèle.

MINERVE.

J'approuve ta reconnaissance pour Apollon, et le changement de ton cœur. Les dieux agissent avec lenteur, mais à la fin ils font éclater leur puissance.

CRÉUSE.

Partons, mon fils, retournons dans notre patrie.

MINERVE.

Partez, je vous suis.

CRÉUSE.

Sois notre guide propice et la protectrice d'Athènes.

MINERVE.

Va t'asseoir sur le trône de tes pères.

CRÉUSE.

C'est un héritage digne de mes vœux.

LE CHOEUR.

Apollon, fils de Jupiter et de Latone, reçois nos adieux : celui dont la maison est en proie aux calamités, s'il honore les dieux, qu'il soit plein de confiance, car les gens de bien reçoivent enfin le prix de leur vertu; et les méchants, comme leur nature les y condamne, ne sauraient jamais être heureux.

FIN D'ION.

HERCULE FURIEUX,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR HERCULE FURIEUX.

Hercule, après avoir accompli une suite de travaux commandés par Eurysthée, finit par descendre aux enfers. Le séjour prolongé qu'il y fit donna lieu au bruit de sa mort, qui se répandit dans la Grèce et à Athènes, où il avait laissé son épouse, Mégare, fille de Créon, et ses enfants. Lycus, usurpateur du trône de Thèbes, a résolu de faire périr l'épouse et les enfants d'Hercule et son père Amphitryon, lorsque le héros revient des enfers, et donne la mort à Lycus. Junon, toujours irritée contre Hercule, envoie la Rage, une des Furies, qui le frappe de démence, et, dans son délire, il tue ses fils avec leur mère; il est au moment de frapper de même Amphitryon, lorsque Minerve l'arrête et l'endort. Revenu à lui-même, il se lamente sur son crime involontaire, et veut quitter la vie, lorsque Thésée arrive, le console et l'emmène à Athènes, où il se purifiera par l'expiation.

Cette tragédie se compose de deux actions successives : l'une, qui roule sur le danger de la famille d'Hercule, se termine par la mort de Lycus, son persécuteur; l'autre a pour sujet l'égarement d'Hercule, son crime et ses regrets; son départ avec Thésée forme le dénoûment.

L'attentat d'Hercule n'a pas été volontaire; il est le produit de la démence envoyée par Junon. Ici l'agent n'est pas moralement responsable. On peut s'étonner qu'Euripide, le poëte philosophe, ait traité un pareil sujet où l'on voit un faible mortel, aveuglé par la divinité, commettre des actions odieuses dont il n'est que l'instrument passif, et non l'auteur réel. Nous avons déjà vu une situation à peu près semblable dans les *Bacchantes*. C'est aussi celle de l'*Ajax* de Sophocle. Dans toutes ces pièces, le vilain rôle appartient à la divinité. Mais ici du moins Euripide corrige l'immoralité du sujet par une protestation formelle contre ces aberrations du polythéisme : il attaque de front la religion populaire, en prenant la précaution de rejeter sur les poëtes ce que ces fables ont de choquant pour le bon sens et pour la morale publique. N'y a-t-il pas, en effet, une véritable protestation, qui semble être comme la pensée intime de l'auteur, dans ce reproche adressé à Junon : « Quel » mortel adresserait ses vœux à une telle déesse qui, par jalousie contre » l'amante de Jupiter, sacrifie le bienfaiteur de la Grèce, d'ailleurs irré- » prochable (v. 1280-3)? »

Immédiatement après, Thésée attaque en ces termes les dieux passionnés et corrompus de la mythologie : « Aucun mortel, aucun dieu » même, n'est à l'abri des atteintes de la fortune, si du moins les récits

» des poëtes ne sont pas mensongers. Ces dieux n'ont-ils pas contracté » entre eux des unions que réprouvent toutes les lois? ne les a-t-on pas » vus, pour usurper un trône, charger leurs pères de chaînes? Et cependant ils habitent l'Olympe, et supportent sans remords le poids de » leurs fautes (v. 1287-1294). »

Hercule répond : « Non, je ne crois pas que les dieux se livrent à » des amours incestueux, ni qu'ils chargent leurs pères de chaînes; » je ne l'ai jamais cru, je ne le croirai jamais, ni qu'un d'eux se soit » rendu maître d'un autre. Un dieu, s'il est réellement dieu, n'a » besoin de personne : les poëtes ont inventé ces misérables récits » (v. 1314-1319). »

Ces efforts pour épurer le polythéisme, qui attestent le besoin de croyances plus saines et plus conformes à la raison, sont évidemment une première atteinte portée à la religion populaire.

Un chant du Chœur où se trouvent ces mots : « Le poëte, même dans » sa vieillesse, chante encore *Mnémosyne* » (v. 668), semble indiquer qu'Euripide a composé cette tragédie dans un âge avancé. Je serais porté à croire qu'elle a précédé de peu de temps la composition des *Bacchantes*, et que les témérités religieuses qui s'y trouvent n'ont pas été étrangères aux accusations d'impiété qui engagèrent Euripide à concevoir sa dernière pièce dans un esprit plus orthodoxe.

HERCULE FURIEUX.

PERSONNAGES.

AMPHITRYON.
MÉGARE, femme d'Hercule.
LE CHOEUR, composé de vieillards thebains.
LYCUS, tyran de Thèbes.
IRIS.
LA RAGE.
UN MESSAGER.
HERCULE.
THÉSÉE.

La scène est à Thèbes, à l'entrée du palais d'Hercule. Sur la place on voit un autel consacré à Jupiter.

AMPHITRYON.

Quel mortel ne connaît l'Argien Amphitryon[1], dont la couche reçut Jupiter, et qui, né d'Alcée, fils de Persée, eut à son tour Hercule pour fils? Celui-ci vécut à Thèbes, sur cette terre qui jadis fit sortir de son sein une moisson de guerriers dont Mars ne sauva qu'un petit nombre, et qui peuplèrent la ville et la transmirent à leur postérité. De ce sang était issu Créon, fils de Ménécée et roi de ce pays. Créon fut père de Mégare, ici présente, dont le peuple de Cadmus célébra l'hymen par des chants de joie accompagnés des sons de la flûte, lorsque le célèbre Hercule l'emmena pour épouse dans mon palais[2].

Mon fils a quitté Thèbes, où j'ai fixé mon séjour. Il a quitté Mégare et ses proches, dans le désir d'habiter Argos et les murs bâtis par les Cyclopes, dont je suis

[1] Amphitryon était fils d'Alcée, roi d'Argos.
[2] Voyez *Iphigénie en Aulide*, vers 144.

exilé à cause du meurtre d'Électryon[1]. Voulant adoucir mes infortunes et rentrer avec moi dans notre commune patrie, il offrit à Eurysthée un prix immense pour ce bienfait : il promit d'assurer le repos de la terre, soit que Junon l'eût percé de son aiguillon[2], ou qu'il fût entraîné par le destin. Il a, jusqu'à ce jour, accompli tous les travaux qui lui ont été imposés. Mais, en dernier lieu, il est allé par la bouche du Ténare jusqu'au palais de Pluton, pour en tirer le chien à trois corps et l'exposer à la lumière du jour : il n'en est point revenu.

C'est une vieille tradition chez les Thébains qu'il y eut autrefois un certain Lycus, époux de Dircé, qui fut souverain de la ville aux sept portes, avant le règne de Zéthus et d'Amphyon, ces deux fils de Jupiter portés par de blancs coursiers. Un fils[3] de ce Lycus, portant le même nom que lui, mais non du sang de Cadmus, est venu de l'Eubée, a fait périr Créon, et s'est emparé du trône de Thèbes, en surprenant cette ville en proie aux séditions.

Cette alliance, qui nous élevait jusqu'à Créon, a été pour nous une source de malheurs. Ce Lycus, l'illustre roi de cette terre, veut immoler les fils d'Hercule et son épouse, pour éteindre le meurtre par le meurtre, et moi-même (si toutefois je dois compter parmi les vivants un vieillard inutile), dans la crainte que ces enfants devenus hommes ne vengent le sang de leur aïeule.

Et moi qu'Hercule, avant de descendre dans le sombre empire des ténèbres, a laissé dans ce palais comme le père et le gardien de sa famille, je viens avec leur mère, afin de dérober ses enfants à la mort, embrasser l'autel

[1] C'était un meurtre involontaire. Électryon était frère d'Alcée, et par conséquent oncle paternel d'Amphitryon; il était aussi père d'Alcmène.

[2] Virgile, *Æneid.* VII, 404 :

> *Talem inter silvas, inter deserta ferarum*
> *Reginam Alecto stimulis agit.*

[3] Ce mot parait mis ici pour celui de descendant.

de Jupiter libérateur, cet autel élevé par mon noble fils comme un monument de sa valeur, à la suite de sa victoire sur les Myniens[1]. Réfugiés à l'ombre de cet asile, nous y restons, privés des choses les plus nécessaires, d'aliments, d'eau, de vêtements, couchés sur la terre nue; car nous sommes bannis de notre propre maison, dans un complet dénûment. Des amis que nous avions, je vois les uns oublier leur ancienne amitié; et les autres, restés fidèles, ne peuvent nous secourir. Telle est la condition du malheur (puisse-t-il épargner toujours ceux qui me gardent quelque bienveillance!) : c'est l'épreuve la plus sûre des amis.

MÉGARE.

O vieillard, qui renversas jadis la ville des Taphiens et commandas avec tant de gloire l'armée de Thèbes, combien les volontés des dieux sont incertaines! Du côté de mon père je n'avais rien à souhaiter de la fortune; fier de son opulence, il était maître d'un trône dont la conquête excite l'ambition des mortels : heureux père, il m'unit à ton fils, noble alliance qui me faisait l'épouse d'Hercule. Et maintenant toute cette félicité a disparu avec mon père. Je suis condamnée à périr avec toi, vieillard, et avec les enfants d'Hercule, que je couvre en vain de mon aile maternelle, comme un oiseau timide rassemble sa tendre couvée. Ils se jettent tour à tour dans mes bras et m'adressent des plaintes touchantes : « O ma mère, s'écrient-ils, en quel lieu du » monde est allé notre père? Que fait-il? Quand sera- » t-il de retour? » Abusés par l'innocence de leur âge, ils cherchent leur père. Et moi je les distrais par de douces paroles. Mais je m'émeus dès que la porte résonne; tous, à l'instant, précipitent leurs pas comme pour tomber aux genoux de leur père. Maintenant, vieillard, quelle espérance ou quelle voie de salut peux-

[1] Habitants d'Orchomène, dont les Thébains étaient tributaires : la victoire d'Hercule affranchit Thèbes de ce tribut. Voyez Strabon, IX, 9, et Otfrid Muller sur Orchomène et les Minyens.

tu nous offrir? car c'est vers toi que se tournent mes regards. Nous ne pouvons franchir secrètement les limites de cette contrée; des gardes contre qui nous sommes sans force ferment tous les passages, et nous n'avons plus d'espoir de salut à mettre dans nos amis. Confie-moi donc tes desseins, et dis-moi comment nous pouvons, faibles comme nous sommes, échapper à la mort qui nous menace, et prolonger notre existence.

AMPHITRYON.

Ma fille, il n'est pas aisé, dans de tels malheurs, de donner d'utiles conseils.

MÉGARE.

Que te manque-t-il en fait d'affliction? ou aimes-tu tant la vie?

AMPHITRYON.

Elle m'est encore chère, et je tiens à l'espérance.

MÉGARE.

Moi aussi; mais, vieillard, il ne faut pas mettre d'espoir dans les choses désespérées.

AMPHITRYON.

Les délais sont déjà un remède au mal.

MÉGARE.

Mais le passé, quand il est si douloureux, est un tourment cruel.

AMPHITRYON.

Peut-être, ma fille, un vent favorable s'élèvera-t-il après les maux qui ont fondu sur toi et sur moi; peut-être verrons-nous revenir mon fils, ton époux. Calme-toi, sèche les sources de larmes de tes enfants, adoucis leur chagrin en les abusant par de trompeuses paroles, quelque tristes que soient de tels artifices. Le malheur se lasse à son tour, et le souffle des vents orageux n'a point toujours la même violence : les mortels fortunés ne sont pas fortunés à jamais; tout est sujet au changement dans le monde. L'homme brave est celui que soutient toujours l'espérance : le désespoir est le partage du lâche.

LE CHOEUR.

Je quitte la demeure royale et le lit où repose ma vieillesse, et je viens, appuyé sur ce bâton qui affermit mes pas chancelants, chanter des hymnes lugubres, ainsi qu'un cygne au blanc plumage. Faible vieillard, je n'apporte que de vaines paroles, fugitives comme un songe nocturne; et, quoique tremblant, je suis plein de zèle. O enfants infortunés qui n'avez plus de père! ô vieillard! ô mère désespérée, qui pleures un époux captif dans le séjour de Pluton!

Donnez quelque repos à votre corps et à vos membres languissants, comme si sur la pente d'un rocher vous animiez des coursiers soumis au joug à traîner un lourd fardeau. Prends ma main, attache-toi à mes vêtements, mes pieds tremblants se dérobent sous moi. Vieillard, guide un vieillard. Ensemble autrefois, dans notre jeunesse, nous avons pris part aux travaux guerriers qui ont illustré notre glorieuse patrie.

Voyez ces éclairs terribles qui brillent dans leurs yeux : c'est le regard de leur père. Son infortune ne les a point quittés dès l'enfance, et la beauté non plus ne les a point abandonnés. O Grèce! quels défenseurs tu perdras en immolant les fils d'Hercule!

Mais je vois le souverain de ce pays, Lycus, qui s'avance vers le temple.

LYCUS.

S'il m'est permis d'interroger le père et l'épouse d'Hercule (et je pense qu'un maître a ce droit), jusqu'à quel terme pensez-vous prolonger votre vie? Quel espoir, quel secours entrevoyez-vous contre la mort? Croyez-vous voir revenir en ces lieux le père de ces enfants, qui est couché pour jamais dans le séjour de Pluton? Cette nécessité de mourir vous plonge dans un désespoir peu digne de vous, qui vous vantez par toute la Grèce, toi, de ce que Jupiter, partageant ta couche, a mis au

monde un nouveau dieu; toi, d'être appelée l'épouse du plus grand des héros. Et qu'a donc fait de si grand cet illustre époux pour avoir fait périr l'hydre de Lerne ou le lion de Némée, qu'il a fait tomber dans ses rets, et qu'il prétend avoir étouffé entre ses bras? Est-ce donc là ce qui doit empêcher les fils d'Hercule de mourir? Héros sans valeur, qui s'acquit une réputation de courage en combattant de vils animaux, et manqua de vaillance pour d'autres exploits, jamais on ne le vit armer son bras gauche du bouclier et affronter de près la lance; mais, tenant en main son arc, la plus lâche des armes, il était toujours prêt à fuir. La preuve de courage pour un guerrier n'est point de lancer des flèches, mais de rester ferme et d'envisager sans pâlir les sillons profonds de la lance, et de se tenir immobile à son poste.

Pour moi, vieillard, ce que je fais n'est point un acte de cruauté, mais de prudence : j'ai fait périr Créon, le père de cette femme, et je suis assis sur son trône. Je ne veux donc pas, en laissant vivre ces enfants, épargner des vengeurs qui puniraient mon usurpation.

AMPHITRYON.

Que Jupiter, pour sa part, défende son fils; pour moi, Hercule, je me charge de démontrer la sottise de ton accusateur, car je ne dois pas souffrir que ta gloire soit outragée.

Il faut, avant tout, repousser une accusation inouïe (car je crois que jusqu'à ce jour, Hercule, on n'avait jamais parlé de ta lâcheté). J'invoque ici le témoignage des dieux, j'interroge les foudres de Jupiter, le char attelé de quatre coursiers avec lequel Hercule attaqua les Géants, fils de la Terre, et, perçant leurs flancs de traits ailés, célébra avec les dieux un glorieux triomphe. Toi-même, ô le plus vil des rois, va dans Pholoé [1], demande à ces insolents quadrupèdes, à la race des Centaures,

[1] Pholoé, montagne d'Arcadie, où Hercule avait combattu les Centaures.

quel est le héros qu'ils estiment le plus vaillant. En nommeront-ils un autre que mon fils, auquel tu n'accordes cependant qu'une réputation peu méritée? Si tu interrogeais Dirphys[1], patrie des Abantes, où tu fus élevé, elle se tairait sur tes louanges, car il n'est aucun lieu où ta patrie puisse rendre témoignage de tes exploits.

Mais tu dédaignes l'arc et les flèches, cette invention admirable : écoute ma réponse, et instruis-toi. Le soldat pesamment armé est esclave de son armure; ceux qui sont dans les mêmes rangs que lui manquent-ils de bravoure, il meurt victime de leur lâcheté; s'il brise sa lance, il ne peut repousser la mort, n'ayant d'autre arme que sa valeur. Mais celui dont le bras est habile à lancer les traits a ce premier avantage de couvrir de flèches ceux qui l'attaquent, en restant à l'abri des atteintes mortelles; et, même à distance, il se venge de ses ennemis, il les blesse et les aveugle de ses traits, sans exposer à leurs coups son corps, qui est à couvert en un lieu sûr. C'est là le comble de l'habileté dans le combat : faire souffrir l'ennemi, tenir sa personne en sûreté, et ne pas dépendre du hasard. Telle est la réfutation que j'oppose à tes reproches.

Mais ces jeunes enfants, pourquoi veux-tu les faire mourir? Que t'ont-ils fait? A un seul égard, je l'avoue, tu es sage et te fais justice. Lâche que tu es, tu as raison de craindre la postérité des braves; mais il est cruel pour nous de mourir victimes de ta lâcheté. C'était à nous, qui valons mieux que toi, à te réserver un tel sort, si Jupiter était juste envers nous. Si donc tu veux garder le sceptre de cette terre, permets-nous de nous exiler; n'use pas de violence envers nous, ou tu subiras à ton tour la violence, lorsque le souffle de la fortune aura changé. Hélas!... ô terre de Cadmus (car je me tourne aussi vers toi, et je t'adresse ta part de reproches)! c'est donc ainsi que vous défendez Hercule et ses enfants, lui qui, af-

[1] Dirphys, montagne de l'Eubée, qui portait aussi le nom d'Abantide.

frontant seul le combat contre tous les Myniens[1], donna à Thèbes le droit de lever au ciel un œil libre? Et la Grèce elle-même, je ne puis l'approuver ni garder le silence sur ses torts, lorsqu'elle se montre ingrate envers mon fils : elle devait accourir au secours de ces orphelins avec le feu, la lance et les armes, par reconnaissance pour celui dont les travaux ont purgé de monstres la terre et les mers. O mes enfants, ni Thèbes ni la Grèce ne vous prêtent ce secours : vous tournez vos regards sur moi, impuissant défenseur, qui n'ai plus d'autres armes que de vaines paroles. Mon ancienne vigueur m'a pour jamais abandonné, la vieillesse fait trembler mes membres, et ma force est éteinte. Si j'étais jeune encore, si mon corps n'était pas sans vigueur, je saisirais une lance, j'ensanglanterais sa blonde chevelure, et mon bras forcerait ce lâche à fuir au delà des bornes atlantiques.

LE CHOEUR.

C'est ainsi que les hommes vertueux, quoique lents à s'émouvoir, savent quand il le faut défendre la justice.

LYCUS.

Entasse contre moi tes déclamations insolentes, j'y répondrai par un prompt châtiment. (*A sa suite.*) Allez, vous sur l'Hélicon, vous aux vallons du Parnasse; ordonnez aux bûcherons d'abattre de nombreuses branches de chêne; et dès qu'elles seront apportées dans la ville, qu'on en construise un bûcher autour de l'autel, et mettez-y le feu pour consumer les corps de tous ces coupables; qu'ils sachent que leur mort ne règne plus sur ce pays, mais que je suis le seul maître. (*Au chœur.*)

[1] Ergine, roi des Myniens, était maître de Thèbes et exigeait durement des tributs qu'il avait imposés à ses habitants. Hercule, ayant atteint l'âge de l'adolescence, résolut de délivrer les Thébains de cette servitude : il saisit ceux qui avaient été envoyés pour lever le tribut, et, après les avoir mutilés, il les chassa honteusement. Il arma ensuite une troupe de jeunes gens avec les armes consacrées (car les Thébains n'en avaient point d'autres), et marcha contre Ergine, qu'il tua dans un défilé où il s'était imprudemment engagé.

Et vous, vieillards, qui formez des vœux contraires à mes desseins, vous n'aurez point à gémir seulement sur le sort des enfants d'Hercule, mais sur les malheurs de vos propres familles, lorsqu'elles éprouveront mes rigueurs. N'oubliez point que vous êtes des esclaves soumis à mon pouvoir.

LE CHOEUR.

Fils de la Terre [1], ô vous que Mars fit naître en semant les dents arrachées à la gueule énorme du dragon, que tardez-vous à lever ces bâtons sur lesquels votre main repose, et à ensanglanter la tête impie de ce tyran, lui qui, étranger à Thèbes, vient, malgré sa lâcheté, régner sur notre jeunesse? (*A Lycus.*) Mais sur moi, du moins, tu ne régneras jamais impunément; tu ne t'empareras pas du fruit de mes travaux et de ma valeur. Retourne aux lieux d'où tu viens, vas-y trouver la mort et y reporter ton insolence; car jamais, moi vivant, tu ne feras périr les fils d'Hercule. Ce héros n'est pas enseveli tout entier dans les entrailles de la terre, puisqu'il laisse des enfants. Tu es le destructeur de notre patrie, et lui, qui en fut le défenseur, n'a point un sort digne de sa vertu. Et, après cela, on me reproche de faire l'empressé pour servir un ami mort, alors qu'on a le plus besoin d'amis! O mon bras, avec quelle ardeur tu brûles de saisir la lance! mais ta faiblesse rend ton vœu impuissant. (*A Lycus.*) Autrement, je t'aurais empêché de m'appeler esclave, et j'habiterais avec honneur cette Thèbes où tu règnes si fièrement; car la sagesse est bannie d'un État en proie aux séditions et à de pernicieux conseils; sans quoi, jamais Thèbes ne t'aurait reçu pour maître.

MÉGARE.

Vieillards, j'approuve votre courage : c'est ainsi que des amis doivent s'animer d'un juste courroux pour la défense de leurs amis. Toutefois craignez, en vous irri-

[1] Le coryphée s'adresse à sa suite.

tant à cause de nous contre vos maîtres, de vous attirer un traitement rigoureux. Et toi, Amphitryon, écoute et dis-moi si tu approuves mes desseins. Je chéris mes enfants (comment ne chérirais-je point ceux que j'ai enfantés dans la douleur?), et la mort me paraît redoutable; mais le mortel qui résiste à la nécessité, je le juge insensé. Puis donc qu'il faut mourir, mourons, mais sans nous laisser consumer par le feu, en prêtant à rire à nos ennemis, mal pire pour moi que la mort. Nous devons à notre famille de glorieux exemples, une noble réputation de vaillance s'attache à ton nom, il ne t'est plus permis de mourir avec lâcheté; et mon époux, sans que j'invoque aucuns témoins, est couvert d'une gloire immortelle; il refuserait de sauver ses enfants au prix de leur honneur; car les mortels généreux souffrent de la mauvaise renommée de leurs enfants, et moi je ne dois pas rejeter l'exemple d'un époux.

Mais considère tes espérances sous l'aspect où elles s'offrent à moi : penses-tu que ton fils sorte du sein de la terre? Quel mort est jamais revenu du séjour de Pluton? Crois-tu que nous puissions adoucir Lycus par nos paroles? Nullement. Un ennemi brutal, il faut le fuir; s'il est sage et généreux, il faut se soumettre : en lui montrant de la douceur, on obtiendra plus facilement sa clémence.

Déjà la pensée m'est venue de solliciter l'exil pour ces enfants; mais c'est encore un triste sort de sauver sa vie au prix de la misère : le doux accueil d'un hôte à des amis dans l'exil ne dure pas au delà d'un jour. Ose affronter la mort avec moi, puisque aussi bien elle t'attend. Vieillard, j'en appelle à la noblesse de ton âme : vouloir triompher des malheurs envoyés par les dieux, c'est une prétention insensée. Ce qui est arrêté par le destin, nul n'a le pouvoir de le changer.

LE CHOEUR.

Au temps où mes bras avaient toute leur vigueur, si quelqu'un t'avait outragé, il eût été bientôt réprimé;

mais à présent nous sommes anéantis : c'est à toi désormais, Amphitryon, à chercher les moyens de repousser les coups du sort.

AMPHITRYON.

Ce n'est pas la lâcheté ni l'amour de la vie qui m'empêchent de chercher la mort; je veux conserver à mon fils les enfants qu'il m'a confiés; mais je crains de souhaiter l'impossible. (*Il quitte l'autel.*) Voici ma tête[1], elle s'offre au fer meurtrier; percez mon sein, immolez-moi, précipitez-moi du haut d'un rocher. Il est une seule grâce que nous te demandons, ô roi : fais-nous périr, moi et cette infortunée, avant d'égorger ses enfants[2]; dispense-nous de les voir (spectacle impie!) rendre le dernier soupir en invoquant le nom de leur mère et de leur aïeul. Ordonne du reste à ton gré, car nous n'avons aucune chance de nous dérober à la mort.

MÉGARE.

A mon tour je te conjure d'ajouter à cette grâce une grâce nouvelle, et d'accorder à la fois à deux infortunés une double consolation. Souffre que je pare ces enfants des ornements funèbres; ordonne qu'on m'ouvre ce palais, dont à présent nous sommes exclus; pour que du moins ils obtiennent cette part de l'héritage de leur père.

LYCUS.

Sois satisfaite. — Esclaves, ouvrez les portes. — (*A Mégare et à ses enfants.*) Entrez pour revêtir votre dernière parure; je ne vous refuse point ces ornements. Et lorsque vous serez parés pour le sacrifice, je viendrai vous faire passer dans le séjour des ombres.

[1] Sénèque, *Hercule furieux*, 1040 :

Stat ecce ad aras hostia; exspectat manum
Cervice prona.

[2] Sénèque, *ibid.*, 509 :

Hoc munus a te genitor Alcidæ peto,
Rogare quod me deceat, ut primus cadam.

MÉGARE.

O mes enfants, suivez les pas d'une mère infortunée dans le palais paternel, dont les richesses sont la proie d'un maître étranger ; le nom seul nous en appartient encore.

AMPHITRYON.

O Jupiter, c'est donc en vain que tu as partagé ma couche nuptiale; en vain j'ai invoqué en toi le vengeur d'un fils; tu n'es donc pas l'ami que je croyais avoir en toi! Simple mortel, je surpasse en vertu le plus grand des dieux, car je n'ai pas trahi les enfants d'Hercule. Mais toi, tu as bien su t'introduire furtivement dans une couche étrangère, et t'emparer sans droit de la femme d'un autre; mais tu ne sais point sauver ceux qui te sont chers. Tu es donc un dieu sans sagesse, ou tu méprises la justice.

(Il entre dans le palais avec Mégare.)

LE CHOEUR, *seul.*

Apollon entonne ses hymnes avec des chants joyeux, et de son archet d'or il frappe son luth harmonieux. Et moi, je veux célébrer par mes louanges celui qui est descendu dans la sombre nuit des enfers ; soit qu'on l'appelle fils de Jupiter ou fils d'Amphitryon, je veux chanter la gloire qui couronne ses exploits. Les éloges des nobles travaux sont l'honneur des morts. D'abord il purgea la forêt de Jupiter du lion qui y faisait sa retraite, il se para de sa dépouille, et couvrit sa blonde chevelure de la terrible tête du monstre.

Il blessa de son arc meurtrier la race sauvage des Centaures, habitants des montagnes, et les perça de ses flèches ailées. Sa victoire eut pour témoin le Pénée aux eaux limpides, les vastes et stériles plaines qu'il arrose, et les retraites du Pélion, et les cavernes de l'Homolé[1], où les

[1] Montagne de Thessalie.

Centaures allaient choisir les pins dont ils armaient leurs bras pour soumettre la Thessalie par leurs incursions. La biche aux cornes dorées, fléau des laboureurs, tomba aussi sous les coups d'Hercule; il l'offrit à la déesse qu'on adore à Œnoé[1], et qui se plaît à tuer les bêtes sauvages.

Ensuite il monta sur le char et dompta les coursiers de Diomède, il soumit au frein ces juments furieuses et jusqu'alors indomptées, qui, dans leurs crèches sanglantes, se repaissaient avec joie de membres humains. Il franchit l'Hèbre aux flots argentés, afin d'accomplir le travail prescrit par le tyran de Mycènes, et sur le rivage péliaque il fraya un passage au torrent[2] : puis il perça de ses traits Cycnus, meurtrier de ses hôtes, insociable tyran d'Amphanée[3].

Il vint ensuite aux jardins de l'Hespérie, vers les nymphes aux chants harmonieux, cueillir la pomme d'or sur le rameau chargé de fruits, en tuant le dragon au dos couleur de feu, qui gardait le tronc inaccessible et l'entourait de ses replis : il pénétra dans les retraites de la mer immense, pour assurer par sa rame puissante la sécurité des navigateurs. Puis, s'avançant vers le palais d'Atlas, il porta les mains au milieu de la voûte céleste, et sa force invincible soutint la demeure étoilée des dieux.

Il s'avança à travers les flots de l'Euxin contre l'armée des Amazones, montées sur de fiers coursiers, près du lac Méotis qui reçoit plusieurs fleuves dans son sein. Quelle troupe guerrière ne sortit point de la Grèce à la suite de ce héros chéri, lorsqu'il ravit l'armure d'or de la fille de Mars, et que le fatal baudrier devint le prix de sa conquête! La Grèce reçut les dépouilles de cette reine barbare, et Mycènes les conserve encore. La flamme à la main, il anéantit l'hydre de Lerne aux mille têtes,

[1] Ville de l'Argolide, particulièrement consacrée à Diane.

[2] J'ai adopté la leçon de Bothe, ἀναύρῳ πόρε πύλας.

[3] Il y avait une ville de ce nom en Thessalie; il paraît que c'est celle qu'Euripide désigne. La victoire qu'Hercule remporta sur Cycnus fait le sujet du petit poëme d'Hésiode intitulé *le Bouclier d'Hercule*.

ce fléau destructeur, et l'investit des mêmes traits dont il perça le berger d'Érythie au triple corps[1].

Vainqueur dans d'autres combats, il obtint encore de glorieux triomphes : et, pour terminer ses travaux, il vogua vers Pluton qui fait couler tant de larmes[2]. C'est là que l'infortuné a perdu la vie; il n'en est point revenu: sa maison est vide d'amis; la barque de Caron attend ses enfants pour leur faire passer les bords qu'on passe sans retour; sentence injuste et impie! C'est vers toi que ta famille tourne ses regards, et tu es absent! Si mon corps avait la vigueur de la jeunesse, si je pouvais, avec les Thébains de mon âge, manier la lance dans les combats, je volerais au secours de ces enfants : mais le temps heureux de la jeunesse a fui loin de moi.

Mais je vois les fils d'Hercule, ce héros jadis si grand, revêtus des voiles funèbres; son épouse chérie traîne sur ses pas ses enfants et le père d'Hercule accablé de vieillesse. Malheureux que je suis! je ne puis retenir les sources de larmes qui s'échappent de mes yeux.

MÉGARE.

C'en est fait. Où est le prêtre? Où est le sacrificateur de ces infortunés? Quel est celui qui doit me donner le coup mortel? Ces victimes sont prêtes à descendre dans les enfers. O mes enfants, la mort nous entraîne, elle attache ensemble à son char un vieillard, des enfants, une mère. O malheureuse destinée, qui me frappe avec ces fils que mes yeux voient pour la dernière fois! Je vous ai donné le jour, je vous ai élevés, pour être le jouet de nos ennemis, le but de leurs outrages et de leurs coups

[1] Géryon.

[2] Voici l'ordre dans lequel Diodore de Sicile place les travaux d'Hercule; on verra en quoi Euripide a suivi la tradition ou s'en est écarté : I, lion; II, hydre; III, sanglier; IV, biche; V, oiseaux de Stymphale; VI, étables d'Augias; VII, taureau de Crète; VIII, cavales de Diomède; IX, Amazones; X, Géryon; XI, Cerbère; XII, Hespérides, et Atlas soulagé.

meurtriers. Hélas! combien l'événement a trompé les espérances que m'avaient inspirées les discours de votre père! A toi, mon fils, il destinait le trône d'Argos; tu devais habiter le palais d'Eurysthée et posséder la fertile terre des Pélasges; il voulait couvrir ton front de la dépouille du lion dont lui-même était revêtu : toi, tu devais régner sur les Thébains aux chars nombreux, recueillir l'héritage de ma famille, comme tu l'avais persuadé à ton père. Il eût armé ton bras de sa massue redoutable, présent trompeur de Dédale. A toi, enfin, il promettait de donner Œchalie, que ravagèrent jadis ses traits inévitables. C'est ainsi qu'à vous trois votre père destinait trois royaumes, dans les brillants projets de son noble cœur. Et moi, je choisissais avec soin de jeunes épouses pour les unir à votre sort; je les cherchais dans Athènes, à Sparte et à Thèbes, dans l'espoir que ces liens puissants vous retiendraient à l'abri des orages, et assureraient votre bonheur. Tous ces projets sont évanouis : la fortune a changé, elle vous donne les Parques pour épouses, et à moi mes larmes pour bain nuptial, infortunée que je suis! Votre aïeul dispose le banquet pour cet hymen, qui vous fait gendres de Pluton. Hélas! lequel de vous presserai-je d'abord sur mon cœur? Lequel de vous recevra mes premiers ou mes derniers embrassements? Que ne puis-je, ainsi que l'abeille aux ailes dorées, voler de l'un à l'autre, cueillir des gémissements sur vos lèvres, en composer un trésor de douleur, pour le répandre en torrents de larmes?

Cher époux (si ma voix peut se faire entendre des morts chez Pluton), Hercule, c'est à toi que j'adresse ces mots: La mort ravit ton père et tes enfants, et je péris avec eux, moi que ton hymen fit appeler heureuse par les mortels. Viens à notre aide, que ton ombre du moins m'apparaisse! C'est assez de ta présence; car les meurtriers de tes enfants sont lâches devant toi.

AMPHITRYON.

Femme, prépare-nous l'accès des enfers. Pour moi, ô

Jupiter ! je t'implore en élevant mes mains vers le ciel : si tu veux protéger ces enfants, hâte-toi, car bientôt il ne sera plus en ton pouvoir de les défendre. Cependant je t'ai invoqué bien souvent... peines inutiles ; car, je le vois, notre mort est inévitable.

Mais vous, ô vieillards, la vie est courte, passez-la dans les plaisirs, jour et nuit évitez la douleur : car le temps ruine nos espérances ; occupé du présent, il s'envole d'une aile rapide. Voyez mon sort ; ma prospérité faisait l'admiration des mortels, la fortune me l'a ravie en un jour, et l'emporte dans les airs comme un oiseau fugitif. Quel mortel jouit d'une fortune ou d'une gloire assurée ? Adieu, vieillards, vous voyez pour la dernière fois un ami de votre âge.

MÉGARE.

Mais quoi, vieillard ! n'est-ce pas un être chéri que je vois ? Dois-je en croire mes yeux ?

AMPHITRYON.

Je ne sais, ma fille. Je suis comme toi saisi de stupeur.

MÉGARE.

C'est lui, c'est ce héros qu'on disait enseveli sous la terre, si toutefois un songe ne m'abuse à la clarté du jour. Que dis-je ? où mon esprit troublé voit-il des songes ? C'est ton fils lui-même, ô vieillard ! Accourez, mes enfants, attachez-vous aux habits de votre père, allez, volez dans ses bras, ne le quittez point ; ce défenseur n'est pas moins sûr pour vous que Jupiter Sauveur[1].

HERCULE.

Salut, ô palais ! ô portes de mes foyers ! Avec quelle joie je vous retrouve en revenant à la lumière ! Mais que vois-je ? mes enfants à l'entrée de ce palais, la tête couronnée d'ornements funèbres, mon épouse entourée d'une troupe d'hommes[2], et mon père pleurant quelque ca-

[1] Dont ils embrassaient l'autel.
[2] Les Vieillards du Chœur.

lamité. Approchons, pour les interroger. Mégare, quel événement plonge notre maison dans le deuil?

MÉGARE.

O le plus chéri des mortels, astre sauveur de ton père, échappé toi-même aux dangers, tu viens à propos pour le salut de tes amis.

HERCULE.

Que dis-tu? O mon père, quel trouble règne en ces lieux?

MÉGARE.

Nous sommes perdus. Pardonne, vieillard, si j'ai devancé ta réponse; mais une femme est plus faible contre la douleur, et mes enfants allaient mourir, et moi avec eux.

HERCULE.

O Apollon, que ce début est d'un funeste augure!

MÉGARE.

Mes frères sont morts, ainsi que mon vieux père.

HERCULE.

Que dis-tu? Quel coup les a frappés, ou quelle lance ennemie?

MÉGARE.

L'illustre Lycus, qui règne en ces lieux, les a fait périr.

HERCULE.

Est-ce les armes à la main, ou dans le feu d'une sédition?

MÉGARE.

C'est à la faveur des troubles qu'il s'est emparé de la ville aux sept portes.

HERCULE.

Quelle est donc la cause de ta frayeur et de celle de ce vieillard?

MÉGARE.

Lycus allait faire périr ton père, tes enfants et moi-même.

HERCULE.

Que dis-tu? Que craignait-il de mes enfants orphelins ?

MÉGARE.

Il craint qu'ils ne vengent un jour le meurtre de Créon.

HERCULE.

Mais pourquoi cet appareil de voiles funèbres?

MÉGARE.

Nous sommes déjà revêtus des parures de la mort.

HERCULE.

Et vous alliez succomber sous la violence? O malheureux Hercule !

MÉGARE.

Nous n'avons plus d'amis : on te disait mort.

HERCULE.

Qui a pu vous faire ainsi désespérer de mon retour?

MÉGARE.

Les hérauts d'Eurysthée nous annonçaient ce malheur.

MÉGARE.

Mais pourquoi avez-vous abandonné mon palais et mes foyers ?

MÉGARE.

La Violence a chassé ton père de son lit.

HERCULE.

Il a osé sans pudeur outrager un vieillard ?

MÉGARE.

La Pudeur habite loin de cette cruelle déesse[1].

HERCULE.

L'absence m'a-t-elle donc fait perdre tous mes amis?

MÉGARE.

Est-il des amis pour l'homme malheureux?

HERCULE.

Comptent-ils pour rien mes victoires sur les Minyens?

[1] C'est-à-dire de la Violence.

MÉGARE.

Le malheur, je te le répète, n'a plus d'amis.

HERCULE.

Rejetez loin de vous ces bandelettes funèbres dont vos fronts sont couverts; ouvrez les yeux à la clarté du jour, et goûtez la douceur d'échapper aux ténèbres infernales. Pour moi (car c'est maintenant mon bras qui doit agir), je vais d'abord renverser le palais du nouveau tyran, couper sa tête impie, et la jeter pour pâture aux chiens dévorants. Ceux des Thébains que je trouverai ingrats envers leur bienfaiteur tomberont sous les coups de cet arme victorieuse, mes traits ailés disperseront les autres : l'Ismène regorgera de morts et de carnage, l'eau limpide de Dircé sera teinte de sang. Et qui donc dois-je défendre, si ce n'est mon épouse, mes enfants et mon père? Périssent mes travaux! En vain j'ai terminé tant de glorieuses entreprises, si je n'achève celle-ci. Oui, c'est à moi d'affronter la mort pour ceux qu'on y dévoue à cause de moi. Eh quoi! serait-il honorable, après avoir combattu l'hydre et le lion de Némée sur les ordres d'Eurysthée, de ne pouvoir dérober mes enfants à la mort? je ne mériterais donc plus le nom d'Hercule victorieux.

LE CHOEUR.

Quoi de plus juste que de protéger ses jeunes enfants, son vieux père, et la compagne de sa vie?

AMPHITRYON.

Il est digne de toi, mon fils, de te montrer ami fidèle et implacable ennemi; mais ne précipite pas tes vengeances.

HERCULE.

En quoi, mon père, suis-je plus prompt qu'il ne convient?

AMPHITRYON.

Le roi a pour auxiliaire une troupe d'hommes soi-disant riches, mais réellement pauvres, qui ont excité la sédition et renversé l'État pour autoriser leurs rapines;

ils ont dissipé leur patrimoine par de folles dépenses ou par l'oisiveté. On t'a vu venir vers la ville; prends donc garde que tes ennemis ne se rassemblent et ne t'accablent à l'improviste.

HERCULE.

Il m'importait peu d'être vu de toute la ville; mais un augure sinistre avait frappé mes regards, et je compris qu'un malheur venait de fondre sur ma maison : éclairé par cet avis, je suis entré secrètement sur la terre de Cadmus.

AMPHITRYON.

Après cet heureux retour, va saluer tes foyers, et que tes yeux revoient enfin la maison paternelle. Le roi viendra bientôt lui-même, pour traîner au supplice ta femme et tes enfants, et pour m'immoler avec eux; si tu attends son arrivée, tout ira bien pour toi, et tu n'auras rien à redouter. Ne jette point le trouble dans la ville avant d'avoir assuré le succès de ton entreprise.

HERCULE.

Ton avis est sage, je le suivrai : j'entre dans ce palais. Revenu enfin des retraites souterraines et inaccessibles au soleil, où règne l'épouse de Pluton, je commence par saluer mes dieux domestiques.

AMPHITRYON.

Est-il vrai, mon fils, que tu as pénétré dans le palais de Pluton?

HERCULE.

Il est vrai, et j'ai amené à la clarté du jour le monstre à trois têtes.

AMPHITRYON.

Est-ce la force qui t'en a rendu maître, ou la faveur de la déesse?

HERCULE.

La force; et j'ai eu le bonheur de voir les mystères des initiés [1].

[1] Il s'agit ici des mystères que les initiés célébraient, disait-on, aux enfers même. Voyez le scholiaste d'Aristophane sur le vers 158 des *Grenouilles*.

AMPHITRYON.

Le monstre est donc dans le palais d'Eurysthée?

HERCULE.

Le bois de la déesse souterraine[1] et la ville d'Hermion le possèdent.

AMPHITRYON.

Eurysthée ignore-t-il que tu es revenu sur la terre?

HERCULE.

Il l'ignore : j'ai voulu avant tout savoir ce qui se passait en ces lieux.

AMPHITRYON.

Mais comment es-tu resté si longtemps sous la terre?

HERCULE.

C'est pour ramener Thésée des enfers que j'ai tardé si longtemps.

AMPHITRYON.

Où est-il donc? A-t-il été revoir sa patrie?

HERCULE.

Il est retourné à Athènes, plein de joie d'être échappé des demeures souterraines. Mais, chers enfants, suivez votre père dans le palais. Il vous sera plus doux d'y rentrer que d'en sortir. Allons, prenez courage, et que vos yeux ne versent plus ces torrents de larmes. Et toi, chère épouse, rassemble tes esprits, et cesse de trembler : cesse de t'attacher à mes vêtements; je n'ai point d'ailes, et ne veux pas fuir ce que j'aime. Hélas! il ne veulent pas me lâcher, ils s'attachent plus étroitement à moi. Vous étiez donc bien près du précipice? Eh bien, ma main vous guidera, je vous conduirai comme de légers esquifs qu'un vaisseau traîne à la remorque. Je ne refuse pas mes tendres soins à mes enfants. Tous les hommes se ressemblent : tous, grands et petits, chérissent leurs enfants. Inégalement favorisés de la fortune, les uns sont

[1] Cérès, qui avait un temple à Hermion, dans le Péloponnèse, près de l'ouverture des enfers par laquelle Hercule était descendu.

riches, les autres sont pauvres; mais tous connaissent l'amour paternel.

LE CHOEUR, *seul.*

La jeunesse me charme; mais la vieillesse, fardeau plus lourd que les rochers de l'Etna [1], pèse sur nos têtes et étend sur nos paupières un voile ténébreux. Je ne voudrais ni de l'opulence des rois de l'Asie ni des palais qui regorgent d'or, en échange de la jeunesse, belle dans l'opulence, belle dans la pauvreté. Mais la triste et cruelle vieillesse est l'objet de ma haine. Puissent les flots de la mer l'engloutir! Plût au ciel qu'au lieu de visiter les demeures des mortels et les cités, elle s'envolât dans les airs sur une aile rapide!

Si les dieux étaient prudents et sages à la manière des hommes, les gens de bien jouiraient d'une double jeunesse, comme d'un signe irrécusable de vertu; après leur mort, ils recommenceraient une seconde carrière à la brillante clarté du soleil. Les méchants, au contraire, n'auraient qu'une seule vie. A ce signe on connaîtrait aisément les gens de bien et les pervers, comme les étoiles du ciel guident le nautonier. Maintenant les dieux ne nous ont donné aucune marque certaine pour distinguer les bons et les méchants, et la vie se passe dans les agitations pour aboutir à un accroissement de richesses.

Je ne cesserai point d'unir les Grâces aux Muses, alliance pleine de délices. Que jamais je ne vive éloigné des Muses, et que mes jours s'écoulent à l'ombre des couronnes! Le poëte, même dans la vieillesse, célèbre encore Mnémosyne : je chanterai l'hymne de victoire d'Hercule, comme je chante Bromius, dispensateur du doux nectar, avec la lyre aux sept cordes et la flûte libyenne. Je ne tairai pas les bienfaits des Muses, qui m'ont admis dans leurs chœurs sacrés.

[1] Quæ plerisque senibus sic odiosa est, ut onus se Ætna gravius dicant sustinere. Cicéron, *De senect.*, c. II.

Les vierges de Délos chantent le péan autour des portes du temple, et célèbrent par leurs danses le noble fils de Latone, qui préside à leurs chœurs brillants; et moi aussi je chanterai des péans devant ton palais, ô Hercule: comme un cygne, je ferai entendre ma voix encore sonore malgré les années; car le fils de Jupiter est un digne sujet pour nos chants : il a de beaucoup surpassé sa noblesse par sa vertu; par ses travaux il a assuré aux mortels une vie tranquille, en domptant les monstres qui les remplissaient d'effroi.

LYCUS.

Amphitryon sort à propos du palais; voici assez de temps que vous vous êtes parés des voiles funèbres et des ornements des morts. Va, ordonne à l'épouse et aux enfants d'Hercule de paraître en ces lieux; vous avez pris l'engagement de vous donner vous-mêmes la mort.

AMPHITRYON.

Roi, tu me poursuis dans mon malheur, et tu ajoutes l'outrage, parce que mon fils Hercule est mort. Quelque puissant que tu sois, tu aurais dû te montrer modéré dans ta vengeance. Mais, puisque tu nous imposes la loi de mourir, il faut céder à la nécessité et nous soumettre à ta volonté.

LYCUS.

Où est Mégare? où sont les fils d'Hercule [1] ?

AMPHITRYON.

Il me semble la voir, autant que j'en puis juger de cette porte,

[1] Lycus, impatient, s'avance à la porte du palais. Il n'y voit point Mégare et s'en étonne. Amphitryon, qui veut l'engager dans le piége où Hercule l'attend, prétend qu'il aperçoit Mégare dans l'enfoncement du palais. Lycus, qui ne la voit pas ou ne la distingue pas, demande ce qu'elle fait, soit pour s'assurer qu'Amphitryon la voit en effet, soit pour la chercher lui-même des yeux. (*Note de Prévost.*)

LYCUS.

Hé bien, d'après quoi en juges-tu?

AMPHITRYON.

Prosternée en suppliante au pied de l'autel domestique;

LYCUS.

Supplication inutile pour demander la vie.

AMPHITRYON.

Elle invoque en vain son époux qui n'est plus.

LYCUS.

Il n'est pas là, et il ne reviendra jamais.

AMPHITRYON.

Non, à moins qu'un dieu ne le rappelle à la vie.

LYCUS.

Va la chercher, et fais-la sortir du palais.

AMPHITRYON.

Je me rendrais complice du meurtre, en t'obéissant.

LYCUS.

Eh bien! puisque tu t'en fais scrupule, moi qui ne partage pas tes frayeurs, je vais chercher les fils avec la mère. Esclaves, suivez-moi, afin qu'un doux loisir succède enfin à nos fatigues.

AMPHITRYON.

Va donc; tu vas où le sort t'appelle. Un autre aura peut-être d'autres soins. Mais attends-toi, puisque tu fais le mal, à subir le mal à ton tour.

(Lycus entre.)

O vieillards! il entre dans le palais : tout va bien. Il est pris dans les filets meurtriers, le méchant qui se flattait de nous donner la mort. J'entre afin de le voir tomber sous le coup fatal; car c'est un doux spectacle que celui d'un ennemi mourant, qui subit le châtiment de ses crimes.

DEMI-CHOEUR.

La fortune change : ce roi si puissant va descendre à son tour chez Pluton. O justice! ô retour de la divine destinée!

DEMI-CHOEUR.

Tu arrives enfin au point où ta mort va venger les outrages dont tu osas charger ceux qui valent mieux que toi.

DEMI-CHOEUR.

La joie fait couler de mes yeux des ruisseaux de larmes. Voilà enfin ce jour que le roi de ce pays croyait n'avoir jamais à redouter.

DEMI-CHOEUR.

Mais, ô vieillard, voyons ce qui se passe dans le palais, et si quelqu'un est dans l'état où je le souhaite.

(Il s'avance vers le palais.)

LYCUS.

Hélas! hélas!

DEMI-CHOEUR.

Il commence enfin, ce chant si doux à mon oreille, il fait retentir le palais; la mort n'est pas loin... Il crie, ce roi, il pousse des gémissements, prélude de la mort.

LYCUS.

O terre de Cadmus, je péris dans un piége.

DEMI-CHOEUR.

Tu en as fait périr d'autres; à ton tour satisfais à la justice, et porte la peine de tes crimes.

DEMI-CHOEUR.

Quel mortel désormais, proférant contre les dieux d'injustes blasphèmes, lancera des propos insensés contre les habitants du ciel, en les accusant d'impuissance?

LE CHOEUR.

Vieillard, l'impie n'est plus. Le silence règne dans le palais. Formons des chœurs de danse; car nos amis sont heureux, comme je le désire.

LE CHOEUR, *seul.*

Les danses, les danses et les festins occupent la ville

sacrée de Thèbes : un changement heureux, un changement qui tarit nos larmes, enfante des chants de joie. L'illustre roi a disparu, notre ancien maître est sur le trône, il est sorti du port de l'Achéron. L'espérance a brillé au sein du désespoir.

Les dieux, les dieux ont les yeux ouverts sur l'impie et le juste. L'or et la prospérité jettent les mortels dans l'orgueil et dans les excès d'une puissance injuste. Le violateur des lois, celui qui s'abandonne à l'injustice, n'ose pas envisager les vicissitudes du temps; dans son imprudence il brise le char de la fortune.

Ismène, couronne-toi de fleurs; habitants de la ville aux sept portes, livrez-vous aux danses joyeuses; Dircé, qui roules de belles eaux, et vous, nymphes de l'Asopus, sortez de l'onde paternelle, venez chanter de concert la glorieuse victoire d'Hercule. O rocher de Delphes, qu'ombragent les forêts, séjour des nymphes d'Hélicon, accourez, faites retentir d'accents joyeux les murs de ma patrie; ces murs où des héros sortirent du sein de la terre, bataillon guerrier, couvert de boucliers d'airain; vaillants soldats qui ont transmis cet État aux enfants de leurs enfants, lumière sacrée des Thébains.

O double alliance de la couche nuptiale partagée par un mortel et par Jupiter, que la fille de Persée reçut dans son lit[1] ! O Jupiter! cette antique union devient à mes yeux digne de foi, et se manifeste enfin au delà de mes espérances. Le temps a fait briller d'un éclat immortel la valeur d'Hercule, qui est sorti des entrailles de la terre, et qui a quitté la demeure infernale de Pluton. Tu es pour moi un roi bien préférable à ces chefs dégénérés. En ce jour on peut reconnaître, par le combat qui vient de se livrer, si les dieux aiment encore la justice.

(Une Furie paraît dans les airs, conduite par la déesse Iris.)

Mais quoi, vieillards, partagez-vous mon effroi? Quel

[1] Grec : « la Perséide, » c'est-à-dire Alcmène. Elle n'était pas fille, mais petite-fille de Persée. Son père était Électryon.

est ce spectre que j'aperçois au-dessus du palais? Fuyons, fuyons; hâtons nos pas tardifs, éloigne-toi [1].

O Apollon! détourne les maux qui nous menacent.

IRIS.

Rassurez-vous, vieillards; vous voyez ici la Rage [2], fille de la Nuit, et Iris, la messagère des dieux : nous ne venons point pour la ruine de cette cité; c'est contre un seul homme que nous nous armons, celui qu'on dit fils de Jupiter et d'Alcmène. Avant d'avoir achevé ses pénibles travaux, il était sous la garde du Destin; Jupiter son père ne permettait point, ni à moi ni à Junon, de le persécuter; mais, à présent qu'il a accompli les ordres d'Eurysthée, Junon veut qu'il se souille d'un nouveau sang, et qu'il devienne le meurtrier de ses enfants; et moi, je viens accomplir sa volonté.

Va donc, fille de la Nuit ténébreuse, vierge étrangère à l'hymen, suis les instincts de ton cœur inexorable, lance sur ce mortel le délire, jette dans son cœur un trouble parricide, agite-le de danses furieuses, tourmente son âme, et charge-la de chaînes sanglantes; que sa main meurtrière fasse passer l'Achéron à cette jeune famille, qui forme autour de lui une si brillante couronne; qu'il reconnaisse à ce trait le courroux de Junon et le mien. Sinon, les dieux ne sont plus rien; les mortels seuls sont puissants, si Hercule n'est puni.

LA RAGE.

Fille d'un noble père et d'une noble mère, je suis née du sang d'Uranus [3] et de la Nuit : dans la charge que j'exerce, je ne porte point envie à mes amis, et je ne me plais pas à persécuter les hommes. Je veux donc vous exhorter encore, Junon et toi, avant de vous aban-

[1] Il s'adresse à l'un des vieillards du Chœur.
[2] Son nom en grec est Lyssa.
[3] On sait qu'Uranus signifie le *Ciel*.

donner à l'erreur, à prêter l'oreille à mes avis. Ce mortel dans la maison duquel tu m'envoies est célèbre chez les dieux et chez les humains; portant la paix dans des contrées inaccessibles et sur la mer infestée de brigands, seul il a relevé les autels des dieux renversés par des mains impies. Je te conseille donc de ne pas former contre lui de sinistres desseins.

IRIS.

Ne blâme pas un plan formé par Junon et par moi.

LYSSA.

Je voudrais te ramener de la mauvaise voie dans la bonne.

IRIS.

L'épouse de Jupiter ne t'a point envoyée ici pour faire de la modération.

LYSSA.

Que le soleil me soit témoin que j'agis contre ma volonté. Mais si la nécessité me force à t'obéir, ainsi qu'à Junon, si je dois te suivre avec une promptitude impétueuse, comme les chiens suivent le chasseur, j'irai. Non, les flots mugissants de la mer en courroux, les secousses de la terre ébranlée, les éclats de la foudre n'excitent point un orage de douleurs pareil à celui que j'exciterai en me précipitant dans le sein d'Hercule; je briserai son palais, je fondrai sur sa maison; ses fils seront mes premières victimes; lui-même, en les immolant, ne saura pas qu'il fait couler son propre sang, jusqu'au moment où il sera délivré de mon délire.

Je le vois, déjà il secoue la tête à l'entrée de la carrière, il roule en silence des yeux farouches, égarés; incapable de contenir son souffle furieux, tel qu'un taureau qui s'élance au combat, il pousse d'horribles mugissements, en invoquant les Furies du Tartare. Bientôt je te jetterai dans de nouveaux transports, et le son de mes instruments excitera tes frayeurs.

Iris, reporte vers l'Olympe tes pas légers et pleins de

grâce; pour moi, je me rends invisible, et je pénètre dans le palais d'Hercule.

LE CHOEUR, *seul.*

Hélas! pleure, cité malheureuse! on moissonne la fleur de tes guerriers, on te ravit le fils de Jupiter. O Grèce infortunée! tu perds ton bienfaiteur, il est en proie aux fureurs de la Rage. Elle a fui sur son char, cette déesse féconde en douleurs; elle presse ses coursiers de l'aiguillon, prête à commettre un attentat, la Gorgone, fille de la Nuit, la Rage aux yeux étincelants, au front hérissé de vipères, dont les cent têtes lancent d'affreux sifflements. En un instant, une divinité a détruit le bonheur d'Hercule; un instant encore, ô malheureux enfants! et vous mourrez de la main de votre père. Ah! malheureux que je suis! O Jupiter! ton fils bientôt n'aura plus de fils; la Rage cruelle et ses vengeances inexorables l'accablent de calamités. Elle commence cette danse funeste que n'animent point le tambour des Bacchantes ni le thyrse de Bromius (ô maison infortunée!), elle commence par des libations de sang, et non par les libations de Bacchus, avec le jus de la vigne. Fuyez, chers enfants, dérobez-vous au péril; déjà retentit le chant de mort qui lance contre vous la meute parricide: ce n'est pas en vain que la Rage se déchaîne dans ce palais. Hélas! hélas! ô malheurs! hélas! hélas! Combien je gémis sur ce vieux père, sur une mère si tendre qui a enfanté en vain! Voyez, voyez! la tempête ébranle le palais, ses voûtes s'écroulent. Ah! que fais-tu, fils de Jupiter? Tel que Pallas poursuivant Encelade, tu portes dans ta maison le trouble et l'horreur du Tartare.

UN MESSAGER.

O vous dont la vieillesse a blanchi la tête,

LE CHOEUR.

Quels sont ces cris par lesquels tu m'appelles?

LE MESSAGER.

L'horreur règne dans le palais.

LE CHOEUR.

Hélas! il n'est pas besoin de devin : les fils d'Hercule sont morts! Hélas! hélas!

LE MESSAGER.

Pleurez! trop juste sujet de larmes!

LE CHOEUR.

O meurtre cruel! mains cruelles d'un père!

LE MESSAGER.

Jamais les paroles n'en diront plus que la réalité.

LE CHOEUR.

Comment la calamité du père est-elle devenue si lamentable pour les enfants? Apprends-nous sous quelle forme le céleste fléau est venu fondre sur ce palais, et quelle a été la triste fin de ces innocentes victimes.

LE MESSAGER.

On offrait un sacrifice sur l'autel de Jupiter, pour purifier le palais, après qu'Hercule eut tué le roi et fait emporter son corps : le brillant cortége de ses enfants l'entourait, avec son père et son épouse. Déjà on faisait circuler la corbeille autour de l'autel, et nous gardions un religieux silence. Au moment de prendre dans sa main droite le tison sacré pour le plonger dans l'eau lustrale, le fils d'Alcmène s'arrête sans proférer une parole; étonnés de cette pause, ses enfants tournent leurs regards sur lui; mais à l'instant ses traits s'altèrent, ses yeux roulent dans sa tête et laissent voir au dehors le fond de leurs orbites sanglantes : l'écume coule de ses lèvres et souille son menton garni d'une barbe touffue. Il s'écrie avec un rire frénétique : « O Jupiter, mon père, » pourquoi allumer le feu du sacrifice expiatoire avant » d'avoir tué Eurysthée? pourquoi prendre une double » peine, quand je puis tout achever d'un seul coup? » Quand j'aurai apporté ici la tête d'Eurysthée, je puri- » fierai mes mains de deux meurtres à la fois. Répan- » dez cette eau, jetez loin de vous ces corbeilles. Qu'on

» me donne mon arc : où sont mes armes ? Je vais à » Mycènes. Armez-vous de leviers, de hoyaux, pour dé» molir avec le fer recourbé de la pioche les édifices » bâtis par l'art industrieux des Cyclopes[1]. » En prononçant ces mots, il croit monter sur un char rapide et presser les coursiers de l'aiguillon. Ses serviteurs étaient partagés à la fois entre le rire et la crainte ; ils se regardaient l'un l'autre, et un d'eux se mit à dire : « Est-ce » un jeu de notre maître, ou bien est-ce un délire ? » Cependant il parcourait le palais du haut en bas ; arrivé au milieu de l'appartement des hommes, il s'écrie qu'il arrive dans la ville de Nisus[2], il croit entrer dans le palais ; il s'étend par terre pour prendre son repas ; bientôt après il croit arriver dans les vallées de l'isthme de Corinthe. Là, se dépouillant de son manteau, il livre contre les airs un combat furieux ; puis il se proclame lui-même vainqueur, sans prononcer le nom d'aucun ennemi. Enfin, proférant de terribles menaces contre Eurysthée, il se disait à Mycènes. Son père, saisissant son bras redoutable, lui dit : « Mon fils, quel est » ton égarement ? quel est ce nouveau genre de voyage ? » Le meurtre de l'ennemi que tu viens de frapper a-t-il » troublé ta raison ? » Mais lui, croyant voir le père d'Eurysthée qui lui tend une main suppliante, le repousse ; il prépare son arc et ses flèches, et dirige ses coups contre ses propres fils, qu'il prend pour ceux d'Eurysthée. Saisis d'effroi, ils fuient au hasard ; l'un cherche un asile dans les voiles de sa mère, l'autre à l'ombre d'une colonne, le troisième fuit sous l'autel, comme un oiseau palpitant de frayeur. Mégare crie à son époux.... « Malheureux père, que fais-tu ? ce sont tes

[1] Grec : « avec la règle rouge et le pic » (outil avec lequel on taille la pierre). Φοίνικι κανόνι καὶ τύκοις ἡρμοσμένα, bâtie au cordeau et avec le marteau. Φοίνικι κανόνι peut signier ou la *règle rouge*, ou la *règle phénicienne*.

[2] Mégare. Les États de Pandion ayant été partagés entre ses quatre fils, la ville de Mégare échut à Nisus.

» fils ! » Le vieillard, la troupe des serviteurs poussent les mêmes cris. Hercule cependant poursuit son fils autour de la colonne, et, s'arrêtant tout à coup devant ses pas, il lui perce le cœur; l'infortuné tombe, et rend le dernier soupir en teignant le marbre de son sang. Hercule pousse un cri de joie, et, dans son triomphe, il s'écrie : « Voilà donc un des fils d'Eurysthée atteint du coup » mortel; il porte la peine de la haine de son père. » En même temps il dirige son arc contre celui qui avait cherché un refuge au pied de l'autel. L'infortuné tombe aux genoux de son père, et lève ses mains suppliantes vers son visage et vers son cou : « Mon père, s'écrie-t-il, » épargne ma vie, je suis à toi, je suis ton fils; ce n'est » pas le fils d'Eurysthée que tu vas frapper. » Hercule, roulant des yeux farouches comme ceux de la Gorgone, et voyant son fils trop rapproché pour la portée d'une flèche, lève le bras au-dessus de sa tête dans l'attitude d'un forgeron; il assène un coup de massue sur la tête blonde de l'enfant, et lui brise les os du crâne. Après avoir tué ce second fils, il veut immoler une troisième victime. Mais la malheureuse mère le prévient; elle entraîne l'enfant dans le fond du palais et ferme les portes. Son époux, comme s'il était devant les murs des Cyclopes [1], creuse, ébranle les portes à coups de levier, et, renversant tout, il perce du même trait le fils et la mère. De là il s'élance pour frapper le vieillard; mais tout à coup paraît une image auguste, la guerrière Pallas brandissant sa lance, et la tête couverte de son casque; elle lance une pierre [2] contre la poitrine d'Hercule; le choc arrête le héros brûlant de la soif du carnage, et le jette dans un sommeil profond. Il tombe à terre, et va heurter une colonne brisée dans la chute de la voûte, mais dont le tronçon restait debout sur sa

[1] De Mycènes, fondée par les Cyclopes.

[2] Pausanias parle de cette pierre, qui fut appelée *sophronistè.e*, c'est-à-dire qui a la vertu de calmer, de rendre sage.

base. Pour nous, désormais dispensés de fuir, nous aidons le vieillard à enchaîner le héros, et nous l'attachons à la colonne, afin qu'au sortir du sommeil il n'ajoute point de nouveaux malheurs à ceux qu'il a causés. L'infortuné! il dort, hélas! d'un funeste sommeil, couvert du sang de ses enfants et de son épouse. Non, il n'est point de mortel plus digne de pitié.

LE CHOEUR, *seul.*

Le meurtre qu'Argos a vu commettre, et qu'accomplirent les filles de Danaüs, a été jusqu'à ce jour le plus renommé, le plus éclatant que connût la Grèce : le coup frappé aujourd'hui a surpassé, a vaincu l'ancien attentat. Le meurtre dont fut victime le noble et malheureux fils de Progné, je puis l'appeler un sacrifice aux Muses[1] : mais toi, infortuné, tu as fait périr trois fils, victimes de ta fureur. Auquel donnerai-je mes larmes, ou mes gémissements, ou le chant des morts, ou le chœur de Pluton?

Hélas! voyez; les portes du palais ouvrent leurs doubles battants. Hélas! voyez ces malheureux enfants couchés près de leur malheureux père; il dort d'un sommeil effrayant, hors de l'enceinte souillée de sang. Des liens assujettis par mille nœuds entrelacés entourent le corps d'Hercule et l'attachent aux colonnes du palais. L'infortuné vieillard, comme un oiseau qui gémit sur la perte de sa tendre couvée, s'avance d'un pas lent au milieu de ces objets douloureux; le voici près de nous.

AMPHITRYON.

Silence, vieillards thébains, faites silence; laissez cet infortuné dans les bras du sommeil oublier un instant ses maux[2].

[1] Allusion à la métamorphos de Progné et de Philomèle, l'une en rossignol, l'autre en hirondelle.

[2] Cette situation rappelle une scène de l'*Oreste*, t. 1er, p. 68.

LE CHOEUR.

Je pleure sur toi, vieillard, et sur tes enfants, et sur cette tête chargée de triomphes.

AMPHITRYON.

Éloignez-vous, ne faites pas de bruit, n'élevez pas la voix : il repose, ne troublez pas son sommeil.

LE CHOEUR.

Dieux! quel carnage!

AMPHITRYON.

Ah! vous me mettez au supplice : son corps étendu vient de se soulever. Ne pouvez-vous gémir sans élever la voix. Tremblez, s'il s'éveille, qu'il ne brise ses liens, qu'il ne détruise la ville, n'immole son père, et ne renverse le palais.

LE CHOEUR.

Impossible, impossible à moi.

AMPHITRYON.

Silence! que j'écoute, que je prête l'oreille.

LE CHOEUR.

Dort-il?

AMPHITRYON.

Oui, il dort d'un sommeil funeste; meurtrier de son épouse, meurtrier de ses enfants, qui reposent percés par son arc retentissant.

LE CHOEUR.

Pleure maintenant

AMPHITRYON.

Je pleure.

LE CHOEUR.

La perte de tes enfants

AMPHITRYON.

Ah! hélas!

LE CHOEUR.

Et de ton fils,

AMPHITRYON.

Hélas! hélas!

LE CHOEUR.

O vieillard!

AMPHITRYON.

Silence, silence! il s'éveille, il se retourne de nouveau. Il est temps de me retirer et de chercher un asile dans le palais.

LE CHOEUR.

Rassure-toi ; la nuit voile ses paupières.

AMPHITRYON.

Voyez, voyez. Hélas! au sein du malheur je ne crains pas de perdre la vie. Mais, en immolant son père, l'infortuné ajouterait de nouveaux malheurs à ceux qui l'accablent; aux Furies dont il est agité se joindrait le sang de son père.

LE CHOEUR.

Ah! tu aurais dû mourir le jour où tu vengeas la mort des frères de ton épouse [1] en ruinant la ville des Taphiens entourée par les flots.

AMPHITRYON.

Fuyez, vieillards, fuyez loin du palais, il s'éveille; dérobez-vous à sa fureur. Bientôt accumulant meurtre sur meurtre, il va se livrer à ses transports au milieu de la ville de Cadmus.

LE CHOEUR.

O Jupiter, pourquoi ta haine poursuit-elle ton fils avec tant de fureur? pourquoi l'as-tu plongé dans cette mer de douleurs?

HERCULE.

O ciel! je respire encore, et je vois tout ce que nous devons voir, l'air, la terre et les rayons du soleil. Mais quel orage trouble mon sein? Quel tumulte effrayant règne au fond de mon cœur? Je sens mon haleine, brûlante, inégale, sortir de mes poumons avec un pénible effort.

Mais pourquoi ces liens qui chargent ma poitrine et

[1] Les frères d'Alcmène tués par les Taphiens.

mes bras? Pourquoi, tel qu'un vaisseau sur le rivage, suis-je attaché à cette colonne brisée? Suis-je donc en des lieux voisins du séjour des morts? Mes flèches ailées, mon arc et mes traits sont dispersés à terre, ces traits jadis suspendus à mon bras et à mes côtés. Serais-je descendu de nouveau dans les enfers, et forcé par Eurysthée à parcourir deux fois le même chemin? Mais je n'aperçois ni le rocher de Sisyphe, ni Pluton, ni le sceptre de la fille de Cérès. Je suis frappé de surprise. Ne sais-je donc pas où je suis? Holà! y a-t-il près ou loin d'ici quelqu'un de mes amis qui puisse remédier à mon ignorance? car je ne puis reconnaître clairement aucun des objets que j'ai l'habitude de voir.

AMPHITRYON.

Vieillards, m'approcherai-je de celui que je redoute?

LE CHOEUR.

Je te suivrai, je ne trahirai point ton infortune.

HERCULE.

O mon père, pourquoi ces larmes? pourquoi couvrir tes yeux, et t'éloigner d'un fils qui t'est cher?

AMPHITRYON.

O mon fils! car tu es à moi, quel que soit ton funeste sort.

HERCULE.

Quel est donc ce triste sort qui fait couler tes pleurs?

AMPHITRYON.

Hélas! un dieu même ne le supporterait pas sans gémir.

HERCULE.

Ce sont là de pompeuses paroles; mais tu ne me dis pas encore ce qui est arrivé.

AMPHITRYON.

Tu le vois toi-même, si tu jouis de ta raison.

HERCULE.

Explique-toi, si tu as quelque reproche à me faire.

AMPHITRYON.

Je m'expliquerai, si tu n'es plus en proie à des fureurs infernales.

HERCULE.

Dieux! quel mystère tu me donnes une seconde fois à deviner!

AMPHITRYON.

Je veux m'assurer si tu es bien complétement maître toi-même.

HERCULE.

Je n'ai du moins aucun souvenir de m'être livré à des transports insensés.

AMPHITRYON.

Vieillards, briserai-je les liens de mon fils? Que dois-je faire?

HERCULE.

Nommez-moi aussi celui qui m'a enchaîné; car je supporte impatiemment cet outrage.

AMPHITRYON.

Qu'il te suffise de connaître une partie de tes malheurs; laisse le reste dans l'oubli.

HERCULE.

Le silence suffit-il pour m'apprendre ce que je veux savoir?

AMPHITRYON.

O Jupiter! vois-tu ces maux partis du trône de Junon?

HERCULE.

Ai-je donc éprouvé de nouveau sa haine?

AMPHITRYON.

Laisse là la déesse, occupe-toi de tes propres maux.

HERCULE.

Je suis perdu: as-tu quelque malheur à m'annoncer?

AMPHITRYON.

Tiens, regarde les cadavres de ces enfants.

HERCULE.

Dieux! quel spectacle s'offre à ma vue!

AMPHITRYON.

Toi-même, ô mon fils, tu as fait à tes enfants cette guerre indigne de toi.

HERCULE.

Que parles-tu de guerre? qui les a fait périr?

AMPHITRYON.

Toi-même, tes flèches, et la divinité qui a conduit ton bras.

HERCULE.

Que dis-tu? qu'ai-je fait? quel malheur tu m'annonces, ô mon père!...

AMPHITRYON.

Dans un transport de fureur : hélas! tu me demandes un récit bien douloureux!

HERCULE.

Et suis-je donc aussi le meurtrier de mon épouse?

AMPHITRYON.

Ta main seule a frappé tous ces coups funestes.

HERCULE.

Hélas! hélas! un nuage de désolation m'environne.

AMPHITRYON.

Voilà pourquoi je pleure sur ta destinée.

HERCULE.

Est-ce moi encore qui, en proie au délire, ai renversé mon propre palais?

AMPHITRYON.

Je ne sais qu'une chose, le malheur t'assiége de tous les côtés.

HERCULE.

Où ce transport m'a-t-il saisi? où a commencé ma ruine?

AMPHITRYON.

Lorsque devant l'autel tu purifiais tes mains par le feu sacré.

HERCULE.

Hélas! pourquoi épargner ma vie, quand je suis devenu le meurtrier de mes enfants chéris? pourquoi

tarder à m'élancer du haut d'un roc glissant, ou à frapper mon cœur d'un fer acéré, afin de venger leur sang répandu? ou pourquoi ne pas livrer moi-même mon corps aux flammes dévorantes, pour écarter l'opprobre réservé au reste de ma vie?

Mais voici un obstacle à mes projets de mort : je vois s'avancer vers moi Thésée, mon proche et mon ami. Je ne puis me dérober à ses regards, et mon attentat parricide va être sous les yeux du plus cher de mes hôtes. Hélas! que faire? où trouverai-je une solitude pour mes douleurs? Dans les plaines de l'air, ou dans les abîmes de la terre? Ah! du moins, que ce voile couvre ma tête de ténèbres : car j'ai honte des crimes que j'ai commis, et je ne veux pas, rejetant sur mon ami ce sang chargé de malédiction [1], faire partager à un innocent la peine de mes attentats.

THÉSÉE.

Je viens, ô vieillard, avec une troupe de jeunes guerriers athéniens, qui m'attendent armés sur les rives de l'Asopus, porter à ton fils le secours de ma lance. Le bruit s'est répandu dans la ville d'Érechthée que Lycus, après s'être emparé du sceptre de cette contrée, vous a déclaré la guerre, et marche contre vous. Voulant payer de retour les bienfaits d'Hercule, qui m'a ramené sain et sauf des enfers, je suis venu, vieillard, vous offrir le secours de mon bras et de mes amis, si vous en avez besoin. Mais que vois-je? Pourquoi ces cadavres qui jonchent la terre? suis-je arrivé trop tard pour prévenir de nouveaux malheurs? Qui a fait périr ces enfants? à quel époux cette femme était-elle unie? Ces jeunes enfants ne sont pas morts dans le combat... Hélas! je découvre ici les traces de quelque malheur imprévu.

[1] Les anciens croyaient que l'aspect d'un homme criminel avait une funeste influence.

AMPHITRYON.

O toi qui règnes sur la colline couronnée d'oliviers,

THÉSÉE.

Pourquoi ta réponse débute-t-elle sur un ton si lamentable[1]?

AMPHITRYON.

Les dieux nous font éprouver leurs plus cruelles rigueurs.

THÉSÉE.

Qui sont ces enfants sur lesquels tu répands des larmes?

AMPHITRYON.

C'est mon fils, c'est mon fils infortuné qui leur a donné le jour; c'est le père qui a tué ses fils, et qui s'est souillé de leur sang.

THÉSÉE.

Ne prononce pas de tels blasphèmes.

AMPHITRYON.

C'est aussi ce que je désire.

THÉSÉE.

Oh! quelle terrible révélation!

AMPHITRYON.

Nous sommes perdus, c'est fait de nous.

THÉSÉE.

Hélas! qu'ai-je entendu? Comment a-t-il commis un tel attentat?

AMPHITRYON.

Dans l'égarement de la fureur, causé par les poisons de l'hydre aux cent têtes.

THÉSÉE.

C'est la fatale influence de Junon. Mais, ô vieillard, quel est cet homme qui est parmi les morts?

AMPHITRYON.

C'est mon fils, ce fils célèbre par tant de travaux, qui

[1] Ce dialogue entre Amphitryon et Thésée est un chant lyrique : il est probable que les paroles de Thésée font allusion au mode lugubre sur lequel Amphitryon a entonné son chant.

dans les champs de Phlégra combattit avec les dieux, dans la guerre où succombèrent les Géants.

THÉSÉE.

Hélas! fut-il jamais un sort plus déplorable!

AMPHITRYON.

Non, jamais on ne vit un mortel plus misérable, plus battu de l'adversité.

THÉSÉE.

Pourquoi a-t-il voilé sa tête infortunée?

AMPHITRYON.

Il n'ose soutenir ta vue, ton amitié fraternelle, et l'aspect du sang de ses fils.

THÉSÉE.

Je suis venu partager ses douleurs : découvre son visage.

AMPHITRYON.

Mon fils, écarte ce voile de tes yeux, rejette-le, et montre ton visage à la lumière du soleil : il est trop pénible de résister aux larmes. Je t'en conjure par ton visage, par ta main, par tes genoux que j'embrasse, par ces larmes que tu vois répandre à un vieillard, ô mon fils, adoucis ton âme farouche comme celle d'un lion sauvage ; crains d'être poussé à des fureurs homicides et sacriléges, en voulant ajouter de nouveaux malheurs à ceux qui t'accablent.

THÉSÉE.

Oui, toi qui demeures immobile sur ce siége de douleur, je t'en conjure, montre ton visage à un ami. Il n'est pas de ténèbres dont les ombres soient assez épaisses pour cacher l'excès de tes calamités. Pourquoi étends-tu la main vers moi en me montrant ces corps sanglants? est-ce de peur que tes paroles ne soient une souillure pour moi? Ah! je ne crains pas de partager tes souffrances, car j'ai aussi partagé ton bonheur. Voilà ce que je ne dois point oublier : du séjour des morts tu m'as rendu sain et sauf à la lumière du jour. Je hais ces amis chez qui vieillit la reconnaissance, et ceux qui veulent bien jouir des succès de leurs amis sans partager avec

eux les dangers de l'orage. Lève-toi, découvre ta tête infortunée, regarde un ami. Un mortel généreux supporte les calamités que les dieux envoient, et sait s'y résigner.

HERCULE.

Thésée, as-tu vu le massacre de mes fils?

THÉSÉE.

Je sais tout, j'ai sous les yeux ce douloureux spectacle.

HERCULE.

Comment donc oses-tu découvrir mon front à la lumière du soleil?

THÉSÉE.

Pourquoi non? l'aspect d'un mortel souille-t-il les dieux?

HERCULE.

Malheureux, fuis la contagion de mon crime.

THÉSÉE.

Jamais un ami ne peut être un fléau pour son ami.

HERCULE.

O nobles sentiments! Je ne nie pas les services que je t'ai rendu s.

THÉSÉE.

Je reçus alors tes bienfaits, aujourd'hui je compatis à tes peines.

HERCULE.

Je suis en effet bien digne de compassion, moi qui ai tué mes enfants.

THÉSÉE.

Je déplore ta fortune contraire.

HERCULE.

Vis-tu jamais un mortel en proie à des maux plus cruels?

THÉSÉE.

Tes infortunes remplissent le ciel et la terre.

HERCULE.

Aussi suis-je préparé à mourir.

THÉSÉE.

Penses-tu que les dieux s'inquiètent de tes menaces?

HERCULE.

Les dieux sont inflexibles, et moi je le suis envers les dieux.

THÉSÉE.

Arrête; crains par tes paroles arrogantes de t'attirer des maux plus grands.

HERCULE.

La mesure de mes maux est comblée, ils n'ont plus de prise sur moi.

THÉSÉE.

Que vas-tu faire? où t'entraînera ton courroux?

HERCULE.

Je veux mourir et redescendre aux enfers, d'où je suis sorti.

THÉSÉE.

Tu tiens là des discours dignes d'un homme vulgaire.

HERCULE.

Et toi, exempt des maux que je souffre, tu me prodigues des conseils.

THÉSÉE.

Est-ce cet Hercule vainqueur de tant d'épreuves, qui parle ainsi?

HERCULE.

Je n'en subis jamais de si cruelles, si la douleur peut se mesurer.

THÉSÉE.

Le bienfaiteur des mortels et leur grand ami?

HERCULE.

Ils ne soulageront pas mes souffrances: Junon l'emporte.

THÉSÉE.

La Grèce ne souffrira point que tu meures pour expier une funeste erreur.

HERCULE.

Thésée, écoute les raisons que j'oppose à tes conseils ; je vais t'expliquer ce qui aujourd'hui, et depuis longtemps, me rend la vie insupportable. Avant tout, je suis né d'un père qui, meurtrier de mon aïeul[1] et tout souillé de son sang, s'unit à sa fille Alcmène, qui m'a donné le jour. Quand la base d'une famille n'est pas solidement assise, les enfants sont nécessairement malheureux. Jupiter même, quel que soit celui qu'on appelle Jupiter, a engendré en moi un objet de haine pour Junon. Ne t'offense pas de mes discours, ô vieillard, car c'est toi et non Jupiter que je regarde comme mon père. J'étais encore à la mamelle, lorsque l'épouse de Jupiter envoya secrètement dans mon berceau deux serpents monstrueux pour me faire périr. A peine eus-je revêtu la vigueur de l'adolescence, est-il besoin de rappeler tous les travaux que j'ai endurés? lions, typhons au triple corps, géants ou centaures, guerriers quadrupèdes, quels monstres n'ai-je point domptés? j'ai tué l'hydre infernale, ce monstre armé de tous côtés de têtes renaissantes, et, après avoir accompli mille autres travaux, je suis descendu chez les morts pour amener à la lumière, sur l'ordre d'Eurysthée, le chien à trois têtes, gardien des enfers. Enfin, pour mettre le comble à tant de maux, par un dernier meurtre, j'ai égorgé mes enfants. Voici donc à quelle extrémité je suis réduit : il ne m'est plus permis d'habiter ma chère Thèbes ; ou, si j'y reste, quel temple, ou quelle réunion d'amis voudra me recevoir? Les calamités que je porte avec moi m'interdissent l'approche de mes semblables. Irai-je à Argos? comment le pourrais-je, puisque je dois m'exiler même de ma patrie? Demanderai-je asile à quelque autre cité? connu de tous, objet des regards furtifs, j'aurai à subir les propos amers et les traits déchirants : « N'est-ce pas là, dira-t-on, ce fils de Jupiter qui » a égorgé ses enfants et son épouse? que ne va-t-il

[1] Amphitryon avait tué involontairement Électryon, père d'Alcmène.

» chercher ailleurs la peine due à son crime? » Pour l'homme qui a joui du nom de fortuné, les revers sont accablants; celui qui vécut toujours dans la misère la supporte sans peine; il a fait alliance avec le malheur. Voici à quel degré d'infortune j'en viendrai: la terre élèvera la voix pour m'interdire l'usage de ses biens; la mer et les eaux des fleuves me fermeront leur passage; j'offrirai un spectacle pareil à celui d'Ixion enchaîné sur la roue. Le mieux est de ne point m'exposer aux yeux des Grecs, qui me virent dans l'éclat de ma gloire. Et pourquoi vivrais-je encore? que gagnerai-je à conserver une vie inutile et souillée? Que l'illustre épouse de Jupiter se livre à des danses joyeuses et fasse résonner sous ses pas le palais de l'Olympe; car elle a accompli la volonté qu'elle nourrissait dans son cœur, en ruinant de fond en comble l'existence de l'homme qui tenait le premier rang dans la Grèce. Quel mortel adresserait ses vœux à une telle déesse qui, par jalousie contre l'amante de Jupiter, sacrifie le bienfaiteur de la Grèce, d'ailleurs irréprochable?

THÉSÉE.

Nulle autre divinité que l'épouse de Jupiter n'a suscité ce désastre. Tu vois avec raison qu'il est plus aisé de conseiller que de souffrir. Mais aucun des mortels, aucun même des dieux n'est à l'abri des atteintes de la fortune, si du moins les récits des poëtes ne sont pas mensongers. N'ont-ils pas formé entre eux des unions que réprouvent toutes les lois? Ne les a-t-on pas vus, pour usurper un trône, charger leurs pères de chaînes? Et cependant ils habitent l'Olympe et supportent sans remords le poids de leurs fautes. Que diras-tu donc, toi qui, simple mortel, supportes impatiemment les coups du sort auxquels les dieux se résignent?

Quitte donc Thèbes, pour obéir à la loi, et suis-moi dans la ville de Pallas. Là, tu purifieras tes mains du sang dont elles sont souillées, et tu partageras mon palais et ma fortune. Tous les présents que je reçus des citoyens,

lorsque je tuai le taureau de la Crète, et que je délivrai sept vierges et sept jeunes garçons, je te les donnerai. De tous côtés, des portions de terre me sont réservées; je veux que désormais elles portent toutes ton nom, et t'appartiennent aussi longtemps que tu vivras; et après ta mort, lorsque tu seras descendu dans le royaume de Pluton, la cité d'Athènes t'honorera par des sacrifices et par ses monuments de marbre élevés à ta gloire. Ce sera pour ses citoyens une brillante couronne de s'illustrer dans toute la Grèce en servant un héros. Et moi, je me montrerai reconnaissant envers toi, qui m'as sauvé la vie; car à présent tu as besoin d'amis. Quand les dieux nous favorisent, les amis nous sont peu nécessaires; la protection des dieux nous suffit, lorsqu'ils nous l'accordent.

HERCULE.

Hélas! tous ces exemples sont étrangers à mes malheurs. Non, je ne crois pas que les dieux se livrent à des amours incestueux, ni qu'ils chargent leurs pères de chaînes; je ne l'ai jamais cru, je ne le croirai jamais, ni qu'un d'eux se soit rendu maître d'un autre. Un dieu, s'il est réellement dieu, n'a besoin de personne; les poëtes ont inventé ces misérables récits. Cependant, malgré les maux qui m'accablent, je crains, je l'avoue, d'être accusé de lâcheté en renonçant à la vie; car le mortel qui ne sait pas supporter l'adversité comme il le doit ne pourra pas résister non plus au choc de l'ennemi. J'attendrai donc la mort de pied ferme. Je vais dans la ville où tu règnes, et je suis reconnaissant de tes dons. Hélas! j'ai subi bien des travaux, je n'en ai refusé aucun; jamais des ruisseaux de larmes n'ont coulé de mes yeux, et je ne pensais pas que je serais réduit un jour à verser des pleurs. Mais maintenant, je le vois, il faut que je sois esclave de la fortune.

Vieillard, tu me vois partir pour l'exil; tu me vois chargé du meurtre de mes enfants; donne-leur la sépulture, rends-leur les honneurs funèbres et le tribut de tes

larmes; car, pour moi, la loi ne me le permet pas; approche-les du sein de leur mère, remets entre ses bras ces tristes gages de notre tendre union, auxquels, sans le vouloir, hélas! j'ai donné moi-même le coup mortel. Et lorsque tu auras enfermé leurs corps dans le sein de la terre, continue d'habiter cette ville : douloureuse résignation! cependant contrains ton cœur à supporter avec moi ma rigoureuse destinée.

O mes enfants! votre père, celui qui vous donna la vie, vous a donné la mort : vous ne jouirez pas des honneurs que j'avais conquis, ni de la gloire que vous promettaient mes travaux; noble héritage d'un père. Et toi, épouse infortunée, je t'ai moi-même arraché la vie; cruelle récompense de ta fidélité, et des pénibles soins que tu donnas à ma maison pendant ma longue absence. O mon épouse! ô mes enfants! ô malheureux père! quel excès de douleur!... Quoi! il faut me séparer de mes enfants et d'une femme chérie!... O cruelles douceurs de ces derniers embrassements! Traits cruels que je retrouve mêlés à ces corps sans vie! faut-il les reprendre ou les jeter loin de moi? Suspendus à mon côté, ils me diront sans cesse : « C'est par nous que tu as égorgé » tes fils et ton épouse; tu portes avec toi les meurtriers » de tes enfants. » Et je pourrais les tenir encore dans mes mains! Que dirais-je? Mais, dépouillé de ces armes, instruments de mes glorieux exploits dans la Grèce, me livrerai-je à mes ennemis et à une mort ignominieuse? Non, je ne dois pas les abandonner; je les garderai par un douloureux effort.

Thésée, il est un service que j'attends de toi : accompagne-moi à Argos, afin d'y régler le prix qui me fut promis pour avoir amené sur la terre le farouche Cerbère, de peur que loin de toi, seul et livré à mes regrets, je n'éprouve quelque rechute.

O terre de Cadmus, ô peuple thébain, faites tomber vos chevelures et partagez mon deuil; allez sur le tombeau de mes enfants, et tous, d'une commune voix,

pleurez sur les morts, pleurez sur moi. Nous périssons tous frappés du même coup par la main de l'impitoyable Junon.

THÉSÉE.

Lève-toi, infortuné, c'est assez verser de larmes.

HERCULE.

Je ne puis; mes membres roidis refusent de se mouvoir.

THÉSÉE.

Ainsi le malheur terrasse les plus robustes.

HERCULE.

Que ne puis-je devenir un rocher, et perdre ainsi le souvenir de mes maux!

THÉSÉE.

Calme-toi; aide-toi du bras d'un ami fidèle.

HERCULE.

Prends garde que mes mains ne souillent de sang tes vêtements.

THÉSÉE.

Essuie ce sang; ne m'épargne pas; je ne crains rien.

HERCULE.

J'ai perdu mes enfants, tu seras un fils pour moi.

THÉSÉE.

Jette ton bras autour de mon cou, je guiderai tes pas.

HERCULE.

Digne couple d'amis; mais l'un d'eux est bien misérable. O vieillard! tel est l'homme qu'il faut souhaiter pour ami.

AMPHITRYON.

La patrie qui lui a donné le jour est féconde en nobles enfants.

HERCULE.

Thésée, revenons sur nos pas, je veux voir mes fils encore une fois.

THÉSÉE.

Pourquoi? Cette vue soulagera-t-elle ta douleur?

HERCULE.

Je le désire; je veux les presser sur mon sein paternel.

AMPHITRYON.

Les voilà, mon fils, car ton désir s'accorde avec le mien.

THÉSÉE.

Perds-tu ainsi le souvenir de tes glorieux travaux?

HERCULE.

Tous les autres malheurs n'égalaient pas celui qui m'accable.

THÉSÉE.

Si l'on te voit gémir comme une femme, on te blâmera.

HERCULE.

Tu me trouves bien abaissé; je suis tout prêt à me donner des noms plus humbles encore.

THÉSÉE.

Qu'est devenu le grand Hercule?

HERCULE.

Mais toi-même, quel était ton état, lorsque dans les enfers tu étais livré à l'infortune?

THÉSÉE.

Pour le courage, j'étais le dernier des hommes.

HERCULE.

Comment donc me reproches-tu de me laisser abattre par l'adversité?

THÉSÉE.

Suis-moi.

HERCULE.

Adieu, vieillard!

AMPHITRYON.

Adieu, mon fils!

HERCULE.

Donne la sépulture à mes enfants comme je te l'ai demandé.

AMPHITRYON.

Et moi, mon fils, qui me la donnera?

HERCULE.

Moi.

AMPHITRYON.

Quand viendras-tu?

HERCULE.

Quand tu auras enseveli mes enfants,

AMPHITRYON.

Comment?

HERCULE.

Je t'emmènerai de Thèbes à Athènes. Mais portez dans l'intérieur du palais ces corps qui souillent la terre. Pour moi, destructeur de ma maison, chargé d'opprobre, je suivrai Thésée comme un esquif traîné à la remorque.

Ah! quiconque préfère les richesses ou la puissance à un ami fidèle est dans le délire.

LE CHOEUR.

Nous quittons ces lieux le cœur plein de tristesse, en pleurant la perte du plus grand des héros, qui fut notre ami.

FIN D'HERCULE FURIEUX.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR ÉLECTRE.

Le sujet de cette pièce est le même qu'Eschyle avait déjà traité dans les *Choéphores*, et Sophocle dans son *Électre*. C'est le meurtre de Clytemnestre, égorgée par son fils Oreste, qui venge ainsi sur elle la mort d'Agamemnon. Pour rajeunir un sujet dont les beautés principales avaient été enlevées par ses illustres devanciers, Euripide a encore recours au roman. Il suppose qu'Électre, maltraitée par Égisthe, a été forcée d'épouser un paysan de la campagne d'Argos, qui a cependant respecté en elle la fille de ses rois, et qui vit avec elle sur un pied purement fraternel. Le lieu de la scène est devant l'humble chaumière qu'elle habite. C'est là qu'Oreste, accompagné de Pylade, la rencontre et la reconnaît aux discours qui lui échappent. Il est reconnu lui-même par un vieux gouverneur, à une cicatrice que lui avait laissée une chute faite dans son enfance. Pour amener Clytemnestre et la faire tomber dans le piége préparé par son fils, on lui annonce qu'Électre est récemment accouchée, et qu'elle a besoin de ses secours.

Il faut l'avouer, les inventions qu'Euripide a substituées à celles de ses rivaux ne sont pas des plus heureuses. Il ne s'en livre pas moins, dans le cours de la tragédie, à des critiques assez piquantes sur les moyens naïfs et puérils par lesquels Eschyle a amené la reconnaissance du frère et de la sœur. Cette parodie, spirituelle sans doute sous le rapport de la critique littéraire, devait égayer l'auditoire, et par là même elle était fort peu dramatique.

Ici, plus qu'en aucun autre ouvrage, le poëte laisse percer son incrédulité en racontant les traditions mythologiques relatives à la famille des Atrides : par exemple, lorsqu'il parle du soleil qui recula devant le festin d'Atrée, il dira : « On assure, mais j'ajoute peu de foi à ces » vains propos, » etc... Plus bas, Oreste soupçonne que l'oracle qui lui a commandé un parricide pourrait bien avoir été rendu par quelque démon trompeur, et non par Apollon lui-même. Enfin les Dioscures, avec tout le respect qu'ils doivent à Apollon, qu'ils appellent leur souverain, qualifient son oracle d'insensé. On voit ici dans Euripide l'intention manifeste de ne pas paraître dupe des fables sur lesquelles repose son sujet. C'est là un symptôme frappant de décadence pour la religion régnante.

Un mot des Dioscures à la fin de la pièce donne lieu à une conjecture assez probable sur la date de la représentation. « Pour nous, dit Castor, » il est temps d'aller d'un vol rapide sur la mer de Sicile, sauver les » vaisseaux battus de l'orage. » De ce passage, M. Boissonade conclut, avec beaucoup de vraisemblance, que cette tragédie a été représentée vers l'époque de la désastreuse expédition de Sicile, pendant la guerre du Péloponnèse.

ÉLECTRE.

PERSONNAGES.

UN LABOUREUR, citoyen de Mycènes.
ÉLECTRE.
ORESTE.
PYLADE, personnage muet.
LE CHOEUR, composé de jeunes Argiennes.
UN VIEILLARD.
UN MESSAGER.
CLYTEMNESTRE.
LES DIOSCURES.

La scène est à la campagne, près d'Argos.

UN LABOUREUR.

Antique terre d'"Argos qu'arrose l'Inachus, d'où jadis le roi Agamemnon transporta sur mille vaisseaux une vaillante armée aux rivages troyens; après avoir fait périr Priam qui régnait sur Ilion, après avoir pris l'illustre ville de Dardanus, il revint à Argos, et enrichit les temples des Grecs des dépouilles des Barbares. Il fut heureux aux champs de Troie; mais, au sein de son palais, il mourut dans les piéges de son épouse Clytemnestre par la main d'Égisthe, fils de Thyeste, et en périssant il laissa tomber de ses mains l'antique sceptre de Tantale. Égisthe règne sur cette contrée, il possède l'épouse de celui qu'il a immolé, la fille de Tyndare. Agamemnon, en partant pour Troie, avait laissé dans sa maison deux enfants : un fils, le jeune Oreste, et la jeune Électre, sa sœur. Un vieillard, autrefois gouverneur de leur père, déroba Oreste au trépas qu'Égisthe lui destinait, et le confia aux soins de Strophius, dans la

terre des Phocéens; pour Électre, elle resta dans la maison paternelle. Lorsqu'elle eut atteint l'âge florissant de la jeunesse, les hommes les plus élevés de la Grèce aspirèrent à sa main; mais, dans la crainte que son hymen avec quelque Argien. ne lui donnât des fils vengeurs d'Agamemnon, Égisthe la retenait dans le palais, et refusait de l'unir à un époux. Mais ce refus même étant plein de danger, car elle pouvait s'unir à quelque homme d'un rang illustre et devenir mère en secret, il résolut de la faire périr. Cependant sa mère, malgré son caractère cruel, la sauva des mains d'Égisthe. Elle avait un prétexte pour le meurtre de son époux[1], mais elle craignait que le meurtre de ses enfants ne la rendît odieuse. Par ces raisons, voici le plan imaginé par Égisthe : pour se délivrer du fils d'Agamemnon, qui s'était échappé de sa patrie, il promit une riche récompense à celui qui lui ôterait la vie; ensuite il me donna Électre pour épouse. Mes aïeux étaient citoyens de Mycènes; on ne peut point me reprocher ma naissance, je sors d'un sang illustre; mais je manque de fortune, et la pauvreté ruine ma noblesse. C'est là ce qui détermina le choix d'Égisthe : il pensa qu'un homme faible ne lui donnerait que de faibles craintes; si au contraire un homme d'un rang élevé devenait son époux, il réveillerait le meurtre assoupi d'Agammenon, et le coupable subirait son châtiment. Toutefois, j'en atteste Vénus, jamais l'époux d'Électre n'a souillé sa couche, elle est demeurée vierge pure. Je rougirais d'outrager le sang des rois, en m'appropriant une alliance à laquelle je n'avais pas droit de prétendre. Je frémis à l'idée qu'un jour peut-être le malheureux Oreste, ce frère auquel je suis uni de nom seulement, reviendra dans Argos, et sera témoin de l'humble hyménée de sa sœur. Quiconque m'accuse de démence parce qu'ayant reçu une jeune vierge sous mon toit je respecte sa pudeur, qu'il sache qu'il apprécie à la

[1] Ce prétexte était le sacrifice d'Iphigénie.

fausse mesure de son jugement le mérite de la continence, et qu'il est lui-même insensé.

ÉLECTRE.

Sombre Nuit, mère des astres d'or[1], tu me vois, chargée de cette urne qui pèse sur mon front, m'avancer vers la source où je dois la remplir d'une eau pure; non qu'en effet je sois réduite à une telle indigence, mais je veux montrer aux dieux les outrages d'Égisthe, et faire retentir l'air immense des lamentations que j'adresse à mon père. En effet, la cruelle fille de Tyndare, ma mère, m'a chassée de sa maison, pour plaire à son nouvel époux; depuis qu'elle a mis au jour des enfants dont Égisthe est le père, Oreste et moi nous sommes à ses yeux étrangers[2] dans le palais de nos aïeux.

LE LABOUREUR.

Pourquoi, infortunée, prendre ces pénibles soins pour moi, toi qui fus élevée dans la recherche de l'opulence? pourquoi, quand je te le demande, ne t'en abstiens-tu pas?

ÉLECTRE.

Je mets au rang des dieux un ami tel que toi : tu ne m'as pas outragée dans mon malheur. C'est pour les mortels une grande faveur du sort, de trouver dans ses maux un ami tel que toi pour les guérir. Je dois donc, même sans que tu me l'ordonnes, alléger tes peines autant qu'il est en mon pouvoir, pour te les rendre plus faciles à supporter; je dois partager tes travaux. Tu as assez des fatigues du dehors; c'est à moi de veiller à ce que l'ordre règne dans la maison. Le laboureur, lorsqu'il

[1] Ludite, jam Nox jungit equos, currumque sequuntur
Matris lascivo sidera fulva choro.
TIBULLE, *Éleg.* II, 1, 87.

[2] Πάρεργα : il nous traite comme des *hors-d'œuvre*, *des accessoires*. V. *Hélène* d'*Euripide*, 933; le *Philoctète* de *Sophocle*, 473. Hésychius explique ce mot dans le sens de *bâtard*.

revient des champs, aime à trouver tout en bon ordre chez lui.

LE LABOUREUR.

Si cela te plaît ainsi, va donc : en effet, la source n'est pas éloignée de notre maison. Pour moi, dès le point du jour, je vais conduire mes bœufs aux champs et ensemencer la terre. L'homme paresseux a beau invoquer le nom des dieux, il ne peut pourvoir à sa subsistance sans travail.

(Ils sortent.)

ORESTE.

Pylade, toi le premier en qui je trouve un ami et un hôte fidèle, seul de tant d'amis tu restas attaché au malheureux Oreste dans les calamités qui l'assiégent, persécuté par Égisthe, meurtrier de mon père, et par une mère complice de ses attentats. Maintenant, conduit par l'oracle d'un dieu, je rentre à l'insu de tous sur la terre d'Argos, pour rendre le meurtre aux meurtriers de mon père. Cette nuit même je suis allé sur son tombeau, je l'ai arrosé de mes larmes, j'ai offert à ses mânes les prémices de mes cheveux, et j'ai fait couler sur le bûcher le sang d'une brebis immolée, à l'insu des tyrans qui règnent sur ce pays. Je ne porte point mes pas dans l'enceinte des murs; occupé d'un double soin, je m'arrête sur la frontière de cet État, afin de pouvoir passer sur une terre étrangère, si quelqu'un vient à me reconnaître dans mes recherches pour trouver ma sœur ; car on dit qu'elle s'est soumise au joug de l'hymen, et qu'elle a quitté la couche virginale. Je veux m'entretenir avec elle, je veux la prendre pour complice du meurtre que je prépare, et savoir d'elle avec certitude ce qui se passe dans Argos.

Déjà l'aurore lève son front radieux : écartons-nous de ce sentier. Bientôt sans doute nous verrons paraître quelque laboureur ou quelque femme esclave de qui nous

pourrons apprendre si ma sœur habite ces lieux. Mais je vois une femme qui porte sur sa tête rasée de l'eau puisée à la source voisine. Asseyons-nous, Pylade, et interrogeons cette esclave [1]; peut-être en tirerons-nous quelques lumières sur l'objet qui nous amène en ces lieux.

ÉLECTRE, *seule* [2].

Presse tes pas, il est temps; avance, avance au milieu des lamentations. Hélas! hélas!... Je suis née du sang d'Agamemnon et de Clytemnestre, l'odieuse fille de Tyndare. Les citoyens d'Argos me donnent le nom d'Électre; mais, hélas! à quels pénibles travaux, à quelle vie misérable suis-je réduite! Et toi, mon père, tu es plongé dans le séjour de Pluton, égorgé par ton épouse et par Égisthe. Reprends ton chant de douleur, livre-toi au plaisir amer de tes larmes.

Presse tes pas, il est temps; avance, avance au milieu des lamentations. Hélas! hélas!.. Dans quelle ville, dans quelle maison, ô frère infortuné, es-tu réduit à l'esclavage, loin de ta déplorable sœur, que tu as laissée dans la maison paternelle en proie aux plus funestes calamités? Viens me délivrer des maux que je souffre, ô Jupiter, Jupiter! sois le vengeur du meurtre abominable d'un père; que tes pas errants te conduisent aux champs d'Argos. Déposons cette urne qui pèse sur mon front, et répétons à grands cris nos lamentations nocturnes.

O mon père, je t'adresse ces chants lugubres; reçois sous la terre l'hymne funèbre de Pluton, que chaque jour je viens t'offrir en me déchirant le visage de mes ongles sanglants, en frappant de mes propres mains ma tête rasée en signe de deuil. Hélas! ô mes mains, redoublez vos

[1] Électre avait la tête rasée en signe de deuil, mais Oreste suppose que c'est en signe de servitude.

[2] Oreste et Pylade sont cachés et à portée d'entendre.

coups... Telle qu'un cygne mélodieux, sur la rive d'un fleuve, appelle tristement un père chéri, victime des appâts d'un lacet meurtrier, telle, ô père infortuné! je déplore ton triste sort et ce bain fatal qui devint pour toi le lit de la mort.

Hélas! hélas! ô mon père! ô coup funeste frappé par une hache parricide! ô funeste retour de Troie! C'est un piége, et non des guirlandes ni des couronnes que ton épouse prépara pour te recevoir; puis, après t'avoir frappé du glaive et livré aux outrages d'Égisthe, elle prit pour époux le complice de son adultère.

LE CHOEUR.

Électre, fille d'Agamemnon, je viens vers ta demeure agreste. Un homme de Mycènes, berger des montagnes, nourri du lait de ses troupeaux, est arrivé en ces lieux. Il annonce que les Argiens vont consacrer trois jours à des sacrifices solennels : toutes les vierges d'Argos doivent se rendre au temple de Junon.

ÉLECTRE.

Chères amies, l'éclat de la parure touche peu mon cœur, les colliers d'or n'ont point d'attrait pour moi; vous ne me verrez point conduire les chœurs des vierges d'Argos et faire résonner la terre sous mes pas cadencés. Infortunée[1], je fais des libations de larmes,

[1] Lorsque Athènes fut prise par Lysandre, on proposa dans le conseil des alliés de réduire en servitude ses habitants, de raser ses édifices, et de faire de tout le pays un lieu de pâturage pour les troupeaux. Ce conseil fut suivi d'un festin où se trouvèrent tous les généraux. Or il arriva qu'un musicien de Phocée, qui y fut appelé, y fit entendre, soit par hasard, soit à dessein, des vers où Euripide avait retracé l'abaissement d'Électre, réduite par Égisthe à la condition des esclaves, et précipitée d'un palais dans une chaumière. Les convives, émus par cette peinture touchante du malheur, par son rapport frappant avec l'humiliation d'Athènes, enfin par la gloire de cette ville qui avait produit de si beaux ouvrages et de si grands hommes, et qu'ils allaient détruire, renoncèrent à user si cruellement du droit de la victoire. (PHILOSTRATE, *Vie des Sophistes*, *Critias*.)

les larmes sont chaque jour mon unique souci. Voyez mes cheveux souillés de poussière, voyez ces lambeaux qui me servent de vêtements : est-ce digne de la fille d'Agamemnon, née sur le trône, et de Troie, qui n'a pas oublié Agamemuon, son vainqueur?

LE CHOEUR.

C'est une grande déesse[1]. Viens donc, je te prêterai de riches vêtements et des parures d'or pour en relever l'éclat. Penses-tu par des larmes et en négligeant le culte des dieux triompher de tes ennemis? Ce n'est pas par les gémissemeuts, ô ma fille, mais en honorant les dieux par tes prières, que tu obtiendras un sort plus heureux.

ÉLECTRE.

Aucun des dieux n'entend les cris d'une infortunée, aucun n'a le souvenir des sacrifices offerts par mon père. Hélas! il n'est plus, et mon frère, dans un éternel exil, condamné à errer sur une terre étrangère, cherche un refuge au foyer des esclaves, lui, fils d'un père illustre. Pour moi, j'habite une maison asile de la pauvreté, où mon cœur se consume, bannie de la maison paternelle au milieu des rochers sauvages; et ma mère partage avec un autre époux sa couche souillée par le meurtre.

LE CHOEUR.

Que de maux Hélène, la sœur de ta mère, n'a-t-elle point causés aux Grecs et à ta famille!

ÉLECTRE.

Dieux! chères amies, je suspends le cours de mes gémissements. Voici des étrangers qui se tiennent près de la maison, et qui sortent de leur embuscade : fuyons, vous par ce sentier, et moi dans ma demeure, pour nous dérober à leurs mauvais desseins.

ORESTE.

Reste, infortunée, ne redoute rien de moi.

[1] Junon, en l'honneur de laquelle Argos célèbre une fête.

ÉLECTRE.

O Apollon! je t'implore, sauve-moi de la mort.

ORESTE.

C'est à d'autres que je voudrais donner la mort, bien plutôt qu'à toi, que je suis loin de haïr autant qu'eux.

ÉLECTRE.

Retire-toi; ne porte pas la main sur une femme qu'il n'est pas permis de toucher.

ORESTE.

Il n'est personne que j'aie plus droit de traiter avec tendresse.

ÉLECTRE.

Et pourquoi donc te tiens-tu, armé, en embuscade près de ma maison?

ORESTE.

Écoute-moi un instant, et tu tomberas d'accord avec moi.

ÉLECTRE.

Je reste; ma vie est entre tes mains; n'es-tu pas le plus fort?

ORESTE.

Je t'apporte des nouvelles de ton frère.

ÉLECTRE.

O cher étranger! est-il vivant? est-il mort?

ORESTE.

Il vit : je veux t'annoncer d'abord une nouvelle heureuse.

ÉLECTRE.

Que le bonheur t'accompagne, en récompense de tes douces paroles!

ORESTE.

Puissent tes vœux se réaliser pour nous deux ensemble!

ÉLECTRE.

En quel lieu de la terre le malheureux passe-t-il son malheureux exil?

ORESTE.

Sa vie se consume à passer tour à tour d'une ville à l'autre.

ÉLECTRE.

Peut-être manque-t-il des aliments nécessaires à la vie de chaque jour?

ORESTE.

Il a ce qui est nécessaire à la vie; mais un proscrit est toujours misérable.

ÉLECTRE.

Mais quel est l'objet pour lequel il t'envoie en ces lieux?

ORESTE.

Il veut savoir si tu vis, et en quels lieux se passe ta triste existence.

ÉLECTRE.

Tu vois en quel état de langueur mon corps est tombé.

ORESTE.

Le chagrin, je le vois, a consumé ta jeunesse, et j'en gémis.

ÉLECTRE.

Tu vois aussi ma tête rasée et dépouillée de ses tresses.

ORESTE.

Le sort de ton frère et la mort de ton père déchirent sans doute ton cœur?

ÉLECTRE.

Hélas! qu'ai-je en effet de plus cher au monde!

ORESTE.

Et ce frère, que crois-tu qu'il ait lui-même de plus cher?

ÉLECTRE.

Il est absent; je ne puis jouir de son amitié.

ORESTE.

Pourquoi habitez-vous ces lieux éloignés de la ville?

ÉLECTRE.

O étranger, j'ai subi la loi d'un hymen funeste.

ORESTE.

Que je plains ton frère!... Est-ce un citoyen de Mycènes?

ÉLECTRE.

Hélas! ce n'est aucun de ceux auxquels mon père avait pu me destiner.

ORESTE.

Parle donc, pour que je puisse en instruire ton frère.

ÉLECTRE.

Voici la maison que j'habite loin de lui.

ORESTE.

C'est la maison d'un laboureur ou d'un berger.

ÉLECTRE.

Celui qui l'habite est pauvre; mais généreux et plein de respect pour moi.

ORESTE.

Mais ce respect, en quoi consiste-t-il de la part de ton époux?

ÉLECTRE.

Jamais il n'a osé toucher ma couche.

ORESTE.

Est-ce un vœu de chasteté fait à quelque dieu, ou est-ce dédain pour toi?

ÉLECTRE.

Il ne peut souffrir la pensée d'outrager celui qui m'a donné le jour.

ORESTE.

Comment un tel hymen ne l'a-t-il pas comblé de joie?

ÉLECTRE.

Il ne pensa pas, ô étranger, que celui qui me donnait à lui eût droit de disposer de ma main.

ORESTE.

J'entends : il a craint qu'Oreste ne punît sa témérité.

ÉLECTRE.

Il a craint sa vengeance; et, d'ailleurs, il est plein de modestie.

ORESTE.

O mortel généreux! sa vertu mérite récompense.

ÉLECTRE.

Elle l'obtiendrait sans doute, si jamais celui que j'attends revenait en ces lieux.

ORESTE.

Et ta mère, celle qui t'a enfantée, a supporté ton déshonneur?

ÉLECTRE.

Les femmes, ô étranger, aiment moins leurs enfants que leur époux.

ORESTE.

Et pourquoi Égisthe t'a-t-il fait cet outrage?

ÉLECTRE.

En me donnant à un tel époux, il voulait ôter tout pouvoir à mes enfants.

ORESTE.

Il a craint sans doute qu'il ne naquît de toi des vengeurs d'Agamemnon?

ÉLECTRE.

Telle était sa pensée : puisse-t-il en recevoir le châtiment!

ORESTE.

L'époux de ta mère sait-il que ta virginité a été respectée?

ÉLECTRE.

Il l'ignore : c'est un secret que nous lui cachons.

ORESTE.

Ces femmes qui nous entendent te sont donc dévouées?

ÉLECTRE.

Oui, et elles garderont fidèlement le secret sur tes paroles et sur les miennes.

ORESTE.

Si Oreste revenait à Argos, qu'aurait-il à faire?

ÉLECTRE.

Tu me le demandes? Cette question est honteuse : les choses ne sont-elles pas à l'extrémité?

ORESTE.

Mais s'il venait enfin, comment pourrait-il tuer les meurtriers de son père?

ÉLECTRE.

En osant contre ses ennemis ce qu'ils ont osé contre son père.

ORESTE.

Et toi, oserais-tu te joindre à lui pour immoler votre mère?

ÉLECTRE.

Je la frapperais de la même hache dont elle frappa mon père.

ORESTE.

Répéterai-je ce discours à ton frère? peut-il compter sur ta résolution?

ÉLECTRE.

Puissé-je mourir après avoir versé le sang de ma mère!

ORESTE.

Ah! plût au ciel qu'Oreste fût ici pour entendre ce langage!

ÉLECTRE.

Mais, étranger, s'il y était, même en le voyant je ne le reconnaîtrais pas.

ORESTE.

Qu'y a-t-il d'étonnant? Vous avez été séparés l'un de l'autre dès vos plus jeunes années.

ÉLECTRE.

Un seul de mes amis pourrait le reconnaître.

ORESTE.

C'est sans doute celui qui, dit-on, le déroba à la mort.

ÉLECTRE.

C'est lui-même, le vieux gouverneur de mon père.

ORESTE.

Et ce père infortuné, a-t-il obtenu un tombeau?

ÉLECTRE.

On l'a enseveli tant bien que mal en enlevant son corps du palais.

ORESTE.

Hélas! tout ce que tu as dit afflige mon cœur; même les maux d'autrui nous blessent d'un sentiment douloureux. Parle toutefois, pour que je rapporte à ton frère ces nouvelles pénibles, il est vrai, mais dont il est nécessaire de l'instruire. La pitié n'est pas le propre d'une âme grossière; c'est le caractère du sage; il est dangereux de vouloir trop raffiner en fait de sagesse.

LE CHOEUR.

Nous aussi, nous éprouvons le même désir que lui: éloignées de la ville, nous ignorons ce qui s'y passe, et maintenant nous souhaitons d'entendre le récit de tes malheurs.

ÉLECTRE.

Je parlerai si c'est convenable; et certes il est convenable de raconter à un ami mes infortunes et celles de mon père. Mais, puisque tu me demandes ce récit, je t'en conjure, étranger, rapporte à Oreste ce que mon père et moi nous avons souffert. Dis-lui d'abord quels humbles vêtements me couvrent, quelle est ma vie misérable [1], et quelle chaumière j'habite, moi, issue du sang royal. J'ai moi-même tissu les voiles dont je suis revêtue, sans quoi mon corps aurait dû rester exposé aux injures de l'air. Je vais moi-même puiser l'eau à la source voisine, sans pouvoir participer aux fêtes, aux sacrifices et aux danses sacrées; le commerce des femmes m'est interdit, car je suis encore vierge, et je dois renoncer à l'alliance de Castor, auquel m'unissent les liens du sang, et à qui ma main fut promise avant qu'il fût mis au rang des dieux. Ma mère, cependant, assise sur le trône, au milieu des dépouilles de la Phrygie, est entourée d'une troupe d'esclaves asiatiques, captives

[1] Littéralement : « de quelle saleté je suis chargée. »

ramenées par mon père, et dont les manteaux phrygiens sont attachés par des agrafes d'or. Mais les murs du palais sont teints du sang d'Agamemnon, qui sèche sans vengeance ; et celui qui l'a tué se montre partout, porté sur le char de mon père, tout fier de tenir entre ses mains souillées le sceptre par lequel ce grand roi régna sur la Grèce. Le tombeau d'Agamemnon demeure privé d'honneurs; jamais il ne reçut ni libations, ni rameaux de myrte; son bûcher est dépouillé d'ornements. Plongé dans l'ivresse, l'illustre époux de ma mère foule aux pieds, dit-on, le tombeau de mon père, il attaque à coups de pierres ce monument sacré, et ose nous adresser ces paroles insultantes : « Où est ton fils » Oreste? Témoin de tes affronts, ne défend-il pas cou» rageusement ta tombe? » Tels sont les outrages dirigés contre mon frère absent. Va donc, étranger, je t'en conjure, lui rapporter ce récit. Bien des suppliants l'appellent, et je n'en suis que l'interprète: ces bras, ces lèvres, ce cœur souffrant, ce front dépouillé et la voix d'un père. Quelle honte pour un fils dont le père a renversé l'empire des Phrygiens, s'il ne pouvait renverser à lui seul un seul homme, quand il a pour lui sa jeunesse et le sang glorieux dont il est sorti !

LE CHOEUR.

Je vois ton époux qui s'avance; il revient de son travail, et regagne sa maison.

LE LABOUREUR.

Quels sont ces étrangers que je vois arrêtés à la porte de ma demeure? Quel motif les amène vers cet asile champêtre? Auraient-ils besoin de moi? Il est malséant à une femme de s'entretenir avec des jeunes gens.

ÉLECTRE.

Cher époux, ne forme pas de soupçons contre moi. Tu sauras la vérité sur notre entretien : ces étrangers m'ap-

portent des nouvelles d'Oreste, pour m'instruire de sa destinée. Vous, étrangers, excusez ses paroles.

LE LABOUREUR.

Que te disent-ils? Vit-il encore? voit-il la lumière?

ÉLECTRE.

Il vit, à ce qu'ils rapportent, et je crois volontiers ce qu'ils me disent.

LE LABOUREUR.

Se souvient-il de son père, et de tes infortunes?

ÉLECTRE.

Je l'espère; mais un proscrit est d'un faible secours.

LE LABOUREUR.

Mais que viennent-ils te dire de la part d'Oreste?

ÉLECTRE.

Il les a envoyés s'informer de mes malheurs.

LE LABOUREUR.

Eh bien, les uns, ils les voient; les autres, ils les apprennent de ta bouche.

ÉLECTRE.

Ils savent tout; je ne leur ai rien caché.

LE LABOUREUR.

Pourquoi donc tarder à leur ouvrir la porte de notre demeure? Entrez dans ma maison: en échange des heureuses nouvelles que vous nous apportez, recevez les dons de l'hospitalité, tels que je puis vous les offrir. Vous, serviteurs, portez dans l'intérieur les bagages de vos maîtres. Et vous, qui venez de la part de celui qui nous est si cher, ne refusez pas mes offres: car si je suis pauvre, vous ne trouverez pas du moins en moi un cœur sans générosité[1].

ORESTE.

Au nom des dieux, est-ce là cet époux qui a respecté ta couche, par égard pour Oreste?

[1] Ovide, qui imite souvent Euripide, a dit de Philemon et Baucis:

Super omnia vultus
Accessere boni, nec iners pauperque voluntas.

ÉLECTRE.

C'est lui-même qu'on appelle mon époux.

ORESTE.

Dieux, il n'est donc point de règle sûre pour juger de la vertu ! Le trouble et la confusion règnent dans le cœur des mortels; j'ai vu les fils d'un père généreux tomber dans le néant, et des enfants vertueux naître d'hommes pervers; j'ai vu l'indigence[1] dans l'âme du riche, et une âme généreuse dans le corps du pauvre. Comment donc en faire la différence, et porter un jugement sain? Sera-ce d'après la richesse? c'est consulter un mauvais juge. Sera-ce par le dénûment? mais la pauvreté a ses faiblesses, elle enseigne le mal à l'homme par le besoin. Irai-je m'adresser à la valeur guerrière? et qui peut affirmer en voyant une lance que celui qui la porte est vaillant? Le mieux est d'abandonner ce jugement au hasard, sans se fier à de tels garants. Voyez ce laboureur; il n'a pas un rang élevé parmi les Argiens, il n'a pas à se glorifier de l'illustration de sa race; sorti du sein du peuple, il s'est montré un modèle de vertu. Ne reviendrez-vous point de votre égarement, vous qui êtes séduits par de vains préjugés ! N'apprendrez-vous point à juger de la noblesse des mortels par leur conduite et leur caractère? Ce sont là les hommes qui gouvernent avec honneur les États et les familles : des corps robustes, vides de cœur et de sens, sont bons pour décorer les places publiques[2]; car même dans le combat un bras vigoureux n'est pas plus ferme à son poste qu'un bras plus faible; c'est le caractère et le courage qui en décident.

Cet hôte ici présent et le fils d'Agamemnon qui nous envoie sont également dignes de donner et de recevoir l'hospitalité; acceptons donc l'asile qui nous est offert. Vous, fidèles serviteurs, entrez dans cette maison. Pour

[1] Grec : « la faim. »

[2] Littéralement : « sont des statues de la place publique. »

moi, je préfère un hôte pauvre et empressé à un hôte riche. Je me félicite d'être accueilli dans sa maison; j'aimerais mieux toutefois voir ton frère, favorisé de la fortune, me recevoir dans son palais fortuné. Peut-être viendra-t-il : les oracles d'Apollon sont immuables, et je méprise la divination des mortels.

LE CHOEUR.

Électre, c'est maintenant que la joie vient de nouveau réchauffer nos cœurs : peut-être la fortune, dans sa marche lente et pénible, va-t-elle s'arrêter enfin pour fixer ton bonheur.

ÉLECTRE, *à son époux*.

Hélas! quand tu connais l'indigence de ta maison, comment oses-tu y recevoir des hôtes d'un rang supérieur au tien?

LE LABOUREUR.

Eh quoi! s'ils sont, comme ils le paraissent, des hommes de haute naissance, que notre table soit somptueuse ou non, ne seront-ils pas toujours satisfaits?

ÉLECTRE.

Puisque tu as fait cette faute, malgré ton humble fortune, va du moins vers l'ancien gouverneur de mon père; sur les bords du Tanaus, qui sert de limite aux territoires d'Argos et de Sparte, il fait paître ses troupeaux depuis qu'il a été expulsé de la ville. Dis-lui de revenir chez lui pour nous apporter quelques mets dignes d'être offerts à nos hôtes. Il sera transporté de joie, et rendra des actions de grâces aux dieux, en apprenant que cet enfant sauvé jadis par lui vit encore. Ce n'est pas dans la maison paternelle, ce n'est pas auprès de ma mère qu'il faut chercher ce qui nous manque, et ce serait pour elle une amère douleur d'apprendre qu'Oreste est vivant.

LE LABOUREUR.

Je vais, puisque tu le désires, porter ces nouvelles à ce vieillard : rentre au plus tôt dans la maison, et prépare tout pour nos hôtes. Une femme zélée trouve aisément de quoi compléter un frugal repas. Les provisions qui nous restent encore suffiront bien au moins pour nourrir nos hôtes un seul jour.

C'est lorsque de telles occasions s'offrent à ma pensée, que je sens le prix des richesses; elles permettent de bien recevoir ses hôtes, et, lorsque la maladie survient, de se sauver soi-même. Mais, pour les besoins de chaque jour, elles sont de peu d'usage; au riche comme au pauvre, la même nourriture suffit pour se rassasier.

LE CHOEUR, *seul.*

O vaisseaux glorieux que les rames innombrables des Grecs portèrent aux rivages troyens, volant sur les flots, vous vous mêliez aux danses des jeunes Néréides; le dauphin, ami de la flûte harmonieuse, bondissait autour de vos proues armées de noirs éperons; en se jouant dans les eaux, il accompagnait à Troie le fils de Thétis, il conduisait aux bords du Simoïs Achille aux pieds légers et notre roi Agamemnon.

Les Néréides, quittant les rivages de l'Eubée, avaient pris sur l'enclume d'or de Vulcain le bouclier et les armes, ouvrage du dieu, pour les porter à Achille :... et sur les hauteurs et les bois sacrés de l'Ossa, retraites élevées des Nymphes... où un père habile à dompter les coursiers éleva l'astre de la Grèce, le fils de Thétis, Achille aux pieds légers, l'allié des Atrides.

Fils de Thétis, j'ai entendu décrire à un Grec, revenu d'Ilion dans le port de Nauplie, les emblèmes sculptés sur l'orbe de ton bouclier glorieux, effroi des Phrygiens. Sur le cercle extérieur on voyait Persée planant sur les mers, porté sur ses talonnières ailées, et tenant dans sa main la tête sanglante de la Gorgone. Près de lui se tenait le

messager de Jupiter, Mercure [1], fils de Maïa, protecteur des campagnes.

Au milieu du bouclier brillait le disque radieux du Soleil porté par ses coursiers rapides, tout le chœur des astres éthérés, les Pléiades et les Hyades, objet d'effroi pour Hector : sur son casque, orné de figures d'or, s'élevaient des sphinx tenant dans leurs serres la proie que leurs chants avaient séduite ; sur la cuirasse dont ses flancs étaient revêtus, la Chimère, dont les naseaux lançaient la flamme, s'élançait pour saisir dans ses griffes le coursier de Pirène [2].

On y voyait aussi, dans une mêlée sanglante, courir quatre chevaux attelés, qui soulevaient sous leurs pas de noirs tourbillons de poussière [3]... Le chef de tant de braves guerriers est mort de la main de son épouse, la cruelle fille de Tyndare. Mais un jour les dieux puniront ce crime par ta mort, et peut-être verrai-je ton sang, versé par le fer meurtrier, sortir en bouillonnant de ton sein.

LE VIEILLARD.

Où est-elle, cette noble vierge, ma maîtresse, la fille d'Agamemnon, autrefois élevée par moi ? Que l'accès de cette demeure est escarpé ! quelle fatigue pour les pieds tremblants d'un faible vieillard ! Mais pour servir ses amis il faut bien traîner son dos courbé et ses genoux chancelants.

O ma fille, car me voici arrivé près de toi, je t'apporte cet agneau choisi entre tout mon troupeau, avec des couronnes, des fromages que je viens d'ôter de dessus les

[1] Mercure avait prêté à Persée ses ailes, et la faux qui lui servit à trancher la tête de Méduse.

[2] C'est-à-dire Pégase monté par Bellérophon.

[3] On voit que dans ce Chœur Euripide a imité la description du bouclier d'Achille, qui se trouve au 18e chant de l'*Iliade*. Il a ajouté plusieurs traits qui ne se trouvent pas dans Homère.

claies, et ce vieux trésor de Bacchus, qui exhale le plus doux parfum ; il est petit, mais une seule coupe de la liqueur qu'il renferme, mêlée à un vin plus faible, suffira pour le rendre agréable. Qu'on porte ces présents à vos hôtes ; pour moi, je veux d'abord essuyer mes yeux mouillés de larmes avec ces lambeaux de mes vêtements.

ÉLECTRE.

Mais pourquoi, vieillard, ces pleurs qui mouillent tes yeux ? Est-ce le souvenir de mes malheurs qui se retrace à ton esprit ? Déplores-tu l'exil douloureux auquel Oreste est condamné, ou le triste destin de mon père, que tes mains ont élevé ? Tendres soins, hélas ! perdus pour toi et pour ceux qui te sont chers !

LE VIEILLARD.

Ils sont perdus ! mais écoute ce que je n'ai pu m'empêcher de faire : je me suis rendu en passant au tombeau de ton père, je me suis prosterné, et j'ai versé des larmes en le trouvant dans la solitude ; puis, ouvrant l'outre que j'apporte à tes hôtes, j'ai répandu des libations, et j'ai déposé des rameaux de myrte autour du tombeau. Quelle a été ma surprise de trouver sur le bûcher de l'autel une brebis noire fraîchement immolée, du sang nouvellement versé, et des boucles d'une chevelure blonde offerts aux mânes d'Agamemnon. Qui peut avoir porté de tels dons sur son tombeau ? Ce n'est pas un habitant d'Argos ; mais peut-être ton frère est-il venu secrètement rendre un pieux hommage au tombeau de son père. Regarde cette chevelure, rapproche-la de la tienne, vois si elle n'est pas de la même couleur. Car ceux qu'un même sang a fait naître offrent d'ordinaire des traits frappants de ressemblance [1] :

ÉLECTRE.

O vieillard, c'est un propos peu digne d'un homme

[1] Ici commence la parodie de la scène des *Choéphores* d'Eschyle, où Électre reconnait son frère à ces mêmes indices, auxquels elle refuse ici d'ajouter foi.

sage de supposer que la crainte d'Égisthe oblige mon vaillant frère à se cacher. Pourquoi d'ailleurs ses cheveux ressembleraient-ils aux miens? Les uns sont ceux d'un homme formé aux exercices de la palestre, comme il convient à sa naissance; les autres, peignés avec soin, sont fins et délicats : la chose n'est donc pas possible. Et, d'un autre côté, bien des personnes ont des cheveux semblables, qui pour cela ne sont pas nées du même sang.

LE VIEILLARD.

Viens du moins, ma fille, viens essayer de poser ton pied sur l'empreinte de ses pas, afin de voir s'ils sont de mesure pareille.

ÉLECTRE.

Mais comment ses pas auraient-ils laissé une empreinte sur la pierre? et, quand cela serait, les pieds d'un homme et d'une femme, fussent-ils frère et sœur, ne sont jamais égaux; celui du frère est plus grand.

LE VIEILLARD.

Mais si Oreste venait en ces lieux, n'aurais-tu pas moyen de reconnaître la robe tissue par tes mains, dont il était revêtu lorsque je le dérobai à la mort?

ÉLECTRE.

Ignores-tu donc que j'étais bien jeune lorsque Oreste fut enlevé? Mais quand même je lui aurais tissu une robe, comment, lui qui était alors enfant, pourrait-il la porter encore aujourd'hui, à moins que la robe n'eût grandi avec son corps? Non, c'est quelque étranger, touché du sort d'Agamemnon, qui aura déposé sa chevelure sur son tombeau, ou quelque habitant du pays qui aura échappé aux espions.

LE VIEILLARD.

Mais où sont vos hôtes? il me tarde de les voir, et de les interroger sur le sort de ton frère.

ÉLECTRE.

Les voici qui sortent de la maison, et qui s'avancent à grands pas.

LE VIEILLARD.

Ils ont l'air noble; mais l'apparence est trompeuse. Combien d'hommes issus d'un noble sang et dont le cœur est corrompu! Cependant je n'en salue pas moins les étrangers.

ORESTE.

Salut, vieillard. — Électre, quel est ce vieux reste d'homme? est-il de tes amis?

ÉLECTRE.

O étranger, c'est celui qui éleva mon père.

ORESTE.

Que dis-tu? c'est celui qui a dérobé ton frère à la mort?

ÉLECTRE.

C'est lui qui a conservé ses jours, si toutefois il vit encore.

ORESTE.

Mais pourquoi me regarde-t-il avec tant d'attention, comme on examine une pièce de monnaie? Trouve-t-il que je ressemble à quelqu'un qu'il connaît?

ÉLECTRE.

Peut-être ton âge lui rappelle avec plaisir celui d'Oreste.

ORESTE.

D'un homme qui m'est cher. Mais pourquoi tourne-t-il ainsi autour de moi?

ÉLECTRE.

J'en suis surprise comme toi, étranger.

LE VIEILLARD.

Électre, ma noble fille, rends grâces aux dieux.

ÉLECTRE.

Pour quel bienfait, présent ou éloigné?

LE VIEILLARD.

Pour le trésor précieux qu'une divinité remet entre tes mains.

ÉLECTRE.

Oui, j'invoque les dieux : qu'as-tu donc à me dire, ô vieillard?

LE VIEILLARD.

Ma fille, regarde ce mortel chéri.

ÉLECTRE.

En vérité, je crains que tu ne sois pas dans ton bon sens.

LE VIEILLARD.

Quoi! je ne suis pas dans mon bon sens, quand je vois ton frère?

ÉLECTRE.

Que dis-tu, vieillard? Quel bonheur inespéré!

LE VIEILLARD.

Oui, c'est Oreste, le fils d'Agamemnon.

ÉLECTRE.

A quel signe propre à me convaincre le reconnais-tu?

LE VIEILLARD.

A la cicatrice d'une blessure qu'il se fit près du sourcil en poursuivant avec toi, dans son enfance, un jeune chevreuil.

ÉLECTRE.

Quel souvenir! Oui, je vois la marque du coup qu'il reçut dans sa chute.

LE VIEILLARD.

Que tardes-tu encore à te jeter dans ses bras?

ÉLECTRE.

Non, je n'ai plus de doutes, ô vieillard : ces marques certaines ont convaincu mon cœur. O frère si longtemps désiré, je te retrouve enfin contre toute espérance!

ORESTE.

Et moi, je retrouve enfin une tendre sœur.

ÉLECTRE.

Je n'ai jamais pu le croire.

ORESTE.

Je n'osais l'espérer moi-même.

ÉLECTRE.

C'est donc toi?

ORESTE.

Oui, et ton unique vengeur, si du moins je puis retirer

le filet que je suis venu jeter. Je suis plein de confiance ; ou il ne faut plus croire aux dieux, si l'injustice l'emporte sur la justice.

LE CHOEUR.

Tu es arrivé, tu es arrivé, ô jour si longtemps attendu ! Tu brilles à nos yeux, tu fais luire ta lumière sur Argos. Infortuné, après avoir erré dans son long exil, loin de la maison de ses pères, il revoit enfin sa patrie. Chère Électre, un dieu, oui, un dieu nous amène la victoire. Élève les mains, élève la voix, adresse tes prières aux dieux, afin que ton frère entre dans Argos sous d'heureux auspices.

ORESTE.

C'est bien. Je goûte aussi la douceur de ces embrassements; mais nous pourrons les retrouver plus tard. Et toi, ô vieillard, que le sort conduit à propos en ces lieux, enseigne-moi les moyens de punir le meurtrier de mon père et une mère qui s'est unie à lui par une alliance impie. Est-il encore dans Argos quelque ami qui me soit demeuré fidèle; ou bien, privés de tout appui, sommes-nous renversés sans espoir, ainsi que notre fortune? A qui dois-je me réunir? Faut-il agir de nuit ou de jour? Par quel chemin atteindrai-je mes ennemis?

LE VIEILLARD.

O mon fils, dans ton infortune il ne te reste plus d'amis : c'est un trésor trop rare qu'un ami qui partage également la bonne et la mauvaise fortune. Tes amis sont complétement perdus, il ne te reste plus même l'espérance. Écoute donc ce que j'ai à te dire : ton bras et la fortune, voilà tout ce qui te reste; seuls ils peuvent te rendre ta patrie et le palais de tes pères.

ORESTE.

Que faut-il faire pour les reprendre?

LE VIEILLARD.

Tuer le fils de Thyeste et ta mère.

ORESTE.

J'aspire à cette couronne; mais comment la conquérir?

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas dans l'enceinte de la ville que tu la trouveras, quel que soit ton désir.

ORESTE.

Ils sont sans doute entourés de gardes et de satellites.

LE VIEILLARD.

Tu l'as dit : Égisthe te craint, et ne dort pas tranquille.

ORESTE.

C'est bon : dis-nous donc, vieillard, ce que tu nous conseilles.

LE VIEILLARD.

Écoute-moi, il me vient une pensée.

ORESTE.

Donne-moi un bon conseil, et je le suivrai.

LE VIEILLARD.

En venant ici j'ai aperçu Égisthe...

ORESTE.

En quels lieux?... Je te prête une oreille attentive.

LE VIEILLARD.

Près de ces champs où paissent des chevaux nombreux.

ORESTE.

Dans quel dessein? Je crois voir un rayon d'espoir luire dans ma détresse.

LE VIEILLARD.

A ce qu'il m'a semblé, il préparait une fête en l'honneur des Nymphes.

ORESTE.

Pour les enfants qu'il a élevés, ou pour ceux qu'il espère?

LE VIEILLARD.

Je n'en sais rien, si ce n'est qu'il se disposait à offrir un sacrifice de taureaux.

ORESTE.

Combien d'hommes a-t-il avec lui? Est-il venu seul avec ses serviteurs?

LE VIEILLARD.

Il n'y avait pas d'Argiens, mais seulement une troupe de serviteurs.

ORESTE.

Est-il quelqu'un d'eux, ô vieillard! qui puisse me reconnaître?

LE VIEILLARD.

Ce sont des esclaves qui ne t'ont jamais vu.

ORESTE.

Ils seront pour nous si nous sommes vainqueurs.

LE VIEILLARD.

C'est le propre des esclaves, et cela même seconde tes desseins.

ORESTE.

Comment donc pourrai-je approcher d'Égisthe?

LE VIEILLARD.

Va jusqu'à un point où il puisse te voir en offrant son sacrifice.

ORESTE.

Les champs qui lui appartiennent vont, à ce qu'il paraît, jusqu'à la route.

LE VIEILLARD.

Dès qu'il t'aura aperçu, il t'invitera à prendre part au festin.

ORESTE.

Il trouvera en moi un funeste convive si dieu m'accorde son secours.

LE VIEILLARD.

Pour le reste, tu prendras conseil des circonstances.

ORESTE.

Tu as raison; et ma mère, où est-elle?

LE VIEILLARD.

A Argos; mais elle viendra rejoindre son époux au festin.

ORESTE.

Et pourquoi n'est-elle pas venue avec lui?

LE VIEILLARD.

La crainte des reproches publics la retient à la maison.

ORESTE.

J'entends : elle sait qu'elle est suspecte aux citoyens.

LE VIEILLARD.

Tu l'as dit; une femme criminelle est un objet de haine.

ORESTE.

Comment donc ferai-je périr à la fois la femme et l'époux?

ÉLECTRE.

Je me charge de préparer la mort de ma mère.

ORESTE.

La fortune conduira notre entreprise à fin.

ÉLECTRE.

Puisse-t-elle servir nos projets à l'un et à l'autre!

LE VIEILLARD.

Compte sur son secours. Mais comment disposes-tu la mort de ta mère?

ÉLECTRE.

Tu iras vers Clytemnestre lui annoncer que j'ai donné le jour à un fils.

LE VIEILLARD.

Depuis combien de temps lui dirai-je que tu es mère?

ÉLECTRE.

Dis-lui que je suis aux jours où la mère se purifie.

LE VIEILLARD.

Et quel rapport cela a-t-il avec la mort de ta mère?

ÉLECTRE.

Elle viendra dès qu'elle apprendra que j'ai enfanté.

LE VIEILLARD.

Pourquoi? penses-tu qu'elle te porte un si tendre intérêt, ma fille?

ÉLECTRE.

Sans doute elle déplorera l'indigne condition de mes enfants.

LE VIEILLARD.

Peut-être : je reviens donc encore à ma question.

ÉLECTRE.

Si elle vient, c'est fait de sa vie.

LE VIEILLARD.

Qu'elle entre dans l'intérieur même de la maison.

ÉLECTRE.

N'est-ce pas là un court chemin pour la conduire aux enfers?

LE VIEILLARD.

Puissé-je mourir après avoir vu son supplice!

ÉLECTRE.

Avant tout, vieillard, conduis mon frère...

LE VIEILLARD.

Au lieu où Égisthe offre un sacrifice aux dieux.

ÉLECTRE.

Ensuite tu iras vers ma mère lui annoncer ce que je viens de te dire.

LE VIEILLARD.

Je le lui rapporterai de telle sorte qu'elle croira l'entendre de ta bouche.

ÉLECTRE, *à Oreste.*

Maintenant c'est à toi d'agir; c'est à toi de frapper les premiers coups.

ORESTE.

J'y vais, pourvu qu'on me montre le chemin.

LE VIEILLARD.

Je m'offre volontiers pour être ton guide.

ORESTE.

O Jupiter, dieu de nos pères et fléau de mes ennemis, prends pitié de nous, car notre sort est digne de compassion!

ÉLECTRE.

Prends pitié de ceux qui sont nés de ton sang.

ORESTE.

Et toi, Junon, qui règnes sur les autels de Mycènes, donne-nous la victoire si nos vœux sont justes.

ÉLECTRE.

Accorde-nous de venger notre père.

ORESTE.

Toi-même, ô mon père, toi qui habites les enfers, où une main impie t'a fait descendre; et toi, ô Terre, ô reine vers qui je tends ces mains suppliantes, viens à notre aide, protége des enfants qui te sont chers! Viens, amène avec toi, pour vengeurs, tous les morts qui t'aidèrent à renverser l'empire phrygien, et tous ceux qui ont en horreur des assassins chargés d'impiété! M'as-tu entendu, toi qui as reçu de ma mère un traitement si indigne!

ÉLECTRE.

Mon père, n'en doute pas, reçoit nos prières : il est temps de partir. Je te le dis hautement, il faut tuer Égisthe. Si tu succombes, si tu reçois le coup mortel, je mourrai avec toi; ne pense pas que je te survive, je frapperai mon cœur d'un glaive à deux tranchants : je rentrerai à la maison, et alors je le tirerai du fourreau. Si le bruit heureux de ta victoire arrive en ces lieux, toute cette maison poussera des cris de joie; si tu meurs, d'autres cris se feront entendre. Voilà ce que j'avais à te dire.

ORESTE.

C'est assez.

ÉLECTRE.

C'est maintenant qu'il faut agir en homme.

(Oreste sort.)

Vous, femmes, avertissez-moi des bruits qui naîtront de ce combat. Pour moi, je ferai la garde, la main armée du fer prêt à me percer le sein : si je suis vaincue, du

moins je ne livrerai pas mon corps vivant à mes ennemis pour subir leurs outrages.

(Elle rentre dans la maison.)

LE CHOEUR, *seul.*

Une antique tradition rapporte que Pan [1], dieu protecteur des campagnes, faisant résonner sur sa flûte de roseaux un chant plein de douceur, mit dans le troupeau d'Atrée un agneau à la toison d'or, enlevé au sein de sa mère dans les montagnes d'Argos. Aussitôt le héraut, montant sur la tribune de pierre, s'écria : « A l'assemblée, Mycéniens, accourez à l'assemblée! venez voir les prodiges opérés en faveur de nos fortunés souverains. » Les chœurs de danse égayaient le palais des Atrides.

Les temples enrichis d'or ouvraient leurs portes par toute la ville; la flamme brillait sur les autels d'Argos; la flûte de lotos, ministre des Muses, faisait entendre sa douce voix. Mais les chants de joie redoublèrent en l'honneur de l'agneau d'or, lorsqu'ils proclamèrent l'élection de Thyeste : il séduisit l'épouse d'Atrée par un amour adultère, et s'empara de l'agneau merveilleux, et il l'emporta dans son palais; puis, de retour dans l'assemblée, il s'écrie que l'agneau à toison d'or est en sa possession, et qu'il fait partie de ses troupeaux.

Alors, alors Jupiter changea la route des astres lumineux; il repoussa la splendeur du soleil et la face radieuse de l'aurore; il les lança vers les plages de l'occident, qu'échauffèrent de nouveau les traits brûlants de l'astre du jour; les nuées humides se dirigèrent du côté de l'Ourse, et les arides plaines d'Ammon, privées de la rosée des cieux et des pluies bienfaisantes de Jupiter, languirent desséchées.

[1] Pan était fils de Mercure, et par conséquent intéressé à venger Myrtile tué par Pélops; car Myrtile était aussi fils de Mercure.

On assure (mais j'ajoute peu de foi à ces vains propos) que ce fut pour punir l'injustice des hommes que le soleil détourna son char d'or étincelant de mille feux, et changea sa route, au grand dommage des mortels. Effrayants récits pour les humains, progrès assuré pour le culte des dieux! Et pourtant, au mépris de ce noble exemple, tu as immolé ton époux, ô mère de deux enfants généreux!

Mais, quoi! chères amies, avez-vous entendu ces cris, ou une vaine terreur a-t-elle glacé mes sens? Quels sourds mugissements, pareils aux tonnerres souterrains de Jupiter! Mais des clameurs plus distinctes font retentir les airs: Électre, ô ma maîtresse, sors de ta demeure.

ÉLECTRE.

Que se passe-t-il, mes amies? quel est le sort du combat?

LE CHOEUR.

Je l'ignore; mais j'entends des cris de carnage.

ÉLECTRE.

Je les entends aussi; de loin, il est vrai, mais je les entends.

LE CHOEUR.

Ces voix nous arrivent d'une grande distance, mais très-distinctement.

ÉLECTRE.

Ces gémissements sont-ils ceux des Argiens, ou de mes amis?

LE CHOEUR.

Je l'ignore: je n'entends que des clameurs confuses.

ÉLECTRE.

Ah! tu m'annonces la mort! Que tardons-nous?

LE CHOEUR.

Arrête, jusqu'à ce que tu connaisses clairement ton sort.

ÉLECTRE.

Non, c'en est fait, nous sommes vaincus! Vient-il des nouvelles du combat?

LE CHOEUR.

Il en viendra : immoler un roi n'est pas une facile entreprise.

LE MESSAGER.

Triomphez, vierges de Mycènes, Oreste est victorieux, je l'annonce à tous ses amis; le meurtrier d'Agamemnon, Égisthe, est renversé : rendez grâces aux dieux.

ÉLECTRE.

Qui es-tu, comment m'assurer que ton récit est fidèle?

LE MESSAGER.

Ne sais-tu pas que tu vois en moi un serviteur de ton frère?

ÉLECTRE.

La crainte m'avait empêchée de reconnaître ton visage; à présent, je te reconnais. Est-il vrai que le meurtrier de mon père a expié son crime?

LE MESSAGER.

Il est mort : je te le répète, comme tu le désires.

LE CHOEUR.

O dieux, et toi, Justice qui vois tout, ton jour est enfin venu!

ÉLECTRE.

Comment et par quel moyen s'est accompli le meurtre du fils de Thyeste? Je désire le savoir.

LE MESSAGER.

Au sortir de cette maison nous sommes entrés dans la grande route tracée pour les chars, où se trouvait l'illustre roi de Mycènes. Il se promenait dans ses jardins arrosés d'eaux jaillissantes, et s'occupait à cueillir de tendres rameaux de myrte pour s'en tresser une couronne. Dès qu'il nous aperçoit, il s'écrie : « Salut, étrangers; qui êtes-vous? d'où venez-vous? quelle est votre

» patrie? » Oreste lui répond : « Nous sommes Thessa-
» liens, et nous allons sur les bords de l'Alphée sacri-
» fier à Jupiter olympien. — Hé bien, reprend Égisthe,
» prenez part à notre festin, je fais un sacrifice aux
» Nymphes; demain vous vous lèverez avec l'aurore et
» vous arriverez au terme de votre voyage. Mais entrons
» dans ce palais. » — En disant ces mots, il nous pré-
sente la main d'une manière qui ne nous permettait pas de refuser ses offres. Et dès que nous sommes entrés, il s'écrie : « Qu'on apporte des bains pour ces étrangers,
» pour qu'ils puissent approcher de l'autel et de l'eau
» lustrale. » — « Nous venons de nous purifier, répond
» Oreste, dans l'onde pure du fleuve, et, s'il est permis
» à des étrangers de prendre part aux sacrifices des ci-
» toyens, nous sommes prêts, Égisthe, et nous nous
» joindrons à vous. » Dès lors on ne s'occupe plus de ce soin. Les serviteurs et les gardes du roi déposent leurs lances, et se mettent tous à l'ouvrage : les uns apportent la patère, les autres portent des corbeilles, d'autres allument le feu sacré et placent les bassins autour du foyer; un bruit confus remplit le palais. L'époux de Clytemnestre jette l'orge sacrée sur l'autel, en prononçant ces paroles : « O nymphes de ces montagnes! puissé-
» je souvent vous offrir ces sacrifices! puissé-je, avec
» la fille de Tyndare, mon épouse, continuer à prospé-
» rer et triompher toujours de mes ennemis! » C'est Oreste et toi qu'il désignait ainsi. Mon maître, à son tour, faisait des vœux contraires, et, sans élever la voix, demandait de recouvrer le palais de ses pères. Égisthe prend dans la corbeille le couteau du sacrifice, coupe quelques poils de la victime, et de sa main droite il les jette sur la flamme sacrée; ensuite il immole le jeune taureau, tandis que les serviteurs le portaient sur leurs épaules et entre leurs bras. Il dit alors à ton frère : « On
» assure que les Thessaliens mettent au rang des plus
» nobles exercices l'adresse à dompter les chevaux et
» l'art de couper avec adresse les membres des victimes;

» prends ce fer, ô étranger, et fais voir que la renom- » mée des Thessaliens n'est pas trompeuse. » Oreste prend dans ses mains le couteau dorien à la lame bien trempée, et, rejetant sur ses épaules son manteau agrafé avec grâce, il écarte les serviteurs d'Égisthe, et ne garde auprès de lui que le seul Pylade pour l'aider dans son ministère : il saisit alors le taureau par le pied, et, étendant la main, il met les chairs à nu, et le dépouille entièrement de sa peau en moins de temps qu'il n'en faudrait à un coureur à cheval pour parcourir le double stade. Ensuite il ouvre les entrailles. Égisthe, prenant dans ses mains les parties sacrées, les observe avec soin. Le lobe du foie manquait, et la vésicule du fiel présageait des malheurs prochains à celui qui examinait les intestins. Son visage attristé se contracte; mon maître l'interroge. « D'où vient, lui dit-il, ton air » abattu? » — « Étranger, je redoute des embûches du » dehors. Il est un mortel animé contre moi d'une » haine implacable, c'est le fils d'Agamemnon, l'ennemi » déclaré de ma famille. » — « Peux-tu craindre, lui » répond Oreste, les embûches d'un proscrit, toi qui » règnes sur cette cité? Afin de consulter plus complète- » ment les dieux avant le festin, qu'on m'apporte le » couteau recourbé en usage chez les Phthiotes, au lieu » du couteau dorien. Je vais ouvrir la poitrine. » On le lui donne, et il frappe la victime. Égisthe cependant prend les intestins et les observe avec attention. Comme il baissait la tête, ton frère, se dressant sur la pointe des pieds, plonge le fer dans ses reins et lui brise les vertèbres du dos. Tout le corps palpitait, livré aux convulsions de l'agonie. A cette vue, ses serviteurs courent aux armes pour accabler sous le nombre deux étrangers sans défense : mais, pleins de courage, Oreste et Pylade les repoussent avec les armes qu'ils ont en main. Ton frère s'écrie : « Je ne suis point l'ennemi de cette cité ni de mes » serviteurs : je suis Oreste, et je viens venger la mort » de mon père : ne me donnez pas la mort, vous qui lui

» fûtes fidèles. » A peine ont-ils entendu ces mots, ils tiennent leurs lances immobiles. Oreste est reconnu par un vieillard attaché dès longtemps à votre maison. Aussitôt ils couronnent ton frère avec des transports de joie et des cris d'allégresse. Il vient lui-même t'offrir la tête non de Méduse, mais d'un ennemi odieux, d'Égisthe. Ainsi le sang du meurtrier paye avec usure le sang versé par ses mains.

(Il sort.)

LE CHOEUR.

Mêle-toi à nos danses, chère Électre; comme un jeune faon, élance-toi d'un pied léger dans les airs avec des transports de joie. Ton frère est vainqueur, il remporte une couronne plus glorieuse que celle qu'on distribue sur les bords de l'Alphée[1]. Que ta voix s'unisse à la nôtre pour chanter son triomphe.

ÉLECTRE.

O lumière, ô char étincelant du soleil, ô terre, ô nuit, sur qui seuls jusqu'à ce jour se portaient mes tristes regards, maintenant mon œil est libre, et je respire librement depuis qu'Égisthe, le meurtrier de mon père, a succombé. Chères amies, je vais apporter tout ce que je possède de plus précieux pour couronner la tête victorieuse de mon frère.

LE CHOEUR.

Apporte des parures pour couronner son front : pour nous, nous formerons des danses agréables aux Muses. Désormais nos anciens rois, si chers à leurs sujets, vont régner avec justice, et ces injustes tyrans disparaissent. Que les accents de notre voix expriment la joie de nos cœurs.

ÉLECTRE.

Noble vainqueur, fils d'un père victorieux dans les

[1] Aux jeux olympiques.

combats livrés devant Troie, Oreste, reçois cette glorieuse couronne. Tu reviens, non pas de courir le stade, lutte inutile, mais tu as tué Égisthe, notre ennemi, le meurtrier d'Agamemnon. — Et toi, compagnon des travaux d'Oreste, digne nourrisson d'un vertueux père, Pylade, reçois cette couronne de ma main : car tu as partagé avec lui les dangers du combat. Puissé-je vous voir l'un et l'autre jouir d'un éternel bonheur !

ORESTE.

Électre, rends grâces d'abord aux dieux, auteurs de cette victoire; accorde ensuite quelques louanges à un frère, le ministre des dieux et de la fortune. Ce ne sont pas de vaines paroles, j'ai réellement tué Égisthe de ma main. Et pour que nul n'en puisse douter, je t'apporte son corps; abandonne-le, si tel est ton désir, en pâture aux bêtes sauvages ou aux oiseaux de proie, enfants de l'air, attaché à un infâme gibet. Car il est maintenant ton esclave, lui qui fut longtemps appelé ton maître.

ÉLECTRE.

Je rougis, et cependant je veux parler.

ORESTE.

Qu'as-tu à dire? Parle. Tu n'as rien à craindre.

ÉLECTRE.

J'outrage les morts, et je crains d'exciter la haine.

ORESTE.

Il n'est personne qui ose t'en faire un reproche.

ÉLECTRE.

Notre cité a l'esprit chagrin, et se plaît à blâmer.

ORESTE.

Explique-toi, ma sœur; nous nous étions voué une haine irréconciliable.

ÉLECTRE.

Eh bien, soit. Par quel outrage commencer, par quel outrage finir? Que placerai-je au milieu de mon discours [1] ? Chaque jour, dès le lever de l'aurore, je méditais

[1] Tous les lecteurs seront frappés du mauvais goût de ce début. Mais il a bien fallu le traduire, sous peine d'être infidèle.

les reproches que je pourrais te faire en face, si jamais j'étais libre de mes anciennes frayeurs. Je le suis maintenant : je vais te rendre les outrages que tu m'as faits et dont j'aurais voulu t'accabler vivant. Tu m'as perdue, tu nous a rendus, mon frère et moi, orphelins d'un père chéri, sans avoir été jamais offensé. Tu t'es uni à ma mère par un hymen coupable, et tu as égorgé son époux, le général des armées de la Grèce, toi qui..., toi qui n'as jamais vu les champs phrygiens. As-tu donc poussé la folie jusqu'à te flatter qu'elle ne te serait point infidèle, cette femme que tu n'épousais qu'après avoir souillé la couche nuptiale? Que le séducteur qui corrompt une femme par un amour adultère, lorsque ensuite il est forcé de la prendre pour épouse, sache qu'il s'abuse étrangement s'il croit que cette chasteté qu'elle n'a point gardée à son premier mari, elle la gardera pour lui-même. Tu menais une vie misérable, en croyant vivre heureux. Tu te savais lié par un hymen criminel, et ma mère se savait unie à un homme impie; coupables l'un et l'autre, elle portait le poids de ton crime, et tu portais le poids du sien. Tu entendais les Argiens dire sans cesse autour de toi : « C'est le mari de cette » femme, » et non « la femme du mari. » Il est honteux sans doute de voir une maison où la femme commande et non l'homme. C'est une chose odieuse de voir des enfants porter parmi les citoyens, non pas le nom de leur père, mais le nom de leur mère. En s'alliant à une épouse illustre et d'une naissance supérieure à la sienne, un homme s'annule; il n'est plus question que de la femme. Mais ce qui a trompé surtout ton ignorance, le voici ; tu te flattais de sortir du néant à la faveur des richesses dont tu étais devenu possesseur. Et la richesse même, qu'est-elle, sinon une compagne pour le temps si court de la vie? Le caractère, voilà ce qui dure, et non la richesse. L'une demeure inébranlable et lève le front hardiment; l'autre, livrée à l'injustice et au commerce

des méchants, s'envole bientôt après, une prospérité passagère.

Je tairai tes torts envers les femmes, il ne sied pas à une vierge de les raconter; mais quelques paroles obscures les feront comprendre. Tu donnais carrière à ton insolence, sans doute comme maître du palais des rois, et fier de ta beauté. Pour moi, puissé-je n'appartenir jamais à un époux doué de cette beauté virginale, mais bien d'une mâle vertu. Car les fils d'un tel homme sont des disciples de Mars; les autres ne sont propres qu'à faire l'ornement des chœurs de danse. Sois maudit à jamais, lâche qui n'as rien su prévoir; tu portes enfin la peine des crimes dont je viens de te convaincre. Périssent de même tous les méchants comme toi! Que nul désormais, pour avoir fait un premier pas heureux, ne se flatte d'avoir vaincu la justice, avant d'avoir touché le but et atteint le terme de la vie.

LE CHOEUR.

Il a commis des crimes horribles; vous lui faites subir l'un et l'autre un horrible supplice. Le pouvoir de la justice est grand.

ORESTE.

Qu'on porte ce corps dans la maison, cachez-le dans un lieu obscur, afin que ma mère, lorsqu'elle arrivera en ces lieux, ne puisse l'apercevoir avant d'avoir reçu le coup mortel.

ÉLECTRE.

N'achève pas... Changeons de discours.

ORESTE.

Quoi donc! vois-tu des hommes envoyés de Mycènes?

ÉLECTRE.

Non, c'est ma mère, celle qui m'a donné la vie.

ORESTE.

Elle vient à propos se jeter elle-même dans nos filets.

ÉLECTRE.

Sur son char et dans sa parure, elle étale un luxe fastueux.

ORESTE.

Que ferons-nous donc? Égorgerons-nous notre mère?

ÉLECTRE.

Est-ce que la pitié s'empare de toi à l'instant où tu vois ta mère?

ORESTE.

Hélas! comment immolerais-je celle qui m'a nourri, qui m'a porté dans ses flancs?

ÉLECTRE.

Comme elle a immolé ton père et le mien.

ORESTE.

O Apollon! quel oracle insensé tu m'as fait entendre

ÉLECTRE.

Si Apollon est insensé, qui donc est sage?

ORESTE.

Quand tu m'as ordonné de tuer ma mère; crime abominable!

ÉLECTRE.

Mais à quel mal t'exposes-tu en vengeant un père?

ORESTE.

Je vais devenir parricide, moi qui suis encore innocent.

ÉLECTRE.

En vengeant ton père, te rends-tu donc coupable d'impiété?

ORESTE.

Je serai puni pour avoir versé le sang de ma mère.

ÉLECTRE.

A qui donc laisses-tu le soin de la vengeance paternelle?

ORESTE.

N'est-ce point un mauvais génie qui m'a parlé sous la forme d'un dieu?

ÉLECTRE.

Assis sur le trépied sacré? je ne puis le croire.

ORESTE.

Et moi je ne croirai jamais qu'un tel oracle soit saint.

ÉLECTRE.

Prends garde de faiblir et de tomber dans la lâcheté.

ORESTE.

Dois-je donc lui tendre le même piége?

ÉLECTRE.

Oui, le même dans lequel tu as surpris Égisthe, son époux.

ORESTE.

Entrons. J'aborde une terrible entreprise, et je vais commettre un crime horrible : si telle est la volonté des dieux, qu'il en soit ainsi. O combat, à la fois doux et amer!

LE CHOEUR.

O reine d'Argos, fille de Tyndare, sœur de deux vaillants héros, fils de Jupiter, qui, maintenant placés au rang des astres, habitent les feux éthérés, et que les mortels honorent sur les flots de la mer comme des dieux sauveurs, salut : je te révère à l'égal des dieux bienheureux, pour ton opulence et l'éclat de tes prospérités. O reine, c'est le moment de rendre hommage à ta fortune.

CLYTEMNESTRE.

Descendez du char, Troyennes, et prenez-moi la main, afin que je puisse aussi mettre pied à terre. Les temples des dieux sont ornés des dépouilles de la Phrygie; pour moi, je n'ai reçu que ces captives choisies entre toutes les Troyennes, en échange de la fille que j'ai perdue : faible prix, mais cependant honorable.

ÉLECTRE.

N'est-ce pas à moi, qui suis esclave et bannie de la maison paternelle, d'habiter ce séjour de douleur?

n'est-ce pas à moi, ma mère, de prendre ta main bienheureuse?

CLYTEMNESTRE.

Ces esclaves sont là, ne te fatigue pas.

ÉLECTRE.

Pourquoi donc m'as-tu reléguée en captive loin du palais paternel? Quand ce palais fut pris, je fus prise moi-même, et devins, comme ces Troyennes, une orpheline abandonnée et qui n'a plus de père.

CLYTEMNESTRE.

Ton père forma de coupables desseins contre ceux qui devaient lui être le plus chers. Je parlerai, quoique, lorsque la mauvaise renommée poursuit une femme, une certaine malveillance s'attache à ses paroles; à tort, selon moi : ce qui est juste, c'est de connaître les faits, et de haïr ce qui est digne de haine; sinon, pourquoi haïr? Lorsque Tyndare m'unit à ton père, ce n'était pas pour me livrer à la mort ou pour faire périr mes enfants; cependant ton père, sous le prétexte trompeur de l'hymen d'Achille, fit sortir ma fille de notre palais, et l'entraîna en Aulide, où les vaisseaux des Grecs étaient rassemblés. Là, étendant cette victime sur le bûcher, il moissonna sans pitié la fleur de ses jeunes ans. Si toutefois il l'eût fait pour prévenir la ruine de sa patrie ou pour secourir sa maison et sauver ses autres enfants, s'il eût ainsi sacrifié une seule vie pour en racheter plusieurs, j'aurais pu pardonner un crime nécessaire; mais parce que Hélène est sans pudeur, parce que Ménélas n'a pas su punir ses infidélités, fallait-il donc immoler ma fille? Malgré un tel outrage, j'aurais encore contenu ma colère, je n'aurais pas fait périr mon époux; mais il revint près de moi suivi d'une Ménade [1] qu'un dieu agitait de ses fureurs, il la fit entrer dans son lit, et voulut garder à la fois deux épouses dans la même maison. Les fem-

[1] Voyez l'*Électre* de Sophocle, vers 527, et l'*Agamemnon* d'Eschyle, vers 1530.

mes sont faciles à séduire, je ne le nie pas : lorsqu'à cette disposition se joignent les torts d'un mari qui dédaigne le lit conjugal, son épouse veut suivre son exemple, et cherche un autre amant. Et pourtant c'est contre nous que le reproche éclate; et l'homme, auteur de notre faute, est exempt de blâme. Si Ménélas eût été enlevé furtivement de son palais, m'eût-il été permis de tuer Oreste pour racheter l'époux de ma sœur? Comment ton père aurait-il supporté un tel coup? Eh bien, dira-t-on qu'il ne devait pas expier par sa mort le supplice de ma fille, tandis que j'aurais mérité ce châtiment de sa part? Je l'ai fait périr, et je me suis adressée à ceux à qui je devais avoir recours, à ses ennemis; car comment ses amis auraient-ils pris part à ma vengeance? Parle maintenant si tu veux, et réponds-moi sans crainte; essaye de prouver que la mort de ton père n'a pas été juste.

ÉLECTRE.

Tu allègues la justice; mais cette justice même est un crime : une femme doit céder en tout à son époux, lorsqu'elle est sage. Si tu n'approuves pas ces maximes, je ne les compte pas au nombre de mes raisons. Toutefois, ma mère, souviens-toi des dernières paroles que tu as prononcées en me donnant le droit de parler avec franchise.

CLYTEMNESTRE.

Je le répète, ma fille, et je ne m'en dédis pas.

ÉLECTRE.

Si je m'explique avec liberté, ma mère, m'en puniras-tu?

CLYTEMNESTRE.

En aucune manière; mais je te donnerai volontiers mon assentiment.

ÉLECTRE.

Je vais donc te répondre, et je commence par te dire : O ma mère, plût au ciel que ton cœur eût été plein de meilleurs sentiments! On vante avec raison ta beauté et celle d'Hélène; mais vous êtes deux sœurs livrées aux

mêmes égarements et indignes l'une et l'autre d'avoir Castor pour frère. L'une, enlevée à son époux, s'est perdue volontairement; toi, tu as fait périr l'homme le plus illustre de la Grèce. Tu allègues, il est vrai, pour prétexte que tu as fait périr ton époux pour venger ta fille : d'autres, en effet, ne connaissent pas comme moi ce qui s'est passé. Avant que le sacrifice de ta fille n'eût été décidé, lorsque ton époux venait à peine de quitter sa maison, tu étais déjà devant un miroir à tresser ta blonde chevelure. Or, une femme qui, en l'absence de son mari, s'occupe à parer sa beauté, range-la au nombre des femmes infidèles; car elle n'a pas besoin de faire admirer ses charmes au dehors si elle ne cherche pas à mal faire. De toutes les femmes grecques, tu es la seule que j'aie vu se réjouir du succès des Troyens; s'ils éprouvaient des revers, tes yeux se couvraient d'un nuage, tant tu craignais de voir Agamemnon revenir de Troie. Cependant il t'était bien facile alors de montrer ta vertu : tu avais un époux qui ne valait pas moins qu'Égisthe, et que la Grèce elle-même avait choisi pour son chef. Les désordres mêmes d'Hélène étaient une occasion pour toi de te faire un grand honneur; car le vice attire les regards des cœurs vertueux pour leur donner d'utiles leçons. Mais si, comme tu le dis, mon père a immolé ta fille, mon frère et moi quel mal t'avons-nous fait? Pourquoi, après avoir fait périr ton époux, ne nous as-tu pas rendu le palais de nos pères? pourquoi l'as-tu livré à un nouvel époux en achetant son alliance au prix de notre bien? Ce nouvel époux n'a pas expié par son exil l'exil de ton fils; il n'est pas mort pour m'avoir condamnée vivante à une mort deux fois plus cruelle que celle de ma sœur. Si le meurtre doit être expié par le meurtre, c'est donc à moi et à ton fils Oreste à te faire périr pour venger la mort de notre père. Si l'une est juste, l'autre l'est aussi. Insensé celui qui, frappé de l'éclat de la fortune ou de la naissance, épouse une

femme méchante! Un hymen modeste où l'on trouve la vertu est préférable à toutes les grandeurs.

LE CHOEUR.

C'est le hasard qui préside aux mariages : on voit les uns faire le bonheur, et les autres le malheur des mortels.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, ton amour pour ton père est un sentiment éternel dans ton cœur. Voici en effet ce qui arrive : il est des enfants qui préfèrent leur père, il en est qui aiment mieux leur mère. Je te pardonne; car, ma fille, je ne me réjouis pas tant de ce que j'ai fait. Et toi, je te retrouve dans cet état misérable, couverte de ces humbles habits, après un enfantement récent. Malheureuse! à quels sentiments cruels je me suis abandonnée! Ah! j'ai irrité à l'excès le ressentiment de mon époux.

ÉLECTRE.

Il est tard de gémir quand le remède n'est plus en tes mains. Mon père est mort; mais ton fils, qui est errant sur la terre étrangère, pourquoi ne le rappelles-tu pas dans sa patrie?

CLYTEMNESTRE.

Je le crains : je pense à moi, non à lui; car on le dit courroucé du meurtre de son père.

ÉLECTRE.

Pourquoi donc ton époux nourrit-il tant de haine contre lui?

CLYTEMNESTRE.

Tel est son caractère. Et toi aussi, ma fille, tu as un caractère inflexible.

ÉLECTRE.

Je suis en proie à la douleur. Mais je contiendrai mon ressentiment.

CLYTEMNESTRE.

Alors Égisthe deviendra moins rigoureux pour toi.

ÉLECTRE.

Son orgueil doit être satisfait : il habite dans ma maison.

CLYTEMNESTRE.

Vois comment tu suscites toi-même de nouvelles querelles.

ÉLECTRE.

Je me tais : je crains Égisthe autant que je dois le craindre.

CLYTEMNESTRE.

Laissons là ces discours. Mais, dis-moi, ma fille, pour quel objet m'as-tu demandée?

ÉLECTRE.

Tu sais sans doute que je suis devenue mère : fais pour moi les sacrifices prescrits, et dont j'ignore les usages. C'est aujourd'hui la dixième lune[1] de la vie de mon fils. Je n'ai pas l'expérience de ces cérémonies, n'ayant point encore eu d'enfant.

CLYTEMNESTRE.

Ce soin appartient à celle qui t'a assisté dans ton enfantement.

ÉLECTRE.

Je me suis délivrée seule, et j'ai enfanté sans aucun secours.

CLYTEMNESTRE.

Ta maison est-elle donc si éloignée de tout voisin et de tout ami?

ÉLECTRE.

Personne ne veut avoir les pauvres pour amis.

CLYTEMNESTRE.

Je vais accomplir le sacrifice du nombre parfait que ton fils vient d'atteindre. Après t'avoir donné cette preuve d'affection, j'irai aux champs où mon époux fait un sacrifice aux Nymphes. — Esclaves, menez les chevaux à l'écurie, et, lorsque vous jugerez que le sacrifice

[1] C'est-à-dire la dixième nuit.

doit être accompli, revenez en ces lieux; car je dois aussi complaire à mon époux.

ÉLECTRE.

Entre dans cette maison où règne la pauvreté; prends garde que la fumée qui a noirci les murs ne salisse tes vêtements. Tu vas offrir aux dieux le sacrifice qu'ils attendent de toi. La corbeille est prête et le couteau aiguisé; il a frappé le taureau auprès duquel tu tomberas. Tu retrouveras pour époux, dans le palais de Pluton, celui dont tu partageais la couche sur la terre. Tel est le prix que je dois à tes bienfaits, et telle est la justice que tu dois à mon père.

(Elle rentre dans la maison.)

LE CHOEUR, *seul.*

Le crime est puni à son tour : les vents qui soufflaient sur ce palais ont changé. Mon roi succomba jadis dans un bain fatal; les murs et les voûtes de pierre répétèrent les derniers accents de sa voix mourante. « Criminelle » épouse, s'écriait-il, quoi! tu m'égorges à mon retour » dans ma chère patrie, après dix ans d'absence! »

Mais la Justice, vengeresse de l'hymen trahi, est revenue sur ses pas; elle entraîne dans le piége une femme perfide qui enfonça de sa propre main le fer acéré dans le cœur d'un époux, qui leva sur lui la hache homicide lorsqu'il rentrait enfin dans son palais, au sein des murs bâtis par les Cyclopes. Époux infortuné que le sort unit à une furie!

Telle qu'une lionne des montagnes qui dévaste les bocages sacrés, elle a frappé ce coup funeste.

CLYTEMNESTRE, *dans la maison.*

O mes enfants, au nom des dieux, ne tuez pas votre mère!

LE CHOEUR.

Entendez-vous les cris dont retentit cette maison?

CLYTEMNESTRE, *dans la maison.*

Hélas! hélas!

LE CHOEUR.

Je pleure moi-même le sort d'une mère égorgée par ses propres enfants. Dieu dispense la justice lorsqu'il en est temps. Ton sort est bien cruel; mais, malheureuse, tu as commis un horrible attentat contre ton époux.

Les voici qui sortent de la maison, tout couverts du sang de leur mère. Funeste trophée, qui n'appelle que de tristes acclamations! Il n'est point et il n'exista jamais de maison plus déplorable que la race de Tantale.

ORESTE.

O terre, ô Jupiter, à qui rien de ce que font les mortels n'est caché, voyez ce sacrifice sanglant, abominable, ces deux corps couchés sur la terre et renversés par mon bras, juste châtiment des maux que j'ai soufferts.

ÉLECTRE.

Prix bien digne de larmes, ô mon frère! C'est moi qui ai tout fait. Malheureuse, je me suis armée de cruauté contre ma mère, contre celle qui m'a portée dans ses flancs. O funeste destinée! malheureuse mère, quels monstres as-tu mis au jour! quel coup impie tes enfants viennent-ils de frapper contre toi! Toutefois c'est justement que ta mort expie le sang de leur père.

ORESTE.

O Phébus, tu as chanté l'hymne de la vengeance. Tu m'as livré à d'inexprimables douleurs, qui déjà se révèlent. Tu délivres le sol de la Grèce d'un funeste hyménée; mais quelle ville irai-je habiter? quel hôte, quel ami de la piété voudra lever les yeux sur cette tête souillée du sang de ma mère?

ÉLECTRE.

Hélas! hélas! Et moi, où fuirai-je? à quels chœurs de danses, à quelles fêtes sacrées serai-je admise? Quel époux me recevra dans sa couche nuptiale?

ORESTE.

Ton cœur change tout à coup comme le souffle des vents légers. Tu n'as plus que des sentiments de piété, toi qui naguère te livrais à d'autres pensées. A quelle œuvre, ma sœur, as-tu forcé ton frère! Tu l'as vue, l'infortunée, déchirer ses vêtements et découvrir son sein quand j'allais la frapper. Hélas! elle traînait sur la terre ce corps qui m'a donné le jour, et moi, la main dans ses cheveux...

ÉLECTRE.

Je le sais; j'ai vu ton attendrissement aux cris de détresse de ta mère, de celle qui t'a enfanté.

ORESTE.

Elle s'écriait, en touchant mon visage de sa mainsuppliante: « Mon fils, je t'en conjure... » Elle se suspendait à mon cou, et je sentais le fer s'échapper de mes mains.

LE CHOEUR.

Malheureuse! comment as-tu pu soutenir la vue de ta mère égorgée, expirante!

ORESTE.

Moi, je me suis couvert les yeux de mon manteau pour accomplir le sacrifice et plonger le fer dans le sein de ma mère.

ÉLECTRE.

Et moi, je t'ai encouragé; ma main a touché le glaive.

LE CHOEUR.

Tu as commis l'action la plus atroce. Emporte le corps de ta mère, ferme ces plaies saignantes, et couvre-les de tes vêtements. (*A Clytemnestre.*) Ainsi tu as enfanté tes propres meurtriers.

ÉLECTRE.

O vous, que je ne dois plus appeler du nom d'amies,

vous me voyez occupée à envelopper de voiles ce funeste objet, dernier terme des malheurs de notre maison.

LE CHOEUR.

Mais je vois apparaître au-dessus du faîte de la maison des génies et des dieux célestes; car les hommes ne se frayent pas un chemin dans les airs. Quel motif les engage à se manifester aux yeux des mortels?

LES DIOSCURES.

Écoute, fils d'Agamemnon : les frères de ta mère, les Dioscures, t'adressent la parole; tu entends la voix de Castor, et tu vois Pollux près de toi. Nous venons d'apaiser une tempête redoutable aux nautoniers, et nous arrivons à Argos pour voir le corps sanglant de notre sœur et de ta mère. Son châtiment est juste, ton action ne l'est pas. Phébus même, Phébus... mais il est mon souverain, je me tais. C'est un dieu sage, et toutefois l'oracle qu'il a rendu est peu sage. Mais il faut le respecter. Désormais il te reste à accomplir les arrêts du Destin et de Jupiter sur toi. Donne Électre pour épouse à Pylade, et ensuite quitte Argos : il ne t'est plus permis d'habiter cette ville après avoir tué ta mère. Les terribles Furies, déesses aux yeux de chiens, te rempliront de leur rage, et te feront errer de lieux en lieux. Va chercher un asile à Athènes, et embrasse la statue révérée de Pallas; elle écartera tes ennemies saisies de crainte à l'aspect de ses redoutables dragons, et les empêchera de porter les mains sur toi, en abritant ta tête sous l'orbe de sa terrible égide. Il est en ce lieu une colline qui porte le nom d'Arès[1], où les dieux ont déjà pris place une fois pour donner leurs suffrages sur le sang répandu par d'homicides mains, alors que le cruel Arès, irrité de l'outrage fait à sa fille, tua Halirrhothius[2], fils du roi de la mer : le juge-

[1] Aréopage, ou colline de Mars.

[2] Halirrhothius, fils de Neptune et de la nymphe Euryte, ayant fait

ment de ce tribunal est infaillible et saint aux yeux des dieux. C'est là que tu dois subir le jugement de l'homicide. Des suffrages égaux de part et d'autre te déroberont au supplice. Car Apollon, dont l'oracle t'a commandé le meurtre de ta mère, se chargera de ton crime. Ce sera désormais une loi reconnue, que l'égalité des suffrages doit absoudre l'accusé. Les redoutables déesses, frappées de douleur en te voyant absous, rentreront dans le sein de la terre, près de la colline sacrée, et l'ouverture qui leur servira de passage sera le siége d'un oracle révéré des mortels. Tu fixeras ta demeure chez les Arcadiens, sur les bords de l'Alphée, près du temple Lycien; et tu donneras ton nom à une ville florissante[1]. Voilà ce qui t'est réservé. Pour Égisthe, les citoyens d'Argos lui donneront la sépulture. Ta mère la recevra des mains de Ménélas, qui vient de rentrer vainqueur dans le port de Nauplie; Hélène s'acquittera avec lui de ce pieux devoir. Elle a quitté l'Égypte et le palais de Protée pour suivre en ces lieux son époux, car jamais elle n'aborda sur les rivages phrygiens; mais Jupiter, qui voulait exciter la discorde sur la terre et forcer les hommes à s'entre-détruire, leur envoya le fantôme d'Hélène pour lequel ils ont combattu[2]. Que Pylade emmène loin de l'Achaïe, dans sa patrie, Électre encore vierge, quoique épouse; qu'il conduise dans la terre des Phocéens celui qui ne fut uni que de nom à ta sœur, et qu'il le comble de biens. Va donc, franchis la crête élevée de l'isthme de Corinthe et rends-toi promptement au temple fortuné de la déesse de Cécrops. Car, lorsque tu auras rempli la destinée qui s'attache à ton meurtre[3], tu jouiras d'un sort heureux, et tu seras délivré de tes souffrances.

violence à Alcippe, fille de Mars et d'Aglaure, fut surpris et tué par Mars, qui fut absous au tribunal de l'Aréopage.

[1] Voyez *Oreste*, vers 1664.

[2] Voyez la tragédie d'*Hélène*.

[3] C'est-à-dire après l'expiation

LE CHOEUR.

O fils de Jupiter ! nous est-il permis de vous adresser la parole ?

LES DIOSCURES.

Vous en avez le droit, car vous n'êtes pas souillées du meurtre commis en ces lieux.

ORESTE.

O Tyndarides, ne puis-je aussi vous parler à mon tour?

LES DIOSCURES.

Tu le peux aussi; je rejette sur Phébus ce sanglant attentat.

LE CHOEUR.

Comment, étant au rang des dieux, et frères de celle qui n'est plus, n'avez-vous pas repoussé les Parques de son palais?

LES DIOSCURES.

Elles étaient conduites par le Destin inévitable, et par les oracles imprudents sortis de la bouche d'Apollon.

ÉLECTRE.

Quel a été sur moi le pouvoir d'Apollon? Quels oracles commandaient que je fusse souillée du sang de ma mère?

LES DIOSCURES.

Vos actes et vos destins sont communs. La même malédiction attachée à votre race vous a perdus tous deux.

ORESTE.

O ma sœur, après tant d'années, à peine ai-je pu te voir un instant, et déjà il faut me priver de ta tendresse; il faut te quitter et être quitté de toi.

LES DIOSCURES.

Électre trouve un époux et une maison; son sort n'a rien de rigoureux, si ce n'est d'abandonner la ville d'Argos.

ORESTE.

Et quel supplice plus cruel que de fuir loin de sa patrie! Pour moi, je sors du palais de mes pères, et c'est pour paraître devant des juges étrangers, en criminel souillé du sang d'une mère!

LES DIOSCURES.

Prends courage. Tu vas dans la ville sacrée de Pallas; supporte tes maux avec fermeté.

ÉLECTRE.

Frère chéri, que je te presse contre mon cœur! les sanglantes imprécations d'une mère nous forcent à quitter la maison paternelle.

ORESTE.

Presse dans tes bras le corps de ton malheureux frère, et verse des larmes sur lui comme sur le tombeau d'un mort.

LES DIOSCURES.

Hélas! hélas! quels douloureux accents, même pour les dieux! Ni moi ni les habitants des cieux ne sommes insensibles aux souffrances des mortels.

ORESTE.

Je ne te verrai plus!

ÉLECTRE.

Et moi, je ne m'offrirai jamais à ta vue!

ORESTE.

C'est pour la dernière fois que je t'adresse la parole.

ÉLECTRE.

Adieu, ville chérie; adieu pour longtemps, chères concitoyennes.

ORESTE.

Fidèle amie, déjà tu t'éloignes de moi.

ÉLECTRE.

Je pars, les yeux baignés de pleurs.

ORESTE.

Adieu, Pylade; emmène l'épouse qui t'est destinée.

LES DIOSCURES.

Le soin de cet hymen les regarde. Mais, pour te dérober aux poursuites des Furies [1], pars pour Athènes; car elles s'avancent d'un pas terrible, les mains armées de serpents, noires divinités, qui ne produisent d'autre fruit

[1] Grec : « de ces chiennes. »

que de cruelles douleurs. — Pour nous, il est temps d'aller d'un vol rapide sur la mer de Sicile sauver les vaisseaux battus de l'orage. Parcourant la plaine éthérée, nous laissons les impies périr sans secours; mais ceux à qui la piété et la justice sont chères, nous les arrachons aux périls, et nous les sauvons. Que personne donc ne commette volontairement l'injustice, ou ne monte sur le même vaisseau que les parjures. C'est ainsi qu'un dieu parle aux mortels.

LE CHOEUR.

Adieu, heureux mortels qui peuvent se livrer à la joie, et qui ne sont pas victimes de l'infortune.

FIN D'ÉLECTRE.

TABLE DES MATIÈRE

FIN DE LA TABLE.

Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

XVe et XVIIIe siècles

		vol.
Le roi Louis XI	100 Nouvelles nouv..	2
Rabelais.	Œuvres..........	1
Malherbe	Edit. Andr. Chénier.	1
Satire Ménippée.	Edition Ch. Labitte.	1
J. Racine.	Théâtre complet....	1
Molière	Œuvres complètes..	3
Corneille (P. et T.)	Œuvres............	2
Boileau.	Œuvres poetiques..	1
Pascal.	Pensées, nouv. édit.	1
—	Lettres provinciales.	1
La Fontaine.	Fables..........	1
La Bruyère.	Caractères.........	1
Bossuet.	(V. Biblioth. chrét.)	
Lesage.	Gil Blas...........	1
Prévost (l'abbé).	Manon Lescaut.....	1
Marivaux.	Marianne..........	1
Voltaire.	Siècle de Louis XIV.	1
J.-J. Rousseau.	Émile.............	1
—	Nouvelle Héloïse...	1
—	Confessions........	1
André Chénier.	Poèsies complètes..	1
M. J. Chénier.	Œuvres............	1

XIXe siècle.

Aimé Martin.	Education des mères	2
—	Lettres à Sophie...	2
Balzac (H. de).	Physiol. du mariage	1
—	Scènes, vie privée..	2
—	— de province..	2
—	— parisienne...	2
—	Lambert, Seraphita.	1
—	Eugenie Grandet...	1
—	Histoire des Treise.	1
—	Peau de chagrin...	1
—	Cesar Birotteau....	1
—	Médecin de campag	1
—	Lys dans la vallée..	1
—	Rech. de l'Absolu..	1
—	Le père Goriot.....	1
Barante (de).	Tabl. de la littérat..	1
Blaze (Henri).	Poesies............	1
Brillat-Savarin.	Physiolog. du Goût.	1
Capefigue.	Hugues Capet......	2
—	Philippe-Auguste...	2
—	Philippe d'Orléans.	1
—	Hist. de la Restaur..	4
Benjam. Constant.	Adolphe...........	1
Casim. Delavigne.	Messeniennes......	1
—	Théâtre............	3
Charrière (Mme).	Caliste............	1
Delécluze.	Romans, contes, etc.	1
Desplaces (A.).	Les Poètes vivants..	1
Ferry.	Voyage en Mexique.	1
Gautier (Théoph.)	Poesies complètes..	1
—	Voyage en Espagne.	1
—	Nouvelles..........	1
—	Mademlle Maupin..	1
Girardin (Mme de).	Poésies complètes..	1
—	Lettres parisiennes.	1
Guizot.	Essais sur l'histoire.	1
Houssaye (A.).	Portr. du XVIIIe siècl.	
	Le 2e vol. se vend sep.	
Hugo (Victor).	N.-Dame de Paris..	2
—	Han d'Islande......	1
—	Le Dernier Jour. } Bug Jargal.... }	1
—	Odes et ballades...	1
—	Orientales.........	1
—	Feuill. d'automn. } Chants du crépus. }	1
—	Voix intérieures. } Rayons et Ombr. }	1
—	Théâtre complet...	3
—	Cromwell	1
—	Littérature et phil..	1
—	Le Rhin...........	3
Jurien.	Guerres maritimes..	2
Krudner (Mme de).	Valerie............	1
Lavallée (Théop.).	Hist. des Français..	4
—	Géographie........	1
Maistre (Joseph).	Du Papa...........	1
Maistre (Xavier).	Œuvres complètes.	1
Marmier (X).	Souven. de voyage..	1
—	Nouv. Souvenirs....	1
Maou	Poésies............	1
Mérimée (P.)	Chroniq. Charles IX.	1
—	Colomba, etc., etc..	1
—	Clara Gasul........	1
Millevoye.	Poesies............	1
Musset (Alfred).	Poesies complètes..	1
—	Comedies et prov...	1
—	Confes. d'un Enfant.	1
—	Nouvelles........	1
Musset (Paul).	Origin. du XVIIe s.	1
—	Femmes de la Rég.	1
—	Memoires de Gozzi.	1
Planche (Gustav.)	Portraits et critiques	2
Reboul (Jean)	Poésies nouvelles. .	1
Rémusat (Mme).	Educ. des femmes..	1
S.-Marc-Girardin.	Cours de litteratur.	2
—	(Le 2e vol. se vend sep.)	
—	Essais de littératur.	2
Sainte-Beuve.	Tabl. de la poesie..	1
—	Volupte...........	1
—	Poesies complètes..	1
Saintine.	Picciola...........	1
Sand (George).	Consuelo..........	1
—	Comtesse Rudolsta.	2
Sandeau (Jules).	Madeleine, n. edit..	1
—	Mlle de la Seiglière..	1
Senancourt.	Obermann.........	1
Souza (Mme de)	Romans choisis.....	1
Staël (Mme de)	Corinne...........	1
—	Delphine..........	1
—	De l'Allemagne....	1
—	Révolution français.	1
—	Mémoires	1
—	De la littérature...	1
Topffer.	Nouvell. genevoises.	1
Valmore (Mme).	Poésies............	1
Vigny (Alfred).	Cinq-Mars.........	1
—	Stello............	1
—	Servit. et Grandeur.	1
—	Théâtre...........	1
—	Poesies............	1
Vitet.	Etudes sur les beaux-arts.............	5

Philosophie et sciences.

Descartes.	Œuvres, éd. Simon.	1
Malebranche	Œuvres, ed. Simon.	2
Leibnitz.	Œuv., éd. Jacques..	2
Bacon.	Œuv., édit. Riaux..	2
Bossuet.	Œuv. phil. (V. Bibl. chretienne).	2
Fénelon.	Œuv. Philosop. Id.	
Buffier.	Œuv., ed. Bouillier.	1
Euler.	Lettres à une princ.	1
Arnauld.	Œuv., édit. Simon.	1
Clarke.	Œuv., éd. Jacques.	1
Spinoza.	Œuv., trad. Saisset.	2
Le père André.	Œuv., édit. Cousin.	1
Victor Cousin.	Philos. cartesienne.	1
Emile Saisset.	Philos. et Religion.	1
Dug. Stewart.	Elém. de Philosoph.	3
Hippocrate.	Œuv. t. d'Aremberg	1
Cabanis.	Physique et moral..	1
Bichat.	Vie et Mort........	1
Zimmermann.	De la Solitude.....	1
Roussel.	Syst. de la Femme..	1
J. Liebig.	Lettres s. la Chimie.	1
F. Klée.	Le Deluge	1
Mahomet.	Le Koran..........	1
Confucius.	Les 4 liv. de la Chine.	1

Bibliothèque latine-française.

Tacite.	Œuvres compl., trad. Louandre........	2
(*Souspresse*) Plaute	Horace, César, Virgile, Terence, Suétone, etc.	

Bibliothèque grecque-française.

Aristophane.	Comèdies, t. Artaud.	2
Aristote	Politique, etc., etc.	1
Démosthènes.	Chefs-d'œuvre.....	1
Diodore de Sicile.	Biblioth. historique.	4
Diogène de Laerte	Vies des Philosoph..	2
Eschyle.	Théâtre, t. Pierron.	1
Euripide.	Théâtre, tr. Artaud.	2
Hérodote.	Histoire, t. Larch[illegible]	
Homère	Iliade, tr. Dacie[illegible]	
—	Odyssée, tr. D[illegible]	
Marc-Aurèle.	Œuv., tr. Pierr[illegible]	
Moralistes grecs.	Socrate. Épictète[illegible]	
Orateurs grecs.	Choix de Harang[illegible]	
Platon.	La République..	
—	Les Lois	
—	Dialogues biog.	
—	Dialogues métap[illegible]	
Plutarque.	Grands Hommes, Pierron.......	
—	Traités de mora[illegible]	
Polybe.	Histoire, tr. Bou[illegible]	
Sophocle	Théâtre, tr. Arta[illegible]	
Thucydide	Histoire, tr. Zou[illegible]	
Xénophon.	Œuvres complè[illegible]	

Bibliothèque anglo-française

Walter-Scott	Œuvres, trad. W[illegible] 12 vol. se vendent [illegible]	
—	Waverley.......	
—	Guy Mannering....	
—	L'Antiquaire.....	
—	Rob Roy........	
—	Les Puritains. ..	
—	Le Nain noir....	
—	La Prison d'Edi[illegible]	
—	Fiancée de Lam.	
—	L'Offic. de fortune	
—	Ivanhoé........	
—	Le Monastère...	
—	L'Abbé........	
—	Kenilworth.	
—	Quentin Durwa[illegible]	
Lingard.	Hist. d'Angleterr[illegible]	
Robertson	Hist. de Ch.-Q[illegible]	
Milton.	Paradis perdu..	
Sterne.	Voyage sentim ..	
—	Tristram Shandy	
Robert Burns	Poesies, tr. Wail[illegible]	
Goldsmith.	Vicaire de Veksâ[illegible]	
Fielding.	Tom Jones, t. W[illegible]	
Miss Inchbald.	Simple Histoire..	
Miss Burney.	Eveline, tr. W[illegible]	

Biblioth. allemande-française

Goethe.	Théâtre, t. Marm[illegible]	
—	Faust, tr. H. B[illegible]	
—	Wilhelm Meister, [illegible]	
—	Werther, t. P. Ler[illegible]	
—	Affinités, t. Carlo[illegible]	
—	Poésies, tr. H. Bl[illegible]	
—	Memoires, nouv. [illegible]	
Schiller.	Théâtre, t. M[illegible]	
—	Guerre de 30 ans.	
—	Poesies, t. M[illegible]	
Klopstock.	La Messiade, tr.	
Hoffmann	Contes, tr. Marm[illegible]	
Poetes du Nord.	Chants popula[illegible]	
Conteurs allem.	Nouvelles alle[illegible]	

Biblioth. ital., espag. port

Le Dante.	Divine Comedie, [illegible]	
Le Tasse.	Jerusalem d[illegible]	
Manzoni.	Théât. et Poes.,	
—	Les Fiancés.	
Silvio Pellico.	Mes Prisons, tr. [illegible]	
Alfiéri.	Mémoires.....	
Machiavel.	Hist. de Flore[illegible]	
Romancero.	Espagnol, t. B[illegible]	
Cervantes.	Don Quichotte, [illegible]	
Calderon.	Théâtre, tr. B[illegible]	
Lope de Vega.	Théâtre.	
Camoens.	Les Lusiades, [illegible]	

Bibliothèque chrétienne

Saint-Augustin.	Confessions, t. [illegible]	
Bossuet.	Hist. des V[illegible]	
—	Discours s[illegible]	
—	Elevations [illegible]	
—	Méditations [illegible]	
—	Œuvres philo[illegible]	
Fénelon.	Œuvres philo[illegible]	
Jésus-Christ.	Morale de J.-C[illegible]	
Tertullien.	Œuvres trad. [illegible]	

Près de 300 vol. — Prix de chaque volume : 3 fr. 50 c.

Corbeil, impr. de C[illegible]

